LE

MONDE SLAVE

ET LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

AUX XVIe-XVIIe SIÈCLES

PAR

ABEL MANSUY

PRÉFACE DE

CH. DIEHL
MEMBRE DE L'INSTITUT



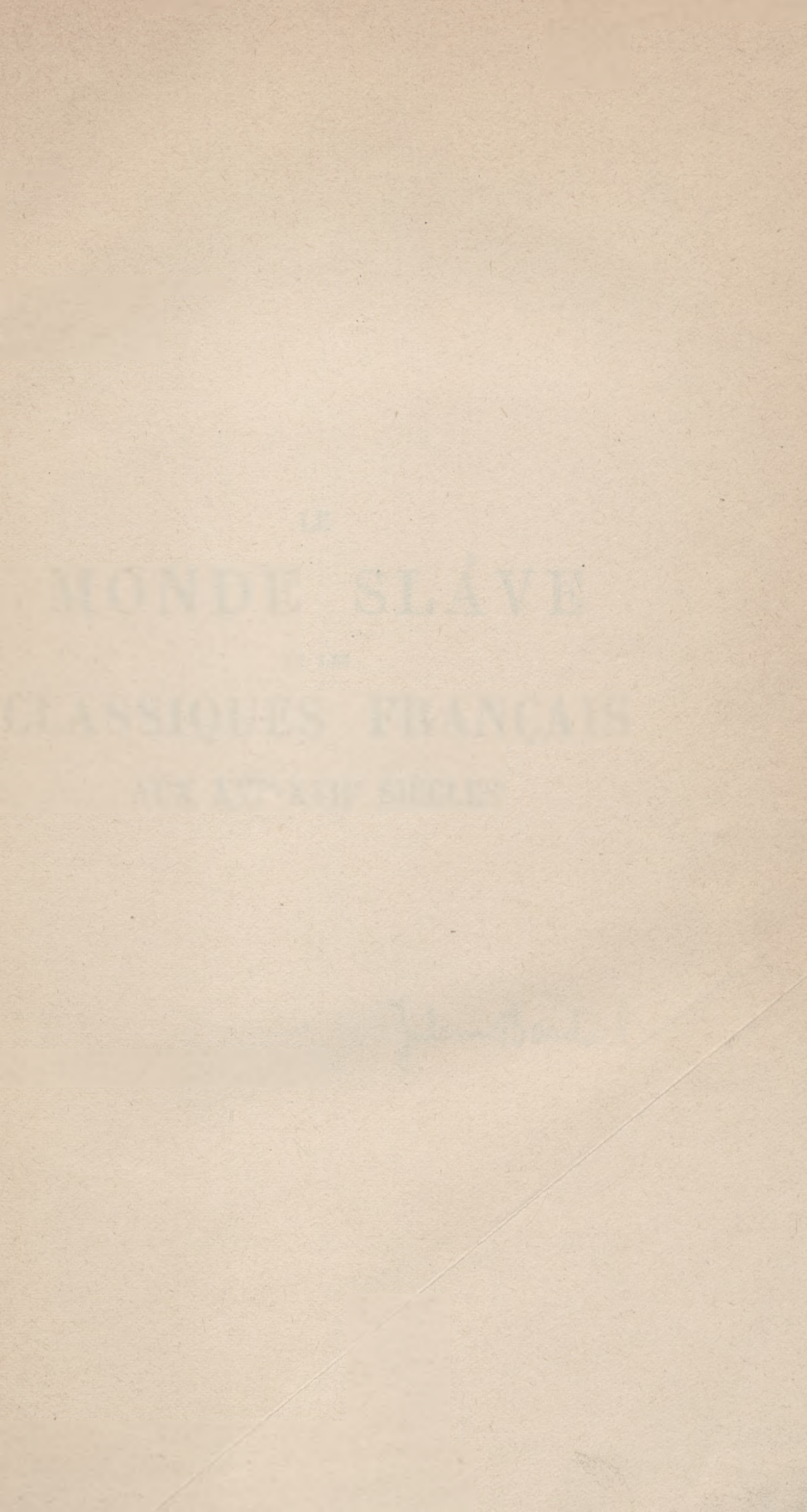
PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1912



Juliusz Bardach



LE

MONDE SLAVE

ET LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

AUX XVIe-XVIIe SIÈCLES

LE

MONDE SLAVE

ET LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

AUX XVIe-XVIIe SIÈCLES

Julian Bardach

LE

MONDE SLAVE

ET LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

AUX XVIe-XVIIe SIÈCLES

PAR

ABEL MANSUY

PRÉFACE DE

CH. DIEHL
MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1912


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS

PRÉFACE

—

Tout le monde connaît l'importance des relations qui existèrent au XVIIIe siècle entre la France et le monde slave. Depuis le jour où Pierre le Grand étonna l'Occident de sa déconcertante et puissante personnalité jusqu'au jour où Catherine II le séduisit par son habile sourire, un courant ininterrompu, politique et philosophique tout ensemble, mit en rapports les représentants les plus illustres de notre littérature avec ce que la Russie comptait alors de plus éminent. On connaît beaucoup moins l'époque qui va de la Renaissance à Pierre le Grand. Et pourtant, durant le XVIe et le XVIIe siècle, des relations intéressantes se nouèrent plus d'une fois entre l'Orient européen et la France. Sans parler de l'universelle curiosité d'un Rabelais ou d'un Montaigne, que le monde slave lointain a passagèrement éveillée, sans parler de l'influence européenne d'un Ronsard, à laquelle la Pologne n'a point échappé, des rois et des reines d'origine française, en s'asseyant à plusieurs reprises sur le trône des Jagellons, ont révélé le pays où ils régnèrent, au cortège de littérateurs qui les accompagna, et par eux à la France. Bien plus, les plus grands de nos écrivains, La Fontaine et Racine, Pascal et Bossuet ont tourné plus d'une fois les yeux vers ce monde lointain et notre

littérature classique a exercé son action sur quelques-uns des meilleurs esprits de cette Slavie qui s'ouvrait à l'Occident. Et sans doute ce ne sont là encore que des incursions fugitives dans un monde assez inexploré, que des coups de sonde jetés de part et d'autre dans des civilisations différentes qui apprennent et aspirent à se connaître : et il ne faudrait pas s'exagérer, surtout en ce qui touche la Russie, le nombre des points de contact qui existent alors entre Français et Slaves. Telles qu'elles sont pourtant, ces relations, prélude de rapports plus étroits, sont infiniment curieuses et dignes de l'attention de l'historien.

C'est ce qu'a pensé très justement M. A. Mansuy, et de cette pensée est né un très intéressant livre, plein de savantes recherches, abondant en pittoresques figures et tout nourri de choses amusantes et nouvelles. Vous y verrez passer, du côté de la Pologne, la curieuse silhouette de ce Kochanowski, grand admirateur de Ronsard, et qui, à l'exemple de notre Du Bellay, commença à « défendre et illustrer » la langue polonaise dans ses vers. Vous y lirez les pittoresques impressions de voyage que deux générations de Sobieski ont rapportées de France et où apparaissent tour à tour, peints au vif, le Paris de la fin d'Henri IV et celui de la minorité de Louis XIV. Vous y rencontrerez l'éloquente figure de cet André Morsztyn, un des grands poètes de la Pologne du XVIIe siècle, marié à une Française et si français de sentiments, qu'il finit sa vie en France sous le nom de comte de Châteauvillain : et enfin dans le château de Willanow, le Versailles polonais, vous évoquerez l'image d'un Sobieski, s'essayant par amour aux préciosités françaises, s'amusant un peu des portraits

comme eût pu faire un familier du salon de Mme de Rambouillet : aspect inattendu, assurément, d'un prince guerrier et chevaleresque, mais qui fait entrevoir comme tous ces tableaux à côté de la grande histoire quelques piquants épisodes de la « petite histoire » de Pologne.

Le côté français, d'autre part, n'est pas moins intéressant. C'est Henri de Valois, roi de Pologne malgré lui, avec son entourage de gentilshommes vite lassés de leur aventure slave, et son poète Desportes, plus excédé que tous, et qui scandalisa les Polonais par la dédaigneuse vivacité de ses malédictions. Après ce premier contact, pas très heureux, entre la France et la Pologne, c'est Marie-Louise de Gonzague, la femme des rois Wladyslaw IV et Jean Casimir, française et janséniste, entourée de jeunes femmes de France, mandant à Varsovie des poètes français, s'intéressant à Pascal et correspondant avec la mère Angélique ; et autour d'elle ce sont les silhouettes diverses d'un Saint-Amant, qui a le plus fait peut-être pour faire connaître à la France la Pologne telle qu'elle était, d'un P. Valeriano Magno, capucin diplomate et physicien, qu'on opposa à Pascal et à qui Pascal a fait l'honneur de le nommer dans ses *Provinciales*, d'un Cyrano de Bergerac même, qui trouva à Varsovie un lointain précurseur de l'aviation. Et c'est enfin Marie Casimire de la Grange d'Arquien, l'ensorcelante Astrée de Sobieski-Céladon, intrigante, précieuse, insupportable, mais qui n'a pas peu contribué à provoquer en Pologne le luxe, les modes et la langue de France. Et il est amusant de voir comment, par tout cela, cette Pologne lointaine intéresse la France du XVIIe siècle, et comment les plus grands esprits, un Pascal et un

Bossuet, un La Fontaine et un Racine, se préoccupent de ce qui se passe aux bords glacés de la Vistule.

La découverte de la Russie par les Français du XVIIe siècle, à la suite de l'observateur assez attentif que fut, vers 1606, le capitaine Margeret, complète joliment l'histoire de ces premières relations franco-slaves, assez mal connues en somme, et qui montrent, jusque dans notre siècle le plus classique, un goût assez inattendu d'exotisme et d'aventure.

Et c'est pourquoi il m'est agréable de présenter ce livre impartial qui valait la peine d'être écrit et qui a été écrit avec infiniment de science, de bonne grâce et d'agrément.

CHARLES DIEHL.

INTRODUCTION

Dans les Etudes politiques et littéraires qu'il a intitulées *Russes et Slaves*, en un chapitre sur « Les débuts de la littérature russe », M. Léger nous a jadis entretenu d'une chronique qu'il ne nous donnait pas, tant s'en faut, comme l'œuvre la plus accomplie du moyen âge russe, mais qui n'en est pas moins typique. Ce monument littéraire, le « Voyage de l'hégoumène Daniel aux lieux saints », est le premier ouvrage dans lequel un écrivain russe parle des Français en homme qui les a vus. Le saint personnage est allé à Jérusalem, il y est allé en bon prêtre russe qui n'oublie jamais sa patrie et peut se vanter de n'avoir pas célébré moins de quatre-vingt-dix messes auprès des lieux saints « en commémoration des princes de Russie, des boïars et de ses enfants spirituels ». « Sa dévotion, remarque pourtant M. Léger, n'a rien d'un fanatisme exclusif. Il entretient les meilleures relations avec les Latins, et quand il quitte l'abbé d'un couvent catholique, il lui demande sa bénédiction. Il se fait présenter au « prince de Jérusalem », Baudouin, et sollicite sa protection. Ainsi les Russes et les Francs qui ne se rencontrent point encore en Europe, échangent dans l'Orient chrétien de cordiales relations. » Le vendredi saint, raconte Daniel, à la première heure du jour, je vins, moi, infirme, me présenter devant le prince Baudouin et le saluai profondément. Sur cela, le prince me fit approcher et me dit : « Que désires-tu, hégoumène russe ? » Il me connaissait très bien et m'avait pris en affection, étant très débonnaire et nullement orgueilleux. Je répondis : « Seigneur prince, c'est au nom de Dieu et en raison du dévouement que je porte aux princes russes, que je te prie d'accéder à ma prière. J'ai formé le désir de placer ma propre lampe sur le Saint-Sépulcre de Notre-Seigneur de la part de toute

la terre russe, pour tous nos princes, et pour tous les chrétiens de la terre russe (1)... » Ainsi donc un écrivain slave dit sa rencontre avec les Croisés français et son estime pour eux, à une époque où nul écrivain français ne songe encore aux Russes.

Un siècle et demi devait s'écouler avant qu'un chroniqueur français en vînt à faire une allusion au monde slave sans le nommer d'ailleurs : et il a fallu, pour cela, la coïncidence d'une croisade française amenant Joinville jusqu'à Chypre et d'une invasion tartare ravageant l'Orient européen comme il ne l'avait pas été depuis les Huns. L'incomparable évocateur du monde byzantin qu'est M. Charles Diehl, faisant revivre en des pages savantes et colorées quelques villes mortes de l'Orient, écrit sur la plus intéressante et la plus française des villes de Chypre : « Toutes les religions se rencontraient à Famagouste, Latins et Grecs, Nestoriens et Jacobites, Syriens et Arméniens, qui toutes avaient leurs églises et se supportaient en une mutuelle tolérance. Les monastères grecs voisinaient avec les établissements latins des franciscains et des carmes... et tous avaient leurs églises qui faisaient de Famagouste une véritable « ville sonnante »... Toutes les races y passaient et tous les costumes... comme en une Babel, toutes les langues s'entrechoquaient (2) ». Et, sans doute, ce tableau vaut surtout pour le xive siècle, mais quand, en 1253, Joinville se morfondait aux côtés de son roi en Chypre, il est assez probable que déjà s'esquissait sous ses yeux l'ébauche de ce Cosmopolis insulaire et que l'on y voyait des hégoumènes Daniel autant qu'on en pouvait voir sous Baudouin à Jérusalem : on y voyait même des Tatares.

« Par devers le Roy, dit Joinville, estoient venuz les messagiers du grand Roy de Tartarie, durant que nous estions en Chippre. Et disoient au Roy qu'ilz estoient venuz pour lui aider à conquérir le Royaume de Jérusalem sur les Sarrasins ». Le saint roi s'étonna des voies que prenait la Providence pour réaliser ses desseins,

(1) L. Léger, *Russes et Slaves*, Etudes politiques et littéraires, Paris, Hachette, 1890, 346 p. in-12, p. 81-83.
(2) Ch. Diehl, *En Méditerranée*, Promenades d'histoire et d'art, Paris, Colin, 1901, 286 p. in-12, p. 233-234.

mais, comme il n'était guère sceptique, il crut volontiers les Tartares. Que ne pouvait-on penser de ces nouveaux venus ! il semblait que Mangou, petit-fils de Genghis Khan, que Baty, son petit neveu, fussent d'autres fléaux de Dieu, envoyés du ciel pour les péchés des hommes. Sousdal, Rostov, Jaroslav avaient été brûlées ; Péreiaslav, Tchernigov avaient été brûlées, Bolgary, Moscou, ces deux métropoles avaient été brûlées ; Tver et Kiev, traitées avec plus d'indulgence, avaient été saccagées de fond en comble. La domination de la Horde de Saraï s'étendait en Europe du Haut Volga, de l'Oural et de la Caspienne au Danube : Alexandre Nevski tremblait dans Novgorod et allait par prudence se prosterner à Saraï ; les Allemands, les Hongrois, s'attendaient d'instants en instants à une nouvelle marche en avant des Tatares. Saint Louis sentant les envoyés du Khan hostiles aux Sarrasins crut que ce barbare était chrétien et que son peuple était disposé à le devenir. Il adressa donc au « Roy de Tartarie » « deux notables frères Prescheurs qui tous deux estoient Prebtres » et dont l'un n'est autre que Rubruquis. « Et, dit Joinville, lui envoia une Chappelle d'escarlate en laquelle il fit tirer à l'esguille toute nostre créance, l'Annonciation de l'Ange Gabriel, la Nativité, le Baptesme et comment Dieu fut baptizé : la Passion, l'Ascension et l'Advènement du Saint-Esprit. Et lui envoia calices, livres, ornement et tout ce qui faisoit besoing à chanter la Messe. » Munis de ces pieux présents, porteurs de lettres amicales pour le Khan, « les messagiers montèrent sur mer et allèrent arriver au port d'Antioche. Et disoient que du port d'Antioche jusques au lieu où estoit le grand Roy de Tartarie, ilz misdrent bon ung an et faisoient dix lieues par jour ». Ils traversèrent la Khozarie, le Donets, les gouvernements actuels de Saratov, Penza, Simbirsk, Kasan, puis passèrent enfin dans la Sibérie méridionale, où ils trouvèrent Mangou Khan (1). « Et, dit plaintivement Joinville, trouvèrent toute la terre qu'ilz chevauchoient subjecte aux Tartarins. Et en passant par le païs, trouvèrent en plusieurs lieux, en villes et citez grans monsseaux d'oussemens de gens morts. Les messagiers du Roy,

(1) Voir aussi KARAMZINE, *Histoire de l'Empire de Russie*, 4e vol., p. 72-73 (traduction Thomas et Jauffret), Paris, 1819.

s'enquidrent, comment ils estoient venuz en si grand auctorité et comment ilz avoient peu subjuguer tant de païs et détruit et confondu tant de gens, dont ils voient les oussemens. » Ces « grands monsseaux d'oussements de gens morts », ces « oussemens » anonymes, sont les seuls objets qui aient attiré et retenu l'attention de Joinville, parlant des Slaves : il parlera encore des Tatares et longuement, mais on dirait que pour lui ces « tant de gens » dont les moines avaient vu les os, n'ont laissé ni vengeurs, ni descendance.

Saint Louis avait fait la dernière croisade en Orient ; le regard risqué par Joinville, aidé de Rubruquis et des Tatares, sur le monde slave apeuré, ne fut plus, de deux siècles et demi, jeté par aucun écrivain de race sur des régions si lointaines et si peu accessibles. Les dernières phrases de Joinville sonnent comme un *Dies iræ* aux obsèques de tout un peuple. Et personne jusqu'à la Renaissance ne prendra la parole pour effacer cette impression pour dire en prose, ou en vers, pour clamer joyeusement : les Slaves ont vaincu les Tatares, Dmitri Donskoï a fait fuir Mamaï à Koulikovo, Ivan le Grand a conduit dans Moscou un Khan de Kazan prisonnier, il a rassemblé la terre russe. Il ne semble pas qu'il y ait eu de tout le Moyen Age un mouvement quelconque d'attraction littéraire entre deux races adolescentes à peine et dont l'une, la race slave, étonnée par l'invasion tatare, bien loin de pouvoir songer à exercer sur nous son attrait, avait peine à revenir à elle (1).

(1) Le professeur Sazonovitch a démontré avec un grand luxe d'exemples que les deux littératures ont, au Moyen Age, fréquemment et abondamment développé des thèmes analogues (légendes du fiancé mort, du mari revenant au moment où sa femme se marie, etc.), et ceci prouve qu'une lente et obscure infiltration s'est opérée de l'une à l'autre en suivant un à un tous les anneaux intermédiaires d'une chaîne assez longue (France, Italie, Byzance, Slaves du sud, ou encore France, Pays-Bas, Allemagne, Pays scandinaves, Moscovie). Mais tout ceci se produit sans que les deux races en aient conscience, et, au moment où le travail est le plus actif, au temps des croisades et après elles, elles se taisent sur le compte l'une de l'autre parce qu'elles s'ignorent d'une façon presque absolue. Voir le remarquable ouvrage de M. Sazonovitch, *K voprossou o zapadnom vlianii na slavianskouiou i rousskouiou poéziou* (*Contribution à l'étude de l'influence occidentale sur la poésie slave et russe*), Varchava, 1898, XIX-567 p. in-8°, p. 124-127, 268-281, 288-292, 294-306, 319-361, 464-499.

Enfin, les découvertes géographiques, la Renaissance, suscitèrent des curiosités difficiles à assouvir ; on se remit à penser aux Slaves dans le monde des lettres. Rabelais, sans y avoir été incité par des événements précis, fait quelques allusions aux Slaves, allusions de savant bien informé et d'esprit clair. Puis, plus rien. Mais les Slaves occidentaux, les Polonais catholiques et sinon élevés, du moins instruits en Latins, sont entraînés peu à peu dans le tourbillon des affaires européennes. Soudain, il entre dans les calculs d'un roi de France de faire de son frère un roi de Pologne : Henri, duc d'Anjou, plus tard Henri III, roi de France, est élu roi de Pologne en 1673 et porte près d'un an le nom d'Henri Ier de Valois. Il se demande s'il portera jamais un autre titre ; il se laissera sans nulle impatience répéter ensuite qu'il a « régné sur deux royaumes ». Si éphémère qu'ait été cette fugitive royauté en terre polonaise, il ne se pouvait pas que les écrivains contemporains négligeassent un événement dont l'importance eût pu ne pas être minime. Des poètes, Ronsard, Desportes surtout qui accompagna en Pologne « le roi Valois », ont chanté chacun à leur manière cette équipée de podestat italien en pays slave. Montaigne, à la suite de Henri, a laissé vagabonder sa pensée et sa plume à travers le monde et l'histoire des Slaves ; Montluc, Brantôme, les auteurs de la Satire Ménippée, chroniqueurs ou graves ou amusés d'un temps où les sujets de copie ne manquaient pas, ont illustré de leurs gloses l'histoire héroï-comique de ce règne impromptu. Bossuet même, plus tard, trouvera, dans cette peu édifiante aventure, de quoi tirer des leçons pour son royal élève. Les grands écrivains sont partis à la suite du Valois en nombreuse chevauchée vers Cracovie : mais Henri III mort, tous rentrent en France et enterrent, sans bruit, les souvenirs qu'ils ont gardés de la Pologne ; les voilà, pour un bon demi-siècle, insoucieux des Polonais qui viendront excursionner autour des lieux illustrés par la présence d'Henri III.

La politique de Mazarin devait ramener en foule leurs successeurs, leurs « neveux » vers la Pologne encore ; en 1645, une princesse en laquelle se mêlait le sang des comtes de la Marck, des ducs de Lorraine, des princes de Montferrat et des basileus

Paléologues, Marie-Louise de Gonzague, fille du duc de Nevers, épouse Wladyslaw IV Wasa, roi de Pologne. Et dans la littérature française, depuis cinquante ans, muette sur les Slaves, c'est une nouvelle et abondante floraison d'écrits où les Slaves ont leur part. Mme de Motteville les trouve pittoresques et juge que les Polonais doivent se féliciter d'avoir une telle reine. Saint-Amant va voir la Vistule, Varsovie, les souverains de la Pologne : il les chante et, poussant un peu plus loin, va jusqu'à chanter les Cosaques. Cyrano fait entrer les Slaves tout vifs dans le *Pédant joué* et rêve peut-être des étranges aéroplanes qu'on construisait alors à Varsovie. Pascal, inventeur de la machine à calculer, du baromètre, Pascal, auteur des *Provinciales* et des *Pensées*, se trouve, à la Cour de Pologne, des amis, un rival ou plutôt un plagiaire dont il se fait ensuite un allié contre les Jésuites : et toute son activité en terre slave se concentre sur l'entourage de Marie de Gonzague. Autour de ces grands noms, dans le sillage parfumé de cette précieuse de belle allure que fut Marie-Louise, la Grande Mademoiselle, Voiture, Scarron cavalcadent, papillonnent, écrivent. Bossuet, tout en prononçant l'*Oraison funèbre* de la princesse Palatine, à grands traits ébauchera celle de la plus grande reine qu'ait connue la Pologne du XVIIe siècle.

Deux Polonais venus à Paris, l'un en 1645, Morsztyn, l'autre quelques mois plus tard, Jean Sobieski, eussent dû, semble-t-il, préparer une seconde floraison d'écrits français relatifs à leur pays. Morsztyn, tout français, sera le digne représentant de notre littérature galante en terre slave ; malheureusement, les Français ne le connaîtront guère que comme homme politique, peut-être comme traducteur et, sans aucun doute, il méritait mieux. Sobieski épousera une Française, ancienne fille d'honneur de la reine Marie-Louise, mariée en premières noces à un Zamoïski, Marie-Casimire de la Grange d'Arquien : fleur déracinée dont on ne saurait dire si elle est française ou polonaise, si elle est plus Mlle d'Arquien ou Marysienka, cette amoureuse autoritaire et capricieuse se piquera de connaître les modes littéraires comme les autres, se trompera et sera plutôt négligée par les écrivains français. Mais Lafontaine gassendiste et animalier nous en-

tretiendra de Sobieski à propos des animaux-machines de Descartes ; Racine, historien sans enthousiasme, nous laissera des fragments où il fait cas du brave Sobieski et semble douter de ses talents politiques. Dangeau, Saint-Simon, Regnard tournent discrètement autour du héros.

Bossuet, une fois soulagé de ce qu'il avait à dire de Henri de Valois et de Marie de Gonzague, sera seul à parler des Slaves, en écrivain peu soucieux de l'actualité : il ne verra en eux que des chrétiens unis à l'Eglise catholique ou séparés d'elle, mais toujours susceptibles de rentrer dans son giron.

Les Polonais en tout ceci occupent une place prépondérante et ils le doivent à leur qualité de catholiques qui multiplie leurs relations avec l'Occident ; ils le doivent aussi au peu de distance qui les sépare de la France ; ils le doivent surtout à la présence parmi eux de Henri de Valois, de Marie-Louise de Gonzague et — peut-être — de Marie d'Arquien. Mais les Moscovites, dont le XVI[e] siècle a restauré le souvenir, ne sont pas oubliés, le capitaine Margeret, Cyrano, Racine, Saint-Amant, Corneille, Bossuet en font mention ; Regnard, plus amateur de voyages que Descartes et moins podagre que Saint-Amand, pousse jusque chez les Lapons moscovites. On est aux portes du grand Empire. On y entrera de plein pied quand l'écho de Poltava aura retenti dans toute l'Europe, quand Pierre le Grand aura montré à l'Occident étonné le savoir-faire et la déconcertante personne du premier empereur russe. A dater de ce moment, l'équilibre rompu jusqu'alors en faveur des Polonais va se rétablir pour se rompre ensuite au profit des Russes. La lutte entre Pologne et Russie avivera les relations littéraires entre ces deux pays et la France dont les écrivains seront entraînés dans le conflit. Quand Voltaire, séduit par le génie de Catherine II, s'affirmera pour la Russie, Rousseau, converti par Wielhorski, parlera pour la Pologne : parfois chefs de chœurs, parfois chefs de meutes, ils entraînent à leur suite la foule presque entière des écrivains et des journalistes, divisée en deux camps inégaux et dressée alternativement pour les dithyrambes historico-philosophiques et pour les aboiements du hallali. Les attitudes, les actes de chaque écrivain en particulier peuvent être diverse-

ment appréciés ; mais ce qui n'est pas discutable, c'est le fait qu'il existe au XVIIIe siècle entre les Slaves et nous des relations littéraires fréquentes, normales. L'importance que prennent ces relations, leur fréquence, leur portée, sont telles alors qu'on ne pourrait plus, comme auparavant, les passer sous silence en retraçant l'histoire des grands courants littéraires. Et, à ce point de vue, l'œuvre magistrale que vient de faire paraître M. Haumant, comble fort heureusement dans l'histoire extérieure de notre vie intellectuelle une lacune énorme.

Le caractère politique et philosophique des rapports entre les coryphées de notre littérature et le monde slave du XVIIIe siècle, ajoute assurément beaucoup à l'intérêt proprement littéraire qu'ils peuvent offrir. Mais l'on croit trop volontiers que de la Renaissance à Pierre le Grand, le commerce littéraire qui rapprochait de la France l'Orient européen consistait surtout dans une copie plus ou moins heureuse par les Slaves de procédés littéraires français empruntés eux-mêmes à l'Italie et à l'antiquité. Le terme de pseudo-classique appliqué plus fréquemment que celui de classique par les critiques slaves, même pour caractériser notre littérature des XVIe et XVIIe siècles, implique l'idée d'une production intellectuelle étrangère à la vie des nations qui la subissent. Le but des études qui suivent sera de montrer par quelques exemples que notre littérature classique offrait, au contraire, pendant cette période, assez d'éléments de vie pour qu'on y puisse voir sans peine se refléter les événements politiques, scientiques ou religieux qui ont passionné les Slaves. Sans doute, le XVIIe siècle, époque de méditation consciente tendant vers un but précis, époque d'analyse, de concentration, de travail intime de la pensée, ne saurait, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, donner ce qu'on peut attendre du XVIIIe, époque de vie en dehors où la propagande philosophique alterne avec une réclame littéraire et journalistique fort active. Pourtant, quand un Bossuet ou même un Saint-Amant font une incursion hors de France, on peut être sûr qu'ils ne s'y risquent pas en incompétents, que chacun d'eux reste néanmoins dans sa sphère et c'est là un éloge qui donne quelque prix à ces incursions isolées, trop rares, mais nullement dénuées d'intérêt.

Le Monde slave
et
les Classiques français
(XVIe-XVIIe Siècles)

RABELAIS ET LES SLAVES

La Renaissance, cette explosion prolongée de curiosités longtemps inassouvies, est caractérisée avant tout par un immense désir de reculer les limites du monde connu non seulement dans le domaine des sciences expérimentales, mais encore dans le temps et l'espace. La personnalité puissante et saine de Rabelais incarne évidemment mieux que toute autre en France ce goût effréné quoique réfléchi, aimable quoique pédantesque, pour la science dans le sens le plus encyclopédique de ce mot. Morale, pédagogie, linguistique, médecine (1) architecture, blason (2), politique, découvertes géographiques, il a touché à tout, il a dit son mot sur tout, il connaît tout ce que l'on sait de son temps, c'est Pline et c'est Balzac (3) : il eût été dès lors extraordinaire qu'il eût ignoré ou même seulement paru ignorer l'Orient européen (4). Strabon,

(1) Jean Plattard, *L'œuvre de Rabelais*, Paris, Champion, XXXI-374, p. in-8°, p. 51-93, 127-166. Cf. aussi *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, Paris, H. Champion, 1903-1911 (t. IX).

(2) Péladan, *La clé de Rabelais*, Paris, Sansot, 1905, 124 p. in-12, p. 43, etc.

(3) Voir entre autres choses sur l'universalité de Rabelais (Lazare Sainéan, *Les termes nautiques chez Rabelais*) l'article de tête du 1er fascicule de la *Revue des Etudes rabelaisiennes de 1910*, où, après avoir fait mention de l'enthousiasme d'un Antoine Le Roy (xviie siècle), d'un de l'Aulnaye (xixe), puis du scepticisme d'un Auguste Jal, M. Sainéan conclut en des termes bien faits pour justifier les enthousiastes.

(4) Sur Rabelais géographe voir Abel Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel*, étude sur la géographie rabelaisienne, Paris, 1905.

Pline, Pomponius Mela, Tacite, Ptolémée ont parlé des Slaves et même des Finnois, Rabelais ne pouvait moins faire que ces doctes anciens, il a donc eu quelques mots, oh ! très brefs, sur les populations de l'Europe orientale. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ces quelques mots ne sont ni d'une plume qui se sait ignorante, ni d'un écrivain qui veut nous tromper sur l'état réel de ses connaissances. Quoiqu'ils paraissent lancés à la légère, ils sont assez explicites, très justes et se sont seulement évadés en fantaisistes des livres savants, mais ennuyeux, où les géographes autorisés du xve siècle ou du xvie à son aurore consignaient d'une façon didactique les résultats de leurs enquêtes sur le monde slave.

Parmi les questions qui se posaient alors dans les cercles scientifiques, deux offrent un intérêt d'ordre général et n'ont presque rien perdu de leur actualité. La première pourrait se formuler ainsi : dans les plaines de l'Europe orientale, où finit l'Europe ? où commence l'Asie ? La seconde, toute semblable mais beaucoup plus délicate à résoudre parce qu'elle intéresse maintenant encore les politiques autant que les géographes, serait : où finit la Pologne ? où commence la Russie ?

Pour nous, la première question semble toute tranchée, l'Europe du côté de l'est s'arrête aux monts Ourals, au fleuve Oural et à la mer Caspienne. Toutes les cartes en font foi et les géographes tendent plus ou moins à démontrer que cette frontière n'est pas purement conventionnelle. Ethnographiquement parlant, il semble pourtant qu'Orenbourg avec ses Turkmènes et ses caravanes de chameaux, qu'Astrakhan même, aient des physionomies pour le moins aussi orientales, aussi asiatiques que Tobolsk. L'Europe finit en fait là où finit le peuplement européen. Mais ce peuplement ayant extrêmement varié et beaucoup progressé au cours des âges, il est clair que la frontière théorique entre l'Europe et l'Asie a dû varier fréquemment elle-même. Depuis Ptolémée jusqu'au xviie siècle l'opinion à peu près générale en Europe a été que le Tanaïs (Don) séparait l'Europe de l'Asie. Le premier (1) écrivain qui ait admis la possibilité d'une autre ligne de démarcation est *Fra Mauro*, moine de l'ordre des Camaldules qui dessina, en 1459, une carte conservée à Venise au palais des doges, il attira alors

(1) E. Zamyslovski, *Herberstein i iévo istoriko-geographitcheskïa izviestïa o Rossii. (Herberstein et ses connaissances historico-géographiques)*. Pétersbourg 1884, un vol. in-8°, p. III-563 et 8 cartes, p. 76-77.

l'attention des Occidentaux sur l'opinion de ceux qui pensent que c'est « la Volga qui sépare plutôt l'Europe de l'Asie ». Pourtant nous voyons que la frontière de la Volga n'était pas encore adoptée au siècle suivant par les géographes les plus compétents. Au début du xvi[e] siècle, la Pologne a eu dans l'annaliste *Maciej Miechowita* (1) un savant qui voulut faire jouer à son pays vis-à-vis de l'Europe un rôle analogue à celui que le Portugal avait déjà su s'attribuer : le Portugal avait révélé à l'Europe l'Inde et l'Afrique, la Pologne lui ferait connaître le Nord de l'Europe et de l'Asie. Miechowita publia, en 1517, un *Tractatus de duabus Sarmatiis Asiana et Europiana* (2) ; pour lui la Sarmatie asiatique comprend non seulement les pays occupés par les Tatares de Kazan, par ceux de Nogaï, par les Transvolgiens, mais encore les régions habitées par les Tatares du Don, de Pérékop, de Crimée, et en général par les Tatares qui attaquent, pillent et rançonnent chaque année « la Russie, la Valachie, la Lithuanie et même la Pologne », tous gens « belliqueux, en rapport avec l'Asie entière et même avec l'Egypte » et parmi lesquels on trouve « encore des Païens ». Aucun géographe n'a donné au concept Asie une plus grande extension.

En 1525, l'historien italien *Paul Jove* publie un *De Legatione Basilii Magni, Principis Moscoviae ad Clemente in VII Pontificem Maximum Liber* qui ne fait pas encore aller l'Europe jusqu'à la Volga. Il considère comme Europe les plaines qui avoisinent le Borysthène et le Tanaïs, mais comme Asie la région entre la mer d'Azov et la Volga. Il considère également le nord de l'Empire russe actuel comme plus ou moins asiatique : « Il est assez connu, dit-il, que la Dvina du Nord grossie d'innombrables affluents coule rapidement vers le nord, que là il y a une mer qui a une si énorme étendue qu'en suivant sa droite, on peut naviguer jusqu'à la Chine. Les Chinois peuplent les régions les plus éloignées de l'Orient. Les Portugais les ont vus dans l'Inde où ils venaient acheter des aromates. Dans leurs voyages, ils sont venus jusqu'à

(1) Il faudrait plutôt le nommer Mathias de Myechow.

(2) Maciej Miechowita, *Tractatus de duabus Sarmatiis Asiana et Europiana et de contentis eis. Anno Christi 17 supra millesimum quingentesimum, in vigilia omnium, sanctorum*, 34 pages non numérotées in-8°, Cracovie. Cet ouvrage a été réédité en 1521 sous ce titre : *Descriptio Sarmatiarum Asianæ et Europianæ et erumque in eis continent. Anno DXXI, Cracoviæ apud Dum Joannem*, Haller, 1521, in-4°, 36 p. non numérotées.

la Chersonèse d'Or (Malacca) et apportaient avec eux des fourrures de zibelines. Cette dernière circonstance prouve clairement que la Chine n'est pas éloignée des rivages scythes ». A noter que Paul Jove est renseigné par un aventurier italien très intelligent, Paoletto Centurione, qui avait séjourné à Moscou en 1509, et par un Russe des plus cultivés, parlant d'ailleurs le latin et l'allemand, Dmitri Guérassimov, le petit Mitia, comme on l'appelait familièrement à la cour du pape Clément VII, près duquel il était le mandataire du tsar Vasili (1525).

Un dernier témoin à citer avant de parler de Rabelais, c'est Jean Faber, évêque de Vienne : une ambassade russe s'étant rendue dans cette ville en 1525, le prélat fit longuement parler le prince Jaroslav Zaciekine et le diacre Cemione Borissovitch Trophimov sur le monde slave. De ces conversations, il tira l'année suivante la matière d'une brochure intitulée : *Ad serenissimum principem Ferdinandum Archiducem Austriae Moscovitarum juxta mare glaciale religio*, Basilæ, 1526. Pour Jean Faber, le rivage de l'océan glacial appartient presque en entier au grand Duc de Moscovie, « il y en a une partie incomparablement plus grande en Asie qu'en Europe ». Ceci est d'autant plus curieux qu'à la date où écrit Faber, la conquête de la Sibérie, qu'entreprendra le Cosaque Iermak en 1580 seulement, est une chose que personne ne prévoit. Les Russes avaient alors sur la Sibérie des notions assez analogues à celle que possédaient sur Timboktou les Français contemporains de la prise d'Alger.

Quant à Rabelais, trois passages surtout nous laissent entrevoir ce qu'a pu être son opinion sur la frontière orientale de l'Europe. Celui qu'il faut citer d'abord se trouve au troisième livre, dans le chapitre où Rabelais nous rapporte comment Bridoye narre l'histoire de l'apoincteur de procès (1). Tenot Dandin, nous dit-il, « feut tant malheureux que jamais n'apoincta différents quelconques, tant petit feust il que scauriez dire. En lieu de les appoincter, il les irritoit et aigrissoit davantage ». Perrin Dandin alors se met en devoir d'enseigner à son fils l'art difficile « d'accommoder les plaidants » et conclut : « Et te dit (Dandin, mon fils jolly) que par ceste methode, je pourrais paix mettre, ou trèves pour le moins entre le

(1) RABELAIS, *Œuvres*, édition Marty-Laveaux, Paris, Lemerre, 1870, tome II, chapitre XLI, p. 197.

(2) RABELAIS, *Œuvres*, édition Marty-Laveaux, Paris, Lemerre, 1870, t. Ier,

grand Roy et les Venitiens ; entre l'Empereur et les Suisses, entre les Anglais et les Escossois, iray-je plus loin ? Ce m'aist Dieu entre le Turc et le Sophy : *entre les Tartres et les Moscovites* (2). Entends bien. Je les prendrois sus l'instant que les uns et les autres seroient las de guerroier, qu'ils auraient vendu leurs coffres, expuisé les bourses de leurs subjectz ; vendu leur domaine, hypothéqué leurs terres ; consumé leurs vivres et munitions. Là, de par Dieu ou de par sa mère, force leur est respirer et leurs félonnies modérez ». L'Empereur et les Suisses sont des germains, les Anglais et les Ecossais sont également des frères ennemis. « Iray-je plus loin ? » dit Rabelais et il cite le Turc et le Sophy, musulmans l'un et l'autre, de plus asiates. Et ce n'est qu'après Turcs et Persans que viennent Tatares et Moscovites : Rabelais les considère-t-il les uns et les autres comme des asiates ? c'est possible, en tout cas, son attention est bien moins attirée par les luttes entre Moscovie et Lithuanie que par la guerre sans merci que se livrent « Tartres » et Moscovites. Pour lui, Asiates ou Européens, les Moscovites déploient le meilleur de leur activité dans la direction de l'Asie ; leur champ d'action est asiatique, même s'ils sont européens de race.

Le second passage confirme cette façon de voir. Le comte Spadassin et le capitaine Merdaille, tranche-montagnes attitrés et chefs d'état major ordinaires du roi Picrochole, élaborent avec lui un plan de campagne contre Grandgoussier, plan de campagne qui dégénère en plan de conquête de tout l'univers habité ou habitable. L'Europe presque entière a déjà été parcourue et domptée par les armées de Picrochole, et cela avec d'autant plus de rapidité qu'elles ne l'ont fait qu'en imagination, enfin le conquérant s'écrie : « Je veulz estre aussi empereur de Trébizonde... Ne tuerons-nous pas tous ces chiens Turcs et Mahométistes ? » Ses fidèles le lui promettent. Une inquiétude vient cependant à Picrochole ; ce ne sont pas tous ces peuples plus ou moins éloignés qui la lui inspi-

p. 128. La même juxtaposition de mots se retrouve du reste dans le Prologue du IV° livre. Là, « un pauvre homme villageois natif de Gravot nommé Couillatris, abateur et fendeur de boys », « perdit sa coingnée » et commença à « crier, prier, implorer, invocquer Juppiter » qui, étonné, demanda : « Quel diable est là-bas, qui hurle si horrifiquement ?.. Ne sommes-nous assez icy à la décision empêchez de tant d'affaires controvers et d'importance ? Nous avons vuidé le débat de Presthan, roy des Perses, et de Sultan Solyman, empereur de Constantinople. Nous avons clos le passaige entre les Tartres et les Moscovites... » (Tome II, p. 257-258).

rent, c'est Grandgousier qu'il a, en principe, déjà battu, mais qui en réalité, est très proche de lui et encore intact : « Baste, fait-il, passons oultre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgoussier, cependant que nous sommes en *Mésopotamie*, s'ils nous donnaient sus la queue, quel remède ? — Très bien, dit Merdaille, une belle petite commission laquelle vous enverrez *ès Moscovites* vous mettra en camp pour un moment, quatre cent cinquante mille combatans d'eslite. O, si vous me y faictes vostre lieutenant, je tueroys un pigne pour un mercier. Je mors, ie rue, ie frappe, ie tue, ie ronge. — Sus, sus, dict Picrochole qu'on despesche tout et qui me ayme si me suyve. » Il ressort d'abord de ce morceau que Rabelais se fait de la puissance moscovite une idée très haute, et sans doute, il faut faire la part de l'imagination dans les évaluations de Merdaille, pourtant un siècle et demi avant Rabelais, à la bataille de Koulikovo, un Dmitri Donskoï, marchant contre Mamaï, était à la tête d'une armée qu'on évalue à 150.000 hommes, chiffre vraisemblable, s'il est vrai que les pertes ennemies s'élevèrent à 100.000 hommes (1380). Cent ans plus tard, Ivan le Grand aura rasssemblé la terre russe, « soumis la république de Novgorod, la principauté de Tver, tirera de cette dernière seule 40.000 hommes de troupes et pourra marcher contre le Khan de la Horde d'or, Achmet, à la tête d'une armée plus nombreuse et mieux organisée que celle de Dmitri Donskoï ». L'occupation de Moscou et du Kreml en 1521 par les Tatares criméens de Mahomet Ghirei, n'empêcha pas la Moscovie de paraître aussi formidable quelques années après. Mais ce qui frappe encore une fois, c'est que, pour Rabelais, l'activité politique des Moscovites est orientée dans la direction sud-est, dans la direction de l'Asie et qu'un ennemi qui s'aventurerait entre Moscou et la Mésopotamie, serait promptement « desconfit » par eux. Ici encore pas l'ombre d'une allusion aux relations entre Lithuaniens et Moscovites.

La troisième fois où le nom de Moscovites figure sous la plume de Rabelais, c'est dans la « Pantagrueline, Prognostication certaine, véritable et infaillible pour le perpétuel nouvellement composé au profit et advisement de gens estourdis et musars de nature. Par Maistre Alcofribas, Architriclin dudict Pantagruel ». Rabelais nous prédit ce qui arrivera en différents pays (1). « Le

(1) Chap. VI, intitulé : De l'estat d'aucuns pays.

noble royaume de France prospèrera, dit-il, et triomphera cestte année en tous plaisirs et délices : tellement que les nations estranges volontiers se y retireront. Toutefois sur le milieu de l'esté, sera à redoubter quelque venue de pusses noires et cheussons de la Devinière... Angleterre, Escosses, les Estrilins seront assez mauvais Pantagruelistes, Sainct Treignant d'Escosse fera des miracles tant et plus. Mais des chandelles qu'on lui portera, il ne verra goutte plus claire, si Aries ascendant de sa busche ne tresbuche et n'est de sa corne escorné. *Moscovites, Indiens, Perses et Troglodytes* souvent auront la cacquesangue, parce qu'ils ne vouldront estre par les Romanistes belinez, attendu le bal de Sagitarius ascendant. Boëmes, Juifs, Egyptiens ne seront pas ceste année réduicts en plate forme de leur attente. Venus les menasse aigrement des escrouelles gorgerines, mais ils condescendront au vueil du Roy des Parpaillons ». Boëmes, Juifs, Egyptiens, constituent le groupe des vagabonds, des tsiganes, des nomades redoutés des hommes du Moyen Age. Mais quel lien entre Moscovites, Indiens, Perses, Troglodytes ? Que signifie cette association de noms ? Qui sont ces Troglodytes ? des populations caucasiennes, ou ces Juifs Kharaïtes qu'on dit avoir été établis depuis des temps très reculés en Crimée dans les cités troglodytes de Tschoufout Kalé ou de Mangoup Kalé ? Faut-il les chercher plus loin de l'Europe ? Même Caucasiens, même Tauridiens, ces gens-là ne sont pas des Européens. Après le mot Mésopotamie, voici le mot Perse associé à celui de Moscovie ; après les Tatares, voici les Indiens. Le nom de Moscovites est donc pour Rabelais le point de départ d'une série d'associations d'idées qui, toutes, mènent en Asie. Pourtant, le mot Asie lui-même n'est pas prononcé par notre grand conteur : il hésite visiblement à placer la Moscovie en deçà ou au delà de la frontière asiatico-européenne, et il ne sera pas le dernier qui reculera devant une solution précise.

En 1549 notamment allait paraître à Bâle la première édition de l'ouvrage le mieux documenté du XVIe siècle sur le monde slave, les « Rerum Moscoviticarum Commentarii » du baron Herberstein (1). L'auteur est venu deux fois à Moscou, en qualité d'ambassadeur de l'empereur Maximilien d'abord (1517), de l'empereur Charles-Quint, ou plutôt de son frère l'archiduc Ferdinand en-

(1) Editées à Bâle 2 fois de suite (1549 et 1556), puis à Anvers (1557), à Bâle 2 fois encore (1571 et 1582), à Francfort enfin en 1600.

suite (1526). Il parle les langues hongroise, tchèque, slavonne, russe, et a parlé en toutes sortes de pays (Prague, Cracovie, Vilna, Moscou, etc.) à toutes sortes de gens. A un certain moment, il semble ne pas douter que le Don ne soit la limite naturelle entre l'Europe et l'Asie et il remarque : « Si l'on tire une ligne droite des bouches du Tanaïs à ses sources, il en résulte que Moscou est en Asie, non en Europe ». Dans un autre passage, par contre, il écrit : « Si Moscou est non pas en Asie, mais en Europe (1)... » Ceci justifie amplement Rabelais. L'embarras des géographes va d'ailleurs prendre fin : l'appellation de Kitaïski Gorod donnée à une partie de Moscou ne prévaudra pas contre la réalité des faits. Les Moscovites sont des Slaves, partant, des Européens, et ils le prouveront de plus en plus : à mesure que le danger tartare ira faiblissant, ils prendront une part sans cesse plus active à la vie européenne. Il n'en est que plus intéressant de situer Rabelais à la place que lui imposent et ses idées et la simple chronologie parmi les écrivains scientifiques, de préciser même à ce propos jusqu'à ses incertitudes.

La seconde question est de celles que l'on doit craindre, non pas seulement de paraître vouloir trancher, mais même de formuler. La Pologne s'est étendue si loin à certaines époques qu'elle a paru à la veille d'absorber l'Orient slave : appeler Russie certaines terres slaves occupées jadis par les Polonais serait grandement s'exposer et l'on pourrait, avec les intentions les plus droites du monde, être accusé de jeter un inutile *Vœ victis* historique à un peuple qui n'eut pas le bonheur d'être le plus fort. Appeler Pologne des terres qui furent russes plus d'une fois dans le passé et qui le sont redevenues, paraîtrait dans certains cas un acte de Don Quichottisme littéraire parfaitement ridicule. Du reste, la question est si vaste, la matière en est si riche, elle demanderait une documentation, une discussion qui nous entraîneraient si loin du but que nous nous sommes proposé, qu'il y aurait une évidente naïveté à la vouloir traiter et même esquisser en quelques pages. Notre but est Rabelais, c'est également notre point de départ : nous voulons ignorer les polémiques de nature politique qui grossissent,

(1) Voir encore à ce sujet le livre si savant et si clair de Zamyslowski sur « Herberstein et ses connaissances historico-géographiques relatives à la Russie », Pétersbourg, 1884, un vol. in-8, III-563, 8 cartes : p. 46, 48, 73, 83, 396, 400, 484, 504.

sans l'enrichir, la littérature relative à la frontière polono-russe.

Voici l'unique passage où les mots de Pologne et de Russie ont été écrits par Rabelais : nous nous bornerons à le commenter. C'est encore Picrochole, Spadassin et Merdaille qui sont en scène. Picrochole désireux de reprendre haleine après la défaite de Grandgoussier, défaite imaginaire, suivie d'exploits qui ne le sont pas moins, se prend soudain à demander : « Mais que faict cependant la part de nostre armée qui desconfit ce villain humeux, Grandgoussier ? » Et ses conseillers de répondre incontinent : « Ils ne chôment pas, nous les rencontrerons tantost. Ils vous ont pris... De là, navigans par la mer fabuleuse et par les Sarmates, ont vaincu et dominé Prussie, Polonie, Lithuanie, Russie, Valachie, la Transylvane et Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont à Constantinople (1) ».

La première remarque à faire, c'est que Prussie, Polonie, Lithuanie, Russie, Valachie, la Transylvane et Hongrie, Bulgarie, Turquie, paraissent former un groupe dont les divers éléments semblent à peu près égaux, sinon en valeur, en extension, du moins en dignité (2). Une seconde, c'est que chacun de ces éléments ne semble pas constituer une individualité plus indépendante, ni plus prononcée que « la Bretaigne, les Flandres, la Hollande, la Lorraine, le Luxembourg, la Bavière ou le Wurtenberg » cités également par Rabelais quelques lignes plus haut. Le concept Russie en particulier semble être, d'après lui, parent et géographiquement voisin des concepts Lithuanie et Valachie, et aussi — quoique d'un peu plus loin — des concepts Pologne et Bulgarie. Il ne les embrasse pas dans sa définition, il n'embrasse pas davantage le concept Moscovie, et, loin de s'identifier avec lui, il s'y oppose plutôt. La Russie semble une région voisine de la Lithuanie et de la Valachie, une partie du monde slave dont les ambitions sont orientées vers la Slavie occidentale.

Dans l'ensemble, on ne saurait dire que le rapide aperçu historico-géographique de Rabelais comporte de sérieux accrocs à la vérité (3). Au début du XVIe siècle, la Prusse est toujours officielle-

(1) RABELAIS, édition Marty-Laveaux, t. Ier, p. 127.

(2) Mathias de Miechov dit de même : « Amplius terra *Russiæ*, cum sit fertilis abundat melle et medone, potu ex melle facto, adducit et vinum ex *Pannonia* et vinum ex *Moldavia atque Valachia* quibus adjacet, sed et vinum græcum ex *Græcia*... »

(3) Miechowita dit de même dans son livre II (*Sarmatie européenne*), chap. II

ment un pays slave : la terrible leçon infligée près de Tannenberg cent ans auparavant (1410) par le lithuanien Vitovt (1) à l'Ordre teutonique campé parmi les Jmoudes, n'est pas encore oubliée (2) ; personne ne proteste ouvertement en Prusse contre l'hégémonie polonaise ; le Grand-Maître de l'ordre prête solennellement l'hommage dans Thorn au roi de Pologne Jean Olbracht. C'est sans succès que l'empereur Maximilien pousse les Teutoniques à s'affranchir de cette servitude. Un grave événement se produit enfin : le Grand-Maître Albert de Brandebourg se sécularise, devient luthérien et duc héréditaire de Prusse. Mais ce titre ne lui est reconnu que lorsqu'il a lui-même reconnu la suzeraineté de la Pologne : ce n'est plus même à Thorn, mais à Cracovie que, sur la grande place, en présence de tout le peuple, il vient rendre hommage au roi polonais (1525). Ce n'est donc qu'en s'avouant membre de la grande famille slave que ce margrave allemand peut légitimer sa domination sur des Slaves et fonder un duché de Prusse. A la vérité, Rabelais range côte à côte de pair à égal, « Prussie, Polonie, Lithuanie », alors que le duc de Prusse doit l'hommage au roi de Pologne et que la Lithuanie, unie à la

(De Lithuania et Samogithia) : « Posterique duci Vithenem succedentes furtivis lupinis et subitis incursionibus finitimas gentes *Russiæ*, *Prussiæ*, *Mazoviæ* et *Poloniæ* invadebant et diripiebant ». Le mot Prusse a donc déjà pour le médecin Mathias de Miechov une signification comparable à celle des mots Russie et Pologne.

(1) La bataille de Tannenberg ou de Grunewald, comme la nomment plus généralement les Polonais, fut nominalement gagnée par le roi polonais Iaguellon qui pria durant toute la bataille, et effectivement par Vitort.

(2) Cette victoire polonaise avait eu plutôt un effet moral que des résultats matériels appréciables : ce fut un avertissement sérieux plutôt qu'un coup moral porté aux Teutoniques. Le chroniqueur polonais Jean Dlugosz reprocha à Iaguellon de n'avoir pas su profiter de sa victoire et de n'avoir pu prendre Marienbourg, capitale des Teutoniques. La paix de Thorn ne donna effectivement rien d'appréciable aux Polonais. Il est curieux que l'historien russe Ilovaïski, qui possède dans le monde polonais une réputation établie de P. Loriquet, attribue cependant des conséquences morales « énormes » à cette victoire sans résultat. « A ce point de vue, dit-il, la bataille de Grunewald peut être comparée à celle de Koulikovo ». (Ilovaïski, *Histoire de Russie*, t. II, Moscou, 1884, vol. de 587 p. in-8°, p. 212.) Un autre historien, M. Lubovitch, a démontré plus récemment, en s'appuyant sur des textes polonais et allemands, qu'il faut en rabattre même à ce point de vue : il y avait des Slaves dans l'armée teutonique ; ce fut la lutte des villes et de la noblesse prussienne contre l'Ordre teutonique qui amena la décadence de cet Ordre, mais la bataille de Grunewald n'y aurait été pour rien (N. N. Lubovitch, *La bataille de Grunewald et sa signification historique*, Varsovie, 1911, 21 p. in-8°).

Pologne, n'est nullement la vassale de cette dernière. Mais les habiles avaient compris dès 1525 que la Prusse ducale unifiée sous son ancien Grand-Maître, appuyée d'ailleurs au Brandebourg et soudoyée discrètement par l'empereur allemand, était désormais aussi libre de ses mouvements que la Pologne elle-même (1), et qu'en réalité elle allait échapper dorénavant à une tutelle affirmée cependant comme un principe intangible (2). Le premier livre de Rabelais a paru au plus tôt en 1533 : son protecteur et ami, Guillaume du Bellay, seigneur de Langeais, a représenté la France en 1531 à Smalkalde (Prusse) ; en 1533 il a assisté à la diète d'Augsbourg. Aucun des hommes politiques qui ont servi François Ier, n'a mieux connu et compris l'état dans lequel se trouvait le « Corps germanique » (3). Rabelais savait donc, — c'est fort probable, — ce qu'il fallait penser de la Prusse ducale.

Quant à la distinction entre Pologne et Lithuanie (4), elle se justifie on ne peut mieux : sans doute, l'union entre ces deux états slaves avait pour elle la consécration que donne le temps, même aux mariages les moins heureux, elle datait de Jagellon, de 1386 ; mais la fusion était si peu faite que, de 1492 à 1501, Jean Olbracht n'avait régné que sur la Pologne, tandis que son frère Alexandre régnait sur la Lithuanie seulement. Après la mort de Jean, les deux pays se réunirent et, cette fois, pour ne plus se séparer. Mais personne ne préparait alors une unification dont les deux régions eussent profité. Alexandre laisse édicter par la diète de Radom la Constitution *Nihil novi* qui ne s'applique qu'à la Pologne proprement dite et accentue par suite les différences entre ce pays, la Lithuanie et la Prusse (1505). Le roi Sigismond Ier, qui

(1) M. Lubovitch a même écrit que la Pologne était en 1410, au point de vue économique, une province allemande, colonisée par des Allemands, régie par le droit allemand, inondée de moines et de commerçants allemands. Les livres de la Municipalité de Cracovie sont tenus en allemand, les décisions des municipalités (xve siècle) sont en général données en allemand (p. 19).

(2) Les derniers liens de vassalité de la Prusse vis-à-vis de la Pologne ont été rompus seulement au traité de Wehlau (1657). (Georges Pariset, *L'Etat et les Eglises en Prusse sous Frédéric Guillaume Ier* (1713-1749), Paris, Colin, 1897, XX-989 p. in-8, p. 20.

(3) Arthur Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*, Paris, Librairie de l'art, 1891, p. X-404, in-4°, p. 95, 98.

(4) Etudiant l'étymologie des mots Lithuanie et Lithuanien (assez fantaisiste d'ailleurs chez lui), Mathias de Miechov dit des Lithuaniens : « Ruteni autem et Poloni eorum vicini ». Les Lithuaniens sont donc des voisins, non des compatriotes des Polonais pour Mathias (liber II, cap. 11).

succède à Alexandre, ne parvient pas davantage à imposer une législation uniforme et rationnelle à tous ses Etats : en 1509 il est promulgué un « statut lithuanien » ; de 1512 à 1527, en Lithuanie toujours, mais non pas en Pologne, le roi crée des impôts réguliers destinés à l'entretien d'armées permanentes. Tout ce que Sigismond pourra obtenir, ce sera l'impression à Cracovie, en 1532, du statut dit de Nicolas Taszyc qui devait avoir force de loi partout, mais qui demeura lettre morte. La distinction faite par Rabelais entre Pologne et Lithuanie est donc de celles qu'il fallait ne pas éviter : elle fait honneur à ce savant vraiment universel, surtout quand on compare l'état des connaissances de Rabelais aux relations écrites par le voyageur vénitien Josaphat Barbaro qui, au xv[e] siècle, confondait déjà les deux régions au point de placer Varsovie en Lithuanie.

Les frontières approximatives entre les mots Prusse, Pologne et Lithuanie ont été depuis lors si nettement, si violemment même précisées par divers événements historiques, qu'il est assez malaisé de voir maintenant quelles difficultés tout ceci pouvait présenter à l'époque où Rabelais publiait son *Gargantua.* L'idée de Russie à laquelle il faut bien venir enfin a, au contraire, gardé toute sa complexité. C'est une expression purement géographique ; c'est aussi un terme ethnographique, c'est de plus le nom d'un grand Etat moderne. Il y a les grands Russiens, les Petits Russiens, la Russie blanche, la Russie rouge, la Vieille Russie, la Nouvelle Russie, il y a l'Empereur de toutes les Russies et l'Empire de Russie. Il y a tant de manières différentes de comprendre ce seul mot (1) que, quelle que soit l'opinion que l'on exprime, l'on est presque toujours sûr de tomber d'accord avec quelqu'un et d'être en désaccord avec la majorité de ses interlocuteurs : encore faut-il s'avouer qu'à certaines époques, certaines des interprétations données à ce mot étaient celles qui prévalaient et que telles autres

(1) Le professeur Philévitch (*Istoria drevnoï Roussi*, Varchava, 1896, 382 p. in-8) note qu'au xiii[e] siècle, en Hongrie, la vallée de Gornade s'appelait encore « porta Russiæ », qu'on trouve une foule de ces expressions dans les « Montagnes russes » où elles ont évidemment une signification ethnique, que l'appellation Ruzia, Ruszia, Russia se rencontre fréquemment dans les temps anciens en pays slovaque et qu'il en reste des témoignages dans les vieux documents historiques. Il cite enfin le nom de Henri, duc de Moravie, mort en 1031, qualifié par une chronique polonaise de *nobilis dux Sclavoniæ*, tandis que la chronique d'Hildesheim l'appelle *dux Ruizorum* (p. 267-269).

ont surtout valu pour d'autres temps, pour le nôtre par exemple. Ce qui importe, c'est de savoir si le sens que paraît avoir donné Rabelais au mot Russie, atteste qu'il connaissait les événements politiques contemporains concernant le monde slave et la littérature géographique relative à cette région.

Parmi toutes les significations attribuées au mot *Rouss*, il en est une qui offre une incontestable valeur : c'est celle qui comprend sous ce mot le pays situé à l'est du Dniester (1). « Venir de la Rouss ou aller à la Rouss, dit Rambaud, sont des expressions qui se rencontrent dans les anciens documents et *Rouss* signifie ici le pays de Kief. » Au XIe ou XIIe siècle la principauté de Kiev, la Volhynie, la Galicie, c'étaient encore « la Rouss », la Russie dans le sens étroit de ce mot. Lorsque les invasions tatares eurent rendu impossibles les communications entre Kiev et Moscou, lorsque le centre de la Russie se groupait en vue de se défendre autour de cette dernière ville, ce fut vers les Polono-Lithuaniens seuls que purent se tourner les anciens habitants de la Rouss, ce fut donc au profit de l'Etat polono-lithuanien que s'opéra la dislocation de la puissance tatare dans le sud-ouest de la plaine slave. Quand la *Rouss* échappait aux Tatares, c'était pour se poloniser. Le nom cependant ne sombra point et garda son acception antérieure, non seulement pour les Russiens, mais encore pour les géographes et les historiens. Le voyageur Contarini qui revient de Perse en Europe par les pays slaves, de 1475 à 1577, appelle Tartaria la plaine située à l'est du Dniéper et *Rossia*, le pays situé à l'ouest de ce fleuve. Chose plus curieuse, le Polonais Maciej Miechowita, dans son *Traité sur les deux Sarmaties* divise la « Sarmatie Européenne » en trois parties : la Moscovie, la Lithuanie et la Russie. Et par Russie, il entend cette région qui s'étend des monts Sarmates (Carpathes) et du fleuve Tiras (Dniester) au Tanaïs (Don), bornée au sud par le Palus Meotis (Mer d'Azov) la Tauride (Cri-

(1) « Postea ad montes Sarmaticos habitat genus Rutenorum, *quibus præsident nobiles Polonorum*... Clauditur autem Russia, a meridie Sarmaticis montibus et flumine Tiras, qu incolæ Niestr appellant. Ab oriente *finitur* Tanaï et Meotidibus Tauricaque insula. A septentrione *Lithuania*, ab occasu vero, *Polonia*... » (Miechowita, *Liber secundus de Descriptione Sarmatiæ, Europianæ, Cap. primum : De Russia, de districtibus eius, de abundantia et contentis in ea*), Mathias regarde donc les Polonais comme des conquérants étrangers à la Russie : de plus, la Russie est, selon son expression, limitée par la Lithuanie et la Pologne.

mée), au nord par la Lithuanie, à l'ouest par la Pologne. Elle comprend (2) outre le steppe habité par la peuplade des *Roksolanes*, la Podolie, les provinces de Peremysl (Premyslienis), de Sanokska (Sanocensis), de Belzen (Belzencis), de Galicie (Gallicia ou Halicensis), de Lwów ou Leopol (Leopoliensis), de Chelm ou Holm (Chelmensis). La province de Lwów, maintenant incorporée à la Pologne autrichienne, et la province de Holm fondue dans deux gouvernements de la Pologne russe, ceux de Lublin et de Siedlce se trouvent précisément être à l'époque actuelle les centres d'une agitation *russienne* qui a pour but de restituer à ces populations plus ou moins polonisées leur ancien caractère russien (1). Tout l'effort politique des « Ruthènes » de Lwów tend à contrecarrer les projets des Polonais autrichiens qui voulaient primitivement constituer au nord de l'Autriche un groupe slave autonome et tout polonais de culture comme de traditions. L'effort des « Petits Russiens » de Holm tend à obtenir de l'Etat russe qu'il détache cette province de l'ancien royaume de Pologne tel que l'ont créé les traités de 1815 et qu'il l'annexe sans autre forme de procès à la Russie proprement dite, ou qu'il livre en pâture à la population russienne les terres des majorats existant dans la province de Holm. Miechovita, en précisant dans son traité ce qu'il faut appeler « Russie », en constatant que dans la « Rouss » la majorité de la population est russienne de langue et grecque de religion (2), a fourni aux Russiens modernes, avec lesquels maintenant les Moscovites font cause commune, des arguments dont je ne dirai ni qu'ils sont les

(2) « Postea ad montes Sarmaticos habitat genus Rutenorum... in Kolomya in Zydacznow, in Sniatin, in Roatin, in Busko, etc. Sub eisdem montibus sunt districtus Halicien (olim gallicia dictus) et Premysliensis et inter montes Sarmaticos districtus Sanocensis. In medium Russiæ tendendo est *Leopoliensis terra et urbs* in ea bene munita eodem nomine nuncupata habens duo castra, superum et inferum, *et est metropolis Russiæ*. In septentrionem sunt districtus Chelmensis et Lucevriensis et Belezen, terraque in medio jacens ». MIECHOWITA livre II, chap. 1er).

(1) Je lis dans un ouvrage polonais de valeur (ZYGMUNT GLOGER, *Geografia historyczna dawnej Polski z dodaniem Mapy Rzeczypospolitej, J. Babinskiego. Krakow, Spolka wydawnicza Polska*, 1900, 387 p. in-8, p. 222) : « La capitale de cette terre est nommée Chelm, de l'expression slavonne Chelm qui signifie *pagorek* (colline) ». Les Russes appellent encore cette ville *Holm*.

(2) « In Russia sunt plures sectæ : est enim religio christiana Romano pontifici subjecta et illa regit et prævalet q·q. sit exigua numero. Est altera secta Rutenorum amplior, quæ ritum græcorum insectat, totam Russiam adimplens. In ecclesiis Ruthenorum, lingua serviorum quæ est Slavonica divina celebrant, legunt et cantant » (Livre II, chap. 1).

seuls, ni qu'ils sont sans réplique, mais dont l'examen s'impose à l'attention des intéressés. Du propre aveu de Miechovita, ce qu'il y a de non russe dans la région est dû à la présence dans les villes d'Arméniens et de Juifs et surtout au développement pris par l'enseignement religieux catholique romain (1).

Pour Paul Jove, le mot Russie vient aussi des Roksolanes qui habitaient dans des temps très anciens avec les Gètes et les Bastarnes à l'ouest de la Mer d'Azov et plus au nord dans les plaines qui aboutissaient à la forêt Hercynie. Cette Russie est plus vaste peut-être que celle de Miechovita ; pourtant, elle comprend d'abord et avant tout ce qu'on appelle maintenant la Petite Russie, elle englobe le *Rouss*. Jean Faber enfin revient encore sur l'explication du mot *Russe* à l'aide des Roksolanes, et ce mot ne couvre pas pour lui celui de Moscovite qui doit son origine à la ville ou plutôt à la rivière Moskwa : évidemment, le mot *russe* l'amène surtout à penser au sud-ouest de la Russie. Il y a donc entre tous ces au-

(1) Pour donner une idée de la complexité de la question des frontières polono-russes dans la région de Holm, je me contenterai de renvoyer :

1° A la carte éditée en 1910 à Varsovie, chez Orgelbrand, par Henryk Wierczynski (Mapa jezyka domowego ludnosci chrzescjanskiej wschodniej czesci gub. lubelskiej jaka ma byé wydzielona do projektowanej gubernii chelmskiej. Carte de la langue parlée à la maison par la population chrétienne de la partie orientale du Gouvernement de Lublin qui doit être détachée pour faire partie du gouvernement projeté de Holm). Cette carte rend d'une façon sinon très exacte, du moins très saillante, très colorée, la physionomie de ce pays de la « confusion des langues » ;

2° A l'opuscule publié en russe à Varsovie en 1909, chez Wende, par la revue polonaise l'*Economiste*, dû à la plume de M. Stéphane Dziewolski (Polonais M. Wierczyn) et intitulé : *Statistika nacélénia Lublinskoï i Siedletskoï goubernii po po vo dou proïekta obrazovanïa holmskoï goubernii* (Statistique de la population des gouvernements de Lublin et de siédlets à l'occasion du projet de formation d'un gouvernement de Holm), 40 pages in-8 et une carte ;

3° Enfin et surtout à la brochure publiée en russe à Varsovie en 1909 par M. V. A. Frantsev, professeur (Russe) à l'Université de Varsovie, intitulée *Karty rousskavo i pravoslavnavo nacélénia holmskoï Roussi statititcheskimi tablitsami* (Cartes de la population russe et pravoslave de la Russie de Holm avec des tableaux statistiques), in-4°, 15 pages de texte et 48 de tableaux statistiques, 2 cartes. Tandis que M. Dziewolski prétend à grand renfort de chiffres démontrer que dans la région de Holm, la majorité appartient aux Polonais, aux catholiques polonais, le professeur Frantsev soutient de son côté en s'appuyant sur un plus grand nombre de données encore, que les populations pravoslaves, c'est-à-dire russes de culture et d'origine en général, se renforcent de populations catholiques, mais parlant le petit russien et non le polonais, c'est-à-dire russes aussi, et que ces deux groupes de populations russiennes constituent une imposante majorité.

teurs une sorte d'accord tacite pour considérer comme une entité géographique cette « Russie » qui ne constitue pas un Etat comme la Moscovie, la Prussie, la Polonie ou la Lithuanie. Les habitants de cette région avaient leur dialecte propre, leurs mœurs, leur religion ; un climat assez spécial, un certain mélange de sangs divers leur donnaient une physionomie assez personnelle pour que de tout ceci, il pût sortir une nation. Il y a des nations qui n'arrivent pas à éclore, comme il y a des mélanges d'éléments qui ne produisent aucune réaction chimique ; les Bulgares sont des Slaves en voie de formation complète ; les Russiens sont des Slaves dont la cristallisation n'a pu s'opérer. Ils ont eu assez de terribles soldats, de cosaques de la Sietch, de Bogdans Hmielnitskis, de Mazeppas pour fonder et défendre un Etat, ils n'ont pas eu, au moment où cela eût été nécessaire, assez de ces citoyens modérés, tranquilles, laborieux et circonspects qui fondent une nation, la nourrissent et lui donnent les institutions qui la font durer. Rabelais ne pouvait le prévoir (1) : il a seulement constaté qu'il y avait là un corps de nation en formation ; le fait est exact comme l'était la mention des autres groupements politiques précités. La « Transylvane et Hongrie » après Mohacs, après la prise de Bude (1526), après les sièges de Vienne (1529) et de Güns (1532), était partagée entre Jean Zapolya et Ferdinand d'Autriche, elle était aux trois quarts turque : bien que Rabelais constate, par la double appellation dont il use, un état de déchéance qui place alors la Hongrie très au-dessous de la Pologne, il affirme en même temps l'éminente dignité de la nation hongroise, en l'indépendance et en l'avenir de laquelle il montre qu'il croit, comme il croit à l'avenir des Moldo-

(1) V. Klutchevski, *Descriptions faites de l'Empire russe par des étrangers* (*Skazania inostrantsev o Moskovskom gossoudarstvié*, Moskva, 1866, 264 p. in-8°). L'auteur de cet ouvrage fait remarquer que dans le premier quart du xvie siècle des termes géographiques aussi importants que le mot Moscovie venaient seulement d'entrer dans le vocabulaire des peuples de l'Europe occidentale. « Les cosmographes occidentaux, dit-il savaient alors que les Moscovites parlent la même langue et professent la même foi que les Russes soumis aux Polonais ; mais ils n'ont du lien historique entre les uns et les autres qu'une idée très confuse. Kammense reste même dans je ne sais quel embarras en disant que beaucoup de personnes jusqu'alors regardent les Russes ou Ruthènes soumis au Roi de Pologne comme ne faisant qu'un avec les Moscovites, se fondant pour cela sur l'identité de langue et de croyance. (Lettre d'Albert Kammense au pape Clément VII sur les affaires moscovites.) Klutchevski, *Descriptions*, etc., p. 23.

Valaques et des Bulgares en face d'un empire turc soulagé de son trop plein de belliqueux envahisseurs, et contenu enfin dans les bornes que devaient lui assigner un jour Hongrois, Valaques et Bulgares. L'avenir a donné raison à Rabelais. La Hongrie a grandi à mesure que la Pologne faiblissait. La Prusse, par contre, a pris une extension plus grande qu'il ne semblait et qu'il ne pouvait le présager, mais elle eût pu être étouffée dans l'œuf par des rois polonais intelligents. La Lithuanie a disparu, mais il a fallu entasser fautes sur fautes pendant deux siècles pour arriver à ce résultat et il a fallu attendre les dernières années du règne de Catherine II pour en finir. Il n'y a pas de déterminisme historique à invoquer. Qu'on suppose Napoléon I[er] tué par un boulet en plein triomphe à Iéna, il est clair que l'histoire des institutions européennes au XIX[e] siècle eût été autre. Par contre, l'histoire des institutions européennes, jusqu'en 1806, n'est pas ce qui explique que Napoléon ait échappé à cette mort prématurée. Un coup de barre donné autrement qu'il ne le fut par un Bohdan Hmielnitski quelconque, pouvait assurer à la « Rouss » la destinée que prévoyait, ce semble, un Rabelais ; mais, le moment opportun passé, il n'y a plus de coup de barre à donner ; c'est pour tout un peuple en formation la dérive dans le sillage de quelque grand peuple voisin, qui le fera participer à son mouvement et à sa vie. La « Russie » de Rabelais, cette Russie qui aurait pu exister comme corps de nation, absorbée par la Moscovie comme la Bourgogne l'a été par la France, n'est plus qu'une Marche moscovite (okraïna) sur les confins polonais, après n'avoir été jadis qu'une Marche polonaise sur des confins moscovites. Elle est d'une façon définitive partie intégrante et agissante de l'Empire russe ; pratiquement parlant, c'est sa frontière actuelle du côté de la Pologne qui constitue la frontière de la Moscovie (1).

(1) Le P. Pierling, écrivain catholique, jésuite, peu suspect par suite de partialité au profit des Moscovites, des orthodoxes, a écrit au sujet d'événements de très peu postérieurs à l'apparition du livre de Rabelais : « En dépit des plus hostiles distinctions, les Russes ou Ruthènes appartiennent à la même race que les Moscovites ; ils leur sont unis, de l'aveu de Sigismond, par de vives sympathies dont la source remonte à l'identité des rites et de la foi. Le jour où Ivan ceindra son front du diadème royal, il faudra s'attendre à des défections politiques, l'espoir de revendiquer les provinces limitrophes s'éloignera de plus en plus. C'est là l'hypothèse qui épouvante Sigismond. » (1547), (*Papes et Tsars*, 1547-1597. Paris, Retaux-Bray, 1890, 514 p., in-8, p. 57).

M. Stapfer a parlé avec quelque dédain de « la froide géographie » de Rabelais qui souvent n'appartient « plus au monde où l'on s'amuse et fait déjà partie de la contrée glaciale où gèlent les mots de gueule des bons et joyeux Pantagruélistes (1) ». On ne peut pas demander à un écrivain d'être toujours bouffon, même quand il s'appelle Rabelais ; mais c'est quelque chose, que de trouver toujours en lui un homme raisonnablement informé de la géographie politique de son temps. Et si c'est là un attrait insuffisant pour ceux qui cherchent « le piquant des choses comiques », peut-être n'est-il pas absolument impossible cependant de trouver encore quelque saveur aux miettes d'histoire tombées d'une table aussi pantagruélique. D'autre part, M. Péladan, dans un étrange petit livre sur « Le secret des corporations », s'est écrié : « Non, le curé de Meudon n'est pas un truand de génie et l'Héraclite des lettres françaises : derrière son masque d'ivrogne, se cache un homme d'Etat de la plus grande envergure » (2). C'est passer d'un extrême à l'autre ; on peut se contenter de répéter après tant d'autres, après tout le monde : Rabelais est une intelligence lucide et saine nourrie de faits invraisemblablement nombreux et très sûrs (3). Après tout, le compliment n'est pas mince.

(1) Stapfer (Paul). *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre.* A. Colin, 4e édition, 1906, XIV-507 p., in-12, p. 372.

(2) Péladan, *La clé de Rabelais*, Paris, Sansot, 1905, 124 p. in-12, p. 123.

(3) Il est bien entendu d'ailleurs que si nous devons considérer Rabelais comme un savant qui mérite toute confiance, c'est en le comparant à ses contemporains et non aux savants de notre temps qui disposent souvent de documents ignorés de lui et qui souvent relèvent chez lui des erreurs de détail. En ce qui regarde les Slaves, je me bornerai par exemple à noter que le jeune savant tchèque P. M. Haskovec a relevé une erreur de Rabelais au sujet de Huss dont notre écrivain parle deux fois (au chap. II du livre Ier et au chap. III du livre II). *Vaclav a Boleslav o povidce francuzki. Literarni studie cesko francuski. Knihtiskarna M. Knappa, v. Karliné*, 1909, 9 p., in-8°. La littérature tchèque en latin n'était cependant pas inconnue de Rabelais. M. Plattard remarque, par exemple : « La grenade des vices, le *Malogranakem vitiorum* n'est point le titre d'un ouvrage imaginaire. Il existait un livre de ce nom composé par un moine cistercien de Bohême, nommé Gallus, en 1483. Budé ne le méprisait pas, il en avait fait des extraits » et Rabelais le cite à bon escient (Jean Plattard, *L'œuvre de Rabelais*, Paris, Champion, 1910 XXXI-374, p. in-8, p. 62).

MONTAIGNE

« Montaigne met dans ses *Essais* toute l'histoire contemporaine. Il multiplie les allusions aux guerres d'Italie, aux découvertes géographiques, aux discussions religieuses, aux événements politiques des deux derniers règnes, aux personnages, aux choses du jour... Lui-même a ses souvenirs et ses impressions, il les verse dans son livre. De fait, il y a chez lui mille choses qu'on ne trouve point dans les historiens et que les *Mémoires* eux-mêmes ne disent pas toujours. C'est une mine pour l'histoire que le livre des *Essais*. Comment se conduisait le connétable de Montmorency au siège de Pavie et à la prise de Villane ? Vous le verrez à l'essai quinzième du livre Ier. Comment François Ier s'y prit-il pour « mettre au rouet » Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, et fieffé menteur ? C'est une scène de comédie dont vous avez le spectacle à l'essai neuvième du livre Ier. Il écrit quelquefois « j'ai lu » ; mais il ne met pas moins souvent : « J'ai ouï dire à mon père ». Pour donner plus de piquant à ses anecdotes, il ne désigne pas toujours les noms et les lieux ; il les laisse à deviner, comme s'il s'agissait d'une indiscrétion, et cela devait aviver la curiosité. « Un prince et un très grand capitaine », et ailleurs : « Un prince des nôtres, et nôtre il était à très bonnes enseignes, encore que son origine fût étrangère » ; ces indications lui suffisent, il n'en dit pas plus ; d'ailleurs, il en dit assez. Et ce sont des anecdotes caractéristiques qui peignent souvent un caractère et quelquefois toute une époque.

Eh bien ! c'est à propos de ces faits que Montaigne, avec une adresse et une variété inconcevables, introduit sa leçon à lui. Vous croyez que le stoïcisme a mille cinq cents ans et plus et qu'Epictète est mort depuis treize siècles ? Illusion ! Le stoïcisme, il est

enseigné par les événements d'hier, et par ceux d'aujourd'hui ; il est la conclusion naturelle de tout ce qui vient d'arriver. Montaigne a créé la modernité du stoïcisme (1). »

A cette page si expressive et si vraie de M. Strowski, on ne peut ajouter que fort peu de chose pour expliquer que Montaigne ait pu parler des Slaves. Le philosophe des *Essais*, en modernisant le stoïcisme, en lui ôtant son pallium ou sa toge, a fait d'une doctrine antique, grecque ou romaine, un principe de vie humain, commun aux volontés d'élite de tous les âges et de tous les pays. Les Slaves ont profité de cette promotion de presque tous les héros à la dignité de stoïciens : Montaigne partant du présent et remontant jusqu'aux époques les plus lointaines de l'histoire polonaise ou de l'histoire russe, a su y trouver pour nous d'illustres exemples. Il attire notre curiosité sur des peuples longtemps considérés comme les derniers venus dans la famille européenne, et comme peu susceptibles de fournir jamais des modèles à leurs aînés. Il nous les rend respectables, sympathiques : esprit tolérant en des temps de fanatisme religieux, il ne doute pas qu'il y ait eu de fort honnêtes gens dans toutes les sectes religieuses ; esprit conciliant et pacifique, il croit à l'éternité de la guerre entre les peuples, mais reste persuadé qu'il y a dans toutes les nations des hommes qu'il faut chercher à connaître pour avoir une occasion de les estimer. Et ce sont là des idées d'un libéralisme si souriant, si ouvert, si français de vieille roche, d'une générosité si pleine de réalisme, si exempte de chimère, si accueillante pour les intellectualités étrangères, qu'il faut se réjouir du regain de popularité dont a joui Montaigne en France à notre époque.

C'est parmi ses contemporains que Montaigne cherche d'abord ses héros. Les *Essais* ont été publiés en 1580 et déjà réédités en 1582 : en ce temps régnait en Pologne un prince dont le nom était synonyme d'énergie, de rudesse, d'héroïsme, d'austérité, simple voïévode de Transylvanie devenu roi de Pologne à force de volonté, vrai stoïcien slave qui, encore petit garçon, voulait déjà « être traité comme un homme ». Ce prince, Stéphane Bathory, voulut être roi et maître de fait comme de nom : c'était un titre à l'attention de Montaigne. De plus, il était le successeur en Po-

(1) Fortunat Strowski, *Pascal et son temps* (1re partie) *De Montaigne à Pascal*, Paris, Plon. 1907, 286 p. in-12, p. 55-57.

logne de Henri Ier de Valois, notre Henri III ; et quoique ce dernier n'eût fait que traverser comme un météore l'atmosphère politique slave, il était assez naturel qu'un écrivain français songeât quelque peu au successeur d'un Valois, surtout quand ce successeur du roi météore était Bathory, surtout quand l'écrivain était un Montaigne. C'est au chapitre XXXVI qu'il en parle (1) : il s'agit là « de l'usage de se vêtir », et Montaigne y rapporte de multiples exemples de personnages grands ou petits, anciens ou modernes, qui se faisaient du vêtement une idée exempte de tout esprit de sybaritisme. « Cæsar, dit Suétone, marchait toujours devant sa troupe et, le plus souvent, à pied, la teste découverte, soit qu'il fist soleil ou qu'il pleust ; et autant en dit-on de Hannibal :

Tum vertice nudo,
Excipere insanos imbres cœlique ruinam.

Celui que les Polonnois ont choisy pour leur roy après le nostre qui est à la vérité un des plus grands princes de nostre siècle, ne porte jamais gans, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvent ». Ce rapprochement entre César, Hannibal et Bathory est des plus flatteurs pour ce dernier, il ne l'est pas moins pour Montaigne qui, décidément, sait s'affranchir de la manie — si commune en ce temps de résurrection du monde antique — d'être un *laudator temporis acti.* Tous les étrangers qui ont vu le roi de Pologne ont du reste remarqué la simplicité toute stoïque de ce prince. « Ce qui frappe avant tout le nonce Laureo dans Bathory, note le P. Pierling, c'est la simplicité de ses allures ; ses vêtements sont modestes, presque pauvres ; lorsqu'il ôte son soulier de fer, on aperçoit des chaussures percées et l'on échange des sourires. La cuisine royale est une cuisine militaire ; le bœuf avec des oignons et de l'ail en fait tous les frais, contraste frappant avec les festins légendaires des magnats. » Coïncidence curieuse, ce roi stoïcien jusqu'à en être cynique, mourra victime, non de ses défauts, mais de cette vertu dont Montaigne croit devoir tant le louer. « Au plus fort de l'hiver, il chassait dans les forêts de Grodno, lorsqu'un violent refroidissement l'obligea de s'aliter, — quatre jours après, le grand roi n'était

(1) Montaigne, *Essais*, édition Motheau et Jouaust. Paris, librairie des bibliophiles, 1886, tome II, p. 163-164.

plus (1). » Morale, non à l'usage des stoïciens, mais au nôtre : il peut être bon, quand il fait très froid, de porter des habits d'hiver.

Remonter de Bathory à Henri de Valois était faire un pas très court, très facile et tout indiqué. Il l'était d'autant plus que Montaigne avait vu de près des rois Valois, Charles IX, Henri III et put apprendre de leur bouche des faits plus ou moins curieux. En 1562, étant à Paris, il a essayé de faire figure à la cour qu'il a même suivie à Rouen en 1563 ; en 1565, il vit probablement Charles IX tenir à Bordeaux un lit de justice dans lequel L'Hospital tança avec une vigueur peu ordinaire le parlement qui regimbait contre la politique conciliante du roi et du chancelier. En 1571, Montaigne qui commençait à travailler aux *Essais* reçut de Charles IX le collier de Saint-Michel ; en 1572, il assista probablement à Paris à une réunion de tous les chevaliers de cet ordre. A la veille de l'élection du Roi de Pologne, Montaigne se rangeait déjà parmi les privilégiés qui parlent aux rois et auxquels les rois font l'honneur de parler. En 1576, Henri III, revenu de Cracovie depuis deux ans, nommait Montaigne gentilhomme de sa chambre ; en 1580, dit Stapfer, « les *Essais* ayant été imprimés à Bordeaux, l'auteur qui s'entendait au soin de sa gloire les porta lui-même à Paris. Car pour se faire sa place au soleil, jamais il n'a sufli qu'un livre fût bon : il faut aujourd'hui que la presse le crie ; sous l'ancien régime, il fallait que le roi le dît. Henri III daigna dire à Montaigne que son livre lui plaisait : « Sire, répondit spirituellement le Gascon, il faut donc que je plaise à Votre Majesté, puisque mon livre lui est agréable ; car il ne contient autre chose qu'un discours de ma vie et de mes actions » (2). En 1588, quand paraîtra la cinquième édition des *Essais*, Montaigne suivra la cour à Chartres, à Rouen et reviendra à Paris, d'où en octobre il passera à Blois pour l'ouverture des Etats Généraux. « Il n'y était plus, nous fait remarquer Stapfer, lorsque fut perpétré, le 23 décembre cet acte « de justice énorme et hors de soi » qu'il ne sait comment qualifier dans ses *Essais*, où « Henri, duc de Guise, à la vérité des

(1) PIERLING, *Papes et Tsars*, (1547-1597). Paris, Retaux-Bray, 1890, 514 p. in-8, p. 125, 126 et 430. Voir aussi WIERZBOWSKI, *Vincent Laureo et ses dépêches inédites au Cardinal de Côme* (1574-1578), Varsovie, 1887, 754 p., in-8, Skierniewice, 5 Giugno 1576, p. 423-427.

(2) Paul STAPFER, *Montaigne*, Paris, Hachette, 1895, 200 p. in-12, p. 38.

premiers hommes de notre âge, fut tué en la chambre du roi ». Toutes ces rencontres avec le roi et la cour expliquent surabondamment que Montaigne ait pu parler de Henri I[er], de Valois, *Król polski* : il l'a fait d'ailleurs avec une extrême discrétion et sur un ton qui ne sentait en rien son courtisan. A vrai dire même, ce n'est pas Henri qui est le héros de son récit, ce sont les Polonais.

Il s'agit pour Montaigne de démontrer « que le goust des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons » (chap. XIV) (1). « Quoy ! dit-il, un gladiateur de Cæsar endura toujours riant qu'on lui sondast et détaillast ses playes? Meslons-y les femmes. Qui n'a ouy parler à Paris de celle qui se se fit escorcher, pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines pour en former la voix plus molle et plus grasse ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons-nous en ce genre ! Que ne peuvent-elles, que craignent-elles pour peu qu'il y ait d'agencement à espérer en leur beauté? »

> Vellere queis cura est albos a stirpe capillos,
> Et faciem dempta pelle referre novam.

« J'en ai veu engloutir du sable, de la cendre et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac pour acquérir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espaignolé, quelle geine ne souffrent-elles, guindées et sanglées à tout de grosses coches sur les costez, jusques à la chair vive? Ouy, quelques fois à en mourir ». C'est dans une simple note se rattachant à ce passage qu'il en vient à Henri et aux Polonais. « Il est, ajoute-t-il, ordinaire à beaucoup de nations de notre temps de se blesser à escient pour donner foy à leur parole ; et nostre roy en récite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Pologne et en l'endroit de luy mesme. » Ainsi donc, des Polonais seraient allés jusqu'à se blesser en présence de Henri III pour lui prouver leur inébranlable dévouement. Assurément, Montaigne, sans se sentir disposé à les imiter en cela, les estime de mépriser la douleur et de préférer à la santé une haute et pure réputation de loyauté : c'est

(1) Montaigne, *Essais*, édition Motheau et Jouaust, tome I[er], p. 77-78.

pour nous une très claire invitation à faire cas de cette vertu, plus qu'il n'est de coutume.

On ne saurait conclure au sujet de ces courts extraits des essais relatifs aux Polonais sans citer encore une page de Stapfer sur Montaigne, mais sur Montaigne voyageur cette fois (1) : « Le principal souci de Montaigne en voyage et l'un des articles essentiels de sa philosophie, était d'entrer partout dans l'esprit et les mœurs des contrées où il se trouvait. Les Français, mauvais voyageurs, ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils peuvent rencontrer « un compatriote en Hongrie », « des Gascons en Sicile ». Ils « festoyent » alors cette aventure et traitent de « barbares » les étrangers. Pourquoi barbares? Parce qu'ils ne parlent pas français. « Il semble à chacun que la maîtresse forme de l'humaine nature soit en lui... O l'ânerie dangereuse et insupportable ! » L'honnête homme est le sage qui n'a point asservi sa liberté à une façon uniforme de vivre, qui, « flexible » et « mêlé », « se détourne et se coule aisément à la façon contraire », qui a su « frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui ». Au rebours de ses compatriotes, Montaigne se moquait d'être servi à la française et recherchait toujours les tables « les plus épaisses d'étrangers ». « J'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonais comme un Français. » Les Français ont cessé d'être de « mauvais voyageurs », au sens où l'entendait Montaigne, puis Stapfer : très individualistes, ils vont parfois jusqu'à éviter les compatriotes installés à l'étranger, et c'est là un autre excès. Ce sont les chemins de fer et surtout la bicyclette et l'automobile qui nous ont ainsi transformés : Voltaire est encore parfois, souvent même un mauvais voyageur. Montaigne n'en a que plus de mérite à nous avoir devancés de tant de longueurs. Au XVII[e] siècle, Montaigne sera regardé comme un agréable régal par nombre de Polonais cultivés : un Stanislas Herakliusz Lubomirski, — le « Salomon polonais » — le citera maintes fois en homme qui le possède. C'était justice, on le voit : esprit qui rappelle fort peu le caractère militant de la *szlachta* polonaise, Montaigne du moins avait évidemment ce qu'il fallait pour plaire à la haute aristocratie varsovienne, une fine raison au service de nerfs solides.

Il manquait, par contre, semble-t-il, pour s'intéresser aux

(1) Paul Stapfer, *Montaigne*, p. 44.

Russes des raisons assez fortes qui l'invitaient à nous entretenir de Bathory et de Henri de Valois. Outre le fait que ces deux princes étaient ses contemporains, les chroniques de Pologne, généralement écrites en latin, étaient on ne peut plus accessibles à l'homme qui, dès l'âge de treize ans, avait lu la plupart des classiques latins. Il n'en était pas de même des sources de l'histoire russe qui lui étaient presque complètement fermées. Pourtant, il ne néglige pas plus les Russes (1) que les Polonais et même il remonte, pour en parler, assez haut dans l'histoire.

Joinville, contemporain de Plan Carpin et de Rubruquis, Joinville, Croisé en Orient, avait eu plus d'une raison de s'émouvoir aux récits qu'on faisait alors des horreurs dont les Tatares épouvantaient le monde russe. Montaigne reviendra sur ce poignant sujet ; le long martyrologe des princes russes, entrecoupé par la prière ou la plainte de tout un peuple prostré, était parvenu par instants seulement jusqu'aux oreilles occidentales, et les imaginations françaises n'en avaient gardé que des souvenirs fragmentaires, mais effrayants comme des visions de cauchemars. Ce qui frappe encore Montaigne, c'est la sauvagerie avec laquelle le Tatare humilie le Moscovite, le plaisir qu'il éprouve à le fouler aux pieds, à briser en lui tout ressort moral. Les exemples historiques ne manquaient pas. Lorsque les Tvériens fidèles à Alexandre Mihaïlovitch ont massacré leur garnison mongole (1327), le Khan tatare Usbeck trouve original et habile de ne pas punir lui-même ces patriotes qu'il appelle des rebelles : il fait venir de Moscou Ivan Kalita, lui promet le titre de *Véliki Kniaz*, lui donne enfin pour marcher contre Tver cinquante mille hommes et cinq généraux tatares. Et, chose effroyable à dire, non seulement Tver, mais encore les villes voisines sont saccagées par les Moscovites (2).

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer qu'en 1586 parut la relation de Jehan Sauvage, négociant de Dieppe, qui était venu reconnaître les ports de la mer Blanche et préparer les voies au commerce français. La même année, le tsar Teodor Ivanovitch avait envoyé à Henri III un Français de Moscou, Pierre Ragon, pour lui notifier son avènement. Vers la même date parut à Moscou le premier ambassadeur français qu'on y ait vu, François de Carle. En 1587, une compagnie de marchands parisiens obtint du même tsar une charte de commerce (Rambaud, *Histoire de la Russie*, p. 283). On devait donc à cette époque parler beaucoup plus des Russes que nous ne nous l'imaginons généralement.

(2) Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, tome IV, traduction Thomas et Jauffret, Belin, 1819, p. 255.

Que de souffrances morales dans un tel drame ! Que d'aveux implicites d'impuissance ! que de rages inutiles et silencieuses contre les sauvages asiates ! Que de remords dévorés moins allègrement qu'on ne l'avouait ! Dix ans plus tard (1336), Alexandre de Tver (1), l'un des héros qui symbolisaient pour tous les Russes l'idée de patrie, de chrétienté, de dignité, d'indépendance, se fait donner la bénédiction du métropolitain Théognoste, va se présenter au Khan Usbeck et lui dit d'un air soumis : « Grand Roi, j'ai mérité votre colère, et je vous abandonne mon sort. Agissez d'après l'inspiration des cieux, d'après celle de votre propre cœur. A vous appartient le droit de me pardonner ou de me punir. Dans le premier cas, je rendrai grâce à Dieu et à votre clémence : voulez-vous ma tête, la voici. » Alexandre était un habile : ce langage, émanant d'une âme en apparence résignée, plut au rude Tatare qui rendit à son « esclave » sa dignité de prince : et c'est ainsi que Tver put sortir de ses cendres ; on n'obtenait rien qu'en se montrant pénétré de son propre néant. Quelques années après, le Khan juge à propos de déclarer Smolensk rebelle à son autorité et d'envoyer en Russie le Mogol Tovloubi avec ordre à tous les princes de marcher contre Smolensk : tous les princes, ceux de Riazan, de Moscou, de Souzdal, de Rostov, marchèrent comme un seul homme contre Smolensk. Le sentiment qu'ils ont tous de leur faiblesse devant le Tatare est tel qu'ils répondent à un appel du Khan comme à un arrêt de mort. Ivan Kalita, partant pour la Horde, distribue son héritage entre ses trois fils et sa femme Hélène dans un testament qui commence ainsi : « Ignorant le sort qui m'attend à la Horde, j'ai laissé ce testament que j'ai écrit de ma propre volonté et dans un état complet de santé, de corps et d'âme. » Et si nous en croyons M. Léger, c'était là un fait courant : « En se rendant à la Horde, dit-il, pour porter le tribut ou négocier, le prince faisait son testament. Il exposait aux fidèles chrétiens qu'il s'en allait pour obtenir grâce en faveur de son peuple, au péril de sa vie, prêt à recevoir la mort pour ses sujets (2). » Après la mort du Khan Usbeck, son fils Tchambek le remplace et assassine pour plus de sûreté ses deux frères : « à peine a-t-il commis ce crime, dit Karamzine, que tous les princes

(1) *Idem*, p. 285.
(2) Léger, *Russes et Slaves*, p. 53.

russes reçoivent l'ordre de se rendre à la Horde avec le métropolitain pour se prosterner humblement devant son trône ensanglanté. » En pareille circonstance, les princes avaient à subir un exposé de la théorie tatare, du droit divin. « De même, disaient les Khans, qu'il n'y a dans le ciel qu'un Soleil, de même il ne doit y avoir sur la terre qu'un seul souverain. » Les ambassadeurs d'un khan, les baskaks, étaient reçus avec des honneurs suprahumains : quand ils apportaient à un kniaz moscovite une lettre de leur khan, le vassal devait aller à pied à leur rencontre, il lui fallait se prosterner la face contre terre, « battre du front » (biti tchélom), étendre sous leurs pas de riches tapis, leur offrir une coupe remplie de pièces d'or et écouter à genoux la lecture du *iarlikh*, par lequel le khan les investissait. Toutes ces humiliations accumulées, Montaigne en a-t-il eu connaissance ? S'est-il bien figuré les affres du peuple russe pantelant sous le knout tatare ? Je ne sais, mais il en a une intuition d'une acuité criante quand il écrit au chapitre des Destriers (chap. XLVIII) (1) : « Le duc de Moscovie devait anciennement cette révérence aux Tatares, quand ils envoyaient vers lui des ambassadeurs, qu'il leur allait au devant à pié et leur présentant un gobeau de lait de jument (breuvage qui leur est en délices) et si en beuvant, quelque goutte en tombait sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la lécher avec la langue. » Ce n'est qu'un exemple et il est servi sans pathos, sur un ton parfaitement tranquille ; mais il dépasse en verdeur, en puissance picturale, en brutalité, tous ceux qu'on vient de lire : il est l'estampe qui illustre un vieux livre. Qu'on se figure un grand tableau de Delacroix ou d'Henri Regnault, une petite toile de Ziem même sur ce sujet : qu'on se figure plus simplement une toile du peintre Yvon maintenant oublié, mais dont Rambaud admirait sans hésitation la bataille de Koulikovo (2), on n'aurait plus rien à apprendre sur la Horde d'Or dans les tomes nombreux et endormants que les historiens de profession ont commis sur les Tatares. On dirait que Montaigne, le sceptique Montaigne, a dans l'oreille le *zadonchtchini* que les vainqueurs de Mamaï chantaient sur la gouzla, ou mieux encore les lamentations qui remplissent la Chanson des Princes de Tver. Echo modeste, bref, précis, réaliste, sans

(1) MONTAIGNE, *Essais*, Motheau et Jouaust, tome II, p. 257.
(2) Alfred RAMBAUD, *La Russie épique*, Paris, Maisonneuve, 1876, 504 p. in-8, p. 228-232.

aucune des mystérieuses, lointaines, mais verbeuses résonnances qui font la gloire de l'âme romantique ou l'orgueil d'un Jean Richepin, Montaigne en a répété tout assez pour montrer qu'il avait compris et senti. Classique proche encore de la Renaissance, il sait déjà, médailliste consommé, frapper nettement toute une scène en une phrase. Il est curieux de voir Montesquieu procéder à peu près de même cent cinquante ans plus tard : « Quand le khan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : et ce barbare qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves et les insulte régulièrement deux fois par jour (1). » Montaigne, du reste, n'est pas seul à frapper la médaille : ce qui est plus typique peut-être comme preuve des mêmes prédispositions dans le monde littéraire à la fin du XVIe siècle, c'est le fait qu'il y a dans la Satire Ménippée des détails du même genre que Montesquieu croira devoir utiliser sans y apporter de défigurations appréciables. La Satire Ménippée nous initie en ces termes aux mœurs des habitants de la Lune : « Entre leurs coustumes, celle est la plus mal plaisante, qu'on ne voit leurs femmes qu'au travers des vitres comme si se fussent reliques, n'osant les pauvrettes estaller leur marchandise, ainsi que nos Dames, non crainte qu'elles aient d'estre battues, mais plustost de ne l'estre point : car c'est religion entre elles, *comme en Moscovie*, quand leurs maris les battent très bien, et s'estime cellelà mieux mariée qui a le plus de coups : ce que j'estime croyez difficilement, si ne forgeai-je rien du mien, comme ces affronteurs, menteurs et imposteurs Docteurs. » Et Montesquieu reprend à son tour : « On ne saurait croire combien les femmes moscovites aiment à être battues ; elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée de sa part est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mère... » Ceci a-t-il été transcrit directement de la Satire Ménippée dans les *Lettres persanes* ? Montesquieu s'est-il inspiré de Montaigne ? Ou est-ce l'esprit classique qui a dirigé leur goût vers des tableautins du même style ? et le nombre restreint de ces esquisses les a-t-il voués à refaire presque les mêmes l'un après

(1) *Lettres persanes*, lettre 44, Usbek à Rhédi, à Venise.

l'autre ? Cette dernière hypothèse est trop séduisante pour qu'on ne s'y arrête pas.

Mais revenons à Montaigne : il a osé se risquer dans l'histoire slave jusqu'à une époque bien antérieure à la Horde d'Or, et ce fut sans doute là un acte de profonde témérité que ne justifiait guère l'état des connaissances historiques des Français d'alors sur le monde slave. Au livre III, au chapitre « De l'utile et de l'honneste », il retrouve des Slaves en faisant mention des « trahisons non seulement refusées, mais chastiées par ceux en faveur desquels elles avaient esté entreprises ». « Qui ne sçait la sentence de Fabricius à l'encontre du médecin de Pyrrhus ? Mais cecy encore se trouve que tel l'a commandée qui l'a vengée rigoureusement sur celuy qu'il y avait employé, refusant un crédit et pouvoir si effréné, et désadvouant une obéissance si abandonnée et si lasche. Iaropelc, duc de Russie, practiqua un gentilhomme de Hongrie pour trahir le roy de Poulongne Boleslaus en le faisant mourir, ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Celuy-cy s'y porta en galand homme, s'adonna plus que devant au service de ce roy, obtint d'estre de son conseil et de ses plus féaux. Avec ces advantages et choisissant à point l'opportunité de l'absence de son maître, il trahit aux Russiens Visilicie, grande et riche cité qui fut entièrement saccagée et arse par eux, avec occision totale non seulement des habitants d'icelle de tout sexe et de tout aage, mais de grand nombre de noblesse de là autour qu'il y avait assemblé à ces fins. Iaropelc, assouvy de sa vengeance et de son courroux qui pourtant n'estait pas sans titre (car Boleslaus l'avoit fort offencé et en pareille conduite) et saoul du fruict de cette trahison, venant à en considérer la laideur nue et seule et la regarder d'une veüe saine et non plus troublée par la passion, la print à un tel remors et contre cueur, qu'il en fit crever les yeux et couper la langue et les parties honteuses à son exécuteur (1). »

Avant de préciser les faits relatifs à cet incident historique, il faut remarquer d'abord que les mots Russie et Russiens sont pris ici dans le sens où les avait employés déjà Rabelais. Il s'agit ici de la Petite Russie prise dans sa plus ample extension, et des populations appelées Petits Russiens, dans l'Empire des tsars, Ruthènes

(1) MONTAIGNE, *Essais*, édition Motheau et Jouaust, tome Ier, p. 179-180.

en Autriche. Montaigne, comme Rabelais, est donc autant qu'on peut l'être du XVIe siècle, versé dans cette science complexe, qu'est l'ethnographie des peuples slaves. L'est-il autant en histoire? Il s'est exprimé d'une façon assez vague sur les personnages de ce drame ; il n'a pas nommé le traître et s'est contenté de dire qu'il était Hongrois. Les Boleslaw n'ont pas manqué à la Pologne : quatre se recommandent plus particulièrement à notre attention. Boleslaw Chrobry (le brave ou le grand), Boleslaw Smialy (le téméraire), Boleslaw Krzywousty (bouche torte), Boleslaw Wstidliwy (le pudique). Il y a eu également au Moyen Age, en Petite Russie, plusieurs princes du nom de Iaropolk. Où peut bien, enfin, se trouver cette « grande et riche cité » de Visilicie dont le nom semble si peu slave ?

Montaigne, comme Rabelais, ne sachant ni le russe ni le polonais n'a guère pu se documenter sur les Slaves que dans les chroniques latines d'origine plus ou moins polonaise : Visilicie doit donc être un nom latin un peu francisé. Il existe dans le bassin de la Haute Vistule, sur la rivière Nida, près de la frontière austro-russe, à peu près à égale distance de Sandomir et de Cracovie (gouvernement de Kielce, district de Pinczow) un bourg de 2.500 habitants qui a nom *Vislica* et qui, dans les chroniques ou les actes en latin, est appelé Vislicia. Au début du XIIe siècle, c'était une ville assez importante où siégeait un castellan, une sorte de capitale de la haute Vistule (1). A cette date, il existait effectivement un prince russien du nom de Iaropolk, il était le troisième fils du Grand prince de Kiev, Vladimir Monomaque. Avant la mort de Monomaque (1125), il s'était déjà rendu fameux par ses exploits contre les Polovtsy et par la conquête de la province de Minsk. L'empire de Monomaque ayant été partagé entre ses fils, Iaropolk avait reçu pour sa part la province de Péréiaslav dont il sut éloigner les Polovtsy et les Torques qui l'infestaient. Puis son frère Mscislav étant mort à son tour (1132), Iaropolk régna sur Kiev autant pour répondre aux dernières volontés de son père que pour satisfaire au désir des habitants : il fait donc alors grande figure. Mais les princes de Tchernigov, effrayés de sa puissance, s'unissent aux Polovtsy pour piller et incendier ses villes et ses campagnes. Une première fois, on traite sous les

(1) ZYGMUNT GLOGER, *Geografia historyczna dawnej Polski*, Krakow, 1900, 386 p. in-8°, p. 191-192.

murs de Kiev ; une deuxième fois, Iaropolk cède Koursk, et une partie de la province de Péréiaslav ; une troisième, menacé d'un siège de Kiev, il appelle à lui du secours de tous côtés, les princes russes répondent en masse à son appel ; il lui vient des Berendéiens des Torques même ; Vladimirko, prince de Zvenigorod, puis de Galitch, lui amène une troupe de Russiens de la Galicie actuelle et, de plus, des Hongrois. Iaropolk reprend alors l'offensive et la pousse jusque sous les murs de Tchernigov, traite assez débonnairement et revient à Kiev pour y mourir (1139). Ce Iaropolk, « duc de Russie », ne semble avoir eu qu'une responsabilité des plus lointaines dans l'incident rapporté par Montaigne. Qu'il ait été l'ennemi des Polonais, c'est certain : son père Monomaque l'avait poussé, lui et ses frères, à ravager les terres polonaises pour se venger du roi Boleslaw Krzywousty dont le nom arrive là, comme pour nous confirmer que Montaigne ne s'est pas trompé de beaucoup. Ce roi avait en effet pris sous sa protection et accueilli chez lui son parent Iaroslav, neveu de Monomaque, qui avait gravement offensé ce dernier. Iaroslav, pour se venger lui-même, envahit à son tour la Russie avec une armée de Polonais et de Hongrois. Il y a ainsi, on le voit, des Hongrois dans tous les camps, cette circonstance devait singulièrement favoriser les trahisons. Etait-il même toujours facile de savoir ce qu'en de telles circonstances on devait appeler trahison ?

Il y a un siècle environ, un écrivain moins bien informé que les historiens russes actuels, mais mieux renseigné que Montaigne, Karamzine (1), en débrouillant le chaos des chroniques est parvenu à nous donner un récit vraisemblable, mais un peu différent de celui de Montaigne. Ce ne serait pas Iaropolk en personne, mais son feudataire Vladimirko, prince de Zvenigorod, qui se serait intéressé à Visilicie. Son père Volodar avait été traîtreusement fait prisonnier pendant une chasse et emmené en Pologne par les Polonais entrés à son service après avoir prétexté un vif ressentiment contre Boleslaw. Vladimirko avait alors envoyé au roi de Pologne, pour la rançon de son père, des chariots, des chameaux chargés d'or, d'argent, d'habits, de vases précieux. Mais il

(1) Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, 2e volume, chapitre VII (Vladimir Monomaque baptisé) 1113-1125) ; chap. VIII (Le grand prince Mstislav) (1125-1132) et surtout chap. IX (Le grand prince Iaropolk) (1132-1139) à la date de 1139.

ne laissa désormais échapper aucune occasion de tirer vengeance des Polonais. Ceci concorde parfaitement avec la phrase de Montaigne : son courroux pourtant n'était pas sans titre (car Boleslaw l'avait fort offensé et en pareille conduite) Karamzine écrit ensuite : « Un illustre Hongrois, attaché à la Cour de Boleslaw, commandant de la ville de Visslitsa, ayant trahi son prince, appela celui de Galitch dans le fertile territoire de cette ville. Vladimirko s'en empara sans résistance et tint la promesse qu'il avait faite au Hongrois ; il le combla de richesses, de caresses, d'honneurs, mais, indigné de son crime, il fit aussitôt crever les yeux à ce traître, et ordonna de le rendre eunuque : « Les monstres ne doivent point avoir d'enfants, car ils pourraient leur ressembler », dit Vladimirko, voulant de la sorte concilier sa haine pour les Polonais avec son amour pour la vertu. Hors d'état de conserver Visslitsa, il se contenta du butin qu'il y avait fait. Les annalistes Polonais disent que Boleslaw tâcha de se venger en exerçant les mêmes ravages dans le pays de Galitch, qu'il y mit tout à feu et à sang et qu'après avoir inhumainement égorgé les laboureurs innocents, les bergers et les femmes, il retourna dans sa patrie couvert de gloire. » Karamzine ne connaissait assurément pas le récit de Montaigne ; mais il est visible que c'est le même, avec, chez le philosophe français, une erreur de nom explicable : Iaropolk et Vladimirko sont des ennemis des Polonais ; Vladimirko étant l'un des chefs qui amènent des troupes au « duc de Russie » Iaropolk, Montaigne, avec sa conception française des institutions et des hommes, a fait remonter au prince lui-même l'acte appartenant en propre à Vladimirko dont l'indépendance était en réalité à peu près complète.

Il reste à dire un mot du Hongrois que Karamzine n'a pas plus nommé que Montaigne. Dans plusieurs ouvrages et périodiques ou russes ou polonais, on l'appelle Boris : l'historien polonais Gorski a fait justice de cette autre erreur. Dans une étude intitulée : « Borys, épisode de l'histoire du XIIe siècle » (1), il a campé dans une attitude très admissible la silhouette de cet aventurier qui, mêlé aux guerres entre Russiens, Polonais, Hongrois et Byzantins, apparaît dans les chroniques françaises en qualité de protégé d'un de nos rois : Koloman, roi de Hongrie, s'étant marié en secondes noces avec Eufémia, fille de Vladimir Monomaque, eut lieu de se plaindre

(1) *Przewodnik naukowy i literacki*, 1876, p. 62-82, 148-164.

de sa femme, la fit condamner pour adultère et renvoyer à Kiev où elle donna naissance à un fils (1113) qui fut nommé Boris. Parvenu à l'âge d'homme, ce Boris chercha partout des ennemis à Bela, fils et héritier de Koloman au trône de Hongrie. Boleslaw Krzywousty ayant eu à se plaindre des incursions des Hongrois et les ayant énergiquement repoussés, Boris trouva naturel d'entrer au service du roi de Pologne. D'autre part, le même Boris descendant légitime sinon de Koloman, du moins de Monomaque, ne pouvait se voir refuser l'appui des Russiens. Il est même compréhensible que l'un de ses fidèles, ayant à un moment donné, eu à choisir entre Polonais et Russiens, ait affirmé ses préférences pour ces derniers et trahi les Polonais sans trop de scrupules. Il semble bien d'ailleurs que les partisans hongrois de ce prétendant adultérin aient été eux aussi en grande partie des aventuriers dont la bonne foi ne pouvait être que par hasard la qualité première. Mais c'est à ces suppositions qu'il faut se borner. Iaropolk et Boleslaw moururent tous deux en 1139 : or, en 1147, Boris ni aveugle, ni eunuque, adressait au roi de France, Louis VII le jeune, une supplique que le roi reçut à Etampes le 16 février, où le prince slave demandait du secours et qui semble ou avoir reçu une réponse négative ou même n'en avoir reçu aucune. Lorsque Louis VII, partant pour la croisade, parvint aux frontières de Hongrie, Boris, sans se faire connaître, entra dans son armée. Le roi de Hongrie d'alors, Geisa, envoya au roi de France des ambassadeurs, des présents, sut se le concilier, le reçut dans son camp, contracta une alliance avec lui et en fit même le parrain de l'un de ses enfants. Puis, annonçant à Louis que Boris se trouvait dans le camp français, il lui demanda, au nom de leur récente alliance, Boris mort ou vif. On chercha, on trouva le prétendant misérablement habillé et endormi : mais Louis ayant pris conseil de ses barons et de ses évêques, et ayant fait taire ceux que Geisa avait achetés, se refusa à livrer le malheureux et l'emmena avec lui. Passé à Byzance où il trouva un protecteur en la personne d'Emmanuel Comnène, Boris se maria à une parente de l'empereur et poursuivit ses entreprises contre la Hongrie. Presque tout ceci, Gorski l'a tiré de la chronique du moine de Saint-Denis, Odon de Deuil (1), et évidemment il est impos-

(1) *Odonis de Diogilo de Ludovici VII, profectione in orientem opus septem libellis distinctum Patrologie* de Migne).

sible de confondre le Boris d'Odon de Deuil avec le Hongrois de Montaigne. Si Montaigne s'est abstenu de préciser, il faut se hâter de le dire, ce n'est pas qu'il ait connu la chronique d'Odon qui fut éditée pour la première fois, si je ne m'abuse, à Dijon en 1660 seulement. La chronique polonaise en latin de l'anonyme Gallus (1) sur le règne du roi polonais Boleslaw est d'ailleurs plus que brève sur cette question. La ville de Vislica n'a plus fait parler d'elle sérieusement qu'une fois par la suite : le 8 mars 1347, Casimir le Grand y réunit, adapta, compléta et promulgua les lois et ordonnances écrites de son royaume, connues ensuite dans leur ensemble sous le nom de Statut de Vislica. Mais ce n'est vraiment pas un événement juridique aussi éloigné qui a pu attirer l'attention de Montaigne. Il nous reste à nous demander quelle fut la source où il a puisé son récit.

Que conclure enfin de fragments aussi disparates et qui ne laissent aucune impression d'ensemble ? Une seule chose et très peu neuve : Montaigne n'est un curieux philosophe que parce que c'est un philosophe curieux. Il ne perd pas son temps à tirer de son moi des sensations imprécises et des théories difficiles à comprendre : riche d'une science encyclopédique digne de son temps, il accroît sans cesse son avoir par des explorations qui élargissent constamment le domaine de ses connaissances et lui fournissent des exemples toujours plus nombreux, plus variés et, par suite, plus probants, d'où il déduit certaines idées grandes ou petites, banales ou paradoxales. Ce qui est admirable, c'est que les faits qu'il rapporte sur les Slaves sont exacts dans leurs principaux traits dans la mesure des déductions qu'il en a tirées. Quand Voltaire et Montesquieu parleront des Chinois, on ne pourra pas en dire autant : et si la Chine est plus éloignée de la France que Vislica ou Saraï, il faut penser qu'un siècle et demi sépare Montaigne de ces deux maîtres historiens et que, se piquant d'être philosophe et modeste en son savoir, il était peut-être moins tenu que les chroniqueurs de profession d'être fidèle à cette malheureuse si souvent trahie qu'on appelle la vérité historique.

(1) *Fontes rerum polonicarum : galli anonymi Chronicon*, édité par L. Finkel et Ketrzynski, Leopol 1899, 123 p. in-8°.

UN RONSARDISANT OUBLIÉ

JEAN KOCHANOWSKI

La Pologne du xvie siècle n'eut pas de plus grand poète que Jean Kochanowski, un ronsardisant qui se reconnaît lui-même pour tel. Mais cet écrivain peut offrir pour des lecteurs français un intérêt autre : c'est un voyageur qui a parcouru notre pays, un gallophile, dont l'équipée de Henri III à Cracovie devait presque faire un gallophobe ; c'est l'une des figures les plus capables de réveiller chez les modernes, oublieux de la Renaissance française, le souvenir et la compréhension des enthousiasmes qu'elle a déchaînés, aussi bien que des excès dans lesquels a sombré son prestige.

Mieux que tout autre, Muret, philologue, poète, humaniste s'il en fut au xvie siècle, et le premier en date des commentateurs de Ronsard, eût pu nous expliquer comment un Kochanowski fut amené à professer pour Ronsard une admiration que n'a surpassée peut-être aucun de ses élèves français. Le savant Muret s'étant vu impliqué dans une affaire de mœurs sur laquelle la lumière ne fut pas complètement faite, mais qui semblait devoir lui inspirer de sérieuses inquiétudes, avait fait ce que plus d'un humaniste, coupable du même péché, fit à cette époque : il avait mis les Alpes entre sa faute et lui. Après avoir professé à Auch, à Bordeaux, à Paris, à Toulouse, il se retrouve donc plus professeur et plus humaniste que jamais, à Venise, à Padoue, à Rome et c'est dans ces villes d'Italie, si vivantes et si hospitalières, qu'il prend contact avec les jeunes humanistes polonais, qui affluaient en Italie comme ceux de tant d'autres pays, mais y entraient avec l'orgueil non dissimulé de pouvoir dire que, seuls en Europe, ils voyaient encore dans le latin une langue vivante. Et Muret, hôte de l'Italie, auquel

l'engouement des Italiens pour la science et les arts de la Renaissance était plus connu qu'à personne, Muret laisse échapper cet étrange paradoxe :

« Quelle est, entre les deux nations italienne et polonaise, celle qui mérite davantage d'être louée sous le rapport des sciences et des arts ? Sont-ce les Italiens entre lesquels on trouve à peine la centième partie qui étudie le grec et le latin et qui ait du goût pour les sciences, ou les Polonais dont un grand nombre possède les deux langues en perfection et qui ont tant de goût pour les sciences et les arts qu'ils leur consacrent la vie entière ? »

Le bon Muret se faisait des illusions : s'il avait alors parcouru la Pologne, il n'eut pas tardé à reconnaître que le « grand nombre » des Polonais humanistes ne pouvait être mis en balance avec la « centième partie » de la nation italienne. Mais qu'importe le nombre ! A Padoue, vers 1555, il put compter parmi les jeunes gens qui mettaient à profit son érudition très sûre, un Polonais de vingt-cinq ans, Jean Kochanowski, versificateur encore ignoré, et qui devait revenir en Pologne grand poète après être entré en communion intime avec la pensée des grands humanistes d'Italie et de France. A cette date déjà, Muret exerçait ses talents et sa science de critique sur l'œuvre de Ronsard : la première édition des *Odes de Ronsard* est de 1550, la publication des *Amours de Cassandre* commence dès 1552, celle des *Amours de Marie* en 1555 ; le premier *Bocage* est de 1550, le second de 1554. Or, dès 1553, Muret fait imprimer un *Commentaire des Amours de Ronsard.* Ainsi donc, dès ce moment, Ronsard peut prétendre au titre de premier poète français ; Muret était, selon l'expression du temps, « son premier Aristarque » ; quant à Kochanowski, il apprenait à Padoue à connaître le mode très particulier de poésie savante emprunté par Ronsard à l'antiquité et que le poète polonais devait, à son exemple, aller chercher aux mêmes sources. Sur ce jeune homme de vingt-cinq ans, Ronsard, qui n'en avait que trente, commenté par un savant qui en avait tout au plus vingt-neuf, dut exercer, avant même qu'il en fût connu, une influence assez semblable au prestigieux attrait qu'avait pour Théophile Gautier Victor Hugo dans l'éclat tout battant neuf de sa jeune gloire. Mais c'était trop peu que de lire les *Commentaires de Muret* et même d'entendre le commentateur lui-même, si fougueuse et si juvénile que

pût être sa parole, il fallait voir le dieu. En 1556, Kochanowski en compagnie d'un ami qu'il appelle Charles et qui, semble-t-il, devait être, lui aussi, un des fervents de Ronsard, entreprend un voyage — l'on dirait volontiers un pèlerinage — en France et ne termine ce voyage qu'après avoir vu Ronsard à Paris.

Ce que fut ce voyage, nous le savons par une élégante élégie latine, que Kochanowski dédiait quelques années après à son compagnon de route pour le consoler de la mort du roi de France, Henri II.

« Sous ta conduite, dit-il, j'ai vu l'Aquitaine et les campagnes belges, sur la côte méditerranéenne, Marseille, et les demeures des Celtes, et la Seine aux ondes céruléennes, et la grande cité qu'elle traverse (1). »

Les derniers travaux de la critique polonaise ont déterminé d'une façon sinon sûre, du moins fort précise, l'itinéraire des deux voyageurs. Par Aquitaine, il faudrait entendre non pas le pays au sud de la Loire, mais Marseille, la Provence, la vallée du Rhône : Kochanowski se serait arrêté à Avignon et serait allé boire à la fontaine de Vaucluse, où l'attirait le souvenir de Pétrarque. De là, il aurait pris par Valence, Vienne, Lyon, serait ensuite passé dans la vallée de la Loire, traversant Roanne, La Palisse, Nevers, Montargis, Fontainebleau et aboutissant à Paris. Quelqu'ingénieuses que soient les hypothèses sur lesquelles on a étayé cet itinéraire, il semble bien qu'on ne puisse les transformer en certitudes : en latin la rive gauche du Rhône ne saurait s'appeler Aquitaine surtout quand, immédiatement après, il est fait allusion à la Provence, ce qui serait une redite inadmissible. De l'Aquitaine garonnaise, au contraire, on arrive naturellement à Paris en traversant le pays proprement celte : rien ne nous interdit de penser que Kochanowski, venant des bords de la Garonne, se serait dirigé sur le Vendômois qui avait vu naître Ronsard (2), vers les bords de cette Loire moyenne qui fut l'Eden de la Renaissance française et de là, vers Paris, où Ronsard régnait à la divine sur les lettrés.

(1) Jan Kochanowski, *Dziela wszystkie (wydanie pomnikove)* 4 tomes in-4°, W Warszawie, 1884.

(2) Il est curieux que Ronsard ait prétendu avoir une origine slave, et descendre d'une famille bulgare.

Cet itinéraire est d'ailleurs d'un intérêt secondaire : le but du voyage était incontestablement Ronsard et Paris. L'impression que fit Paris sur Kochanowski, nous l'ignorons, mais, chose étrange, l'impression que produisit sur lui Ronsard dépassa son attente, en dépit de l'espèce de fièvre dans laquelle était tenue son imagination depuis le séjour à Padoue. La muse latine de Kochanowski enfle sa voix, lorsqu'elle nous rapporte l'entrevue du jeune Polonais avec le chef de la Pléïade :

Hic illum patrio modulantem carmina plectro
Ronsardum vidi, nec minus obstupui,
Quam si Thebanos ponentem Amphiona, muros,
Orphœve audissem Phœbige nam ve Linum.

Ainsi, Amphion contraignant par les doux accents de sa lyre les pierres à venir former d'elles-mêmes les murailles de Thèbes, Orphée, Linus : voilà Ronsard pour Kochanowski. Sans doute, dans ces louanges, il faut faire part de l'emphase apprise à l'école des rhéteurs anciens et des humanistes de la Renaissance ; sans doute, il ne faudrait pas s'exagérer la splendeur de ces comparaisons mythologiques ; pourtant ces vers, fort bien venus, portent en eux-mêmes un accent de sincérité que rien dans la vie de Kochanowski ne vient contredire. Si Ronsard lut ces vers — et il serait bien étrange qu'il les eût ignorés, — comment ne lui serait-il pas venu à l'esprit des pensées d'orgueil à l'idée qu'il avait inspiré un tel enthousiasme et que cet enthousiasme s'exprimait en des termes si conformes à sa manière poétique. D'ailleurs Kochanowski, écrivant ces vers deux ans après qu'il avait quitté la France et les insérant dans une élégie sur la mort de Henri II, pouvait à bon droit passer pour sincère : rien ne l'obligeait, évidemment, en 1559, à les écrire, rien que le désir de se recommander d'un grand nom à l'ombre duquel déjà le sien grandissait.

M. Lavollée, dans sa brochure sur la poésie latine en Pologne, a hasardé cette idée que Jean Kochanowski aurait été le premier à donner l'exemple d'écrire en vers polonais (1). Il y a là une légère inexactitude : près de vingt ans auparavant, les poètes polonais s'efforçaient déjà de rendre dans leur langue nationale, trop long-

(1) René Lavollée, *La poésie latine en Pologne*, Paris, Leclerc, 1873, 50 p. in-8°, p. 22.

temps négligée, leurs sentiments intimes, dont le latin jusqu'alors avait été le seul truchement. Mais, parmi ces premiers vagissements de la poésie polonaise, combien peu de cris vraiment émus, vraiment sublimes étaient appelés à rester dans la mémoire des Polonais eux-mêmes. A son retour de France, Kochanowski, suivant l'exemple du grand Ronsard et répondant pour la Pologne aux appels enflammés qu'adressait Du Bellay aux lettrés de France, commençait, sans abandonner la poésie latine, à « deffendre et illustrer la langue » poétique polonaise. Les odes, les élégies, les épigrammes, les épithalames se succèdent, s'entremêlent dans son œuvre comme dans celle de Ronsard ; le polonais alterne avec le latin, prend sa place, en triomphe en maintes circonstances et devient l'interprète fidèle, très souple, très sûr des sentiments qui tiennent le plus étroitement au cœur du poète.

Aborder l'analyse d'une œuvre aussi considérable dans un espace aussi restreint serait s'exposer à être superficiel et incomplet. Il suffira de signaler une œuvre, qui, à elle seule, peut donner une juste idée du degré de perfection auquel est arrivé d'un seul élan cet humaniste ronsardisant ; il est, parmi ses poésies, une série de thrênes écrits dans l'esprit le plus strictement Renaissance, chargés de tout l'appareil antique que suppose ce genre de poésie et qui sont, à notre époque, plus encore qu'au jour de leur publication, des œuvres classiques. C'est que, dans ces thrênes, le poète n'a pas seulement rappelé aux imaginations des érudits les fictions de la poésie grecque ; c'est qu'il y a chanté ses propres douleurs, qu'il y a exhalé ce sentiment simple et profond, le désespoir d'un père qui a perdu sa fille. Encore quelque temps et la France sera surprise par l'accent bien personnel des stances de Malherbe à Du Périer sur la mort de sa fille. Cette note personnelle, trop rarement trouvée par Malherbe et que Ronsard lui-même est loin de donner aussi souvent qu'on le désirerait, nous la trouvons énergique et franche dans les thrênes où Kochanowski verse des larmes de père sans cesser d'invoquer les souvenirs antiques. C'est dans une œuvre de cette nature qu'on peut juger de la sincérité d'un genre poétique : ici l'allusion à l'antiquité n'est pas un procédé, la poésie n'est pas un habile et laborieux travail de placage, les noms de Brutus, de Sapho ou d'Orphée ne sont pas intercalés dans des vers uniquement pour attester que le poète est aussi érudit qu'on peut l'être, et Platon, Proserpine, Phœbé y voient invoquer leurs

noms sacrés avec un accent de mélancolie vécue qui n'eût pas été indigne de leurs anciens adorateurs. Le poète est ému autant que doivent l'être un poète et un père, un Victor Hugo par exemple, et les appels qu'il jette dans son désespoir à la Niobé antique, ne sont autre chose que les cris d'un homme qui convie toute l'humanité morte, vivante et à venir, à souffrir sa souffrance et trouve une amère volupté à se rappeler les malheurs illustres qu'on peut comparer au sien. Seule, la vie factice que vécut Ronsard à la cour de Henri II et de Charles IX empêcha le poète français d'arriver toujours à ce degré de puissance auquel atteignit Kochanowski à ce moment précis de sa vie. Cette émotion naturelle, cette puissance d'émotivité qui fait le poète, se trouvent de même chez Ronsard dans une foule de pièces, riches en noms mythologiques et d'apparence assez rébarbative; et cette émotion tombant comme un écho sur ce résonnateur puissant qu'est l'âme d'un poète, s'est accrue, renforcée, dans l'âme de Kochanowski; le malheur plus fort que les règles littéraires, fit le reste.

Tout d'ailleurs atteste une étroite filiation entre ces deux talents poétiques, tout jusqu'au choix des sujets. C'est ainsi qu'un rapprochement serait à faire entre l'Epithalame composé par Ronsard à l'occasion des noces de Charles de Bourbon et de Jeanne d'Albret, et celui qu'a rimé Kochanowski, lors du mariage de Christophe Radziwill avec Catherine Ostrowska. Il y aurait lieu également de comparer l'invocation de Ronsard à Jéhovah, dans la « Prière à Dieu pour la famine », avec les vers de Kochanowski décrivant l'exode des Juifs sous la conduite de Moïse. L'Ode à Henri II sur les ordonnances de 1560, d'autres encore — en général, celles qui ont un caractère plus personnel — ont laissé des traces dans l'œuvre de Kochanowski. Faut-il notamment voir un hasard dans le fait que Kochanowski commence à écrire des satires en 1563, date à laquelle Ronsard publia son « Discours des misères de ce temps dédié à la Reine mère du Roy? » Cette coïncidence, si elle ne suffit pas à justifier la croyance à une relation de cause à effet, du moins nous incite à penser que Kochanowski a, une fois de plus, compris tout le profit qu'il pouvait tirer de l'exemple de Ronsard. Le chef de la Pléïade française, sans abandonner complètement le monde mythologique, donnait dans l'actualité et dans la satire; Kochanowski pouvait le suivre dans cette voie qui accusait mieux encore sa personnalité.

Que l'on s'arrête un instant aux pièces de vers qu'a composées Kochanowski durant son séjour en France, et l'on perçoit immédiatement tout l'intérêt qu'offre pour nous un tel poète. Deux surtout sont typiques : l'une est une élégie latine (Elégie IX, Livre II), dans laquelle le poète « vétéran de l'amour » projette de « briser ses liens à l'exemple de l'Empereur Charles-Quint, qui, fatigué de la vie, a déposé son sceptre pour goûter quelque repos ». Ceci est écrit en 1556, à une époque où le souvenir du siège de Metz (1555) était présent à toutes les mémoires, où les Français avaient l'orgueil de pouvoir se dire qu'ils avaient fait sombrer les rêves de domination universelle de cet impérial Picrochole. Cette élégie à la Tibulle était donc non seulement d'un humaniste, mais d'un esprit cultivé qui sympathise avec les Français et caresse agréablement leur amour-propre à l'endroit où il est précisément le plus sensible. L'autre pièce à citer est son « Czego chcesz od nas ? ». Cette pièce de vers a suscité des polémiques qui durent encore, mais dont l'issue ne semble pas douteuse : en vain, le professeur Bruckner a déclaré sentir, en ce poème, je ne sais quel « parfum natal qui ne rappelait ni Paris, ni Ronsard, mais les champs de Sandomir et la terre où vécurent les ancêtres » de Kochanowski. M. Th. Wierzbowski a victorieusement répondu (1), que c'étaient là des arguments de sentiment — arguments de peu de valeur — et que Mickiewicz, « sans vivre dans sa patrie, avait écrit des vers pleins d'une poésie où vibraient tous les souvenirs du pays ». Si donc nous nous en tenons aux résultats apportés par les dernières investigations de la critique polonaise, ce morceau aurait été composé en 1556, à peu près dès l'arrivée du poète à Paris. Or, s'il en est ainsi, le « Czego chcesz od nas ? » est la première pièce de vers écrite en polonais par Kochanowski, le jeune poète ayant écrit jusqu'alors uniquement en latin. C'est là un fait sur l'importance duquel on ne saurait trop insister : dans un pays où la Renaissance appelait à elle par la voix de Du Bellay tous ceux qui avaient à cœur d'illustrer leur idiome national, Kochanowski sentait mieux que jamais combien la langue nationale d'un peuple, si naïve et si informe qu'elle pût être encore, est plus malléable et plus poétique qu'une langue sonore, mais condamnée à mort depuis des siècles. Le latin perdait à ses yeux une partie de son pres-

(1) *Pamietnik literacki*, 1904, p. 92.

tige et la langue polonaise, rivalisant avec le latin, prenait rang parmi les langues littéraires susceptibles d'exprimer des sentiments poétiques. Ainsi donc, le rayonnement de gloire dans lequel Ronsard apparut à Kochanowski fit naître dans le jeune poète un sentiment de patriotique émulation : c'est là un fait qui semble résulter du simple rapprochement des textes et des dates. Une influence d'une telle nature, s'exerçant à un moment si décisif de la carrière poétique de Kochanowski, ne pouvait être une influence passagère.

De sa profondeur et de sa puissance d'action sur le poète polonais, nous pouvons juger par un incident de la vie de Kochanowski, incident généralement mal interprété et, détail significatif, bien postérieur au séjour du poète en France. Ce fait se rattache à l'élection de Henri de Valois au trône de Pologne (14 mai 1573). L'on se figure difficilement à notre époque les illusions qu'avait fait naître cette élection aussi bien parmi les Français que parmi les Polonais. L'historien de Thou, rendant compte de l'arrivée à Paris de treize Polonais venus pour prier Henri d'accepter la couronne de Pologne, dit entre autres choses :

« Ils possédaient à fond la langue latine ; beaucoup d'entre eux s'exprimaient d'une manière si pure et si élégante en français, qu'ils paraissaient plutôt être nés sur les bords de la Loire et de la Seine que dans les environs de la Vistule et du Dniéper : c'est pourquoi *surtout* ils ont fait tant d'impression sur l'esprit de notre cour (1)... »

Cette erreur bien française, qui consiste à juger de l'état de civilisation et de prospérité d'un peuple d'après l'usage qu'on y fait des langues étrangères, devait dans ce cas particulier, comme dans tant d'autres, amener de graves mécomptes : l'impression produite par les Polonais prouvait l'infériorité des Français sur ce point particulier ; elle ne prouvait point qu'il fallût voir dans le royaume de Pologne un Eden fait à souhait pour un prince épris d'éloquence, de philologie et raffiné dans ses plaisirs jusqu'à la perversion. L'idée trop brillante que donnèrent de leur pays les ambassadeurs polonais ne fit pas peu pour préparer la catastrophe qui ne tarda pas à suivre l'arrivée de Henri en Pologne.

(1) De Thou, livre XVI.

Les Polonais, d'autre part, voyaient dans Henri de Valois le héros de Moncontour, le chef intrépide sous lequel ils pourraient tailler en pièces le Moscovite ou le Turc et aussi parfois, le fils de cette maison royale de France engagée depuis un demi-siècle dans une solide alliance avec la Porte, dont la Pologne ne pouvait manquer de profiter. Pour cela, il eût suffi que Henri, sans cesser d'agir en prince français, prît à cœur « son métier de roi » de Pologne : malheureusement, trop de gentilshommes français et de mignons l'avaient suivi dans son « exil » volontaire. Le maréchal de Retz, le marquis de Rambouillet, les ducs de Mayenne, d'Aumale, de Nevers, du Maine, les seigneurs de Balagny, de Villequier, de Souvray, de Ribrac, de Beauvais, de Nangis, de Caylus, tous et jusqu'à son poète Desportes, s'unirent d'un commun effort pour empêcher le prince de s'attacher à un pays qui déjà ne lui plaisait plus qu'à demi.

Pour faire ses préparatifs de départ, pour réunir cette suite nombreuse, pour tout disposer en vue d'une entrée triomphale dans son royaume, il ne fallut pas moins de sept mois au nouveau roi. Élu en mai, il ne quitta la France qu'en décembre. Kochanowski, qui avait assisté à la diète durant laquelle Henri avait été élu, ne pouvait retenir son impatience, que partageaient d'ailleurs les Polonais. La Pologne n'allait-elle pas avoir pour roi le jeune prince dont Ronsard, le grand Ronsard, avait chanté les exploits?

« Tel un petit aigle sort,
Fier et fort,
Dessous l'aile de sa mère
Et d'ongles crochus et longs
Aux dragons
Fait guerre, sortant de l'aire.
. . . .
Tel aux dépens de votre dos,
Huguenots,
Sentîtes ce jeune prince,
Fils de roi, frère de roi,
Dont la foi
Mérite une autre province. »

Kochanowski, tout fier de marcher sur les traces de Ronsard, écrit donc une magnifique ode latine « au roi Henri de Valois qui tarde à quitter la France » :

« Quel malheur te retient ? Quel dieu empêche ton départ ? Quand donc, ô Henri, le plus grand des rois, toi qui es appelé à régner sur un si beau royaume, te verra-t-on dans les champs sarmates, en selle sur un cheval ardent, applaudi par le chœur des mères et des enfants, tandis que la foule afflue en troupes épaisses, désireuse de voir son nouveau monarque ? Loin de toi, tous ces retards ; arrache-toi aux embrassements affectueux de ta mère, aux larmes de tes sœurs. Que la couronne d'or enrichie de perles étincelantes couvre enfin ton front et que tu puisses tenir en ta dextre le sceptre précieux, ce sceptre devant lequel s'inclinent le hardi Lithuanien, le puissant Polonais et tous les peuples autant qu'il en habite entre la profonde Baltique et l'onde céruléenne du Mœotis. A ton nom, ô grand roi, le brave Moscovite licenciera ses troupes et les rapaces Cosaques perdront l'habitude de chevaucher par les champs de Podolie. »

Et quand Henri entre à Cracovie, le 18 février 1574, la muse latine de Kochanowski trouve de nouveaux accents pour fêter le roi français :

> « *Urbs effusa omnis dum te, rex magne, salutat,*
> *Dum plebs, dum patres, dum tibi plaudit eques...*

Tout le passage serait à citer : le soleil sur son quadrige est ravi du spectacle et la nuit se hâte d'arriver, pure et sereine, pour regarder par les yeux brillants de ses mille étoiles Henri de Valois prenant possession de son royaume. Tous ceux même qui, de près ou de loin, touchent au roi français ont part aux effusions poétiques de Kochanowski. L'évêque de Poznan, Konarski, est « d'une noble maison, il a toujours pris soin des intérêts de la République ; il a, en ambassadeur de la Pologne, visité le palais des papes ; il a parlé avec les électeurs allemands et l'empereur. » Tout cela est fort beau, mais il a fait mieux encore : « Tu nous as, lui dit Kochanowski en vers polonais, récemment encore amené comme monarque le fameux roi français. » Les Français eux-mêmes allaient se charger d'opposer une digue de froideur à ces flots débordant d'enthousiasme.

Pendant que Kochanowski disait en magnifiques vers latins sa joie d'avoir pour roi le frère du roi de France, Desportes, ce même Desportes qui évinçait Ronsard dans l'estime de Henri, préludait au nouveau règne par des vers dont l'accent était loin d'être triomphal. Le premier morceau qu'il écrit après avoir appris l'élection

de son maître, est intitulé : *Complainte pour Monsieur le Duc d'Anjou, éleu roy de Pologne, lorsqu'il partit de France.* Et l'on peut s'assurer facilement en lisant ce morceau tout en vers masculins, pleurards, vides et ampoulés, que vraiment Desportes n'est pas si enchanté que Kochanowski de l'événement.

Qui fera de mes yeux une mer ondoyer,
Afin que ce départ je m'y puisse noyer ?
Et quel deuil assez pront me fera trépasser,
O France, entre tes bras avant que te laisser ?
Quel Dieu plein de pitié me faut-il réclamer,
Qui me vienne en rocher maintenant transformer,
Non pour estre sans âme et pour ne rien sentir,
Mais plus tôt pour jamais de ce lieu ne partir ?

On a médit de ce pauvre Brébœuf, dont les « cent montagnes plaintives » « de morts et de mourants » ne sont pas beaucoup plus extraordinaires que Desportes, voulant se noyer dans ses propres larmes, ou priant un dieu de le transformer en un morceau de granit suffisamment lourd pour être intransportable. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs : ce patriotisme emphatique est un patriotisme très atténué, très à fleur de peau, il est surtout fait de vanité et d'égoïsme.

O France, où j'ai reçu tant d'honneurs méritez,
Tant planté de lauriers, tant d'ennemis domtez
Je te voy me perdant, tout en plours te baigner.

Ce sont là de ces choses que l'on s'imagine difficilement, même mises en vers : la France se baignant dans ses larmes, sous le prétexte que Desportes va la quitter pour faire un voyage en Pologne, et pleurant d'une façon si exagérée, quand il lui reste Ronsard ! Si Desportes égale parfois Ronsard, c'est surtout en présomption. Au reste, désintéressé ou non, l'amour de Desportes pour sa patrie cède rapidement le pas à des regrets plus tendres :

Amour, l'aveugle enfant, m'avait ouvert les yeux
Pour me faire connaître un chef-d'œuvre des cieux :
Mais sitost que mon cœur s'est mis à l'adorer,
Le malheur me le cache et m'en fait séparer.

A dire vrai, ces regrets amoureux font le seul sujet de la com-

plainte : on n'y dit pas un mot de la Pologne. Desportes épuise toutes les comparaisons entre sa belle et les astres, il les retourne, les répète et finalement déclare que son corps seul s'éloigne, que son âme restera près de celle qu'il aime :

Ainsi ne voyant plus l'œil du mien adoré,
Je serai misérable à toute heure égaré.

Le corps de Desportes partit donc et, chemin faisant, il écrivit une autre complainte où l'on voit sa douleur s'accroître à un point qui nous inspirerait des inquiétudes sur le sort du pauvre poète, si nous ne le connaissions déjà :

Puisque j'eus bien le cœur de me séparer d'elle,
Voyant ses deux beaux yeux si chaudement pleurer,
Je l'aurai bien aussi pour me désespérer
Et finir par ma mort une angoisse immortelle.
Mourons donc et montrons en ce dernier outrage
Qu'il est toujours en nous d'échapper le malheur :
Si le coup de la mort me fait quelque douleur,
Celui de mon départ m'en fit bien davantage.

De cette résolution tragique, il sortit des vers fort agréables à lire à une maîtresse ; mais la mort fut remise à plus tard, Desportes s'avouant lui-même avec regret : « Ah ! j'ai trop de raison pour un homme amoureux. » Son devoir l'obligeait à continuer sa route vers la Pologne et il poursuivait son voyage, non pas toutefois sans quelques remords :

« Ceux qui ne sont touchez de l'amoureuse flamme
Dont le sang est moins chaud et le poil plus grison,
Gardent seuls le devoir, l'honneur et la raison,
Je dois tout violer pour complaire à ma dame. »

Lui demander de partir pour la Pologne, c'est exiger d'un amoureux transi une action trop héroïque :

« Et puis mon jeune Roy n'a pas l'âme sauvage,
Amour assez de fois l'a soumis à sa Loy ;
Et s'il eust sceu mon mal, prenant pitié de moy
Il m'eust bien dispensé d'un si fâcheux voyage. »

Un hasard malencontreux a voulu que le poète amoureux ne

pût, avant le départ du Roy, lui faire part des tourments qu'il éprouvait et Desportes a dû entreprendre ce voyage : il se vengera du moins de son infortune sur les Polonais.

« Mais que le fier destin à son gré me promène
D'un et d'autre côté par les tems plus divers
Sous l'Ourse, en la Scythie, entre mille hyvers,
Toujours de votre amour mon âme sera pleine.
Mes yeux pourront bien voir mainte chose admirable,
Autre ciel, autre terre, autre peuple indompté :
Mais ils ne verront point, loin de votre beauté,
D'objet qui les contente et leur soit agréable. »

Desportes inaugurait donc le nouveau règne par des vers pleins de prévention contre le pays dans lequel il allait tomber. Cela ne le préparait que médiocrement à sympathiser avec Kochanowski. La légèreté, l'aisance dédaigneuse avec laquelle il s'exprimait au sujet de Ronsard, ne dut pas ravir davantage le poète polonais. Le genre de poésie amoureuse que cultivait Desportes avec tant de persévérance et qu'il n'abandonna pas pendant son séjour en Pologne, revêtait une forme trop désagréable aux yeux d'un Polonais pour que Kochanowski, si prompt lui-même qu'il fût à s'enflammer, ne s'en irritât pas. Lui aussi en France avait rencontré une femme « d'une beauté diabolique » ; il l'avait aimée : bien plus, si passagère qu'eût été cette liaison, elle lui avait inspiré des vers latins. Il a donc connu tous les excès d'une jeunesse fougueuse. Mais son orgueil national admet d'autant moins que Desportes ne pût aimer en vers sans opposer constamment, aux charmes de l'aimée, l'ennui dont on se meurt en Pologne. Or tel était précisément le ton que prenait Desportes dans une nouvelle « Complainte pour lui-même étant en Pologne ».

« De pleurs en pleurs, de complainte en complainte,
Je passe, hélas ! mes languissantes nuits
Sans m'alléger d'un seul de ces ennuis
Dont loing de vous mon âme est si contrainte...
Que j'avais d'heur, vivant en sa présence,
Que j'ai d'ennuy m'en trouvant séparé !
. . . .
Je n'ay penser qui n'outrage mon âme,
Je ne voy rien qui ne soit déplaisant. »

A défaut d'un Ronsard, Kochanowski pouvait espérer voir un

Desportes chanter la Pologne : or, Desportes songe uniquement à sa belle et que

> « Quelqu'un peut-être, à son gré le voyant,
> Feint l'amoureux et plaint un faux martyre. »

De plus patients que Kochanowski se fussent irrités d'une indifférence qu'on sentait faite de malveillance.

Enfin Desportes chanta la Pologne, mais non point comme Kochanowski l'eût désiré : il le fit en s'inspirant des sentiments qui animaient l'entourage français de Henri de Valois. Tous ces jeunes gentilshommes étaient assurément la fleur, sinon de la noblesse, du moins de l'étourderie française, aggravée de la frivolité italienne. Ils n'avaient pas eu pour but, en entreprenant ce voyage, de se mettre au service d'une grande pensée politique : ils rêvaient d'aventures, d'amours, de triomphes faciles. Les disputes, les duels n'avaient pas tardé à se multiplier entre Français et Polonais ; des pasquinades avaient paru qui n'épargnaient pas même le roi. Dans une *Lamentatio in Henricum regem Poloniae* dont l'auteur est resté inconnu malgré les travaux de la critique moderne, l'on reprochait au roi d'avoir fait connaître à la Pologne des mœurs qu'elle ignorait. Après quelques mois d'un séjour peu récréatif parmi les Polonais, peu à peu tous les galants cavaliers français qui avaient rêvé de Cracovie comme d'une autre Florence, s'en retournèrent en France égrenant sur les routes d'Allemagne de longs chapelets de malédictions à l'adresse de ce peuple, sur le compte duquel Kochanowski cependant ne les avait pas abusés dans ses vers, puisqu'il l'avait représenté plutôt comme une armée de braves que comme une République platonicienne uniquement peuplée de philosophes subtils et diserts. Un beau jour, Desportes, n'y pouvant tenir davantage, prit le même chemin, laissant à la Pologne un adieu cinglant, qui devait faire frémir, dans Kochanowski, toutes les fibres patriotiques et poétiques.

> Adieu Polongne, adieu, plaines désertes,
> Toujours de neige ou de glace couvertes,
> Adieu, pays, d'un éternel adieu :
> Ton air, tes mœurs m'ont si fort sceu déplaire,
> Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
> Si jamais plus je retourne en ce lieu.

Adieu, maisons d'admirable structure,
Poiles adieu, qui dans vostre closture
Mille animaux pesle mesle entassez,
Filles, garçons, veaux et bœufs tous ensemble,
Un tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
Tant regretté par les siècles passés.
Quoi qu'on me dist de vos mœurs inciviles,
De vos habits, de vos meschantes villes,
De vos esprits pleins de légèreté,
Sarmates fiers, je n'en voulais rien croire,
Ni ne pensais que vous puissiez tant boire :
L'eussé-je cru sans y avoir esté?

Dans les précédentes complaintes, on pouvait du moins expliquer l'ennui dans lequel se morfond Desportes par le chagrin qu'il éprouvait à être séparé d'une amante dont la fidélité ne lui semblait pas à toute épreuve ; ici, le doute n'est plus permis, c'est bien la Pologne qui a eu le don de rendre maussade le favori de Henri III. Mais sa rancune ne pouvait se borner à ces reproches : en même temps qu'il incrimine la pauvreté des Polonais, il ose déclarer leur bravoure surfaite.

Barbare peuple, arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage.
Qui jour et nuit dans un poisle enfermé
Pour tout plaisir se joue avec un verre,
Ronfle à la table ou s'endort sur la terre,
Et comme un Mars veut estre renommé ;
Ce ne sont pas vos grands lances creusées,
Vos peaux de loups, vos armes déguisées,
Où maint plumage et mainte aisle s'estend,
Vos bras charnus, ni vos traits redoutables,
Lourds Polonais, qui vous rend indomptables :
La pauvreté seulement vous défend.
Si vostre terre estait mieux cultivée,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuvée
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,...
Qu'elle eust des vins, des ports et des minières,
Vous ne seriez pas si longtemps indomptez.
Les Othomans, dont l'âme est si hardie,
Aiment mieux Cypre ou la belle Candie...
Et l'Allemand, qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre flamande... »

Etre plus insultant eût été difficile ; la conclusion de ce court

poème était un souhait sincère de voir le roi quitter bientôt ce pays abhorré :

« Fasse le ciel que ce valeureux prince
Soit bientôt roi de quelqu'autre province,
Riche de gens, de citez et d'avoir ;
Que quelque jour à l'empire il parvienne,
Et que jamais ici je ne revienne,
Bien que mon cœur soit bruslant de le voir. »

De tels vers, écrits avec l'aveu de Henri de Valois, étaient autre chose qu'une boutade de poète mécontent, c'était l'annonce à peine déguisée de cette fuite de Henri, qui devait jeter les Polonais dans une stupeur bien compréhensible.

Dès lors, Kochanowski n'avait plus aucune raison de ménager Desportes : il usa du droit, qu'on ne peut que trouver légitime, de répondre pour ses compatriotes à un poète étranger, qui affectait de les mépriser. Entre Desportes et Kochanowski s'engageait le même duel de plume, qui devait mettre aux prises, près de trois siècles après, Becker et Alfred de Musset. Kochanowski était en bonne posture pour la riposte : l'abbé poète gardait surtout de ces deux titres ce qu'il fallait pour être aimé des belles ou jouir de grasses prébendes ; des arts de l'Italie, de ses fréquentations au Louvre, il avait surtout gardé un goût prononcé pour les dépravations qu'il louait dans son maître ; ses relations avec Ronsard étaient celles d'un obligé qui cherche à supplanter son bienfaiteur, plutôt que d'un élève qui respecte son maître. Se rappelant une fois encore qu'il était poète latin, le Ronsard polonais accabla Desportes et les Français de ses apostrophes. Le titre seul de cette déplaisante satire indique le diapason auquel la querelle est montée : « Au Français croassant » (Gallo crocitanti).

« Arrêtez, s'écrie-t-il ; pourquoi fuyez-vous ainsi ? Etes-vous donc sur la plage de Sicile, sur cette terre qu'ont déshonorée des vêpres sanglantes ? Français, c'est la Pologne que tu fuis, la Pologne, le pays le plus fidèle qui soit aux lois de l'hospitalité... Arrêtez et dites pourquoi vous fuyez ? Vous vous plaignez du froid ? Qu'entends-je ? Le Français craint les frimas du Nord, les intempéries ! Ce Français, dis-je, race illustre issue du vieux sang des Troyens, qui devait tailler en pièces les Moscovites et les Cosaques... O Français, avant que tu n'aies fait prisonnières les armées moscovites, avant que tu n'aies planté tes tentes dans les steppes de la

Scythie, il te faut parcourir les espaces glacés et vierges de culture, il te faut apprendre à y conduire d'épais bataillons... Mais maintenant, ô Français, tu frissonnes à la maison, tes membres contractés par le froid ont besoin d'être réchauffés par la flamme du foyer : si la guerre éclate, que feras-tu ? »

Le calembour latin qui rapproche le Français de la poule, s'imposait ici : Kochanowski n'a eu garde de l'oublier. A dire vrai, l'on se figure mal le héros de Moncontour jouant les Charles XII ou les Napoléon et entreprenant une lutte gigantesque contre les tsars moscovites : il avait hérité des traditions plus aimables et plus brillantes que vraiment héroïques de ces guerres d'Italie, qui furent des parties d'échecs parfois fort belles, mais rarement meurtrières. Pour lutter contre le peuple russe, les mignons Henri III étaient un maigre appoint : leur silhouette finement encorsetée n'évoque en aucune manière celle si large et si ferme des grognards de la grande Armée ; ils avaient trop de cette grâce un peu frêle qui fait penser à la femme ; il leur manquait l'envergure de l'aigle.

Ayant ainsi renvoyé aux Français l'outrageant reproche de manquer d'héroïsme, Kochanowski se met en devoir de prouver qu'on peut faire de la Pologne une description un peu plus riante que celle tentée par Desportes. Les pauvres maisons de Pologne, les maisons arches de Noé, on en trouve aussi en France. Elles sont souvent même moins hospitalières, ces maisons de France : on peut s'y endormir très tranquillement et s'y réveiller en plein massacre, être défénestré ou même ne plus se réveiller jamais. La Saint-Barthélemy n'était pas un événement si reculé dans le passé, ce n'était pas un fait si peu important que Desportes pût le contester. Du reste, continue Kochanowski, la description des coins de Pologne entrevus par Desportes prouve uniquement qu'il n'a pas eu le temps d'explorer le pays ou qu'il n'a pas daigné s'en donner la peine. En condescendant jusqu'à explorer la région pendant quelques mois, Desportes aurait vu si vraiment la terre de Pologne manquait de fruits et de métaux, si les villes sont bien fortifiées, s'il y a du luxe quelque part et si, sans les trésors des Français, les Polonais peuvent être heureux.

Pendant tout l'interrègne qui se prolongea entre la fuite de Henri et l'élection de Stéphane Bathory, Kochanowski laissa libre cours à son lyrisme indigné :

« Où se sont envolés les Gascons, s'écrie-t-il, tandis que la Pologne est menacée d'une invasion des Tartares ? » Lorsque la diète se réunit, il exhorte doctement, mais non sans véhémence, les Polonais à choisir cette fois un chef « plus propre à les défendre qu'à régner sur eux ».

En 1582, après les exploits de Stéphane Bathory en Lithuanie, Kochanowski ne peut s'empêcher de comparer le règne qui s'ouvre avec celui si piteusement écourté de Henri de Valois. Rares étaient ceux qui disaient de Henri, comme Myszkowski (1) dans sa *Prosopographia* :

Noli accusare regem qui non novit nostram legem,
Nam audivit senatores quibus leges atque mores,
Perfecti atque imperfecti debent esse perspecti.

Kochanowski, dans un moment d'humeur, hasardait des corrections à quelques-unes de ses œuvres : dans l'élégie adressée à Lydie qu'il avait écrite en 1554, il remplaçait notamment au vers 2 les mots *Gallica regna,* par *Itala regna.* Desportes et ses pareils non seulement n'avaient pas contribué, comme ils l'auraient dû, à accroître les sympathies littéraires françaises dans un milieu si bien préparé, mais encore ils avaient fait opérer à un Kochanowski un retour amer sur ses enthousiasmes de jadis. Ce ne serait certes pas le cas ici d'appliquer à Desportes l'épithète de « retenu » que Malherbe a accolée à son nom.

Toutefois, il semble bien qu'on se soit fait une idée exagérée de l'antipathie de Kochanowski pour l'esprit français après 1575. L'influence de Ronsard survécut au naufrage des illusions que Kochanowski nourrissait au sujet de la France ; les critiques polonais, ainsi que nous l'avons noté plus haut, ont très finement senti l'étroite parenté de forme et d'idées qui existait entre l'Épithalame composé par Kochanowski lors du mariage de Christophe Radziwill avec Catherine Ostrowska et l'Épithalame écrit par Ronsard à

(1) Pierre Myszkowski, évêque de Plock, avait salué Henri, lors de son entrée solennelle à Cracovie, en termes très éloquents, auxquels M. de Pibrac avait répondu semblablement. Depuis ce temps s'était établi entre eux un commerce littéraire assez intime : de là, la gallophilie persistante de l'évêque (Marquis de Persan, *Une mission diplomatique en Pologne au XVI*e *siècle,* « Revue d'histoire diplomatique », 1904).

l'occasion du mariage de Charles de Bourbon avec Jeanne d'Albret. Ils ont avec beaucoup de tact et de raison comparé les deux morceaux. Cette comparaison, à elle seule, est une preuve irréfutable de la persistante admiration de Kochanowski pour le génie de Ronsard, admiration inconsciente peut-être à cette date, discrète assurément, mais réelle et profonde du disciple pour le maître aimé, pour l'Amphion, le Linus, l'Orphée de la Renaissance. L'épithalame de Kochanowski est, en effet, de 1578, c'est-à-dire qu'il est de trois ans postérieur à la querelle qu'eut avec Desportes le poète polonais. Si donc le talent de Kochanowski a évolué, ce n'est assurément pas pour s'écarter des usages et des procédés littéraires mis en honneur par Ronsard.

D'ailleurs, en pouvait-il être autrement ? Ronsard considère volontiers que ce n'est pas pour Henri une moindre gloire d'avoir régné sur la Pologne que de porter la couronne de France et il admet

> Que l'honneur de porter deux sceptres en la main,
> Commander aux Français et au peuple germain
> Qui de l'Ourse Sarmate habite la contrée

ait pu faire à Henri « oublier le chantre de ces vers ». Ceci nous éloigne fort des insultes du frivole abbé Desportes. Bien mieux : Henri III pouvait à Kochanowski sembler aussi injuste, littérairement parlant, envers Ronsard, qu'il l'avait été envers les Polonais. Ronsard ne fut-il pas aussi négligé, à peu de chose près, par Henri III, que plus tard Corneille vieilli devait l'être par Louis XIV. Il suffit de se rappeler, à ce propos, les vers partout cités dans lesquels le poète de la Franciade nous avoue les rancunes dont sa vie fut pleine, du jour où Henri III devint roi de France :

> Si le roi Charles eût vécu,
> J'eusse achevé ce long ouvrage.
> Sitôt que la mort l'eut vaincu,
> La mort me vainquit le courage.

On oublie de lui payer sa pension, il s'isole de la cour, quitte Paris pour le Vendômois. Tout ceci pouvait être d'autant mieux connu de Kochanowski que Muret, le même Muret auquel Ronsard dédiait des élégies, était alors l'objet des flatteries de Stéphane

Bathory, qui, peut-être sur les instances de Kochanowski lui-même, l'appelait à l'Académie de Cracovie. Même après 1575, il semble donc bien que Kochanowski continue à s'intéresser aux faits et gestes de Ronsard : les amabilités seules, dont le commentateur du poète français est l'objet, suffiraient à montrer que, pour le poète polonais, la gloire de Ronsard n'a subi aucune éclipse.

Après une telle épreuve infligée à ses sympathies par les lettres françaises, Kochanowski nous paraît vraiment digne d'être compté parmi ces ronsardisants étrangers, qui « ne témoigneront pas » à leur modèle « moins d'admiration que ses compatriotes », et il est hors de doute, que parmi les disciples étrangers du chef de la Pléiade, il peut tenir un rang extrêmement honorable comme humaniste, comme poète et comme gallophile.

HENRI Ier DE VALOIS

ROI DE POLOGNE ET SES CHRONIQUEURS CLASSIQUES

En 1574, Montluc portait les armes depuis cinquante ans, il avait assisté à vingt-deux batailles, onze sièges, sept assauts, reçu vingt-quatre blessures dont l'une, à l'âge de soixante-sept ans, lui avait emporté la moitié de la figure ; on l'avait vu en Italie, en Lorraine, en Guyenne ; il avait combattu et battu condottieri italiens, lansquenets allemands, matamores espagnols et huguenots français aussi, hélas ! Il avait servi François Ier, Henri II, François II, Charles IX ; Henri III, en quittant le trône de Pologne pour celui de France, jugea qu'il y avait lieu de comprendre le vieil et obstiné soudard dans la promotion de maréchaux qui inaugurait le nouveau règne (1). C'était recevoir à l'ancienneté un titre qu'avec un certain art de flatter, Montluc eût pu recevoir vingt-cinq ans plus tôt. Sans fausse modestie, il félicita le roi de se connaître en hommes et mourut au bout de trois ans. Ne serait-ce que pour avoir rendu justice à ce soldat résolu et discipliné jusqu'à accepter le rôle d'exécuteur des hautes œuvres, Henri III roi de France et Henri Ier de Pologne méritaient d'avoir leur place dans les *Commentaires* de Montluc.

Il faut avouer d'ailleurs que le vieil officier n'avait pas attendu son élévation au maréchalat pour parler du jeune prince, dont la souple énergie guerrière contrastait avec l'esprit timoré et la santé chancelante de Charles IX : c'était pour ses brillantes qualités mi-

(1) Paul Courteault, *Blaise de Montluc, historien*, étude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires. Paris, Picard, 1908, 1 vol. in-8°, XLVIII-685 p., p. 584, note 5, « Lettres de l'estat de mareschal de France pour le seigneur de Montluc », Lyon, 20 septembre 1574.

litaires que Henri avait été invité à jouer au roi de Pologne à la tête d'une *szlachta* qui lui eût peu obéi, c'était à ces mêmes qualités qu'il avait dû de figurer dans la première partie des mémoires de Montluc, écrite en 1571, deux ans avant l'élection de Henri de Valois (1).

Montluc alors compléta cette première partie en y ajoutant un Discours notable au Roi sur les charges de son Royaume, où il l'exhortait à mettre au choix des officiers et des chefs de guerre le même soin qu'il mettait à celui des magistrats que dirigeait et morigénait le chancelier de L'Hospital. Ne nommez personne, dit-il, « à la requeste de la première Dame qui vous en prie et qui vous aura peut estre entretenu le soir au bal : car quelques affaires qu'il y ait, il faut que ce bal trotte. Sire, elles n'ont que trop de crédit en vostre cour. O combien de malheurs sont arrivés et arrivent tous les jours pour avoir légèrement donné ces charges ! » Et Montluc, très moderne, veut qu'on fasse passer des examens à tous les officiers appelés à exercer un commandement élevé. Mais qui dit examens et brevets de l'Ecole de guerre, dit jury et président du jury, et voici comment Montluc comprend les choses : « Doncques, Sire... ne donnez jamais aucune charge que premièrement vous n'ayez mis la personne à l'examen, la renvoyant par devant vos Docteurs qui sont les vieux Capitaines qui de longue main sont expérimentez aux armes... Or, il vous faut aussi un Chancelier des armées. Il est raisonnable, Sire, que ce soit Monsieur vostre frère (2), encore qu'il soit bien jeune, car en trois ou quatre ans qu'il a porté les armes, il a gagné deux batailles : de sorte qu'avec le bon entendement et jugement qu'il a et estant de si bonne maison, il est impossible qu'il n'ait beaucoup retenu : car il a ouï de grands Docteurs disputer devant lui. Il ne faut donc pas que vous ayez autre Chancelier des armes que lui. Vous le serez par dessus, Sire, car personne ne vous peut oster ce rang : c'est vous qui le donnez aux autres... Aussi quand on vous demandera quelques charges, Vostre Majesté doit assembler ses Docteurs et vostre Chancelier. Et si vous y estes vous mesme, devez prendre la peine de les interroger. » Le jeune duc d'Anjou après avoir remporté sur de vieux militaires expérimentés et habiles comme

(1) Pour la date des Commentaires et du Préambule au Duc d'Anjou, voir P. Courteault, *Blaise de Montluc historien*, p. 37.

(2) Henri, duc d'Anjou, le futur roi de Pologne.

Condé et Coligny les batailles de Jarnac et de Moncontour, valait l'éloge indirect qu'en fait Montluc.

Mais le maréchal ne s'en tient pas là ; son Discours au roi finit en queue de poisson, et s'il en est ainsi, c'est qu'il veut en commencer un autre à l'adresse du duc d'Anjou lui-même : « Si j'osois, je vous dirois bien d'autres choses, conclut-il : car certes, il n'y a que trop à dire et réformer. Il faut que j'entretienne un peu Monsieur vostre frère, vostre nouveau Chancelier des armes avec vostre congé. » Et Montluc retrouve l'ardeur de ses jeunes années pour parler un langage claironnant au jeune vainqueur dont on se promet tant de choses : « C'est à vous donc, Monseigneur, à qui je m'adresse. Je serois marri que ce livre partist de chez moi, qu'il ne portast quelque honorable tesmoignage de vostre grandeur... O Monseigneur, que vous avez grand sujet de penser et vous assurer que Dieu vous a esleu pour faire de grands faits, comme on commence à connaistre par les victoires qu'il vous a données en vos jeunes années, lesquelles on peut manifestement jugez vous estre advenues plus par la volonté de Dieu que par le combat des hommes. Doncques, il faut que chacun confesse que ce Royaume est à Dieu et que le Roi vostre frère est son Lieutenant et vous le sien. Voilà de beaux tiltres. »

« Il faut que je parle un peu à vous, vous estes le baston sur lequel il s'appuie, vous estes celui qui doit commander les armes, qui les doit porter à tous hasards, périls et fortunes. Vous estes la trompette qui nous doit faire entendre ce que nous devons faire. Vous estes nostre recours et nostre espérance, pour nous faire avoir la récompense de nostre Roi. C'est vous qui nous devez faire connaistre à Sa Majesté et qui, Vrai Chancelier de l'Espée, lui devez faire le rapport de ce que nous avons fait pour son service... Enfin toute la France a les yeux tournez sur vous qui présidez aux armées et qui avez battu et rebattu si souvent les Huguenots. Toute la Chrestienté sçait que c'est vous : car le Roi est contraint, puisque son conseil le veut de faire la guerre de son cabinet. » Toutes ces phrases dans la bouche d'un courtisan, seraient peu de chose sans doute ; sous la plume du héros brutal et peu cérémonieux qu'était Montluc, ces éloges prennent un relief colossal. Ils ne sont du reste que la préface d'une série de conseils de vieux routier, émaillés de souvenirs personnels et de proverbes bien militaires : « Il n'y a rien si ennemi de la guerre que de laisser

rouiller le soldat ou le capitaine. Mettez vostre salade et vostre cuirasse au crochet, en peu de temps la rouille s'y mettra et les aragnées : ainsi est-il des gens de guerre, si on les laisse en oisiveté. Parquoi il vous faut prendre garde à ceci... » En somme il rappelle en s'adressant à Henri, duc d'Anjou, « chancelier de l'espée », les principes d'organisation et de discipline qu'il avait esquissés dans son Discours au Roi. Et tout ceci, il le fait sans doute pour servir d'une façon générale la chose publique, mais aussi pour pousser Henri à tenter quelque grande entreprise qui relève le prestige français un peu effacé et profite à la France elle-même.

Il poursuit en effet : « Si faut il que vous die, que je suis pauvre gentilhomme et n'ai pas le cœur de Prince, ni de Roi, mais si Dieu m'avait conservé mes enfants et qu'il me donnast un peu plus de santé que je n'ai, je penserois avec l'aide de mes amis, pourveu que la France fust en paix, acquerir quelque coin du monde : que si je n'avois un gros morceau pour le moins en aurais-je quelque lopin... Vous estes jeune, vous avez vostre frère qui a le gros morceau, il faut que vous alliez busquer fortune ailleurs : et au lieu d'estre subjet, vous acquerir des subjets. Voyez donc, puisqu'un pauvre gentilhomme comme moi ose voller si haut, puisque mesme, à ce que j'ai ouï dire, car je ne le sçai pas bien, des enfants de laboureurs et de forgerons par leurs vertus sont parvenus à l'Empire, que devez-vous espérer, vous qui estes fils et frère du plus grand Roi de la Chrestienté ? » Ainsi donc, c'est Montluc qui met en tête au duc d'Anjou de chercher hors de France le trône qu'il trouvera en Pologne trois ans après. On croit deviner chez ce vieillard la crainte que les ambitions du duc ne deviennent dangereuses pour Charles IX, que le duc ne souffre d'être, avec ses talents, sujet d'un frère qui en avait moins. Il doit connaistre les Valois et les Médicis, doit se défier du manque de scrupules de ces deux races, de la dernière surtout. Si cette rivalité allait ensanglanter la France que la lutte entre huguenots et papistes rend suffisamment malade ! Et il semble que Montluc veuille canaliser la belle ardeur guerrière de Henri d'Anjou dans des voies où Henri, le Roi, la France ne pourraient trouver que gloire et profit. « Il a des insinuations étranges, ce bonhomme à l'air naïf et quelque peu vaniteux ; Charles IX lui aurait-il fait la leçon ? » « Le roi vostre frère a assez de moyens pour vous assister. Vous avez l'âge et la bonne fortune. Je suis marri que vous ayez

laissé ce beau et brave nom d'Alexandre qui a esté, si je ne me trompe, le plus vaillant homme qui porta jamais les armes. Sa Majesté vous aidera pour mettre sur vostre teste quelque couronne étrangère. » Ce grand nom d'Alexandre, placé entre deux assurances d'appui de Charles IX, en vue de la conquête d'une couronne étrangère, est une bien grande tentation : pour le coup, Montluc est un flatteur, et on ne peut que le soupçonner très « véhémentement » de faire cause commune avec le Roi.

Montluc devait se remettre un jour à ses *Commentaires* et ce ne devait pas être pour s'y montrer plus optimiste au sujet des affaires du royaume, tant s'en faut. En 1575, il raconte le siège de la Rochelle de 1573, bougonne contre tout le monde et en sert « pour son grade » au duc d'Anjou : « Je n'estois, écrit-il en grommelant, que comme un particulier (1) et ne veux médire de personne. Monsieur qui a depuis esté Roi, lequel commandé à ce siège, sçait bien que m'ayant fait cet honneur de m'en parler et sçavoir mon advis, je lui en dis franchement ce que j'en savois. » Pourtant le triomphe de la bonne cause était assuré, les catholiques, les royaux allaient prendre la ville : « ils estaient à nous et n'eussent sceu s'en dédire, je dis la corde au col... Mais en mesme temps mon frère, M. de Valence, estait en Pologne, pour faire eslire Monsieur pour leur Roi, comme il fit. Et croi que cette gloire lui en est due : mais cela aussi fut cause que chacun pensa entrer en capitulation : laquelle enfin se fit. Les députez de Pologne le vindrent saluer là pour leur Roi (2). Or toute la troupe s'en retourna pour s'apprester et se trouver à la feste de cette nouvelle couronne après avoir laissé plusieurs morts en ce siège, et les Rochelais maistres de leur ville. » Ainsi Montluc a souhaité un exil honorable du duc d'Anjou : mais il fait la grimace lorsque ce prince est élu roi de Pologne et qu'il quitte la Rochelle pour se préparer à régner. Avant tout en effet Montluc, limier de race, tenait à ses huguenots

(1) Brantôme dit pourtant que ce fut lui qui « ordonna l'ordre du grand assaut » et M. Paul Courteault (p. 580), s'appuyant sur une lettre de Fabien de Montluc, sur une autre du duc d'Anjou et sur le *Journal de Sirveilh*, semble prouver que le rôle de Montluc fut, à ce siège, assez considérable.

(2) Paul Courteault, *Blaise de Montluc historien*, p. 582. De Ruble a noté ici une erreur de Montluc : l'ambassade polonaise n'arriva que le 9 juillet à Paris où le roi l'attendait depuis le 7. Le marquis de Noailles (*Henri de Valois et la Pologne en 1572*, Paris, 1868 (3 vol. in-8), t. II, p. 347, dit qu'il s'agit ici d'émissaires venus au camp le 19 juin informer officieusement le roi de son élection.

et il les voulait « la corde au col » : il ne comprend pas ces chasseurs qui font la paix avec le sanglier traqué par eux et cela quand quelques-uns de leurs piqueurs, frappés de rudes coups de boutoir sont restés sur le carreau. Un peu plus loin, il dira encore : « Cependant que tous les triomphes se faisoient en France, pour le départ du nouveau roi de Pologne, je demeurai chez moi, accompagné d'ennuis et de tristesses, visité de mes amis et de la noblesse. Le roi fit un nouveau remuement fort dommageable à la Guyenne. » Ah ! de quels bouleversements inutiles accompagnent tous les événements de la vie d'un Valois, semble dire ce bon Montluc ! Comme on gâche les plus francs succès de notre politique extérieure par cette manie d'instabilité qui distingue notre politique intérieure ! Digne barbon ! Il y a pourtant quelque chose en toute cette histoire qui chatouille agréablement sa vanité de patriote un peu fruste et aussi son orgueil familial. « Il semblait, remarque-t-il, aux propos que Monseigneur tint à son départ, qu'il n'estoit pas fort content de ce nouveau Royaume. Si pensé-je que c'estoit grand honneur et pour lui et pour nous, qu'un Royaume si esloigné vinst chercher un Roi dans le nostre. Monsieur de Valence mon frère y acquist beaucoup d'honneur : ses harangues sont belles, lesquelles il mettra comme je pense dans son histoire (1). » Le nouveau Roi de Pologne, le royaume de France et la famille de Montluc avaient été à l'honneur : c'était quelque chose, encore qu'il restât bien des desiderata à formuler. C'est à cette ombre de profit que devaient se borner les succès de la politique française en Pologne. A peine Henri a-t-il quitté la France qu'on n'y parle plus que de désordres, d'emprisonnement, de guerre ; le roi tombe malade, gravement ; il meurt et Montluc observe : « Après tout cela, vint la nouvelle de la mort du Roi qui fut à la vérité un grand dommage. Car j'oserois dire que s'il eust vécu, il eust fait de grandes choses et, aux despens de ses voisins, eust jetté la guerre de son Royaume. Et si le Roi de Pologne eust voulu s'entendre avec lui et mettre sus les grandes forces qu'il pouvoit tirer de son Royaume, tout leur eust obéi et l'Empire eust esté remis en la maison de France. Sa mort nous étonna fort, à cause des grandes entreprises qu'il y avoit, disoit-

(1) Paul COURTEAULT, *Blaise de Montluc historien*, p. 581. Jean de Montluc avait d'autant plus de mérite à si bien servir le duc d'Anjou, qu'il avait failli être l'une des victimes de la Saint-Barthélemy.

on, au Royaume. Je croi que la Roine ne se trouva jamais si empeschée depuis la mort du Roi son mari, mon bon maistre. » Ici encore Henri fait peut-être plutôt figure de lieutenant que d'allié de son frère et il est vraisemblable que ce rôle ne lui aurait pas plus souri après son avènement qu'auparavant. Que faut-il donc soupçonner derrière l'étonnement avoué par Montluc ? Il ne semble pas croire à un crime du Lieutenant, bien que celui-ci ait paru résolu à tout faire pour n'avoir personne au-dessus de lui, et n'ait cependant abouti qu'à se donner deux maîtres, le roi de France et la diète polonaise. Il semble surtout écarter l'idée d'un crime de Catherine de Médicis. Il voit plutôt dans cette fin prématurée la main d'une personne qui aurait été payée par des puissances étrangères intéressées à tuer dans l'œuf des projets dirigés contre elles et jugés sérieux, réalisables : rien de plus vague. Henri de Valois régnait d'ailleurs sur la France quand Montluc écrivait ces lignes. Enfin, on l'a vu, Henri III était l'homme de Montluc : il était naturel que celui-ci le fit bénéficier d'un non-lieu (1). Ce vieux troupier cassé par les ans ne pouvait se faire l'écho étourdi des imputations injurieuses lancées contre celui auquel il devait son bâton de maréchal : l'effroyable et brutal soldat qu'il était, en usant de la plume, semble avoir senti la dignité de cette arme nouvelle pour lui ; il l'a maniée en honnête homme et c'est bien pour cela qu'il est resté classique.

Un autre chroniqueur des gestes médiocrement glorieux de Henri de Valois, brave soldat à mine de reître, possédant les revenus de grasses abbayes, ayant connu beaucoup d'hommes illustres et de femmes faciles en France ou dans les pays avoisinants, bretteur, buveur, indiscret... atrocement : c'est Brantôme. Il est le biographe attitré de quiconque a eu des mérites éclatants ou des vices délicieux, il a conté les « Vies des grands capitaines estrangers et françois », les « Vies des dames illustres », les « Vies des dames galantes » ; c'est Plutarque et c'est la Chronique scandaleuse. Il a fait mieux qu'Amyot et pis que l'amoral auteur de l'*Heptaméron*. Comme il a raconté tout ce qui s'est passé de son temps, il lui était difficile de passer sous silence la Pologne et

(1) Paul Courteault, *Blaise de Montluc historien*, p. 584 : « Il convient d'ajouter que le vieil ambitieux espérait certainement tirer parti du changement de règne et escomptait une rentrée en grâce éclatante. Il ne se trompait pas. »

Henri de Valois, il en a donc parlé d'une façon toute occasionnelle, mais heureusement toujours « honneste ».

A l'entrée de la galerie des portraits de Français qui ont figuré comme acteurs dans le vaudeville joué par Henri sur la grande scène européenne, il faut placer celui de M. de Valence, l'évêque ambassadeur dont Montluc, son frère, faisait, nous l'avons vu, un éloge bref, mais satisfait. Brantôme est plus explicite que le vieux maréchal (1) : « Fin deslié, trinquat, rompu et corrompu autant pour son sçavoir que pour sa pratique, il avait esté de sa première profession jacobin et la feue reine de Navarre Margueritte qui aymait les gens sçavans et spirituels le cognoissant tel, le deffrocqua et le mena avecques elle à la cour, le fist cognoistre, le poussa, luy ayda, le fit employer en plusieurs ambassades, car je pense qu'il n'y a guières pays en l'Europe où il n'ayt esté ambassadeur et en négociation ou grande ou petite jusques en Constantinople qui fut son premier envancement et à Venise, en Pologne, Angleterre, Ecosse, et autres lieux. On le tenait luthérien au commencement, et puis calviniste, contre sa profession épiscopale ; mais il s'y comporta modestement par bonne mise et beau semblant, la reyne de Navarre le deffrocqua pour l'amour de cela. De ce temps il y eust quelques évesques d'une vollée soupçonnés sentir un peu mal de la catholique. M. de Montluc, évesque de Valence, l'évesque de Uzays de la maison de Saint-Gelais... » Ce souple négociateur, cet évêque « soupçonné sentir mal de la catholique » parut aux Polonais ce qu'il était. Il excita d'abord leurs sympathies pour le duc d'Anjou. La nouvelle répandue partout du rôle joué par le prince dans la Saint-Barthélemy, refroidit ensuite l'enthousiasme et anéantit à peu près toute l'œuvre de l'évêque. Mais il ne se tint pas pour battu ; ceci se passait peu de jours avant l'élection, il employa les grands moyens : du 4 au 11 mai il fit gorger de nourriture et de mênu monnaie la noblesse ignorante de Mazowie dont les cris bruyants et sans cesse répétés : « Le Français ! Le Français ! » donnaient à penser aux timorés que la majorité serait pour Henri et qu'il était prudent de se ranger dans son parti. Le 11, à son instigation peut-être, les Henriciens lancèrent le bruit parfaitement faux que Firley (2) voulait lui-même proclamer un

(1) *Vie des grands capitaines estrangers et françois*. Portrait de M. de Montluc. Paris, Garnier frères, in 12°..s. d.

(2) Krasinski (Comte Valérien), *Histoire religieuse des peuples slaves*, XVI-

autre roi, qu'il avait armé son parti dans ce but et, partant de cette affirmation, ils jugèrent devoir se présenter sur le lieu de l'élection armés jusqu'aux dents (1). Henri fut élu ; il était roi, sinon par la grâce de Dieu, du moins par les peu dévotieux mérites de Montluc, évêque de Valence, dont l'esprit prompt et sans scrupules savait vite se mettre au diapason des mœurs d'un pays.

Le portrait du Maréchal de Biron est pour Brantôme un prétexte à refaire le récit du siège de la Rochelle que nous connaissons déjà par Montluc. « Sur le déclin de ce siège, dit-il, les Polonnais pressèrent si très tant leur nouveau roy eslu de s'en aller en Pologne, et luy proposèrent tant d'affaires urgentes, qu'il n'estoit possible d'y pouvoir mettre ordre sans sa présence. Ce n'estait pas seulement les Polonais, mais les Français qui y avoient esté envoyés, comme M. de Valence et le jeune Lansac. Et ne l'en sollicitaient pas seulement, mais le roy et la reyne principallement ; laquelle reyne, esperdue de joye de son fils roy, lui semblait qu'il n'y seroit jamais ; et pour ce lui manda de faire une capitulation à la Rochelle, quoy qu'il fust... La paix faicte, le roy de Pologne leva le siège de là avecques son honneur, ce qu'il désiroit plus que tout, et avecques une capitulation telle quelle, mais tenant plus pourtant de l'ombre honorable qu'autrement. »

Un mot sur M. de Biron nous rapproche encore du récit de Montluc pour nous en éloigner ensuite extrêmement : « M. de Biron, dit Brantôme, fit tout ce qu'il peut pour divertir le roy et la reyne à n'entendre aucune composition et que sur sa vie, qu'on luy laissast faire, qu'il aurait la ville *la corde au col,* dans un mois ou au plus tard cinq semaines, sans rien perdre, ny hasarder, si non à faire de bons bloqus. Cest advis et lettres ne portèrent nul coup pour ceste fois, d'envye que la reyne avait de veoyr son fils et l'envoyer prendre possession de son royaume qu'on lui faisait si beau, si grand, si riche, si supperbe, si opulents et si puissant. » Jusqu'ici rien de mieux. Mais qu'on lise ce passage à servir dans

314 p. in-8, Paris, Cherbuliez, 1853, p. 166. Jean Firley palatin de Cracovie et grand maréchal de Pologne, était un disciple zélé de la confession de Genève et comme grand maréchal, le premier officier du royaume. La position et la popularité dont il jouissait, lui donnaient une grande influence qui fit supposer à beaucoup de gens qu'il avait des prétentions à la couronne, prétentions qu'il aurait pu soutenir avec succès.

(1) *Jakob Uchanski, arcybiskup gnieznienski (1502-1581) przez Teodora Wierzbowskiego.* Warszawa, 1895, 854 p. in-8, p. 529-535.

un traité sur la difficulté d'écrire l'histoire. « D'en parler au roy de Pologne, M. de Biron n'eust osé, car il avoit encore plus d'envye d'aller veoir son royaume, ainsy que j'ay eu cest honneur de luy en veoir discourir avecques un ravissement d'ayse si grand qu'il se perdoit, quand il en parloit. » Qui croire? Montluc? Brantôme? Henri était-il ravi de devenir roi ou n'était-il pas fort content (1)? Devenir roi est toujours chose qui rit à un prince de 22 ans, n'être roi que pour la forme en acceptant toutes sortes de limitations de son pouvoir est une humiliation à laquelle un petit-fils de François Ier ne pouvait guère se résigner sans grimace. Il semble bien que le jeune homme se soit dit : « Soyons roi d'abord de nom ; ensuite nous verrons le cas qu'il faut faire de tous ces papiers. » Il espérait sans doute les voir rester lettre morte et, avant son départ, Catherine de Médicis fit de son mieux pour laisser les ambassadeurs sous une impression qui les prévînt en faveur d'une monarchie à la française, d'une monarchie centralisée et riche malgré les troubles religieux, plus que ne pouvait espérer l'être une Pologne dont les diverses provinces se contrariaient sans cesse l'une l'autre, au lieu de collaborer, sous la direction d'un roi fort et intéressé à leur commune prospérité. Aucune reine de ce temps n'était plus capable de mettre en scène de ces spectacles où l'ingéniosité de l'idée le disputait au charme et à la splendeur de l'exécution. « Elle avait le cœur tout noble, dit Brantôme (2), tout libéral, tout magnifique et tout pareil à celui de son grand oncle, le pape Léon et du magnifique Laurens de Médicis ; car elle dispensait et donnait tout, ou faisoit bastir ou despensoit en honnorables magnificences ; et prenait plaisir de donner toujours quelque récréation à son peuple ou à sa cour comme en festes, bals, danses, combats, courses de bagues, dont elle a faict trois fort superbes en sa vie. » La dernière de ces fêtes fut précisément celle qui fut donnée lors du séjour à Paris des ambassadeurs polonais. Elle « les festina fort superbement en ses Tuilleries » et les régala ensuite d'un divertissement dont ils furent ravis, mais dont il

(1) Chose curieuse : tous deux assistaient au siège et échangeaient souvent leurs impressions : « J'estois, dit Brantôme, fort souvent avec luy et m'aymoit fort et prenoit grand plaisir quand je le mettois en propos et en train et luy faisois quelques demandes de guerre ou autres choses... et luy... il me respondoit de bon cœur et en bons termes... et m'en estimoit davantage. »

(2) *Vie des Dames illustres.*

semble que le caractère symbolique leur échappa. « Dans une grande salle faite à poste et toute entourée d'une infinité de flambeaux, elle leur représenta le plus beau ballet qui fut jamais faict au monde (je puis parler ainsy), lequel fut composé de seize dames et demoiselles des mieux apprises des siennes, qui comparurent dans un grand roch tout argenté, où elles estoient assises dans des niches en forme de nuées de tous côtés. Ces seize dames représentaient les seize provinces de France avecques une musique le plus mélodieuse qu'on eust sceu voir ; et après avoir faict dans ce roch le tour de la salle par parade comme dans un camp, et après s'estre bien fait voir ainsi, elles vindrent toutes à descendre de ce roch, et s'estant mises en forme d'un petit bataillon bizarrement inventé, les violons montans jusqu'à une trentaine, sonnant quasi un air de guerre fort plaisant, elles vindrent marcher seules l'air de ces violons et par une belle cadence sans en sortir jamais, s'approcher et s'arrester un peu devant Leurs Majestés et puis après danser leur ballet si bizarrement inventé et par tant de tours, contours et destours, d'entrelassures et meslanges, affrontement et arrests, qu'aucune dame jamais ne faillit se trouver à son tour ny à son rang : si bien que tout le monde s'esbahit que, parmy une telle confusion et un tel désordre, jamais ne faillirent leurs ordres, tant ces dames avaient le jugement solide et la retentive bonne et s'estoient si bien apprises. Et durra ce ballet bizarre pour le moins une heure, lequel estant achevé, toutes ces dames représentans les dictes seize provinces que j'ay dictes, vindrent à présenter au roy, à la reyne, au roy de Pologne, à Monsieur son frère et au roy et reyne de Navarre, et aux autres grands de France et de Pologne, chascun à chascun une plaque toute d'or grande comme la paulme de la main, bien esmaillée et gentiment en œuvre, où estoient gravés les fruicts et singularités de chasque province en quoy elle estoit plus fertile comme en la Provence de citrons et oranges, en la Champaigne des bleds, en la Bourgougne des vins, en la Guyenne des gens de guerre, grand honneur certes celuy là pour la Guyenne et ainsi consécutivement de toutes les autres provinces. »

Ce spectacle, d'autres divertissements somptueux, les cérémonies auxquelles ils assistèrent, piquèrent au jeu les Polonais. « Les seigneurs polonais, dit M. Théodore Wierzbowski, entendant parler de la magnifique réception faite en France à nos envoyés, vinrent à se surpasser l'un l'autre pour se présenter au nouveau

roi sous les parures les plus magnifiques. Le primat ne le céda en rien aux autres, il dépensa personnellement 10.000 ducats en vue de la cérémonie du couronnement et équipa :

« Deux cents cavaliers si élégamment
Habillés à la hussarde et si splendidement
Que l'argent et l'or couvroient le velours
Chatoyant au soleil avec les piques des gonfanons (1). »

En tête du cortège, l'archevêque primat Uchanski, précédé d'un coureur à cheval portant la croix du Légat, se rendit au devant d'Henri dans un superbe carrosse où étaient assis à ses côtés les évêques de Poznan (Posen) et de Plock. Au château et à la porte de la cathédrale, le roi fut reçu par le doyen du chapitre Dembinski : le Primat alors revêtit ses ornements sacerdotaux, attendit le roi au grand autel et lui fit baiser la croix et le reliquaire contenant la tête de saint Stanislaw (2). »

En somme, les fêtes de Cracovie, quelque grand qu'ait été le déploiement de luxe dont elles furent l'occasion, ne charmèrent peut-être pas Henri autant qu'on aurait pu l'espérer : à ce raffiné, il eut fallu servir un savant menu d'élégances plus mièvres. Les pénibles discussions politiques qui survinrent avant le dessert, au moment même du couronnement, jetèrent Henri dans une stupéfaction qu'il eut grand'peine à dissimuler : il lui parut que des sujets pouvaient faire plus de crédit sur sa parole à un roi, même électif. « Il changea bien d'opinion, dit le Chroniqueur des Honestes Dames, car il ne trouva pas la febve du gasteau qu'il pensoit, et dans son âme, eust mieux aimé la ville de la Rochelle que le royaume de Pologne. Voylà comment, pensant bien rencontrer en une chose, on perd l'autre certaine. »

On sait l'histoire : Charles IX mourut et, avant sa mort, dit Brantôme « il voulut que tous devant luy prestassent le serment d'obéyssance à sa mère qui estoit là devant et de fidélité au roy de Pologne. » Henri, de par la loi naturelle et la volonté de son frère était donc roi de France : sa résolution fut vite prise. Une nuit, il sortit par une petite porte de son palais et s'enfuit à toute bride, ralliant sur son passage un certain nombre des Français qui

(1) *Stryjowski, Przeslawnego wjardu do krakowa opisanie*, Description de la célèbre entrée à Cracovie. *Kraszewski Pomniki do hist. obyczaj*, 230.
(2) Wierzbowski, *Uchanski, archevêque de Gniesen*, Varsovie, 1895, 548-549.

l'avaient accompagné en Pologne. L'alarme est donnée partout dans la ville ; on se met à la poursuite du roi. Peine perdue. Henri ne veut rien savoir et va se remettre hardiment entre les mains d'un prince qui n'était pas précisément un ami de la France et ne voulait guère de bien à la Pologne, l'empereur Maximilien. C'était au moins de l'imprudence. « Il ne faut point douter, remarque Brantôme (1), que si l'empereur eust voulu lui donner le moindre obstacle du monde, il n'eust jamais peu partir n'y passer ny se conduire seurement en France. Les Polonais le vouloient retenir, s'il ne fust party sans leur dire adieu, les Allemans le guettoient de toutes parts pour l'attraper (comme fut ce brave roy Richard d'Angleterre, retournant de la Terre Sainte, ainsy que nous lisons en nos chroniques) et l'eussent tout de mesme arresté prisonnier et faict payer rançon et possible pis, car ils lui en vouloient fort, à cause de la feste de la Sainct-Barthélemy, au moins les princes protestants. Mais, volontairement et sans cérémonie, il s'alla jeter dans la foy de l'empereur qui le receut très gracieusement et amiablement et avecques très grand honneur, gracieuseté et privauté, comme s'ils eussent esté frères et le festina très honorablement, et après avoir esté avecques luy quelques jours, lui mesme le conduisit un jour ou deux et luy donna passage tres seur dans ses terres, si bien que, par sa faveur, il gaigna la Carinthie, les terres des Vénitiens, Venise et puis son royaume. »

En quel état d'esprit se trouve alors cet échappé du trône de Pologne qu'attend le trône de France ? Il éprouve un sentiment de soulagement, il se sent délivré d'un grand poids, et pourtant tout en prenant le titre de roi de France, il garde celui de Pologne. Il ne renonce à rien, même quand il voit que la Pologne, exposée de tous côtés à des invasions et sans chef pour les repousser, se détache de plus en plus de lui. Et il est curieux de le voir, le 14 février 1575, écrire de Reims où il vient de se faire couronner roi de France, un manifeste latin destiné à prouver aux Polonais la nécessité de sa fuite et pourvu de l'en tête « Henricus dei gratia Galliæ et Poloniæ Rex, Magnus Dux Lithuaniæ etc (2).

(1) *Vie des Grands capitaines étrangers et françois, Maximilien.*

(2) *Uchansciana czyli zbior dokumentow Wyjasniajacych zycie i dziakalnosc Jakoba Uchanskiego (recueil de document expliquant la vie et l'activité politique de Jacques Uchanski.* Téodor Wierzbowski, tome I, Warszawa, 1884, 438 p. in-8 p. 236 n. 170, Henryk Walezyusz do U.

Bref, après avoir échappé à des sujets qui se donnaient le ridicule de vouloir en faire un roi malgré lui, il joue le rôle, plutôt drôle, du roi *in partibus* qui ne veut pas résider dans un de ses royaumes et qui se fait prier pour y renoncer officiellement (1). Le scénario est gai, il eut des suites qui le furent moins. Henri conserva de cette aventure le sentiment qu'on l'avait enfourné dans une très sotte affaire et ceux de ses conseillers, qui croyant bien faire, avaient mis le plus de zèle à l'engager dans ce guêpier, eurent grandement à souffrir du dépit de Henri Ier Valois, roi de Pologne, devenu Henri III de France. C'est encore Brantôme qui nous dit : « M. de Guise fit doncques son voyage en Champaigne, et vous estrilla bien Messieurs les reistres, comme cela s'est veu, et l'honneur seul en fut à MM. de Guise, de Biron et de Strozze, bien que le maréchal de Raiz y fust, mais il y estoit allé en homme privé et non en maréchal, n'y ayant aucune charge, non plus que le moindre gentilhomme de l'armée, de quoi un jour je l'en repris, car sa femme estoit ma cousine germaine et luy remonstroy que cela n'estoit pas beau à luy qui estoit mareschal de France de se trouver en une telle affaire en homme privé et n'exercer point sa charge, que jamais cela ne s'estoit veu. Il me respondit qu'il ne s'en souscioit point, mais qu'en quelque estat qu'il fust, il peust servir son roy et luy monstrer que l'ambition ne le menoit point, mais l'affection qu'il portoit à son service. Et notez que le roy ne l'aymait pas, ni luy ny tous ceux qui l'avoient précipité à ce

(1) A lire à ce sujet la curieuse et savante étude de M. le Marquis de Persan publiée en 1904 dans la « Revue d'histoire diplomatique » (*Une mission diplomatique en Pologne au XVIe siècle : Jacques Faye d'Espeisses et Guy du Faur de Pibrac (1574-1575)*, janvier 1904, p. 74-108 et avril p. 200-236. Catherine de Médicis propose de gouverner la Pologne à l'aide d'un vice-roi qui aurait été précisément l'évêque de Valence (p. 88). En avril, il est vrai, Henri trouve encore parmi des Polonais des partisans assez zélés, un Jordanowski, un Warszewicki, et M. de Persan écrit qu'à cette date « s'il avait eu la force de se soustraire au joug de la reine-mère, peut-être n'eut-il tenu qu'à un accommodement avec les Huguenots, de lui conserver la couronne » (p. 104). Le terme du 12 mai lui ayant été fixé et les troubles de France ne lui ayant pas permis de venir en Pologne, il essaie de se tirer d'affaire par des instructions données à d'Espeisses qui, sans réponse précise à donner et sans argent à distribuer aux partisans du roi, doit se contenter d'user de toute son éloquence. C'était trop peu : le 25 mai, l'évêque de Cracovie formule au nom de la diète la déposition de Henri ; Pibrac se démène encore malgré tout quelque temps ; d'Espeisses retourné en France annonce qu'il se met en route encore une fois vers la Pologne en passant par Venise. Cette fois c'est la fin ; Henri s'est résigné, mais sans l'avouer, attendant toujours l'événement qui lui rendra tout (p. 214, 227).

voyage de Poulongne et qui avoient aydé à trouver moyen de le faire, car ce mareschal allait toujours trois jours dans l'Allemagne, pour luy préparer des logis, les chemins et gaigner les cœurs des princes et pour ce le dict mareschal faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se remettre en grâce, au dépens de sa vie, de sa charge et de son honneur. »

Cette humeur si durable qu'il faut l'appeler rancune, était habituelle à Henri III, il n'a pas su, avec la bonne grâce qu'on pouvait attendre d'un Valois, rire de sa mésaventure en compagnie de ceux qui l'avaient partagée. Par contre, Brantôme garde à l'endroit des Polonais, des « éternels croisés contre l'Islam », le genre de sympathie empreint de vague pitié qu'éprouve pour des populations sans défense un soldat habitué à voir la guerre, le massacre, le pillage, fait aux chants des soldats sur le vin et les femmes et cependant ému par les spectacles de désolation dont parfois il savait être le metteur en scène. « J'ay, dit-il dans sa *Vie de M. de Guyse le grand* (1), ouy conter à feu M. de Ferrare que les reistres ne craignent gens tant qu'il fonts les Turcs, si bien que 10.000 chevaux turcs ne feront jamais difficulté de frotter 10.000 chevaux reistres... Dieu veuille que cela n'arrive à ceste heure, que nous sommes sur la veille de voir de grands maux de ces Turcs sur les pauvres chrestiens de là bas, tant Hongres, *Poulacs*, Allemands qu'autres, et qu'il donne la grâce à ces reistres allemands faire mieux encontre eux qu'ils n'ont faict. » Cette phrase sur les « pauvres chrestiens Poulacs » est bien encore la meilleure qu'on ait écrite au xviie siècle et peut être dans toute la période classique sur les Polonais. D'abord elle exprime à leur endroit des sympathies que ne gâte aucune affectation ni — ce qui serait pis — aucun sentimentalisme romantique ; elle n'est pas un cliché littéraire plus au moins habilement repeint, c'est de la sympathie « nature » sans aucun apprêt qui sente la cuisine journalistique. Puis l'on y sent que l'auteur connaissait les Polonais autrement que par des relations latines ou des diplomates français. Montaigne en a rencontré, en a embrassé même comme il aurait fait pour de simples Français, mais il s'est exagéré l'importance de cette manifestation — rien qui coûte moins entre Polonais du sexe barbu que quelques baisers autour des lèvres. Encore fallait-il, pour que Montaigne

(1) *Vie des grands capitaines estrangers et françois.*

pût se livrer avec eux à ce petit exercice, que ces Polonais fussent en état de s'expliquer avec lui en français ou en latin, c'est-à-dire qu'ils fussent bons gentilhommes, bien frottés de vernis occidental. Quant à Brantôme, en escarmouchant à travers toute l'Europe, il est tombé sur des Polonais de Pologne, sur des Polonais qui renillaient au nom de Polonais, — inconnu d'eux, — sur de braves gens qui ne savaient pas le latin, comprenaient avant tout le polonais et avaient tâté quelquefois du Turc, sur des *Polaks*. Il n'a pas eu probablement de longues conversations avec eux, mais il s'est plus d'une fois par la suite rappelé leurs figures avec sympathie et peut-être avec intérêt, lorsque, vieil éclopé, il se remémorait ses campagnes en savourant au coin de son feu le bonheur de vivre tranquille et gras du revenu de bonnes abbayes, loin des Turcs. Ce n'était guère un moraliste que ce bon abbé, c'était même un drôle de chrétien ; comme historien, c'était surtout une mauvaise langue, gourmande de contes décolletés très bas et retroussés très haut. C'était « au demeurant, le meilleur fils du monde ». Pour cette phrase sur les *Polaks*, il pourra lui être beaucoup pardonné ; elle est à lui, bien à lui, il est le premier de nos grands écrivains qui ait su qu'il y avait des *Poulacs*, il devait être bien longtemps le seul.

La dernière grande œuvre du XVI[e] siècle, celle qui clôt, résume, juge toute la période lamentable des guerres de religion, la Satire Ménippée, fait encore mention du Roi de Pologne et des institutions polonaises. Aucun ouvrage, plus que celui-là, ne peut montrer combien profond et vivace était resté dans le peuple français le souvenir de l'élection de Henri III au trône polonais. Il est dû à la collaboration du chanoine de Rouen, Le Roy, de Passerat, professeur au Collège Royal, de deux avocats, Nicolas Rapin et Pierre Pithou, d'un conseiller clerc au Parlement, Jacques Gillot, d'un médecin, Florent Chrestient. C'étaient là des bourgeois, mais fort différents d'éducation, d'occupations, de tendances, aussi ne peut-on guère admettre que ce soit par inadvertance et sans s'être entendus à ce sujet que les auteurs aient généralement qualifié Henri III de « Roy de France et de Pologne » dans leur Satire. On lit par exemple dans la description des « Pièces de Tapisserie dont la salle des Estats fut tendue » : « La quatrième représentait en gros les faits d'armes des anciens et modernes assassins, autrement appellez Bedouins et Arsacides, qui ne craignaient d'aller tuer jusques à la

chambre et jusques au lit ceux que leur prince imaginaire Aloadin, surnommé le vieil des six ou sept montagnes, leur commandait. Entre autres y avoit des deux figures plus apparentes, l'une du Comte de Tripoli assassiné par un Sarrazin, zélateur de sa religion, en lui baisant les mains, et l'autre d'un Roy de France et de Pologne, proditoirement frappé d'un cousteau par un Moyne desbauché zélateur en luy présentant à genoux une lettre missive ; et sur le front dudit Moyne estoit escrit en grosses lettres l'anagramme de son nom, frère Jacques Clément : « C'est l'enfer qui m'a créé ». La mention faite ici de la Pologne s'explique d'elle-même, la Satire Ménippée a pour but d'anéantir l'autorité de la Ligue qui, sous prétexte de religion, couvrait la France de ruines et la livrait à l'Espagnol ; elle a pour but en même temps de proposer à tous les bons Français un roi Français, la veille protestant, devenu catholique, et assez bien intentionné pour vouloir sincèrement faire régner la paix entre les fanatiques des deux camps. Mais, avant d'en arriver là, il n'était pas sans utilité de tenter une réhabilitation du roi, qui, après avoir commencé sa carrière militaire par Jarnac et Montcontour, sa carrière politique par la Saint-Barthélemy, se retrouvait finalement ennemi des Guises et combattant Paris ligueur aux côtés de Henri de Navarre et des calvinistes. Henri III avait évolué, il était passé du camp des ligueurs à celui des politiques, des modérés, des conciliateurs, des bons Français en un mot, et c'était au moment où il avait adopté le plus résolument ce parti, qu'un fanatique l'avait assassiné. Les auteurs de la Satire Ménippée ne doivent donc pas hésiter à faire son éloge, aussi D'Aubray crie-t-il au peuple : « Tu n'as peu supporter ton Roy débonnaire, si facile, si familier qui s'estoit rendu comme concitoyen et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux batiments et accrue de forts et superbes remparts, ornée de privilèges et exemptions honorables. Que dyrai-je ? peu supporter ? c'est bien pis, tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lict ? Quoy chassé ? Tu l'as poursuivy. Quoy poursuivy, tu l'as assassiné, canonizé l'assassinateur et fait des feux de joye de sa mort. » L'épithète de « roi de Pologne » inséparablement unie à celle de roi de France, est donc là pour rappeler une date glorieuse de la vie du Valois, pour rappeler, comme dit Montluc, que « c'estoit grand honneur et pour luy et pour nous qu'un Royaume si esloigné vinst chercher un Roy dans le nostre. »

Le malheur de Henri de Valois fut d'être en Pologne une sorte de Président de République affublé d'une couronne, auquel la Constitution liait pieds et poings et qui n'a pu se résoudre à une impuissance chargée néanmoins d'effrayantes responsabilités. Et D'Aubray, toujours habile, part de là pour montrer que c'est le régime polonais que prétendent instituer en France les sectateurs de la Ligue, démagogues à faux nez, princes que l'anarchie seule rend nécessaires et puissants, tous gens qui dénomment liberté le droit « à eux seuls réservé » de satisfaire leurs appétits démesurés, qui trahissent la patrie au nom de la religion et qui ne rêvent d'élire un roi que pour être ainsi en mesure de le gruger. Il faut, d'après lui, s'en tenir plus que jamais au principe de l'hérédité, avoir un gouvernement ferme, assez indépendant des factions pour pouvoir maintenir la paix entre elle ; il faut reconnaître Henri IV. « Vrayment, conclut-il, si nous n'avions plus du sang de ceste noble famille Royale, *ou que nous fussions en un Royaume d'élection comme en Pologne* ou en Hongrie, je ne dy pas qu'il n'y fallust entendre, mais ayans de temps immémorial ceste louable loy qui est la première et la plus ancienne loy de nature, que le fils succède au Père et les plus proches parens en consanguinité à leurs plus proches de la mesme lignée et famille : et ayans un si brave et généreux Prince en ce degré, sans controverse ni dispute, qu'il ne soit le vray, naturel et légitime héritier et plus habile à succéder à la couronne. Il n'y a plus lieu d'élection et faut accepter avec joie et allégresse ce grand Roy que Dieu nous envoye ». Ce sont là les dernières allusions qu'ait faites à la Pologne le XVIe siècle finissant. Docile à ces conseils, la France allait redevenir ce qu'il lui fallait être pour parachever son unité, une monarchie absolue et centralisée, une monarchie type. La Pologne allait, d'autre part, poursuivre en politique la marche désordonnée et cahotante qui devait la conduire par de petits chemins à la décadence : Bathory lui-même sentait « la cavale polonaise » ruer sous lui, plus indomptée assurément que celle qui fera la fortune du « cavalier corse ». A tout prendre, les historiens français du XVIe siècle, assez peu attentifs aux incidents comiques d'un règne où le grand premier rôle et les figurants rivalisaient de ridicule, ont été plutôt frappés par les différences de caractères et d'éducation qui distinguaient le Valois des Polonais. Rabelais avait parlé comme d'un paradoxe du mariage du Grand Turc et de la République de Venise,

qu'eût-il dit du mariage du duc d'Anjou et de la République polonaise ?

Bossuet au XVII[e] siècle reviendra sur cette question dans son « Histoire de France, pour servir à l'instruction du Dauphin ». Historien de profession, il s'est documenté autant qu'on pouvait l'être moins d'un siècle après les événements : il est notamment visible qu'il a lu les *Mémoires* de Montluc et de Brantôme. Ce qui importe d'ailleurs dans son récit, c'est moins la rigueur de la méthode, que l'angle sous lequel il désire voir le grand Dauphin considérer les faits ; c'est le parti que le précepteur théologien et sermonnaire sait tirer de l'histoire d'un roi assez peu exemplaire, écrasé sous les noms de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Un premier fait très clair, c'est la conviction où il est que le roi Charles IX (1), en intriguant pour faire obtenir à son frère le trône de Pologne, voulait s'en débarrasser, en débarrasser le royaume, afin de reprendre ensuite, pour son compte et en toute sécurité, les énergiques traditions de gouvernement des deux premiers Valois-Angoulême. Ceci après tout ne pouvait sembler très criminel à Bossuet : n'est-il pas du devoir d'un roi, lieutenant de Dieu en son royaume, d'en être le maître unique et absolu ? Bossuet à ce propos attire donc l'attention de son élève sur la façon dont un roi peut mettre en pratique la Politique tirée de l'Ecriture sainte et sur les événements ou petits ou vulgaires qui cachent au commun des hommes la trame tissée par la main divine. Tout, en dépit des efforts du principal intéressé, concourt au but que s'est proposé le roi, tout, les hommes et les circonstances. « Ni le duc, ni la reine mère ne souhaitaient le succès de cette entreprise, dit Bossuet. Le Duc regardait son élection dans un pays si éloigné comme un bannissement honorable et la reine ne pouvait se résoudre à éloigner d'auprès d'elle un fils qui lui était si cher ». Le roi n'en mit que plus de zèle à faire réussir l'élection de son frère et ses meilleurs agents, qui avaient deviné ses raisons, se multiplièrent pour lui donner toute satisfaction. Il trouva de

(1) « Bossuet avait reconnu en Charles IX un « fonds de droiture » ; il relève dans sa vie « plusieurs marques d'honnêteté et même de politesse » et sur la fin de ses jours une réelle ardeur à bien régner. Mais ce roi détestable, qui aurait pu être un grand et bon roi, « peut servir d'exemple aux princes, pour leur apprendre combien une bonne éducation leur est nécessaire » (LANSON, *Bossuet*).

l'empressement jusque parmi les calvinistes (1). « Les huguenots regardaient le duc d'Anjou comme leur ennemi le plus déclaré et le plus à craindre et ses victoires lui étaient un engagement contre le parti protestant, ils pénètrèrent aisément que le roi si jaloux de son frère ne songeait pas tant à l'élever qu'à l'éloigner. » Schomberg qui fut envoyé aux protestants d'Allemagne employa toute son adresse à leur démontrer que Henri n'avait joué aucun rôle dans la Saint-Barthélemy, à les faire intervenir même pour lui près des protestants de Pologne qui ne voulaient pas entendre parler du duc d'Anjou. Il les effraya même en leur montrant « combien ils avaient à craindre pour leur liberté en ajoutant le royaume de Pologne aux pays que possédait déjà la maison d'Autriche, ainsi il obtint des uns de puissantes recommandations pour des personnes principales de Pologne et reçut des autres des avis très importants qu'il donna à l'évêque de Valence,... il ménagea si heureusement toutes choses, qu'il ne se fit rien de considérable en Allemagne contre les intérêts du roi. » L'évêque Montluc alla plus loin encore dans le même ordre d'idées : il persuada les protestants de Pologne (2) « que ce prince (le duc d'Anjou) accoutumé

(1) Krasinski (Comte Valérien) (*Histoire religieuse des peuples slaves*, Paris, Cherbuliez, 1853, 314 p. in-8°, p. 167-180) dit : « L'influence que Coligny et le parti protestant exercèrent à la cour de France, après la paix de Saint-Germain en 1570, produisit un effet décisif sur ses relations avec la Pologne... Coligny pensa que si la cause protestante prévalait en France et en Pologne et que ces deux pays contractassent une alliance politique et religieuse, ils renverseraient à jamais l'empire de Rome et de la maison d'Autriche. Il conseilla donc à la cour de France de mettre tout en œuvre pour placer Henri de Valois, duc d'Anjou, sur le trône de Pologne et Catherine de Médicis saisit vivement ce projet qui secondait les idées d'ambition qu'elle nourrissait pour son fils. Ce plan fut conçu pendant la vie de Sigismond Auguste et Balagny fut envoyé en Pologne, sous le prétexte de demander la main de la princesse Anna, sœur du roi, pour le duc d'Anjou, mais dans le fait pour prendre des informations sur l'état réel du pays et sur les principaux partis qui s'y disputaient le terrain. » « Aussitôt que la mort de Sigismond Auguste fut connue, Montluc, évêque de Valence, muni d'amples instructions par Coligny, fut envoyé comme ambassadeur en Pologne ; Montluc en recevant la nouvelle de la Saint-Barthélemy suspendit son voyage. Catherine de Médicis vit cependant la nécessité de suivre la même ligne que lui avait indiquée Coligny et Montluc reçut l'ordre de continuer sa route, sans que ses instructions fussent en rien changées, éclatant témoignage des vues patriotiques et des talents de ce grand homme. »

(2) Le 4 mai il promet solennellement au nom du duc d'Anjou et de Charles IX, sur les « demandes que fait la plus grande part de la noblesse polonaise, faisant profession de la religion protestante », de faire remettre et rétablir, en leurs biens, noblesse et honneurs précédents tous ceux qui ont été condamnés pour cette prétendue conspiration de Paris, au mois d'août 1572, ou

à vaincre les Huguenots en bataille rangée, avait toujours détesté les moyens honteux dont on s'était servi pour les perdre; ensuite il représentait avec beaucoup d'éloquence la douceur, l'honnêteté et la clémence du duc et toutes ses autres vertus, sa bonne mine, sa haute naissance, la plus auguste de l'univers. Il vantait surtout sa valeur son humeur guerrière, ses grandes victoires, le soin qu'il avait de récompenser les braves soldats et tout ce qui pouvait le rendre digne d'être le chef d'une nation aussi belliqueuse que les Polonais (1). Par là, il gagnait tous les esprits, mais pour achever de s'acquérir les protestants, lui et ses collègues s'engagèrent à faire accorder une composition honnête aux Rochelais et aux villes huguenotes ». C'était là des arguments convaincants et vraiment Montluc ne pouvait promettre davantage, les protestants polonais s'apaisèrent donc. Pour les catholiques, l'évêque de Valence usa d'un autre argument non moins sûr. « C'est que la France était en correspondance avec les Turcs contre lesquels les Polonais ne voulaient point alors d'affaires (2). » La négociation eut un plein succès. Henri de Valois fut élu roi, dit Bossuet, « avec une joie extrême de la noblesse polonaise ravie de mettre à sa tête contre les Tatares, les Moscovites et les Turcs, s'il en était besoin, un prince dont la réputation était si grande, dès sa première jeunesse... De 35.000 vocaux, il n'y en eut que 500 d'avis contraire, mais ils furent bientôt obligés de se ranger à l'avis des autres. L'archevêque de Gnesne, primat du royaume qui était tout français, ne tarda pas à faire la proclamation. »

leurs enfants et héritiers, nonobstant tous édits, arrêtés, jugements et ordonnances, s'il y en a. » Il promet même que le roi de France traitera « plus doucement les villes et places qui auront l'exercice de la religion réformée », que « pour faire les prêches, baptiser les enfants et solenniser les mariages, le roi élise et accorde un lieu en chacune province de France. » (Depopelinière, *Histoire de France*, t. II, p. 196). (Krasinski, *Histoire religieuse des peuples slaves*, Paris 1853, *Appendice* H, p. 311).

(1) C'est à peu près le langage que prête à Jean de Montluc, l'historien polonais Fredro (*Gestorum populi poloni sub Henrico Valesio Polonorum, postea vero Galliæ rege. Liber unus*. Editio secunda. Dantisci MDCLX, p. 51-62).

(2) Voir dans le *Kwartalnik historiczny* (1903) (n° 3) une étude sur les diètes de Wiszyn où cette question est bien étudiée et où l'on voit que la noblesse des régions de la Pologne exposées aux coups des Osmanlis espérait qu'en raison des « anciens et solides traités qui unissaient la Maison de France aux sultans », la Pologne pourrait vivre en paix avec les Turcs.

Le plus difficile incontestablement était fait : devant Dieu, devant les Polonais et devant le roi de France, Henri était roi de Pologne ; mais il restait à faire. Il fallait d'abord tenir les promesses faites par Montuc, offrir aux Rochelais « une capitulation honorable. Ils furent ravis de l'avoir obtenue par la médiation des Polonais de leur croyance et que leur paix eût fait un des points d'une affaire si importante. L'exercice de leur religion leur fut permis, ils obtinrent la même grâce pour Nîmes et pour Montauban, mais le roi n'accorda aux autres villes que la seule liberté de conscience ». Ceci fut d'ailleurs la cause de troubles qui éclatèrent aussitôt qu'Henri fut parti pour la Pologne : les protestants prirent de leurs forces une idée excessive, les catholiques furent mécontents de cette cote mal taillée, et Bossuet n'est pas trop étonné de voir, pas trop fâché surtout de pouvoir nous montrer que l'intervention des protestants de Pologne accentua le gâchis au lieu d'y mettre fin.

Il fallait ensuite que le roi de Pologne prît le chemin de ce royaume où depuis plusieurs mois déjà il était attendu. Bossuet a merveilleusement saisi les sentiments qui animaient alors les deux rois, les deux frères : « Henri, dit-il, après avoir été reçu en roi dans toutes les villes de son passage par les ordres du roi son frère, le fut enfin à Paris » ; et il nous fait entrevoir chez Charles IX, à travers son empressement à traiter son frère en roi, la hâte d'en finir au plus vite, chez Henri au milieu du plaisir qu'il prend à toutes ces réceptions, le désir de reculer sans cesse son départ. On fit donc en sorte que les ambassadeurs polonais qui étaient allés trouver leur roi devant la Rochelle, « arrivèrent peu après » lui (1). La cérémonie de leur entrée fut magnifique. « Le roi était habillé à la royale, environné des princes de son sang et de tous les grands du royaume ; on lui avait élevé un trône dans la grande salle du palais : là, fut entendue la harangue de l'évêque de Poznan après laquelle lui et ses collègues présentèrent au nouveau roi, dans une cassette d'argent le décret de son élection auquel 110 sceaux étaient attachés. Après qu'il eut accepté le royaume qu'on lui offrait, il reçut les ambassadeurs du roi et embrassa le duc d'Alençon et le roi de Navarre ; il fit aux autres, qui le sa-

(1) Noailles (marquis de), *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, Paris, 1867, 3 vol. in-8, p. 347. A noter que, jugé à la lueur des ouvrages du marquis de Noailles, de Paul Courteault même, Bossuet est plus véridique que Montluc.

luèrent, des honneurs proportionnés à leur qualité. Cette magnifique cérémonie se fit le 10 septembre. Le roi s'était pressé de la faire, dans l'extrême désir qu'il avait de voir bientôt partir son frère. Un sentiment opposé faisait chercher au roi de Pologne des prétextes pour différer son départ.

Les raisons de demeurer encore quelque temps ne lui manquaient pas ; c'était « une violente passion » dont Brantôme avait déjà parlé incidemment, « pour la princesse de Condé, dont le duc de Guise, beau-frère de la princesse, lui faisait espérer les bonnes grâces », c'était « le regret de quitter la France où il était si considéré et la reine, sa mère, de qui il était aimé si tendrement. » « Catherine ne pouvait se consoler de se voir séparée d'un fils qui avait non seulement toute sa tendresse, mais encore toute sa confiance et qu'elle regardait comme son unique appui, tant contre le caractère dur et brusque du roi que contre les bizarreries du duc d'Alençon. » Elle fit donc l'impossible pour retenir Henri ; elle voulut même lui faire donner par le prince d'Orange le commandement de l'armée des Provinces-Unies ; Schomberg en mission alors en Allemagne s'entendait secrètement avec la reine pour cette « négociation ». Un seul obstacle restait infranchissable, « il n'y avait aucune apparence d'y faire jamais entrer le roi ». Et les Polonais attendaient toujours. Charles IX trouva même qu'ils attendaient trop. « Il dit à son frère que tout était prêt pour son départ, qu'un plus long délai passerait pour mépris dans l'esprit des Polonais, et qu'il ne fallait pas mécontenter des peuples qui lui avaient témoigné tant d'affection ; qu'au reste, tous les passages lui étaient ouverts en Allemagne et qu'il en avait reçu toutes les assurances possibles de la part de l'empereur et des princes. » Il avait pris en effet un soin particulier de tout ce qui pouvait faciliter un voyage qu'il souhaitait avec passion et il croyait qu'il ne serait roi que quand son frère serait éloigné ; ainsi le moindre retard lui était insupportable. Comme il soupçonnait la reine sa mère de favoriser ces délais, il lui demanda un jour durement ce que faisait donc son frère si longtemps en France, et il ajouta en jurant, qu'il fallait que l'un des deux sortît bientôt du royaume. Après ces rudes paroles, il n'y eut plus moyen de reculer. Le roi se mit en état d'accompagner son frère jusqu'à la frontière, en apparence pour lui faire honneur ; mais en effet, pour hâter son voyage, et de peur qu'en chemin faisant, il ne se cantonnât dans quelques provinces.

« Tout arrivait à point pour démontrer l'utilité de la présence du roi de Pologne en France : lorsque les deux rois arrivèrent à Villers-Cotterets, « *les Huguenots* » du Languedoc et de Guyenne présentèrent une requête qui fit voir que, malgré la paix, l'esprit de rébellion n'était pas éteint dans leur cœur : *ils avaient été extraordinairement enorgueillis de ce que les protestants de Pologne s'étaient entremis pour eux*, et ils s'étaient irrités du peu de cas qu'on avait fait de leurs remontrances ». Le départ d'Henri « enflant leur courage », ils se crurent plus forts « par l'éloignement d'un prince qui les avait *tant de fois* battus ». Il les avait très exactement battus deux fois, à Jarnac et à Moncontour, encore la journée de Jarnac n'est-elle guère qu'une échauffourée, presqu'une escarmouche ; mais Bossuet a besoin ici d'accuser un peu les contrastes pour amener une antithèse. L'intérêt du royaume exigeait évidemment, d'après lui, que le duc d'Anjou devînt roi de Pologne, mais l'intérêt des deux royaumes, l'intérêt de l'Église exigeait qu'on ne s'abandonnât à aucune compromission avec les ennemis de la foi catholique.

Le cortège royal n'en poursuivit pas moins sa route « et quoique le roi fût tombé malade, il ne laissait pas de vouloir marcher, poussé par la défiance qu'il avait de sa mère et de son frère le roi de Pologne ». Il lui fallut pourtant s'arrêter à Vitry et de là retourner à Saint-Germain. « On remarqua, note Bossuet, que son mal lui avait pris peu de jours après la dure réponse qu'il fit à la reine : il n'y avait rien qu'on ne *la* crut capable d'entreprendre pour affermir son pouvoir qu'elle voyait chanceler. » Catherine de Médicis laissa Charles IX rentrer seul à Saint-Germain, poursuivant sa route et ses intrigues. « Le comte Louis de Nassau se rendit en Lorraine, où il eut de longs entretiens avec la reine mère sur la négociation commencée par Schomberg pour le commandement des Pays-Bas : elle ne pouvait renoncer au dessein de rapprocher le roi de Pologne. » Heureusement, le duc d'Alençon qui voulait aussi sa part d'honneurs et d'aventures, travaillait de son côté et obtenait à peu près le commandement. En somme, si Catherine perdait le duc d'Anjou, elle se débarrassait en même temps de d'Alençon, ce dont du reste Charles IX ne devait pas être le moins enchanté. Les Polonais qui attendaient toujours, allaient enfin avoir un roi. « La séparation de la mère et du fils se fit à Blamont, leurs embrassements furent accompagnés de beaucoup de

larmes de part et d'autre. Ils ne s'entretinrent que des moyens de se réunir bientôt et on entendit la reine dire au nouveau roi, en le quittant, qu'il ne serait pas longtemps en Pologne. Cette parole que quelques-uns crurent échappée indiscrètement, fut regardée par les plus fins comme dite avec dessein pour conserver le crédit du roi de Pologne en France. Au reste, elle fut bien accueillie et n'augmenta pas peu le soupçon de l'empoisonnement du roi. » Ainsi donc, le Roi de Pologne, à peine hors de France, parle déjà d'y rentrer ; obstinément butés dans leur résistance au roi, Catherine et Henri n'ont plus de ressource que dans le crime ; c'est le sort et la punition de quiconque méconnaît la mission divine des rois que Dieu a commis au soin de gouverner les nations.

Après ce long prologue, Bossuet en vient à parler, lui aussi, du séjour d'Henri de Valois, mais à aucun moment il ne nous donne à penser que le trône polonais ait été considéré comme le but suprême de sa vie par le prince qui en jouissait ; c'était plutôt pour lui un moyen d'auréoler son nom du prestige que donne presque toujours une couronne portée en un pays lointain. Il lui eût fallu pour changer de point de vue un royaume plus prospère, plus uni, plus facile à gouverner que la France : ce n'était pas le cas. Sans s'y efforcer le moins du monde, les Polonais firent à peu près tout ce qu'il eût fallu faire pour dégoûter de leur régime politique un roi français qui eût été sincèrement résolu à régner sur eux : il n'en fallait pas tant à Henri qui n'aspirait qu'à régner sur des Français. La scène du couronnement sur laquelle les historiens polonais ont, en général, concentré le meilleur de leur attention, a aussi semblé typique à Bossuet. « Tous les seigneurs étant assemblés, dit-il, l'archevêque de Gnesne (1) qui devait faire la cérémonie était revêtu de ses habits ; mais il arriva un grand désordre. Le palatin de Cracovie (2), *un des protestants et celui qui avait exigé pour ceux de sa religion tant en France qu'en Pologne des conditions avantageuses*, s'éleva au milieu de la cérémonie avec ceux de sa cabale, et se mit à dire qu'on les avait trop méprisés et puisque le roi n'avait tenu compte des promesses qu'on leur avait faites, il s'opposait à son couronnement. Ces paroles furent suivies d'un bruit confus des *factieux* qui disaient qu'on les traitait en *esclaves* : le roi,

(1) *Uchanski.*

(2) Firlej, le palatin de Wilna Radziwill et celui de Sandomir, Zborowski prirent la parole en même temps (*Uchanski*, par T. Wierzbowski, p. 551-554).

accoutumé à un empire absolu, ne savait que faire dans un tel désordre et n'osait pas même parler. L'un des ambassadeurs de France le tira de cet embarras ; car après s'être approché de lui comme pour recevoir ses ordres, et après lui avoir parlé à l'oreille, il dit tout à coup d'un ton de maître, que le roi ordonnait à l'archevêque de passer outre et qu'ensuite il pourvoirait à tout par l'avis de l'assemblée. Tout le monde applaudit, la cérémonie fut achevée avec beaucoup d'ordre et sans que les mutins osassent parler. Le palatin de Cracovie mourut peu de jours après, de dépit à ce que l'on dit. » Par un juste retour des choses d'ici-bas, Henri payait donc dès le jour de son couronnement les compromissions auxquelles il s'était laissé aller avec les protestants de Pologne et de France. Quelle leçon pour un Dauphin de France et pour le fils de Louis XIV !

A la vérité, Bossuet, juge respectueux des personnes royales et défenseur né des traditions de famille, a cru devoir donner à son royal élève l'idée la moins désavantageuse possible du prince qui fut peut-être le moins estimable de la nombreuse race des Capétiens. Il a même essayé dans ce but de nous faire croire que Henri aurait joui en Pologne d'une apparence de popularité : « Jamais prince ne fut tant aimé de ses sujets que Henri le fut, sa bonne mine, la gloire qu'il s'était acquise par les armes, sa libéralité et son honnêteté lui avaient gagné tous les cœurs. » Sans doute ; mais ceci s'applique à une si courte période que la phrase de Bossuet nous permet seulement de conclure contre un prince qui, ayant tant d'atouts en main, a si vite abandonné la partie. Comme Bossuet revient vite d'ailleurs à ce que son récit antérieur nous faisait prévoir : « Il se souvenait trop de la cour de France et il était si attentif à ce qui s'y passait qu'il en négligeoit les affaires de son royaume ; ainsi, dégoûté des Polonais, il se renfermait avec trois ou quatre Français qui seuls avaient part à sa confidence. Les grands seigneurs du royaume n'auraient pu longtemps estimer un prince dont ils se croyaient méprisés et si sa réputation ne l'eût soutenu, il aurait vu de grands troubles, dès le commencement de son règne. » Rien donc ne pouvait faire prévoir à Henri Ier de Valois un règne heureux ; sans doute Charles IX était disposé à tout faire pour maintenir son frère sur un trône où il avait eu tant de mal à le placer, mais les troubles avaient recommencé entre huguenots et papistes et Henri « n'avait plus de secours à espérer

de France, où tout était en confusion ». Il faudrait donc vider le calice jusqu'à la lie. Ce fut le temps que Charles IX choisit pour mourir. Henri était, de droit, roi de France, il échappait à la gênante tutelle de son frère aîné, il lui succédait sans conteste ni conditions... à moins que le duc d'Alençon ne lui prît la couronne de France après lui avoir soufflé le commandement de l'armée des Etats de Hollande. Il ne fallait que se hâter : Henri s'évada au plus vite de la Pologne. Leçon pour le grand Dauphin ; mais leçon d'une clarté éblouissante : rien ne vaut d'être roi de France. Le Dauphin comprit et se souvint : devenu père d'un duc de Bourgogne et d'un duc d'Anjou, il se trouva en 1700 en face d'un problème analogue. Le trône d'Espagne était offert au duc d'Anjou son second fils : Louis XIV réunit un conseil extraordinaire auquel assistèrent M. de Ponchartrain, chancelier, M. de Torcy, ministre des affaires étrangères, M. de Beauvillier, gouverneur des enfants de France, et le Grand Dauphin. Seul le Grand Dauphin s'affirma sans aucune restriction (1) en faveur de l'acceptation pure et simple du testament de Charles II d'Espagne et il laissa ensuite le roi conserver au duc d'Anjou, devenu Philippe V d'Espagne, son rang d'hérédité entre le duc de Bourgogne et le duc de Berry. Philippe V eut donc pu devenir un jour Philippe VII de France, comme Henri I[er] de Pologne était devenu Henri III et garder l'Espagne comme Henri III avait rêvé pendant quelques mois de garder la Pologne. De cette dangereuse et puérile idée, sortirent la pénible, l'épuisante guerre de Succession d'Espagne, la conspiration de Cellamare et toutes les chicanes que chercha l'Espagne à la France au temps de la Régence. Evidemment la royauté française n'eût pas beaucoup perdu, si les deux ducs d'Anjou, en recevant leurs couronnes étrangères avaient renoncé d'une façon solennelle et irrémissible à celle de France : elle y eût sans doute même beaucoup gagné. Pour le comprendre, il eût fallu concevoir l'idée d'Etat comme indépendante de celle de dynastie et comme dépassant cette dernière en extension. Or, pour les écrivains politiques du XVI[e] siècle et plus encore pour Bossuet, une dynastie

(1) Saint-Simon dit : « Monseigneur tout noyé qu'il fût dans la graisse et dans l'apathie, parut un autre homme... à la grande surprise du roi et des assistans. Quand ce fut à lui à parler, les ripostes finies, il s'expliqua avec force pour l'acceptation du testament. » (*Mémoires*), Paris, Sautelet, 1829, t. III, p. 32-33.

possède un Etat en toute propriété : elle peut en acquérir un second, comme elle ferait pour une propriété privée ; en telle matière surtout, les droits d'hérédité priment tous les autres.

Quelques remarques pour conclure : d'abord, Henri III est le plus méprisable des rois de France qui ont précédé Louis XV ; mais si nous ne le connaissions que par Montluc, Brantôme et la Satire Ménippée, il nous serait difficile d'exprimer sur lui un jugement aussi sévère ; Montaigne lui-même n'a rien dit qui soit franchement blessant pour la mémoire de Henri III. Si Bossuet enfin blâme ce prince, c'est plutôt pour avoir hésité à se rendre en Pologne que pour avoir accepté d'y régner. Presque tous, d'autre part, laissent entendre que les institutions de la Pologne étaient plutôt de nature à multiplier les difficultés de la situation qu'à les résoudre. Les continuels marchandages auxquels on fut obligé de se livrer dès le premier jour avec la noblesse polonaise, faussèrent l'action gouvernementale dans les deux royaumes. L'intervention momentanée des calvinistes polonais dans les troubles politiques de la France ne pouvait avoir que des résultats fâcheux, parce qu'elle était un simple accident, et rompait sans profit pour personne les traditions de gouvernement d'après lesquelles l'Etat français était dirigé ; de ce fait, Charles IX se trouva dans la situation d'un roi absolu qui aurait promis d'agir d'après je ne sais quelle constitution qui ne lui avait jamais été présentée et qu'il n'avait nulle envie de reconnaître. La situation d'Henri en Pologne ne fut pas moins gênante : roi sans pouvoir, il se vit à Cracovie reprocher les actes d'arbitraire dont son frère, roi absolu, se rendait coupable en France vis-à-vis des protestants.

On sent derrière tous ces récits où les auteurs ont cherché à s'élever au-dessus des questions de personnes, un continuel malentendu né des nécessités de la courtoisie et des besoins de la diplomatie. L'historien polonais Fredro, qui écrit assez peu de temps avant Bossuet, a noté l'ardeur que mettait l'évêque de Valence à démontrer la similitude de caractères des deux peuples. Il fait dire au prélat parlant des Français : *Cui genti nullæ unquam vobiscum intercessere inimicitiæ, nullæ simultates aut controversiæ, tum quia propter « magnam morum similitudinem », magna inter nos Gallos et vos Polonos fuit animorum conjunctio...* (1) On comprend qu'il

(1) Andreæ Maximiliani Fredro, Castellani Leopoliensis, Gestorum Populi Poloni sub Henrico Valesio, Polonorum postea vero Galliæ rege, liber unus ab

ait tenu un langage semblable pour rassurer les Polonais et les engager à élire un prince français ; mais l'illusion ne pouvait être de longue durée. D'ailleurs, deux peuples non voisins, mais ayant des intérêts communs, ont-ils toujours besoin, pour s'entendre, d'avoir des mœurs, une culture analogue ? De l'identité de culture naissent souvent au contraire des rivalités. Rien donc de plus flatteur, mais rien aussi de plus illusoire que l'eau bénite diplomatique dont l'évêque de Valence asperge abondamment les Polonais. Il tient d'ailleurs à son idée ; il y revient plusieurs fois, il y revient lorsqu'il parle du duc d'Anjou lui-même dont il dit : *Ortum esse e gallica gente genio, moribus,* « *non multum a Polono cultu dissimili.* » A supposer que l'on admette ces ressemblances, il fallait s'en tenir là et se garder d'un sophisme comme celui-ci : *Proclive autem eos semper fore amicos credere, qui nusquam antea fuere inimici.* Il est tout à fait insuffisant de n'avoir jamais été ennemis pour pouvoir devenir à jamais amis : les hommes et les peuples qui sont dans ce cas s'ignorent en général et pourraient sans inconvénient se dire comme Alceste :

> Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître
> Et nous pourrions avoir telles complexions,
> Que tous deux du marché nous nous repentirions.

Il fallait enfin ne pas affecter de voir dans la question de langue l'obstacle le plus grave à une entente franco-polonaise, obstacle par-dessus lequel ensuite on sautait à pieds joints avec légèreté pour tout finir : *Vos autem Latine, Italice, imo etiam Gallice loqui consuestis, quibus linguis Dux Henricus tantis per vobiscum utetur, dum linguæ Polonæ usum assequatur* (1). Tout en faisant ces beaux discours, le frère du maréchal de Montluc a prestement escamoté la couronne de Pologne, et, ce faisant, il a bien servi Charles IX qui ne lui demandait rien autre chose. Il a moins bien servi assurément Henri I[er] de Valois, dans lequel les Polonais s'attendaient à voir un roi à peu près polonais et qui, s'il avait le tort d'avoir tous les défauts du Français et de l'Italien, avait aussi,

ipsomet auctore recognitus et correctus. Editio, secunda. Dantisci. Sumptibus Georgii Försteri, S. R. M. Bibliopolæ, MDCLX. Cum Privilegio S. R. M. Poloniæ et Susecíæ, 246 p. + 4 non numérotées, p. 55.

(1) Andreæ Maximiliani Fredro Castellani Leopoliensis Gestorum Populi Poloni sub Henri Valesio, édition de Dantzig, publiée par G. Förster, 1610 ; p. 55, 79, 59.

ce qui, peut-être, était pire, quelques qualités choquantes, parce que trop peu polonaises. Un historien polonais, Zakrzewski, a représenté Montluc comme un diplomate très surfait, « un esprit léger, habile seulement à promettre et à mentir » : c'est un peu dur sans doute comme jugement, mais Montluc n'a guère fait autre chose que ce qu'on lui reproche ici. C'est à peu près du même talent que son frère et Brantôme l'ont loué en des termes fort différents d'ailleurs. Diplomate, mais d'une famille de soldats, il avait donné vivement l'assaut avec toutes ses forces, avait emporté la place : à d'autres le soin de la garder et de la fortifier.

A d'autres, à Henri de Valois d'abord. Il n'était assurément pas de taille à jouer les Bathory, mais faut-il conclure, comme le font parfois les historiens polonais, qu'entre lui et le prince vicieux, taré, qui quinze ans plus tard devait mourir assassiné, il n'y avait qu'une « différence de degré, non de nature ». Ce qu'il faut dire, c'est que le Maréchal de Montluc a dû pendant trois ans au moins le pousser à chercher aventure, à se faire un grand nom hors de France, c'est que, comme Bossuet nous le montre, Charles IX a dû se traîner avec lui jusqu'aux frontières de Lorraine, pour s'assurer qu'il partirait réellement pour la Pologne ; c'est qu'arrivé dans son royaume, il perd presque aussitôt, — c'est Brantôme qui le dit, — le peu d'illusions qu'il s'était faites. Bon ou mauvais, mais trop vite évadé de Pologne pour avoir pu donner la mesure de ses qualités ou de ses défauts, son principal défaut est d'avoir été du premier au dernier jour de son règne un roi de Pologne « malgré lui ». Cela ressort de tous ses actes et cela se lit clairement entre les lignes des classiques français qui se sont faits ses historiens.

Si l'on fait abstraction de la personnalité de Henri de Valois, peut-on du moins penser que les Polonais avaient quelque profit à tirer de la présence parmi eux d'un roi Français? « La France, dit l'historien Zakrzewski, aurait, dans son propre intérêt et pour faire pièce aux Allemands, favorisé un renforcement de la nationalité polonaise. Ce royaume pouvait de plus donner à la Pologne une tradition de politique extérieure énergique et habile ; à l'intérieur il pouvait nous enseigner les traditions que possédait ce gouvernement si fort auquel il devait son unité et l'éveil dans tout le pays du sentiment national. » A la vérité, en 1573, peu de Polonais se doutaient de cela et peu eussent accepté ces idées, s'ils les

avaient connues. Mais le même historien ajoute : « Ces avantages toutefois, on eût pu les attendre de la France telle qu'elle avait été au temps de François Ier, telle qu'elle fut plus tard sous Henri IV. Mais la France de Charles IX, de Catherine de Médicis, déchirée par les guerres religieuses, n'était en état de rien entreprendre à l'extérieur et ne pouvait concevoir des plans grandioses. C'est pourquoi l'élection française en Pologne fut une entreprise aventureuse, et c'est pourquoi la grande idée qu'elle eût pu représenter en fut effectivement absente. »

Le Maréchal de Montluc et Bossuet ont été moins pessimistes, quand ils ont affirmé qu'un plus long règne de Charles IX eût vu renaître les grandes traditions et les grandes entreprises des deux premiers Valois Angoulême. Mais nous lisons encore dans Zakrzewski : « L'idée d'appeler au trône de Pologne un prince de la famille de Valois était en somme très bizarre, étrange même. La France jusqu'alors avait été un pays tout à fait inconnu, étranger à la Pologne : les rapports entre les deux régions étaient, quand du moins elles avaient des rapports, passagers seulement, momentanés. On ne pouvait trouver dans notre pays que fort peu de gens qui eussent des idées précises et circonstanciées sur la France » (1).

Ajoutons qu'il n'y en avait pas plus en France qui connussent bien la Pologne et avouons qu'on ne pouvait résumer dans une formule plus claire les allusions répétées et presque inconscientes des écrivains français au perpétuel malentendu qui rendit impossibles de longues relations entre Henri de Valois et la nation polonaise. Nous nous plaisons volontiers de part et d'autre à faire remonter jusqu'au Moyen Age l'origine d'une amitié à laquelle il nous semble que quelques siècles de plus donneront une physionomie plus vénérable, quelque chose comme un cachet de sainteté et de mystère. La réalité est moins romantique. Pratiquement parlant, c'est à dater de l'expérience plutôt malheureuse de 1573-1574, et à son occasion, que Polonais et Français ont commencé à s'étudier, à se comprendre et à s'apprécier.

(1) Wincenty ZAKRZEWSKI, *Po ucieczce Henryka, Dzieje Bezkrolewia* (1574-1575), Cracovie, 1878, un vol. in-8°, 440 p. ; p. 48, 59.

[illegible]

[illegible] en fut plus fortement ébranlé. [illegible]

Le Maréchal de Montluc et Brantôme ont [illegible] [illegible] Pologne [illegible] France [illegible]

[illegible] entre la Pologne et la France qu'on ne pouvait [illegible] [illegible] des Polonais et Français ont continué à [illegible]

[illegible] Pologne [illegible] 1573 [illegible]

LES SOBIESKI EN FRANCE

C'est un grand art que celui de savoir voyager ; c'en est un plus grand peut-être de savoir raconter ses voyages. Il y a dans tel récit de voyage une allusion à telle merveille dont nous avons les oreilles rebattues, mais dont il paraîtrait scandaleux qu'on ne dise rien et au sujet de laquelle le lecteur nous sait gré de penser d'une façon quelque peu inattendue : n'être dédaigneux de rien, ne rien omettre, n'être pas banal, tel est le problème. Problème facile à résoudre en somme, quand on revient de l'Ouadaï où quelques officiers seuls sont allés, voire même de la pagode d'Angkor qui n'a vu encore que fort peu d'automobiles. Mais raconter un voyage à Paris, même quand on est Polonais, même quand on vivait au début du grand siècle, était une entreprise qui risquait d'être peu heureuse : Jacques Sobieski, père du grand Jean III Sobieski, l'a tentée pour l'édification de sa famille et la nôtre ; et ce ne fut pas banal.

C'est en l'an de grâce 1610 que parvint à Paris Jacques Sobieski : la Pologne d'alors n'abondait pas trop en grandes villes et en monuments remarquables. Aussi l'étonnement du jeune homme à la vue de la première ville de France, n'est-il pas médiocre ; on y chercherait en vain de ces formules d'atténuation par lesquelles un étranger s'efforce parfois de montrer qu'il a vu « autre chose » : « Paris, dit-il (1), est un miracle ; cette ville est non seulement la plus grande de tout le royaume, mais de toute l'Europe, mais de

(1) *Journal d'un voyage fait en Allemagne et en France au commencement du XVII[e] siècle*, par Jacques Sobieski, père du roi Jean III Sobieski. Publié en français dans « La Pologne, historique, littéraire, monumentale et illustrée », rédigée par une société de littérateurs sous la direction de Léonard Chodzko, Paris, rue de l'Abbaye, 4, 1846-1847. De la page 236 à la page 246, p. 237.

tout l'univers. Le chiffre de la population répond à la grandeur de la ville. Paris renferme trois villes dans son sein, l'une s'appelle la ville. l'autre la Cité, la troisième l'Université. Le palais du roi se trouve dans la partie qu'on appelle la ville ; c'est là aussi que tous les grands seigneurs ont leurs hôtels et que tous les principaux marchands et artisans sont établis. Il y a sur ce seul point plusieurs églises très grandes et très riches. Dans le temps de Pâques, on y donne la communion à plus de 80.000 personnes. » Evidemment Jacques Sobieski n'était pas de ces païens voyageurs qui n'apportent dans les églises que leur Bedecker ; il y apportait aussi une âme désireuse d'être édifiée et qui ne fut pas déçue. C'était un Polonais à l'antique, un Polonais d'avant la révolution dernière.

Il a un autre culte et qui s'impose à notre estime ; il eût été à notre époque de ceux dont on voit les barbes naissantes et soignées, les feutres un peu larges flotter autour de la Sorbonne, sur le boulevard Saint-Michel en aval et en amont du Vachette. Il aimait le quartier latin et était étudiant autant que peut l'être un passant qui veut connaître les noms et la silhouette de toutes les célébrités. Voici un instantané : « L'université est remplie d'étudiants : c'est là que sont les collèges, les séminaires et la Sorbonne où les théologiens font leurs cours... On compte à Paris près de 80 collèges, ainsi peut-on juger du nombre d'étudiants et de professeurs... Le collège du Roi se trouve dans l'Université. On dit qu'il possède des professeurs du plus grand mérite ; et on place en première ligne Morel, Criton, Écossais de nation et malgré cela bibliothécaire du Roi. Ces deux savants ne font pas de cours publics. Isaac Cazaubon appartient aussi au Collège du Roi ; c'est un homme très petit de corps, très chétif d'extérieur, mais très grand par son esprit, par sa science et par ses écrits. » Jacques Sobieski n'est pas dupe pourtant : l'admiration qu'il professe pour les Boissier, les Delisle et les Lefranc du temps ne l'empêchent pas de voir ce qu'on ne saurait cacher, la décadence des études, résultat des longues guerres civiles dont on est à peine sorti : « La langue latine, remarque-t-il, et les sciences sont dédaignées et méprisées par les hommes qui occupent le premier rang. » Toutefois, il constate qu'une réaction contre cet état de choses commence à se faire sentir et que l'exemple vient de haut : « Chose bizarre, le Roi qui a très peu d'instruction aime beaucoup les érudits, et les entretient à grands

frais à l'académie de Paris ; il dépense aussi beaucoup d'argent pour sa bibliothèque (1). »

Pas un mot du reste des grands écrivains d'alors ; pas un mot qui prouve qu'il ait entendu parler de Malherbe, de Régnier, de Bertaut ou de D'Urfé. C'est dans une autre direction qu'est orientée son attention : « Paris, déclare-t-il, possédait alors plusieurs hommes d'une grande supériorité : je citerai en première ligne le Cardinal du Perron, qui, de calviniste, se fit catholique ; ce prélat était aussi grand dans les affaires de l'Église que dans le conseil du roi. Puis de Harlay, président du Parlement de Paris, puis de Thou, puis le président Jeannin et le secrétaire d'Etat Villeroy, tous gens d'une grande et belle renommée. » C'était fort bien juger : il y avait là tout l'état-major administratif du futur Louis XIII. Mais ce qui le frappe encore dans notre richesse en grands hommes, c'est un autre fait auquel nous sommes devenus moins sensibles, mais qui n'en demeure pas moins caractéristique du siècle que dominent les figures de Richelieu, Mazarin, Bossuet et Fénelon : la France est, d'après lui, riche en prêtres de haute valeur : « J'ai compté dans le clergé français jusqu'à six cardinaux, ce qui est énorme pour ce royaume qui avait à peine autrefois un seul cardinal. Le cardinal de Joyeuse, d'une naissance illustre, était le doyen des cardinaux, le cardinal de Bondy, italien de naissance, était évêque de Paris, le cardinal d'Escoubleau-Sourdis était évêque de Bordeaux ; le cardinal de Larochefoucault, le cardinal Ossat, puis plus tard le cardinal de Guise et enfin, dans un ordre inférieur, l'aumônier de France, fils d'un ministre qui persécuta les calvinistes par ses écrits et par ses discussions (2). » Administrateurs et dignitaires de l'Eglise, voilà nos grands hommes, d'après Jacques Sobieski ; et ce n'était pas déjà si déraisonnable.

Les arts l'intéressent, ou plutôt un art, l'architecture : en toutes choses, il aime le solide. Il n'a rien des préventions de notre temps contre l'architecture Henri IV : « On dit que les Italiens sont supérieurs aux Français dans leur architecture ; cependant, on ne peut rien voir de plus beau que le Louvre (Lupara, en latin) et le Palais Royal malgré son ancienneté est encore superbe. Le roi Henri IV l'a fait embellir ; il a fait faire de longues galeries qui

(1) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 238-239.
(2) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 238.

sont très riches en dedans et en dehors. Ce palais est orné de peintures qui viennent d'Italie et des Pays-Bas. J'engage tous les voyageurs à visiter le Palais-Royal. Henri IV l'a augmenté d'un joli jardin et les appartements nouvellement construits sont dignes d'être vus. » Il est allé voir la grande prison d'Etat qui était alors une sorte d'institution nationale, la Bastille, « ancien château où l'on garde les prisonniers importants ; là se trouve aussi le trésor du Roi et l'Arsenal. » Il est allé voir tout ce qui était digne d'être vu dans Paris : « On dit que Paris a reçu beaucoup d'embellissements. Le palais de la reine Marguerite est sur les bords de la Seine. Un noble italien qui a nom Gondi, a fait bâtir un bel hôtel avec un jardin dans le faubourg Saint-Germain. On a fait bâtir aussi dans le même faubourg plusieurs hôtels très beaux. » Il a vu de même les environs de la capitale, Madrid bâti par François Ier, Saint-Germain-en-Laye « qui a un magnifique château situé dans une admirable position ; les fontaines y sont aussi belles que celles de Florence » (1).

Il faut pourtant être franc et s'avouer que cette curiosité n'est pas toujours celle très fine d'un amateur d'art pour l'art : dans le slave de race qu'est Jacques Sobieski, l'homme rude et pieux, le « Sarmate » dans le sens le plus rudimentaire qu'on puisse donner à ce mot, reparaît vite. Les monuments s'imposent à ses regards ; l'impression qu'il en gardera sera vraiment ineffaçable : mais d'autres préoccupations l'agitent et d'autres visions se gravent dans son souvenir. Ses excursions aux environs de Paris avaient avant tout un but religieux : « J'allai, dit-il, d'abord à Saint-Denis pour accomplir mon vœu et je donnai à l'Eglise un petit dessus d'autel en argent. Les bénédictins me montrèrent les trésors de l'église et les reliques, entre autres la lanterne avec laquelle Judas se promenait la nuit quand il vendit Jésus-Christ. » Ce sont là des souvenirs plutôt déconcertants : on pouvait s'attendre du moins à le voir révérer des reliques plus authentiques. Il a de même ignoré les plus saintes figures du Paris religieux d'alors ; mais il écrit : « En revenant de Saint-Germain je gravis une haute montagne qui domine la Seine et Saint-Cloud. C'est là où se retirent les ermites ; j'en vis un qui avait été tailleur autrefois, et qui, depuis 40 ans, s'était établi sur cette montagne ;

(1) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 237, 238, 245.

mais lui, par un raffinement d'austérité, avait voulu que sa cellule fût murée ; il avait seulement une petite fenêtre par laquelle on lui passait sa nourriture. Il avait alors 90 ans ; il était extrêmement courbé et d'une maigreur effroyable ; sa figure était velue comme celle d'un sauvage, sa barbe était blanche et extrêmement longue. Quand il parlait, c'était une espèce de sifflement presque inintelligible. On ne peut le voir qu'avec la permission de l'archevêque de Paris. Quand nous approchâmes de sa petite fenêtre, il nous demanda qui nous étions et pourquoi nous voulions voir un si grand pécheur. Je lui répondis que c'était pour lui demander des avis et des conseils : « Craignez Dieu, la loi et le roi. » Voilà tout ce qu'il nous dit. Il ne voulait accepter aucune aumône et il ne mangeait que ce que les habitants du village voisin lui apportaient. La reine Marguerite lui envoyait de temps en temps quelques provisions. Il était vêtu d'une grande robe de laine blanche avec un capuchon et un manteau de la même étoffe, mais tout cela tombait en lambeaux. Sa sobriété était étonnante. Il prédisait l'avenir et tous ses pronostics se vérifiaient. Il y avait sur la montagne deux autres ermites, l'un y était depuis 12 ans, et l'autre depuis 27 ans ; mais eux ne s'étaient point murés, nous pûmes pénétrer dans leurs cellules : mais ils n'en sortaient jamais. » Et afin que nous n'oubliions pas que l'homme qui s'extasie devant un tailleur retiré du monde est bien le même Polonais qui admirait les Tuileries quelques pages plus haut, il ajoute : « En descendant du Mont-Valérien, c'est le nom de cette montagne, nous visitâmes Saint-Cloud, où il y a un petit château, de belles fontaines et des grottes ravissantes. On nous montra l'appartement où fut assassiné notre roi de Pologne Henri III (1). »

L'attention toute particulière que Jacques Sobieski porte aux choses de la religion, l'amène à des réflexions plutôt inattendues parfois. Parle-t-il du roi Henri IV, il faut qu'il fasse allusion au pouvoir qu'avaient les rois de France de guérir les écrouelles : « Le roi, rapporte-t-il, touche en passant chaque goitreux et dit : « Le roi te touche, mais Dieu te guérit. » Feu le roi Henri IV faisait cette cérémonie avec la plus grande dévotion. Je l'ai vu de mes propres yeux pleurant à chaudes larmes, quand il communiait avant de toucher les goitreux. Les rois d'Angleterre guérissaient

(1) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 245.

aussi certaines maladies ; mais quand, par malheur, ils abjurèrent la foi catholique, la grâce divine les abandonna. En France, Dieu est avec les rois parce qu'ils n'ont jamais cessé d'être bons catholiques (1) ». Et voilà comme on écrit l'histoire au lendemain des règnes d'Henri III et d'Henri IV, ces rois si bons catholiques. Le digne châtelain de Belzen a étudié l'Eglise de France et en vient à conclure, non sans raison : « Ici le haut clergé a toutes les richesses et le bas clergé est dans la misère. J'ai vu des prêtres si pauvrement vêtus qu'on n'aurait pu dire à quelle classe ils appartenaient. L'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas et surtout la Pologne sont bien supérieurs à la France sous ce rapport ; chez nous, grâces soient rendues à Dieu, les prêtres ont tous une honnête aisance. » Mais il a étudié également les rites, et comme il n'est pas trop bon théologien, il se livre à des comparaisons qui eussent bouleversé et indigné les membres du clergé français s'il lui avait pris fantaisie de leur en faire confidence : « Plusieurs cérémonies religieuses des Français ressemblent à celles du rite grec, on appelle cela *les libertés de l'Eglise gallicane.* » Pour une trouvaille, c'en est une et qui échappe à tout reproche de banalité. Il y tient d'ailleurs d'autant plus que l'idée paraît moins défendable et il y revient pour plus de précision : « J'ai trouvé ici quelques habitudes qui ressemblent aux habitudes moscovites. Par exemple, le jour des Morts, on porte des mets et du vin sur la tombe des parents et des amis ; puis, en parlant au défunt, on lui donne le titre de Monsieur ou de Madame en ajoutant un nom de saint ; mais, aux hommes, on donne un nom de femme et vice versa. Quand une fille vient au monde un jour de Noël, on l'appelle Noëlette. Malgré la bizarrerie de ces usages, le peuple est très pieux et les églises sont toujours remplies » (2). « Malgré la bizarrerie de ces usages » est une seconde trouvaille et non moins piquante que la première. J'ignore si réellement cette habitude païenne de boire et de manger sur la tombe des proches existait encore au début du XVIIe siècle à Paris d'où elle a disparu depuis longtemps : c'est là du reste un rite qu'on pourrait trouver tout au plus dans certains coins perdus de France et encore n'en suis-je pas sûr. Par contre, c'est un fait indéniable que de nos jours tout le monde peut constater, qu'à Var-

(1) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 246.
(2) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 246.

sovie même, c'est-à-dire dans la plus grande ville de Pologne, cet usage est observé par le peuple catholique polonais qui se rassemble à Powonski ou à Broudno pour y boire et y manger près de ses défunts le jour des Morts. Ce qui me surprend, c'est la surprise de Jacques Sobieski et l'épithète de moscovite donnée par lui à une habitude qui paraît en somme toute polonaise (1). Pour en finir avec cet ordre de choses, une anecdote comique et qui porte bien la marque de ce temps, nous montre combien ardente et profonde était la foi chez ce vaillant ennemi du Moscovite et du Turc. En rentrant d'un voyage en Normandie, il tomba dangereusement malade d'une fièvre chaude : « Je désespérais de moi, écrit-il, et je me préparais à la mort ; mais, grâce à Dieu, à la Sainte Vierge et à saint Denis au tombeau duquel j'avais fait un vœu, je revins à la vie. On me saigna trente fois pendant ma maladie. C'était un vieux médecin écossais qui m'avait mis à ce régime. Je tombais en défaillance, je n'avais plus un souffle de vie et il répétait toujours : « Ces diables de Polonais sont forts comme des bœufs, il ne faut pas les épargner. » (Oh ! la jolie scène à faire pour un Molière !) Heureusement je quittai ce bourreau et je pris le médecin du roi, qui était un homme sage et expérimenté. Mais tous les médecins du monde ne m'auraient pas sauvé sans le secours de la Sainte Vierge, ma protectrice spéciale (2).

Mais point n'était besoin de ce bourreau écossais pour nous rappeler que Jacques Sobieski était Polonais ; ce dernier ne néglige rien pour nous rappeler sa nationalité. Il est Polonais, bien Polo-

(1) Margeret (*Estat de l'Empire de Russie et Grand Duché de Moscovie*, édition Henri Chevreul, Paris, Potier, 1855, 116 pages in-16, p. 21) décrivant l'enterrement d'un Moscovite dit à la vérité : « Au bout de six semaines s'assemblent sur le tombeau la veuve avec quelques principaux amis et y apportent à boire et à manger et après y avoir bien pleuré font au Mort des interrogatoires pourquoy il est mort, s'il n'estoit favorisé de l'Empereur, s'il n'avoit assez de biens, s'il n'avoit assez d'enfans, une honneste femme ; puis mangent les viandes qu'ils y ont apportez, distribuans le reste de ce qu'ils ne peuvent manger aux pauvres. » Il faut remarquer toutefois qu'il ne s'agit pas ici de la Toussaint, et que d'ailleurs cette fête au sens où nous l'entendons n'existe pas dans l'Eglise orthodoxe. A noter encore comme coïncidence que Margeret a servi sous Zolkiewski, beau-père de Jacques Sobieski, lors de la bataille de Touchino et de la prise de Moscou, à l'époque même où Jacques Sobieski était à Paris. Le livre de Margeret avait été publié pour la première fois à Paris en 1607 chez le libraire Mathieu Guillemot.

(2) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 244.

nais, tout ce qu'il y a de plus Polonais et tant et si bien que ce qu'il a surtout remarqué à Paris, ce sont peut-être les Polonais. Il lui a été donné d'être plus ou moins témoin et acteur dans diverses scènes de la vie politique parisienne : l'une des plus importantes est la réconciliation survenue entre deux grands seigneurs polonais, une autre est tout simplement la mort de Henri IV ; mais dans l'une et l'autre les Polonais sont en belle place. Voici d'abord ce qu'il nous apprend du premier fait peu connu de nous évidemment, mais qui se rattache peut-être à quelque grand dessein de Henri IV : « Pendant mon séjour, sont arrivés ici Sigismond de Myros Myszkowski, grand maréchal de la couronne de Pologne, et le prince Jean Radziwill, grand échanson du duché de Lithuanie. Le premier revenait d'un voyage qu'il avait fait en Italie et le second revenait de Bâle. Ces deux seigneurs étaient ennemis par suite de la guerre civile de Zebszydowski, mais Dieu permit qu'étant le confident des deux partis, je parvinsse à les réconcilier avec l'aide du respectable abbé Fabien Konopacki » dont il nous conte longuement les déboires et nous dit « l'esprit doux et conciliant ». Tout alla bien ; « après nos pourparlers les antagonistes s'embrassèrent devant nous » et l'affaire prit alors toute l'extension qu'elle comportait. « Le roi de France fut très content quand il apprit cette réconciliation et, pour fêter un événement auquel la Cour n'était pas restée indifférente, *le prince de Nevers nous invita tous à dîner*... Tous deux se trouvèrent plusieurs fois chez Henri IV. » Il importait trop aux projets anti-allemands de Henri que son nom s'associât, dans l'esprit de grands dignitaires polonais, à des souvenirs agréables pour qu'il négligeât une telle occasion de souligner sa bienveillance envers eux : il était bon catholique peut-être, mais madré politique surtout. Ce dîner fut du reste l'occasion pour les Polonais de faire étalage de cet esprit égalitaire qui était l'une des gloires et l'une des tares aussi du régime féodalo-républicain de la Pologne : « Le prince de Nevers voulait donner la première place au prince Radziwill, comme prince du saint Empire ; mais celui-ci déclara aussitôt que *tout gentilhomme polonais est l'égal d'un prince* et que si eux, ils portent des titres, ils n'ont pas pour cela d'autres prérogatives : « Je suis échanson, dit-il, du grand duché de Lithuanie et, si je suis de l'ordre équestre, M. le Maréchal est de l'ordre des Sénateurs et officier de la Couronne ; il a donc la première place en Pologne et doit avoir ici le pas sur moi. » Après ce discours,

on donna la première place au Maréchal (1). » Et tout ceci sans doute parut, et même était, comme on l'allait dire bientôt « du dernier galant » et l'idée qu'on dut concevoir à Paris de la civilité polonaise ne put être que très flatteuse.

Il n'était, à vrai dire, pas d'honneur qu'on ne réservât aux Polonais en séjour alors à Paris. Henri IV préparait justement la grande expédition militaire que devait empêcher sa mort inopinée : en prévision de la longue absence qu'il allait faire, il crut devoir, avant de confier la régence à la reine, la faire couronner à Saint-Denis. Et Jacques Sobieski de nous dire : « La cérémonie du couronnement était importante : on avait réservé pour les Polonais une tribune de laquelle nous pouvions tout voir (2). » Le vendredi 14 mai 1610, après son dîner, notre gentilhomme polonais sortit « pour aller voir les décorations et les inscriptions qu'on plaçait, sur la porte Saint-Martin » par où la reine devait faire son entrée. « Les inscriptions étaient en français, en latin et en grec ; Sébastien Orchowski, mon jeune compagnon de voyage, était avec moi ; Bastien ne nous avait pas accompagnés parce qu'il était allé prendre une leçon d'escrime au faubourg Saint-Germain. Au moment où je lisais ces inscriptions... on entendit crier de tous côtés : « le Roi est assassiné ». A dater de ce moment, Jacques Sobieski n'est plus un touriste en promenade dans Paris, c'est un Polonais et il s'attend aux catastrophes les plus épouvantables qu'on puisse voir pendant un interrègne polonais : « On n'imagine rien, dit-il, de pareil au tumulte qui suivit ces paroles. Orchowski me conseilla d'entrer chez mon banquier qui demeurait tout près de là et nous y restâmes pendant une heure. En sortant nous allâmes chez les jeunes princes Christophe et Albert Radziwill, fils de Stanislas Radziwill, staroste de Samogitie, pour savoir des nouvelles. En route, nous traversâmes l'église Saint-Gervais ; là une vieille femme se mit à crier en nous voyant : « Tenez, ce sont ces Polonais qui ont assassiné le le Roi. » Elle criait cela à tue-tête, en s'adressant au peuple qui était rassemblé aux portes de l'église. Grâce au ciel, je parvins à la dissuader. — Ah ! mes seigneurs ! à tue-tête ! elle criait cela à tue-tête ! Arrivé chez les Radziwill, j'envoyai chez moi un domestique pour qu'il me ramenât mon cheval ; quand je l'eus à ma dis-

(1) *Journal de voyage* de Sobieski (Jacques), p. 239.
(2) *Idem*, p. 240.

position, je sautai dessus et me mis à courir les rues ; l'infanterie occupait tout l'espace qui s'étend depuis le pont Neuf jusqu'à la rue de l'Université. En arrivant à mon hôtel, je passai près de la boutique de mon cordonnier : celui-ci me voyant courir à cheval, un pareil jour,dans un pareil moment,crut que je venais le piller. » Pour piller une boutique de cordonnier, il eut fallu être au moins dans le dénuement : ce cordonnier avait vraiment perdu la tête. « La peur le prit si fort qu'il se mit à fermer sa boutique. Enfin, je parvins à le rassurer en lui disant que les Français n'avaient rien à craindre des Polonais. » Un brave homme, ce Jacques Sobieski,et qui méritait vraiment d'engendrer un héros. « Malgré mes bonnes paroles, il resta tout ébahi sans me répondre. » « C'est fort possible. » « Je trouvai le maître de mon hôtel à demi mort de frayeur ; mon absence lui avait causé des transes infinies. » Il craignait pour la vie de son locataire qui peut-être n'avait pas encore trouvé le temps de lui donner l'adresse de son banquier. « L'abbé de Sainte-Geneviève qui logeait dans son couvent tout près de chez moi, m'envoya dire qu'il m'offrait un asile dans sa sainte maison et que, dans tous les cas, je pouvais y faire déposer mes effets. Je le remerciai de son obligeance, car je pensais que les Polonais n'avaient rien à craindre des Français. » Parole de pure politesse : « l'aspect de Paris était loin d'être rassurant : Paris semblait être au jour du jugement dernier ; les femmes surtout faisaient un vacarme effroyable... On permit au public d'entrer la nuit dans le Louvre pour voir le Roi. Quelques Français me conseillaient d'y aller ; mais mon hôtel était si éloigné que je ne voulus pas bouger de chez moi. »

Jacques Sobieski survécut à ces effroyables événements et en traversa par la suite de plus terribles où il s'exposa bravement à des dangers plus réels. Mais avant de quitter Paris, il assista encore à l'exécution de Ravaillac : « On louait les croisées à un prix exorbitant : les princes Radziwill et moi, nous en avions loué une qui nous avait coûté très cher. Quand on fut arrivé à la place de Grève, on fit ranger le peuple qui obstruait toutes les issues... La rage du peuple ne peut s'exprimer. Chacun se jetait sur ces chairs toutes sanglantes, on s'arrachait les moindres parcelles et on les enveloppait dans le bout de son mouchoir. Un vieux relieur qui avait une longue barbe emporta quelques lambeaux de cette chair et les fit cuire avec des œufs pour se régaler de cet horrible festin. Il m'engagea, moi et M. Branicki, à en faire autant ; mais nous lui

crachâmes à la figure et nous le quittâmes au plus vite (1). » Evidemment, Jacques Sobieski a été favorisé ; l'effroyable et le grotesque se sont unis pour lui offrir la matière d'une chronique savoureuse et bien personnelle ; et il a su faire revivre pour nous des heures qui ont été pour lui particulièrement remplies. Trente-six ans plus tard ses fils devaient refaire ce même voyage dans des conditions plus favorables encore.

Le 9 juin 1646 arrivaient à Paris, sous la conduite de leurs gouverneurs, Orchowski et Gawarecki, les deux fils de Jacques Sobieski, âgés de dix-huit et dix-sept ans, et encore inscrits, peu de temps auparavant, sur les registres matricules de l'école Nowodworska à Cracovie, sous les noms de « Marcus et Ioannes Sobieski, palatinidæ Belzen ». Le séjour qu'allaient faire Marc et Jean Sobieski dans ce « grand bureau des merveilles » n'était que l'étape terminale d'un tour d'Europe destiné à parfaire l'éducation reçue par eux à Cracovie. A cette époque, en effet, comme de nos jours, la Pologne se divisait en deux classes d'hommes : ceux qui étaient allés à l'étranger et ceux qui n'avaient pas quitté leur pays ; ceux qui pouvaient parler et ceux qui devaient écouter. Or, l'éducation donnée aux deux jeunes gens était évidemment de celles qui préparaient habituellement les Polonais à de hautes destinées : leur programme d'études comprenait, entre autres choses, la lecture des grands professeurs de politique qu'avaient été Salluste, Tite-Live, Tacite, Suétone et... Jean de Serres (2). Ce Jean de Serres, admis au périlleux honneur de figurer sur le même plan que les grands historiens latins, n'était alors guère moins célèbre que son frère l'agronome, Olivier, dont les modestes ouvrages lui ont survécu. Il l'emportait autant sur les auteurs d'histoires générales qui l'avaient précédé, que Bossuet devait l'emporter sur lui : tel est, du moins, le compliment que devait, un siècle et demi plus tard, lui faire François de Neufchateau, et il faut bien avouer qu'il le méritait, puisque Jacques Sobieski voyait dans son *Histoire de France* (3)

(1) *Journal de voyage* de Jacques Sobieski, p. 241-243.

(2) Korzon (Tadeusz), *Dola i niedola Iana Sobieskiego (Fortune et infortune de Jean Sobieski)*, (1629-1674), *Krakow, Wydawnictwo Akademii umiejetnosci*, 1898, t. Ier, 2e édition, VIII-586 p., p. 11.

(3) *Inventaire général de l'Histoire de France*, illustré par la conférence de l'Eglise et de l'Empire. Paris, 1597, in-16, 1202 pages. Continué de la fin du règne de Charles VI à l'année 1606, par Jean de Montlyard, ministre protestant.

l'évangile où ses fils devaient chercher les principes directeurs de la politique française. Mézeray, d'ailleurs, n'avait encore à cette date publié qu'un volume (1643) et sa réputation était loin d'être établie.

Lorsque, le 21 février 1646, Jean Sobieski et son aîné étaient partis de Zolkow (Galicie) emportant un passeport du roi Wladyslaw IV et la bénédiction de leur père, ils se savaient donc en mission scientifique plutôt qu'en voyage d'agrément, et il leur avait notamment ordonné d'étudier l'art de la fortification, *architecturam militarem*, dans cette Hollande, qu'allait bientôt hérisser de forteresses Cohorn, le rival de Vauban. Pendant la traversée de l'Allemagne, ce vaste champ d'expériences à l'usage des capitaines de la guerre de Trente ans, les jeunes Sobieski virent à Leipzig Torstenson, qui venait de traverser deux fois l'Allemagne et qui les invita à dîner. Ils purent alors juger de près des qualités de l'armée suédoise, au milieu de laquelle ils demeurent du 6 avril au 5 mai 1646 ; ils purent même y entendre louer le duc d'Anguien et sa récente victoire de Nordlingen. Arrivés dans les Pays-Bas, ils purent ensuite apprécier les mérites de l'armée espagnole qui, depuis Rocroy, avait perdu de sa gloire militaire et avait cessé d'avoir la première infanterie du monde, mais qui était fort loin de la décadence (1). Et c'est de là qu'ils s'étaient en hâte dirigés vers cette France, que les récentes victoires du duc d'Anguien et son renom de civilisation délicate et élégante, leur faisaient un devoir de considérer comme le pays d'où il faut regarder l'Europe pour comprendre ce qui s'y passera.

La France avait, pour de jeunes Polonais, une signification toute particulière. Ils avaient pu être frappés par l'ardeur avec laquelle le roi de Pologne, Wladyslaw, avait recherché une union qui le rapprochât de la France. Toute l'histoire du mariage français de Wladyslaw en disait long sur la force ascensionnelle dont paraissaient animés et la maison royale de France et tout ce qui y touchait.

« Le roi de Pologne, roi par élection, dit un peu dédaigneusement Mme de Motteville, et légitime héritier de la couronne de Suède, voulant se marier, avait fait savoir sous main si Mademoiselle voulait être reine. »

(1) Korzon, *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, p. 12.

Être reine ! quel rêve ! et pourtant ce ne fut point celui de la Grande Mademoiselle, qui en devait tant former par la suite.

« Elle reçut cette proposition avec un grand mépris : la vieillesse de ce prince, les gouttes, la barbarie de son pays, firent qu'elle le refusa d'une manière qui faisait voir qu'elle ne l'estimait pas digne d'elle. »

Mademoiselle, fille de France, mais non point fille de Roi, ayant avec cette désinvolture refusé la couronne de Pologne, Wladyslaw s'était rabattu sur Mlle de Guise. Cette princesse avait « de la vertu, du mérite », mais seulement « quelque reste de la grande beauté » ; « elle n'était pas alors en faveur, à cause qu'elle avait des amis qui ne l'étaient pas du Cardinal. » La conquête du roi de Pologne eût donc été plutôt maigre ; et cependant :

« Ce mariage ne put pas se faire, parce que la reine n'y eut pas d'inclination et que Mlle de Guise ne fit nulle diligence pour y parvenir. »

Pauvre Wladyslaw ! Tel était pourtant son désir d'un mariage français, qu'il ne s'était pas découragé et avait épousé par procuration, en 1645, Marie-Louise de Gonzague, orpheline de 33 ans, objet déjà un peu ancien de la passion de Monsieur, père de la Grande Mademoiselle. Fallait-il que la France exerçât sur l'esprit du vieux roi un prodigieux prestige pour que ce mariage ait enfin abouti ! Marie-Louise, reine de Pologne, n'avait pas encore rejoint son triste mari, quand les deux Sobieski avaient quitté la Galicie pour se rendre à Paris. La France ! Paris ! c'est là que Wladyslaw IV avait voulu prendre une reine digne de son trône et c'est là que les deux jeunes Polonais allaient séjourner du 8 juin 1646 au 1er mai 1647.

Dès lors, l'on conçoit que, dans ces têtes juvéniles, le désir de voir vivre la société française l'ait emporté quelque peu sur le souvenir des recommandations paternelles. Durant les onze mois de leur séjour à Paris, ils prirent sans doute des leçons de divers maîtres, mais il ne semble pas qu'ils aient passé beaucoup de temps à la lecture et à l'étude des maîtres français que nous rappelons maintenant des classiques. L'historien polonais de Sobieski le plus récent et le plus éminent, M. Tadeusz Korzon, déclare :

« Il me semble douteux que les instructions de Jacques Sobieski aient été exécutées complètement ; Gawarecki, qui lui-même n'était pas des plus instruits, ne nous a laissé aucun renseignement sur la façon dont ils ont rempli leur programme et sur leurs progrès (1). »

Et nous n'éprouvons nulle peine à partager l'opinion du savant conservateur de la Bibliothèque Zamojska Gavarecki nous dit bien qu'ils ont trouvé à Paris « les princes Grabiecki de la province de Przemysl qui habitaient chez les Dominicains à Saint-Jacques, se préparaient au doctorat et vivaient à Paris l'un depuis dix, l'autre depuis onze ans ; un M. Kolucki, un M. Lewonicz, docteur qui est de Lithuanie, M. Kichner, jeune homme de Danzig qui venait d'arriver à Paris (2) ». C'est là un petit monde qui a l'air assez studieux ; mais Gawarecki ne nous dit pas si ses pupilles firent leur compagnie ordinaire de ces jeunes gens. Il nous apprend seulement que Jean Sobieski et son frère font du cheval depuis le 18 septembre chez un écuyer « kawalkator », M. Foristie, et apprennent l'épée chez M. Xientainge et chez un Italien. Quant à Gawarecki lui-même, il courait la pretentaine aux environs du Pont-Neuf, « où il y a beaucoup de canaille débauchée et où il faut être toujours très prudent », tant et si bien que, le 2 mars, il recevra un coup d'épée de malandrins et de charlatans qui l'ont attaqué et dont il ne guérit qu'au bout de quatre semaines (3).

C'est plutôt en pénétrant dans les sphères les plus élevées de la société française, en ne négligeant rien pour se familiariser avec les usages et l'esprit de cette société, que les jeunes Sobieski vont acquérir cette culture française, qui chez l'un d'eux surtout, chez

(1) Korzon, *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, p. 14, t. Ier.

(2) Wyiazd z Zolkwie na peregrinatia do cudzych Kraiow z W W M M. PP. Sobieskimi Woiewodzicami Ruskimi, in Anno Domini Millesimo Sexcentesimo Quadragesimo Sexto, mensis Februarii die Vigesima Prima. Dyaryusz drogi krotko opisany przez mnie Sebastyana Gawareckiego. (Départ de Zolkow pour un voyage en pays étranger de MM. Sobieski, fils d'un voïevode russien, en l'année 1646, au mois de février, le 21. Journal de route brièvement rédigé par moi, Sébastien Gawarecki). Ceci est édité dans le tome II des *Acta historica res gestas Poloniæ illustrantia*, sous le titre général d' « Acta Joannis Sobieski, quæ ad illustrandum vitæ ejus cursum, resque usque ad electionem gestas, inserviunt (1629-1677) », par François Kluczycki, à Cracovie, à l'imprimerie du « Czas » 1880, L-750 p. in-4°. Voir dans le *Journal de Gawarecki* au 20 juin 1646.

(3) *Journal de Sébastien Gawarecki*, 18 septembre 1646 et 2 mars 1647.

Jean Sobieski, le futur roi de Pologne, frappera les historiens français et polonais.

Les deux frères refont d'abord dans Paris et aux environs les promenades qu'avait faites leur père : ils remarquent « qu'il fait boueux », Molière dira « crotté », qu'il y a beaucoup de belles maisons « en pierre », de palais somptueux, « surtout le palais royal appelé Louvre. Si on le termine il ne pourra rien avoir de pareil dans tout le monde. Il est sur le bord du fleuve, en pierre de taille, d'une structure admirable ; il a 700 aunes polonaises de long, 200 de large. Dans la cour, il y a un grand et beau jardin ; de l'autre côté un autre grand jardin qui s'appelle la Tuilerie, qui n'est pas interdit aux personnes de diverses conditions : il y avait un léopard vivant qui sautait très haut pour avoir la viande qu'on lui jetait, il y avait aussi un vautour et deux aigles. » « Plus loin, description du Palais du Luxembourg, situé au faubourg Saint-Germain et qui appartient au duc d'Orléans, construit en pierre de taille rectangulaire, qui peut aussi l'emporter sur beaucoup d'autres parce que le duc d'Orléans y réside et qu'il se trouve près d'un magnifique parc dont les allées ne sont pas toujours interdites à des gens de diverses conditions. Puis vient le palais où réside le Roi, « en pierre de taille », « élevé aux frais du Cardinal de Richelieu, orné de galeries de peintures, d'un jardin qui n'est pas petit, mais dont les allées sont pour la famille royale, non pour d'autres » ; le palais du Cardinal Mazarin « inachevé, somptueux », le Palais « où le Parlement siège » ; « une chose digne d'être vue, c'est quand les parlementaires siègent en robes ; il y a aussi diverses boutiques et beaucoup de marchandises de toutes sortes à vendre », comme au temps de la *galerie du Palais* de Corneille. La Place Royale leur paraît aussi une chose « digne d'être vue » ; « on y fait habituellement passer les ambassadeurs, elle est carrée, très bien proportionnée avec des galeries autour et au centre une statue à cheval de Louis XIII. » Puis c'est le défilé de toutes les rééditions des admirations paternelles : la Bastille « où seuls les Princes, Ducs et importants personnages sont emprisonnés », Saint-Denis « où sont enterrés les Rois de France dans une grande église à voir, contenant beaucoup de tombeaux royaux avec marbres et inscriptions et un trésor de sacristie où il y a beaucoup d'or, d'argent et les couronnes des Rois de France » ; Saint-Germain « où réside aussi la reine d'Angleterre que nous y

trouvâmes alors. » « Il y a tout près un autre Palais de proportions nouvelles avec des galeries de tableaux, un parc et des fontaines remarquables. Il y a divers oiseaux de mer et de l'Inde dont une autruche une fois et demie plus grande qu'un homme ; un vautour, une loutre aussi vivants. Le parc de chasse du Roi a quelques milles de tour, est entouré de murs, contient beaucoup d'allées et pas mal de cerfs. » Et c'est encore Saint-Cloud, « Palais où Henri III fut tué d'un coup de couteau par un Dominicain, et où se voient un parc, des fontaines et des perspectives très remarquables ». C'est Madrid « tout à fait dans la forme du Palais des Rois d'Espagne à Madrid ». Il s'ajoute à tout cela une admiration souvent réitérée pour la Seine sur laquelle passent tant de bateaux, et qui est coupée de nombreux ponts dont quelques-uns très coûteux « en pierre ; si l'on n'est pas averti, impossible de savoir si l'on est sur un pont ou sur une rue. C'est surtout vrai pour le Pont-Neuf construit en pierres de taille, puissant de proportions, situé sur deux bras de la Seine et portant au milieu une statue de Henri IV en bronze ». Il s'y ajoute enfin une admiration qui croît chaque jour pour ce peuple grand bâtisseur qui a élevé « 700 et quelques dizaines d'églises dans la ville et les faubourgs, Notre-Dame, l'église de la Sorbonne, la Sorbonne même, 30 et quelques autres académies, le tout « en pierre de taille » (1). Quand on songe combien, au centre même d'une ville comme Varsovie, on trouvait encore, il y a dix ans, de maisons en bois n'ayant que le rez-de-chaussée, on comprend la grandeur et la sincérité de cet éloge.

Un décor aussi somptueux ne pouvait que donner aux jeunes Sobieski une idée flatteuse de ceux qui l'avaient édifié ou qui y tenaient les grands rôles. Ils voulurent voir de plus près cette glorieuse noblesse qui piaffait autour d'eux.

Jean Sobieski commença par se faire inscrire dans la « compagnie rouge » de la garde royale. Il avait dix-sept ans et c'était le beau temps des mousquetaires, des cadets de Gascogne. M. Hercule Savinien de Bergerac avait alors 26 ans et depuis sa blessure du siège d'Arras, la silhouette héroïque de son nez fabuleux pointait plus que jamais provocante vers les bretteurs et l'azur. Georges de Scudéry, qui s'entendait mieux à « quarrer les bataillons que les périodes », parait ses 45 ans du titre pompeux de gouverneur

(1) *Journal de Sébastien Gawarecki*, 20 juin, 9 juillet 1646.

de Notre-Dame-de-la-Garde. Aux armes se mêlait je ne sais quel parfum de poésie ; la poésie avait des sonorités de colichemarde battant sur le pavé ou ferraillant dans un cliquetis de duel. Le romanesque empêchait les mœurs de paraître rudes ; les rubans et les grands cols en points d'Alençon couvraient des poitrines qui battaient à se rompre d'ambition et d'amour. A peine les Polonais envoyés par Wladyslaw avaient-ils « enlevé la princesse Marie en plein jour à l'hôtel de Nevers » pour en faire une reine de Pologne, que Cyrano écrivait le *Pédant joué*, comédie à laquelle Molière, quelque vingt ans plus tard, devait emprunter, pour ses *Fourberies de Scapin*, la fameuse scène du : « Qu'allait-il faire dans cette galère ? » Qui sait ? le mousquetaire Jean Sobieski honora peut-être de sa présence les acteurs qui jouèrent la pièce du mousquetaire Cyrano. S'il ne le fit comme mousquetaire, il le devait comme Polonais : M. de Bergerac n'avait-il pas au beau milieu du : « Qu'allait-il faire ? » logé une phrase grandiloquemment admirative pour la galante bravoure des Polonais (1) ?

Il ne semble pas que le jeune mousquetaire ait fréquenté la maison de la princesse palatine, Anne de Gonzague, sœur de la reine Marie-Louise de Pologne. Cette princesse faisait alors piètre figure, avait un train de maison plutôt misérable et ne se maintenait à la cour que grâce à la protection de sa sœur. Le 24 mars 1646, le comte de Brienne écrivait à son sujet à la reine de Pologne :

« Il luy avoit esté dit qu'elle allast faire ses couches hors le royaume ; mais quand Sa Majesté sceust qu'elle ne le pouvoit sans se mettre en hazard, Elle fit bien sentir qu'elle ne se pouvoit porter à l'y contraindre et que, si Elle avoit esté offensée de sa conduicte, que la vostre avoit esté accompagnée de tant de prudence qu'elle avoit deub effacer ce qui avoit despleu en celle de cette Altesse. »

Le 1er août 1646, la reine de Pologne écrit de Wisnick à sa sœur au sujet de son heureux accouchement. Mais avant de lui dire : « Mandès-moi si votre fille est belle », elle parle affaires :

« Je suis en peine, dit-elle, de n'avoir point d'avis que vous aves

(1) Cyrano de Bergerac, *Le Pédant joué*, Acte II, Scène IV : « L'autre jour encore, les Polonais enlevèrent bien la Princesse Marie, en plein jour, à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler. »

reçu mes lettres. Je n'ay point manqué de recommander vos interrès à M. le Cardinal avec franchise et liberté. Vous me manderès les choses que vous désirerès et vous connaîtrès en tout l'afection que j'ay pour vous. »

En octobre 1647, la Palatine écrit à sa sœur (1) :

« Je veux maintenant... m'aquitter des très humbles remerciements que je dois de la lettre qu'elle m'a fait l'honeur de m'écrire, où je trouve dans la continuation de sa bonté les seuls sujets de consolation que je peux avoir dans la vye, qui seret sans doute bien malheureuse sans la protection qu'elle me fait l'honneur de me promectre et de laquelle je demanderès incessamment à Votre Majesté, sy je croyès le pouvoir faire sans me rendre importune. »

Que d'humilité dans cette lettre à une sœur ! mais la chose s'explique vite, quand on lit ensuite :

« *Rosafar d'Arayde* (M. de Longueville) m'a mandé que l'on n'avet peu rien faire autre chose pour *erato* (nous) que d'obtenir de *Thessée Jappan* (le duc de Bavière) huit mil florins qu'il doneret touts les ans, ce qui ne seret pas fort considérable... L'on nous fait bonne mine en *Thessalie* (France) ; mais je n'y espère rien que par les recommandations que Votre Majesté y daignera faire pour nous. »

Le post-scriptum crie famine :

« J'oseré très humblement supplier Votre Majesté de demander en cette cour quelque employ pour M. mon mary dans la campagne prochaine : le prince Robert son frère en a obtenu un ; cella nous aporteret quelque avantage. »

Vraiment la Palatine n'était guère alors en état de tenir table ouverte pour les sujets de sa sœur ; l'on ne saurait dire si elle était plus flattée que gênée des hommages qui pouvaient ça et là lui venir des Polonais : il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les historiens n'aient rien trouvé qui pût faire supposer que Jean Sobieski ait fréquenté chez la Palatine.

(1) D'Aumale, *Histoire des princes de Condé*, t. V, p. 424-426, pièces justificatives.

Par contre, après avoir été les hôtes de Torstenson, c'eût été s'arrêter en bon chemin que de ne pas chercher, étant à Paris, à devenir ceux du grand Condé : les jeunes Sobieski n'y manquèrent pas. Rien de plus naturel d'ailleurs que leur présentation chez les Condé. Mme la Princesse, mère de Condé, alors duc d'Anguien, avait toujours eu de l'amitié pour la princesse Marie de Gonzague et personne ne s'était plus qu'elle appliqué à faire réussir son mariage avec le roi de Pologne.

« Elle en parla à la reine, dit Mme de Motteville, au cardinal Mazarin ; elle fit agir en sa faveur le duc d'Anguien son fils, toute la cabale. »

L'avènement de Marie de Gonzague au trône de Pologne et son départ pour ce lointain pays n'avaient nullement interrompu les relations entre elle et les Condé : elle écrit à Mme la Princesse, le 14 décembre 1645, de Bruxelles, le 19 janvier 1646 de Hambourg, le 15 mai de la Pologne ; elle écrit à M. le Duc, devenu M. le Prince, le 7 janvier 1647. Mme la Princesse de son côté lui écrit le 22 juin 1646 et lui fait la chronique du jour (1).

« Il n'y a rien du tout de nouveau ; nous sommes de retour de Picardie et nous partons dans huit jours, pour aller à Fontainebleau ; Vostre Majesté ne doutera pas du déplésir que j'oré de ne vous y voir pas ; mes pour me consoler nous y orons Mme de.... qui nous dit qu'elle n'an bougera,.. Mme de Nemours accoucha hier de deus enfans, d'un garson et d'une fille. »

Elle nous apprend même que leur amitié s'entretient par de petits cadeaux :

« Vostre Majesté ne se doit pas mètre an pène du mal des chevaus qu'elle m'a envoyés ; ils sont les plus beaux et les meilleurs du monde ; celuy qui a movèse veue est le meilleur de touts, et celuy qui est malade est fort èsé à guérir ; je les mèneré dans deus jours au Cours après que les harnès que je leur fès fère seront achevés. »

Elle s'étend enfin avec complaisance sur l'amitié qui les unit ou sur les nouvelles concernant la maison de Nevers :

(1) D'Aumale, *Histoire des princes de Condé*, t. V, pièces justificatives, p. 416-421.

« J'ai resu la plus grande joie du monde d'avoir apris de vos nouvelles de 15 du may et de me voir dans vostre souvenir qui m'est plus cher que je ne vous le puis dire... L'on a fait for gran bruit isi du retour de vos fames, j'antans les personnes qui ne vous èment pas... Je crès que vous orès apris l'accoucheman de Mme vostre sœur (la palatine) et celuy de Mme Rohan qui n'ont eu que des filles... La hate qu'on me fait me contreint de finir ma lettre ; je les ferè à l'avenir les plus longues que je pouré, puisqu'elles ne vous importunent point; aussi devès vous crère que mon afecsion pour vous ne resevra jamès de changeman. »

C'est sur le même ton que la reine de Pologne écrira au grand Condé. Mais il y a en elle la reine qui n'oublie jamais d'étendre sa protection sur ce qui lui reste de famille :

« Mon cher cousin, écrit-elle, la continuation des obligations que ma sœur et M. le prince Palatin son mari m'escrivent qu'ils vous ont, m'oblige de vous faire un remerciement très particulier, ne me satisfaisant pas de celuy dont j'ai chargé Mme de Montausier pour vous il y a quelque temps. Je croy qu'à cette heure nous aurons renouvelé nos alliances spirituelles par le baptesme de ma petite nièce. J'attends bien de vostre générosité que les difficultés que vous rencontrerès dans leur protection en France ne vous rebuteront point : je vous le demande avec grande affection. »

Il y a surtout en elle une princesse fière de ses relations d'amitié avec le grand homme de guerre dont la gloire donne du prestige en Europe à tout ce qui est Français :

« Le bruit de vos victoires passe bien la Pologne. J'ay veu un gentilhomme qui vient de Moscovie, qui m'a dit que tout le monde parlait de vos faits. Je m'assure que vous ne douterès point que je n'aye pris un grand plaisir à luy faire dire tout ce qu'il en savait, non plus que de la joye que j'ay reçue en apprenant tous les advantages nouveaux que vous avès acquis dans cette campagne, les souhaitant sans fin. »

Evidemment, si une maison princière devait être accueillante aux Polonais, c'était celle que des relations si étroites et si cordiales unissaient à la nouvelle reine de Pologne. Marc et Jean Sobiesky furent donc les bienvenus chez les Condé, ce qui dut leur être d'autant plus doux, que le 9 juillet leur parvenait la nouvelle de la mort de leur père (1), et que, se trouvant dès lors seuls au monde, le

(1) *Journal de Sébastien Gawarecki*, 9 juillet 1646.

besoin de sentir près d'eux une maison amie devait s'imposer à leur esprit avec une force singulièrement impérieuse. M. de Salvandy a prétendu que les relations entre Jean Sobieski et le grand Condé se seraient ensuite par correspondance poursuivies jusqu'à la mort de ce dernier. Quand on songe combien Condé s'est intéressé à la Pologne et même au trône de Pologne, l'on se sent disposé à ajouter foi aux affirmations sans preuves de M. de Salvandy. Par malheur, M. Korzon a de nos jours vainement cherché des traces de cette correspondance (1) : il nous faut donc, à ce qu'il semble, abandonner cette idée.

Ce qui nous intéresse, d'ailleurs, est surtout de savoir quelles ont été les impressions éprouvées par Sobieski en France, et d'abord de préciser ce que nous pouvons savoir de ses relations avec les Condé. Curiosité décevante ! Un premier fait certain, c'est que Jean Sobieski ne put voir le duc d'Anguien que du milieu de novembre 1646 au 24 mars 1647. Antérieurement à la première de ces dates, le duc chevauche dans les Flandres, assiège et prend des places fortes. Courtrai tombe le 28 juin, Mardick, le 23 août, Furnes, le 5 septembre, Dunkerque, le 11 octobre. Dès janvier 1647, Condé sera désigné pour commander l'armée de Catalogne et terminer le siège de Lérida ; le 24 mars, il quittera Paris ; le 11 avril, il entrera dans Barcelone « sans plus de cortège qu'un étudiant » ; le 11 mai, il investira Lérida, et le 27 ordonnera de faire entrer en danse dans la tranchée ses « petits violons ». Or, les jeunes Sobieski ont quitté Paris le 1er mai. Et durant ses quatre mois de présence à Paris, le grand Condé ne manqua ni d'occupation, ni de préoccupations graves. L'un des motifs de son retour était son désir d'avoir part aux charges et dignités, que laissait vacantes par sa mort (14 juin) Armand de Maillé, duc de Brézé, grand amiral et proche parent par sa femme du duc d'Anguien. Mazarin refusait l'amirauté au héros victorieux et trop puissant pour n'être pas dangereux ; et, en même temps, pour le tenir en haleine, il parlait de lui donner le comté de Montbéliard, ou le Clermontois et les places de l'Argonne, ou le gouvernement de la Franche-Comté quit était encore à conquérir. Autre sujet d'inquiétudes, la duchesse d'Anguien était nièce de Richelieu, et le procès pour la succession de Richelieu allait fort mal ; devant les juges,

(1) Tadeusz Korzon, *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, t. Ier, p. 13.

les nièces de Richelieu se traînaient l'une l'autre dans la boue. M. le Duc veut répudier celle qui est sa femme, et son père a toutes les peines du monde de l'en empêcher. Pour comble d'infortune, M. le Prince, père du duc d'Anguien, tombe malade le 7 décembre et meurt le 26 : c'était sur lui que reposait le soin de toutes les affaires de la maison de Condé. Le duc d'Anguien, devenu M. le Prince, alla, dit Mlle de Montpensier, « passer les premiers mois de son deuil dans son gouvernement de Bourgogne » : c'est là bien des erreurs en peu de mots. Toutefois, il est probable qu'il y eut alors peu de réceptions chez le nouveau prince, et qu'il dut désormais prendre une part plus active aux intrigues politiques dont jusqu'alors il s'était volontiers déchargé sur son père. A peine d'ailleurs ce dernier était-il mort, que Mazarin faisait au grand Condé l'injure de récompenser ses services en lui cédant le gouvernement du Clermontois. La garde des places du Clermontois était onéreuse ; il pouvait se faire que le roi n'eût le droit d'en disposer que jusqu'à la paix, ce qui rendait pour Condé cette jouissance fort précaire ; de plus, M. de Lorraine, mortellement offensé, devenait l'ennemi de « l'homme qui détenait son bien ». Que de motifs d'ennui ! que de prétextes à ces éclats de colère terribles dont le héros fut toujours coutumier, et qui assurément le rendaient fort peu abordable ! Et dans ce même moment, que de temps passé à des affaires jusqu'alors étrangères au Prince. Un jour, il préside la table des grands officiers de la couronne pour entrer en possession de sa charge de grand maître ; un autre jour, il occupe au Parlement son siège de duc et pair et prend séance au Conseil ; du 11 au 15 janvier, il siège aux assises des Conseils d'en haut et d'en bas. Redouté de Mazarin, mais indispensable à la réalisation de ses desseins, et désigné par lui pour rétablir nos affaires en Catalogne, il prépare sa campagne en lisant César. Qu'on ajoute à cela l'éloignement des fêtes de cour auquel l'obligeait son deuil, et l'on se représentera quels à coups continuels ont dû gêner les relations de Sobieski avec le grand Condé.

Une circonstance cependant dut faciliter grandement leurs entretiens : Condé, encore duc d'Anguien, avait eu sous ses ordres pour assiéger Dunkerque « quelques régiments amenés sur nos côtes du fond de la Pologne. » Le duc d'Aumale, qui relate ce fait dans son *Histoire des princes de Condé* (1), ne nous dit à la vérité que fort

(1) Tome IV, p. 312, 316.

peu de bien de ces Polonais ; et les dépêches sur lesquelles il s'appuie justifient son opinion. Mazarin, qui les avait adressés au duc d'Anguien, en manière de renforts, au moment où Gaston d'Orléans quittait le commandement de l'armée de Flandre, s'était, selon son habitude, moqué du vainqueur de Rocroy, auquel il affectait de procurer des ressources qui appelaient un grand triomphe. Les Polonais :

« étaient incapables de servir effectivement dans un siège, et ne pouvaient guère être présentés sur un champ de bataille... Plus guerriers que militaires, intrépides cavaliers, mais inhabiles à manier la pelle ou la pioche, ils ne savaient même pas construire une hutte et se creusaient des terriers comme les renards. Cependant ils firent nombre : employés avec discernement, ils occupèrent Mardick, Bergues et d'autres points fortifiés. »

Mazarin s'en défiait lui-même :

« On va, dit-il, dans une lettre à l'abbé Rivière, donner satisfaction au colonel principal des Polonais (Sirot). On pourrait mettre les Polonais dans les villes, *à condition qu'ils n'y soient pas les plus forts*, et employer en campagne les Anglais et les Suisses qui sont dans les places. »

La conduite ultérieure des Polonais légitima parfaitement ces précautions et Mazarin, le 1er novembre, écrivait de Paris au duc d'Anguien (1) :

« Comme j'apprends que les Polonais se débandent tous les jours, ayant reçu lettres de Bruxelles par lesquelles on me mande qu'il y en a déjà 300 dans les troupes des ennemis, j'ay pensé qu'il serait bien mieux de les retirer et les faire passer en Lorraine pour prendre ensuite les résolutions qu'on estimerait plus à propos. »

Si Jean Sobieski et Condé se sont entretenus des événements de la guerre, il est fort probable que l'attitude des Polonais en Flandre a dû plus d'une fois faire l'objet de leurs conversations. Il faut noter d'ailleurs que Sirot, placé à la tête des troupes polonaises, était un militaire assez remarquable pour que, fait prisonnier par Mercy, il ait vu payer sa rançon par Mazarin, qui ne le fit pour personne autre et seulement à la prière du duc d'Anguien. Tout ce

(1) Tome V, p. 459, 474.

qu'on pourrait dire de pis contre lui, c'est qu'aigri par une longue captivité et plein de ses propres mérites, il oublia plus tard ce qu'il devait au duc d'Anguien. Peut-être porta-t-il la même aigreur dans ses relations avec son contingent polonais, nous ne savons ; Condé et Sobieski du moins ont pu le savoir et en discuter. Mais c'est là tout ce que nous connaissons de leurs relations et c'est fort peu.

Du moins devons-nous admettre que Condé n'était pas le seul homme qui pût s'expliquer avec Sobieski au sujet des victoires du duc d'Anguien : l'absence prolongée du prince, ses multiples occupations n'empêchèrent pas Sobieski d'être fort bien informé des faits et gestes de Condé, de son rôle et de ses déboires politiques. Mme la princesse de Condé, en juin, était rentrée de Picardie à Paris qu'elle ne quitta guère que pour Fontainebleau. Sobieski enfin, nous répète, après Salvandy, M. Korzon, eut « accès dans le salon de la duchesse de Longueville », sœur de Condé. Ici, à la vérité, comme lorsque nous avons parlé du prince, il importe de préciser. Dans sa lettre du 22 juin 1646, Mme la Princesse dit à la reine de Pologne :

« Vous aprandrès par la lettre de ma fille comme elle s'an va enfein à Munster ; elle est partie, il y a deux jours ; je m'asure que vous m'an plaindrès un peu. »

Le 30 juillet Mondevergne écrira de Munster à Mazarin que Mme de Longueville, son mari et force belles dames ont marché trois jours avec l'armée de Turenne : « Ces reistres avec toutes ces dames faisaient un assortiment assez nouveau. » La séduisante et romanesque princesse va jouer de sa beauté et de son esprit avec tant de bonheur, qu'elle troublera et tiendra sous le charme l'austère huguenot qu'est Turenne. Pendant que se jouaient ces scènes qu'on pourrait croire empruntées au IVe acte du *Cyrano* de M. Edmond Rostand, le salon de la duchesse de Longueville était évidemment fermé pour Sobieski comme pour tout le monde. La mort de M. le Prince de Condé trouva la duchesse revenue depuis peu à Paris et il semble bien qu'en dépit de son deuil, elle ne négligea aucune occasion de rentrer au plus vite dans le courant de la vie mondaine : s'il en faut croire les *Mémoires* de la grande Mademoiselle, elle assista, en effet, après Pâques, à un bal du Palais-

Royal où se trouvait le prince de Galles. Sobieski a donc pu vraiment avoir accès dans le salon de la duchesse.

Merveilleux belvédère d'où l'on a vue sur toutes les avenues politiques et littéraires de la société parisienne, ce salon est la scène où l'héroïne prochaine de la Fronde qui s'élabore répète déjà son rôle à peine ébauché. Il ne faut pas oublier que le Parlement, en cette année 1646, s'oppose à l'*édit du tarif* qui remanie en les aggravant les droits d'entrée des marchandises dans Paris :

« Aucun de Messieurs du Parlement, dit Omer Talon, le ressentirent en leur particulier, ayant été obligés de payer pour les fruits du crû de leur maison. »

Et ce ne fut qu'en « grondant et grimaçant » qu'ils autorisèrent le cardinal Mazarin à lever ces droits pendant deux ans, Mazarin, d'ailleurs, trop sûr de lui-même ou plutôt trop pressé par le déplorable état des finances, promulgua presque aussitôt de nouveaux édits bursaux, qui eurent surtout pour résultat d'attiser les colères. En janvier 1647, Jean Sobieski put voir dans Paris un commencement d'émeute.

La colère, plus ou moins contenue, qui ne cessait de régner chez les Condé contre la reine et surtout contre le Mazarin, dut également édifier Sobieski sur le mouvement qui se préparait dans la noblesse. Précisément, si les démêlés des Condé avec Mazarin au sujet de la succession du duc de Brézé purent rendre plus rares les visites de Sobieski dans cette maison princière, ils eurent du moins l'avantage d'offrir une ample matière à ses réflexions. La reine et le ministre n'étaient pas assez forts pour pouvoir résister aux héritiers de Brézé tous accourus à la curée ; mais à moins de reconnaître que les charges de l'Etat étaient des biens dont chacun pouvait hériter sans que le roi en pût librement disposer, il leur fallait résister aux plus puissants de ces héritiers. Ils n'accordèrent donc point au duc d'Anguien l'Amirauté, « parce que, dit Mme de Motteville, le commandement de la mer aurait pu rendre un premier prince de sang trop puissant en France ». A cette nouvelle :

« M. le Prince partit de la Cour, faisant semblant de gronder... M. le duc d'Anguein qui était à l'armée... écrivit à la Reine, lui témoigna hautement ses prétentions... J'ai vu, dit Mme de Motteville, les lettres qu'il lui en écrivit. Par leur stile, il était aisé de

juger que ce Prince ne voulait pas que le sang de France lui fut inutile, qu'il avait une fierté de cœur qui pourrait un jour incommoder le Roi... Puis, quittant cette audacieuse manière dont il avait accoutumé de chicaner à Monsieur (Gaston d'Orléans) toutes choses, il commença à s'humilier tout entièrement à lui. Comme ils étaient dans une même armée, il affecta d'avoir pour lui une grande assiduité... Leur liaison alla si avant que ce Prince ne put éviter d'écrire à la Reine, au Cardinal, en faveur du duc d'Anguien, ce qui causa aussitôt de grandes inquiétudes au ministre : l'inimitié de ces deux importantes personnes lui plaisait beaucoup davantage que leur union. »

Mme la princesse, qui « eût voulu voir sur la tête du duc d'Anguien toutes les couronnes de l'Europe », ne cachait pas à la reine et à la cour son mécontentement, Mme de Longueville se raillait aimablement et intriguait au loin pour séduire Turenne. Le bouillonnement de la Fronde commençait.

Pourtant, toute cette tempête finit en bonace. La décision de la reine ayant été remise à la fin de la campagne,

« la colère de Monsieur le Prince se passa aisément. Il revint à la cour ; on le traita bien ; ses plaintes se calmèrent en apparence, selon la coutume des grands, qui se haïssent presque toujours et qui font paraître le contraire dans toutes leurs actions de parade... Mme la Princesse protesta à la Reine que son amitié pour elle était plus forte que le désir de la grandeur de son fils... Elle aurait été au désespoir de voir sa famille se brouiller à la cour, autant par douleur d'en perdre la douceur que par la considération de ses plus grands intérêts. »

Sobieski put voir par là combien la cour était un instrument précieux et propre à apprivoiser les plus puissants comme les plus farouches. Le grand Condé lui-même parut bientôt dompté :

« Peu de temps après, le duc d'Orléans fut prié par la Reine de revenir auprès d'elle et de laisser achever la campagne au duc d'Anguien. Elle envoya ses ordres au nouveau général, voulant lui témoigner par cette confiance... que l'estime que la Reine faisait de lui, la rendait incapable de craindre en lui aucun ressentiment qui pût être désavantageux à l'Etat. Il témoigna à Cominges, lieutenant des gardes de la Reine, une satisfaction non pareille de ce bon traitement, avec un désir passionné de bien servir le Roi, de faire encore quelque action éclatante qui pût faire voir à la Reine qu'il était digne de tout ce qu'il lui demandait. »

Evidemment, toutes ces ruées vers les grandes charges, suivies de reculades précipitées qui finissaient en révérences de cour, durent inspirer à de jeunes nobles polonais, élevés dans les traditions d'une liberté quelque peu anarchique, des réflexions plutôt peu sympathiques à cette monarchie absolue, qui, même à la veille de la Fronde, domestiquait si bien la noblesse. Pour comble, Jean Sobieski fut témoin de l'embastillement, sans autre forme de procès, d'un grand seigneur polonais, Boguslaw Radziwill, qui venait de se battre en duel avec le comte de Rieux (1), ce qui, dit M. Korzon, acheva de le dégoûter des gouvernements monarchiques.

Mais le salon de Mme de Longueville offrait à Sobieski d'autres spectacles : la romanesque sœur du grand Condé recevait chez elle Madeleine de Scudéry, qui frisait très exactement la quarantaine. A cette époque, cette digne demoiselle ébauchait le plan de son « grand Cyre », dont Condé lui offrait l'original (2). Sobieski a pu certainement rencontrer « l'illustre Sapho » et assister à des échanges ahurissants d'amabilités, peu intelligibles pour lui, entre Sapho et celle qui allait être bientôt la « divine Mandane ». Il y rencontra plus sûrement encore Mme Julie Lucine d'Angennes, duchesse de Montausier, la propre fille de Mme de Rambouillet, si liée avec la reine de Pologne, qu'elle servait parfois d'intermédiaire entre Marie-Louise et les Condé. Il n'a, par contre, assurément rencontré ni chez M. le Prince, ni chez Mme de Longueville, si ce n'est après la mort de leur père et en compagnie de la Reine, la grande Mademoiselle, qui, aimante et renchérissant plus que personne sur le tendre, mais hautaine et toute au sentiment de sa grandeur, se refusait à toute compromission avec ce qu'elle appelait les « empiètements » perpétuels de la maison des Condé. Mais s'il est vrai que les deux Sobieski furent invités aux chasses royales de Saint-Germain et y virent le prince de Galles, rien ne s'oppose à ce qu'on admette que Jean Sobieski ait vu Mademoiselle dans tout le rayonnement de ses vingt ans et de ses romanesques ambitions. Mademoiselle est partout où est le prince de Galles : on voulait les marier. L'hiver venu, il y eut souvent comédie au Palais-Royal :

(1) *Journal de Sébastien Gawarecki*, 7 mars 1647.
(2) Korzon, *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, t. Ier, p. 16.

« Le prince de Galles, dit Mademoiselle dans ses *Mémoires*, ne manquait point de s'y trouver et de se mettre toujours auprès de moi ; que si j'allais voir la Reine d'Angleterre, il me menoit toujours à mon carrosse et quelque temps qu'il fît, il ne mettoit point son chapeau qu'il ne m'eût quittée ; sa civilité paraissoit pour moi jusques dans les moindres choses. Un jour... la Reine d'Angleterre qui voulut me faire coeffer et me parer elle-même vint le soir à mon logis exprès et prit tous les soins imaginables de m'ajuster. Le prince de Galles cependant tenoit le flambeau autour de moi pour éclairer et eut ce jour-là une petite oye incarnate, blanche et noire, à cause que la parure des pierreries que j'avois était attachée avec des rubans de ces couleurs là... Le prince de Galles arriva chez Mme de Choisy avant moi et vint me donner la main à la descente de mon carrosse. Avant que d'entrer dans l'assemblée, je m'arrêtai dans une chambre pour me recoëffer au miroir et toujours il me tint le flambeau, il me suivait presque pas à pas.. Quand l'assemblée fut finie, je fus toute étonnée que lorsque j'arrivai au logis, il m'avoit suivie jusqu'à la porte... La galanterie fut poussée si ouvertement qu'elle fit grand bruit dans le monde : tout l'hiver elle dura de la même force (1). »

C'était donc l'événement bien parisien de la saison, celui que tout le monde devait avoir vu et qu'en somme il n'était pas très difficile de voir, puisqu'il se renouvelait tous les jours. Sobieski n'a pas pu vivre à Paris dans la haute société, dans ce monde de précieuses qui lui apprenaient « le bel air des choses », et ne pas « ouïr des merveilles de toutes ces galanteries ». Il a peut-être vu, il n'a certainement pas ignoré la scène centrale de cet à-propos féerique, comme Mademoiselle en a tant joué au naturel. Ceci se passait un soir, où il y avait eu comédie avec machines et musique, et qui se termina par un bal :

« L'on fut, dit Mademoiselle, trois jours à accommoder ma parure ; ma robe était toute chamarrée de diamans avec des incarnats, blancs et noirs ; j'avais sur moi toutes les pierreries de la couronne et de la reine d'Angleterre... On avait dressé au milieu du fond de ce théâtre un trône élevé de trois marches couvert d'un dais... le reste de la salle était en amphithéâtre qui nous avoit pour perspective. Le roi (Louis XIV) ni le prince de Galles ne se voulurent point mettre sur le trône, j'y demeurai seule, de sorte que je vis à mes pieds ces deux princes et ce qu'il y avait de princesses de la Cour. Je ne me sentis point gênée à cette place.

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier*, Londres, 1746, 7 vol. in-16, t. Ier, p. 145-147.

Tout le monde ne manqua pas de me dire que je n'avois jamais paru moins contrainte que sur ce trône et que, comme j'étais de race à l'occuper, lorsque je serais en possession d'un, où j'aurais à demeurer plus longtemps qu'au bal, j'y serais encore plus en liberté qu'en celui-là. Pendant que j'y étais, et que le prince étoit à mes pieds, mon cœur le regardoit de haut en bas aussi bien que mes yeux ; j'avois alors dans l'esprit d'épouser l'Empereur, à quoi il y avoit beaucoup d'apparence... La Reine m'habillant, ce soir-là, ne m'avoit parlé d'autre chose que de ce mariage et m'avoit dit qu'elle souhaitoit passionnément cette affaire-là... Ainsi la pensée de l'Empire occupait si fort mon esprit, que je ne regardois plus le prince de Galles que comme un objet de pitié (1). »

De tels spectacles ou d'autres pareils n'ont pu que se graver profondément dans le cœur, — je ne dis pas dans l'esprit, — de Jean Sobieski. Le Polonais de race qu'il était, devait plus tard confondre l'amour avec l'abdication de sa volonté entre les mains d'une femme : n'a-t-il pas cru parfois, en exagérant ce défaut de race, qu'il jouait avec son adorée Marysienka une comédie du Palais-Royal à ajouter au fastueux répertoire de la grande Mademoiselle? Quel dommage alors qu'il ait été par la suite trop préoccupé de grandes choses, pour pouvoir réfléchir sur la finale de l'ultime comédie dont Mademoiselle sera le grand premier rôle avec Lauzun pour partenaire? Il eût mieux su dégager les mérites des précieuses au milieu desquelles il vécut et reconnaître leurs faiblesses dont il eût moins pâti.

Tableaux de genres, comédies de mœurs, pastorales romanesques, se déroulaient chaque jour et s'enchevêtraient sous ses yeux. Les grands spectacles littéraires ne manquaient pas non plus. En 1645, Corneille, très en veine, avait donné *Rodogune*, sa pièce préférée, et *Théodore vierge et martyre*, dont l'insuccès fut le premier indice des amertumes qui devaient attrister sa vieillesse ; il travaillait à son *Héraclius*, la pièce implexe dont l'obscurité lui paraissait une nouveauté. Rotrou, en 1646, donnait le drame chrétien le plus singulier du siècle, ce *Saint-Genest* dont le succès mérité dut souligner d'une façon pénible l'échec de Corneille. Tel pourtant était alors le prestige de ce même Corneille, d'ailleurs élu membre de l'Académie française en 1647, que la peu jouée *Théodore* n'affecta point l'esprit de Sobieski et que, de retour en Pologne, le

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier*, t. Ier, p. 147-149.

futur héros mit Corneille au nombre des auteurs qui composaient sa bibliothèque de campagne.

Théodore et *Saint-Genest* sont des témoins inégaux en valeur du goût profond des hommes du XVIIe siècle pour les écrivains religieux. Sobieski ne put traverser la France et y vivre près d'un an sans être frappé, comme tout Polonais catholique pouvait l'être, par tout ce qu'il y avait de grand et de sincère dans le sentiment religieux que décèlent les œuvres de la plupart des écrivains : Pascal et le grand Arnauld ont également trouvé place dans sa bibliothèque. Lorsque Sobieski était à Paris, il n'était bruit dans les sociétés que du livre *De la fréquente communion* d'Arnaud. Pascal, s'il ne pense pas encore aux *Provinciales*, fait du moins parler de lui.

« Ce fut en ce temps-là, dit Mme Périer, et à l'âge de 23 ans, qu'ayant vu l'expérience de Torricelli, il inventa ensuite et exécuta les autres expériences : celle du vide, qui prouvait si clairement que tous les effets qu'on avait attribués jusque-là à l'horreur du vide sont causés par la pesanteur de l'air. Cette occupation fut la dernière où il appliqua son esprit pour les sciences humaines... Immédiatement après cette expérience et lorsqu'il n'avait pas encore 24 ans, la Providence ayant fait naître une occasion qui l'obligea à lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu et à n'avoir point d'autre objet que lui ; et cette vérité lui apparut si évidente, si nécessaire et si utile, qu'elle termina toutes ses recherches. »

Ainsi donc, Sobieski s'est trouvé à Paris juste à point pour entendre parler du génial mathématicien et au moment précis où le jansénisme en allait faire un ascète.

Avec Gassendi, Descartes et Molière, la bibliothèque française de Sobieski sera complète (1). Sans doute, il a pu voir l'abbé Gassendi, dont le matérialisme n'effrayait pas toujours les mousquetaires, puisque Cyrano fut son élève : le mérite de Gassendi se relevait à ses yeux du courage avec lequel il combattait les théories d'Aristote en défendant celles du Polonais Copernic. Pour Sobieski, Gassendi était autre chose qu'un philosophe qui relevait les penseurs de l'obligation de mettre les anciens au-dessus des modernes,

(1) Salvandy et Korzon (t. Ier, p. 15) le prétendent du moins.

autre chose qu'un esprit précis pour lequel les raisonnements les mieux déduits n'avaient jamais autant de valeur qu'un fait. Pour lui, Gassendi était tout simplement le juge équitable qui mettait face à face la pensée aristotélique et la pensée polonaise avec l'intention bien arrêtée de faire triompher cette dernière et c'est évidemment de cela surtout qu'il lui savait gré. Il ne vit point Descartes ; mais, lors de son passage dans les Pays-Bas, le bruit des querelles faites au philosophe par Voët et les théologiens calvinistes, ne le cédait pas de beaucoup à celui que produisaient les victoires de Condé. La gloire de Descartes emplissait, offusquait presque la Hollande, à une date où le reste de l'Europe la voyait rayonner d'un éclat pacifique et presque modeste. Quant à Molière, non seulement il ne se trouve pas alors à Paris, mais encore les historiens de son tour de France ont complètement perdu sa trace, et M. Abel Lefranc lui-même n'a pas cru pouvoir se déterminer à dire si le grand comique était à cette date en Guyenne ou en Italie.

Que de choses vues en onze mois ! Que de choses nouvelles ou grandes !

Pourtant, il leur fallut partir : non pas toutefois sans avoir fait un tour de France à travers Orléans, Blois, Tour, Saumur, Angers, Nantes, Niort, Bordeaux, Toulouse, Carcassonne, Perpignan, Narbonne, Béziers, Marseille, Aix, Orange, Valence, Grenoble, la Chartreuse, Lyon où, dans les livres de l'hôtel à l'Ecu d'Or, ils trouvèrent la signature de leur père, Nevers enfin « première ville du duché qui appartient à notre reine de Pologne, ville bien située dans un pays gai et vignoble avec un pont en pierre, de belles rues, un château antique, de belles perspectives, une grande place qui sert de marché, une église cathédrale où sont enterrés les Princes de Nevers, où l'on voit quelques tombeaux très beaux et un grand autel très travaillé en marbre et en albâtre » ; Nevers d'où ils rentrèrent par Orléans et Fontainebleau à Paris (1). Ce qu'ils ont vu, en suivant cet itinéraire, serait long à dire : des villes ceintes « de belles murailles de pierre » avec beaucoup de maisons « en pierre », de châteaux ou palais « en pierres de taille », des églises, des ponts « en pierre de taille ». La France leur est apparue comme elle nous apparaît encore aujourd'hui,

(1) Pour tout ce voyage, voir le *Journal de Gawarecki*, du 1er mai au 27 août 1647.

comme l'empire de la pierre. Ils ont aussi vu des routes « gaies », des hôtelleries où leur ont été servis de « bons dîners » ; à La Rochelle l'Océan, « l'océan abondant en poissons » et animé de ce mouvement bizarre qu'on appelle marée et dont la Baltique ne leur avait jamais offert le spectacle ; à Bordeaux 30 vaisseaux hollandais, un Parlement, de belles rues, des tonneaux de vin et l'église Saint-Séverin : à Montauban des ruines : à Toulouse des églises et encore des églises ; à Montpellier le jardin du Roy pour les futurs docteurs et de fameux cabinets de pharmacie où se trouvaient de belles galanteries ; à Nîmes, les arènes et « un temple de Diane » sur lesquels ils s'extasient sans fin ; à Beaucaire, un jardin et le marché le plus célèbre de France, semblable à celui d'Iaroslaw en Pologne. A Martigues, on leur montra près de la mer « la tour de Beauc dans laquelle l'héritier (?) du trône de Pologne, Jean Casimir, fut enfermé par les Français ». A Marseille, ils peuvent voir des bateaux étrangers, à Toulon « l'armée navale francuska » et une chose dont tout étranger éloigné de son pays comprendra la douceur « sur la rive, un rocher semblable en tous points à un rocher qui est à Cracovie ». Tout le midi les a ravis avec ses romarins, ses orangers, ses citronniers, ses oliviers, ses grenadiers. ses figuiers, ses pêches « grosses comme des pommes » ; « les routes sont gaies » devient le refrain de tous les jours. Dans l'Etat du Pape, ils ont la joie de voir des Juifs qui ont gardé leur costume et leurs écoles, de lire même dans Saint-Martial d'Avignon une inscription relative au roi Casimir, moine de Cluny ; ils regardent la cloche qui sonne pour la mort du pape. A partir de là, plus rien. En remontant vers le nord, tout se gâte : ce qu'ils notent de plus remarquable, c'est près de la Grande Chartreuse une pierre branlante, en Savoie des chemins affreux.

Mais entre temps, que de figures originales, rencontrées ça et là, au hasard des chemins « gais ou affreux » : à Loudun, ils ont vu la fameuse prieure exorcisée cinq ans plus tôt et qui avait encore conservé des signes de la possession du diable. A Cadillac, le lieutenant de troupe de Bordeaux les présente à la duchesse d'Epernon et à sa fille qui les reçoivent avec grand honneur, les menant par le château dans les chambres et galeries où partout ils retrouvent « l'histoire de Henri III ». A Montauban, ils font la connaissance du duc d'Epernon lui-même qui fait ensuite son entrée à Toulouse le même jour qu'eux à la tête de 1.000 hommes.

à cheval et se fait recevoir aux portes de la ville par le Parlement. A Martigues, ils sont invités à dîner par le lieutenant du roi, commandant la garnison ; à Toulon, ils montent sur le vaisseau amiral et voient l'amiral duc de Richelieu ainsi que son état-major. A Avignon, pays qu'ils aiment comme s'ils étaient Daudet ou Mistral, ils ont trouvé « un hotellier qui n'a pas voulu prendre d'argent pour le vin qu'ils ont bu » (1). Avant de quitter Paris ils ont reçu aux Dominicains de Saint-Jacques la bénédiction des deux princes Grabowieski ; un Zamoïski les a conduits jusqu'à un mille de Paris, « Pan Skatnicki » jusqu'à Orléans, où ils ont trouvé à l'heure du dîner toute une joyeuse bande de Polonais Orzechowski, les frères Klokocki, Sawickl et Sobocki. A Angers, autre rencontre avec Stephan Niemirycz, son gouverneur Lubeniecki, Lisowski, Wasowicz. Entre Poitiers et Claye, ils tombent sur le fils d'un marchand polonais de Cracovie. Au retour, ils retrouvent à Orléans les Polonais qu'ils y avaient laissés et qui apparemment s'y plaisaient fort (2).

Leur second séjour à Paris fut de peu de durée : ils visitent en arrivant le « Palais » de M. l'abbé de la Rivière, premier secrétaire du duc d'Orléans ou son gouverneur, « petit palais original, haut perché, entouré d'eau dans un beau parc avec fontaines, statues nombreuses, allées d'arbres magnifiques. A l'Hôtel-de Ville de Brissac où ils sont descendus le 27 août, ils ont le plaisir de pouvoir converser avec force gens de qualité dont « l'ambassadeur du Prince de Bavière ». Le 15 septembre, le roi reçoit en audience publique le Landgraf de Hessen et les jeunes Sobieski, la cour était grande, la domesticité du Landgraf avait de belles livrées ; le roi servit à la maison de ce prince, pendant les quelques semaines que l'ambassadeur fut là, « 1.000 thalers par jours et 1.200 les jours de poisson ».

Enfin, nos jeunes palatins polonais quittent Paris définitivement le 24 septembre, non pas en gens pressés, mais en touristes qui veulent terminer dans le nord-ouest un tour de France si bien commencé. En Normandie, ils boivent « un certain vin qui tourne la tête, du *kwas* de pommes, *Zowia to du Cidr* » ; à Rouen, ils

(1) *Journal de Sébastien Gawarecki*, 16 mai, 25 juin, 28, 30 juin, 19, 28 juillet 1647.

(2) *Journal de Sébastien Gawarecki*, 1er, 3, 19 mai, 12 juin, 23 août 1647.

voient des bateaux venus de la mer, des maisons « à moitié en bois », de magnifiques églises, « surtout Notre-Dame qui l'emporte sur toutes les autres églises de France », ils montèrent même sur la tour de l'église d'où ils virent se dérouler à leurs pieds le panorama « de cette ville qui a de l'apparence » et où ils purent voir « une grande cloche telle que nous n'en avions jamais vu de pareille ». Ils rencontrèrent même, — c'était inévitable — un Polonais, « Opalinski, voïevode de Posnanie qui partait pour Hambourg ». De Rouen, ils passèrent dans « la petite ville de Hâvre de Grâce dont le port est remarquable », où ils retrouvèrent Opalinski et admirèrent « une citadelle fortifiée par le cardinal de Richelieu qui y avait déposé 16 millions ». A Dieppe, ils jugèrent qu'on travaillait bien l'ivoire. A Amiens, la cathédrale leur sembla d'imposante proportion ; la tête de saint Jean-Baptiste qu'on leur montra leur parut « peu changée » ; on leur dit que dans le « palais de la ville » le roi résidait « quelquefois » ; le gouverneur leur permit d'admirer la citadelle « bien munie d'armes, de soldats, de provisions, dont il leur fit les honneurs, les reconduisant jusqu'à la dernière porte. » Ils apprirent en cette ville la mort du Maréchal de Gassion, tué sous Lens par les Espagnols. Mais la raison, semble-t-il, pour laquelle Amiens tint une si grande place dans les souvenirs de Gawarecki et de ses pupilles, c'est qu'ils y trouvèrent « quelques centaines de Polonais levés, tant par P. Przyjemski que par d'autres colonels », ceux-là même sans doute dont parle Mazarin et que le Grand Condé avait eus sous ses ordres (1).

De là, ils poursuivent résolument leur route ; le chemin de Calais leur semble « gai », bien qu'ils aient été surpris par le mauvais temps aux environs de Montreuil ; ils pensent aller à Dunkerque, mais craignant une fâcheuse rencontre avec les Espagnols, ils quittent sans trop de regrets Calais, ville « abondante en soldats et peu policée », pour passer à Douvres le 12 octobre 1647.

Tout ce tour de France devait laisser une impression assez forte sur l'imagination de Sobieski : plus tard, est-ce le souvenir des « routes gaies » de ces merveilleuses routes de France dont un de mes amis, grand voyageur, me disait qu'en Europe, en Asie, en

(1) *Journal de Gawarecki*, 25, 29 septembre, 2, 5 octobre.

Afrique, elles caractérisent la France et les pays occupés par les Français comme elles caractérisaient l'empire romain, de ces routes dont un magistrat russe me disait qu'il avait toujours envie de les photographier ? Est-ce le souvenir des fruits parfumés de Cavaillon ou d'Arles, des Juifs du Comtat ? je ne sais, mais plus tard Jean Sobieski, déjà presque roi, rêvera d'un établissement en Provence. Marie-Louise de Gonzague, puis Marie Casimire d'Arquien, ramèneront souvent et sans peine son esprit vers cette terre ensoleillée qui a ri à son imagination de jeune voyageur. En France d'ailleurs, deux âmes charmantes d'écrivains, les deux âmes les plus nettement françaises peut-être du XVIIe siècle, allaient rappeler le souvenir de l'ancien mousquetaire rouge devenu le bras droit des rois de Pologne, puis leur successeur. Quand on oubliera Sobieski ou qu'on en voudra médire, Mme de Sévigné et Lafontaine seront là pour souligner d'une jolie phrase, d'un vers bonhomme, d'un mot aimable, les grandes étapes et les petites aventures de la vie du « héros sarmate ».

Afrique, elles caractérisent la France et les pays occupés par les Français comme elles caractérisaient l'empire romain, de ces voûtes dont un magistrat rusé me disait qu'il avait toujours envie de les photographier ? Est-ce le souvenir des fruits parfumés de Cavaillon ou d'Arles, des Juifs du Comtat ? je ne sais, mais plus tard Jean Sobieski, déjà presque roi, rêvera d'un établissement en Provence. Marie-Louise de Gonzague, puis Marie Casimire d'Arquien, ramèneront souvent et sans peine son esprit vers cette terre ensoleillée qui a ri à son imagination de jeune voyageur. En France d'ailleurs, deux dames charmantes d'écrivains, les deux âmes les plus nettement françaises peut-être du XVIIe siècle, allaient rappeler le souvenir de l'ancien mousquetaire rouge devenu le bras droit des rois de Pologne, puis leur successeur. Quand on oubliera Sobieski ou qu'on en voudra médire, Mme de Sévigné et Lafontaine seront là pour souligner d'une jolie phrase, d'un vers bonhomme, d'un mot aimable, les grandes étapes et les petites aventures de la vie du « héros sarmate ».

MADAME DE MOTTEVILLE ET MARIE-LOUISE DE GONZAGUE, REINE DE POLOGNE

Le XVIIe siècle français est autre chose qu'une époque de haute moralité littéraire, de centralisation politique, de floraison artistique ; c'est aussi, comme on sait, l'une des époques les plus romanesques qui aient existé. Si les véritables grands hommes y sont en nombre effrayant, les femmes ne souffrent pas d'un voisinage si redoutable : elles font fort bonne figure à côté d'eux et les éclipsent parfois plus encore par leur esprit que par les feux de leurs yeux ou de leurs parures. La France d'alors a envoyé à la Pologne deux de ces étoiles, — étoiles de seconde grandeur il est vrai, — mais dont l'éclat n'a pas encore terni et dont le souvenir reste vivace parmi les Polonais.

Ces deux Françaises, Marie-Louise de Gonzague et Marie Casimire de Lagrange d'Arquien, ont régné longtemps sur la Pologne ; elles y ont régné avec un vif désir des réalités du pouvoir et non pas en femmes qui se contentaient d'un rôle décoratif ; elles ont exercé sur ses destinées une influence, — bonne ou mauvaise, mais vraiment profonde, — elles sont devenues toutes Polonaises et sont actuellement le bien, la chose des Polonais. Les historiens de ce pays ont donc pu les juger avec toute la sévérité dont ils étaient capables et les Polonais en général se sont autorisés à leur en vouloir de l'empire qu'elles avaient pris sur leurs ancêtres, peut-être un peu comme certains Français en ont voulu jadis à Catherine de Médicis et à Anne d'Autriche, ces étrangères.

Il ne saurait être ici question d'entreprendre la tâche formidable que serait une réabilitation, tâche qui vaudrait cependant d'être tentée. Il y a lieu en attendant de montrer ces deux reines dans le milieu français d'où elles sont sorties, dans leurs relations avec le

monde des lettrés, des penseurs français qui ont contribué à former leurs âmes souples et sveltes de Précieuses « déracinées ». Les témoignages de sympathie dont a été notamment honorée Marie-Louise de Gonzague par nombre de grands intellectuels français du XVIIe siècle, sont un indice des qualités supérieures qui rendent cette reine française de Pologne digne d'être mise en parallèle avec les plus grandes souveraines. Les noms de Mme de Motteville et de Cyrano de Bergerac, de Saint-Amant, de Pascal, de Bossuet sont ceux qu'évoque avec le plus de netteté celui de Marie de Gonzague. C'est là une compagnie fort estimable : la tant vantée Christine de Suède ne peut prétendre à mieux, elle en usa assurément plus mal avec les grands esprits qui l'approchèrent. Moralement, intellectuellement, politiquement parlant, Marie-Louise l'emporte de plusieurs coudées sur la Reine de Suède. Le roi de Pologne Wladyslaw IV avait rêvé un instant d'épouser cette féministe névrosée et mal vêtue : la Pologne n'a pas perdu au change.

Mme de Motteville a bien connu Marie de Gonzague à la cour de France : elle a été son amie, parfois sa confidente. En 1645, date du mariage de Wladyslaw IV avec la princesse Marie, elle était attachée à la personne de la reine de France, Anne d'Autriche. Veuve depuis quatre années d'un vieux mari, elle avait alors 24 ans ; brune, jolie, modeste, amoureuse de sa seule liberté, uniquement curieuse de ce qui touchait de près ou de loin la personne de sa belle maîtresse, elle est de celles dont les plus médisants ne trouvent rien à dire. La plus mauvaise langue de tout le XVIIe siècle, Tallemant des Réaux, l'homme qui connaît tous les secrets d'alcôve, qui a lu tous les billets doux, assisté à tous les rendez-vous, deviné le prix réel de tous les diamants achetés ou donnés, Tallemant a appelé le frère de Mme de Motteville « un grand diseur de fleurettes » et d'elle-même il n'a rien dit : c'est là un sérieux brevet de vertu. Le Grand Dictionnaire des Précieuses nous la portraiture ainsi : « Mélise peut passer pour l'une des plus raisonnables précieuses de l'île de Délos », et elle-même se révèle à nous comme une spectatrice amusée et honnête des intrigues de cour, mais comme une spectatrice seulement : « je ne songeais, écrit-elle, qu'à me divertir de tout ce que je voyais, comme d'une belle comédie qui se jouait devant mes yeux. » On peut en être assuré : ce chroniqueur de la vie de Marie de Gonzague est aussi désintéressé qu'on peut l'être ; nous pourrons nous fier à elle autant qu'on

peut se fier à une femme, à une femme honnête. En veut-on des preuves éclatantes? Mme de Motteville est dévouée corps et âme à Anne d'Autriche ; cette reine avait eu assez de beauté pour passionner le Don Juan qu'était Buckingam et Mme de Motteville faisant son portrait écrit : « La gorge est belle et bien faite... Toute sa peau est d'une égale blancheur et d'une délicatesse qui ne se saurait assez louer. Son teint n'est pas de même, il n'est pas si beau et la négligence qu'elle a pour sa conservation, ne mettant presque jamais de masque, ne contribue pas à l'embellir. Son nez n'est pas si parfait que les autres parties du visage, il est gros. Elle n'est pas esclave de la mode... Elle a beaucoup d'esprit... mais elle est paresseuse, elle n'a point lu. » J'en appelle à toutes les dames qui se piquent de sincérité pour me dire si c'est là le langage de la flatterie.

Mme de Motteville est d'ailleurs aussi bien informée (1), aussi intelligente que sincère : elle sait beaucoup de choses et comprend ce qu'elle voit : « Mme de Motteville, dit Sainte-Beuve, se tient d'ordinaire dans la chambre royale ; elle en fait son centre. Elle ne néglige pas à la rencontre les narrations considérables, telles que l'épisode sur la Révolution d'Angleterre qu'elle a recueilli de la bouche de la reine d'Angleterre elle-même et dont elle fait un récit à part ; elle s'étend aussi sur la révolution de Naples qui eut lieu vers le même temps. « C'est un lambeau que je veux laisser tomber en marchant mon chemin, dit-elle de quelqu'un de ces épisodes de rencontre, il trouvera sa place avec les autres de même nature. » Le bon esprit de Mme de Motteville, qui l'a portée à ne consulter sur ces choses éloignées que de bons témoins, donne à ces hors-d'œuvre plus d'intérêt qu'elle n'ose en prétendre. Sainte-Beuve eût pu d'ailleurs ajouter que ces « flambeaux » sont parfois si fréquents et si étendus qu'on en pourrait tirer un cours fort substantiel sur les relations extérieures de la France à l'époque de Mazarin : l'Espagne, la Suède ont aussi leur part, et la Pologne n'est pas oubliée.

Puisque Mme de Motteville se plaisait aux « belles comédies », le mariage de Wladyslaw IV avec Marie de Gonzague offrait tout

(1) M. Lanson (Bossuet, 5e édition, 1901, p. 31 et 141) note que Mme de Motteville a mis en diverses occasions ses connaissances ou ses informations particulières au service de Bossuet.

ce qu'il fallait pour retenir son attention : les comédies du temps étaient plus romanesques que comiques et le romanesque ne manqua pas à ce mariage ; tous les acteurs en apportèrent leur part. L'ascendance de la nouvelle reine de Pologne, son passé, les circonstances de son mariage, l'avenir qui l'attendait, tout porte la marque de l'époque. « Le Roi de Pologne, dit Mme de Motteville, roi par élection, légitime héritier de la Couronnne de Suède, voulant se marier... s'arrêta à Mme la Princesse Marie qu'on lui avait proposée ainsi que d'autres... Elle l'avait déjà pensé épouser du vivant du duc de Nevers son père, qu'elle était plus jeune, si bien que cette affaire venant à se proposer tout de nouveau, elle fut facilement reçue par les intéressés ».

Facilement est bientôt dit : mais l'effort réalisé par Marie de Gonzague pour parvenir à cette couronne manquée une première fois, témoigne d'une ténacité d'esprit vraiment rare. Ce n'était pas, comme on le croit trop, des âmes élevées dans la ouate, nourries de sucre et de miel, que la plupart des Précieuses — la princesse Marie en était, — et ni Mme de Chevreuse, ni Mme de Longueville, ni la Grande Mademoiselle ne déployèrent plus qu'elle d'énergie et de volonté. Mme de Motteville se plaît à répéter que son héroïne était « Fille du souverain » ; mais elle n'ignorait pas les difficultés qu'il lui avait fallu vaincre avant d'avoir pu se composer une sérieuse physionomie de princesse souveraine.

Le prestige qu'elle tenait de la dignité et de la personne de son père, Charles Ier de Gonzague, était des plus minces. Quand on lit que ce Gonzague descendait à la fois du fameux Connétable de Bourbon et du fameux Comte de la Mark, du « sanglier des Ardennes », on se figure un homme terrible. Il n'en était rien : d'abord duc de Nevers et de Rethel, il règne de 1627 à 1637 sur Mantoue et le Montferrat dont il a hérité ; or, dès 1628, Charles de Gonzague est un simple prince *in partibus*, l'empereur Ferdinand II ayant suscité contre lui Don Ferdinand, duc de Guastalla, et chassé ainsi Charles de ses Etats malgré le secours de la France. En 1637, les progrès de Gustave-Adolphe en Allemagne rendent l'Empereur plus traitable et l'amènent à reconnaître les droits du prince de Gonzague. Pourtant, celui-ci a si peu de confiance dans l'avenir qu'il rêve de quitter son petit Etat et, en 1632, un aventurier qui avait vent de ces projets lui propose de le faire nommer roi de Pologne. C'est l'inévitable Tallemant des Réaux qui nous conte la

chose : le fait seul d'avoir prêté l'oreille aux propos d'un tel homme suffirait à ridiculiser le souverain le plus sage. Le grand électeur qui disposait à son gré du trône de Pologne était un régent du collège de Sedan, du nom de Jacques Roussel (1). Il était venu dans cette ville des seigneurs polonais qui l'avaient pris « pour les instruire : et comme on ne touche pas toujours de l'argent à point nommé, quand on vient de si loin, et que peut-être il leur faisait faire la débauche, il fut contraint de s'engager pour eux... Ces MM. les Polonais voyant que leur argent ne venait point, partirent sans dire adieu. Roussel mis en action par les créanciers... s'achemina vers la Pologne... Ils le reçurent avec toute la civilité imaginable et ne lui rendirent pas seulement la somme dont il avait répondu, mais lui payèrent largement son voyage. Cependant Roussel ayant rencontré une heureuse conjoncture pour lui, car il était question d'élire un roi et il était très versé à faire des harangues, se fit connaître des principaux palatins du pays ; de sorte qu'à son retour il alla trouver le cardinal de Richelieu à La Rochelle, à qui il dit qu'il avait pouvoir de faire roi de Pologne qui il lui plairait et lui montra quelques pièces par écrit pour justifier ce qu'il disait. Le cardinal qui le prenait pour un fou et qui ne songeait pas à se faire roi de Pologne, le congédia. De sorte que notre homme va trouver M. de Mantoue qui toute sa vie a eu des desseins assez chimériques. » Le hasard voulut que le père de Marie de Gonzague eut alors « l'Empereur et le Roi d'Espagne sur les bras » : ceci fit qu'il « ne voulut pas écouter » Roussel. Après avoir pesé ses chances, il avait donc trouvé Roussel plus léger que l'Empereur et le Roi d'Espagne : il n'était assurément pas tout à fait fou et le sort le récompensa de cet accès de bon sens en le laissant libre possesseur de ses deux principautés jusqu'à sa mort et en faisant élire au trône de Pologne ce Wladyslaw Wasa qui devait un jour épouser Marie de Gonzague. « Les voies de Dieu sont admirables », a dit quelque part Bossuet.

La mère de la princesse Marie, elle-même « princesse de Lorraine et fort belle » mourut jeune après avoir inspiré, souvent à son insu, de grandes passions dont quelques-unes assez extraordinaires et incontestablement désagréables : « Mademoiselle de

(1) Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, Paris, Levavasseur, 1834, t. III, p. 365-370.

Rohan, la bossue, dit encore Tallemant, avait une passion, la plus démesurée qu'on ait jamais vue, pour Mme de Nevers, mère de la reine de Pologne. Quand elle entrait chez cette princesse, elle se jetait à ses pieds et les lui baisoit... Elle ne pouvait passer un jour sans la voir ou lui écrire, si elle était malade : elle avait toujours son portrait, grand comme la paume de la main, pendu sur son corps de robe, à l'endroit du cœur. Un jour l'émail de la boîte se rompit un peu ; elle le donna à un orfèvre à raccommoder à condition qu'elle l'auroit le jour même. Comme il travaillait à sa boutique, l'émail s'*envoila*, comme ils disent, parce qu'une charrette, fort chargée en passant là tout contre, fit trembler toute la boutique. Elle y alla pour le revoir et fit des enrageries épouvantables à ce pauvre homme, comme si c'eut été sa faute que ce portrait n'était pas raccommodé... Elle pensa se jeter par les fenêtres, quand Mme de Nevers mourut, et on dit qu'elle hurlait comme un loup. Quand elle mourut, on l'enterra avec ce portrait (1). »

Issue d'un père « chimérique » et sans puissance réelle, héritière par contre des charmes d'une mère belle à troubler des cœurs féminins, Marie de Gonzague était fort éloignée de toute espèce de trône : aussi peu désireuse de titres vides que d'amours illusoires, elle semble avoir voulu dès sa jeunesse se lier à des hommes destinés au gouvernement, en même temps qu'à de grands et sincères passionnés ; et Mme de Motteville a si bien conté cette succession de romans qu'il n'y a qu'à lui passer la plume : « Monsieur, père du feu roi, dit-elle, lorsqu'il était présomptif héritier de la Couronne, en avait été amoureux. » Faire tomber amoureux de soi Gaston d'Orléans, héritier présomptif du trône de France, ce n'était pas mal pour une ingénue ; c'était même un peu trop beau. « La Reine mère, Marie de Médicis, qui avait d'autres desseins pour Gaston... craignant les effets de sa passion, fit mettre la princesse Marie au bois de Vincennes, où elle fut quelque temps l'innocente victime d'une louable affection. » Déjà perce chez Mme de Motteville une sympathie qui ira s'accentuant à chaque page, à mesure que s'accuseront les injustices du sort et que Marie de Gonzague déploiera plus d'ingéniosité pour atteindre son but. « L'inconstance des hommes, poursuit-elle, les disgrâces de la Reine Maris de Médicis, dans lesquelles le prince s'enveloppa, donnèrent

(1) Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, t. III, p. 66-67. Mmes de Rohan.

une prompte fin à ce petit roman. Lorsqu'un héros finit son amour à la première aventure fâcheuse qui lui arrive, il est à croire que l'héroïne n'en doit pas être contente, que l'histoire n'en doit pas être belle. Cette passion qui fit d'abord beaucoup de bruit, qui sans doute avait fait impression dans le cœur de la Princesse Marie, fut de peu de durée dans l'âme de Monsieur. » Evidemment, l'ingénue avait lieu de se plaindre : Gaston d'Orléans, le plus plat personnage de son temps, le moins sincèrement sentimental des amoureux, était l'homme le plus propre à désespérer un cœur de jeune fille et une âme délicate de précieuse. « Le souvenir en fut amer à celle qui se vit oubliée », « elle a toujours haï le duc d'Orléans d'une haine irréconciliable », conclut Mme de Motteville qui lui donne raison et défend son sexe. Pour nous, il nous est bien difficile de défendre le nôtre en la personne de Gaston d'Orléans qui n'eut l'estime ni de sa mère, ni de son père, ni de sa femme, ni de sa fille : dans cette affaire d'amour il faut être avec Mme de Motteville pour Marie de Gonzague.

C'est après ces espérances déçues d'un amour presque royal qu'on parla de marier cette princesse « pour la première fois » au roi de Pologne, Wladyslaw IV Wasa. « Sa beauté, dit son chroniqueur semi-officiel, Le Laboureur, luy avoit esté vantée par Jean Zawadzki, gentilhomme polonais qu'il avoit dépesché en France. d'où il rapporta son pourtrait (1). » C'eut été avoir trop de part aux sourires de la fortune que de devenir reine si vite, après avoir failli être duchesse d'Orléans : « ces sortes de propositions ne réussissent pas toujours », écrit en souriant Mme de Motteville. Dans les premiers jours d'octobre 1635, nous dit A. Wolynski (2), un P. Valeriano Magno, capucin débrouillard qui jouissait de la

(1) Il existe à la bibliothèque Krasinska, à Varsovie, un curieux portrait que le public a pu voir en juin 1911, à l'exposition du « Vieux Varsovie » à l'Hôtel-de-Ville et qui représente une Marie-Louise de Gonzague dans laquelle il m'est impossible de reconnaître la grassouillette, puis corpulente reine de Pologne : la tête est fine avec un teint d'anémie, les épaules nues et menues surmontent une poitrine très plate étroitement corsetée dans un fourreau d'où rien n'émerge, encore que le décolletage descende très bas. Cette personne semble avoir de 18 à 20 ans. Ne serait-ce pas le portrait remis à Zawadski ? C'est le n° 515 de la publication Pamiatki Starej Warszawy Warszawa, 1911, 160 p. plus 38 non numérotées.

(2) A. Wolynski, *Stosunki Galileusza z Polska* (Rapports de Galilée avec la Pologne) dans la revue hebdomadaire *Tygodnik Ilustrowany*, année 1878, p. 260.

confiance du roi de Pologne et méritait celle de l'empereur Ferdinand II, avait quitté Vienne pour Varsovie, chargé d'une mission d'un caractère tout matrimonial. Peu de jours après, avait lieu une diète où il devait être question du mariage du roi : avant la fin de cette diète, une première princesse offerte à Wladyslaw IV, Elisabeth, fille de Frédéric, palatin du Rhin, était mise hors de cause, et cela grâce aux intrigues du P. Magno. La diète terminée, Wladyslaw se rend à Danzig, le P. Valeriano Magno le suit et, le sachant curieux de choses scientifiques, l'amène à Krieger et à Hevelius : entre temps, il ne néglige pas de l'entretenir des mérites de l'alliance autrichienne et des charmes de l'archiduchesse Cécile-Renée. Wladyslaw se rend à Wilna, le bon père ne le lâche pas d'une semelle ; le roi chasse l'aurochs à Bielowej, Magno brave fatigues et intempéries. Résultat : Marie-Louise de Gonzague à son tour passa au second plan et Wladyslaw épousa Cécile-Renée.

Marie-Louise, dépitée de cet échec qui la faisait plus souffrir dans son amour-propre que dans ses affections, sortait néanmoins de cette épreuve avec l'allure de ces princesses dont on fait des reines. Son père mourut, son cousin, héritier du Mantouan, disputait à grand'peine son petit Etat à l'Espagne et à la Savoie. Elle, de Paris, grand bureau de la politique européenne et des mariages royaux, s'applique à gouverner son duché de Nevers et à faire « figure de souveraine ». A l'emplacement actuel de la Monnaie, entre le Pont-Neuf et la tour de Nesle, dans son magnifique hôtel de Nevers, elle semble mener « une vie douce, agréable avec ses amis », avec des Précieux et des Précieuses de toutes nuances, « ne songer qu'à jouir du plaisir que donne la société des honnêtes gens » ; mais Mme de Motteville nous empêche de nous laisser prendre à ces apparences. Marie de Gonzague n'est « pas tout à fait exempte de chagrin », ayant « peu de biens, peu de maris à son service » ; elle cherche, elle cherche un homme qui lui ressemble.

Et, très observatrice, très connaisseuse, très experte déjà, très psychologue, quoiqu'en ait dit le savant historien polonais Korzon (1), elle trouve. Cinq-Mars, le favori de Louis XIII, l'ennemi de Richelieu, le héros du roman d'Alfred de Vigny, a senti son ambition s'exacerber à l'approche de la princesse Marie : un furieux roman

(1) *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, t. Ier, p. 339.

d'amour conscient et voulu s'ébauche entre ce jeune homme de vingt-deux ans et cette femme qui voulait être dominatrice et qui s'irritait de n'avoir encore, à trente ans, dominé personne : « Cinq-Mars pendant sa faveur l'ayant aimée, écrit l'amie d'Anne d'Autriche, elle l'écouta favorablement. Sa passion lui plut ; par ces sentiments, il entra dans de grands desseins qui le firent périr, se laissa flatter de l'espérance qu'il deviendrait Connétable, qu'avec cette qualité et l'éclat de sa faveur, il pourrait être digne mari de la fille d'un souverain ». Tout le monde sait comment ces espérances prirent fin : Richelieu obtint du roi les têtes de Cinq-Mars et de Thou, les fit exécuter et « couvrit tout de sa robe rouge ». Ce fut pour Marie un coup « sensible et qui ne lui fut nullement honorable », note Mme de Motteville ; « elle rendit son amitié publique et lui causa beaucoup de confusion ». Cette mauvaise aventure qui l'avait beaucoup discréditée semblait avoir beaucoup diminué de ce noble orgueil qui n'abandonne guère les personnes de cette naissance ; elle avait sujet de croire qu'il n'y avait plus de bonheur dans la vie pour elle, que toutes choses lui devaient être contraires. Et Scarron, pas encore cul-de-jatte, mais déjà poète, ne fait en chantant la douleur de la princesse, que confirmer l'opinion de Mme de Motteville dans le sonnet suivant :

Pour Mademoiselle de XX sur la mort de M. de Cinq-Mars.

« L'adorable Daphnis n'a vécu qu'un moment,
Un rigoureux trépas pour jamais nous sépare :
O ciel ! avais-tu fait un chef-d'œuvre si rare,
Pour le perdre si tôt et si cruellement ?
Vis-tu jamais mortel plus beau ni plus charmant,
Soleil, qui te cachas à cet acte barbare ?
Et depuis ce malheur où ma raison s'égare
Me vois-tu quelquefois exempte de tourment !
Hélas ! incessamment je soupire et je pleure,
Un juste désespoir me transporte à toute heure ;
Dans les seules horreurs, je trouve des appas.
Tout le monde m'en loue et parle de ma flamme,
Mais moi plus justement sans cesse je me blâme
D'avoir perdu Daphnis et de ne mourir pas. »

La façade de cette existence tourmentée restait pourtant imposante et intacte aux yeux des indifférents. La princesse n'avait guère perdu de sa beauté : « le port est majestueux, dit le duc

d'Aumale qui a son portrait sous les yeux, la tête régulière, intelligente, le regard impérieux, presque dur ; elle a tous les traits accentués du courage, de la volonté, de la force, sans ce vernis de grâce qui donne comme un air de famille aux portraits des femmes du XVII[e] siècle... Elle entre dans sa maturité avec une attitude hautaine et dédaigneuse : les soupirants sont écartés », quand ils ne joignent à l'amour ni les talents ni la puissance politique qui assurent l'avenir d'une princesse. Le marquis de Gesvres, en 1643, quitte l'armée pour la rejoindre, manque la victoire de Rocroy, n'essuie d'elle que des froideurs et, désespéré, court se faire tuer devant Thionville. Marie de Gonzague cherche un nouveau Cinq-Mars plus prestigieux, plus noble et plus redoutable. « Dissimulant avec art un certain embarras d'affaires... elle tient en face du Louvre une manière de cour. Le salon de la Marquise de Rambouillet était sur son déclin, celui de M[me] la Princesse (de Condé) était rarement ouvert ; M[me] de Longueville partait pour Munster ; le « cabinet de la princesse Marie » devint le rendez-vous de la société polie et des beaux esprits. M. le Duc d'Anguien (le grand Condé) s'y plaisait. Il trouvait là... une nature vaillante qui, de l'avis du duc d'Aumale, attirait son esprit sans avoir prise sur son cœur (1). » S'aimèrent-ils ? S'aimèrent-ils platoniquement ? On est allé jusqu'à prétendre, contre toute vérité et même contre toute vraisemblance, que Condé et Marie de Gonzague étaient les pères et mère de Marie Casimire de La Grange d'Arquien, femme du roi Sobieski. Quoi qu'il en soit, il y avait grande apparence que le duc d'Anguien deviendrait, entre les mains de Marie de Gonzague, un Cinq-Mars de grande allure qui, appuyé sur sa qualité de prince du sang et sur ses victoires, pourrait ruiner sans peine le pouvoir si mal assis de Mazarin. L'Hôtel de Nevers était à certains jours le quartier général du parti des importants, c'était un signe ; Marie de Gonzague devenait une seconde M[me] de Chevreuse : il fallait agir.

Il y a quelque dix ans, un président du Conseil de la République française ayant un ministre des finances fort habile, mais fort encombrant parce que partisan d'un impôt très radical sur le revenu, se tira d'affaire en offrant au gêneur pour cinq ans le gouvernement de l'Indo-Chine avec des pouvoirs illimités : l'expédient

(1) D'Aumale (duc), *Histoire des Princes de Condé*, Paris, Calmann Lévy, 1889, 5[e] vol. p. 21-25, 4[e] vol. p. 174.

réussit ; l'Indo-Chine fut admirablement gouvernée, l'on fut quelque temps à ne plus parler de l'impôt sur le revenu et le ministère vécut de longs mois. Mazarin connaissait cette méthode de gouvernement : mais ne pouvant envoyer Marie de Gonzague gouverner le Canada ou les Antilles, il résolut du moins de la marier au loin pour être tranquille en France et d'utiliser ses talents politiques à l'étranger pour le plus grand profit de l'influence française. C'était tout ce qu'elle demandait : enfin, elle faisait sa rentrée dans la vie avec derrière elle tout le prestige d'un grand royaume. Quitter Paris, habiter un lointain royaume était d'ailleurs moins grave qu'on ne se l'imagine, pour cette princesse qui ne semblait pas pouvoir vivre à Nevers. Si elle possédait le duché de Nevers, sa grand'mère, Henriette de Clèves, avait régné sur les bords du Rhin, son père sur Mantoue. « Il fut peut-être monté sur le trône de Byzance, dit le duc d'Aumale, s'il ne s'était attardé à guerroyer contre Richelieu. » De fait, il avait une Paléologue pour aïeule et la famille des Gonzague était bien le type de ces maisons entreprenantes du nord de l'Italie, maisons mi-françaises et mi-italiennes qui, pendant tout le Moyen Age avaient donné à Byzance des Césars et des Basilissas. La figure et le caractère de Marie de Gonzague-Montferrat n'eut pas été indigne des Yolande de Montferrat, des Anne de Savoie dont le maître, Charles Diehl, a serti les profils tourmentés et volontaires dans l'or encore nombreux de Byzance agonisante (1).

Byzance n'existait plus, mais la Pologne occupait dans les préoccupations de la France grandissante une place analogue à celle qu'y occupe actuellement la Russie. Wladyslaw IV devenu veuf parlait de se remarier : le portrait de Marie de Gonzague fut remis devant ses yeux, il s'enflamma, il en porta sur lui une reproduction. Mazarin irrita son désir en lui proposant trois princesses : Mlles de Longueville, de Guise et de Nevers. Jean Casimir, frère du roi, qui les avait vues toutes trois en 1640, affirma ses préférences pour cette dernière. Wladyslaw IV crut pouvoir épouser une princesse qui ne le liait, pensait-il, à la politique d'aucune puissance. Mazarin, au contraire, jugea, dit Mme de Motteville, que « cette princesse qui n'avait point d'intérêts qui lui

(1) Charles Diehl, *Figures byzantines*, 2e série. Armand Colin, 1908, 1 vol. in-12, 353 p., p. 226-270.

fussent contraires, qui était pauvre, accablée de la mauvaise fortune, en aurait beaucoup de reconnaissance ». Quant à Marie de Gonzague, elle espéra satisfaire librement son goût pour l'action et le gouvernement : et ce fut elle surtout qui profita de la situation. Pour parler sans phrases, elle devait plus tard rouler Wladyslaw et même Mazarin, son maître en diplomatie.

En attendant, le commun intérêt de Wladyslaw, de Mazarin et de Marie de Gonzague à ce mariage est évident pour Mme de Motteville qui a la clairvoyance des femmes veuves de tous leurres amoureux : « toutes ces choses ensemble, dit-elle, firent que le cardinal envoya Brégy, ambassadeur en Pologne, pour négocier ce mariage et il réussit si bien qu'il fit résoudre ce roi à envoyer demander la princesse Marie. » La négociation fut longue, pénible ; elle dura dix-huit mois : « La maison d'Autriche dont les mariages ont fait toute la puissance, voulut encore une fois, dit Le Laboureur, la renouveler par le moyen d'une nouvelle alliance : elle fit au Roy de Pologne plusieurs offres pour l'engager et luy voulut mesme promettre encore une fois les duchés d'Opolie et de Ratiborie dans la Silésie, dont l'espérance fondée sur la parole du défunt Empereur lui avait fait espouser la fille ; mais il méprisa l'odeur empoisonné de ce bouquet » et voulut « faire satisfaction à l'amour de ce que l'intérest avoit forcé ses premières inclinations ». Dans les mémoires anonymes publiés par M. Woyciecki sur les règnes de Sigismond, Wladyslaw et Jean Casimir (1), il est question de mariages négociés par l'Autriche entre Wladyslav IV et « la fille de l'archiduc du Tyrol, Léopold ou la sœur du duc de Florence ». Dans une lettre du 26 août 1645, à la veille même de l'entente définitive, la princesse Marie apprend à Brégy : « Il est encore passé un ambassadeur du roy d'Espagne pour Poulongne, dont la principale instruction estoit d'essaier à rompre cette affère par mille calomnies de moy ; la dessus la Reine (de France) dit : « J'orès suject de me plindre du roy de Poulongne, s'il pouvait s'imaginer que luy voulusse donner une fame où il y eut quelque chose à redire, et je vous marie comme ma fille ». Parlant du voyage de Pologne, Marie ajoute, en personne accoutumée aux déceptions : « Je mets dans tous mes discours toujours cette chose, *sy je le fais* (2). » Sur ce, le comte Gérard Donhoff, Pala-

(1) Warszawa, Orgelbrand 1846, 2 vol. in. 8°
(2) Aumale (Duc d'), *Histoire des princes de Condé*, t. V, pièces justifica-

tin de Poméranie, vient de Pologne à la tête d'une Ambassade extraordinaire de son roy pour rattraper ce mariage. Marie n'en reste pas moins très anxieuse ; elle ne néglige aucun moyen féminin ou autre de faire impression sur l'Ambassadeur et de complaire à son futur mari. Le 17 septembre, elle écrit à Mazarin une lettre très agitée dans laquelle elle demande de l'argent pour acheter des étoffes et..... des mulets : « En Poulongne, lisons-nous, il ne se trouve ni toilles ni dentelles, aucune estoffe d'or, d'argent et de soie que celle que les particuliers pour leur service mandent exprès à Venise ; l'on fit à la feue Reine une partie de ses habits en France ». « L'Ambassadeur de Poulongne est cause que je mène des mulets ; il m'a dit que le roi son mestre luy avoit ordonné de me prier d'en mener à cause qu'il n'i a en Poulongne que ceux qu'il fait venir d'Italie ou autres lieux » (1). Et elle achète des mulets. Que ne ferait-on pas pour être reine ?

Elle le fut donc ; le 26 septembre 1645, les Ambassadeurs polonais furent reçus à Fontainebleau pour signer le traité. Le premier contact entre la princesse et ses futurs sujets fut plein de réserve et de discrétion : Mme de Motteville y joua un rôle qui ne fut pas sans importance ; elle servit de paravent à la chrysalide qui devenait papillon, à la princesse qui se sentait devenir reine, mais qui ne l'était pas encore : « Quand ils entrèrent dans le Grand Cabinet de la Reine de France, la princesse Marie se leva pour ne pas être présente à la harangue et se retira dans un des coins du cabinet pour les voir de loin. Elle se servit de moi pour se cacher à eux ; me mettant devant elle, j'empêchai qu'elle ne fût d'abord aperçue de ces hommes qui devaient être ses sujets. Après cette cérémonie qui ne dura pas la longueur d'un compliment, ces gens qui étaient très habillés à la Française, qui ne paraissaient point étrangers, demandèrent où elle était. Quelques-uns d'entre eux qui la connaissaient, l'aperçurent, la montrèrent à l'Ambassadeur. Nous vîmes qu'ils se tournèrent de son côté pour la saluer ; comme je ne la cachais pas beaucoup, malgré les façons qu'elle faisait, l'Ambassadeur en se retirant, après l'avoir distinguée, lui fit une profonde révérence, ceux de la suite en firent autant. » Ce fut tout pour cette fois. Le lendemain, Marie de Gonzague, qui

tives, la princesse Marie de Gonzague à M. de Brégy, 26 août 1645, p. 413.
(1) *Idem* et p. 414.

n'usait plus de paravent, en imposait déjà et à l'Ambassadeur de Pologne et à son historiographe féminin : « En l'audience qu'il eut d'elle le lendemain, dit Mme de Motteville, l'Ambassadeur la traita de Majesté avec les mêmes respects que si elle eût déjà été Reine. Quelques jours après, le contrat fut signé dans la Chambre du Roi en présence de toute la Cour sans nulle cérémonie : elle ne changea pas de manière pour être accordée à un Roi. » Elle avait le calme que donne la certitude du triomphe.

Ce calme est d'autant plus frappant que tout semble en émoi à la cour et à Paris. « La Chasse, les Promenades, la Comédie, le Bal » animaient « ce beau désert » de Fontainebleau, où l'on goûtait « à son aise l'air des bois ». Le roi donna un grand souper le jour où le contrat fut signé. Malheureusement, comme on était plus près du désordre des temps de Louis XIII que de l'organisation du service de la bouche tel qu'il devait être sous Louis XIV, il manqua quelque chose, dès le premier service : « il n'y avait point eu de bouillon » à cause d'une « dispute entre les officiers ». Si pareil malheur arriva à Vatel, ce ne fut pas pour s'être disputé avec Gourville et l'on en était déjà au rôti : la nuance qui distingue ces deux catastrophes culinaires est appréciable. Ce n'est pas tout : « l'ordre fut si mal observé par les officiers du Roi que les Etrangers sortant assez tard marchèrent toujours sans lumière jusques au grand escalier de l'appartement du Roi. On avait oublié qu'on les ferait sortir par là… La Reine, après avoir un peu grondé de toutes ces bévues, se mit à rire, dit que jamais la France n'avait pu se régler dans les grandes choses, ni dans les petites, qu'il fallait avoir patience. »

Mais l'émoi devait être plus général encore, quand, un mois après, Paris vit arriver une seconde ambassade polonaise venue pour assister au mariage par procuration de Marie de Gonzague et de Wladyslaw. Cette ambassade était conduite par l'évêque de Varsovie, Wenceslaw Leszczynski et Christophe Opalinski, Palatin de Posnanie, « tous deux très considérables, dit Le Laboureur (1), pour leurs dignités, pour la Noblesse de leurs maisons et pour l'intelligence de la Langue Française qu'ils parloient assez

(1) Le Laboureur (Jean), *Relation du voyage de la Reyne de Pologne et du retour de Mme la Mareschalle de Guébriant*, Paris, Jean Camusat et Pierre Lepetit MDCXLVII, 6 p. non numérotées, 1re partie 215 p., 2e, 264 p., 3e 365 p. 3 non numérotées, in-8, 1re partie, p. 3.

bien pour des estrangers (1). Leur suite estait fort grande et composée de plusieurs gentilshommes très lestes, outre lesquels il vint encore bon nombre des principaux seigneurs du pays, dont la dépense honora beaucoup cette ambassade. Paris admira la magnificence de leur entrée qu'il met la première du nombre des choses remarquables de ce siècle pour en conserver éternellement la mémoire... Toute l'Europe a vu les récits que l'on en a fait ».

Celui de Mme de Motteville est certainement des plus pittoresques et des plus exempts de partialité : « Le peuple était dans les rues, dit-elle, les Personnes de qualité aux fenêtres, le Roi, la Reine étaient au balcon qui donne sur la place, à dessein de les voir... Je fus les voir passer à la Place Royale, chez Mme de Villesavin, où la Dame du logis nous donna une grande collation ; nous y rencontrâmes une bonne compagnie pour la manger. » Confortablement installée pour jouir du spectacle, Mme de Motteville ne tarit plus : « Ils firent leur entrée par la porte de Saint-Antoine, avec beaucoup de gravité, le meilleur ordre du monde. Premièrement, nous vîmes passer une compagnie de gardes à pied, habillés de rouge, de jaune, avec de grandes boutonnières d'orfèvrerie sur leurs habits. Ils étaient commandés par deux ou trois officiers richement vêtus, fort bien montés. Leurs habits étaient composés d'une veste à la Turque fort belle, d'un grand manteau à manches longues qu'ils laissaient pendre négligemment sur un côté du cheval. Leurs vestes étaient enrichies de boutons *de rubis, de diamants, de perles*, les manteaux doublés de même que les vestes. Ensuite de cette Compagnie, il en parut une autre... commandée par des officiers plus richement vêtus. Leurs vestes, leurs manteaux étaient de la couleur de leurs Eiducs de vert de gris de lin. Nous vîmes encore deux autres Compagnies à cheval qui portaient les mêmes livrées... excepté que ceux-ci étaient vêtus de plus riches étoffes, que les harnois des chevaux étaient plus beaux, qu'ils avaient *plus de pierreries*. Après eux venaient nos Académistes qui pour faire honneur aux étrangers, déshonneur à leur pays, étaient allés au devant d'eux ; mais ils parurent pauvres,

(1) Le terme de considérable se justifie non seulement par les titres de ces personnages (Opalinski était de plus grand maréchal de la couronne), mais aussi par l'illustration de leurs noms et par le luxe de leurs demeures à Varsovie. Voir à ce sujet *Adama Iarzebskiego Gosciniec abo opisanie, Warszawy, 1643*. Warszawa, 1909, XXVII-176, p. 99 et 107.

leurs chevaux aussi, quoiqu'ils fussent chargés de rubans, de plumes de toutes couleurs. En cette occasion, la mode des Français de ne porter pour toute parure que des rubans, fut trouvée chétive, ridicule. Après ces Compagnies, venaient beaucoup de seigneurs polonais, chacun avec leur train, leur livrée, vêtus de gros brocart d'or et d'argent. Leurs étoffes étaient si riches, si belles, les couleurs si vives, que rien au monde n'était si agréable. Sur ces vestes on voyait éclater les diamants. » Vraiment, tous ces brillants tiennent fort au cœur de Mme de Motteville ; n'y en aurait-il pas eu quelques-uns de faux? Mais passons : « Un des principaux officiers, pour marque de dignité, portait trois plumes de coq à son bonnet, l'ornement de son cheval était composé de ces mêmes plumes. » Mme de Motteville devient indulgente aux plumes de coq ; il est vrai que celles-ci étaient polonaises. Elle poursuit : « Quelques-uns de leurs chevaux étaient peints de rouge ; cette mode, quoique bizarre, ne fut point trouvée désagréable. » Ces chevaux eussent été sans doute de nos jours de fort belles montures pour un cortège de Mi-Carême ; mais ils plaisent à Mme de Motteville, badaude un peu à la façon de Mme de Sévigné et des Parisiens de Montesquieu. C'est une chose évidemment extraordinaire que d'être Polonais, même quand on est cheval. La fin du cortège ne le cède en rien au reste : « Le Palatin et l'Evêque de Varsovie... choisis par le roi de la Pologne pour venir épouser la princesse Marie, pour la lui mener... marchaient les derniers... Le Palatin était beau de visage, il avait le teint beau, les yeux noirs ; il avait bonne mine, n'avait rien de différent des nôtres, pas même les cheveux rasés. » La « raisonnable Mélise », la femme qui se fût donnée volontiers comme « habitante de Randan » (village d'Auvergne où les veuves ne se remariaient pas) aurait-elle senti son cœur battre à la vue d'un Polonais? ce fut du moins le cas de plus d'une dame de la cour. « Après eux étaient le duc d'Elbœuf, le prince d'Harcourt... envoyés par la Reine avec une douzaine de personnes de condition pour les recevoir ; les carrosses du Roi, du Duc d'Orléans, du Cardinal y avaient été envoyés ; mais à dire vrai, ils parurent vilains en comparaison de ceux que les Etrangers avaient amenés qui avaient traversé toute l'Allemagne... Ces carrosses étaient argentés d'argent massif, partout où les nôtres ont du fer... Enfin tout ce qui se vit était digne de la montrer en parade... Nos Français au

lieu de se moquer des Polonais, comme ils en avaient eu le dessein, furent contraints de les louer, d'avouer franchement à l'avantage de cette nation que leur entrée méritait nos admirations. »

Mme de Motteville n'est donc pas de ces Français qui voient venir les Polonais avec l'idée préconçue qu'on pourra se moquer d'eux. Pourtant, elle met à certains moments une sourdine à son admiration et avoue, elle aussi, discrètement des sentiments assez éloignés de l'enthousiasme : « L'ambassade des Polonais, dit-elle, nous représente cette ancienne magnificence qui passa des Mèdes chez les Perses, dont le luxe nous est si bien dépeint par les anciens auteurs. Quoique les Scytes n'aient jamais été en réputation d'être adonnés à la volupté, leurs descendants, qui sont à présent voisins des Turcs, semblent vouloir en quelque façon imiter la grandeur, la majesté du Sérail. Il paraît encore en eux quelques vestiges de leur ancienne barbarie. » Et elle ne croit pas nous devoir laisser ignorer des détails dont la saveur un peu forte parfume sa plume réaliste : « Il faut avouer que leur magnificence tient beaucoup du sauvage ; ils ne portent point de linge ; ils ne couchent point dans des draps comme les autres Européens, mais dans des peaux de fourrures où ils s'enveloppent. Ils ont sous leur bonnet fourré la tête rasée, ne conservent de cheveux qu'un petit toupet sur le haut de la tête qu'ils laissent pendre par derrière. Pour l'ordinaire ils sont si gras qu'ils font mal au cœur ; en tout ce qui touche leurs personnes, ils sont malpropres. » Impossible d'offenser plus « furieusement » l'odorat d'une jeune femme dont le nom figure dans le Grand Dictionnaire des Précieuses. Ses sympathies pour la Pologne en furent assurément diminuées et il lui échappe, peu de lignes plus loin, de dire : « On eut quelques desseins de célébrer ce mariage avec les cérémonies requises en de telles occasions, afin de faire voir la grandeur de la France *à cette barbare Nation.* »

Comme pendant à ce tableau pittoresque de l'ambassade polonaise, Mme de Motteville nous offre un instantané saisissant de Marie de Gonzague en pleine apothéose : « Je la fis voir, dit-elle, comme elle s'habillait pour cette célèbre journée. Je la trouvai belle, plus blanche ce me semble qu'à son ordinaire, quoiqu'elle le fût beaucoup de son naturel ; mais les Dames dans les grandes occasions ne se contentent jamais de ce que la Nature leur donne. » Marie de Gonzague se poudrait à ce qu'il paraît. « Elle était de

belle taille, d'un embonpoint raisonnable. Elle avait les yeux noirs, beaux, les cheveux de même couleur, le teint beau, les dents belles. Les autres traits de son visage n'étaient ni beaux ni laids ; mais tout ensemble, elle avait de la beauté, avec un grand air dans toute sa personne qui convenait à une reine (1). Elle paraissait mériter ce qu'elle avait pensé avoir en épousant le duc d'Orléans, ce qu'elle allait être alors en se mariant à un Roi. Son habit de noces était un corps avec une jupe de toile d'argent blanche, en broderie d'argent. Par-dessus cet habit, elle avait eu le dessein de mettre son manteau royal à la Polonaise qui est blanc semé de grandes flammes d'or ; mais comme le mariage se fit sans cérémonie, la Reine fut d'avis qu'elle ne le mît point. Elle demeura donc avec ce corps : cette jupe blanche qui était faite pour mettre dessous, était trop courte, n'avait pas la gravité requise pour cette occasion. Elle était parée des perles, des diamants de la Couronne que la reine avait accommodés ensemble de ses mains. Cette parure était accompagnée d'une couronne fermée, faite de gros diamants, de grosses perles, d'un grand prix. Quand elle fut prête de mettre la couronne sur sa tête, elle douta si elle devait le faire que la cérémonie ne fût achevée et me commanda d'aller le demander à la Reine qui me fit l'honneur de me dire qu'elle n'était pas encore en droit de cela. » Ce manteau royal, cette couronne refusés au dernier moment, c'était là autant de petites piqûres qui eussent cruellement blessé l'amour-propre d'une femme ordinaire. Marie de Gonzague eut la fermeté de ne point paraître les sentir : ne touchait-elle pas au moment heureux où d'humiliée on devient enviée ?

Elle alla trouver la Reine dans sa chambre et traversa une terrasse pour y arriver, en compagnie de deux de ses dames, de Mme de Motteville et de sa sœur : « les Polonais qui étaient dans la cour en bas, attendant l'heure de la messe, la voyant, se mirent à jeter de grands cris d'allégresse et lui donnèrent mille bénédictions. » Le triomphe commençait. S'étant montrée à la Reine, elle la remercia « des bontés qu'elle avoit eues pour elle », puis

(1) Comparer cette figure au portrait de Marie-Louise appartenant au comte Zamoyski, numéroté 603 dans l'édition de l'exposition du Vieux Varsovie, *Pamiatki starej Wavszawy*, p. 99 : le teint est d'une blancheur qu'accusent mieux encore d'abondants cheveux noirs et que soulignent encore les guirlandes de perles qui parent les seins, le cou et les oreilles.

s'adressa au cardinal Mazarin qui l'avait dignement servie, lui dit « qu'elle venait lui montrer si cette couronne qu'il lui allait mettre sur la tête, lui siérait bien. La Reine qui était parée de grosses perles, avec sa mante de deuil, la mena à la chapelle par la grande gallerie... L'Evêque de Varsovie célébra la messe de mariage de son Roi et de sa Reine que le Palatin épousa au nom de son Maître. Après que la messe fut dite, on lui attacha la couronne sur la tête. Ce fut M[me] de Sencey et Champagne, le coiffeur de la Reine, qui lui rendirent ce bon office. Outre les Polonais, il n'y avait dans la Chapelle, après les personnes de sang Roïal, que la Dame d'honneur de la Reine que je viens de nommer, la Maréchale d'Estrées, M[me] de Montausier, M[me] de Choisy. Ces trois dernières étaient intimes amies de la Reine de Pologne : elle avait supplié la Reine de les y souffrir. M[me] de Brégy, ma sœur et moi y étions aussi. » C'était modeste comme assistance, mais on avait préféré donner aux étrangers le spectacle d'une assemblée peu nombreuse et digne que celui d'une cohue brillante et désordonnée. « Comme les rangs ne sont point réglés, dit M[me] de Motteville, chaque prince voulait aller devant les autres... il s'éleva un grand murmure de tous côtés, tant d'anciennes disputes se renouvelèrent que la Reine jugea plus à propos d'en étouffer la suite, en faisant cette cérémonie en particulier. On commença par Mademoiselle à exclure tout le reste. »

Qu'on s'imagine la grande colère de cette piaffeuse impertinemment romanesque qu'était la Grande Mademoiselle : demandée d'abord en mariage par Wladyslaw, elle avait refusé avec un mouvement méprisant de ses belles épaules ; et on l'excluait la première de cette parade où l'acteur indispensable, le mari, retenu en Pologne par ses rhumatismes, était remplacé par un simple figurant. C'en était trop. Gaston d'Orléans, oncle du roi de France, pouvant être difficilement exclu, dut subir, par le fait même de sa présence, un autre genre d'humiliation de la part de la nouvelle Reine : « cette princesse destinée à la couronne fermée, dit M[me] de Motteville, se mit à genoux sur le drap de pied au milieu de la chapelle, le Roi du côté droit, la Reine de l'autre, Monsieur, frère du Roi, le duc d'Orléans, oncle du Roi, étaient plus bas, à genoux sur le drap de pied ; par conséquent, le duc d'Orléans fut en ce jour son inférieur. L'instant où elle se vit élevée au-dessus de cet infidèle prince, au-dessus même de la Reine, dont elle était

sujette, lorsque son père n'était pas encore souverain, fut sans doute pour elle le jour le plus agréable, le plus glorieux. » Et quand Monsieur fit sa visite obligée à la nouvelle reine, elle s'y prit d'une façon moins officielle, mais plus personnelle, pour marquer son dédain au vilain personnage qu'elle avait aimé : « il ne fut pas traité civilement », dit la Grande Mademoiselle. Il s'en vengea platement, sans esprit, à son habitude et la Reine de Pologne n'en conçut qu'un peu plus de mépris pour sa personne : « Lorsqu'elle alla dire adieu à Monsieur..., il arriva malheureusement que... Monsieur se faisait faire la barbe et ne jugea pas à propos de se pouvoir montrer avec bienséance dans cet état ; il fut obligé de la faire attendre et parce qu'elle n'avait pas vu Madame et ne faisait pas état de la voir, le temps lui dura plus qu'elle n'eût voulu, ce que je fus bien aise d'apprendre et encore plus, lorsqu'elle s'en fut allé » (1), dit la Grande Mademoiselle. Il nous revient de plus, par Mme de Motteville, qu'un valet de Gaston d'Orléans, l'abbé de la Rivière, faisant ses compliments à la nouvelle Reine, lui disait « qu'il eût mieux valu pour elle demeurer en France en qualité de Madame. Elle lui répondit fièrement que son Maître était destiné pour être Monsieur, elle pour être Reine, qu'elle était contente de sa destinée. »

Mademoiselle sut, moins encore que son père, refréner l'excès de son dépit : tout ce qui n'était point hommage à sa personne était une offense à son naïf orgueil. Mme de Motteville se contente de faire remarquer en quelques mots : « La Reine mena dîner la nouvelle Reine, la fit passer devant elle, ce que *beaucoup de personnes n'approuvèrent pas à cause que ce royaume est électif.* » Mademoiselle sait bien que dire sur ce sujet et s'efforce de rappeler chacun des acteurs de cette féerie au sentiment de sa propre dignité : « La Reine *s'avisa* de ne faire manger personne avec elle, outre la nouvelle Reine de Pologne, au dîner qui s'y fit le jour des noces, que M. le duc d'Anjou, M. le duc d'Orléans et les Ambassadeurs : *je m'en excusai...* Monsieur voulut que pour ôter à la Reine sujet de se fâcher contre moi, je visitasse celle de Pologne au Palais-Royal... J'y fus *par ordre* de S. A. R. un jour qu'il devait y avoir comédie ; j'arrivai qu'elle étoit pressée d'y aller, je

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier*, édition de 1746, Londres, 7 vol. in-16, 1er vol., p. 137-140.

n'eus que le loisir de faire mes compliments et puis je ne la revis plus, parce que la Reine mena avec elle la Reine de Pologne dans une tribune. Elle me dit de descendre dans la salle où je ne trouvai pas à propos de me trouver seule avec toutes les Dames, sans aucune princesse, en présence de tous nos étrangers : *je me retirai chez moi* au lieu d'aller à la comédie : la Reine en fut mal contente... le Cardinal Mazarin me raccommoda avec la Reine ; et l'abbé de la Rivière... me fit tant valoir le bon office du Cardinal, qu'il me persuada que je devais l'en remercier et me mena effectivement pour cela dans sa chambre : c'est la seule visite que je lui aye rendue de mon chef et encore la fis-je avec assez de regrets. *Tout cela n'aidoit pas à me faire brûler d'amour pour la Reine de Pologne* (1). » Le lendemain, grande réception : « Je ne m'y trouvai point et même je n'y voulus point aller l'après-dîner ; ainsi je n'assistai pas à cette cérémonie ; il m'avait déplu d'ailleurs *de n'avoir qu'un tabouret devant cette Reine d'un jour que j'avois toujours veue au-dessous de moi*, quoique ce fût une trop grande délicatesse, puisque la Reine la plaçait au-dessus d'elle. Cela me fit passer huit jours sans voir la Reine : le Cardinal Mazarin me trouva au Luxembourg et me voulut persuader d'y aller, je m'en excusai. » Qu'est-ce à dire? Le Roi de Pologne avait demandé la main de Mademoiselle qui l'avait refusée avec hauteur ; Marie de Gonzague accepte cette couronne méprisée et Mademoiselle entre dans une fureur où il semble qu'il y ait de la jalousie. C'est au moins illogique ; mais évidemment la Grande Mademoiselle et la logique n'ont jamais fait bon ménage ensemble. Mazarin lui rendit plus tard par le menu tous ces affronts inutiles en lui suggérant discrètement de refuser sa main au prince de Galles et à l'Empereur. La France n'avait rien à espérer de l'élévation de cette Clélie empanachée et impulsive sur un trône voisin : il y avait beaucoup plus à compter, au contraire, sur la tête solide et bien meublée de Marie de Gonzague, esprit calculateur qui savait alternativement dissimuler et agir.

Quand on compare le récit de Mademoiselle avec celui de Mme de Motteville, il est de toute évidence que le premier est d'une âme passionnée, jalouse et passablement incohérente. C'est la mère du duc d'Anguien qui a fait le mariage de la Reine de Po-

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier*, 1er vol. p. 138-140.

logne ; Mademoiselle n'en écrit pas moins : « Je ne pouvais assez m'étonner que Mme la Princesse, glorieuse comme elle était, ne bougeât de chez la Reine de Pologne *qui la traitait de haut en bas.* » Toute la cour s'empresse autour de Marie de Gonzague et Mademoiselle s'obstine à chercher des preuves du mépris de toute la haute société à l'égard de cette reine : « La princesse de Carignan ne l'alla point voir ; Madame n'y alla point non plus... Je fus bien aise..., lorsqu'elle s'en fut allée ; il y avoit assez de gens ennuyés de cette royauté. » Pauvre grande Mademoiselle impressionnable et nerveuse ! il n'est pas jusqu'aux Polonais qui ne pâtissent de son humeur. Lors de leur entrée dans Paris, dit-elle, « ils arrivèrent si tard, que joint à cela qu'on n'avoit pas eu la prévoyance de leur donner des flambeaux, *l'on ne put discerner leur pompe, ni l'ordre de leur marche,* de quoi les Polonais de leur côté étaient fâchés (1). » Il est fort à penser que Mademoiselle n'était pas de la nombreuse compagnie qui, chez Mme de Villesavin, assiste à la « parade des Polonais », sans cela, elle aurait pu « discerner » et même voir nettement les diamants et les plumes que Mme de Motteville nous a décrits avec tant de complaisance. Mais était-il de sa dignité de se déranger pour voir les sujets de cette « reine d'un jour ! »

Cependant le triomphe de cette dernière s'accentuait d'heure en heure. Leurs Majestés donnèrent « un dîner royal, servi à plusieurs services avec toute la délicatesse française, beaucoup de machines de sucre... Ce repas fini..., les deux Reines se reposèrent dans le grand Cabinet où la Reine traita la nouvelle Reine toujours de la même manière en lui donnant la main droite. Ensuite de cela, elle fut conduite par le Roi, la Reine à son hôtel de Nevers, où toutes les personnes de la cour l'attendaient pour la saluer. Peu de jours après, la Reine lui donna le bal qui fut magnifique. On le dansa sur le Théâtre de la Grande Salle du Palais Royal, dont l'Amphithéâtre est estimé une merveille de l'art géométrique... La Reine de Pologne avait ce jour-là une robe de velours noir en broderie d'or qui était riche mais qui avait quelque chose de rude pour pouvoir contribuer à l'embellissement de son visage. Le Roi la mena danser : tout jeune, tout enfant qu'il était, il dansait déjà admirablement bien... Les Dames excellaient en pierreries, autant

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier*, 1er vol., p. 137-139.

qu'elles purent en beauté, les autres en broderies, en plumes, rubans, en bonne mine, chacun selon l'étendue de ses forces, la libéralité de la nature. » Une surtout frappa les Polonais (1) ; mais Mme de Motteville n'en dit rien, trop réservée pour faire à une dame de tempérament si différent du sien l'honneur d'auréoler de gloire sa légèreté de mœurs. C'est cette mauvaise langue de Tallemant des Réaux qui complète par quelques phrases brutales ce que la grande dame annaliste dit avec discrétion des dames qui « excellaient autant qu'elles purent en beauté ». Il s'agit de Mme de Montbazon dont voici le truculent portrait par Tallemant : « Elle avait le nez grand et la bouche un peu enfoncée ; c'étoit un colosse, et en ce temps-là, elle avoit déjà un peu trop de ventre et la moitié plus de tétons qu'il ne faut ; il est vrai qu'ils étaient bien blancs et bien durs ; mais ils ne s'en cachaient que moins. Elle avoit le teint fort blanc et les cheveux fort noirs et une grande majesté... Dans la grande jeunesse où elle était, quand elle parut à la cour, elle disoit qu'on n'étoit bon à rien à trente ans et qu'elle vouloit qu'on la jetât dans la rivière, quand elle les auroit. Je vous laisse à penser si elle manqua de galants. M. de Chevreuse, gendre de M. de Montbazon, fut des premiers... le duc de Saint-Simon en a tâté aussi bien que les autres... Elle défaisoit toutes les autres au bal, et au jugement des Polonais, au mariage de la princesse Marie, quoiqu'elle eût plus de trente-cinq ans, elle remporta encore le prix. Mais pour moi je n'eusse pas été de leur avis (2). » D'ailleurs, Mme de Monteville est là pour nous rappeler à des pensers plus austères : les formes marmoréennes de la peu vêtue Mme de Montbazon ne retinrent pas les regards de tous les Polonais. Pendant une collation magnifique qui fut servie à ce bal, la Reine « régala le Palatin en lui faisant présenter de grands bassins remplis d'oranges douces, de citrons doux, de confitures ; car elle savait faire ces choses de la meilleure grâce du monde. J'étais fort proche de cet Ambassadeur ; je remarquai qu'il regardait cette belle assemblée avec peu d'admiration, entièrement renfermé dans une gravité qui était assez honorable pour lui ». Le dépit de Gaston d'Orléans et de toute sa maison était noyé dans les marques

(1) Le duc d'Aumale cite aussi (tome V, p. 19) : Mlle de Toussy « beauté » imposante dont la haute taille excita l'admiration des ambassadeurs polonais.

(2) Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, t. III, p. 410-411. Mme de Montbazon (Marie de Bretagne).

d'hommage et de respect qui venaient de toutes parts à la Reine de Pologne. « Les Corps de la ville, par l'ordre de la Reine, furent la visiter, on lui fit tous les honneurs possibles. Le peuple courait de toutes parts pour la voir, comme si la Couronne lui eût pu changer le visage ; la Cour fut grosse tant qu'elle demeura en France. Les amis, malgré la joie qu'ils avaient de la voir sur le trône, sentirent beaucoup de douleur de la perdre, car elle était aimable pour ceux qui la voyaient familièrement... Elle laissa toutes les personnes de la Cour satisfaites de sa civilité. Elle baisa toutes les femmes, les filles de quelque qualité : elle ne changea point de manière d'agir avec ses amies, jusques à les faire asseoir, quand elles étaient seules avec elle. »

Mais il fallait partir, rejoindre le Roi son mari, se faire aimer de lui, régner. Elle partit (1), et alors ce n'était ni le poids de sa couronne, ni l'éloignement de la Pologne, ni les habitudes un peu nouvelles pour elle des Polonais qui l'effrayaient. Elle pensait au roi, veuf déjà vieux, qui l'attendait. Royalement belle, riche d'ardeurs difficilement contenues, elle était de ces femmes qui font sourdre les désirs sous leurs pas et qui en éprouvent elles-mêmes d'impérieux. Les poètes les plus galants avaient, — avec quelle ferveur indiscrète, — détaillé ses charmes les plus intimes et elle eût voulu s'en courroucer. Voiture, pour n'en citer qu'un, abusant d'un accident de carrosse, dont elle avait été la victime, ou mieux l'héroïne, avait servi la chronique rimée suivante en pâture aux romanesques, curieux de ses beautés callipyges :

Philis, je suis dessous vos loix
Et sans remède cette fois
Mon âme est votre prisonnière.
. . . .
Je m'estois gardé de vos yeux
De ce visage gracieux
Qui peut faire pallir le nostre...

Philis, cachez bien vos appas ;
Les mortels ne dureroient pas
Si ces beautés étoient sans voiles ;
Les Dieux qui règnent dessus nous,
Assis là-haut sur les Estoilles
Ont un moins beau siège que vous.

(1) Elle partit de Paris le vingt septiesme jour du mois de novembre à trois heures après midy. (Le Laboureur, p. 3).

D'abord il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie
Et le méchant en cet estat,
S'estoit caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat.

Il est vrai que je fus surpris,
Le feu passa dans mes esprits :
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit le vostre sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière...

En découvrant tant de beautez,
Les Sylvains furent enchantez
Et Zephyre voyant encore
D'autres appas que vous avez,
Mesme en la présence de Flore
Vous baisa ce que vous savez.

La Rose, la Reine des Fleurs
Perdit ses plus vives couleurs ;
De crainte, l'œillet devint blesme
Et Narcisse alors convaincu
Oublia l'amour de soy-même...

Aussi rien n'est si précieux
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vostre teint qui jamais ne change
Et le reste de vos appas...

On m'a dit qu'il a des défaux
Qui me causeront mille maux ;
Car il est farouche à merveilles.
Il est dur comme un diamant,
Il est sans yeux et sans oreilles...

Mais je l'ayme et veux que ces vers
Par tous les coins de l'Univers
En fassent vivre la mémoire
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau Corps qui fut jamais.

D'elle s'échappaient des effluves qui voulaient être aspirées, en elle bouillonnaient des ivresses qui voulaient être bues ; mais en espérant, elle doutait et Mme de Motteville, pensant à Wladyslaw IV, écrit : « Quoiqu'elle fut contente de ces peuples qu'elle allait commander, elle appréhendoit néanmoins *ce qu'elle ne connaissait pas.* » Elle foula le sol de la Pologne : « Quand elle approcha de Dantzic, elle fut traitée avec de grands respects, selon ce que nous avons vu ici de la richesse des Polonais. Je n'ai pas de peine à croire ce que les relations qui furent envoyées en disaient : « Tout était donc le mieux du monde en ce qui concernait ces sujets ; mais les appréhensions du départ se changèrent en effroi à l'arrivée. « Toute cette grandeur de la Reine de Pologne perdit son éclat en arrivant à sa ville capitale, toute la joie se dissipa par la présence de ce Roi qu'elle venait chercher de si loin. » Ce n'était plus précisément un Adonis, ce n'était pas davantage un Céladon : oh ! Cinq-Mars, duc d'Anguien, marquis de Gesvres, Gaston d'Orléans même, où étiez-vous ? Le Roi, dit Mme de Motteville « était vieux, accablé de gouttes, de graisse (1) ; étant malade, chagrin, il ne voulut aucune cérémonie à l'arrivée de la Reine. Il ne la trouva pas si belle que ses portraits, ne témoigna pas estimer sa personne. J'ai ouï dire à la Maréchale de Guébriant qui fut la conduire par l'ordre de la Reine (de France) que ce vieux mari la reçut à l'église, dans une chaise dont il ne se leva point, n'en fit pas même le semblant. Quand elle fut auprès de lui, elle lui baisa la main. Ce prince reçut son salut sans nulle marque de douceur, de bénignité ! Il la regarda gravement, se laissa baiser la main sans lui rien dire. En même temps, il se tourna vers Brégy, Ambassadeur, auprès de lui, et lui dit tout haut : « Est-ce là cette grande beauté dont vous m'aviez dit tant de merveilles ? »

C'était là une réception plutôt froide. On était encore en hiver. Marie de Gonzague, malgré toute la ténacité de son caractère, fit

(1) Dans les *Pamiatki starej Warszawy*, il est fait mention d'un portrait de Wladyslaw IV (p. 95, n° 556) appartenant à Antoine Strzalecki. Ce portrait a grande allure : un grand col de dentelles couvre les épaules du roi, une moustache maigre se redresse vers les coins d'une bouche légèrement pincée, une impériale allonge heureusement un bas de visage à joues retombantes, une perruque épaisse retombe sur un front bas ; les yeux bridés, d'un blanc jaunâtre et sans éclat, le teint de brique de la face, font immédiatement penser aux arthritiques dont les articulations encombrées font les pas lourds sous la colonnade gallo-romaine du Pavillon à Contrexéville.

la figure qu'eût fait en pareille circonstance toute femme dépitée. Ne voyant en lui « que de la rudesse » et s'apercevant « du dégoût qu'il témoignait pour elle », la Reine « en demeura surprise et cette mauvaise réception, avec la fatigue du voyage, la firent si laide, qu'elle trouva que ce Roi avait raison d'être dégoûté. Le rouge de dépit, de la honte ne farde point les dames ; la douleur ôte le feu des yeux ». Cependant il fallait en finir : quand le vin est tiré, il faut le boire ; quand on a épousé une femme sans la voir et quand, lui ayant fait faire cinq cents lieues, on la reçoit à l'église, il faut bien la conduire à l'autel : « Ce prince malade, après avoir fait le cruel, se leva de sa chaise, s'approcha de l'autel où, sans quitter sa rudesse, il épousa tout de nouveau sa Reine qui se rassit pour aider à chanter les psaumes qui se dirent en louange de Dieu, pour lui rendre grâce de leur mariage. » Le chant devait manquer d'allégresse de part et d'autre.

La cérémonie faite, « on mena la Reine dans la maison du Roi, son mari, où leurs Majestés polonaises furent servies à souper d'une viande qui parut effroyable aux yeux de cette Reine et de la Maréchale de Guébriant, pire encore mille fois à leur goût ». Ceci parut à la Reine et à sa suite une plaisanterie, ou tout au moins un manque d'égards. Durant le voyage, à Oldenbourg déjà, les Polonais avaient pu voir que la Reine et les Français en général ne pouvaient s'habituer à une cuisine si différente de la leur. Là « les pastez dorez et tout noirs au dedans d'épice et de saffran, les mets assaisonnés avec beaucoup de sel, décorés de mille sortes de languettes de citrons et de courge » avaient laissé la Reine et Mme de Guébriant indifférentes, « rien n'estant mangeable que les œufs frais de tout ce grand service qui semblait être plus préparé pour les yeux que pour la bouche ». Là aussi, les ambassadeurs polonais avaient fait « meilleure chère que personne : car les ragouts de Pologne sont tous pareils, comme il nous fut dit et comme nous avons veu depuis ». Si l'on en croit Le Laboureur (1), tout l'entourage français de la reine avait désiré le dessert « pour voir l'accomplissement de ce long soupper enchanté, où la faim de Tantale se fust repuë d'impatience ». A Laumbourg, en Prusse Royale, le supplice avait recommencé (2) : ceux qui voulurent

(1) Le Laboureur, *Relation du voyage de la Royne de Pologne*, p. 91-92.
(2) *Idem*, p. 134-135.

goûter les premiers aux saulces n'y retournèrent pas et, en peu de temps, l'on vit une tempérance merveilleuse, respandue généralement sur tous les François et Françoises. Il n'y eut que les Polonais qui s'en donnèrent à cœur joye, loüans tout hautement le bon nombre d'espèces de saffran et de sel, que les cuisiniers avoient libéralement prodigué. Ils eurent beau moyen de porter des santez aux nostres qui ne leur respondirent pas avec tant de franchise et de bonne chère. J'eus la curiosité d'y venir à diverses fois : et je puis dire que jamais tableau des nopces de Cana ne me parut mieux représenté, car les plats et les personnes estoient toujours en mesme estat. » Et à Varsovie, le jour de son mariage, le même dîner de Tantale était infligé à la Reine pour la troisième fois (1) ! La Reine, Mme de Guébriant, et tout l'essaim de jolies femmes qui avec elle venaient de faire un si long et si pénible voyage, Mlles des Essarts, de Langeron, d'Aubigny, de Leuze, de Mailly Lascaris, Mme de Schomberg, etc., s'effrayèrent : « Tout ce qu'elles virent leur firent peur, dit Mme de Motteville ; le soir, la Reine, toute effrayée de l'état où elle était, dit tout bas à sa conductrice, qu'il valait mieux s'en retourner en France. »

Le pire de tout en effet, c'était que, pendant ce temps, « son Roi ne lui parla jamais ». Mme de Guébriant qui sentait venir une catastrophe, tenta, pour la prévenir, une de ces manœuvres de duègne, comme en devait conter plus tard Mme de Villars et comme on en pourrait voir dans certains drames romantiques. Le soir venait : elle fit au Roy « présent d'un bonnet de nuit parfumé, de satin cramoisé en broderie d'or, d'une couple de coiffes et de deux chemises, du plus beau point de Gennes qu'elle put trouver dans Paris ». Ce n'est pas Mme de Motteville, amie de Mme de Guébriant, qui nous donne ces détails d'alcôve, mais Le Laboureur (2). La manœuvre était vouée à un insuccès complet : le roi souffrait de la goutte, il en souffrait abominablement, et « avoit esté assez indisposé les deux derniers jours pour faire peur à ses médecins ». (Le Laboureur). « Loin de témoigner à la Reine quelque sentiment de tendresse, il fallut, contre son attente, qu'elle allât dans un appartement séparé passer la nuit toute seule. » Dirai-je qu'à ce moment de son récit, Mme de Motteville, jeune veuve d'un vieux

(1) Le Laboureur, *Relation du voyage de la Royne de Pologne*, p. 195.
(2) Le Laboureur, *Relation du voyage de la Royne de Pologne*, p. 195.

mari, sympathise avec Marie de Gonzague ? le ton l'indique assez. Quant à la duègne, elle éclata, tout simplement : « Mme de Guébriant, dit encore Mme de Motteville, fit des plaintes, dit à ceux de cette nation qu'elle connaissait pour être de ceux qui avaient accompagné la Reine de Pologne, que la France serait mal contente, si on témoignait mépriser ce qui venait d'elle. Elle leur dit qu'elle ne pouvait s'en retourner satisfaite, si elle ne voyait le Roi moins indifférent pour la Reine. Ses plaintes firent cesser, *en quelque façon*, le mépris de ce prince, le forcèrent enfin de la traiter un peu mieux, de vivre avec elle comme avec sa femme. » Elles ne firent pas cependant que Wladyslaw IV guérit à l'instant de la goutte : il fallut attendre, depuis le 11 mars jusqu'au 8 avril, ce que Le Laboureur appelle décemment « le dernier accomplissement de son mariage ». Ce jour-là, nous dit-il, « Mme de Maréchale ferma les rideaux et fit sortir tous ceux qui estoient dans la Chambre, à la réserve d'une des femmes de la Reyne (1) ». Le 10 avril, Mme de Guébriant qui avait, intégralement, on peut le dire, rempli sa mission, reprenait la route de France, et quand elle quitte la Reine, raconte Mme de Motteville, celle-ci « commençait à être plus contente ». Le but était atteint : elle était reine devant Dieu et devant les hommes.

Il lui restait à jouir de ce titre qui pour elle n'était ni le prix de l'amour ni le simple hochet d'une vanité féminine, mais un instrument de pouvoir. Le savant polonais Korzon (2), l'a quelque peu écrasée sous les noms vraiment lourds d'Elisabeth d'Angleterre, d'Isabelle de Castille, de Marie-Thérèse d'Autriche, de Catherine II de Russie, procédé de critique en somme plus académique que réellement probant : provoquer de telles comparaisons, même quand on en doit souffrir, est infiniment plus flatteur pour une Marie-Louise de Gonzague, que de n'en provoquer aucune, ou d'en provoquer de fâcheuses. La reine de Pologne a donc paru à l'éminent historien inférieure aux grandes reines précitées, mais digne néanmoins qu'on en parlât après elles : c'est quelque chose. Le même savant a également, et dans le même but, comparé plus d'une fois la même Marie-Louise à Richelieu et à Mazarin : « Elle n'a, dit-il, saisi que les caractères extérieurs et superficiels de l'ac-

(1) Le Laboureur, *Relation du voyage de la Royne de Pologne*, 3e partie, p. 2.
(2) *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, t. Ier, p. 535 et suivantes.

tivité de Richelieu et de Mazarin : elle n'a jamais pénétré dans le saint des saints, là où était le dieu ». La situation de Marie-Louise, étrangère régnant en Pologne, ressemble plus à celle de Mazarin qu'à celle de Richelieu, la reine a d'ailleurs un peu de sang italien dans les veines et elle appartient à l'époque de Mazarin plutôt qu'à celle de Richelieu : c'est donc plutôt à Mazarin qu'il siérait de la comparer. Ceci dit, qu'on suppose ce que dirait présentement de Mazarin l'histoire, l'impartiale histoire, si, pour une raison quelconque, mort, catastrophe politique, amour de la reine pour quelque Jarzé, etc., — la carrière politique de Mazarin avait pris fin, lorsqu'il fuyait en 1651 jusqu'à Cologne devant le mécontentement des Français de tous partis et de tous rangs. Lorsque Marie-Louise a fui la Pologne, c'était devant l'invasion suédoise et pour mieux se préparer à la combattre : elle paraîtrait donc supérieure au ministre et ami d'Anne d'Autriche. Avec moins de moyens que Mazarin, ayant contre elle les traditions séculaires d'un peuple jaloux de ses habitudes, et l'organisation anarchique de la Pologne de ce temps, elle a comme les ministres français lutté toute sa vie sans hésitation et sans scrupule pour faire régner en Pologne un absolutisme qui eût été alors aussi utile à la Pologne que celui de Richelieu et de Mazarin le furent à la France. De Richelieu, de l'homme de la Rochelle, du Pas de Suze, de l'homme que l'affaire de Corbie laissa impassible, elle a certainement cette qualité nullement superficielle et bien à lui, qu'est le courage physique : assise sur un tambour, on la verra aux portes de Varsovie surveiller le tir d'une batterie dirigée contre les Suédois (1), alors que la Grande et romanesque Mademoiselle se bornera à faire tirer le canon de la Bastille contre les troupes de son propre roi. Sur ce point même la reine de Pologne a trouvé un défenseur ardent et autorisé en la personne de M. Waliszewski. Mais convenons que pour être Richelieu, il lui eût fallu l'appui constant et discret d'un Louis XIII et que ni Wladyslaw, ni son frère Jean Casimir, second mari de Marie-Louise, n'eurent l'étoffe de ce roi patient et plus familiarisé avec les affaires qu'on ne le croit généralement sur la foi de Vigny ou de Dumas. Elle a donc dû ruser sans cesse, et, si son voyage de Paris en Pologne a été autre chose que la marche vers l'alcôve d'un prince, il faut dire évidemment que ce fut une charge à la

(1) Waliszewski, *Marysienka, Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski* (1641-1716). Paris, Plon, 1898, 383 p. in-8, p. 33.

Mazarin contre tout ce qui allait contrarier son ambition et entraver la réalisation de ses projets politiques. M. Korzon lui reproche « la vente des emplois, le vol des joyaux de son mari ou du trésor de la couronne, le trafic infâme des biens de la République », et ce sont là sans doute de vilaines choses, mais Mazarin en fit tout autant ; ce fut même un des moyens dont il usa le plus heureusement pour paralyser la réaction féodale, il le fit d'ailleurs sans aucun des remords qui troublèrent la conscience tumultueuse de la reine de Pologne. Les griefs les plus redoutables invoqués par l'historien polonais contre Marie-Louise, sont loin d'être comparables à ce que les Français pourraient reprocher à Mazarin : « Elle pouvait acheter les personnages influents, mais la masse de la noblesse des diètes ou des troupes confédérées, repoussait avec indignation ses attentats contre une liberté acquise depuis des siècles, enlevait tout pouvoir aux vendus et choisissait sans cesse de nouveaux chefs, après Jaskolski, Swiderski, Ostrzycki, etc. Les plus fidèles instruments se trouvèrent être seulement les femmes françaises mariées à des Polonais, Eugénie de Mailly Lascaris, Gourdon, Marysienka qu'elle maintenait, elles et leurs maris, dans la dépendance la plus étroite (1). » Encore une fois il en arriva tout autant à Mazarin. Tout le monde sait que ses nièces devinrent l'une comtesse de Soissons, une autre duchesse de la Meilleraye, une troisième duchesse de Mercœur, une quatrième duchesse de Bouillon, une cinquième princesse de Conti ; une sixième enfin faillit épouser Louis XIV ; finalement, acheter un Retz comme il le faisait souvent, était encore bien moins sûr pour lui que de s'assurer un allié en mariant une de ses nièces. A remarquer d'ailleurs que Mazarin est mort multimillionnaire et a laissé le trésor royal plein seulement d'assignations que le roi était fort embarrassé de payer. Or, M. Korzon écrit : « En corrompant les hommes politiques, la Reine en vint à réduire ses revenus et fonds dotaux à si peu de chose, que ses dispositions testamentaires ne purent être réalisées et qu'on trouva dans sa caisse tout au plus d'argent nécessaire pour payer sa messe mortuaire (2). » Il y avait donc en elle assez peu de goût pour les jouissances égoïstes que procure l'argent et assez d'attachement réel, désintéressé à un but qui était en

(1) KORZON, *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, p. 538-539, t. Ier.

(2) *Idem Dola i niedola Jana Sobieskiego*, t. Ier, p. 538. Il va sans dire que par ces remarques, je ne prétends nullement rabaisser le mérite du savant

dehors et au-dessus d'elle ; et je ne sais si je dois dire que M. Korson s'est fait de Mazarin une idée trop noble, ou qu'il a eu trop de sévérité pour une reine étrangère qui voulait, dans l'intérêt même de la Pologne, fonder la puissance royale sur l'avilissement de la noblesse. Mais il faut dire l'un ou l'autre. C'est en effet à l'école de Mazarin que Marie-Louise a compris combien le pouvoir était précaire sans l'argent, à une époque trouble où tant de consciences étaient à l'encan en tous pays. Et puisque nous voyons en Mme de Motteville l'historien français qui a le mieux connu Marie-Louise de Gonzague, en même temps que l'une des femmes les plus correctes de son temps, il serait peut-être à propos de conclure par les paroles indulgentes qu'elle a trouvées pour parler de cette Reine qui a tant aimé l'argent : « Des dons magnifiques lui venaient de tous les côtés. L'espérance de se faire riche la consola... Elle devint riche.. ; les trésors qu'elle amassa, lui servirent bientôt après, dans les grandes traverses que Dieu lui envoya depuis, qui l'ont rendue illustre par les marques qu'elle a données à toute l'Europe de sa fermeté et de son courage. »

ouvrage de M. Korzon dont la science si sûre et le caractère m'inspirent la plus profonde vénération et la plus justifiée. La sévérité du grand historien polonais me semble pouvoir s'expliquer surtout par la date même de l'ouvrage, paru alors que l'opinion publique polonaise nous était devenue défavorable comme jamais elle ne l'avait été et lorsque la disposition générale des esprits inclinait en Pologne les penseurs les plus fermes à nous traiter sans ménagement et sans tendresse.

SAINT-AMANT ET MARIE-LOUISE DE GONZAGUE

L'un des personnages de Sienkiewicz les plus populaires en France, c'est assurément Pan Zagloba. C'est le Falstaff polonais, notre bon Rabelais en eut raffolé : il est gros, goulu, gai jusqu'à en être bouffon, il est poltron jusqu'au moment où il faut être brave, c'est un homme sentencieux et sans perversité, c'est un délicieux ivrogne parfois, de ces ivrognes sur lesquels un Dieu veille et qu'il sauve à l'occasion. Il est la dernière et la plus sympathique réincarnation du type traditionnel et bon enfant auquel on doit en français le proverbe « gris comme un Polonais ». C'est un homme pétri de défauts et de qualités, comme Panurge et Sancho Pança, bien imparfait à côté d'un Pan Wolodyjewski et qui nous plaît parce que nous aimons les hommes imparfaits, parce que nous le sommes nous-mêmes.

Ce type à la face truculente, au parler savoureux, a été créé de toutes pièces par le grand romancier polonais : il m'échoit un rôle plus modeste qui consiste à évoquer l'ombre un peu grosse, un peu matérielle d'un Pan Zagloba français qui a réellement, joyeusement sympathisé avec les Polonais, beaucoup bu avec eux, qui était par-dessus le marché bon poète et n'a oublié dans ses vers ni ce pays ni ses souverains. Il s'appelait Marc Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amant.

C'est à Marie-Louise de Gonzague que les Polonais sont redevables de ce poétique et sincère ami : à peine le contrat qui la faisait femme de Wladyslaw IV et reine de Pologne, était-il signé et paraphé, que Saint-Amant offrait à la nouvelle souveraine les vœux que voici en un « Sonnet pour la Sérénissime Reine de Pologne, devant son mariage, l'an 1645 ».

« Des beaux yeux de Louise au trône destinée,
L'éclat doux et puissant a passé jusqu'au Nord ;
Le plus grand roi du pôle en a senti l'effort,
Et l'amour se prépare à leur noble hyménée.
Quoique par ses vertus elle fût couronnée
D'un honneur immortel qui ne tient rien du sort,
Toutefois le ciel même eût cru lui faire tort,
Si d'un or souverain sa tête il n'eût ornée.
Je vois déjà parer ses illustres cheveux
Et déjà la fortune, au saint gré de nos vœux,
Apprête à son mérite un bonheur sans mesure.
O qu'en ce digne état, ses esprits sont contents,
Et qu'en elle aujourd'hui d'une agréable usure,
Le temps par sa main propre est bien payé du temps. »

Ce n'est guère par cet essai poétique qu'il conviendrait de juger Saint-Amant : les poésies de circonstances sont toujours faibles et le paraissent plus encore au bout de quelques années. Je ne sais si Marie-Louise de Gonzague a été contente d'apprendre qu'elle avait d' « illustres cheveux » ; » il lui suffisait peut-être d'en avoir de très longs, de très beaux et qui étaient à elle. Mais Boileau, Voltaire ne devaient pas être toujours beaucoup plus forts, quand ils louaient les rois à jour fixe. Ce qui nous intéresse après tout, c'est la personnalité de Saint-Amant plutôt que les pensums subis par lui, ce sont les raisons qui l'avaient rapproché de Marie de Gonzague et devaient ensuite l'attirer en Pologne.

En 1645, Saint-Amant avait 51 ans. Jeune, il avait été « plus frisé qu'un gros comte allemand » et avait eu « le teint frais, les yeux doux et la bouche vermeille » ; mais son « gosier ardent que rien ne désaltère » avait si bien travaillé que bientôt il avait pu parler de son « rouge museau », qu'à 40 ans son ventre était devenu « une bedaine » et qu'il était connu dans tout Paris sous le nom de « le Gros » ou « le bon Gros » qu'il se donnait. D'un tempérament apoplectique, d'un physique éléphantesque, avec des rhumatismes, un peu de goutte, « une jambe en mauvais état » depuis un voyage en Angleterre, « un bras démis au grand regret de ses amis » (1631).

Saint-Amant cinquantenaire rappelait assez bien ces anciens Adonis devenus podagres, qu'on rencontre, pérégrins repentants, buvant à longs traits une eau réparatrice à Vichy ou au Pavillon de Contrexéville. Incorrigible ennemi de l'eau d'ailleurs, sa santé empirait sans cesse ; en 1639, il écrivait déjà :

Je suis déjà presque aussi vieux
Que l'onde, la terre et les cieux :

et même, — ô honte, il se voyait forcé par la goutte d'avouer à une belle dame normande qui lui faisait les yeux doux et voulait l'épouser :

« Si je fuis tes beaux yeux, ce n'est pas sans raison ;
Mes jours entrent déjà dans l'infirme saison
Où l'homme pour l'hymen n'a plus rien d'estimable.
Lorsqu'on n'est plus aimable, il ne faut plus aimer. »

Au moral, c'est un excentrique, un éclectique, un curieux : on le trouve membre de diverses missions diplomatiques, une fois à Madrid (1628), une fois à Rome et à Venise (1633-1634), deux fois en Angleterre (1630 et 1643). Il est marin, presque colon : en 1626, embarqué sur une flottille française, il touche Lisbonne, les Canaries, et séjourne au Sénégal ; en 1636-1637, il fait dans la Méditerranée la chasse aux Barbaresques et accompagne le comte d'Harcourt, lorsqu'il reprend les îles de Lérins aux Espagnols. Entre temps, c'est sur terre un bon mousquetaire qui fait la guerre à l'Anglais devant La Rochelle (1627) qui se trouve comme par hasard avec Bassompierre devant le Pas de Suze au moment où l'on en déloge le duc de Savoie ; à quatre reprises, il passe les Alpes en soldat et entre en Piémont (1629, 1630, 1639, 1641). Il parle anglais, italien, espagnol, allemand ; il est musicien, il est poète et même académicien (1). Mais de quelque façon qu'on le prenne, il n'oublie pas que le nom de Saint-Amant « rime à celui de gourmand ». Il écrit à propos du Brie :

« O doux cotignac de Bacchus
Fromage, que tu vaux d'écus !
Je veux que ta seule mémoire
Me provoque à jamais à boire.
Verse, laquais. »

Le fromage du Cantal lui arrache ces exclamations :

« O Brie ! o pauvre Brie ! o chétif angelot !
Qu'autrefois j'exaltai pour l'amour de Bilot,

(1) Voir pour tous les détails biographiques le livre de M. Paul Durand-Lapie, *Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies* (1594-1661), Paris, Delagrave, 1898, 521 p. in-8.

Tu peux bien aujourd'hui filer devant ce diable ;
Ton beau teint est vaincu par ce teint effroyable !
... Au secours, sommelier, j'ai la luette en feu,
Des brocs, des seaux de vin pour tâcher de l'éteindre,
Verse éternellement, il ne faut pas se feindre. »

Il aime les melons à la folie :

« O quelle odeur ! qu'il est pesant !
Et qu'il me charme en le baisant !
Page, un couteau que je l'entame ;
Mais qu'auparavant on réclame,
Par des soins aux devoirs instruits,
Pomone qui préside aux fruits,
Afin qu'au goût il se rencontre
Aussi beau qu'il a belle montre,
Et qu'on ne trouve point en lui
Les défauts des gens d'aujourd'hui.
Ha ! soutenez-moi, je me pâme :
Ce morceau me chatouille l'âme ;
Il rend une douce liqueur
Qui va me confire le cœur ;
Mon appétit se rassasie
De pure et nouvelle ambroisie,
Et mes sens par le goût séduits,
Au nombre d'un, sont tous réduits. »

S'il n'aime pas les Anglais, c'est sans doute parce qu'ils sont hostiles à la France et en révolte contre leur roi Charles Ier ; mais c'est aussi qu'ils ne savent pas cuisiner et qu'ils osent « marier dans les pâtés la confiture à la graisse ».

Qui donc :

« Accepterait le défi
D'avaler leurs tripotages,
Et, devant tous leurs potages,
Quel Montmaur ne dirait : Fi ! »

Bien manger est un art qui procure d'incomparables jouissances ; bien boire aussi. Mais peu de gens savent goûter ce qu'ils boivent, peu, même parmi les vrais gourmets, raffinent sur ce chapitre : Saint-Amant boit bien ou mal, mais il boit beaucoup. Il fait partie d'une société dont les membres s'appellent « les Goinfres » ou les « bons biberons » ; il a pour ami, Faret, l'homme qui, en dépit qu'il en ait, rime à cabaret, le Maréchal de Bassompierre qui, en

Suisse, un jour remplit de vin sa botte et la vida d'un trait, le comte d'Harcourt dont il dit :

> Etant parmi les Allemans...
> Il apprit à suivre les hasards
> De Bacchus aussi bien que de Mars ».
> Il fréquente « tous les honnêtes ivrognes
> Aux cœurs sans fard, aux nobles trognes » ;

il préfère le fameux cabaret de la Pomme du Pin « aux Pommes d'Or du Jardin des Hespérides » ; il se promet de ne jamais mettre les pieds dans la ville d'Evreux qui compte « trente églises et pas un cabaret ». Non pas qu'il manque de religion, mais son Dieu, son père, c'est Bacchus et il met à le prier une ardeur toute mystique :

> « Père, autant que je vivrai,
> De tout mon cœur je te suivrai ;
> Je t'en fais ici la promesse
> Et jure par ces cervelas
> Que pour mon bâton de vieillesse
> Je ne veux rien qu'un échalas. »

La bière, le cidre, le vin, tout lui est bon ; mais le vin, le vin rouge, et vermeil surtout, le rend poète. Quand il est sans un sou vaillant, c'est le manque de vin qui l'afflige le plus : « c'est mon feu, mon sang, mon soleil », s'écrie-t-il. Quand sa bourse est pleine, nouveaux cris, mais de triomphe cette fois, en l'honneur du vin :

> « Sus, sus ! enfants, qu'on empoigne la coupe !
> Je suis crevé de manger de la soupe.
> Du vin ! du vin ! cependant qu'il est frais,
> Verse, garçon, verse jusqu'aux bords,
> Car je veux chiffler à longs traits
> A la santé des vivants et des morts ! »

Boit-on près de lui, sans lui?

> « Or, sus donc à cheval ! j'entends le bruit d'un verre
> Qui heurtant contre un pot me ranime à la guerre. »

Poursuit-il sur mer les Barbaresques?

« Matelots, taillons de l'avant,
Notre navire est bon de voile ;
Çà du vin pour boire à l'étoile
Qui va nous conduire au Levant ;
A toi, lampe de notre course.
Quand le grand falot est gîté,
Il n'est point d'humeur si rebourse
Qui ne se crève à ta santé ! »

C'est presque déjà du Richepin. Mais s'agit-il de combattre les Piémontais le lendemain, l'allure est la même :

« Qu'on m'apporte une bouteille
Qui d'une teinte vermeille
Soit teinte jusqu'à l'orlet,
Afin que sous cette treille
Ma soif la prenne au collet. »

Le prie-t-on d'exposer ses idées sur la politique extérieure de la France ?

« Que la Seine dompte en un an
Le Rhin, le Nectar et la Lippe ;
Que le Lys nargue la Tulipe,
J'en sifflerai la gloire aux cieux,
Pourvu que j'en trempe ma lippe
Dans ce jus qui rit à mes yeux.
... Que l'on arme toute la terre,
Je serai toujours assez fort,
Pourvu qu'on m'équipe d'un verre
Plein de muscat jusques au bord. »

Fait-il un temps superbe ? il faut boire :

« Le vin rend le minois
De couleur écarlate.
Je tiens pour Hippocrate
Qui dit qu'il faut chaque mois,
S'enivrer au moins une fois. »

Pleut-il ? Il faut boire :

Morbleu ! comme il pleut là dehors !
Faisons pleuvoir dans notre corps
Du vin — tu l'entends sans le dire,
Et c'est là le vrai mot pour rire.

Chantons, rions, menons du bruit,
Buvons ici toute la nuit,
Tant, que demain la Belle Aurore.
Nous trouve tous à table encore ».

Il serait superflu sans doute, d'insister : si Saint-Amant n'est pas Pan Zagloba, il est un peu son parent, du moins son ancêtre et il était naturel qu'il vînt explorer le pays où Pan Zagloba devait naître à la fin du XIXe siècle du cerveau de Sienkiewicz.

Lors du mariage de Marie de Gonzague, Saint-Amant est depuis près de vingt-cinq ans l'un des familiers de l'hôtel de Nevers : il y a été introduit par son ami Michel de Marolles, abbé de Baugerais et de Villeloin par la grâce du duc de Nevers, et précepteur, sinon en titre, du moins en fait, des enfants du duc. L'abbé de Marolles était ce qu'on appelle un fin lettré, doublé d'un très piètre poète : « Je composai, écrit-il, en faveur de cette jeunesse illustre de petites comédies en prose et en vers et j'en mis quelques-unes de Plaute en Français, aussi bien que des tragédies de Sénèque et entre la Médée et l'Hercule furieux, où il me semble qu'ils trouvèrent de quoi satisfaire leur inclination et leur curiosité (1). » Il avait également traduit Lucain et tous ses contemporains citaient son nom en l'accompagnant d'épithètes « honnestes » qui lui vont au cœur. Balzac « peu de mois avant sa mort » lui a écrit « une lettre fort obligeante, s'étant trouvé cité avec éloge dans quelques-unes » des remarques de Marolles. Colletet lui fait des « civilitez dans le recueil de ses Epigrammes » ; Scudéry « si recommandable par tant d'illustres marques qu'il a données de son esprit et de sa valeur guerrière », a parlé de lui dans la préface de « son noble Poème » d'Alaric ; Furetière « dont l'âme est si généreuse et l'esprit si éclairé » lui a adressé la seconde de ses Satires ; Cotin, « personnage qui joint ensemble la science et la politesse », s'est souvenu de Marolles « dans son Théoclée qui est un sçavant dialogue touchant la vraye philosophie des Principes du monde » ; Boileau, qu'on ne s'attendait pas à voir en telle compagnie, mais « dont la jeunesse est devancée par un grand nombre de belles connaissances », a lui aussi « marqué » le nom de Marolles « avec

(1) Les *Mémoires* de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, divisez en trois parties contenant ce qu'il a vu de plus remarquable en sa vie depuis l'année 1600, et ses entretiens avec quelques-uns des plus sçavans hommes de son temps. Paris, Antoine de Sommaville, 1656, 448 p. in fol. + 8 de tables.

beaucoup de civilité » (1). Marolles avait donc beaucoup de relations : c'était une bonne fortune pour Saint-Amant qui lui dut par surcroit de faire, sans trop s'attirer de moqueries, son apprentissage de la vie de salon à l'hôtel de Nevers. Là, Saint-Amant rencontra « ce qu'il y avait de mieux fait et de plus galant au monde » ; il apprit à être autre chose qu'un épicurien grossier tout aux plaisirs de la table, à sacrifier aux Grâces ; il devint le « Sapurnius » qui dans la chambre bleue de la belle Arthénice faisait se pâmer les belles précieuses et, décrivant un « Bel œil malade » écrivait :

« On dirait à le voir répandre ainsi des pleurs,
Un vase de cristal, rempli de perles fines
Que l'on renverserait sur quelque champ de fleurs. »

Le futur Pan Zagloba s'affinait jusqu'à en devenir précieux. Il faisait d'ailleurs habilement sa cour : le duc de Nevers étant devenu prince de Mantoue et du Montferrat en 1627, Saint-Amant, en mars 1629, est dans l'armée qui dégage Cazal et le Montferrat, et, après la victoire, il écrit à la prière de Louis XIII une satire contre « ce petit Rodomont » de duc de Savoie, pauvre et bossu :

« A la honte du beau secours
Et de l'Empire et de l'Espagne,
Ce roi des Alpes aujourd'hui
Ne possède aucune montagne
Que celle qu'il porte sur lui. »

Saint-Amant, gentilhomme servant de la maison de Nevers, eût pu prendre pour devise « par l'épée et la plume » : toutes ses campagnes en Italie nous le montrent ainsi soldat, poète et dévoué aux Nevers. En 1630, comme il n'ignore rien des amours de Marie-Louise avec Gaston d'Orléans, il fréquente l'hôtel de Monsieur : il semble même que le prince et le poète aient fait à ce moment de belles parties ensemble, battant les bourgeois, rossant le guet, volant des manteaux, buvant pas mal, « aimant les bros ». La rupture de ce mariage et l'oubli dans lequel Gaston laissa vilainement Marie de Gonzague, n'empêchèrent pas Saint-Amant de rester en relations avec le frère du roi, de le louer en vers de sa bravoure devant Gravelines (1644) et de vouloir un instant lui dédier son

(1) *Idem*, p. 176-177, à la date de 1648.

« Moïse sauvé. » Mais il restait si attaché aux Nevers qu'ils ne lui en gardèrent pas rancune : ses tribulations, ses prouesses à la suite du comte d'Harcourt devant Cazal ou Turin, ses vers pendant tout le règne de Louis XIII faisaient tout oublier. Du reste, comme il n'ignore pas les relations intimes qui s'étaient établies entre 1643 et 1645 entre Marie et le duc d'Anguien, comme il multiplie les pièces de vers en l'honneur du vainqueur de Rocroy, on peut être sûr que Saint-Amant était *persona grata* à l'hôtel de Nevers en 1645 ; et surtout, on peut être certain que sa joie de l'élévation de Marie de Gonzague au trône de Pologne n'avait rien de feint.

Il ne se borna pas alors au « Sonnet pour la Sérénissime, reine de Pologne devant son mariage » : les Polonais eurent leur part ; leur arrivée et leur défilé dans Paris excita l'enthousiasme du poète. Comme Mme de Motteville, il décrivit :

« Ce brave train dont la superbe entrée
Vole en discours de contrée en contrée,
Ce somptueux, ce royal appareil
De qui l'éclat a vaincu le soleil,
De qui la pompe et la magnificence
Ont fait du luxe admirer la licence,
Et dont l'orgueil pacifique et guerrier
A, sur tout autre, emporté le laurier. »

Le contrat de mariage dûment signé, Marie de Gonzague dûment mariée et couronnée par l'évêque de Warmie, tous les adieux de rigueur dûment échangés, la reine de Pologne laissa un souvenir à toutes les personnes amies : de bons baisers à « toutes les femmes et filles de quelque qualité », dit Mme de Motteville, des réductions de son portrait aux plus intimes, des pensions aux plus fidèles, des titres ou des promesses à d'autres. » On a bien des amis, quand on devient reine. Voiture, courtisan ou commensal de tout ce qui était précieux, se retrouve là, non sans peine. « Quelqu'un, dit Marolles, avait essayé de nuire à M. de Voiture dans l'esprit de cette royale Princesse et surtout par le jugement peu avantageux qu'on luy fit d'une petite poésie qu'il avoit composée cette année là, quoiqu'elle fût très jolie et digne de l'esprit de son auteur. » Il réussit à force de souplesse à faire oublier ses irrévérences : « il eust l'honneur de servir Marie-Louise en qualité de Maistre d'Hotel chez le Roy, luy ayant esté libre d'en prendre un autre, si elle eût voulu, par le choix que luy en avoit donné M. le Prince de Condé en

qualité de Grand Maistre ». « Bref, dit Marolles, la nouvelle reine trouva bonne aussi la recommandation que je luy fis pour M. de Voiture (1). » Et Voiture faisant tout ce qu'il fallait pour faire oublier son coup d'œil aventuré, « sur une dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne », lui écrivit : « Madame, ce que je considère le plus du présent que m'a envoyé Mme la Marquise de Sablé et de l'adresse avec laquelle V. M. me l'a fait prendre, et m'a fait désobéir à la Reyne sans me rendre coupable, c'est le prétexte qu'il me donne de prendre la hardiesse de vous escrire et le moyen que j'ay par là de vous faire souvenir de moy, sous ombre de rendre à V. M. les très humbles remerciements que je luy dois. Je vous dirai donc, Madame, que le plus avare homme du monde ne fut jamais si ayse que l'on luy fist du bien, que je l'ay esté de celuy que je viens de recevoir de V. M. et que je me suis trouvé en cette occasion beaucoup plus intéressé que je n'eusse cru de le pouvoir estre. A dire le vray, l'honneur de recevoir des marques de la bienveillance d'une des plus grandes Reynes du monde et (ce que j'estime davantage) de *la plus accomplie personne que j'aye jamais veue*, est un intérêt dont les âmes les mieux faites, peuvent estre gagnées et tous les Roys de la terre n'ont rien à donner qui soit de ce prix là. » « La plus accomplie personne » que Voiture ait jamais vue, devenue reine de Pologne pouvait oublier les irrévérencieux hommages adressés jadis aux formes plastiques de la princesse de Nevers : elle oublia.

Quant à Saint-Amant, il eut une part plus tangible aux générosités de la reine : « Elle mit en considération, dit encore Marolles, l'estime que je luy avois toujours faite des vers de Mons. de Saint-Amant, qu'elle avoit ouïs quelquefois de ses Poèmes sérieux avec beaucoup de plaisir et le retint au nombre des gentilshommes de sa maison, avec une pension de trois mille livres qu'elle luy octroya par brevet qu'elle en fit expédier après. » C'était royal : Corneille pendant longtemps n'eut pas davantage de son roi ; il eut quelquefois moins.

Saint-Amant eût été le dernier des ingrats, s'il n'avait pas pris sa bonne plume taillée en lame d'épée et enfourché son Pégase. On était à la fin de novembre, la saison s'annonçait comme devant être raisonnablement froide ; il écrivit une « Epître à l'Hiver ».

(1) *Mémoires de Marolles*, p. 167 (1645).

« A toi, démon qui fais que la nature
Lasse d'agir est comme en sépulture
Dans un lit froid où sa fécondité
S'échauffe et dort sous la stérilité,
Qui s'enlaidit pour la rendre plus belle...
A toi, vieillard, à toi, prudent génie...
Ma plume adresse une juste requête. »

Requête à faire fondre toutes les glaces que l'hiver se préparait à amonceler entre Paris et Varsovie : il s'agissait de la beauté maintenant royale dans les veines de laquelle coulait le sang un peu bien méridional des Montferrat et des Paléologue.

« Le but de grâce où ma prière vise
Est qu'il te plaise, ô prince de la bise !
Suspendre un peu l'âpre et rude vertu
Dont aujourd'hui ton bras est revêtu.
Cette faveur, non sans cause, j'implore :
Un rare objet, que le ciel même adore,
Une déesse, un miracle charmant,
Dont sur la terre est le seul digne amant
Le plus auguste et le plus grand monarque
Qui sous l'arctique ait fait luire la marque
Qu'au front des rois grave le roi des cieux,
En ton séjour va montrer ses beaux yeux. »

Marie de Gonzague pour être svelte (1) et brune, n'en était pas moins énergique et peu délicate : le poète se fait pourtant suppliant à l'égard du cruel hiver :

« Sois plus doux, montre, s'il t'est possible,
Qu'aux justes vœux tu n'es point insensible,
Suspens ta force, et, pour ton propre bien,
En ce besoin, ne me refuse rien...
Contente-toi de voir cette princesse

(1) Quatre ans plus tard, cette sveltesse, si j'en juge d'après un portrait de Just d'Egmont, était déjà très atténuée : les épaules sont basses, la poitrine opulente ; de potelée et grassouillette Marie-Louise est devenue une grasse et grosse personne. Comme les yeux ne sont pas petits, que les lèvres sont charnues, les joues pleines, les cheveux coiffés à plat, genre Anne d'Autriche, ce qui n'avantage guère le front, il faut concevoir la beauté comme la concevait Buckingam ou Mazarin pour être encore frappé par celle de Marie-Louise en 1649. La silhouette, le visage, l'attitude générale témoignent de plus de force que de grâce, dès cette date.

De quelque mont si loin au bout du Nord,
Que nul vivant n'en éprouve l'effort...
Ecoute donc, écoute ma demande,
Rends-toi plus doux, fais qu'Eole commande
Aux vents mutins, fléaux de la saison,
De vivre en paix dans leur noire prison. »

On ne peut être plus humble à l'égard d'un cruel, ni plus galant gentilhomme ordinaire d'une reine « du Nord » ; mais l'hiver avait son siège fait : il fit à Marie-Louise l'honneur de l'accompagner durant tout son voyage. Le soir du 2 décembre, le froid ayant été très violent, les carrosses demeurèrent longtemps dans un défilé « ce qui, dit Le Laboureur (1), obligea toutes les demoiselles de mettre pied à terre pour s'aller chauffer à pied à la ville, où elles se trouvèrent assez eschauffées de cet exercice. » Le 23 décembre, « il fit un vent perçant à qui les rivières mesmes ne purent résister ». Le 24 « il gelait fort et tous les canaux étaient glacez, ce qui nous donna le plaisir des glisseurs dont ils étaient tous couverts. » Le 25, à Utrecht, « un grand nombre de bourgeois couroit presque tout le canal glacé sur des patins à glisser pour aller voir la reine de Pologne (2). » Le 1er janvier « les chevaux tirèrent facilement les traîneaux à cause de la neige. » Le 5, le froid fut très violent, « les neiges fort hautes et le giste très mauvais pour y bien célébrer la veille des Roys ». Le 16 janvier, « froid extrême et incommodité de trois pieds de neige ». Le 18, « il fit un froid incomparable ; l'on eust dit que les paroles se geloient comme en ceste Isle septentrionale parce qu'en ouvrant la bouche, l'haleine se glaçoit effectivement avec la respiration du nez. Ceux qui estoient en carrosse l'éprouvèrent aussi bien que les gens à cheval dont plusieurs avoient des barbes et des moustaches de demy pied de neige. Un petit laquais en mourut quelques heures après notre arrivée à Hambourg (3) ». Pendant ce temps, le roi Wladyslaw, impatient de voir sa femme, s'avançait jusqu'à « Nicuporen à trois lieues de Varsovie ; mais le froid extrême qu'il faisait, rappela la douleur des gouttes dont il est quelquefois tourmenté et S. M. fut contrainte de rebrousser chemins ». « Le froid fut extrême depuis Hambourg jusqu'à Stolpen où

(1) Le Laboureur, *Relation du voyage de la Royne*, 1re partie, p. 31.
(2) *Idem*, p. 58, 60, 64.
(3) *Idem*, p. 74, 81, 99, 101.

la gelée avait asprement continué l'espace de quatorze semaines (1). » Saint-Amant, qui d'ailleurs avait aussi la goutte, devait faire la grimace : l'Hiver avait été moins que Marie-Louise sensible à la beauté de ses vers.

Pendant que la reine voyageait, se faisait couronner en Pologne, et aimer tant bien que mal de son vieux mari, Saint-Amant travaillait énergiquement au grand poème épique qu'il avait jadis voulu dédier à Gaston d'Orléans et sur lequel il comptait pour apparaître aux yeux de la postérité comme le Virgile de son temps. Il travaillait au « Moïse sauvé » qu'il voulait dès lors dédier à la reine de Pologne ; et, entre temps, il faisait de son mieux pour ne pas se laisser oublier. Comme il avait su devenir l'ami du comte d'Harcourt en cultivant d'abord l'amitié de Faret, secrétaire des commandements de ce grand seigneur, il avait aussi, dans un but facile à comprendre, noué des relations étroites avec M. Des Noyers « secrétaire des commandements de la reine de Pologne » : il lui écrit fréquemment à ce qu'il semble. En 1647 notamment, Saint-Amant est à Collioure dans le Roussillon ; il travaille toujours à son *Moïse* sous les regards bienveillants de M. le comte de Tilly, lieutenant général des armées du Roi, gouverneur de Collioure (dont une partie de la famille a d'ailleurs essaimé en Pologne), il accompagne le comte d'Harcourt devant Lérida, et trouve le temps d'écrire à Des Noyers cette « Epître diversifiée » :

« Je te salue et de moi je m'eslongne
Par le souhait pour te voir en Polongne,
Cher des Noyers, aymable et franc amy,
Qui pour mon bien n'est jamais endormy,
Qui des faveurs de notre auguste reine
Me fait sentir la vertu souveraine ;
Qui de mes vers luy parles tous les jours,
Qui le premier entames le discours
De cet ouvrage où ma plume hardie
Le grand Moïse, à sa gloire, dédie
Et qui sans fin excite ses bontez
A m'accabler de générositez. »

Faut-il croire ce que dit en vers le poète ? Pourquoi pas ? Nous retrouverons Des Noyers s'intéressant aux expériences de Pascal : pourquoi n'aurait-il pas intéressé sa royale maîtresse à l'œuvre la

(1) Le Laboureur, *Relation du voyage de la Royne de Pologne*, p. 105, 130.

plus considérable de Saint-Amant? Il semble du reste que les adieux de des Noyers et de Saint-Amant aient été très chaleureux en novembre 1645 :

« D'une amitié qui doit vivre au tombeau
Tu me promis la douceur perdurable,
Quand ce bel astre au monde incomparable,

(est-il nécessaire de dire qu'il s'agit de Marie de Gonzague?)

Ce rare objet de gloire et de vertu,
Ce don du ciel, de cent dons revestu,
Ce clair prodige où brillent les merveilles
Qui désormais exerceront mes veilles,
Ce cœur, cette âme, aux doux charmes vainqueurs,
Les seuls plaisirs des âmes et des cœurs ;
Quand, dis-je enfin, ces beaux yeux nous quittèrent
Et de Paris, Paris même emportèrent
Laissant la cour en un estat pareil,
A l'hémisphère au départ du soleil. »

Tout ceci pour dire : quand Marie-Louise a quitté Paris pour Varsovie. Décidément notre Pan Zagloba était un précieux ou tout au moins un thuriféraire de premier ordre. Et ce n'est pas tout : le flot des belles descriptions et des poétiques gémissements grossit sans fin. On dirait que Marie de Gonzague partie, la France a cessé d'être la France. Tout le momde se lamente :

« Le rare abbé qui languit et qui pleure
Pour mesme cause et de qui la vertu
Contre son deuil en vain a combattu.
Tu m'entends bien, c'est en peu de paroles,
Le grand, le bon, le généreux Marolles,
..... cet homme excellent
Qui pour Louise a le cœur si dolent. »

et « la nymphe d'Issy » autrement dit, la princesse de Conti, que Saint-Amant veut aller consoler :

« De ma venue, elle sera bien aise ;
Et comme au monde il n'est rien qui lui plaise,
Ny la touche à l'égal des esprits,
Qui de l'honneur sont ardemment épris
Et qui sur tout l'entretiennent sans cesse
De notre grande et divine princesse,

D'un doux accueil, elle m'honorera
Et de Pologne aussy tost parlera,
M'en fera voir quelque royale lettre
Qu'en son beau sein l'estime lui fait mettre,
Ne voulant pas serrer en moindre lieu
Un bien divin qu'où règne encore un dieu ».

Mais qui pourra citer tous les cœurs français qu'avait réduits au désespoir le départ de Marie-Louise ?

« Combien alors d'yeux changez en fontaines
Firent couler de larmes incertaines !
Combien de cris, à double fin aigus,
Furent meslés de soupirs ambigus !
Il m'en souvient, notre perte et la gloire
De cet objet si cher à la mémoire
Rendent encore mes sentiments douteux
Et ma raison vacille devant eux. »

Les éléments même avaient participé à la douleur générale et

« . . . . l'inconsolable Seine.
. . . . . s'arrachait ses cheveux de roseaux
Et de ses pleurs enflait ses propres eaux ».

Il est vrai que, d'après Saint-Amant, dame Nature se serait, par contre, payé du bon temps dans les lieux où était passée Marie-Louise. Il le sait : « par le rapport fidèle

De doux zéphyrs qui furent avec elle
Et dans l'hiver firent en son chemin,
Croistre l'œillet, la rose et le jasmin ».

Le Laboureur est d'autre avis sans doute, mais il n'est pas poète.

Après tout, on serait égoïste de se plaindre : qu'importe si les Français ont perdu leur princesse préférée, puisqu'elle est heureuse !

« Elle est heureuse et le saint hyménée
Fait resplendir sa belle destinée. »

Wladyslaw ne l'est pas moins :

« Ce grand Roy du Nord
En ses liens n'a pas un moindre sort.
Les beaux lauriers qu'en tant d'actes illustres
Ce Mars cueillit dès ses plus jeunes lustres,
Prennent plaisir à voir sous l'œil du jour,
Briller entre eux les myrtes de l'amour ».

Le seul vœu que pourrait formuler Saint-Amant, ce serait non pas de voir la Reine revenir en France, mais de partager le sort de Des Noyers auquel est échue la rare fortune de jouir de ce merveilleux spectacle, un mari et sa femme, un roi et une reine qui s'adorent :

« Ha ! cher amy, que je te porte envie,
Lorsque je songe au bonheur de ta vie !
Que la fortune est affable pour toy,
Et que les dieux ont beny ton employ !
Tu vois brusler d'une ardeur conjugale
Ce noble couple, à qui rien ne s'esgale :
Tu vois leur front, où luit la majesté,
Comme en un trosne à l'honneur affecté ;
Tu vois fleurir l'union de leurs âmes ;
Tu vois l'accord de leurs pudiques flammes ;
Tu vois leur foy, leurs respects mutuels,
Leurs saints désirs, leurs biens perpétuels,
Leurs doux transports, leurs royales caresses,
Leur amitié, leur grâce, leurs tendresses. »

M. de Saint-Amant voit de loin beaucoup de choses, de belles choses et il voit juste dans l'ensemble. M. Waliszewski a expliqué uniquement par la goutte les journées pénibles durant lesquelles Wladyslaw et Marie ne parvenaient pas à s'aimer. M. Albert Vandal a expliqué les mêmes dissentiments, côté Wladyslaw par les intrigues de deux favoris Platz et Plattenberg et d'une maîtresse Mlle d'Eckenberg ; côté Marie de Gonzague, par les accès de jalousie du chevalier de Bois-Dauplim, fils de Mme de Sablé ou de Mme d'Aubigny (1). Mais une chose sur laquelle l'accord est fait, c'est que tous les malentendus prirent fin grâce à l'énergie de la reine. Quand Mme de Guébriant quitta la Pologne, Wladyslaw lui fit une phrase qu'on dirait extraite de la lettre de M. de Voiture : « Dites à Leurs Majestés Très Chrétiennes que je n'aurais pu

(1) Albert Vandal (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1883).

recevoir une plus belle marque de leur amitié *qu'une épouse aussi accomplie.* « M. Albert Vandal a mentionné aussi le voyage du roi et de la reine dans le même carrosse jusqu'à Cracovie et l'heureuse influence qu'il eut sur les relations postérieures des deux époux : « J'eus avant hier, écrivait alors M. de Brégy, ambassadeur de France, l'honneur de jouer sept heures avec Leurs Majestés et je crois que j'étais le seul qui m'ennuyais de jouer si longtemps, tant ils ont de satisfaction d'être ensemble. Le roi me promit d'accorder à la reine dorénavant la promotion de toutes les vacances du royaume ; si cela est, elle en tirera par an plus de 200.000 écus (1). » Il y eut pour Marie-Louise plus d'une répugnance à vaincre : « l'humeur de Wladyslaw s'assombrissait fréquemment sous l'influence de la douleur physique. » Mais la femme, la reine surtout voulait triompher : « Tout ensemble, écrit-elle à Mazarin, fait qu'il me paraît fort froid. Souvent si je ne me ressouvenais de vos conseils, je me révolterais... Mais perdez toute bonne opinion que vous avez de mon esprit, si je ne viens à bout de cette affaire. » Bien que les apparences soient contre Saint-Amant, il a donc raison : les deux époux s'aimaient, ils s'y efforçaient du moins.

Un soupir ponctue cependant la fin du dithyrambe de Saint-Amant :

« Et moy, chétif, je ne vois rien d'icy,
Qui de les voir m'allège le soucy. »

Il ferait volontiers, le voyage de Pologne pour voir la reine, le roi de Pologne et.... les Polonais. Saint-Amant adore les voyages ; en le lisant parfois, on croit avoir affaire à un écuyer parasite comme il y en avait tant, à un famélique auteur de placets à M. de Montauron, et tout à coup on trouve un écrivain amoureux de pittoresque, épris de couleur locale, un vieux soldat qui adore les costumes aux teintes éclatantes et les beuveries entre gens porteurs de grands sabres, Pan Zagloba, si l'on veut ; et les vers ont tant d'allure qu'ils ont fait l'admiration du grand maître ès vers que fut Théophile Gautier (2). En voici qu'il cite :

(1) *Idem.*
(2) Théophile GAUTIER, *Les Grotesques*, p. 162 (édition Michel Lévy, 1883).

« Il m'entre en la pensée,
Si vers le Nord ma fortune est poussée,
Si la Vistule à mes yeux se fait voir,
Comme le ciel m'en a donné l'espoir,
De me vestir en noble et fier Sarmate,
D'un beau velours dont la couleur éclate
Qui, grave et doux sur un poil précieux,
Rende mon port superbe et gracieux ;
D'armer mon flanc d'un riche et courbe sabre,
De m'agrandir sur un Turc qui se cabre,
De transformer mon feutre en un bonnet
Qui tienne chaud mon crâne rasé net ;
De suivre en tout la polonaise mode,
Jusqu'à la botte au marcher incommode,
Jusqu'aux festins où tu dis qu'on boit tant,
Et dont l'excès m'étonne en me flattant ;
Bref jusqu'aux mœurs, et même je m'engage
Jusqu'à ce point d'apprendre le langage,
De le polir, de me traduire en vers
De style haut magnifique et divers,
Si que, de tous, en la cour florissante
De notre reine adorable et puissante,
Et pour qui seule au monde je nasquis,
Je sois nommé le gros Saint-Amantsky. »

Si le souvenir de tels vers ne suffisait pas pour rendre Saint-Amant sympathique aux Polonais, il y aurait lieu de désespérer qu'aucun poète français pût leur plaire. Les « Sarmates » peuvent pardonner à André Morzstyn trop français à leur gré, à Morsztyn qui portait la perruque Louis XIV, se faisait appeler M. le comte de Châteauvillain et naturaliser Champenois. Saint-Amant, français et normand, a voulu porter bonnet, apprendre le polonais et s'appeler Saint-Amantsky : nous sommes quittes.

Saint-Amant partit pour la Pologne deux ans après cette Epître polonophile. Un poète ne rend visite à une reine qu'après s'être assuré qu'il ne sera pas importun : le fidèle gentilhomme servant ne songera au départ que lorsque :

« Sa bouche où luisent tant d'attraits,
Où les rubis vivent en leurs portraits,
Aura formé le cher mot où j'aspire,
Cher mot, à moy bien plus cher qu'un empire »,

le mot « Venez ». Il ne lui plairait pas, du reste, de se présenter les

mains vides devant la souveraine, il cherche à faire quelque présent digne d'une « illustre déité ». Il y a toujours en Saint-Amant un gourmet ou un gourmand qui sommeille : c'est ce gourmet qui se réveille le premier pour dire :

« Plût aux bons dieux qu'il fust aussi facile,
De luy porter en son grand domicile
De doux muscats, des figues et des melons
Qui font icy la gloire des valons ! »

Le bon poète qu'il est, apporterait même volontiers à la reine un peu du soleil de France.

« Pour embellir de nobles orangers,
Ses champs, ses bois, ses parcs, ses vergers. »

Il l'eût fait sans doute, mais le précieux qui était en lui, se réveilla à son tour, et lui fit s'écrier :

« Mais qu'ay-je dit ? D'erreur je suis coupable,
Son œil divin, son bel œil est capable
D'en faire naistre avec le moindre effort,
Et de reproduire un midi sous le nort. »

L'auteur enfin, le professionnel, l'homme eut le dernier mot ; il décida d'envoyer « A la Sérénissime reine de Pologne » une partie de son grand poème *Moyse*, précédée du Sonnet dédicatoire que voici ;

« Reine, dont les vertus hautes et généreuses
Sur un trône sacré brillent plus vivement
Que ces feux immortels qui, dans le firmament
Marquent en chiffres d'or les fortunes heureuses ;
Tandis que sous ton Mars cent troupes valeureuses
Repoussent de l'Euxin le fier desbordement,
Voys les sœurs d'Apollon qu'un noble sentiment
Excite à se montrer de ta gloire amoureuses :
Elles ont peint pour toy Moyse dessus l'eau ;
Mais si tes yeux divins n'esclairent ce tableau,
Ses traits auront le sort du plus commun ouvrage,
Et si pour ce héros le Nil fut sans escueil,
L'onde du Borysthène en verra le naufrage
Et son berceau flottant deviendra son cercueil. »

Tout ceci valait bien un remerciement et un bienveillant appel

de la Reine : Des Noyers reçut donc l'ordre de transmettre l'un et l'autre au poète. Mais sur les entrefaites, le chevalier de Montigny, frère de Saint-Amant, colonel d'un régiment d'infanterie française au service de la République de Venise (Molière n'avait pas encore inventé Mascarille, commandant d'un régiment de cavalerie sur les galères de Malte), fut tué dans l'île de Candie, et cet événement, douloureux pour Saint-Amant, l'abasourdit quelque temps (1). La Fronde survint ensuite, qui bloqua l'auteur du *Moyse* dans Paris jusqu'au printemps de 1649. Il n'était bruit alors dans toute l'Europe que de guerres et de révolutions : lorsqu'en février 1649 on apprit à Paris l'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre, Saint-Amant, très attaché à Henriette de France et au malheureux roi, fut atterré. Même non bloqué, il n'eût vraisemblablement pas songé à prendre le chemin de la Pologne qui lui était du reste coupé par les troupes espagnoles. Fait plus grave encore : Wladyslaw IV était mort en mai 1648. Son frère, Jean Casimir, prêtre, jésuite, cardinal, avait bien été élu ; mais Marie-Louise semblait désormais une reine sans trône. En de telles circonstances, quand on frise les 55 ans, et qu'on est quelque peu lourd, on ne s'embarque guère vers des pays inconnus pour le seul plaisir de porter un bonnet, d'apprendre une langue et de changer la finale de son nom. A peine évadé de Paris, il alla retrouver encore une fois son cher comte d'Harcourt, qui faisait campagne en Artois et en Hainaut.

Puis, tout à coup, « se trouvant déjà sur la route », dit son historien, M. Durand-Lapie (2), il se décida à franchir les lignes ennemies et à faire le voyage de Varsovie pour présenter à la reine de Pologne son *Moyse* qui, si nous en croyons ce même historien, « était terminé ». Nous sera-t-il permis de faire remarquer que, dans l'Epître liminaire qui s'imprime habituellement en tête du *Moyse*, Saint-Amant dit : « Je voulais aller « en Pologne pour rendre mes très fidèles devoirs à V. M. et pour lui porter *ce que j'avais fait de cette pièce* ? » Il semble donc que l'œuvre n'ait pas été complètement écrite à cette date. Mais comme le pape Innocent X avait dans l'intervalle autorisé le mariage de Jean Casimir et de Marie-Louise, il est probable que cette union rassurante fut le fait qui mit un terme aux trop longues hésitations du poète.

(1) Durand-Lapie, *Saint-Amant*, p. 369-371.
(2) Durand-Lapie, *Saint-Amant*, p. 400.

Son goût pour les voyages faillit lui coûter cher dès les premiers pas : il n'aimait pas beaucoup les Espagnols et en avait dit en prose et en vers passablement de mal ; il eut la bonne fortune d'être arrêté par eux dès Saint-Omer. Heureusement, il fit audacieusement sonner son titre de gentilhomme de la Chambre de la reine de Pologne : « Ceux qui me prirent, dit-il, quelque farouches et quelqu'insolents qu'ils fussent, respectèrent en la personne du domestique, la grandeur de la maîtresse : l'éclat d'un nom si fameux et si considérable leur fit suspendre la foudre qu'ils étaient tout prêts de faire tomber sur moi et leurs yeux le voyant luire comme un bel astre au premier des cahiers de mon ouvrage, en furent tellement éblouis qu'ils n'osèrent plus le regarder. » Ce fut le seul incident notable de ce voyage d'hiver qui semble avoir beaucoup fatigué Saint-Amant. Il avait dit à Des Noyers en 1647 :

« Je ne veux autre guide, autre adresse,
Pour aller voir cette auguste maîtresse,
En son haut trône où la fortune rit
Que de me rendre au sentier qu'elle prit. »

Il tint parole, suivit presque pas à pas l'itinéraire adopté par Marie-Louise en 1645-1646 et, comme la Reine, s'ennuya plus d'une fois en chemin. Aussi est-ce avec une joie non dissimulée qu'il arrive à Dantzig, le 26 février 1650 :

« Dantzic du haut d'une tour
M'offrit son ample séjour :
J'en saluai la contrée
Sous le solstice hyvernal
Et dedans fit mon entrée
Comme pièce en arsenal. »

Il trouva là, comme par hasard, le comte Magnus de la Gardie, ancien ambassadeur de Suède en France et son ami, qui « l'honora de sa table « et lui fit voir trois jours heureux ». Le carnaval battait son plein. « Je logeai à Dantzig, dit Saint-Amant,

« Jusqu'au mardy,
Qui de graisse est rebondy,
Je solenisai sa feste
Presque au nez du lendemain. »

Puis,

« Le règne maigre venu,
Je cendrai mon poil chenu. »

De Dantzig, Saint-Amant attiré par le glorieux souvenir de Copernic, fut ensuite

« Voir à Thorne,
Le Copernique tombeau.
Ce docte maistre tourneur
Y tourne avec grand honneur.
Dans le marbre qui l'enserre
Il est couché gravement,
Et son corps trouve en la terre
Le repos au mouvement. »

Quelques jours après, il atteignait le but de son voyage, Varsovie.

Comment il y fut accueilli, comment il y poursuivit sa carrière littéraire, il nous le dit lui-même sans détours poétiques :

« L'on m'y receut si bien
Que, de crainte de l'envie,
Mon bonheur n'en dira rien.
J'y baisai ces dignes mains
Qui régissent tant d'humains :
Ma muse y fit ses offrandes
Avec des vœux immortels
Et de deux riches guirlandes
Para deux riches autels. »

Le point d'interrogation pour Saint-Amant, c'était l'attitude du nouveau Roi à son égard ; il eut lieu de s'en féliciter :

« Ma Lyre eut l'heur d'endormir
Les hauts soins de Casimir. »

Quant à la Reine, l'effet produit sur elle par les vers de son gentilhomme de la chambre dépassa tout ce qu'il avait espéré :

« Et Louise sans pareille
En trouva les airs si doux,
Que du bien de son oreille
Son bel œil devint jaloux.

Les puissances de ce bruit,
Esmeurent son noble fruit :
Il tressaillit d'allégresse
A l'oracle de mes vers
Et confirma la grossesse
Qui suspendoit l'univers. »

Saint-Amant tombait bien : il allait pouvoir saluer de ses vers la naissance d'un enfant royal, tel plus tard Victor Hugo saluant les premiers vagissements du duc de Bordeaux. Il commença par prier le ciel de donner à Jean Casimir :

« Un fils, qui de la gloire ardemment amoureux,
Ensemble et magnanime et grave et généreux
Du Grand Casimir soit l'image ;
Qui porte un jour le sceptre et qui le rende heureux : »

Saint-Amant sera l'Homère de ce futur Achille, et il l'annonce en vers comme Louis XIV n'a pas eu l'honneur de s'en voir adresser :

« Je ferai retentir au grand son de mes vers
Les monts de ce climat où le roi des hivers
Etale aujourd'hui sa puissance,
Et quand d'un prince on verra la naissance,
Je ferai résonner tous ceux de l'univers. »

Aux premiers signes précurseurs de l'événement attendu, il fait appel à sa Muse qui, peu rétive, s'enflamme aussitôt :

« Trône, implore l'Autel ! voici le noble terme
Où l'astre encore caché se doit produire au jour. »

L'enfant naquit, ce fut un fils : Victor Hugo en pareil cas écrit une ode ; Saint-Amant écrit un sonnet

« Quelle aimable rumeur vient de s'épandre au monde ?
Mourez, craintes, mourez ! Ha, sans doute il est né,
Il respire le jour, ce prince destiné
A manier le sort de l'ample masse ronde.
Je n'entends rien ici qui ne s'entre-réponde :
Les cris ont tout ému, les salves ont tonné
Et de l'airain guerrier le chant clair et peiné
Du bronze haut et saint le grave bruit seconde.

Arrêtons-nous, ma lyre, en ce beau point natal,
Il est temps que d'un son glorieux et fatal
Nous élevions au ciel l'objet de notre joie.
Vantons en vers divins ce miracle prédit
Et montrons que payer en si belle monnoie
C'est se faire un trésor d'honneur et de crédit. »

Autre bonheur ! La reine tombe malade au moment où les médecins essayaient de lui faire passer son lait. Quelle fortune pour un poète ! Saint-Amant serait désolé de nous laisser ignorer ces détails intimes et la joie toute naturelle des deux époux, lorsque tout danger a disparu. C'est un peu alambiqué, à la précieuse, un peu bien réaliste aussi ; mais c'est bien ainsi qu'on parlait alors aux rois et Saint-Amant ne dément pas dans ces vers l'opinion que nous avions de lui :

« Quoy qu'un dur meslange et de glace et de braise,
Un accès pale et rouge en Louyse enfermé,
Ait esmu quelques jours son albastre animé,
Quoyque sous les beaux monts de sa gorge d'yvoire
Le lait dont un dieu seul serait digne de boire,
Le lait qui garderait un mortel de mourir,
Ait eu bien de la peine à se laisser tarir,
Et n'ait pu sans douleur, voir ses sources quittées
Pour les ruisseaux communs des pommes empruntées ;
A présent toutes fois, le ciel en soit bény,
Ces maux ont fait leur tour et l'orage est finy ».

(*La Vistule sollicitée*)

Cette paraphrase versifiée de quelques bulletins médicaux une fois terminée, Saint-Amant entonne alors l'hymne à l'amour conjugal, hymne sur un air connu, puisqu'il avait déjà servi en 1647 pour l'Epître à Des Noyers : seulement cette fois, au lieu du goutteux Wladyslaw, il s'agit de Jean Casimir, assez beau cavalier et depuis longtemps soumis à l'ascendant de Marie-Louise. Aussi le poète est-il tout à fait à son aise pour parler des souverains et de leurs amours :

« Cet auguste héros que l'amour et la crainte
Touchaient en ce péril d'une fidèle atteinte,
Ce roy qui fait son tout de sa chaste moitié,
Ce roy que son travail a comblé de pitié

Et qui, pour exprimer un point inexprimable,
Dit et montre qu'il ayme autant qu'elle est aymable,
N'est plus dans les frayeurs d'un noir événement
Et le salut d'un autre a guéri son tourment,
Si la raison permet qu'un autre on puisse dire
Ce cher, ce rare bien par qui seul il respire,
Qui seul mesme est sa vie et qui sans un doux sort,
O malheur ! o désastre, aurait esté sa mort ».

(La Vistule sollicitée)

Tous ces flots de poésie ne devaient pas empêcher le royal enfant de mourir ; mais le duc de Bordeaux, chanté par Hugo, ne devait pas davantage porter la couronne que son poète lui promettait. L'intérêt qu'offrent les vers de Saint-Amant n'en subsiste pas moins : il réside tout entier dans l'expression de ses sympathies respectueuses pour les souverains polonais.

Son lyrisme officiel ne se bornait pas d'ailleurs à faire passer dans ses vers quelque chose de l'allégresse universelle qui environne habituellement un baptême royal. Le vieil ennemi des Musulmans barbaresques voyait dans la Pologne le champion du Christ qui devait rendre Constantinople à la croix ; le fidèle des Gonzague-Montferrat voyait dans Jean Casimir le mari d'une princesse issue de la famille du basileus Andronic et de la basilissa Yolande de Montferrat ; et partant de là il promettait au roi polonais un triomphe complet et définitif dans sa lutte contre le Turc :

« Le fier usurpateur du sceptre maternel
Pâlira dans Byzance ainsi qu'un criminel
Qui prévoit l'heure des supplices :
Il le rendra, malgré tous ses complices,
Et j'espère chanter cet acte solennel ».

C'était de la témérité pour un homme auquel la goutte interdisait les longs espoirs et les vastes pensers ; mais, bien évidemment, on ne saurait lui faire un crime de n'avoir pas prévu la régénération de la Turquie moderne, puisque les diplomates européens ne la prévoyaient pas à la veille même de la révolution jeune-turque.

Ce qui est plus paradoxal encore, plus polonophile, mais très peu français du XVIIe siècle, c'est l'appréciation qu'il risque sur la royauté élective polonaise :

« Ce n'est point icy qu'on hérite
Par le sang qui forme une loi ;
Pour y prétendre d'être roi,
Il faut l'être déjà par son propre mérite.
Cet honneur souverain d'où naît le potentat,
Ne dore aucune tête, en cet habile état
Que l'Etat ne l'en juge digne.
Son prince l'eut par ce moyen insigne ;
L'espérer autrement n'est qu'un vain attentat.
O que j'aime cette coutume !
Que cette libre élection
Du joug de la sujection
Ote de pesanteur et chasse d'amertume ! »

L'auteur de ces vers est-il bien le même qui disait de l'absolutiste Richelieu :

« Disons que le Cardinal
Est à la France dans l'orage
Ce qu'au navire est le fanal. »

Et quel effet ces vers produisirent-ils sur une reine et un roi qui, ce nous semble, n'auraient pas été fâchés de substituer le principe de l'hérédité à celui de l'élection ? Quel effet produisirent-ils en France, quand Des Noyers, envoyé en mission, les y apporta ? quel effet sur les Polonais dont quelques-uns les lui avaient peut-être suggérés ? Il y a lieu de se demander ce qu'il y avait de sincère dans cette admiration de Saint-Amant, même déguisé en Saint Amantsky pour la constitution polonaise, quand il ressentait tant d'aversion pour Cromvell, de dégoût pour tout ce qui lui rappelait la Fronde.

La vérité, c'est qu'on aurait tort de prendre bien au sérieux les idées politiques de Saint-Amant : l'intéressant en Pologne comme ailleurs, ce n'est pas tant d'examiner ses idées à la loupe que de le regarder vivre et agir. Il a réalisé le rêve qu'il formait à Collioure près du comte de Tilly : il est Saint-Amantsky. Il s'habille à la polonaise et se met dans les fourrures jusqu'au cou :

« Renards, loutres et putois
A me fourrer sont courtois ;
J'ai des martres, j'ai des lièvres
Qui m'échauffent tous les jours,
Et les nuits, de peur des fièvres,
Je me vautre sur des ours.

Tous ces animaux velus
Sont de moy fort bien voulus...
J'en ai manchons, moufles, gans
Et bonnets des plus fringans,
Et sous l'horrible casaque
De quoy tu me vois meublé,
Ny Tartare, ny Cozaque
Ne me ferait pas trembler.
Je danse à talons ferrez
Sur de beaux marbres carrez.
Mon chef s'emplume de grues,
Je porte le sabre au flanc,
Et quand je vays par les rues
Mon coursier tient bien son rang. »

Il a donc paradé dans les rues de Varsovie, il a dansé comme un Mazoure ; il a également bu, beaucoup bu :

« Non que du cher bois tortu
S'y nourrisse la vertu »,

la Pologne n'avait pas de vignes ;

« Mais le sarment de Hongrie
Nous fourmit d'une liqueur
Qui fait qu'à table je crie :
« Masse et tope » de bon cœur ».

Le fin gourmet qui savourait à Collioure des Banyuls et autres vins liquoreux en compagnie de M. de Tilly, ne se sentait pas dépaysé et s'il ne disait pas à la polonaise : « Nullum vinum nisi Hungaricum », du moins son éclectisme matérialiste s'accommodait-il fort bien du vieux Tokaï qu'on lui servait. Aussi est-il saisi d'une généreuse indignation au souvenir de l'anathème poétique jeté par Desportes fuyant la Pologne. Il exécute contre le poète d'Henri de Valois une charge à fond qui laisse bien loin derrière elle la modeste apostrophe adressée par Despréaux à « Desportes et Bertaut ». La Pologne, s'écrie Saint-Amant,

« C'est, cher Théandre, un pays
Où plusieurs sont esbays ;
Mais pour ceux aux panses fortes...
Quoi qu'en ait chanté Desportes,

Ils n'y sont point estonnez.
C'estoit un mignon de cour,
Qui ne respiroit qu'amour ;
Il sentoit le musc et l'ambre.
On le voit bien, à ses vers,
Et jamais soif en sa chambre
Ne mit bouteille à l'envers.
Ce gentil, ce dameret,
N'entroit point au cabaret :
La seule onde aganipède
Lui faisoit faire de l'eau ;
Il l'aymoit et l'insipide
Fuyoit Ronsard et Belleau.
Régnier, son rare neveu,
S'entendoit mieux à ce jeu
Et s'il eust vu cette terre
Où Bacchus est en crédit,
Je jurerais sur ce verre
Qu'il n'en aurait pas médit. »

Saint-Amant, grand buveur et poète point médiocre, offre donc pour les Polonais ce mérite nouveau d'avoir, après Kochanowski, vengé la Pologne du déplaisant adieu d'un mignon.

Son adieu, à lui, fut tout autre. Son humeur vagabonde lui faisait désirer de voir le pays de Christine, cette Suède dont Gustave-Adolphe, puis Christine elle-même, avait rendu le nom célèbre dans toute l'Europe. Il se fit en conséquence charger d'une mission qui semble avoir été assez vague, puisqu'il « n'était porteur d'aucune lettre de créance » et qu'il semble même ne pas s'en être acquitté. Quoi qu'il en soit, il ne quitta pas la Pologne en fuyard mécontent et nous pouvons conclure de l'ode « La Vistule sollicitée » qu'il écrivit à la veille de son départ, et de « la Polonaise » dont nous venons de citer des fragments, que huit mois de séjour à Varsovie lui avaient suffi pour garder de la Pologne une impression nettement sympathique et qui fut ineffaçable.

S'il faut l'en croire, la Pologne était, au temps de Marie-Louise, moins pauvre que ne l'ont prétendu quelques historiens. Tout y respirait l'abondance :

« Cérès avec majesté
En ces plaines luit l'esté...
Une reine m'y retient
Qui comme un roi m'entretient.

Je suis aussi frais qu'un moine,
Je nage dans les douceurs
Et fay gagner son avoine
Au bon Bayard des Neuf Sœurs.
Nargue du sort indigent !
Mon pié marche sur l'argent,
Et ma main, mon espatule,
De l'or fait si peu de cas
Que je fay sur la Vistule
Des ricochets de ducats. »

Serait-ce par hasard depuis ce temps que la Vistule aurait des eaux jaunes assez semblables à celles du Pactole ? Quoi qu'il en soit, Saint-Amant eut toujours un faible pour cette molle rivière aux eaux lentes et paresseuses : il la quitta presque à regret et ne voulut pas se rendre en Suède autrement qu'en redescendant le fleuve par bateau de Varsovie à Dantzig. Aussi est-ce moins peut-être à la Pologne qu'à la Vistule, qu'il adresse son poétique « Adieu : »

« Allons, chère Vistule, allons, Nymphe aquatique,
Voir l'azur ondoyant de la Thètis Baltique
Qui se pare le sein du bel ambre doré...
Allons, il faut partir, il est temps que ta course
Favorise la mienne et m'emporte vers l'Ourse...
Déjà la Renommée a fait bruire à sa trompe
Le futur appareil de la plus riche pompe...
Ha ! j'aperçois déjà l'effet de ma requeste ;
Le bateau demandé contre le bord s'appreste ;
Allons, chère Vistule, et que tes vierges sœurs
Me fassent en chemin goûter mille douceurs. »

Ces vers ne manquent assurément ni de poésie, ni de sincérité, ni même d'une certaine mélancolie à laquelle on n'est pas trop accoutumé à cette date. « Allons, il faut partir » ; mais je resterais bien à Varsovie, dans cette ville où j'ai passé de beaux jours, où il fait bon vivre, où l'avenir se nimbe de promesses riantes :

« Je laisse Varsovie au comble d'une joye
Qui, par cent beaux excès, luit, tonne et se desploye.
Je le laisse en l'estat si longtemps désiré ;
Son estoile apparoist, son œil est esclairé
D'une aube aux yeux riants dont la blanche lumière,
Imitant icy bas en sa pointe première,

La clarté qui surprend la nuit et le sommeil,
Nous promet le grand feu d'un astre au teint vermeil. »

Un sentiment de reconnaissance va pousser le poète à tenter une réconciliation entre les deux branches de la famille de Wasa : c'est en cela que consiste sa « mission », et c'est l'enfant nouveau né, l'enfant « au teint vermeil » qui en sera le prétexte. Saint-Amant va entretenir Christine de Suède de cet héritier du nom des Wasa :

« Allons, chère Vistule...
Allons luy desployer, encore qu'imparfaits,
Ceux (les trésors) où de Casimir brillent les premiers traits,
Ceux où du rare trône de cette rare branche,
Où de ma chère reine, et si belle et si franche,
Une esbauche assez noble ouvre assez le dessein
Que pour ces demy dieux je couve dans mon sein.
Allons luy faire voir que ces deux grandes âmes
Ont pour son amitié les plus sicères flammes,
Que l'estroit parentage, en son juste motif...
Invite leur désir à mettre en évidence
Les réciproques soins de la correspondance,
Et qu'il ne tiendra pas à leur affection
Que l'œuvre n'en atteigne à la perfection...
Allons, transportons-nous d'un beau prodige à l'autre,
Passons de sceptre en spectre et laissons pour un temps
Ces bords qu'un nouvel astre a rendus si contents :
Leur plaisir est le mien, tout prend part à notre aise. »

Tout cela fut en pure perte : « le nouvel astre », l'enfant de Casimir et de Marie-Louise mourut, Christine abdiqua, Saint-Amant fatigué de promener ses rhumatismes en des climats où Descartes avait trouvé la mort, revint en France, abandonnant tous projets politiques.

Son voyage en Pologne lui fut du moins compté en France comme un de ses plus beaux titres de gloire ; et M. Durand-Lapie voulant nous donner une idée du retentissement qu'eut cet événement dans le monde littéraire, nous cite un sonnet de Du Teil qui est trop enthousiaste pour qu'on soit en droit de le passer sous silence (1) :

(1) Durand-Lapie, *Saint-Amant*, p. 433.

Merveilleux Saint-Amant, noble et puissant génie,
Que ton voyage est rare et que tu nous apprends
Combien de nos aïeux nous sommes différents
Pour le goût de la belle et céleste harmonie !
De Pologne autrefois la Muse fut bannie,
Ovide y soupira l'espace de six ans,
Et ses peuples alors farouches, ignorants,
Aujourd'hui t'ont comblé d'une gloire infinie...
... aujourd'hui, la cour, favorable à des sots,
A fait qu'un Saint-Amant, ô honte de la France,
A trouvé son bonheur au royaume des Goths ! »

A dater de cette époque, Saint-Amant, qu'il le voulut ou non, fut l'écrivain qui avait « inventé » la Pologne, comme plus tard Rousseau sera l'homme qui découvrira les Alpes, comme Chateaubriand sera le poète de l'Amérique, comme Loti sera celui de l'Orient et de l'Extrême-Orient. Les choses vues par lui sur les bords de la Vistule, les spectacles vécus s'offrent à son souvenir, estompés, harmonisés entre eux par l'éloignement dans l'espace et le temps. Les événements historiques qui se produisent en Pologne, donnent de temps en temps à son voyage un renouveau d'intérêt, l'incitant à parler de la Sarmatie et de ses souverains. Avant toutes choses, il veut publier l'œuvre capitale de sa vie, son *Moïse sauvé :* or, la revoyant après ses pérégrinations en Pologne et en Suède, il se prend à la concevoir autrement : « Quand je suis venu, dit-il, à la regarder de pied ferme pour y mettre la dernière main et que j'en ai bien considéré toutes les parties, j'ai fait comme celuy qui après de longs voyages tels qu'ont été les miens, se retrouvant en sa propre maison champêtre et venant à revoir son jardin, en change aussitôt toute la disposition. Il fait dresser des allées où il n'y en avait point, il fait arracher un arbre pour le transplanter de l'autre ; il change la figure de son parterre, tâche à faire venir au milieu quelque fontaine qui l'embellisse, l'orne de quelques statues, raccommode les espaliers et les renouvelle, si bien que ce soit encore le même fonds et le même enclos, à peine est-il reconnu de ceux qui l'avaient vu auparavant. »

Jusqu'à quel point son voyage en Pologne a-t-il influé sur le remaniement du Moïse, on ne le voit guère, et il serait assez difficile de préciser. Le *Moïse sauvé* est un poème biblique : la Pologne, tout au moins, a pu lui fournir en abondance ce qui manquait un peu en France : des Juifs au costume pittoresque, des

Juifs en groupes nombreux, en foule, presque à l'état de peuple qui a sa langue, ses mœurs spéciales. Pourtant, il n'y a presque rien dans les vers de Saint-Amant qui donne à penser qu'il ait remanié son Moïse, en s'inspirant de ce qu'il a pu connaître de la vie des Juifs polonais. Les beaux vers, les vers qui peignent, qui évoquent tout un paysage ou une époque, ne manquent pas dans ce poème trop décrié : mais les Juifs ne lui ont inspiré aucun trait précis, aucun de ces traits qui ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Dans la cinquième partie du poème, il écrit :

« Sin où marche Israël las et débilité,
N'est qu'un vaste désert où la Stérilité
Chagrine, sèche, noire, affreuse, languissante,
L'œil cave, le sein plat et la voix gémissante,
Réside avec la Mort et voit de toutes parts
Les farouches lyons, les aspres léopards. »

Cet amas d'épithètes évoque assez bien l'image de ces lamentables Juifs que l'on rencontre sans peine dans certaines villes de province ou à Varsovie entre Nalewki et Bonifraterska, phtisiques et laids, pleurards et obséquieux, guenilleux, huileux et qui devaient au temps de Saint-Amant, geindre plus fort et se laver moins souvent. Il a dû les voir aussi fréquemment, usuriers tremblants, extorquer l'argent du noble besogneux qui, en tous pays, les payait en insultes et alors parlant de Moïse, il a dû écrire :

« Mon œil se le figure : il semble qu'il rencontre
Un fier Egyptien, insultant un Hébreu. »

Mais quel que soit notre désir de préférer un sonnet sans défaut à tout un long poème, il nous est impossible de trouver même la matière d'une comparaison entre les Juifs tels qu'ils sont présentés par Saint-Amant, et ceux qu'Orzeszko a décrits dans *Eli Makower* et *Meir Ezofowicz*. Il est difficile de croire que Saint-Amant ait beaucoup retouché à son poème dans cet ordre d'idées.

Du moins, sommes-nous assurés qu'il a écrit après son voyage en Pologne et même après la bataille de Varsovie, ces vers du *Moïse* où il exalte :

« . . . L'Auguste Louise, honneur de l'Univers,
. . . cette reine enfin pour qui brillent ces vers

Reine que l'on a veue, *au jeu d'une campagne,*
Suivre l'illustre époux en illustre compagne
Et qui, bien que sans arc, a des traits dans les yeux,
Dont elle a sceu blesser les plus grands demy dieux. »

ou encore :

« Sous les climats de l'ample Borysthène,
Le grand roy Casimir étendant sur l'arène
Le Tartare superbe et le vassal mutin
Qui veut troubler le cours de son noble destin.
Ainsi, dans les forêts de la Lithuanie,
Après s'être honoré d'une gloire infinie,
Se plaist-il quelquefois.....
De montrer sa vaillance en des chasses terribles,
Tantost contre un grand ours, un ours des plus horribles,
Tantost contre un sanglier des plus beaux, des plus forts,
Qu'il combat, qu'il terrasse au péril de cent morts,
Et dont il vient offrir la despouille sanglante,
Comme un vray Méléagre à sa vraye Atalante. » (*3e partie*)

Mais c'est là tout ce qu'on peut affirmer avec certitude avoir été écrit postérieurement au voyage en Pologne ; c'est là tout et c'est fort peu de chose.

L'abdication de Christine de Suède, les malheurs de la Pologne après l'avènement de Charles X-Gustave au trône de Suède et les prétentions qu'y éleva aussi Jean Casimir, amenèrent une fois encore Saint-Amant à « chanter » les souverains polonais et à plaindre leurs sujets. Il composa, à ce propos, vers la fin de 1656 « La Généreuse, Idylle héroïque, dédiée à Son Altesse Mme la Princesse Palatine. » « La Généreuse », c'est Marie-Louise, celle que, dans son « Avis au lecteur », Saint-Amant appelle « mon incroyable maîtresse ». L'événement central du poème est « cette grande et fameuse action de la reine de Pologne au combat de Varsovie qui dura trois jours, où elle commanda le canon elle-même dans un lieu vulgairement appelé le *Jardin* et où Sa Majesté fait sa plus ordinaire demeure ». Les motifs qui ont inspiré le poète sont, si nous l'en croyons, le « seul devoir et le seul zèle » « pour tout ce qui regarde ma grande et fameuse reine ». « Qu'aurait dit Sa Majesté quand elle aurait su, à ma honte, qu'une plume qu'elle a daigné obliger par tant de bienfaits et de grâces, serait lâchement demeurée stupide et muette, pendant que toute la terre

aurait fait retentir jusques au ciel et la grandeur de sa réputation et l'immortalité de sa gloire? »

En poète qui connaît son métier, en peintre qui ménage ses effets d'ombre et de lumière, il décrit d'abord avec une indignation voulue les ravages qui ont dévasté :

« ... les beaux champs de Varsovie,
Champs, hélas ! où la mort à peine laisse en vie
Ses cruels et propres vautours.
Ah ! quand je viens à me repeindre
Le lustre où j'ai veu cet estat,
Que je déteste l'attentat
Qui s'est allumé pour l'éteindre !
Que j'y vois d'injustice et de présomption !
Que dans cette estrange action
Je trouve la gloire honteuse !
Que la palme m'en choque ou certaine ou douteuse,
Et que j'en ai d'émotion !
Quoi ! je verray des yeux de l'âme
Ces inhumains, ces criminels,
Rompre des pactes solennels
Sans que j'en tonne dans le blâme !
Je verray ces félons, de trop d'espoirs comblez,
A des voisins presqu'accablez
Faire encore de lasches insultes
Et parmy tant de maux, d'horreurs et de tumultes,
Mes sens ne seront pas troublés ! »

Puis il se rassérène, il espère, il s'enthousiasme : la reine de Pologne est là ; elle a, par son exemple, réveillé, électrisé la nation polonaise, elle a donné à son pays d'adoption une gloire nouvelle, et Saint-Amant véritablement inspiré s'écrie :

« Pendant que mon auguste Reine
Résiste aux outrages du sort,
Muse, pour un dernier effort,
Chantons sa gloire dans sa peine.
Employons aujourd'hui, mais d'un air de grandeur,
Un noble et saint reste d'ardeur
Qui nous purge d'ingratitude ;
Et comme fait ce bois où je fais mon estude,
Accordons l'ombre et la splendeur. »

Je ne sais si Hugo, empereur de l'antithèse, a parcouru ce poème mais on comprend que son « page » Théophile Gauthier

qui, lui du moins, l'avait lu, ait fait quelques efforts pour réhabiliter la mémoire du trop dédaigné Saint-Amant. La veine du poète, quoique faiblissante, n'est d'ailleurs pas tarie après cet effort de début :

« Que fait ma digne princesse
En cette énorme invasion ?
Son cœur dans la confusion
Se permet-il quelque bassesse ?
Non, non ! bien qu'elle cède à l'orage excité,
Bien qu'elle en sente l'aspreté,
Ses grands pas n'ont rien de la fuite ;
Et qui voit sa retraite admire en sa conduite
Une mobile fermeté.
En tous lieux, elle est agissante,
Elle est intrépide partout ;
Aucun revers n'en vient à bout,
Et quoique faible, elle est puissante. »

Après nous l'avoir montrée dans « l'humble Silésie », il nous la fait voir qui, lorsque l'instant décisif de la lutte est proche.

« Rejoint son Casimir et de tout s'en vient prendre
Sa glorieuse et digne part. »

Tandis que tout dans la Pologne envahie est désordre et confusion, tous deux offrent le spectacle d'une amitié que le malheur a seulement resserrée :

« Comme un lyon et sa compagne
Qu'un trait de foudre a séparez,
Enfin rejoints et rassurez
Montrent leur joie à la campagne,
Telles me peins-je à l'œil, sous un juste rapport,
En l'air, au geste, en l'aise, au port,
Ces deux moitiés plus qu'héroïques
Et je conçois sans peine en leurs baisers pudiques
La majesté dans le transport.
Leur feu que le Ciel authorise,
Feu qui ne peut jamais dormir,
Va de Louyse à Casimir,
Vient de Casimir à Louyse.
Une chaste langueur, un regard vif et saint
Qui s'émancipe et se contraint,
Passe et repasse d'âme en âme ;
Leur amour se respecte et l'on voit dans leur flamme
Combien leur cœur en est atteint. »

Par contre, Charles X-Gustave sort de ces vers fort mal arrangé, avec une figure de Minotaure orgueilleux qui ne triomphe que pour mieux trébucher ensuite :

« Charles, hardy jusqu'à l'excès
Comme un taureau lève la corne,
Mugit, escume, souffle et remarchant vers Thorne,
Va pour guider le grand procès...
Il occupe un des bords de ces coulantes eaux
D'où Prague non loin des roseaux,
Regarde Varsovie en face. »

Avant de dire sur un mode héroïque les exploits de ses princes, le poète range devant nous les troupes polonaises et s'il ne les dénombre pas comme eût fait Homère, il en fait du moins une description dont le pittoresque laisse loin derrière lui celui de tous les faiseurs d'épopées du XVIIe siècle :

« Là, sous des lances creusées,
Les épouvantables houssars
Nommez les fantosmes de Mars,
Elèvent leurs têtes rasées.
L'un s'arme de la peau d'un tigre moucheté,
L'autre ensuite a le dos enté
Des plus grandes ailes de cygnes
Et tous deux, ils font voir, en ces marques insignes
La fureur et l'agilité.
Là je vois sous de riches housses
D'autres illustres cavaliers
Conduire ceux qui par milliers
S'arment de haches ou de trousses...
Icy, sur un barbe qui rue,
Sur un Turc qui hanit souvent,
On voit flotter au gré du vent
Le héron, l'autruche et la grue.
La blanche et haute aigrette y montre son orgueil,
Et représente presque à l'œil,
Entre cent Turquoises plantée,
Les vagues de la mer doucement agitée
Qui se brisent contre un escueil...
L'or, l'argent, l'azur, la soye
Y luisent en tous les habits,
Et de la toison des brebis
L'estoffe à peine s'y desploye.
La martre zibeline et le beau loup cervier,
Bien qu'on brusle sur le gravier,
Ne laissent pas de s'y produire. »

On dirait une revue de printemps passée par un clair soleil sous les yeux du poète, à qui sans doute il fut donné d'en voir plus d'une. Cette description, nullement faite de chic, correspond à ce que les chroniques et les estampes polonaises nous apprennent des armées polonaises de ce temps.

Mais enfin, il en faut venir à la description de la bataille : oh ! la belle et rude bataille, digne d'une chanson de Roland ! la belle et glorieuse défaite. Tout le monde y fait son devoir, Marie-Louyse d'abord :

« Ma digne reine ayant de tout son mieux
Fait monter sa prière aux Cieux,
S'élève en haut d'une redoute,
Où, vis-à-vis des camps, elle voit, elle écoute,
Et combat du cœur et des yeux.
Enfin, n'étant pas satisfaite
De voir du canon mal placé,
Elle veut qu'il soit avancé
Pour en hâter une défaite.
Elle y court elle-même ; au sein le cœur lui bat,
Elle offre le bronze au combat,
Le pointe, l'ajuste, le mire,
Ose y porter la mèche, et, des coups qu'elle tire,
Cent et cent têtes elle abat. »

Jean Casimir entre en ligne et se bat comme un simple hussard, dans l'espoir de rencontrer Charles X-Gustave et de le tuer :

« Casimir, fier sous la cuirasse,
L'aigu marteau d'armes au poin,
Porte partout son aspre soin (1)...
Il cherche son rival, brusle de le trouver,
S'appreste à lui faire esprouver
Le coup où l'honneur le convie,
Ou, si tel est son sort, il veut perdre la vie
Pour à tant d'autres la sauver...
Il choque, il frappe, il blesse, il tue,
Il renverse hommes et coursiers. »

(1) Voir le portrait de Jean Casimir par J. d'Egmont mentionné (p. 94, n° 537) dans les *Pamiatki starej Warszawy* : des yeux au regard dur tranchent sur le teint échauffé d'un visage glabre où s'esquisse une ombre de moustache noire ; une perruque à la Turenne plutôt qu'à la Louis XIV, une armure sombre achèvent de donner la sensation que nous avons affaire à un homme d'action.

A le voir si bien faire, ses plus nobles sujets, on voudrait dire ses pairs, rivalisent d'audace avec lui pour sauver sinon la Pologne ou la ville de Varsovie, du moins l'honneur :

> « Le moindre de ses officiers
> S'en enflamme et s'en esvertue.
> Zarnesque (1) et Sapiha, des plus hauts en ce rang,
> D'un cœur et pront et brave et franc,
> Comme des lyons en agissent,
> Ils s'acharnent au meurtre et tous deux en rougissent
> Les flots de leur panache blanc. »

Pour juger équitablement ces vers de *La Généreuse*, il faut les rapprocher du passage de l'Oraison funèbre de la princesse Palatine dans lequel Bossuet (1685) contera les mêmes faits : « Un nouveau conquérant s'élève en Suède : on y voit un autre Gustave, non moins fier ni moins hardi ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. » Il s'agit ici moins d'une lutte acharnée que d'un brusque effondrement de la puissance polonaise et de la fuite éperdue de l'armée. La reine et le roi font figure moins de héros que de désespérés. « La reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume ; après de courageux, mais vains efforts, le roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine ou qui en enlèverait les rameaux épars. » Et toujours prêt à re-

(1) Il s'agit vraisemblablement de Czarnecki, castellan de Cracovie et de Sapiéha, castellan de Vilna, qui tous deux avaient de somptueux hôtels à Varsovie où peut-être Saint-Amant avait été reçu. Ceci expliquerait du moins — étant donné les usages des poètes du XVIIe siècle — que Saint-Amant leur ait fait une place à part dans ses vers parmi les héros de cette campagne (*Adama Iarzebskiego Goscinie*, abo opisanie Warszawy*, 1643, Wasszawa, 1909, XXVII, 176 p. in-12, p. 61, p. 105). Peut-être s'agit-il aussi du Sapiéha qui était alors maréchal de la Cour (*idem*, p. 122).

fuser aux princes les mérites qu'ils croient avoir et à les reporter sur le Dieu qui « fait et défait les empires », il poursuit : « Dieu en avait disposé autrement : la Pologne était nécessaire à son Eglise et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié : sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté tout frémissant qu'il était... Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux courages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie et la Pologne est délivrée. »

Ceci est tout à fait conforme à l'éthique habituelle de Bossuet : il y a pourtant une explication à donner du parti pris avec lequel le grand orateur rabaisse Marie-Louise. Cette princesse avait eu jusque-là des relations plutôt froides avec sa sœur la Palatine : si la balance de la justice divine a penché un instant du côté où n'était pas la reine, c'est qu'une partie des poids avait été réservée pour le plateau où devaient être mis les faits et gestes de la Palatine. « Le premier rayon d'espérance, dit Bossuet, vint de la princesse palatine ; honteuse de n'envoyer que 100.000 livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou que ce secours vînt si à propos ou de ce qu'il vînt d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse palatine s'ôtât tout pour soulager *une sœur qui ne l'aimait pas*? » Bossuet met donc dans une vive lumière l'une des taches du caractère de la reine : elle n'était pas de celles qui sont avec délices des sœurs aimantes, qui le sont en vertu d'une sorte d'instinct, d'harmonie préétablie. Pourtant, il lui reconnaît la capacité d'aimer par raison et reconnaissance. Depuis ce jour, remarque-t-il, « les deux princesses ne furent plus qu'un même cœur : la reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre et la princesse palatine joignit au respect qu'elle avait pour une aînée de ce rang et de ce mérite une éternelle reconnaissance ».

Tout va bien qui finit bien : mais un fait qui reste acquis, c'est que Bossuet en forçant les contrastes pour les besoins de sa cause, n'a pas ménagé les ombres au tableau. Il le pouvait, parlant après la mort des deux sœurs ; quant à Saint-Amant, il voulait être agréable aux Polonais, louer la reine et lui prouver sa reconnais-

sance sans doute. C'est fort possible. Quoi qu'il en soit, personne parmi les poètes français du XVIIe siècle n'a une vision plus aiguë et plus juste de ce qu'est la Pologne guerrière, des catastrophes soudaines qui l'accablent et que suivent d'imprévus retours au bonheur. Soldat de fortune qui tentait la chance sur les champs de bataille du Poitou, de la Catalogne ou du Montferrat, Saint-Amant avait l'âme aventureuse qu'il fallait pour comprendre la Pologne et les Polonais. Les « Sarmates » pourront lui pardonner la pension qu'il reçut de la reine Marie-Louise : il a été, ce Zagloba de lettres, l'homme qui a le plus fait en France pour que l'on connût la Pologne telle qu'elle était.

L'AVIATION A VARSOVIE ET A REIMS AU XVIIe SIÈCLE ET CYRANO DE BERGERAC

Tous nous voulons être fils de nos œuvres et tous nous cherchons des ancêtres illustres qui ajoutent à notre réputation personnelle les bénéfices purement honorifiques de quelques quartiers de noblesse : un Victor Hugo, petit-fils d'un menuisier de Nancy, arrière-petit-fils d'un laboureur de Beaudricourt, fils lui-même d'un paysan de Domvallier, a eu le tort de donner à croire que ses aïeux « avaient donjon sur roche et fief dans la campagne » et que leurs armes étaient « d'azur au chef d'argent chargé de deux merlettes de sable ; l'écu sommé d'un vol banneret d'azur chargé d'une fasce d'argent ». Notre grand Colbert, fils d'un marchand de drap de Reims, est allé jusqu'en Ecosse se chercher comme ancêtre un chevalier Kolbert dont le blason lui plut.

Les savants n'ont pas de moindres faiblesses : coûte que coûte, il leur faut des ancêtres et des ancêtres dont la gloire se perde dans la nuit des temps. Quoi de plus beau d'ailleurs que cet hommage à des précurseurs trop méconnus souvent? Jadis donc, les constructeurs de machines et de bateaux à vapeur, se cherchaient des aïeux jusqu'au début du xviiie siècle et au Français Denis Papin ; on a découvert depuis que le byzantin Lascaris, qui dota l'Italie des trésors de la littérature grecque, joignait à l'honneur d'avoir été le Messie de l'hellénisme moderne, celui d'être le préinventeur de la machine à vapeur : et nous voilà au xve siècle. On remontera plus haut une autre fois. Du reste, les électriciens ne se vantent-ils pas d'avoir eu comme annonciateurs par delà Franklin, quelques sages de la Grèce? De même, les Renard, les Santos Dumont, les Zeppelin, les Blériot, les Wright, les Farman, les Latham, ont évidemment mieux à faire qu'à se recommander de Montgolfier ou de Lilienthal. Ils sont donc remontés jusqu'à

Dédale et Icare, se mettant d'autre part sous la protection du prophète Elie, monté au ciel, comme on sait, sur un char traîné par des chevaux de feu — autant dire actionné par des moteurs Antoinette ou Gnome. Qui est-ce donc qui disait que la science démocratisait tout? Quelle erreur! Pour s'ennoblir jadis, on croyait avoir assez fait, quand on avait démontré qu'on descendait des Croisés. Maintenant les aviateurs ont plus d'ambition : leur noblesse remonte plus haut que celle de Don Ruy Gomez de Silva dont le premier ancêtre était consul de Rome et ils en font la preuve en montrant qu'ils savent oser et, souvent aussi, mourir.

Ce ne serait pas trop que la science de plusieurs D'Hozier pour reconstituer un arbre généalogique dont les racines plongent si loin dans le passé ; et il faudra du temps sans doute pour établir l'authenticité de titres si anciens, si mal conservés et si exposés aux caprices de l'atmosphère. Dans l'état actuel de nos connaissances Léonard de Vinci paraît être l'arrière-neveu d'Icare qui s'est intéressé de la façon la plus scientifique au problème du plus lourd que l'air, pendant la Renaissance. Mais il n'est pas le seul, tant s'en faut : il avait des émules, à Lucques notamment, et peu d'années après sa mort, on pouvait lui en trouver... en Moscovie. Puis au XVIIe siècle, on semble désillusionné ; le plus lourd aussi bien que le plus léger que l'air semblent des utopies propres à amuser des romanciers : du moins la rareté des documents concernant ces problèmes nous le font supposer, à tort sans doute. Il se pourrait d'ailleurs que ces documents fussent moins rares qu'on le croit : pour s'en convaincre, il suffira de lire les renseignements qui vont suivre, touchant deux constructeurs de machines volantes au XVIIe siècle, ou mieux encore de parcourir deux lettres perdues dans une liasse de documents manuscrits de la Biobliothèque Nationale, fonds français, nouvelles acquisitions n° 6204 et portant ce titre fort peu prometteur : « Lettres écrites par des Cardinaux, des Princes et des Seigneurs, des Hommes doctes et autres au V. P. Marin Mersenne, Religieux Minime. »

De ces deux aviateurs, l'un, Français, est parfaitement inconnu et je ne suis pas même sûr de son nom ; l'autre, qui vivait en Pologne, y jouissait d'une belle notoriété de savant, et mérite vraiment de figurer parmi les précurseurs des aviateurs modernes. Il s'appelait Buratini, nom qui évoquerait plutôt l'idée d'un ténor que d'un aviateur, et qui, sans doute, ferait bien dans une opérette bouffe à

côté de celui de Tambourini dont M. Clémenceau se servit jadis avec tant d'humour dans une pièce de son répertoire. Ici cependant, rien de pareil : Buratini, ou plutôt Titus Livius Buratini est bien un savant authentique. Italien de race et d'éducation, et, qui plus est, Vénitien. Elève de Galilée, il est loin de faire déshonneur à son maître. En 1644, époque où il commence à nous intéresser, il a vingt-neuf ans et déjà il se trouve mêlé à l'une des querelles les plus retentissantes du siècle. C'est entre 1643 et 1650 que, grâce aux expériences de nombreux savants, fut découvert le principe de la pression de l'air dans un tube barométrique ; c'est à Florence que Torricelli obtient les premiers résultats probants ; puis en France le Minime Mersenne, fondateur réel de l'Académie des sciences, se livre à des essais multiples et pour la plupart infructueux. Descartes médite sur la question ; le mathématicien Roberval et un groupe d'esprit curieux, à la tête desquels se trouve Pascal, réussissent des expériences nouvelles et décisives à Rouen, à Paris, à Clermont-Ferrant. En Hollande, les trois Huygens, Christian et les deux Constantin, le père et le fils, discutent, commentent, répètent ce qui se fait en France. A Varsovie, un père capucin du nom de Valeriano Magno prétend démontrer l'existence du vide, la pesanteur de l'air et prétend avoir tout trouvé sans avoir rien su de ce qui se faisait dans le reste de l'Europe concernant la pression de l'air. On l'accuse de plagiat : il a contre lui une partie des savants polonais, Brozek de Cracovie, le Père Wojciech Kojalowicz, jésuite de Vilna. Il doit se défendre et jette dans la polémique le nom de Buratini, comme étant celui d'un sûr garant de sa loyauté et de l'antériorité de ses expériences. Dès lors, on le conçoit, tous les savants non polonais qu'intéresse le problème du vide, cherchent à savoir qui est Buratini, ce qu'il fait, quelle confiance il mérite. Au cours de ces enquêtes, la personnalité du Vénitien s'affirme chaque jour plus sympathique, plus digne du respect de ses contemporains et de notre admiration.

En 1646 arrive de France en Pologne Marie-Louise de Gonzague, deuxième femme de Wladyslaw IV : elle a pour secrétaire de ses commandements un certain Des Noyers, « homme fort savant et fort digne de la confiance d'une si grande princesse », dira Pascal lui-même (1). Des Noyers, resté en relations avec les savants de

(1) Blaise Pascal, *Œuvres*, t. II, édition Brunschwicg et Boutroux, Hachette, 1908. *Lettre de Pascal à M. de Ribeyre*, p. 492.

France, est l'agent officieux qui les renseigne sur toutes choses en général et sur Buratini en particulier. Or, voici ce qu'il nous apprend sur le compte du Vénitien : « Il a fait, écrit-il à Mersenne, une balance qu'il croit, personne ne l'ayant expliquée, que c'est celle d'Archimède ; il advoue que le dessein en est pris d'une assez imparfaite de Galilée de laquelle il fait voir les défauts, bien qu'il dise qu'il les croit plutôt de ceux qui ont malentendu et expliqué Galilée que de luy mesme (1). » Ainsi donc Buratini a perfectionné une invention, mais il ne s'en attribue pas la paternité comme on le faisait trop souvent à son époque ; il nomme Archimède et Galilée, il croit avoir plutôt retrouvé qu'inventé : ceci est incontestablement d'un homme modeste et consciencieux, d'un savant en qui l'on peut avoir confiance.

Ce n'est pas tout : partant de l'idée du pendule, du thermoscope et de la petite balance, trois inventions de Galilée, Buratini poursuit la réalisation d'un projet que les Français de la Révolution devaient seuls mettre à exécution ; il conçoit l'idée d'une « mesure universelle ». Il prendra pour unité de temps la seconde, pour unité de longueur le pendule qui bat la seconde auquel il donnera déjà le nom de mètre, pour unité de poids un cube creux dont le côté serait une partie du mètre et qu'on remplirait d'eau de pluie (2). Un siècle et demi sépare Buratini des inventeurs du système métrique français : son projet diffère sensiblement du leur, mais il y fait tant penser, qu'il y a lieu de s'étonner qu'une idée déjà si mûrie ait mis si longtemps à trouver sa forme définitive. Ici déjà, Buratini est un précurseur. Des Noyers, cela va sans dire, ne négligeait rien pour mettre le monde savant français au courant des travaux de Buratini. C'est ainsi que nous le voyons encore écrire à Mersenne : « Je croy que M. de Roberval nous aura fait voir le petit traité de la balance de M. Buratini ; il travaille maintenant à la seconde partie pour réduire sur cela tant les anciens poids que mesures de l'antiquité — et le moyen de les conserver à perpétuité — avec une manière facile pour ceux qui ne savent ny lire ni escrire et par conséquent qui sont ignorans de

(1) Bibliothèque nationale, 5 fr. Nouv. acq. 6204. Lettres écrites par des Cardinaux, des Princes, des Seigneurs, des Hommes doctes et autres au V. P. Marin Mersenne, religieux minime, 296 feuillets, folios 128-129, p. 260-263, Desnoyers à Mersenne, Varsovie, le 29 de février 1648.

(2) Baron Carra de Vaux, *Galilée*, Blond et Cie. Paris, 63 p. in-16, 1908, p. 23.

l'arithmétique (1). » Cette lettre est du 21 mai 1648 : à cette date Buratini a trente-trois ans, c'est un jeune homme encore, mais la considération dont il jouit déjà dans le monde savant est réelle et méritée.

Ses idées sur les mesures universelles devraient être plus proches de leur mise au point, à l'époque où Des Noyers écrit sa missive : mais une autre grave question le préoccupe alors, et cette question est précisément celle du plus lourd que l'air. D'où a pu lui venir l'idée de construire une machine volante ? Ceci reste pour nous un mystère. Italien du nord comme le grand Léonard et comme le Lucquois précité, est-ce leur rêve qu'il poursuit ? Est-ce à des chercheurs inconnus et venus postérieurement qu'il doit le dessein de réaliser ce que tout le monde voulait alors considérer comme une chimère ? Ne serait-ce pas que Buratini qui s'intéressait au problème de la pesanteur de l'air, se rendait compte que l'air, corps lourd, mais plus fluide et plus mobile encore que l'eau, était, comme ce dernier élément, susceptible de livrer passage à des oiseaux mécaniques, à de véritables poissons ou sauriens de l'atmosphère ? Peut-être y avait-il dans cet esprit nourri de la quintessence des sciences antiques outre le souvenir d'appareils volateurs comme le pigeon d'Archytas de Tarente, celui plus lointain de tous les êtres fabuleux que la mythologie grecque fit voler à travers les airs, Pégase, la Chimère et tant d'autres. Un esprit libre de tous préjugés, vivant assez peu de temps après la Renaissance, pouvait se demander jusqu'à quel point ces fables qui semblaient un défi aux lois de la pesanteur, étaient susceptibles d'une interprétation qui mettrait d'accord humanistes et physiciens. Quoi qu'il en soit, Buratini a construit un type d'appareil volateur qu'il considère comme une sorte d'animal mécanique, que Des Noyers appelle « un dragon volant », et qui, étant plus lourd que l'air, doit être rangé dans la catégorie des aéroplanes.

Ceci dit, et avant d'aborder la description de la machine de Buratini, il faut se demander quelles sont les parties essentielles d'un aéroplane à l'époque actuelle. Un aéroplane est une machine volante qui comprend essentiellement des plans plus ou moins nombreux, plus ou moins étendus, servant à faire glisser, flotter, planer l'ap-

(1) Bibliothèque nationale : section des manuscrits, 5 fr., Nouv. acq. 6204 : folio 130, p. 264-265, Desnoyers à Mersenne, de Merecz, le 21 de May 1648.

pareil, lorsqu'il est en marche, et de plus, un gouvernail pour imprimer une direction, un moteur pour donner le mouvement. On a construit des triplans, on n'en construit plus guère, ce me semble : ils ne semblent pas avoir donné grande satisfaction à leurs auteurs. Le biplan a toujours de nombreux et glorieux partisans : Farman, Delagrange, les frères Wright, le comte de Lambert ont réalisé avec cet appareil de magnifiques performances. Puis le monoplan est apparu, dernier venu dont on s'est d'abord moqué comme d'une absurdité : Blériot lui a fait traverser la Manche, Garros lui a fait dépasser 4.000 mètres d'altitude. Plus simple, il offre d'incontestables avantages sur les systèmes antérieurs, il pourrait bien être un jour le grand vainqueur. L'appareil de Buratini était un multiplan, il avait un gouvernail, un moteur très primitif : il était donc, on le conçoit, fort différent des merveilleux oiseaux de Blériot et de Garros. Notre Vénitien a construit deux modèles de son appareil : le n° 1 avait « quatre ou cinq pieds de longueur avec la queue », c'est-à-dire gouvernail compris ; c'était donc presque un jouet. Pourtant il était capable « d'enlever un chat qu'on met dedans ». Il fut construit, terminé, mis à l'épreuve antérieurement au 29 février 1648 (1). Ce n'est pas avec celui-là qu'il eût pu tenter l'escalade du ciel. Mais à cette date, nous dit Des Noyers : « il propose d'en faire un autre capable de contenir et de porter un homme pour éprouver s'il produiroit l'effort qu'on en désire et qu'il ne veut pas promettre par ce, dit-il, qu'il ne peut pas multiplier les forces et le mouvement tout ensemble dans la proportion qu'il faut, mais que voyant l'effait que produit son modelle, il ne se peut pas destromper de la grande machine qu'il ne l'aye faite ».

Ce second modèle a été complètement réalisé à une date ultérieure ; en févrièr il est certainement commencé. Des Noyers nous apprend qu'il « en fait les roues ». La question d'argent semble avoir été le principal obstacle à la construction du grand modèle : « Pour cela, continue Des Noyers, Buratini demande cinq cents escus, n'ayant pas le moyen de faire ceste despense. » Un aéroplane pour 1500 francs, pour 600 roubles, ce serait le rêve maintenant ; c'était vraiment un bon temps que le XVII[e] siècle. Cependant, l'appareil semble n'avoir été ni très facile, ni très rapide à construire.

(1) Bibliothèque nationale, n° 6204, folio 128-129.

Buratini « demande huit mois de temps pour l'achever ». Evidemment, ces cinq cents écus ne représentent que le prix des matériaux à employer : Buratini compte pour rien son temps, son travail et l'idée de l'inventeur. Si modique qu'ait été la dépense, si intéressant qu'ait été le but que l'on se proposait, Des Noyers n'en conclut pas moins : « Je ne sais si nos Princes seront assez curieux pour faire la dépense (1). » Et si Des Noyers en doute, il faut bien que nous fassions comme lui : le secrétaire des commandements de la Reine devait être bien informé des dispositions de Wladyslaw IV et de Marie-Louise, il devait surtout être bien informé — et c'est, hélas ! toujours la chose importante — de l'état de leurs finances. Les temps étaient troublés, l'avenir incertain, les Turcs menaçants, la *szlachta* de plus en plus désobéissante, le Roi très mal portant, la Reine inquiète sur son propre sort dans un royaume où la couronne était élective, et où elle n'avait pas encore des attaches fort solides. Le moment n'était pas de ceux pendant lesquels on se déleste volontiers de cinq cents écus. Le Roi mourut le 20 mai 1648 pendant un voyage en Lithuanie. Ce prince, ami des sciences, qui était jadis intervenu en faveur de Galilée persécuté par le Saint-Office, qui, avec Marie-Louise avait, un an auparavant, voulu se rendre compte *de visu* des expériences faites à Varsovie par le P. Capucin Valériano Magno sur l'équilibre des liquides, la pesanteur de l'air et le problème du vide, ce même prince me semble cependant avoir eu encore le temps de se concerter avec Marie-Louise pour donner à Buratini les cinq cents écus nécessaires à ses travaux. Autrement, je ne m'expliquerais pas une lettre de Des Noyers écrite à Merecz et où l'on peut lire à la date du 21 mai 1648 : « M. Buratini m'escrit que sa machine est achevée et que j'en voyere l'effet à Varsovie (2). » Il paraît avoir mis à la construire moins des huit mois qu'il avait d'abord considérés comme un temps minimum. Il faut donc évidemment qu'il ait eu à sa disposition une somme assez rondelette, probablement supérieure à celle qu'il avait demandée.

La machine n'est ni un monoplan, ni un biplan, ni même un triplan : « il y a, remarque Des Noyers, quatre ailes qui ne servent que pour soutenir, deux autres servent pour soutenir et advancer

(1) Bibliothèque nationale, n° 6204, folio 128-129.
(2) Bibliothèque nationale, n° 6204, folio 130, p. 264-265.

et les deux de la tête pour advancer. » L'on serait donc tenté de l'appeler un huit-plans. Ces plans sont d'ailleurs animés d'un mouvement qui les font plutôt ressembler aux ailes d'un oiseau : « les ailes en s'eslevant se serent et se font estroites et en s'abaissant s'eslargissent ». Il y faut ajouter pour finir un neuvième plan dont le rôle est uniquement celui d'un parachute : « Un chapiteau qui est dessus le dragon en lâchant un ressort s'estant fort large et est ainsi fait afin que sy en l'air les ailes se rompaient, il soutiendrait de sorte la machine par la résistance de l'air qu'elle ne tomberait que fort doucement. » Tout ceci est incontestablement très ingénieux, mais aussi bien compliqué. Que de chances d'accidents : à la moindre avarie de l'un quelconque des plans, l'équilibre est forcément rompu. Si tel aviateur avec un monoplan a dû la mort à la rupture d'un appareil solide parce que simple, que pouvait-on espérer d'un huit-plans dont chacune des ailes devait être, proportionnellement à la masse totale de la machine, plus petite, plus faible, c'est-à-dire plus fragile ? C'est bien le cas de constater une fois de plus que ce que l'on trouve à l'origine de chaque science, c'est un goût invraisemblable pour le complexe et le monstrueux — huit ailes ! la nature ne nous offre aucun oiseau si bien pourvu ! — le simple et le naturel est ce qu'on trouve en dernier lieu.

Le gouvernail du « dragon de Buratini » est constitué par la queue du monstre et Des Noyers nous apprend : « La queue se tourne en tous sens pour servir de gouvernail et, quand le dragon tomberait dans l'eau, il servirait de bateau (1). » C'est bien prévoir les choses : ce plus lourd que l'air était plus léger que l'eau. Latham aurait bien dû s'inspirer de ceci, quand, tentant par deux fois la traversée du Pas-de-Calais, il eut par deux fois la malchance de tomber dans les flots. Il est regrettable que nous n'ayons pas un dessin représentant l'appareil et son gouvernail pour que nous puissions nous rendre compte de l'efficacité de ce dernier. Ce dessin doit exister quelque part, dans quelque musée ou dans quelque dépôt d'archives où il dort inconnu. Pourquoi même n'admettrait-on pas que les deux modèles de l'appareil ont pu exister jusqu'à nous, sinon dans leur intégralité absolue, du moins avec leurs organes essentiels : ce serait là des engins dignes

(1) Bibliothèque nationale, n° 6204, folios 128-129, p. 260-263.

de paraître dans une exposition rétrospective d'aéronautique, à côté des vieilles montgolfières. La seule objection qu'on pourrait formuler contre cette hypothèse — objection sérieuse il est vrai — serait tirée de la nature des matériaux qui ont servi à la construction des deux appareils. Quand Buratini construit le plus grand, « il en fait les roues une partie en bois, d'austres de costes de baleine, touts les batons des ailes, de baleines (1) » : ce sont là des matériaux dont la durée est limitée. Pourtant, si ces machines ne sont inscrites au catalogue d'aucun musée, elles vaudraient du moins qu'on les recherche : je me borne à signaler la chose.

Reste la question la plus grave, même aujourd'hui, la question du moteur. C'est lui surtout dont les inconstances et les défaillances ont rendu si périlleuses et si aléatoires les entreprises de nos modernes Icares. Blériot a fait de nombreuses chutes : toutes, à deux ou trois exceptions près, il les a dues aux redoutables caprices de son moteur. Quelques jours avant sa traversée du Pas-de-Calais, il avait été grièvement brûlé. Lors de la semaine de Reims (1909), s'il ne put l'emporter sur Latham, Farman et Curtiss, c'est que son moteur explosa sans cause apparente : il se trouva d'un coup au milieu des flammes et fut plus brûlé que jamais. Quel moteur avait Buratini? Un moins dangereux assurément, mais qui ne pouvait conduire un aviateur à 4.000 mètres d'altitude comme le font ceux d'aujourd'hui. Parlant du petit appareil de Buratini, Des Noyers nous rapporte : « Ce modelle par le moyen d'une corde qu'il fait sortir par la queue, s'enlève en l'air, la corde faisant mouvoir les ressorts et les roues qui sont dedans et l'entretient en l'air tout aussi longtemps que par le moyen de la corde on fait mouvoir les roues, et pour cela il faut estre autant eslevé que la machine. » Ainsi, le moteur est un moteur humain, un bras solide actionnant à l'aide d'une corde un mouvement d'horlogerie : avec cela il était évidemment difficile d'atteindre 1.500 mètres, il fallait même désespérer tout à fait d'atteindre à la hauteur de 20 mètres, obtenue il y a deux ans à Varsovie par un très novice aviateur français (qui depuis... mais alors...) Vraiment, comme Buratini a raison de ne pas promettre que son grand appareil volera « parce que, dit-il, il ne peut pas multiplier les forces et le mouvement tout ensemble dans la proportion qu'il faut ! »

(1) Bibliothèque nationale, n° 6204, folios 128-129, p. 260-263.

Comme il a raison surtout d'avouer à Des Noyers qu'il « croit qu'il ne pourrait pas cheminer à vent contraire ! » Le nombre des plans et la forme du gouvernail étaient des choses sur lesquelles un homme du XVIIe siècle pouvait à la rigueur raisonner « congrûment » ; mais avant la découverte de la machine à vapeur et des applications industrielles de l'électricité, il ne pouvait être question d'un moteur aérien quelconque. Toute l'ingéniosité de Buratini se heurte à une impossibilité matérielle absolue : personne en son temps n'eût fait mieux que lui à ce point de vue. Il n'en met pas moins l'entêtement le plus louable à vouloir réaliser son idée ; il remarque au sujet de son petit modèle : « On cognoit évidemment que sy le chat avoit le jugement de travailler (car ses forces suffisent) il pourroit s'enlever en l'air de luy-mesme. » Et c'est pourquoi précisément il propose « d'en faire un capable de contenir et de porter un homme (1) ». Ce brave garçon se fait de grandes illusions sur la puissance du moteur humain, bien incapable assurément de lutter contre la force de l'attraction terrestre. Ce serait charmant de pouvoir s'élever dans les airs par ses propres forces et sans un point d'appui fixe : mais toutes les lois de la mécanique s'unissent pour protester contre de telles prétentions. D'ailleurs qu'eût fait Buratini au milieu des airs, si une crampe subite était venue paralyser l'effort de son bras fatigué ?

Une dernière chose à remarquer et qui rapproche Buratini des aviateurs français actuels : l'Allemand Lilienthal pour voler se lançait généralement d'un lieu élevé, les frères Wright avaient, au début, besoin de glisser sur un rail d'une certaine longueur, les Français se sont passés du lieu élevé et du rail. Buratini pour mettre en mouvement son petit modèle, le lance à plat sur une surface où lui et sa machine sont aussi élevés l'un que l'autre : c'est donc l'air lui-même qui soulève sa machine et lui vaut à juste titre le nom d'aéroplane. Les ailes, les quatre du moins « qui servent pour advancer » sont en la circonstance un moteur complémentaire du genre des ailes de moulin à vent, moteur dont la solidité peu proportionnée au poids à transporter et amoindrie encore par sa mobilité même, eût dû inspirer au pilote les plus sérieuses appréhensions.

La meilleure preuve de l'excellence d'une pièce de théâtre est la

(1) Bibliothèque nationale, n° 6204, folios 128-129, p. 260-263.

gaieté ou l'émotion qu'elle fait naître chez les spectateurs : la meilleure preuve de l'excellence d'un aéroplane, c'est qu'il vole. Le Buratini n° 1 a volé, paraît-il. Mais il semble bien qu'il ne l'ait fait ni longtemps, ni souvent : on croit lire entre les lignes qu'à certains jours, la corde de transmission s'en mêlait, un rouage se faussait ou se brisait sous une pression trop forte. Wladyslaw IV ne nous paraît avoir assisté à aucun vol, si curieux sans doute qu'il ait été d'une telle merveille ; l'inévitable Des Noyers nous dit seulement : « Buratini a fait un petit discours là-dessus en italien pour le faire voire à nostre Roy (1). » Le roi a donc eu sous les yeux une description de l'appareil, probablement aussi un exposé tout théorique de son mode de fonctionnement, et c'est tout. Quant au Buratini n° 2 nous avons toutes les raisons du monde de douter qu'il ait jamais volé avec l'homme qu'il devait porter, avec l'homme passager, pilote et moteur. Quoi qu'il en soit, Des Noyers ne nous dit rien, et les lacunes que comporte sa correspondance après le 21 mai 1648 nous mettent hors d'état d'apprendre par lui quoi que ce soit sur les appareils volateurs de Buratini.

Huit ans plus tard, il revient sur les travaux scientifiques du Vénitien. Il nous le montre s'intéressant à une machine de Paulo del Buono avec laquelle il « peut élever l'eau à deux ou trois milles d'Italie ; et cinq ou six hommes sans beaucoup de fatigues en peuvent épuiser environ 60.000 muids en un jour ». Buratini s'intéresse de même à un « miroir qui brûlera de 40 brasses », « à des thermomètres de 4 pouces et demi de longueur qui font leurs effets contraires aux autres ; le chaud y fait augmenter l'eau en la raréfiant et le froid la fait abaisser et augmenter la sphère de l'air : il ne s'en exhale rien, car ils sont fermés hermétiquement (2) ». Il rapporte d'Italie l'année suivante pour la reine Marie-Louise « quelques gentillesses de mécanique », des inventions « de verre scellé pour comparer la pesanteur de toutes les liqueurs ; d'autres qui mesurent les ventosités qui sont dans les vins ; d'autres pour mesurer la chaleur d'un fébricitant et le mouvement du pouls ; d'autres pour faire cuire les œufs sans qu'on puisse manquer de

(1) Bibliothèque nationale : section des manuscrits, n° 6204, folios 128-129, p. 260-263.

(2) Lettres de Pierre Des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague, princesse de Mantoue et de Nevers, pour servir à l'*Histoire de la Pologne et de la Suède de 1655 à 1659*. Berlin, B. Behr, 1859, 587 p., in-8. Lettre du 30 mars 1656, de Glogow.

les mettre au degré de cuisson qu'on veut ». Ce sont là des joujoux scientifiques. Il prétend cependant avoir trouvé quelque chose de remarquable : le mouvement perpétuel ou quelque chose d'approchant. Il a imaginé une horloge hydraulique avec « le moyen pour faire que cette machine se remonte soi-même par le moyen de l'eau et on prétend que cette horloge ira cent ans sans qu'il faille rien corriger, c'est-à-dire toujours si rien ne s'y gâte (1). » Mais plus un mot du dragon volant, pas la moindre allusion. Buratini a évidemment, à une date antérieure à 1656, renoncé à résoudre la question du plus lourd que l'air.

Du moins faut-il avouer que sa machine a fait grand bruit vers les années 1647-1648. On est alors en pleine polémique au sujet de la pression de l'air dans le tube barométrique ainsi qu'il a été dit plus haut. Mersenne, Roberval, Pascal, Descartes en France, Chanut, ambassadeur de France en Suède, Brozek à Cracovie, Valériano Magno à Varsovie, Des Noyers à Merecz, Kojalowicz à Vilna, tout ce monde s'échauffe plus ou moins autour de cette question. Tout à coup Buratini annonce la construction de son n° 1 et aussitôt le problème du vide cède le pas à celui du plus lourd que l'air. Buratini pourtant fait beaucoup moins de bruit que tous ces messieurs : s'il parle de sa machine « il n'en parle point en charlatan, remarque Des Noyers, et témoigne savoir fort bien la Méchanique ; avec tout cela il est pauvre (2) » et il ne peut compter sur des récompenses aussi fabuleuses que celles accordées pour les courses Paris-Rome ou Paris-Madrid. Des Noyers oublie qu'il doit s'interposer entre Roberval et le P. Magno dans l'affaire du baromètre et il écrit à Mersenne tout ce qu'il sait de la machine de Buratini en notant préalablement : « Je croy que vous aurez veu le dessein d'un dragon volant qu'un des mathématiciens qui est ici proposait... Cest homme m'a promis d'en faire un petit dessein pour vous envoyer et s'appelle Buratin. » Ainsi donc, si pressé que soit Des Noyers de répandre dans le monde scientifique français cette grande nouvelle — on peut s'élever dans les airs — il a néanmoins la conviction que le bruit de cette grande découverte est déjà parvenu à Paris. Et il ne se trompe pas : sa lettre est datée du 29 février 1648 et le 17 mars, c'est-à-dire à une date où

(1) Lettres de Pierre Des Noyers (à Israël Bouillaud) : 26 août 1657, du camp devant Cracovie, p. 342.
(2) Bibliothèque nationale, n° 6204, folios 128-129, p. 260-263.

Mersenne n'a pas encore pu recevoir cette lettre, ce dernier écrit en Hollande à Constantin Huygens pour lui parler du Traité des Coniques de Pascal, des diverses théories sur le vide dues à Descartes et des expériences d'acoustique faites par Huygens. Or à propos de ces expériences, il écrit : « Si j'avais la machine de Pologne à mon commandement avec ses huit ailes, j'irois vite écouter vostre Luth pour en entendre le tonnerre. » Il n'y a aucun doute possible, il s'agit ici de la machine de Buratini, le nombre d'ailes indiqué suffirait à le prouver. De plus, ceci est une allusion et suppose qu'il en a déjà été question dans une lettre antérieure sans doute perdue. Mersenne revient d'ailleurs sur ce sujet dans une lettre du 22 mai au même Huygens. A cette date, il a reçu la lettre de Des Noyers (celle de février) et écrit : « En attendant de vos nouvelles, je vous diray que si l'on nous tient promesse de Pologne, qu'on nous doit icy envoyer la machine volante en réalité toute démontée, pour l'examiner et que si cela arrive, je vous en envoyeray le modelle (1). » Il est question en effet d'un envoi de modèle dans une lettre de Des Noyers, datée du 21 mai : mais comme Mersenne n'avait évidemment pas cette lettre le 22, il faut que Mersenne ait su cela par une autre voie, c'est-à-dire que le « miracle de mécanique » dû à Buratini avait ému passablement le monde.

La franchise avec laquelle Buratini entretenait de son invention les érudits, les promesses qu'il faisait d'envoyer des dessins représentant son appareil, une explication du fonctionnement de la machine, et le dragon lui-même tout démonté : tout ceci atteste les sentiments de pleine sécurité qui sont les siens. A l'heure actuelle un homme compétent en matière d'aviation est encore plus rare qu'un bon danseur, encore que les bons danseurs se fassent rares et les aviateurs nombreux ; Latham, il y a deux ans, initiant des pilotes novices au maniement de l'aéroplane dans les plaines de Châlons, a promené, je ne dis pas comme élève pilote, mais comme passager, comme bagage, comme poids mort, comme lest, un homme qui, accompagné d'un aéroplane, avait visité auparavant une partie de l'empire de Russie en se croyant aviateur,

(1) *Œuvres complètes* de Christian Huygens, publiées par la « Société hollandaise des Sciences », tome Ier. *Correspondance* (1638-1656). La Haye, Martinus Nyhoff, 1888, VII-622 p. in-4e, Mersenne à Constantin Huygens, 17 mars 1648 p. 83-86 ; Mersenne à Christian Huygens, 22 mai 1648, p. 97.

mais sans le prouver. On pourrait confier de même à beaucoup de gens un aéroplane sans qu'ils soient capables de le conduire et surtout de le remonter, quand il est démonté, de le comprendre et de le perfectionner. Buratini pensait de même et se sentait fort tranquille.

Tout à coup, nouveau coup de théâtre. En France, un aviateur ou plutôt un inventeur inconnu jusque-là se révèle, lorsque parvient à ses oreilles la nouvelle de la construction d'un dragon volant par Buratini. De Reims où il habite, où il pousse des cris d'indignation, il se fait entendre jusqu'en Pologne. Il a fait une machine presque identique à celle de Buratini, il le croit du moins, il rapproche les dates, il se juge plagié, volé ; il parle de l'appareil de Buratini comme d'une contrefaçon heureusement tout à fait inférieure au sien. Il se plaint, il fulmine, il écrit à Buratini lui-même, semble-t-il, peut-être aussi à la reine Marie-Louise. Buratini à son tour le prend de haut, s'indigne, écrit à Des Noyers, secrétaire des commandements de la Reine « que sa machine est achevée, que Des Noyers en verra l'effet à Varsovie », que « s'il estoit en présence » de son adversaire « il luy ferait voire la ditte machine et l'effet, et ensuite il la desmonteroit et la luy mettroit entre les mains, pour la remonter, parce qu'il sait bien, dit-il, qu'il n'en viendrait jamais à bout et par là, il pourrait juger que ce n'est point son secret que celuy-cy ». Buratini agit donc toujours avec la même franchise ; il ne se départit pas non plus de son habituelle modestie. Après avoir affirmé l'originalité absolue de son travail, il ajoute : « Aussi ne promet-il pas un si grand effait » (1) que l'appareil de l'inventeur français. Ce dernier pouvait donc se rassurer : Buratini reconnaissait n'être pas en état de promettre ce que son rival annonçait. Aussi bien les promesses faites et la dispute engagée étaient-elles d'assez maigre importance : ni l'un ni l'autre ne purent tenir ce qu'ils promettaient. Selon toute vraisemblance, leurs appareils se refusèrent identiquement à quitter la terre : l'accord se fit par la plénitude même du commun insuccès. Il fallait attendre les moteurs Antoinette ou autres.

Mais qui donc était ce rival français de Buratini que, par une prédestination étonnante, le sort faisait travailler au grand œuvre de l'aviation, à Reims même, sur ce sol qui devait voir les premières luttes entre aviateurs et voir le triomphe des Latham et des

(1) Bibliothèque nationale : section des manuscrits : 5 fr., Nouv. Acq. : n° 2604, folio 130, p. 264-265.

Farman ? Si j'en juge d'après le texte manuscrit fort mal écrit de la Bibliothèque Nationale, Buratini et Des Noyers l'appellent M. Deson. J'ai vainement tenté de me renseigner sur cet homme : je me demande s'il n'aurait pas été en relations quelconques avec le correspondant inconnu qui a renseigné Mersenne sur Buratini ; il paraît avoir en effet appris l'existence de ce dernier en même temps que Mersenne lui-même. Pure supposition et qui ne mène à rien. Tout ce que j'ai pu apprendre sur ce personnage, je le dois à l'éminent conservateur de la Bibliothèque de Reims, M. Demaison, et ce tout se résume à ceci ; « Le nom de Deson a été porté à Reims dans la première moitié du XVIIe siècle par un graveur distingué, émule de Callot ». Si Léonard de Vinci peintre, sculpteur, architecte, musicien, écrivain, physicien, ingénieur a pu s'intéresser au problème de l'aviation, pourquoi un graveur de talent n'en aurait-il pas fait autant. Malheureusement, mon savant correspondant se demande si le graveur Deson en 1648 n'avait pas déjà passé de vie à trépas. Et nous voilà retombé dans l'inconnu.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que depuis 1647 à raison du bruit que firent les travaux de Buratini et de Deson, les imaginations des écrivains du XVIIe siècle travaillent fiévreusement, prennent leur vol à travers les airs, franchissent allègrement la couche atmosphérique et poussent sur des machines plus ou moins rapidement esquissées, à travers les espaces interstellaires jusqu'à la lune et au soleil. Rêve fou, mais que faisait, il y a peu de mois, dans le grave *Temps* un écrivain scientifique : voyager dans un aéroplane hermétiquement fermé, pourvu d'une provision énorme d'oxygène condensé sous un petit volume, mu par une force motrice susceptible de déperditions aussi faibles que celles qui affectent le volume ou le poids du radium. Rêve fou, même aujourd'hui, mais qui sait ce qu'on en pensera demain ? La fable d'Icare était, selon toute vraisemblance un rêve de poète ou de prêtre d'Apollon, un mythe solaire : le rêve, le mythe est réalisé.

Deux ouvrages curieux sur les voyages interstellaires attirèrent l'attention du public français au XVIIe siècle. Le premier est le *Voyage dans la Lune* de l'Anglais Godwin. Pour nommer l'autre auteur, il suffit de citer le portrait qu'en fait d'Assoucy : « Il n'était ni de la nature des Lapons ni de celle des gens. Sa tête paraissait presque veuve de cheveux, on les eût comptés à dix pas. Ses yeux se perdaient sous ses sourcils, son nez large par sa tige et

recourbé, représentait celui de ces babillards jaunes et verts qu'on apporte d'Amérique », ce nez est le même que Coquelin et Rostand ont rendu célèbre. Ce nez de Cyrano de Bergerac en avance sur tous les nez contemporains, pointant contre la cavalerie, humant l'air de la haute atmosphère et plongeant jusque dans l'avenir pour y flairer les effluves qui se dégagent des moteurs modernes, est, on le sait, celui d'un annonciateur de l'aérostation et même de l'aviation. Mais qu'on ne croie pas que c'était celui d'un prophète inspiré, vaticinant sur des sujets dont il ignorait l'A, B, C : si l'imagination de Cyrano de Bergerac le fait voyager un peu trop vite sur des machines un peu trop simples à travers les airs, ce qu'il dit n'en part pas moins de principes très justes ; il parlait en homme informé de l'état de la science à son époque et nous voulons croire qu'il n'a ignoré ni Deson, ni même Buratini.

M. Rostand — ceci est bien connu et n'est d'ailleurs pas un reproche, chacun étant libre de créer des chefs-d'œuvre selon sa fantaisie, bienheureux celui qui en crée — a rendu méconnaissable dans son drame le véritable Cyrano. Le véritable M. de Bergerac en effet n'était pas Gascon, mais Parisien de Paris, tout ce qu'il y a de plus Parisien. Si nous en croyons Levret, il ne se battit jamais pour relever une injure personnelle, mais seulement pour défendre ses amis, il se battit autant au pistolet qu'à l'épée et s'il était très fort, il n'était pas, tant s'en faut, le plus grand, l'unique beau pourfendeur de son temps. Il fut fort peu bohème : les deux graves blessures qu'il avait reçues aux sièges de Mouzon et d'Arras l'obligeaient à mener une vie très réglée, il vivait de régime, ne buvait que de l'eau, se souciait assez peu des femmes, qu'elles s'appelassent Madeleine ou Roxane ; on ne lui a jamais attribué ni un roman sentimental, ni une aventure galante. Il n'a jamais eu la figure d'un improvisateur qui sertit un sonnet entre deux coups d'estoc ; il n'a presque jamais fait de vers lyriques. Par contre, il a été l'élève de Gassendi, tout comme Molière, Lafontaine ou Sobieski, de Descartes tout comme Christine de Suède. Il a été un physicien original, si original qu'à partir de 1671 toute la jeunesse française durant trois quarts de siècle apprendra les éléments de la Physique dans un ouvrage de Rohault qui ne fait que reproduire les principales idées de Cyrano de Bergerac (1). Il faut savoir gré du moins à

(1) Cyrano de Bergerac : Edition du *Mercure de France*, 1908, 340 p. in-12. Préface de Remy de Gourmont, p. 5-7.

M. Rostand de n'avoir pas amputé Cyrano — je ne dirai pas de son nez qui l'a rendu populaire — mais de sa personnalité de physicien et de précurseur de nos aviateurs. Et il faudrait pouvoir le remercier comme il faut, d'avoir, au troisième acte de sa pièce, si ingénieusement placé Cyrano en embuscade sur un arbre pour arrêter le duc de Guiche et nous compter ses voyages dans l'azur. M. Rostand en tout ceci n'a fait que merveilleusement dialoguer divers passages tirés du *Voyage dans la Lune* où du *Voyage dans les Pays de la Lune et du Soleil* et il a fort bien fait.

Trois passages des œuvres de Cyrano se recommandent à nous par l'originalité des idées qu'on y voit exposées sur la navigation aérienne. Chacun d'eux contient des aperçus curieux sur un principe d'aérostatique différent.

Le début de son voyage dans la Lune commence par une apologie du système de Copernic et l'affirmation burlesque que la lune n'est ni « une lucarne du ciel », ni « la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon », ni « le Soleil lui-même qui, s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde quand il n'y était pas », mais « un monde comme celui-ci a qui le nôtre sert de Lune ». « Peut-être se moque-t-on maintenant dans la lune de quelqu'un qui soutient que ce globe ci est un monde », conclut-il ; puis réfléchissant aux moyens d'éclaircir ses doutes : « Prométhée, dit-il, fut bien autrefois au ciel dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui ? et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable ? » Il chercha des procédés permettant d'escalader la lune trouva et monta au ciel voici comment : « J'avais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée sur lesquelles le soleil dardait ses rayons si violemment que la chaleur qui les attirait, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut si haut qu'enfin je me trouvai au-dessus de la Moyenne région ». Ailleurs, il indique une autre recette assez semblable et plus précise qui consiste « à remplir un globe creux et très mince d'un air très subtil ou d'une fumée d'un poids moindre que celui de l'atmosphère ». Théophile Gautier en lisant ces phrases, a aussitôt écrit pour son volume des *Grotesques* (1) : « Le voyage à la lune et l'Histoire comique des états et empires du soleil ont donné à Fontenelle l'idée de ses mondes, à Voltaire celle de Micromégas, à

(1) Théophile GAUTIER, *Les Grotesques*, Michel Lévy, 1873, p. 207-208.

Swift celle de Gulliver et peut-être à Montgolfier l'idée des ballons... Avec ces indications, il ne reste pas grand chose, à faire, et le *véritable inventeur du ballon est, à mon avis, Cyrano de Bergerac et non autre.* »

L'on serait d'autant plus disposé à prendre au sérieux le jugement de Théophile Gautier que tout, par la suite, prouve chez Cyrano un raisonnement suivi et logique. Non seulement en effet il a trouvé un moyen raisonnable de monter dans les airs, mais comme le renard de la fable il a trouvé un moyen raisonnable de sortir du puits, je veux dire de redescendre des nuages : « Comme l'attraction du soleil me faisait monter avec trop de rapidité et qu'au lieu de m'approcher de la Lune, comme je prétendais, elle me paraissait plus éloignée qu'à mon départ, je cassai plusieurs de mes fioles jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontait l'attraction et que je redescendais vers la terre. Mon opinion ne fut point fausse, car j'y retombai quelques temps après (1). »

Cyrano sait donc que l'air ou un gaz quelconque en s'échauffant se dilate, qu'en augmentant de volume il diminue de densité, de poids, et qu'en conséquence il tend à s'élever avec rapidité. D'autre part, il sait qu'en remplaçant ce gaz chaud et rare par un air froid et plus compact le poids de sa machine augmente. En mesurant convenablement la rentrée de l'air, on peut alourdir progressivement un ballon jusqu'à le faire atterrir. Si dans l'application du principe Cyrano fait de la haute fantaisie, le principe n'en est pas moins rigoureusement juste.

Mais c'est d'aéroplanes, non de ballons que nous avons parlé jusqu'alors : c'est aussi l'aéroplane qui semble la machine de prédilection de Cyrano. Son premier essai pour se rendre dans la Lune avait été tenté à l'aide d'un appareil plus léger que l'air : il n'avait su du reste que monter et descendre, mais nullement diriger et avait dû atterrir après s'être bien convaincu qu'avec le plus léger que l'air nous n'allons guère où nous voulons, mais bien plutôt où l'air nous mène. C'est bien là l'opinion qui règne actuellement en France et qui fait préférer, au ballon, l'aéroplane. Cyrano fit donc une nouvelle tentative, mais il la fit en aéroplane et parvint au but — dans la lune — détenant ainsi pour son début un record de distance et d'altitude que les aviateurs modernes ne sont pas près de lui enlever. Il se trouvait depuis son essai infructueux au

(1) Cyrano de Bergerac, *Les Etats et empires de la Lune*, chap. 1er (p. 145 de l'édition du *Mercure de France*).

Canada et chaque soir, quand la lune était levée, il s'en allait « rêvant parmi les bois à la conduite et à la réussite de son entreprise ». Enfin, dit-il, « une veille de Saint-Jean qu'on tenait conseil dans le Fort pour déterminer si l'on donnerait secours aux Sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul derrière notre habitation, au coupeau d'une petite montagne où voici ce que j'exécutai : J'avais fait *une machine* que je m'imaginais capable de m'élever autant que je voudrais en sorte que rien de tout ce que j'y croyais nécessaire n'y manquant, *je m'assis dedans et me précipitai en l'air du haut d'une roche* ». C'est, si je ne m'abuse, du Lilienthal en puissance ; cela ne lui réussit pas. « Je n'avais pas bien pris mes mesures, dit Cyrano, et je culbutai rudement dans la vallée (1). » C'est donc Cyrano qui inaugure la série des chutes mémorables des aviateurs de tous pays. Il s'y attendait d'ailleurs et avait fait provision chez lui d'un remède qu'il faut recommander vivement à tous les conquérants de l'air pour leur pharmacie de campagne : « Tout froissé que j'étais, dit-il, je m'en retournai dans ma chambre sans perdre courage et je pris de la moelle de bœuf dont je m'oignis le corps, car j'étais tout meurtri depuis la tête jusqu'aux pieds ». Voilà pour l'extérieur, puis « après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale », voilà pour l'intérieur, mais il ne nous renseigne pas sur le nom de ce cordial, « je m'en retournai chercher *ma machine* ». Il va donc examiner la machine, la réparer, s'il y a lieu, faire une nouvelle tentative si possible, et ce sera pour lui l'occasion d'émettre une nouvelle idée.

Il crut d'abord sa machine perdue : « Certains soldats qu'on avait envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par hasard, l'avaient apportée au fort où, après plusieurs explications de ce que ce pouvait être, quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y fallait attacher quantité de fusées volantes, parce que leur rapidité les ayant enlevées bien haut et le ressort agitant *ses grandes ailes*, il n'y aurait personne qui ne prit cette machine pour un *dragon* de feu. » Voilà un moteur trouvé, c'est celui dont usera Jules Verne dans *De la Terre à la Lune* : le planeur devient un aéroplane-obus mis en mouvement et lancé dans l'espace par les

(1) Cyrano de Bergerac, *Les Etats et empire de la Lune*, chap. 1er, (p. 145 de l'édition du *Mercure de France*).

explosions successives d'un certain nombre de cartouches. Ce ressort, ces ailes, cette poudre pour fusées valent les ailes, le système d'horlogerie de Buratini et sa corde tirée à bras d'homme : avec ce *dragon de feu*, succédant au *dragon volant*, on pouvait espérer monter dans les airs. La question importante était le retour, la descente. La chose cependant était moins urgente qu'on eût pu le croire : si l'on montait assez haut pour sortir de l'atmosphère et tomber dans la Lune, c'était tout ce qu'il fallait. Du reste, il n'eut guère le loisir de raisonner sur ce problème. Il trouva enfin sa machine sur la place de Québec, comme on y mettait le feu : « La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand péril, me transporta tellement que je courus saisir le bras du soldat qui y allumait le feu, je lui arrachai sa mèche et me jetai tout furieux dans *ma machine* pour briser l'artifice dont elle était environnée ; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds que me voilà enlevé dans la nue. L'horreur dont je fus consterné, ne renversa point tellement les facultés de mon âme que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées qu'on avait disposées six par six par le moyen d'une amorce qui bordait chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasait, puis un autre, en sorte que le salpêtre prenant feu, éloignait le péril en le croissant. La matière, toutefois, étant usée, fit que l'artifice manqua et lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis sans que je remuasse aucunement mon élévation continuée et, ma machine prenant congé de moi, je la vis retomber vers la terre... (1) » Cyrano projeté hors de l'atmosphère terrestre tombait dans la lune, tandis que son appareil obéissant aux lois de la pesanteur retournait vers la terre : il était temps.

Et tout ceci sans doute n'est que le rêve d'une imagination puissante et folâtre : encore faut-il s'avouer que notre poète a mis en œuvre, pour rendre son rêve vraisemblable, la seule force motrice un peu sérieuse dont on disposait de son temps. Ce rêve fou ne contient que le plus extrême minimum de folie. Et il faut s'avouer que, sans revêtir le caractère d'une idée fixe, ce rêve obsède Cyrano singulièrement. Revenu de la lune, devenu suspect au Saint-Office par tout ce qu'il conte de son voyage, il sera interné dans une

(1) Cyrano de Bergerac, *Les Etats et empires de la Lune*, p. 153-254.

tour à Toulouse et, cherchant à s'évader, imaginera une dernière sorte d'appareil volateur, ni ballon, ni aéroplane, plus lourd que l'air, mais sans moteur et que j'appellerais volontiers, pour plus de commodité et de clarté, un aéroplane pneumatique ou même un aéroplane à air comprimé.

Voici l'inventeur à l'œuvre : « Huit jours durant, dit-il, je charpentai, je rabotai, je collai, enfin je construisis la machine que je vous vais décrire. Ce fut une grande boîte fort légère et qui fermait fort juste ; elle était haute de six pieds ou environ et large de trois à quatre. Cette boîte était trouée par en bas ; et par-dessus la voûte qui l'était aussi, je posai un vaisseau de cristal troué de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutissait justement et s'enchâssait dans le pertuis que j'avais pratiqué au chapiteau. Le vase était construit exprès à plusieurs angles et en forme d'icosaèdre afin que, chaque facette étant convexe et concave, ma boule produisît l'effet d'un miroir ardent. » La machine est donc en bois, c'est un plus lourd que l'air ; c'est une boîte qui ferme fort juste, mais ce n'est pas un ballon, puisque l'air peut y entrer ou en sortir par le bas comme par le haut. La forme ne nous en est pas connue, mais elle semble quadrangulaire ; il n'y a pas de gouvernail et, chose plus curieuse, pas de moteur.

Cyrano n'en a pas moins — en imagination — exécuté à l'aide de cet appareil une ascension fort heureuse : « Il était, nous conte-t-il, neuf heures du matin ; mon geôlier était descendu et le ciel était obscurci, quand j'exposai cette machine au sommet de ma tour, c'est-à-dire au lieu le plus découvert de ma terrasse. Elle fermait si close qu'un seul grain d'air hormis par les deux ouvertures (vraisemblablement munies de soupapes) ne s'y pouvait glisser et j'avais emboîté par dedans un petit ais fort léger qui servait à m'asseoir. Tout cela disposé de la sorte, je m'enfermai dedans et j'y demeurai près d'une heure attendant ce qu'il plairait à la fortune d'ordonner de moi. Quand le soleil débarrassé des nuages commença d'éclairer ma machine, cet icosaèdre transparent qui recevait par ses facettes les trésors du soleil, en répandait par le bocal la lumière dans ma cellule ; et comme cette splendeur s'affaiblissait à cause des rayons qui ne pouvaient se replier jusqu'à moi sans se rompre beaucoup de fois, cette vigueur de clarté tempérée convertissait ma chasse en un petit ciel de pourpre, émaillé d'or. J'admirais avec extase la beauté d'un coloris si mélangé et voici

que tout à coup je sens mes entrailles émues de la même façon que les sentirait tressaillir quelqu'un enlevé par une poulie. J'allais ouvrir mon guichet pour connaître la cause de cette émotion ; mais comme j'avançais la main, j'aperçus par le trou du plancher de ma boîte ma tour déjà fort basse au-dessous de moi et mon petit château en l'air, poussant mes pieds contre-mont, me fit voir en un tournemain Toulouse qui s'enfonçait en terre. Ce prodige m'étonna, non point tant à cause d'un effort si subit, mais à cause de cet épouvantable emportement de la raison humaine, au succès d'un dessein qui m'avait même effrayé en l'imaginant. Le reste ne me surprit pas ». Où donc Cyrano a-t-il connu les sensations physiques qu'on éprouve durant une ascension, quand ni lui ni personne à cette époque n'a réussi ni tenté quoique ce soit qui ressemble à une ascension ? On est à se demander s'il ne se serait pas livré réellement à quelques essais dont l'insuccès final lui aurait prouvé l'inutilité, mais dont le récit enjolivé aurait trouvé une place toute naturelle dans son œuvre.

Mais qu'est-ce donc qui faisait monter « son château » dans les airs. « J'avais, dit-il, prévu que le vide qui surviendrait dans l'icosaèdre à cause des rayons unis du soleil par les verres concaves, attirerait pour le remplir une furieuse abondance d'air dont ma boîte serait enlevée et qu'à mesure que je monterais l'horrible vent qui s'engouffrerait par le trou ne pourrait s'élever jusqu'à la voute qu'en pénétrant cette machine avec furie, il ne le poussât en haut. » En somme, il fait le vide dans une partie de son appareil et l'air extérieur se précipitant avec violence contre les parois, le fait monter. Il existe à Paris des tramways dont le moteur est à air comprimé : il ne semble pas qu'on ait jusqu'alors songé à appliquer à l'aéroplane ou au ballon le moteur dont l'adaptation à la locomotion aérienne serait un événement. Cyrano, son imagination aidant, obtint des résultats qui dépassèrent son attente : « Le soleil qui battait vigoureusement sur mes miroirs concaves, unissant les rayons dans le milieu du vase, chassait avec ardeur, par le tuyau d'en haut, l'air dont il était plein et ainsi le vase demeurant vide, la nature qui l'abhorre lui faisait rehumer par l'ouverture basse d'autre air pour se remplir ; s'il en perdait beaucoup. il en recouvrait autant ; et, de cette sorte, on ne doit pas s'étonner que dans une région au-dessus de la moyenne où sont les vents, je continuasse de monter parce que l'éther devenait vent par la furieuse

vitesse avec laquelle il s'engouffrait pour empêcher le vide et devait par conséquent pousser sans cesse ma machine ». Ainsi donc, même sorti de l'atmosphère, l'appareil de Cyrano fonctionne encore sans le secours d'aucun autre moteur que l'éther échauffé par les rayons du soleil, et ce résultat s'obtient par la seule différence entre le poids de la partie supérieure de celui de la partie inférieure de l'appareil.

A la vérité Cyrano avait bien essayé d'adapter une voilure à son bateau aérien ; mais le moteur à air chaud agissait avec tant de force que cette voilure fut en un instant mise hors de service : « Quoique mon dessein fut digéré avec beaucoup de précaution, dit-il, une circonstance toutefois me trompa, pour n'avoir pas assez espéré de la vertu de mes miroirs. J'avais disposé autour de ma boîte une petite voile, facile à contourner, avec une ficelle dont je tenais le bout qui passait par le bocal du vase ; car je m'étais imaginé qu'ainsi, quand je serais en l'air, je pourrais prendre autant de vent qu'il m'en faudrait pour arriver à Colignac ; mais en un clin d'œil, le soleil qui battait à plomb et obliquement sur les miroirs ardents de l'icosaèdre me guinda si haut que je perdis Toulouse de vue. Cela me fit abandonner ma ficelle et, fort peu de temps après, j'aperçus par une des vitres que j'avais pratiquées aux quatre côtés de la machine, ma petite voile arrachée qui s'envolait au gré d'un tourbillon entonné dedans. Je me souviens qu'en moins d'une heure, je me trouvai au-dessus de la moyenne région. »

Sans doute, il est facile de remporter d'aussi éclatants succès en imagination ; mais on ne saurait contester que derrière ces fantaisies, il n'y ait eu des idées très ingénieuses dont quelques-unes se sont précisées, réalisées et dont la dernière — ce me semble — reste encore à mettre en œuvre. Chose curieuse, Cyrano a conçu d'abord l'idée du ballon plus léger que l'air, puis l'idée du planeur qui s'élève dans l'air en suivant une oblique à peine sensible ; enfin il en vient à l'idée de plus lourds que l'air qui monteront verticalement dans l'air comme le ballon. Un officier russe expérimente en ce moment une sorte d'aéroplane à hélice verticale, animé d'un mouvement non pas d'arrière en avant, mais de bas en haut : il a obtenu, dit-on, de sérieux résultats et s'élève dans l'atmosphère non pas en suivant une oblique peu sensible, mais verticalement. Ce serait la réalisation de la dernière idée de Cyrano.

Ces idées, à qui Cyrano les doit-il ? à lui-même d'abord, à son imagination hardie, ennemie des rabâchages endormants qu'on entend dans les sentiers battus, à la sûreté de ses connaissances dans le domaine des sciences physiques. Il les doit aussi sans doute aux rapprochements qu'il a pu faire entre les idées ou les essais des rares savants qu'intéressait la question du plus lourd que l'air. Il a pu tout aussi bien que Buratini, mieux même — Reims étant un peu plus proche de Paris que de Varsovie, — entendre parler de Deson ; il a pu entendre parler de Buratini lui-même.

S'exprimer sous cette forme dubitative n'implique point d'ailleurs qu'il s'agisse d'une supposition toute gratuite. Point n'est même besoin pour notre calcul de probabilités d'une liste complète des savants qu'a pu connaître Cyrano. Cyrano en 1647-1648 a les regards tournés vers Varsovie où règne depuis mars 1646 une princesse française bien connue de lui, Marie-Louise de Gonzague-Montferrat. Il a écrit, fort peu de temps après que la nouvelle reine avait quitté la France, une comédie — *le Pédant joué* — où il parle des Polonais et du théâtre polonais, dans une scène assez jolie et assez célèbre pour avoir inspiré à Molière la fameuse scène des *Fourberies de Scapin* : Qu'allait-il faire dans cette galère? Corbinelli y extorque au pédant Granger une somme rondelette en lui disant que son fils a été emmené sur une galère turque qui naviguait sur la Seine. Et Granger de s'étonner : « Qui, dit-il, a jamais ouï parler que la mer fut à Saint-Cloud ? qu'il y eût là des galères, des pirates, des écueils ? » Saint-Cloud et Paris ont connu, il y a deux ans une véritable mer ; ils ont vu des matelots venus du Havre et de Cherbourg naviguer sur des flots menaçants, y organiser des sauvetages, non sans rencontrer bien des écueils sur lesquels les géographies sont muettes et des apaches devenus pirates. C'est ce que Corbinelli eût pu répondre, s'il avait eu tant soit peu le don de divination ; ne l'ayant pas il se contente de répondre : « Monsieur, les Topinambours qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris ; et l'autre jour encore, les Polonais enlevèrent bien la princesse Marie, en plein jour à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler (1). » Le mariage de Marie de Gonzague n'eut pas, à ce qu'il semble, cette allure de rapt que Cyrano lui donne en plai-

(1) Cyrano de Bergerac, *Le Pédant joué*, Acte II, scène IV.

santant. Mais les Polonais lui ont paru des gaillards fort propres à exécuter des enlèvements : aussi bien, la chronique de Mme de Motteville nous apprend-elle que les Polonais faisaient fureur parmi les dames de Paris en l'an de grâce 1645, et Tallemant des Réaux nous conte que les Polonais de leur côté trouvèrent fort à leur goût certaines dames françaises. Cyrano n'ignorait rien de ces galanteries. Dans la même pièce, Granger père, amoureux de la belle Génevote et rival de son propre fils, est amené par Corbinelli à jouer un rôle dans une comédie qui contient un mariage en règle. On lui fait, à la fin du premier acte de la prétendue pièce, signer un acte de mariage pour rire, mais qui marie « tout de bon » son fils avec Génevote. Il se récrie, il proteste : « Comment serait-ce ici la fin ? dit-il. Il n'y a pas encore un acte de fait » et Corbinelli de répondre : « Nous avons uni tous les cinq actes en un, de peur de conclusion : cela s'appelle pièce à la polonaise (1). » C'est très clair, Cyrano se fait des Polonais l'idée qu'ils sont très vifs, très expéditifs dans tout ce qu'ils font.

Ce serait peu : mais à une date très hypothétique — très probablement intermédiaire entre 1643 et 1653 — Cyrano passe pour être venu en Pologne. Je ne puis me hasarder à préciser un fait qui reste hypothétique ; pourtant il ne me semble guère admissible qu'il ait trouvé le temps d'aller en Pologne de 1643 à la fin de l'année 1645. L'année 1646 était peu propre à une telle excursion : la Reine arriva le 11 mars à Varsovie, le mariage fut consommé le 8 avril, la Reine fut couronnée à Cracovie en juillet seulement ; des désordres éclatent de divers côtés. Cyrano avait comme ami et comme protecteur le chef de la maison d'Arpajon, le duc d'Arpajon, chez lequel il demeura pendant la plus grande partie de sa vie et auquel il dédia ses ouvrages. Or, le 14 décembre 1647, nous nous voyons Mazarin envoyer un vicomte d'Arpajon à Varsovie (2) pour y porter à Wladyslaw IV déjà oublieux de l'alliance française, le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit qui devait la lui rappeler. Cyrano accompagnait-il M. d'Arpajon ? je ne sais, mais ce qui est sûr c'est que l'ambassadeur tomba à Varsovie au moment où le roi, la reine et son secrétaire Des Noyers étaient tout préoccu-

(1) Cyrano DE BERGERAC, *Le Pédant joué*, Acte V, scène VII.

(2) MAZARIN, *Correspondance* (documents pour servir à l'*Histoire de France*) publiée par CHÉRUEL, 1879, tome III, p. 544-545, Mazarin à M. de Turenne ; Paris, 14 décembre 1647.

pés du dragon volant de Buratini. Ce dragon devait être la chose à l'aide de laquelle on pouvait le plus facilement à Varsovie étonner un Français ; il y a donc de fortes présomptions pour qu'on ait « régalé » M. d'Arpajon du récit des merveilles que faisait Buratini. Si même Cyrano n'accompagnait pas le haut envoyé de Mazarin, il était tellement familier avec tous les d'Arpajon qu'il n'a dû ignorer aucun des détails du voyage — et il était tellement amateur de « gentillesse de physique », qu'on n'a guère pu oublier de lui rapporter celle-là. Pour en être bien pénétré, il faut tout s'avouer sur les relations de Cyrano avec les d'Arpajon. Cyrano, l'homme au grand nez, l'homme dont M. Rostand a fait le discret et délicieux amant de Roxane, a vraiment aimé une adorable précieuse, une Roxane, et il a écrit pour elle ce sonnet évocateur :

« Le vol est trop hardi, que mon cœur se propose.
Il veut peindre un soleil par les Dieux animé ;
Un visage qu'Amour de ses mains a formé,
Où des fleurs du printemps la jeunesse est éclose ;
Une bouche où respire une haleine de rose,
Entre deux arcs flambant d'un corail allumé ;
Un balustre de dents, en perles transformé,
Au devant d'un palais où la langue repose ;
Un front où la pudeur tient son chaste séjour,
Dont la table polie est le trône du jour ;
Un chef-d'œuvre où s'est peint l'ouvrier admirable :
Superbe, tu prétends par-dessus tes efforts !
L'éclat de ce visage est l'éclat adorable
De son âme qui luit au travers de son corps. »

Or, cette Roxane qui inspira Cyrano et sans doute aussi M. Rostand, n'est autre que Mlle d'Arpajon. Après cela, l'on peut dire sans crainte de démenti, qu'il vivait dans cette maison en intime. Cette situation dura jusqu'au jour où pour un motif resté secret — à raison peut-être de l'excès même de sa passion — il encourut la disgrâce du duc. Cyrano, le charmant, le gai et le triste Cyrano n'a pas plus épousé Mlle d'Arpajon que celui de M. Rostand n'a épousé Roxane : il a pu du moins causer choses de Varsovie en cette maison où le besoin de protecteur, où l'amitié, où l'amour lui faisaient un devoir de se trouver tous les jours, où il reçut enfin la bûche peu poétique qui devait causer sa mort. Dans une dédicace à Monseigneur le Duc d'Arpajon, Cyrano déclare « tenir pour

perdu tout le temps de sa vie » qu'il a « passé ailleurs qu'à son service » (1). Est-ce là pure phrase de dédicace? N'y aurait-il pas ici, entre autres allusions, l'aveu exprimé dans les termes impersonnels propres au XVIIe siècle par lequel l'auteur du *dragon de feu* affirmerait sa reconnaissance envers la maison où ses idées ont pris forme en entendant parler du *dragon volant?*

(1) Cyrano de Bergerac, p. 78-79 (édition de M. Remy de Gourmont, *Mercure de France*).

LA QUESTION PASCAL EN POLOGNE.

I

LA MACHINE ARITHMÉTIQUE ET LE BAROMÈTRE.

Pascal a failli tomber de son piédestal il y a quelques années sous les coups d'un savant ingénieux et pur de toutes superstitions littéraires (1). Armé de tout ce que les scoliastes du xxe siècle avaient conservé pour sa défense, le grand homme s'est défendu ; il est sauvé pour cette fois et se remet de jour en jour de cette chaude alerte. Ses fidèles se rassurent ; la statue, fort peu endommagée, est bien celle d'un vrai grand homme, d'un saint laïque auquel on peut vouer un culte : peut-être même un jour sera-t-il béatifié, tout arrive. En attendant, le résultat le plus clair des polémiques qui ont menacé son honneur d'écrivain et de savant, a été de dresser autour de son effigie une série de figures qui méritaient de participer à son triomphe. Mersenne, Roberval, Petit, Auzout, plutôt auxiliaires que témoins, plutôt collaborateurs qu'auxiliaires de Pascal, sortent grandis de cette épreuve jusqu'au point de paraître à certains moments ses égaux. Notre mentalité de démocrates, sympathique aux demi-triomphes et aux demi-grands hommes, se plaît à ces justes et innocentes réhabilitations : à tout prendre, nous aimons encore mieux élever dix bustes que salir une statue. Et c'est peut-être là l'indice que si le respect s'en va, il nous reste un grand sens de cette vertu en apparence démodée qu'on appelait jadis la courtoisie.

C'est cette courtoisie qui, dans les assauts sans ménagements livrés à Pascal par des critiques français, a valu à un étranger d'être mis en balance avec lui et de bénéficier des erreurs auxquelles sa mauvaise foi condamnait le futur héros du jansénisme. Puisqu'il y avait quelque chose de suspect dans les rapports entre le P. capucin

(1) Voir dans la *Revue de Paris* (1906-1907) les articles de M. Mathieu sur *Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme.*

Valeriano Magno et Pascal, une politesse d'une nature toute scientifique exigeait à peu près que le savant français fût le coupable : il le fut donc ou à peu près. Il y aurait lieu, semble-t-il, à revision de ce dernier procès fait à Pascal et qui s'était terminé par un non-lieu.

Il y a une question Pascal en Pologne : elle dépasse en ampleur celle des relations assez indirectes et toutes occasionnelles entre le P. Magno et Pascal, et comprend quatre phases correspondant à l'invention de la machine arithmétique, aux expériences sur le vide, à la publication des *Provinciales*, à la rédaction des *Pensées*.

C'est Tallemant des Réaux qui prononce pour la première fois le mot de Pologne en l'associant au nom de Blaise Pascal. Parlant du jeune savant, il nous dit sur le petit ton de familiarité qu'il affectionne : « Ce garçon inventa une machine admirable pour l'arithmétique. Pendant les dernières années de l'intendance de son père, ayant à faire pour lui des comptes de sommes immenses pour les tailles, il se mit dans la tête qu'on pouvoit, par de certaines roues, faire infailliblement toutes sortes de règles d'arithmétique, il y travailla et fit cette machine qu'il croyait devoir être fort utile au public ; mais il se trouva qu'elle revenait à 400 livres au moins et qu'elle étoit si difficile à faire, qu'il n'y a qu'un ouvrier qui est à Rouen qui la sache faire ; encore faut-il que Pascal y soit présent. Elle peut être de quinze pouces de long et haute à proportion. *La reine de Pologne en emporta deux* ; quelques curieux en ont fait faire. Cette machine et les mathémathiques ont ruiné la santé de ce pauvre Pascal jeune (1). »

Tout d'abord il faut dire que le nom de Tallemant des Réaux n'est pas de ceux sur lesquels on peut *a priori* fonder une conviction. M. Strowski, dans son deuxième volume sur Pascal et son temps, parlant d'une personne de la famille Pascal en apparence bien informée des faits et gestes de Blaise, dit sans ambages : « Le peu que dit Mme Périer est un tissu d'erreurs (2). » Si actif, si curieux, si complètement instruit qu'il soit de bien des choses de son temps, Tallemant est au moins aussi exposé que Marguerite Périer à des erreurs sur Pascal, puisqu'il a vu d'assez loin agir Pascal

(1) Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, tome III, p. 174-177, Le Président Pascal et Blaise Pascal.

(2) Fortunat Strowski, *Pascal et son temps*, Paris, Plon, 1907, 3 vol. in-12 ; 2e vol., p. 51, note 1 : « La plupart des biographes ont suivi, pour l'histoire de la machine arithmétique, le récit de Mme Périer. Le peu qu'elle en dit est un tissu d'erreurs. »

et le groupe qui l'entourait. Et comme en 1652, Pascal a envoyé à la reine Christine de Suède sa machine arithmétique accompagnée d'une épître dédicatoire, comme Tallemant ne s'est hasardé selon son habitude à servir aucune date, la plus simple hypothèse à formuler pour expliquer sa phrase sur Marie-Louise de Gontague, reine de Pologne, serait celle-ci : l'auteur des *Historiettes* a confondu la Pologne avec la Suède.

Pourtant, au cours des polémiques qui se sont poursuivies autour du nom de Pascal, la réserve croissante des critiques et des défenseurs de Pascal à l'égard des sources dont ils usaient, ne les a pas empêchés d'en appeler au témoignage de Tallemant. Du reste, ce qu'il dit, prouve qu'il a vu au moins un exemplaire de la machine de Pascal et qu'il a lu son « Advis nécessaire à ceux qui auront curiosité de voir la Machine arithmétique et de s'en servir ». Ce sont là d'incontestables preuves d'une curiosité toujours en éveil. La découverte à Varsovie de deux machines arithmétiques serait bien sans doute la meilleure raison pour nous d'ajouter foi à ses propos ; mais si, sur le marché aux vieux fers d'une grande ville de France, le hasard a fait retrouver une Pascaline, le hasard en a perdu d'autres à tout jamais, et quand tant d'invasions et de révolutions politiques ont passé sur Varsovie, le fait qu'on n'y trouve pas trace de ces machines est tout à fait insuffisant pour nous autoriser à conclure contre le chroniqueur du XVIIe siècle. L'on serait même d'autant plus autorisé à s'y risquer que le fait mentionné par Tallemant a pour soi d'être possible et vraisemblable.

Les arguments contre la possibilité peuvent se résumer à ceci : Marie-Louise de Gonzague a quitté la France le 27 novembre 1645. Or, le privilège obtenu par Pascal pour sa machine est du 22 mai 1649 ; le dernier et vrai modèle, celui qui est gardé actuellement au Conservatoire des arts et métiers date de 1652 ; enfin, lorsque Christian Huygens veut se procurer une « Pascaline » en 1659, c'est toute une grave affaire (1). Quant aux documents qui militent en faveur de Tallemant, le premier à citer est tout simplement le « Privilège pour la machine arithmétique de M. Pascal » daté du 22 mai 1649, et relatant qu'antérieurement à cette date, le sieur Pascal « aurait fait plus de *cinquante modèles*, tous différens » de sa machine, « après tous lesquels essais auxquels il a employé

(1) *Œuvres de Blaise Pascal*, édition Brunschwicg et Boutroux, tome Ier, p. 294.

beaucoup de *temps et de frais* il seroit enfin arrivé à la construction d'un modèle achevé qui a été reconnu infaillible par les plus doctes mathématiciens de ce temps, qui l'ont universellement honoré de leur approbation et estimé très utile au public (1) ». Il ressort clairement de ce passage qu'entre la date où fut réalisé le premier modèle et mai 1649, il s'est écoulé une période assez longue. L' « Advis nécessaire à ceux qui auront curiosité de voir ladite machine et de s'en servir » imprimé à la suite de la « Lettre dédicatoire à Monseigneur le Chancelier, sur le sujet de la machine *nouvellement* inventée par le sieur B. P. pour faire toute sortes d'opérations d'arithmétique, par un mouvement réglé sans plume ni jettons », daté de 1645, l'est à tort évidemment, puisqu'il y est fait mention du *Privilège* : il est évidemment contemporain du *Privilège* dont il renferme plusieurs expressions, entre autres celle relative aux cinquante modèles et celle relative au temps employé à perfectionner la machine (2). Mais, si le *Privilège* et l'*Advis nécessaire* sont de 1649, il est de toute nécessité de remonter très loin en arrière pour trouver le début des relations entre Pascal et le Chancelier Séguier au sujet de la machine. Nous lisons dans l'*Advis nécessaire* (3) : « Monseigneur le Chancelier ayant daigné honorer de sa veüe *mon premier modelle* et donner le témoignage de l'estime qu'il faisoit de cette invention, me fit le commandement de la mettre en sa perfection... J'avois commencé l'exécution de mon projet par une machine très différente de celle-cy et en sa matière et en sa forme, laquelle (bien qu'en estat de satisfaire à plusieurs) ne me donna pas pourtant la satisfaction entière ; ce qui fait qu'en la corrigeant peu à peu, j'en fis insensiblement une seconde en laquelle rencontrant encore des inconvéniens que je ne pus souffrir, pour y apporter remède, j'en composai une troisième qui va par ressorts et qui est très simple en sa construction. C'est celle de laquelle comme j'ay desja dit, je me suis servy plusieurs fois au veu et sceu d'une infinité de personnes et qui est encore en estat de servir autant que jamais. Toutesfois, en la perfectionnant toujours, je trouvay des raisons de la changer, et enfin recognoissant dans toutes, ou de la difficulté d'agir, ou de la rudesse aux

(1) *Œuvres de Blaise Pascal*, publiées en suivant l'ordre chronologique par Brunschwicg et Boutroux. Paris, Hachette 1908, tome II, p. 401.

(2) *Idem*, t. Ier, p. 303 et 304.

(3) *Idem*, tome Ier, p. 312-313.

mouvements ou de la disposition à se corrompre trop facilement, j'ay pris la patience de faire jusques à plus de cinquante modelles tous différens, les uns de bois, les autres d'yvoire et d'ébène, et les autres de cuyvre, avant que d'estre venu à l'accomplissement de la Machine que maintenant je fais paroistre. » Ainsi donc, il y eut trois étapes dans le perfectionnement de la machine : une première machine vue par Séguier était déjà « en estat de satisfaire à plusieurs » et mérite « le témoignage de l'estime » du chancelier. La deuxième étape est contemporaine de la troisième machine dont Pascal s'est « servy, au veu et sceu d'une infinité de personnes et qui est encore en état de servir autant que jamais ». La troisième étape est représentée par la machine (la cinquantième au moins) qu'il fait « paroistre » en 1649. Il semble qu'il fasse allusion à la troisième machine, quand il dit un peu plus haut : « Je leur feray voir, quand il leur plaira, plusieurs autres modelles et mesme un instrument entier et parfait, beaucoup moins composé, dont je me suis publiquement servi pendant six mois entiers (1). » Puisque un modèle a servi sans modification pendant « six mois entiers », étant donné qu'il y en eut cinquante, ceci nous oblige à faire remonter le premier modèle « en estat de satisfaire à plusieurs » à quelques années au moins avant 1649.

Du reste, quand on lit la *Lettre dédicatoire* au Chancelier, il est difficile de partager l'opinion de M. Strowski qui la regarde comme contemporaine du *Privilège* (2). Pascal n'y fait nulle allusion au privilège, mais seulement aux « louanges » par lesquelles Séguier a relevé son courage ; il ajoute : « C'est de vous que j'attens une glorieuse protection. » Il sollicite donc quelque chose de précis et remercie pour des louanges. Les remerciements les plus nets qu'il formule, tiennent dans cette phrase : « Monseigneur, quand je me représente que cette mesme bouche qui prononce tous les jours des oracles sur le throsne de la Justice, a daigné donner des éloges au coup d'essai d'un homme de vingt ans, que vous l'avez jugé digne d'être *plus d'une fois* le sujet de vostre entretien et de le voir placé dans vostre cabinet parmy tant d'aultres choses rares et précieuses dont il est remply, je suis comblé de gloire et je ne trouve

(1) *Œuvres de Blaise Pascal*, publiées en suivant l'ordre chronologique par Brunschwicg et Boutroux. Paris, Hachette, tome 1er, p. 305-306.

(2) Strowski, *Pascal et son temps*, tome II, p. 51, note 1.

point de paroles pour faire paroistre ma reconnaissance à V. Grandeur et ma joye à tout le monde (1). » Le texte que nous avons de la *Lettre dédicatoire*, étant suivi de l'*Advis nécessaire* est évidemment de 1649 ; mais c'est là une réédition et la *Lettre dédicatoire* dut vraiment être éditée seule en 1645. Pascal est né en 1623, si la *Lettre dédicatoire* était postérieure au *Privilège*, il aurait eu 26 ans accomplis, lorsqu'il l'aurait écrite ; et l'on eût pu douter du sérieux d'un inventeur qui faisait remonter à six ans son invention pour paraître plus génial. Au contraire, si la *Lettre* est de 1645, comme tout l'indique, Pascal, alors âgé de 22 ans, en faisant remonter son invention à deux années auparavant, disait là une chose que l'on pouvait ou se rappeler ou vérifier sans trop de peine.

Il existe d'ailleurs des traces de la notoriété dont jouissait la machine de Pascal entre 1645 et 1649, à la fin de l'*Advis nécessaire* : « Les curieux qui désireront voir une telle machine s'adresseront, s'il leur plaît, au sieur de Roberval qui leur fera voir succinctement et gratuitement la facilité des opérations, en fera vendre et en enseignera l'usage. Le dit sieur de Roberval demeure au Collège Maistre Gervais, rue du Foing, proche les Mathurins. On le trouve tous les matins jusques à huict heures, et les samedis toute l'après disnée (2). Ceci vaut pour 1649. Mais nous voyons, dès 1647, Roberval remplir d'une façon officieuse la mission que Pascal lui confie d'une façon officielle et publique à l'aide du prospectus de 1649. Jacqueline Pascal écrit en effet à sa sœur Mme Périer de Paris, le 15 septembre 1647, au sujet d'une entrevue entre Descartes et Blaise Pascal : « M. de Roberval que mon frère en avoit averti, s'y trouva ; et là, après quelques civilités, il fut parlé de l'instrument qui fut fort admiré, tandis que M. de Roberval le montrait. Ensuite on se mit sur le vuide (3). » Ainsi donc, l'appareil est assez parfait pour que Pascal le juge digne d'être montré à Descartes. D'autre part, il est curieux que, Pascal étant présent, ce soit Roberval qui en montre le fonctionnement : il faut admettre pour cela que Roberval avait vu bien des fois la machine, s'en était

(1) *Œuvres* de Blaise Pascal, édition Brunschwicg et Boutroux, tome Ier, p. 300, 302.

(2) *Idem*, tome Ier, p. 314. M. Mathieu n'hésite pas (Revue de Paris, 1907, 15 avril, p. 875) à dater ceci de 1645 (*Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme*).

(3) *Idem*, tome II, p. 43.

servi, et même en avait plus d'une fois expliqué le mécanisme avant cette date à des visiteurs de marque. Autrement Pascal ne lui aurait pas laissé le soin de faire valoir son invention : il l'eût d'autant moins fait que Roberval était un grincheux, « l'homme le plus désagréable dans la conversation (1) »,dit le grand Arnault, et que ses relations personnelles avec Descartes étaient plutôt mauvaises. Evidemment, en 1647, Roberval est déjà, et depuis quelque temps, le Barnum scientifique de la machine de Pascal.

Mais, il y a mieux : l'abbé Bourdelot, directeur de l'Académie scientifique, instituée dans l'hôtel de Condé sous l'autorité du père du grand Condé, écrit à Pascal le 26 février 1644 : « Monsieur, je parlay hier à Son Altesse qni m'a tesmoigné impatience de vous voir avec votre rouë Pascale. Si vous prenez la peine de venir à dix heures du matin, je croy que c'est celle qui luy est la plus commode... (2) » Ceci se passait vingt et un mois avant le départ de Marie-Louise de Gonzague pour la Pologne : vingt et un mois avant ce départ, une machine de Pascal fonctionnait ; le directeur d'une Académie qui comptait parmi ses membres La Mothe-Le Vayer, Le Pailleur, Petit, Roberval, Gassendi « et autres esprits sublimes » en parle à un prince du sang ; ce prince du sang témoigne de l'impatience de la voir et la voit parce que c'est une chose qu'il faut voir, qui est même assez remarquable, quoique connue depuis peu, pour avoir déjà un nom, la « rouë Pascale ». Vraiment le récit de Mme Périer reprend pour nous quelque valeur ; vraiment, en 1643, Pascal avait déjà fait quelque chose d'intéressant, et sa machine est bien, comme il le dit lui-même, « le coup d'essai d'un homme de vingt ans ». De plus, si le prince de Condé connaissait « la rouë Pascale » dès mars 1644, si le chancelier Séguier connaît la « machine » dès 1645, il serait paradoxal de supposer qu'ils furent seuls dans les sphères gouvernementales ou aristocratiques à être informés de la nouvelle invention avant novembre 1645.

On peut objecter sans doute que la machine n'était point parfaite, puisqu'elle fut perfectionnée depuis ; on peut même trouver peu d'apparence à ce qu'une grande dame comme la fille des Gonzague-Nevers se soit intéressée à un appareil de ce genre. En fait, même beaucoup plus imparfaits qu'ils ne l'étaient réellement, les

(1) *Idem*, tome II, p. 43, note 2. Défense de la bulle d'Alexandre VII.
(2) *Idem*, tome Ier, p. 283.

modèles réalisés par Pascal jusqu'en novembre 1645 auraient encore pu séduire des amateurs à une époque où l'on était moins gâté qu'aujourd'hui en ce qui regarde les machines. « Un bonhomme, » « un horloger », n'exécuta-t-il pas une contrefaçon de la Pascaline qui étant « propre, véritablement polie et très bien limée par le dehors, mais tellement imparfaite au dedans qu'elle n'est d'aucun usage », n'en fut pas moins admirée « parmi ceux qui n'y cognoissoient rien » et achetée par un collectionneur de Rouen qui la mit dans son cabinet « remply de plusieurs autres pièces rares et curieuses ». A plus forte raison devait-on s'intéresser à une pièce faite sous les yeux de l'inventeur lui-même. Une princesse, même besogneuse comme Marie-Louise de Gonzague, mais promue à la dignité de reine, riche pour le moment des avances que lui faisait Mazarin et désireuse d'étonner les grands et les doctes de son lointain royaume, désireuse de faire figure en face de son royal époux qui avait failli se marier avec la savante Christine de Suède, pouvait très bien consacrer 1.000 livres à l'achat de deux des modèles de Pascal. Car Tallement dit deux et la précision de ce chiffre donne à la phrase un air de vérité qui manquerait à uue formule plus indéterminée.

Dans sa soif de plaire à Wladyslaw IV, Marie-Louise, lui achetait bien des mulets en France (1). Pourquoi dès lors ne lui aurait-elle pas acheté des machines arithmétiques ? C'eût été certes un cadeau de bonne ménagère au roi d'un État dont la comptabilité était si compliquée : malheureusement, il se peut que ces machines aient été de bois, puisqu'on en était alors aux premiers modèles. Ceci expliquerait qu'elles se soient gâtées rapidement et n'aient laissé ni traces, ni souvenir dans la mémoire du personnel financier polonais : précisément dans son *Advis nécessaire*, Pascal semble faire allusion à des mécomptes qu'il aurait éprouvés du fait du transport au loin de ses appareils. « La machine que maintenant je fais paraistre, dit-il, bien que composée de tant de petites pièces différentes, est toutefois tellement solide que.... j'ose te donner l'assurance que tous les efforts qu'elle pourrait recevoir en *la transportant si loing que tu voudras* ne sauraient *la corrompre* ny luy faire *souffrir la moindre altération* (2). » A remarquer que Marie-

(1) Aumale (duc d'), *Histoire des Princes de Condé*, tome V, pièces justificatives, la Princesse Marie de Gonzague à Mazarin, 10 septembre 1645, p. 414.

(2) *Œuvres de Blaise Pascal*, édition Brunschwicg et Boutroux, tome Ier, p. 313.

Louise de Gonzague est allée de France en Pologne dans le plus mauvais temps de l'année et que l'hiver de 1645-1646 ne semble pas avoir été l'un des plus cléments du XVIIe siècle.

Mai encore serait-il utile peut-être de rechercher si la princesse avait quelque raison personnelle de connaître la « roue pascale ».

Elle le pouvait d'autant mieux qu'il lui était difficile d'ignorer Pascal. Jacqueline Pascal, le 3 avril 1639, avait joué devant Richelieu l'*Amour tyrannique* de Scudéry et cela en compagnie de François Bertaud de Mlle Bertaud, le frère et la sœur de la future Mme de Motteville, et en présence de cette dernière. Jacqueline avait obtenu la grâce de son père en récitant des vers au Cardinal (1) et, en cette circonstance déjà, on avait parlé de Blaise Pascal comme d'un prodige : Mme d'Aiguillon avait fait venir Blaise alors âgé de 15 ans, lui avait adressé « de grands compliments, beaucoup de louanges sur sa science » et l'avait invité à une « collation magnifique de confitures seiches de fruits, limonades et choses semblables. » Richelieu, depuis lors, avait eu les yeux sur Blaise et avait bien entendu, en nommant Etienne Pascal à Rouen, que son fils lui viendrait en aide ; on s'expliquerait mal dès lors que Mme de Motteville ait perdu de vue les Pascal. Confidente habituelle de Marie-Louise, elle s'est trouvée à ses côtés dans les moments les plus décisifs de cette affaire d'État que fut le mariage de la princesse. Lors de la signature du contrat par les ambassadeurs polonais, « la princesse Marie, dit Mme de Motteville, se servit de moi pour se cacher à eux ; me mettant devant elle, j'empêchai qu'elle ne fût d'abord aperçue de ces hommes qui devaient être ses sujets ». L'aimable jeune veuve plaisante d'ailleurs très librement sur cette petite comédie : « Je ne la cachais pas beaucoup, dit-elle, malgré les façons qu'elle faisait ». Elle assiste à la toilette de la reine, le jour de son mariage par procuration, et critique sa robe tout en louant sa figure. Sept dames étrangères à la famille royale assistent à la cérémonie nuptiale et elle est du nombre. Le nom de Mme de Motteville est donc de ceux qui rapprochent Marie-Louise de Gonzague de Pascal. Le fait même que François Bertaud était prieur du Mont aux Malades, établissement de charité de Rouen,

(1) TALLEMANT DES RÉAUX, *Les Historiettes*, tome III (édition Levavasseur, Paris, 6 vol. in-8°, 1835), p. 175.

à l'époque où les Pascal habitaient cette ville, accentue encore cette impression.

Mais la jeune mémoiriste se fût-elle tue systématiquement, eût-elle oublié complètement les Pascal, que la Princesse n'en eut pas moins entendu parler des travaux d'Etienne et de Blaise Pascal. De 1643 à 1645, « le cabinet de la princesse Marie » tendait à remplacer l'hôtel de Rambouillet et le salon de Mme de Longueville : c'était un lieu où l'on parlait vers et romans, science et politique. Il est remarquable que les Condé, le prince, la princesse et le duc d'Anguien y sont des plus assidus, qu'ils y donnent le ton, qu'ils y viennent en amis, le prince et la princesse un peu en protecteurs, le duc en allié politique et en soupirant ; la princesse Marie ne met pas moins de zèle à fréquenter l'hôtel de Condé. Dès lors pouvait-elle ignorer l'existence de l'Académie Bourdelot dont M. Strowski, dans le premier appendice de son deuxième volume, nous nomme les membres ? Or, on trouve dans les réunions de cette assemblée Petit, ami de Pascal père, Le Pailleur mathématicien, homme d'affaires de la maréchale de Thémines et le meilleur ami d'Etienne Pascal, le P. Mersenne auquel le jeune Pascal dut dans une certaine mesure le développement de ses dispositions extrordinaires pour les mathématiques, de Roberval ami des deux Pascal, et enfin Etienne Pascal lui-même (1). Tous ces gens qui tenaient leurs assises chez les Condé, parlaient certainement de la machine arithmétique et la lettre de Bourdelot * à Pascal prouve que leurs séances avaient leur écho jusque dans le salon du prince : dans ces conditions, il serait étrange que Marie-Louise n'eût pas entendu parler de la Pascaline.

Si toutefois elle n'en a pas entendu parler chez les Condé, ce qui n'est guère admissible, un érudit qu'elle avait sans cesse près d'elle a pu l'en entretenir plus d'une fois et cet érudit n'est autre que Desnoyers ou Des Noyers, secrétaire de ses commandements, « homme très savant et très digne de la place qu'il tient auprès de

(1) Fortunat Strowski, *Pascal et son temps*, tome II, p. 381-382.

* « L'abbé Bourdelot, dit Saint-Simon annotant Dangeau, était en tiers avec M. le Prince et avec la fameuse princesse Palatine, amie intime de ce dernier, lorsqu'ils essayèrent ensemble de brûler un morceau de la vraie croix, sans pouvoir en venir à bout. » (*Mémoires* de Dangeau ; note au jeudi 8 fév. 1685). Bourdelot fut donc, plus tard du moins, aussi intime avec les Nevers qu'avec les Condé.

cette grande princesse », fera remarquer dans sa lettre à M. de Ribeyre Pascal qui semble bien le connaître (1). Si du reste l'on suppose que c'est en correspondant plus ou moins directement avec Des Noyers de 1647 à 1651 que Pascal a pris une idée aussi avantageuse du secrétaire de la reine de Pologne, il n'en est pas moins certain : 1° que Des Noyers était au service de la princesse Marie antérieurement à 1645 et même à 1641 (duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé*, tome V : pièces justificatives, p. 421, lettre de M. de Marolles à M. Des Noyers, secrétaire de la princesse Marie, datée de 1641).

2° Qu'il avait pour ami Ismaël Bouilliaud, savant très versé dans les mathématiques et l'astronomie, qui avait, en 1644, publié un livre intitulé *Theonis Smyrnœi mathematica* et qui ne pouvait, par suite, ignorer les divers ouvrages du jeune auteur de l'*Essai pour les Coniques* (2).

3° Que Bouilliaud, si nous en croyons MM. Brunchwicg et Boutroux (3) (édition de Pascal, 1er volume, p. 169) se rencontrait avec les membres précités de l'académie Bourdelot chez le P. Mersenne. MM. Brunchwicg et Boutroux renvoient même à ce propos au passage connu de la biographie de Pascal par M. Périer où il est dit : « Mon frère se trouvait *régulièrement* aux conférences qui se faisaient toutes les semaines, où les habiles gens de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages ou pour examiner ceux des autres. Mon frère y tenoit fort bien son rang, tant pour l'examen que pour la production... et l'on prenoit son advis sur tout, autant que de pas un des autres. » Bouilliaud se serait donc rencontré chez le P. Mersenne avec les deux Pascal entre 1636 et 1638. Et le séjour des Pascal à Rouen n'a pu détourner d'eux l'attention de Bouilliaud : il suffit pour s'en convaincre de se rappeler que l'*Essay pour les Coniques*, publié à Paris en 1640, avait été l'occasion d'une polémique durant laquelle furent cités maintes fois les noms de Descartes, du P. Mersenne, de Desargues, etc.

(1) *Œuvres de Blaise Pascal,* édition Brunschwicg et Boutroux, tome II, p. 492.

(2) Aumale (duc d') *Histoire des Princes de Condé,* tome V, pièces justificatives, p. 421, Lettre de M. de Marolles à M. Desnoyers, secrétaire de la princesse Marie, datée de 1641.

(3) *Œuvres de Blaise Pascal,* Edition Brunschwicg et Boutroux, 1er vol. p. 169 et note 1.

Bouilliaud ne pouvait ignorer tout cela ; il dut même extrêmement s'intéresser à la machine de Pascal. Dès lors, Des Noyers, un de ses plus intimes amis, Des Noyers, très savant lui-même et très curieux de toutes choses, n'a pu se dispenser d'en faire autant ».

Un autre nom qui atteste la fréquence des relations entre Des Noyers et le groupe des savants amis de Pascal, c'est celui du P. Nicéron. Ce père est l'un des hommes les mieux informés des événements scientifiques de ce temps : pendant l'un de ses voyages à Rome, il a mis Torricelli en relations avec Mersenne, Roberval et Fermat au moment où ceux-ci cherchaient la solution de problèmes sur l'aire et le centre de gravité de la cycloïde. Lors de la mort prématurée de Nicéron, c'est le P. Mersenne lui-même qui publiera son « Thaumaturgus opticus ». Or, Des Noyers semble avoir eu dans ce jeune Minime un ami et un correspondant empressé. Dans une lettre adressée le 24 juillet 1647 par Des Noyers au P. Mersenne (1), le secrétaire de la reine écrit : « Sy j'avois creu que le P. Nicéron eut esté à Paris, je me serais donné l'honneur de luy adresser ma lettre et l'aurois prié de vous la communiquer. » Le P. Nicéron était donc un intermédiaire naturel entre Des Noyers et Mersenne. La même lettre d'ailleurs nous fait faire un pas de plus vers Mersenne, c'est-à-dire vers Pascal : « J'ay creu, dit Des Noyers, qu'il ne fallait pas estre beaucoup connu de vous pour prendre la liberté de vous escrire et que vous ne la trouverez pas mauvaise, quand il s'agirait de quelque curieuse expérience. J'ay eu l'honneur de vous voire chez vous et peut estre sere je assez heureux pour ne vous pas estre tout à fait inconnu. » Pour quiconque traduit en langage du xxe siècle ces formules révérencieuses du xviie siècle, cela signifie que sans être intimes, Mersenne et Des Noyers se connaissaient. Du reste, qui donc Des Noyers ne connaissait-il pas? Voiture répondant « à une lettre de M. Arnaud » dira :

« Cependant malgré mon malheur,
Je me trouve en quelque faveur,
Deux ou trois fois Son Eminence
M'a fait jouir de sa présence :
Je parle à Monsieur des Noyers,
Je suis fort connu des Huissiers ;

(1) *Œuvres de Blaise Pascal*, idem, t. II, p. 15-16.

Et meunement depuis n'aguères
J'ay veu le Roi dans ses affaires. »

Des Noyers intercalé entre Mazarin et Louis XIV est donc un personnage : il est de plus le familier d'un groupe de savants des mieux placés pour connaître la machine de Pascal et l'apprécier.

Ce que nous disons de Des Noyers pourrait se répéter avec le même luxe de détails au sujet de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, et précepteur de la reine de Pologne. Ce bon abbé écrit dans ses Mémoires : « Chez feu M. Le Pailleur, il y avait une autre Académie tous les samedis *pour parler des Mathématiques* où *j'ai* vu Messieurs Gassendi, *Bouilliaud, Pascal,* Roberval, Desargues, Carcavi et autres illustres en cette science qui maintenaient tous que la sphère de Copernic qui met le Soleil au centre de nostre Monde, est beaucoup plus juste et plus aisée à soutenir que non pas l'ancienne, de sorte qu'il n'y a plus guère d'Astronomes de réputation qui ne soient de leur avis, pour des raisons qui paraissent invincibles, outre qu'on ne peut nier qu'elles ne soient fort considérables pour trouver les causes du flux et du reflux de la Mer qui jusques icy ont esté si difficiles à découvrir (1). » Si le grave Marolles a suivi avec tant d'attention les discussions du groupe Le Pailleur en si bonne compagnie, il serait paradoxal qu'il eût ignoré la machine à calculer. Ne l'ignorant pas, il serait paradoxal qu'il n'en eût pas parlé à sa pupille : nul moins que lui n'a été empressé à abdiquer le préceptorat. Il pousse des soupirs à fendre l'âme à la pensée que Marie-Louise de Gonzague se passe aisément de lui en Pologne ; avant son départ, il lui recommande toutes sortes de choses et de gens, Saint-Amant, Voiture, Scudéry, Colletet, Furetière, l'abbé Cotin ; éloigné d'elle, il lui fait faire des médailles commémoratives, compose des inscriptions pour elle, « justifie » que la « Sérénissime » Reine de Pologne, descend « de Saint Louys par cinquante-deux endroits différents ».

(1) *Mémoires* de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, divisez en 3 parties, contenant ce qu'il y a de plus remarquable en sa vie depuis l'année 1600, ses entretiens avec quelques-uns des plus sçavants hommes de son temps. Paris. Antoine de Sommaville, 1656, un vol. in-fol. 448 p., p. 272.

(2) *Mémoires* de Michel de Marolles, p. 167, 172, 173, 176, 177, 180, 182, 199, 263.

Insister davantage sur les relations de Pascal avec des amis de Marie-Louise, avec son factotum et son précepteur serait évidemment superflu : il n'en était pas besoin d'aussi multiples pour qu'on pût admettre sans invraisemblance l'achat de deux machines arithmétiques par la Reine de Pologne ? Il n'y a donc pas de raisons de mettre en doute la bonne foi ou la sûreté d'informations de Tallemant.

Marie-Louise partit pour la Pologne ; là, le 11 mars 1646, il fut procédé une seconde fois à son mariage avec Wladyslaw IV. Mais un de ces accès de goutte dont le roi était coutumier, étant survenu fort mal à propos, le mariage ne fut « consommé » que le 8 avril, chose qui, dans l'intervalle, avait paru fort inquiétante à la reine, à l'ambassade française même et avait donné naissance aux commentaires les plus variés. Enfin, le mauvais temps ne cessant pas et les bruits de guerre turque prenant chaque jour plus de consistance, le couronnement de la reine à Cracovie ne put avoir lieu que le 15 juillet 1646, après un voyage fait dans des conditions plutôt pénibles. Bref, l'année 1646 était déjà fort avancée, quand Marie-Louise et son entourage français en eurent décidément fini avec toutes les fastidieuses corvées qui suivent un mariage royal et qui les obligeaient à négliger parfois les affaires étrangères à la politique. Dès lors, si la machine, le nom et la réputation de Pascal ont été un appât jeté, dès juillet-août 1646, à la curiosité de l' « intelligence » varsovienne par la nouvelle reine de Pologne, comment ne pas être frappé de la coïncidence très proche entre cette date et celle où les expériences du père capucin Valeriano Magno soulèvent le second problème relatif à Pascal en Pologne, le problème des expériences sur le vide faites à des dates très rapprochées par Pascal et par le capucin.

Pascal se livre à une série d'expériences concluantes en novembre et décembre 1646, en janvier et février 1647 ; à Varsovie, le P. Magno réussit une expérience à une date que M. Strowski ne croit pas antérieure à juin 1647 et qui pourrait être juillet (1) ; il en publia les résultats dans un opuscule « daté par lui-même », dit prudemment M. Louis Havet (2), du 12 juillet ; il la recommença publiquement et « fit l'objet d'une conférence le 18 juillet

(1) Fortunat Strowski, *Pascal et son temps*, t. II, p. 82.

(2) *Revue bleue* (14 septembre 1907, p. 323). Louis Havet, *La lettre de Blaise Pascal à Florin Périer.*

en présence du roi et de la reine. Cette conférence fut connue des savants de Paris par une lettre de Des Noyers et elle le fut aussi vite que le permettaient les envois peu fréquents de courriers de Varsovie à Paris et le mauvais état des routes. Vers le milieu de septembre, selon l'estimation de M. Mathieu, était arrivé à Paris l'opuscule de Magno. Dès lors, une polémique s'engage, le capucin se réclamant à tort d'une antériorité à laquelle il n'avait pas droit et Roberval lui répondant le 20 septembre par l'entremise de Des Noyers, l'accusant même de plagiat. Les faits attestent d'eux-mêmes le rôle capital joué par Des Noyers entre Pascal et Valeriano Magno ; les dates indiquent que le plagiat reproché à ce dernier par Roberval et ensuite par Pascal, mais non prouvé par eux, est possible. MM. Mathieu, Havet, Strowski n'ont pas cru cependant pouvoir maintenir cette accusation contre le rival de Pascal. Avant d'aborder la question, il était nécessaire de noter que le nom de Pascal avait pu être prononcé en Pologne avant juillet 1647. Il importe maintenant de mettre en relief les traits du P. Valeriano Magno, homme politique et savant, de dire ce que nous savons de ses relations avec Galilée, Buratini, Torricelli ; comment il a pu être informé des travaux de Pascal, ce que des savants du temps ont pensé à ce sujet, ce qu'il y a de suspect dans son empressement à faire connaître ses découvertes, de décevant dans l'étude de ses œuvres sur cette matière, de peu probant dans le fait que les principaux témoins à charge contre lui n'ont rien dit qui pût l'accabler d'un seul coup.

Ce capucin que les contemporains appellent aussi le P. Magni ou le P. Valérien, n'est pas un de ces érudits puissants et méthodiques comme l'Eglise en a tant donné à certaines heures et en certains pays au monde savant ; son œuvre ne porte pas la marque d'un peuple ou d'un couvent dans lequel il se serait enraciné. Ce nom de Valeriano Magno et l'épithète de *Mediolanensis* qu'il y accolait n'ont pas, si j'en crois l'abbé Zaleski, auteur d'une très belle *Histoire des Jésuites en Pologne*, la valeur d'une marque d'origine : il n'est pas de confiseur en Pologne qui ne fasse figurer le Duomo et le mot Milano sur le papier de soie dont il enveloppe ses bonbons, et les bonbons n'en sont pas moins suisses. Valeriano Magno était entré à Milan dans l'ordre des Capucins ; mais il était Allemand et né au château de Strassnitz, son frère François porta même toujours le titre de comte de Strassnitz. Les

hasards d'une rencontre avec le prince Wladyslaw Wasa qui, en 1625, voyageait en Italie, l'avaient lié à ce futur roi de Pologne. En 1626, il fait sa première apparition « parmi les Sarmates » ; en 1632, pendant l'interrègne qui suit la mort de Sigismond III, il est appelé par Wladyslaw qui en fait son conseiller le plus intime de 1632 à 1635 et l'envoie à Rome avec une mission spéciale en 1633. Il passe alors en Autriche où il vit à la cour de l'empereur Ferdinand III et où il met à profit sans tarder ses anciennes relations pour marier l'archiduchesse Cécile-Renée à Wladyslaw (1). C'est là le point culminant de sa carrière politique : fait assez habituel dans l'histoire polonaise, cet événement qui semblait utile à la Pologne, le fut surtout à l'Autriche et brisa les projets que Richelieu formait de marier Wladyslaw avec... Marie-Louise de Gonzague déjà en âge d'être pourvue. Magno touche au cardinalat et il a fait vraiment tout ce qu'il fallait pour obtenir le chapeau, ayant bien servi le roi de Pologne, l'empereur d'Autriche et le Saint-Siège ; mais il a fait aussi tout ce qu'il fallait pour ne le porter jamais, puisqu'il s'est rangé en toutes circonstances parmi les ennemis les plus déclarés des jésuites ; les demandes de chapeau adressées pour lui au pape par le roi en 1638, en 1645, n'aboutiront donc pas. Du moins, il se réinstalle en Pologne, faisant entre temps deux nouveaux voyages en Italie. Si ce n'était un capucin, on dirait que c'est un cosmopolite. En 1647, il a 60 ans, c'est toujours un homme sûr de soi, habile à nouer des intrigues comme à en déjouer, un agent pontifical dont la mission apostolique dans le Nord de l'Europe se complique de missions diplomatiques polonaises en divers pays et même à Rome ; c'est aussi un homme dont l'ingéniosité d'esprit s'est dépensée sans résultats pratiques, ce ne sera plus bientôt qu'un aventurier usé qui se maintiendra quelque temps en vertu du prestige acquis, que le peu patient landgrave Ernest de Hesse mettra un beau jour en prison sans égard pour son grand âge et qui mourra peu de temps après sa mise en liberté (2).

C'est peut-être un émule de Pascal, c'est surtout une Eminence

(1) Woycicki (W), *Pamietniki do panowania Zygmunta III, Wladyslawa IV, i Jana Kazimierza, z rekopisów wydal W Woycicki,* 2 vol. in-8, Warszawa Orgelbrand, 1846, 1er vol., p. 238-242.

(2) Ksiadz Stanislas Zaleski, *Jezuici w Polsce*, t. II, Lwow, 1901, XVI-762 p. in-8, p. 391-393).

grise, un émule du P. Joseph, un homme aussi proche du roi Wladyslaw IV (1) que Des Noyers pouvait l'être de Marie-Louise. Il est aux côtés de Wladyslaw, prince héritier, pendant l'interrègne qui sépare la mort de Sigismond de l'élection de son successeur et déjà il prépare et propose un plan de campagne politique en vue d'apaiser les Grecs non unis, plan qui aura la rare fortune d'être adopté à la fois par la Commission et le Roi. Il est encore aux côtés de Wladyslaw à Cracovie le jour de son couronnement. L'année suivante, le roi envoie à Rome Ossolinski pour demander au Saint-Siège de fermer les écoles des jésuites de Cracovie : l'affaire est délicate, le succès douteux. Magno est arrivé à Rome avant Ossolinski, lui ouvre les voies et le pape rend le décret demandé par Wladyslaw (1633). Chaque fois qu'il faut étouffer les querelles entre les diverses confessions qui déchirent la Pologne de leurs discussions, chaque fois qu'il faut intervenir près du Saint-Siège, le P. Valérien est là empressé, conciliant, intrigant. En avril 1646, après le mariage de Marie-Louise et de Wladyslaw, ce dernier projette de faire la guerre contre les Turcs sur lesquels il veut lancer les Cosaques ; mais obtenir des Cosaques qu'ils marchent de concert avec les Polonais contre les Turcs n'était pas chose simple ; il ne s'agissait d'ailleurs de rien moins que d'aller jusqu'au Danube et même sous les murs de Constantinople. Le roi employa donc pour cette affaires ses diplomates les plus habiles parmi lesquels les plus actifs furent une fois de plus ces deux Allemands de naissance et de caractère, Italiens d'éducation et de nom, Autrichiens d'inclination et de tactique, Polonais de carrière, qu'étaient les frères Magni (2).

Tous les ambassadeurs entretinrent leurs gouvernements des conférences qui avaient eu lieu entre les Cosaques et les députés du roi de Pologne. Des Noyers, secrétaire des commandements de la reine, ne pouvait donc pas ne pas être entré en relations avec le con-

(1) Ceci une fois connu, on éprouve quelque gêne à partager l'opinion si indulgente de M. Duhem, lorsqu'il dit : « Ne nous étonnons donc point si la même découverte se trouve faite en même temps par plusieurs inventeurs, par l'homme de génie aussi bien que par *l'humble amateur de science* ; ne soyons point surpris que l'expérience du vif-argent se réalise à la fois dans les mains de celui que Pascal nomme « le grand Torricelli » et de *l'obscur capucin* qui a nom Valeriano Magni ». (*Revue générale des Sciences*, 15 septembre 1906. « Le P. Marin Mersenne et la pesanteur de l'air », p. 774.)

(2) Zaleski, t. II, p. 336, 339, 368, 383, 393, 395, 405, 429, 433, 435.

seiller intime du roi dès avril 1646. C'est le 23 avril en effet — quinze jours exactement après que Marie-Louise était devenue reine, devant les hommes comme devant Dieu — que le roi écrit au cardinal Mathei pour lui parler du grand projet d'attaque sur Constantinople. L'activité de Magno s'impose donc immédiatement à l'attention de la reine. Vers la même époque, précisément, Mazarin insiste pour que Marie-Louise s'efforce de prendre de l'empire sur Wladyslaw IV ; il entre à ce sujet dans des détails très clairs, la conjurant de « n'être point ménagère de ses complaisances envers le roi », de « ne se point épargner ». La reine répond sur le ton plus résolu qu'enthousiaste qui lui est propre : « Il me paraît fort froid. Souvent, si je ne me ressouvenais de vos conseils, je me révolterais. Mais perdez toute la bonne opinion que vous avez de mon esprit, si je ne viens à bout de cette affaire. » Marie-Louise fait donc le siège en règle du cœur et de l'esprit de son royal goutteux : or, en attaquant la place il était impossible d'ignorer ou de paraître ignorer l'existence du P. Valeriano Magno ; il fallait ruiner son influence dans l'esprit du roi ou le gagner à la cause de la reine. Encore une fois, et quelle que soit celle de ces deux solutions qu'on adoptait, le secrétaire des commandements de la reine n'a pu attendre longtemps avant de prendre langue avec Magno. Fort probablement même, toutes les personnes de l'entourage français de Marie de Gonzague qui pouvaient entrer en conversation avec lui, ont été engagées par la Reine à ne pas ménager leurs efforts pour le gagner. A remarquer à ce propos, — c'est Des Noyers qui nous l'apprend dans une lettre très postérieure relative aux *Provinciales* (14 octobre 1656 ; lettre à Bouilliaud, datée de Wolbourg) — que le P. Valeriano Magno n' « entendait pas le français ». D'autre part, M. Vandal a noté que la reine, toute Gonzague et Montferrat qu'elle était, entendait mal l'italien (1) dont Wladyslaw se servait habituellement, ayant voyagé en Italie. Ses suivantes françaises n'en pouvaient guère savoir plus long. Le latin était donc la langue dans laquelle des Français pouvaient le plus facilement s'expliquer avec le père capucin. Quoique le latin fût familier à beaucoup de grands personnages du temps, ceci restreint néanmoins le cercle des person-

(1) Vandal (comte Albert), *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1883. Marie-Louise de Gonzague, *Un mariage polonais.*

nalités françaises qui pouvaient à Varsovie s'entretenir avec Valeriano Magno. Ce fait secondaire en apparence, ne put que contribuer à multiplier les conversations entre Des Noyers et le capucin : Wladyslaw IV, l'objet même de cette lutte d'influences, se piquant fort de curiosité scientifique, l'on en viendra très naturellement à parler sciences, il se trouvera même qu'on a des relations communes dans le monde savant, que de part et d'autre on connaît Mersenne, Roberval, Bouilliaud, Hewelius. Après un long détour nous revenons à Pascal ou plutôt à la question scientifique qui va mettre Magno aux prises avec Pascal.

Et d'abord quels travaux préliminaires avaient pu donner au P. Magno l'idée de s'engager sur la voie où il devait se rencontrer avec les savants français ? quelles recherches scientifiques lui avaient suggéré le désir de mener à bonne fin des expériences si proches de celles déjà exécutées par Petit, Auzout, Roberval et les Pascal ? Les œuvres du père Valeriano Magno antérieures à 1647 sont, si j'en crois Estreicher, complété par Zaleski : 1° la « Sententia Patris Valeriani Capucini in causa pacificationis Disunitorum. Circa Controversias Ecclesiasticas Rhutenorum 1633 » (Archives privées des comtes de Harrach).

2° « Judicium de Acatholicorum et Catholicorum credendi regula », Vienne, 1641, in-4°.

3° « Valeriani Magni Mediolanensis fratris Ordinis Minorum S. Francisci nuncupatorum Capucinorum, de Luce mentium et ejus imagine ad Franciscum Magnum Liberum Baronem, Sacri Romani Imperii Comitem hereditariumque Dominum in Strasnitz, Fratrem suum germanum. Antverpiae apud Hieronymum Verdusium », Anno 1643, 149 p. in-8°.

4° « Echo absurditatum Ulrici de Neufeld Blesa demonstrante Valeriano Magno Mediolanensi Capucino. » Cracoviae apud Lucam Kupisz, 1646, 295 p. in-12°.

C'est là l'œuvre d'un théologien, d'un polémiste, nullement d'un physicien : ni Torricelli, ni Mersenne, ni Roberval, ni Pascal ne sont dans ce cas. Leurs découvertes scientifiques ne sont pas des phénomènes de génération spontanée ; ils y ont préludé par d'autres travaux qui, s'ils n'avaient pas toujours un lien étroit avec ces découvertes, attestaient du moins une réelle curiosité scientifique et un souci constant d'opérer avec méthode. La brusque transformation du théologien et de l'agent diplomatique

Magno en physicien est donc un premier fait de nature à inspirer des soupçons sur l'origine d'une vocation si subite et si tardive : aux environs de la soixantaine, on ne s'éprend guère de sciences exactes et on innove encore moins. Tout ceci est bien suspect.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est la façon dont il explique comment l'idée lui est venue de se livrer à des expériences sur le vide. Il écrit en novembre 1647 : « Consilium de superanda impossibilitate Vacui incidit mihi apud Galileum, quod aqua nequeat per attractionem ascendere in fistula ultra cubitum decimum octavum et ab usu librae Archimedis quam Cracoviae, anno 1644, dono accepi a Tito Livio Buratino, viro erudito in Mathematicis ; qua occasione cognovi proportionem gravitatis inter aquam et mercurium esse ad 13 proxime ». Ainsi donc, ce serait à Galilée et à Buratini, non à Pascal ou à Torricelli que Magno aurait dû l'idée de ses expériences.

Galilée, déjà célèbre et surveillé par le Saint-Office s'était effectivement imposé dès 1625 à son esprit préoccupé de conquérir les bonnes grâces du futur roi de Pologne Wladyslaw Wasa. Stanislaw Radziwill, chancelier de Lithuanie, qui accompagnait le prince Wladyslaw, avait connu chez son propre père le frère de Galilée ; le jeune prince qui ne séjourna à Florence que du 26 janvier au 8 février 1625 voulut cependant aller voir Galilée à Bellosguardo et en reçut comme souvenir une lunette (1). Le P. Magno pour faire sa cour à un prince ami des savants, ne pouvait donc moins faire que de s'intéresser aux travaux de Galilée. Malheureusement, à cette date, on est encore fort éloigné, en ce qui concerne la pression de l'air, de la précision d'idées que supposent les expériences de Torricelli. Galilée croit que l'air est pesant ; mais c'est en 1630 seulement que Baliano lui proposera de se servir de la pesanteur de l'air pour expliquer l'ascension de l'eau dans les pompes. Les expériences de Galilée en vue de déterminer le poids de l'air seront d'ailleurs si imparfaites qu'il dira l'air 400 fois plus léger que l'eau, quand il eût fallu dire 773 fois. Ce n'est donc pas à cette date que Magno put mettre à profit les idées de Galilée (2).

Dix ans se passent : Magno est *persona grata* à Varsovie près de Wladyslaw, devenu Wladyslaw IV et à la cour de Vienne près

(1) A. Wolynski, *Stosunki Galileusza z Polska* (Tygodnik Ilustrowany) r. 1878, p. 260.

(2) Vaux (Baron Carra de), *Galilée*, Blond et Cie, 63 p. in-16, 1908, p. 28.

de Ferdinand II ; Galilée a été jugé par le Saint-Office. Toute la Pologne instruite se passionne pour le malheureux partisan de Copecnic. C'est le 1er décembre 1633 que le Pape a autorisé Galilée à demeurer dans sa villa d'Arcetri, près de Florence, prisonnier sur parole : or, Georges Ossolinski, ambassadeur de Wladyslaw IV à l'empereur, au pape et aux princes italiens, s'est trouvé à Florence du 30 décembre 1633 au 4 janvier 1634 et le prince Alexandre, frère de Wladyslaw IV, s'y est trouvé du 1er février au 4 mars 1634. Grâce à eux, le célèbre procès a trouvé en Pologne un écho lointain, mais encore assez retentissant. Puis, le célèbre Hewelius, le correspondant polonais de Mersenne, de Gassendi, de Bouilliaud, est revenu en 1635 d'Italie où il a connu Galilée ; et, de Dantzig, il agite le monde savant (1).

C'est précisément alors que Magno, depuis quelque temps à Vienne, fait sa rentrée à Varsovie où il vient négocier le mariage de Cécile-Renée d'Autriche, Galilée, décidé à la lutte, cherche à publier ses *Dialogues* à l'ombre protectrice de quelque grand nom ; il se propose de les dédier à l'empereur, mais l'empereur est tout dévoué aux jésuites ennemis de Galilée et Jean Pieroni, ami de Galilée, empêche à temps cette fausse manœuvre. Jean Pieroni connaît Magno qui précisément était en Italie en 1633 ; Magno, ennemi des jésuites, confident écouté d'un roi qui ose entrer en lutte avec la société de Jésus ; il a appris la mission de Magno à Varsovie ; il lui écrit pour lui faire prendre à cœur les intérêts de Galilée et le harcelle sans fin. Il écrit d'autre part à Galilée le 15 décembre 1635 et le malheureux savant se décide, le 19 janvier 1636, à dédier ses *Dialogues* à Wladyslaw IV. Jusque-là Magno ne semble pas s'être ému outre mesure, occupé qu'il est de faire réussir le mariage autrichien de Wladyslaw IV : c'est surtout avec Hewelius, semble-t-il, qu'il s'est entretenu de Galilée pendant un voyage qu'a fait le roi à travers ses provinces prussiennes. Enfin le mariage est décidé et Magno presse la conclusion de l'affaire Galilée : le 19 avril 1636, Wladyslas IV écrit de Vilna au célèbre astronome, il lui demande deux ou trois paires de verres pour télescope et se déclare tout disposé à lui être utile. En juillet, Galilée lui répond d'Arcetri, envoie trois paires de verres et proteste « qu'il fera pour le roi de Pologne tout ce que peut un prisonnier interné depuis trois ans sur les

(1) A. Wolynski, *Stosunki Galileusza z Polska*, p. 260, p. 276.

ordres du Saint-Office pour ses ouvrages sur les deux systèmes de Ptolémée et de Copernic ». Les verres ayant été brisés en chemin, Robert Giraldi, gentilhomme de Wladyslaw IV, alors à Florence, en redemanda d'autres (26 décembre 1636) pour le roi qui offrait encore à Galilée l'appui dont il pourrait avoir besoin ; en mars 1637, Giraldi apportait à Wladyslaw IV un télescope entier (1).

En somme, de 1635 à 1537, si Magno intervient dans les relations de Wladyslaw avec Galilée, c'est plutôt comme agent diplomatique que comme savant ; si Galilée est mis à contribution, c'est comme astronome, non comme physicien qu'intéresse « l'horreur du vide ».

Le rôle joué par Magno est d'autant moins extraordinaire que d'autres personnages polonais ont été ou seront en relations avec Galilée : le 1er mai 1640, un abbé Pudlowski, curé de Saint-Nicolas de Cracovie, aura encore une entrevue avec Galilée (2). Et dans les autres Etats de l'Europe, il ne manquera pas de savants dont l'attitude à l'égard du célèbre Florentin pourrait autoriser des prétentions plus sérieuses à une filiation scientifique. Dès novembre 1633, Descartes écrivait au P. Mersenne : « Je confesse que si le mouvement de la terre est faux, tous les fondements de ma philosophie le sont aussi, car il se démontre par eux évidemment et il est tellement lié à toutes les parties de mon traité que je ne saurais l'en détacher sans rendre tout le reste défectueux. » A noter que Descartes a été l'un des premiers savants qui ont affirmé l'existence du vide dans la nature. Gassendi écrira en termes très diplomatiques : « Je respecte la décision par laquelle quelques cardinaux ont, d'après ce que l'on rapporte, approuvé l'opinion de l'immobilité de la terre... Je n'estime pas néanmoins que ce soit un article de foi... leur décision doit être regardée comme un préjugé. » « Tous ceux qui ont écrit contre ce grand homme, dira Mersenne, ne sont quasi pas dignes qu'on les nomme (3). » Et il a vraiment qualité pour tenir un tel langage, ayant connu l'œuvre de Galilée avant plus d'un savant italien : les leçons de mécanique du maître florentin ne seront publiées en italien qu'en 1649 et dès 1634, Mersenne en a publié une traduction française, les *Méchaniques de Galilée* ; aussi voit-on encore, le 19 juin 1638,

(1) A. Wolynski, *Stosunki Galileusza z Polska*, p. 295, 276.
(2) A. Wolynski, *Stosunki Galileusza z Polska*, p. 229.
(3) Sortais (Gaston), *Le Procès de Galilée*, Paris, Blond, 61 p. in-16, p. 41.

Galilée, aux trois quarts aveugle, adresser à Mersenne une lettre de cinq pages en Français bourrée de chiffres et de faits scientifiques (1). Tant qu'on devra se contenter d'apprécier le rôle diplomatique joué par Magno de 1635 à 1637, tant qu'il n'aura pas été à son sujet fourni de faits plus significatifs mêmes que ceux que nous rapportons au sujet d'un Mersenne (lequel d'ailleurs ne prétend pas au titre d'élève de Galilée), il sera difficile de conclure des relations de Magno avec Galilée à la conception, en 1647, d'expériences analogues à celle de Torricelli et de Pascal. On devrait pouvoir dire autre chose des relations de Magno et de Buratini et certainement si Magno a pu tirer « quelques nouveautés » des principes posés par Galilée, c'est à Buratini qu'il l'a dû. Buratini, si on le compare à Magno, est un jeune homme : en 1647, il a 32 ans ; il en avait 29, lorsqu'on lui avait fait don de la *bilancetta*.

C'est un Vénitien, un Italien de race et d'éducation, un élève de Galilée et qui ne fait pas déshonneur à son maître. « Il a fait, écrit Des Noyers à Mersenne (Varsovie, 29 février 1648) une balance qu'il croit, personne ne l'ayant expliquée, que c'est celle d'Archimède ; il advoue que le dessein en est pris d'une assez imparfaite de Galilée de laquelle il fait voire les deffauts, bien qu'il dise qu'il les croit plustost de ceux qui ont mal entendu et expliqué Galilée que de luy mesme (2). » Ceci est incontestablement d'un élève modeste et consciencieux, d'un savant en qui l'on peut avoir confiance. Magno, beaucoup plus roué, n'avait rien à perdre à le fréquenter. Partant de l'idée du pendule, du thermoscope et de la petite balance, trois inventions de Galilée, Buratini poursuit le projet d'une « mesure universelle » d'une sorte de système métrique. Il prendra pour unité de temps la seconde, pour unité de longueur le pendule qui bat la seconde, auquel il donnera déjà le nom de mètre, pour unité de poids un cube creux dont le côté était une partie du mètre et qu'on remplirait d'eau de pluie (3). La balance est de 1644, les travaux en vue de la « mesure universelle » durent suivre

(1) Bibliothèque nationale, F, fr. Nouv. acq, manuscrit 6204. Lettres écrites par des Cardinaux, des Princes, des Seigneurs, des hommes doctes et autres au V. P. Marin Mersenne, Religieux Minime, folios 122-125, p. 242-247. Galilée à Mersenne, D'Arcetry, le 19 juin 1638.

(2) Biblioth. nat. manuscrit 6204, fol. 128-129, p. 260-263, Des Noyers à Mersenne.

(3) Vaux (Baron Carra de), *Galilée*, Blond et Cie, 63 p. in-16, 1908, p. 23.

d'assez près. Des Noyers écrit encore à Mersenne : « Je croy que M. de Roberval vous aura fait le petit traité de la balance de M. Buratin, il travaille maintenant à la seconde partie pour réduire sur cela tant les antiens poids que mesures de l'antiquité, — et le moyen de les conserver à perpétuité, — avec une manière facile pour ceux qui ne savant ny lire ny escrire et par conséquent qui sont ignorent de l'aritmétique (1). »

Etant donné la distance qui sépare alors Des Noyers et Buratini, l'absence de communications entre les villes, les retards que le voyage du roi en Lithuanie, sa maladie et sa mort, ont dû apporter à la correspondance de Des Noyers, on peut estimer que ce qu'il nous dit se rapporte à l'année 1647 ; et comme il s'agit d'un projet déjà mûri et se présentant à l'état de système, on peut être assuré qu'en 1646 Buratini s'occupait de ses « mesures universelles ». Une autre question ne le préoccupait pas moins à cette date, question fort importante, assez curieuse pour ce temps et même pour le nôtre, puisque c'était le problème du plus lourd que l'air (2).

Nous en parlons ailleurs : pour le moment, ce qui nous importe, c'est le fait que Buratini est trop absorbé par ses recherches, pour qu'on pût parler d'une collaboration plus ou moins effective entre lui et Magno en vue d'expériences concernant la pression de l'air sur les surfaces liquides, de la fin de 1646 à la fin de 1647.

Il reste un mot à dire de leurs relations de 1644 à 1646. En 1644, Magno est chargé par le roi d'une mission diplomatique à Rome ; il convient lui-même avoir séjourné en cette ville du début de janvier à septembre 1645 : « Redii ad Urbem ineunte anno 1645, unde discessi eodem anno mense Septembri ». La fin de 1644 et toute l'année 1645 ont donc été passées par Magno hors de Pologne : il faut tenir compte en effet de la durée du voyage et des arrêts de Magno dans le nord de l'Italie. La première moitié de 1646 est remplie par les intrigues de Magno autour du roi qui vient de se remarier avec Marie-Louise de Gonzague et par son activité diplomatique près des Cosaques. L'heure manquait plutôt de

(1) Bibliothèque nationale, f. fr. Nouvelles acquisitions, manuscrit 6204. Lettres écrites... au V. P. M. Mersenne, fol. 130, p. 264-265. De Merecz, le 21 de may 1648, Des Noyers à Mersenne.

(2) *Idem*, fol. 128-129, p. 260-263, Varsovie, le 29 de février 1648, Des Noyers à Mersenne.

gaieté : cinq sénateurs ecclésiastiques seulement, quatorze laïques, trois ambassadeurs avaient constitué tout le cortège de la reine, le jour de son couronnement à Cracovie (1) (15 juillet), la diète d'octobre porta un coup fort pénible au roi auquel on demanda de renvoyer les levées de troupes déjà faites en vue d'une guerre avec les Turcs, de diminuer sa garde du corps et de *ne pas entretenir d'étrangers à sa cour*. Magno, très occupé de politique, n'eut guère alors le temps d'aller voir Buratini, très petit personnage et d'ailleurs sans doute plus occupé déjà de ses mesures et de son dragon volant que de l'équilibre des liquides.

Pour expliquer que l'idée soit venue au P. Magno des expériences qu'il a faites, il faut donc — en dépit de ses affirmations — chercher d'autres causes ou plutôt d'autres initiateurs. C'est alors que se présentent à l'esprit les noms de Torricelli d'abord, de Pascal ensuite.

Roberval écrivant à Des Noyers, le 12 octobre 1647, sa *De Vacuo Narratio*, fait allusion à la lettre écrite par Torricelli à Ricci en 1643, à la connaissance qu'en eut Mersenne en 1644, à la notoriété dont jouissaient les expériences de Torricelli en 1645, et il ajoute : « Praecipue Romae atque Florentiæ celeberrimas inter erudites de ea re viguisse controversias quas non potuit ignorare Valerianus qui circa eadem tempora illis in regionibus degebat et cum doctis illis conversabatur (2). »

C'est là le premier document écrit qui pose nettement la question du plagiat de Magno à l'égard de Torricelli. Magno y répond en novembre : « Romæ non vidi, neque unquam novi ex nomine Angelum Ricci ; Florentiœ Evang. Torricellum nec vidi, nec nomine tenus unquam cognovi (3). »

Ainsi donc, Magno nie purement et simplement avoir connu même de nom Ricci ou Torricelli ; et pour que personne ne puisse prétendre qu'il a connu les expériences de Torricelli tout en ignorant sa personne, il ajoute au sujet de ses séjours à Florence : « Nec tamen aliquando sonuit mihi in illa Urbe vox ista Vacuum ». Ainsi donc le capucin prétend avoir tout ignoré des expériences faites à Florence en 1643-1644.

(1) Karol Szajnoch, *Dwa lata dziejow naszych* (1646-1648), Warszawa, 1900, 2 vol. in-16, 1er vol., p. 231.
(2) Brunschwicg et Boutroux, *Pascal*, 2e vol., p. 21.
(3) *Idem*, 2e vol. p. 503, 504.

M. Havet a été touché par ces dénégations énergiques, il s'est montré prêt à tenir compte à Magno du fait que d'autres chercheurs ignoraient alors la découverte de Torricelli : « Il y a des raisons de croire, a-t-il écrit, que Magni était innocent de tout plagiat soit à l'égard des Rouennais, soit à l'égard de Torricelli ; des réparations lui furent faites plus tard par certains savants. Magni pouvait avoir ignoré Torricelli ; en Italie même, à Savone, Baliano ne connut la découverte de Torricelli, laquelle est de 1643, que par une lettre de Marsenne, de juillet 1647 ; Descartes n'en fut informé, toujours par Mersenne qu'en septembre (1). » M. Havet nous amène à conclure des faits qu'il cite, que les découvertes scientifiques passent plus vite d'une grande ville à une autre grande ville très éloignée qu'à une petite ville assez proche, mais très retirée. Rien de plus naturel : la presse rend la chose moins sensible de nos jours ; pourtant je doute que la découverte du radium ait fait sensation à Barcelonnette avant d'avoir intéressé le public de Stockholm. L'histoire du dragon de Buratini sera précisément un exemple de la rapidité avec laquelle les nouvelles scientifiques se répandaient d'un grand centre à un autre : il ne manque pas à la même date de faits analogues à citer. Après tout, si Paris était plus près que Savone de la Florence savante du XVIIᵉ siècle, il n'y a pas de raison pour admettre que Varsovie ait été plus éloigné que Paris de Florence. Magno pouvait donc, comme le P. Mersenne, savoir ce que ne savait pas Baliano.

Les réparations faites plus tard à Magno « par certains savants » constituent sans doute un argument de grande valeur ; pourtant un si petit nombre de savants étaient en état de faire avec précision l'historique de la découverte ; les auteurs de la découverte se trompent eux-mêmes si facilement au bout de quelques années sur des dates qui, à première vue, sembleraient leur devoir être familières, qu'il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de ces réparations. Du reste, les termes dans lesquels elles sont conçues, les motifs qui ont pu les dicter, motifs peut-être étrangers à la question même, restent à apprécier ; quant aux auteurs mêmes de ces réparations, il en est plus d'un qu'il faut considérer comme complètement disqualifié. M. Jean Nep. Franke s'est fait le biographe d'un savant

(1) *Revue bleue*, 14 septembre 1907. Louis Havet, *La lettre de Blaise Pascal à Florin Périer*, p. 323-324.

polonais ennemi de Magno, Jean Brozek (J. Broscius), membre de l'Académie de Cracovie (1585-1652), avec lequel Magno est entré en conflit au sujet de ses expériences dès 1647 : il faut s'avouer que des réparations de Brozek, à l'égard de Magno eussent prouvé fort peu de chose contre Torricelli ou Pascal. Brozek, péripatéticien invétéré, n'oppose guère aux expériences de Magno que l'autorité d'Aristote : *Vacuum non esse affirmamus, quia id rationibus et experientia confirmavit Aristoteles, ac praeter Aristotelem plurimi philosophi.* Il ignore l'A. B. C. de la question. Le biographe de Brozek, du reste, n'essaie pas de dissimuler le peu de compétence de son héros et s'il met en relief les talents de Brosek comme mathématicien, il n'hésite pas à réprouver une méthode d'argumentation bien moyen-âgeuse, et scolastique dans la plus mauvaise acception de ce mot. Cependant, le contraste si frappant entre l'attitude de Brozek et celle de Magno, l'illusionne si peu sur la valeur de ce dernier que parlant de la question du vide il conclut : « Il fut très facilement prouvé à Magno qu'il avait connu les expériences de Torricelli, *dès qu'elles avaient commencé* (1). » Le 24 juillet 1647, Des Noyers écrivant à Mersenne nous donne également à penser qu'il n'y a pas lieu de faire grand cas des principaux contradicteurs de Magno : « D'autres, dit-il, donnoient des raisons plus crotesques qui n'estant pas véritablement les vrayes je n'en diré pas davantage. » Et plus loin : « Voilà une nouveauté qui fait crier plusieurs personnes en ce pays-ci, qui la plupart donnent des raisons si frivoles pour destruire cette expérience qu'on est obligé d'en chercher plus loing (2). »

Serions-nous plus fondés à faire cas des réparations de ces incompétents qu'à prendre leurs « raisons » au sérieux ?

Autre considération. Si des étrangetés dans les exposés de Pascal ou de Mme Périer ont justement inquiété MM. Mathieu, Abel Lefranc, Havet, Strowski et autres savants critiques, que dire des étrangetés dont abonde le récit du capucin ?

Il a fait de son propre aveu deux voyages en Italie à l'époque où Torricelli se livrait à ses expériences. C'est en ces termes très précis qu'il date le premier : *Veni Romam 28 Aprilis*

(1) Jan Nep. Franke, Jan Brozek (J. Broscius), *Akademik Krakowski* (1585-1652). Cracovie, 1884, IX-303, p. 151, 152, 153, 290.

(2) Bibl. nat. Manuscrit 6204, Varsovie, 24 juillet 1647, Des Noyers à Mersenne.

anni 1642. Inde piscessi prima Maii 1643 : et eo ipso anno menses Junium et Julium exigi Florentiae : inde concessi in Germaniam primum deinde in Poloniam. Nous avons déjà daté le second, toujours d'après Magno lui-même : « Je suis revenu au début de l'année 1645 à Rome que j'ai quittée la même année en septembre pour revenir en Pologne (1). »

Une première chose qui frappe dans ces deux déterminations de dates, c'est qu'il y a un moindre souci de précision dans la phrase relative au second voyage. Une autre remarque à faire, c'est que le premier voyage semble avoir duré beaucoup plus longtemps que le second. Une dernière, c'est qu'il y a absence complète d'indications sur les lieux autres que Rome où Magno a pu séjourner pendant son séjour en Italie.

Il est de toute évidence que, si nous en croyons Magno, toute notre attention doit se porter sur ce premier voyage qui comporte un séjour avoué à Florence et fournit au capucin de nombreux loisirs propres à faciliter des relations dans le monde savant. Malheureusement, les dates données par Magno auraient grand besoin d'un autre garant que lui-même. L'abbé Zaleski, dans son histoire des jésuites en Pologne, nous dit qu'en mars 1643, le P. Magno se serait déjà trouvé en Pologne, qu'il aurait « pendant la diète de cette même année 1643 fait passer au catholicisme un hérétique jadis arien, puis luthérien, puis calviniste, du nom de Barthélemy Schwarz », qui proposa ensuite comme remède aux dissensions dont souffrait l'Etat, un colloque de représentants des différentes religions. « Ossolinski et le protecteur de Schwarz, le P. Magno approuvèrent la proposition » du nouveau converti, et elle plut au roi. A noter que le dernier jour de la diète fut le 24 mars : or, Magno prétend avoir habité Rome jusqu'au 1er mai ; de cette date au 1er juin, il nous laisse ignorer les lieux par lesquels il est passé ; du 1er juin au 1er août il est à Florence ; de là il serait passé en Allemagne où il semble vouloir dire qu'il a séjourné et d'où il aurait enfin regagné la Pologne. Il est certainement difficile d'admettre que, dans ces conditions, il ait pu rentrer à Varsovie avant septembre. Mais une nouvelle phrase de Zaleski, complétée par une note, nous apprend que le projet de colloque était en automne devenu « un plan complet et mûri au grand mécontentement du

(1) PASCAL, édition Brunschwicg et Boutroux, 2e vol. p. 503.

Saint-Siège » et que ce mécontentement du Saint-Siège s'était traduit « par le rappel du nonce en août 1643 » (1).

Si Magno a réellement été pour quelque chose dans tout ce projet de colloque, il fallait qu'il fût à Varsovie assez longtemps avant cette dernière date. Qui croire? Magno ou l'abbé Zaleski appuyé sur des documents nombreux, circonstanciés et qui ont jusqu'à un certain point un caractère officiel puisqu'ils sont relatifs à la diète? Le premier séjour en Italie n'aurait-il pas été aussi long que Magni le prétend? Pourquoi aurait-il menti?

Le plus curieux, c'est que le second séjour du capucin a pu avoir été plus long qu'il ne l'avoue. Roberval écrivant à Des Noyers en octobre 1647 parle ainsi qu'il suit de la communication faite par Ricci et du voyage du P. Mersenne : *Ea autem epistola cum quibusdam aliis ab ipso Ricci Missa est Parisios od R. P. Mersennium ordinis Minimorum sub initium anni 1644 qui eo ipso anno Romam perfectus est ubi et Valerianum aegrotentem tum invisit et cum eo quaedam nostrorum opera recens aedita communicavit.* A la vérité, le texte de Roberval ne dit pas précisément que la rencontre de Mersenne avec Magno ait eu lieu en 1644 mais il permet d'accepter cette date aussi bien que celle de 1645. Or, la lettre de Bouilliaud à Mersenne du 17 février 1645 dit expressément : « J'ai receu votre grande lettre *du 16 du passé*, je vous suis très redevable pour tant de belles singularités dont vous me faites part, je ressens déjà par advance les douceurs que vostre conversation nous fera gouster à votre retour. Je ne voy pas grande apparence que je puisse vous rencontrer en Italie... Lorsque je pourray avoir le livre de M. Torricelli, je le verray avec beaucoup de plaisir, je sçay quel il est et qu'il est doué d'un très excellent esprit... Vous m'obligerez de présenter mes très humbles baise-mains au vénérable P. D. Dupuy et à Messieurs Holstenius, Leone Allatis, *Valeran...* (2). »

Qui est ce Valeran? Ce nom ainsi orthographié et non suivi du mot Magno est employé par Des Noyers dans une lettre du 29 février 1648 à Mersenne et y désigne le P. Valeriano Magno sans qu'il soit possible d'en douter. Le P. Magno et le P. Mersenne s'étaient donc rencontrés antérieurement au 16 janvier ; ils avaient

(1) Stanislas Zaleski, *Jezuici w Polsce*, 2e vol. Lwow, 1901, XVI-762 p. in-8, p. 424-427.

(2) Bibl. nat. Manuscrit 6204, folio 100, p. 194-196, Lettre de Bouilliaud à Mersenne. De Paris le 17 février 1644 (c'est évidemment 1645).

même fait connaissance assez ample à cette date pour que Mersenne ait cru devoir intéresser Bouilliaud à la personne de Magno. M. Mathieu qui ne saurait être suspecté de partialité en faveur de Mersenne, a signalé un fait qui nous oblige à reculer encore la date de cette rencontre. « Le hambourgeois Lucas Holstenius, bibliothécaire du Vatican, parla à Mersenne d'un capucin milanais, Valeriano Magni, comme d'un philosophe savant et original. Mersenne alla le voir, le trouva malade et lui conseilla de lire les *Principia* de Descartes dont il lui donna un exemplaire... Le 24 décembre, il prit congé de Holstenius et lui annonça qu'il partait pour Lorette ; mais quelques jours après, il était à Florence où il vit Torricelli qui lui montra ses tubes et fit l'expérience devant lui (1) ».

Ainsi donc la visite de Mersenne à Magno malade a eu lieu avant le 24 décembre 1644, l'arrivée de Magno à Rome doit être sensiblement antérieure et c'est M. Mathieu lui-même, M. Mathieu, ennemi de Mersenne et de Pascal qui nous amène à nous poser les questions suivantes. Pourquoi le P. Valerian a-t-il délibérément supprimé dans sa relation une partie de son séjour en Italie qui semble n'avoir pas été la moins intéressante ? Pourquoi cette formule de dénégation dans sa lettre latine à Roberval : « Romæ A. R. P. Mersennes anno 1645, nil mecum contulit de hoc experimento ? » Si Mersenne lui a parlé de la question du vide à la fin de 1644, ce n'est plus nier un fait, c'est jouer sur les mots et les dates et abuser de la restriction mentale. Et comment se fait-il que Mersenne soit allé voir Torricelli aussitôt après avoir quitté Magno ? comment se fait-il que Bouilliaud associe dans sa lettre du 17 février Holstenius, Valerian, Torricelli », tant de belles singularités et une lettre de Mersenne ?

Il y a du reste dans l'exposé du bon capucin des phrases qui suggèrent, le plus naturellement du monde, des doutes, des questions, des objections. Etant à Florence, il n'a pas vu Torricelli mais il a vu quelqu'un avec qui il a parlé science : « Florentiæ habui commemorationem frequentem etiam, cum Serenissimo Principe Leopoldo de pertinacia Peripatetus in sententia Aristotelis contra ipsum visum et factum... « Le Léopold dont parle ici

(1) *Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme*, « Revue de Paris », 1er avril 1906, p. 576.

Magno est évidemment le troisième fils de Cosme II, le propre frère du grand duc Ferdinand II, c'est un Médicis et un Médicis qui a plus de loisirs qu'un autre puisqu'il ne règne pas : il n'ignore rien des événements artistiques ou scientifiques dont Florence est le théâtre (1). Quand donc ont eu lieu ses entretiens avec Magno ? en 1643, date que Magno indique d'une façon expresse comme étant celle d'un de ses séjours à Florence ? en 1644-1645 ? la chose est également admissible, Magno mentionnant dans son récit ses entretiens avec Léopold en même temps que sa rencontre avec Mersenne, à la suite des indications qu'il donne sur son second séjour en Italie. Soit maladresse, soit désir de nous donner le change, Magno a usé de termes de la dernière imprécision. L'époque de ces conférences avec Léopold est cependant loin d'être indifférente à la question qui nous occupe. S'il s'agit du premier séjour en Italie, elles ont eu lieu peu de temps après la mort de Galilée (1642), de ce Galilée pour lequel le capucin était intervenu six auparavant près de Wladyslaw IV, auquel il s'était intéressé en compagnie d'Hevelius, de Giraldi, de Pieroni, auquel il prétend devoir l'idée de ses expériences sur le vide. Dans ces conditions, il est bien difficile d'admettre qu'au lieu de conversations scientifiques « fréquentes », il n'ait pas été question entre Léopold et Magno de Galilée dont Magno parle quelques lignes plus loin, mais dont il ne dit rien à propos de Léopold. S'il en a été question entre eux, il est difficile d'admettre qu'il n'ait pas été échangé un mot sur Torricelli qui avait remplacé Galilée comme mathématicien du Grand Duc, sur Torricelli, élève de Galilée au point de lui avoir encore soumis, en 1641, un travail sur le mouvement parabolique des projectiles et de s'être aidé de ses conseils jusqu'au moment où il lui succéda. Si le père capucin avait l'esprit préoccupé de ses futures expériences sur le vide, il a fallu un concours persistant de circonstances bien défavorables pour que la conversation ne tombât jamais sur ce point, quand tout y poussait. Il avoue seulement s'être entretenu d'Aristote : il est vrai que cela pouvait le mener loin. Parler d'Aristote, n'est-ce pas parler de tout et même de la question du vide ? et le P. V. Magno le sait mieux que personne au moment où il écrit sa lettre latine à Roberval, puisqu'il est alors

(1) Muratori, *Annali d'Italia dal Principio dell'era volgare sino all' anno* 1749, t. II (1601-1700). Milano, 1749, in-8, p. 78.

au sujet du vide en pleine polémique avec Broscius qui se fait « tout blanc d'Aristote » pour mieux combattre les idées de Magno sur la pression de l'air.

Mais si les conversations du P. Magno avec Léopold se rapportent également à la date de 1644-1645, on ne voit plus comment il a pu ignorer Torricelli et ses expériences. Il y a un fait que dans sa réponse à Roberval il ne nie pas, c'est la rencontre à Rome avec Mersenne. Or, Mersenne avait connu Galilée ; il connaissait la correspondance, de Torricelli et de Ricci ; il venait d'agacer Ricci avec la naïve jactance avec laquelle il parlait des travaux des savants français ; il était aiguillonné par l'insuccès de ses expériences. Magno avait des relations anciennes à la cour de Florence ; il les avait renouvelées l'année précédente, plus récemment encore peut-être ; à cette date il avait déjà entre les mains la petite balance de Buratini ; si nous l'en croyons, l'idée de ses futures expériences se précise dans son esprit. Magno et Mersenne se sont vus à cette date et ils n'ont parlé ni de Florence, ni de la pression de l'air, ni surtout de Torricelli ! ce n'était évidemment ni des bavards ni même des curieux. Il faut pourtant choisir, entre le témoignage du P. Mersenne, témoignage sérieux, désintéressé, généralement digne de foi, et la parole du P. Magno écrivant *pro domo sua*. Dans la *Revue générale des sciences pures et appliquées*. M. Duhem a écrit : « En ce temps d'improbité scientifique, la figure du P. Mersenne apparaît auréolée de loyauté. » Et plus loin, rendant hommage à la valeur scientifique de l'homme : « Beaucoup plus que Galilée dont l'expérience sommaire *n'a pu être répétée par personne*, beaucoup plus que Descartes dont l'unique essai n'a connu que la publicité restreinte d'une lettre, l'actif et ingénieux Minime a contribué à prouver par expérience cette vérité : l'air est pesant (1). »

Mersenne prétend avoir parlé avec le P. Valeriano Magno des expériences de Torricelli : ce sujet de conversation entre eux était en effet tout indiqué. Il serait vraiment trop commode de nier que cette conversation ait eu lieu, et de le nier pour la seule raison que l'affirmation de Mersenne fait tort à la mémoire de Magno.

Mais admettons maintenant — et il nous est désormais facile de le faire — qu'en 1644-1645 Magno ait eu des idées plus ou moins

(1) P. Duhem, *Le P. Marin Mersenne et la pesanteur de l'air*, « Revue générale des Sciences pures et appliquées », 15 septembre 1906.

précises sur certaines expériences à exécuter : qu'a-t-il essayé, exécuté, réussi de 1644 à 1647 ? S'il avait réussi ou seulement tenté quelque expérience avant sa rencontre avec Mersenne, présomptueux comme il l'était, il en aurait parlé à ce dernier ; il y aurait tout au moins fait allusion en novembre 1647 dans sa réponse à Roberval (1). Il y aurait eu là en effet de quoi fermer la bouche et à Roberval et à Mersenne qu'il sent et qu'il vise derrière Roberval : mais il se garde d'avancer quoi que ce soit de ce genre dans sa lettre à celui-ci. Magno ne pourrait d'ailleurs prétendre qu'il a entretenu Mersenne d'expériences quelconques faites par lui sur le vide : Mersenne en effet aurait eu en ce cas une occasion toute naturelle de lui parler de Torricelli et de Ricci. Il n'en serait que plus impossible à Magno de nier qu'il ait connu les expériences de Torricelli et qu'il s'en soit entretenu avec Mersenne. Ses expériences sont donc postérieures à sa rencontre avec Mersenne. Mais s'il en est ainsi, comment nier l'influence sur Magno de ses conversations avec le savant Minime, conversations dont nous ne pouvons sérieusement contester l'existence ? Que faudrait-il penser d'ailleurs de ce savant en *o*, si, ayant eu l'idée d'expériences sur le vide, ayant appris d'un autre savant que des expériences de ce genre avaient été faites récemment à Florence par Torricelli, disposant de relations puissantes à la cour de Florence, lieu même de ces expériences, il n'avait pas dès lors cherché à se renseigner d'une façon précise sur les essais de Torricelli et sur les résultats obtenus par lui ? Le P. Valeriano Magno n'a donc pas ignoré les expériences de Torricelli. Lorsqu'en 1646 il fut fait à Varsovie des travaux d'adduction et de canalisation de l'eau nécessaire à la ville, travaux dont Magno eut à s'occuper (1), l'histoire de Galilée, la balance de

(1) Remarquer qu'avant la visite de Mersenne à Magno malade, Mersenne venait de publier ses « F. Marini Mersenni Minimi Cogitata physico-mathematica in quibus tam naturæ quam artis effectus admirandi certissimis demonstrationibus explicantur. Parisiis, sumptibus Antonii Bertier, via Jacobæa, 1644 ». Remarquer que lorsque Magno répond à Roberval au sujet de Mersenne, il se peut qu'il vienne de recevoir le dernier ouvrage de Mersenne, ses « Novarum observationum physico-mathematicorum F. Marini Mersenni Minimi, tomus III ; quibus accessit Aristarchus Samius de Mundi systemate. Parisiis sumptibus Antonii Bertier, via Jacobæa, sub signo Fortunæ, 1647 », dont la reproduction du privilège est suivie de ces mots : « Peracta est hæc impressio die 1 Octobris 1647 ».

(2) Odkrycie wodociagow dawnych Nowej Warszawy, Weinert, Warszawa, 1854, 15 p. in-8, p. 8.

Buratini, les recherches de Mersenne, les expériences de Torricelli lui parurent mériter soudain un intérêt réel : il y avait profit à chercher. Evidemment, c'est depuis lors seulement que la question existe pour Magno : on peut admettre qu'il commence à s'en préoccuper, s'informant soigneusement de tout ce qu'on en disait dans le monde savant.

Pour estimer à leur juste valeur des idées qui, antérieurement à cette date, se sont présentées à l'esprit de Magno, il suffit de rappeler quel fut le sort de celles probablement plus personnelles que conçut Descartes. Baillet nous dit dans sa *Vie* de Descartes : « Il ne laissa point de détromper ceux qui croyaient qu'il n'avoit pas encore songé jusqu'alors à la pesanteur de l'air comme à la cause des effets que le vulgaire des Philosophes avait toujours attribué à l'horreur du Vuide ; c'est une observation qu'il avait faite *longtemps auparavant et même devant Torricelli* par qui tous ces savants Mathématiciens de Paris, confessoient avoir été devancez dans cette opinion. » Ceci n'a pas empêché Descartes d'être prévenu et éclipsé sur ce point par des expérimentateurs comme Torricelli, Pascal, Auzout, Petit et Roberval (1). Les idées qu'a eues Magno avant 1646, idées dont il ne reste pas même de traces, ne peuvent évidemment prétendre à une plus haute fortune que celles de Descartes qui, en fait, n'ont guère hâté la solution de la question. La lettre écrite par Descartes à Mersenne, le 13 décembre 1647, au sujet du vide, atteste le dépit qu'éprouve le grand philosophe de n'avoir pas

(1) M. Duhem a montré qu'à ce compte beaucoup d'autres savants auraient des droits à se prévaloir de l'antériorité de leurs idées. Sans remonter jusqu'à Cardan, on pourrait citer avec lui Isaak Beeckman, professeur de mathématiques à Dordrecht, collaborateur de Descartes, dont les entretiens avec Gassendi sur cette question datent de 1629. C'est le 26 octobre 1630 que Baliani adresse à Galilée une première lettre sur le même sujet. Du 1er septembre 1631 au 1er avril 1632, Jean Rey, médecin au Bugne en Périgord, échange ses idées avec le P. Mersenne sur « le poids de l'air » et cela à la suite de l'impression d'un livre intitulé : « Essays de Jean Rey, docteur en médecine. Sur la recherche de la cause pour laquelle l'Estain et le Plomb s'augmentent de poids, quand on les calcine. A Bazas, par Guillaume Millanges, imprimeur ordinaire du Roi, 1630. » M. Duhem remarque même que Jean Rey répond à Mersenne au sujet du vide, d'une façon qui le montre bien en avance sur ses contemporains, si on compare ses explications à celles qu'en 1638 Galilée donnera encore de l'ascension de l'eau dans les pompes. Il note de plus qu'après « avoir laissé passer des années entières sans « visiter » Mersenne par ses lettres, Jean Rey reprend avec lui, le 21 mars 1643, son commerce épistolaire. (*Le P. Marin Mersenne et la pesanteur de l'air*, « Revue générale des sciences », 15 septembre 1906, p. 770-773, p. 779.)

été tenu au courant des résultats successifs de recherches dont il eût voulu prendre sa part et que d'autres sans lui avaient terminées. Que Magno qui se sentait moins de titres scientifiques à l'admiration de ses contemporains, ait éprouvé plus de dépit encore et un désir plus violent de paraître avoir trouvé quelque chose, qu'il ait, pour légitimer ses prétentions, affirmé avoir tout ignoré de ce qui se faisait en Europe touchant la question du vide, ceci n'offre rien de très étonnant, mais ceci ne nous oblige en rien à faire fond sur ses affirmations et à les considérer comme des titres à mériter notre estime.

Un fait significatif pour conclure dans la question Torricelli et amorcer la question Pascal : c'est en novembre 1647 que Magno affirme à Roberval n'avoir eu avec Mersenne à Rome, en 1645, aucune conversation au sujet de l'expérience de Torricelli. Or, c'est le 21 août 1648 qu'Auzout écrira à Mersenne : « Obligez-moi de me mander quelles nouvelles M. Roberval a eues du voleur de Pologne ». Si Auzout peut encore parler de vol à Mersenne neuf mois après la réponse de Magno à Roberval, c'est que Mersenne est mis en défiance par l'oubli intéressé que Magno a fait de leurs anciennes conversations sur Torricelli ; c'est que l'homme qui a connu les expériences de Florence et qui le nie et qui nie également avoir entendu parler des expériences de Rouen, n'est pas de ceux que l'on puisse croire sur parole. Et si Mersenne a parlé à Magno des expériences de Torricelli, si Magno n'a pas ignoré, — et il ne l'a guère pu, — quelle sorte de savant était Mersenne, il a dû comprendre, — Mersenne n'a guère pu penser à le lui cacher, — que ces expériences allaient être répétées, poursuivies, complétées à Paris et en France par Mersenne lui-même ou par d'autres savants de ses amis que passionnait ce problème depuis qu'on connaissait à Paris la lettre de Torricelli à Ricci. Le P. Mersenne par ses entretiens même avec le P. Valeriano Magno a lancé celui-ci sur la piste Roberval, Petit, Auzout, Pascal. Avant que quelqu'un ait en France tenté des expériences sérieuses sur le vide, Magno était assuré qu'on en allait faire et savait que les expérimentateurs les plus instruits et les plus méthodiques appartiendraient à l'entourage scientifique du P. Mersenne.

Ainsi donc, en 1646, la machine arithmétique de Pascal et son nom ne sont pas inconnus à la cour de Wladyslaw IV, Des Noyers, secrétaire de la Reine de Pologne, est d'une part en relations avec

des savants amis ou émules de Mersenne, d'autre part en contact fréquent avec le P. Valeriano Magno, personnage très en vue à la cour ; ce dernier sait que Torricelli a fait des expériences concluantes sur le vide, il connaît Mersenne, il comprend qu'il se prépare en France une véritable campagne scientifique dont le but sera d'épuiser la question du vide.

Ces prémices une fois posées, comment le P. Valeriano Magno eût-il pu, étant à Varsovie, savoir quelque chose des expériences auxquelles s'était livré Pascal à Rouen ? Le fait que Descartes a été longtemps à ignorer presque tout ce qui se passait, semble à lui seul réduire à néant tout ce qu'on pourrait dire contre Magno. En réalité, l'ignorance où Descartes s'est trouvé, résulte de son éloignement et d'une sorte de conspiration du silence qui ne peut faire l'objet d'aucun doute. Il a reproché et à Mersenne et à Pascal leur mutisme et s'il n'a rien reproché à Roberval, c'est que, depuis beau temps, il était au plus mal avec ce dernier. Si, du reste, cette ignorance où Descartes fut laissé avait été une chose normale, naturellement explicable, il n'aurait pas pris la peine de maugréer comme il l'a fait. Il n'y a donc pas à arguer de ceci pour prouver que Magno n'a pu connaître les expériences de Pascal dont Descartes avait tant de peine à apprendre quelque chose. M. Mathieu lui-même a contribué à démontrer que force gens parlaient de l'expérience de Torricelli, s'efforçaient de la reproduire ou s'informaient des résultats qui avaient pu être obtenus en telle ou telle région : « En 1645, dit-il, personne en France *n'ayant pu* réussir l'expérience de Torricelli, *ceux qui en étaient informés* se demandaient si ce n'était pas une mystification des Italiens... (1). »

De retour à Paris (printemps de 1645), Mersenne essaya et échoua encore. Pendant l'hiver, il fait un nouveau voyage dans le midi de la France et s'entretient probablement de la nouvelle question *avec Deschamps* à Bergerac et *Bonnet* à Montpellier qui, dès lors, lui écrivent fréquemment à ce sujet... Vers le milieu de 1646, il se remet à y penser, essaie encore une fois l'expérience avec Chanut, ambassadeur en Suède, et échoue encore. « Cette fois, nous dit Roberval, il s'en prit de son insuccès aux verriers parisiens et se persuada que la verrerie de Rouen pouvait seule lui fournir de bons tubes. Il en écrivit donc *aux amis* qu'il avait dans cette ville. Ceux-

(1) Félix Mathieu, *Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme*, « Revue de Paris », 1er avril 1906, p. 570.

ci, au lieu de lui envoyer ses tubes firent l'expérience en octobre 1646. Ces amis, c'étaient *Etienne et Blaise Pascal*; l'ingénieur *Pierre Petit*, intendant des fortifications, à qui Chanut en avait parlé, se trouvait avec eux (1). »

Un Minime, *le P. Gabriel Thibaut de Chaumont en Auvergne*, correspondant assidu de Mersenne, l'entretient aussi de temps en temps de la pression de l'air (2).

Le problème du vide tombait donc peu à peu dans le domaine des questions familières aux savants de second et même de troisième ordre. Parvenu à ce stade de la notoriété, un événement scientifique peut faire un rapide chemin dans le monde des curieux. Un exemple de la rapidité avec laquelle on pouvait à cette date se renseigner sur les observations ou expériences nouvelles d'un pays à l'autre, nous est fourni par Bouilliaud. Gassendi, Garat et Bouilliaud ayant observé une éclipse de lune, ce dernier écrit à Mersenne le 17 février 1644 : « Vous nous feres part de ce que vous aures observé à Rome afin de conférer ensemble la distance des méridiens. S'il y en a aussy quelqu'un de ces Messieurs, les Sçavans de Rome qui s'addonnent aux observations, tirés s'il est possible d'entre leurs mains ce qu'ils auront observé... Vous m'obligerez de présenter mes très humbles baise mains... au R. P. Kircher ; convies-le de sçavoir si du costé de l'Autriche et de Hongrie personne n'a observé et prenes la peine de luy communiquer mon observation... (3) »

Quant aux expériences faites par Pascal à Rouen, dans la verrerie située au coin de la rue de la Pie aux Anglais, au numéro 18 de la rue du Pré, elles n'ont pas eu la physionomie de mystères célébrés dans l'ombre d'un temple fermé à tous les regards. Petit décrivant à Chanut la première expérience qu'il ait réussie en compagnie de Pascal (octobre 1646) fait mention d'objections qui leur ont été faites « par quelqu'un » (4).

Pierius, racontant les mêmes expériences, dit de Pascal :

(1) *Revue de Paris*, 1er avril 1906, p. 575-576. Il faut au moins ajouter à ces noms celui de Hallé de Monflaines.

(2) Bibliothèque nationale, f. fr. nouv. acq. 6204, folios 61-62, p. 118-121, etc. Chaumont en Auvergne, 1er avril 1647.

(3) Bibliothèque nationale, f. fr. nouv. acq. 6204, fol. 100, p. 194-196. De Paris le 17 février 1644.

(4) Brunschwicg et Boutroux, *Œuvres de Pascal*, 1er vol., p. 340. Paris, 26 novembre 1646.

« Advocavit testes viros hujus urbis doctissimos. Quilibet, ut voluit, respondit » (1).

Il y avait donc un public assez nombreux et tout ceci ne se passait pas au milieu d'un cercle étroit et fermé de spécialistes. Pierre Guiffart, professeur de Rouen dans son Discours du Vuide donne le récit d'une expérience de Pascal à laquelle il a assisté en compagnie des Rouennais Ph. Le Sueur de Petitoille, conseiller au Parlement, P. de Benzelin, auditeur des Comptes, Antoine Henriques Gomez, cavalier de l'ordre de S. M. ; J. B. Porrée, docteur en médecine, Is. Le Tellier, avocat au Parlement, M. Gréard, M. A. C. Du Die, Jacques Andrey, tous trois avocats au Parlement, et De la Coste (2).

Total : dix personnes. Il y en avait bien d'autres ; Pascal parle de « 500 personnes de toutes sortes ».

De la publicité même donnée à ces travaux est venue l'idée que les expériences de Rouen ont pu être connues assez facilement à Varsovie de personnes disposant de relations nombreuses et elles-mêmes très désireuses de savoir. Marc Antoine Dominicy écrit que la chose vient d'être « renvoyée en Pologne comme une chose fort nouvelle (où elle pourroit avoir esté portée par un Gentilhomme François qui en alloit faire le voyage, à qui M. Petit la communiqua) ». Ce gentilhomme français a laissé rêveurs MM. Mathieu et Havet auxquels l'aventure a paru invraisemblable. « Pourquoi, écrit M. Mathieu, Dominicy ne donne-t-il pas le nom de ce gentilhomme français qui a porté l'expérience en Pologne ? S'il a la preuve que ce gentilhomme a rencontré Magni, pourquoi ne la donne-t-il pas ? (3). »

M. Havet remarque, d'autre part : « Ce gentilhomme n'était pas nommé et *plus tard il ne fut plus question de lui*... Il est inquiétant que Dominicy *sans preuves* ait mis en avant la prétendue entremise du gentilhomme anonyme... Roberval dans sa lettre de septembre est censé avoir opté contre la thèse que Dominicy soutint vers novembre (Magni renseigné par un gentilhomme venu de Rouen) et pour la thèse toute différente que devait soutenir, en 1651, Pascal lui-même (Magni renseigné par les *Expériences nouvelles*

(1) Brunschwicg et Boutroux, *Idem*, t. 2, p. 6, octobre 1646.
(2) Ch. de Beaurepaire, *Blaise Pascal et sa famille à Rouen*, de 1640 à 1647. Rouen, Cagniard, 1902, 103 p. in-8, p. 84.
(3) *Revue de Paris*, 15 avril 1906, p. 776.

touchant le vide). Cela est absurde et incroyable pour nous : pour Pascal, ce devait être plus incroyable encore. Si jadis Pascal, au moment où il documentait Dominicy, a cru naïvement à la théorie du gentilhomme et si plus tard, mieux informé, il a abandonné cette théorie, comment, quand il écrit à Ribeyre, n'a-t-il plus la mémoire de son changement d'opinion ? (1). »

Qu'il n'y ait rien d'étrange à ce que les expériences de Pascal aient été connues à la cour de Pologne, c'est ce qui nous semble clair ; mais, — encore qu'il y ait loin d'une possibilité à une certitude, — il n'est pas inutile de démontrer que Magno ne manquait pas d'occasions, de possibilités d'informations, de messagers de nouvelles curieuses. Le mariage récent de Marie-Louise de Gonzague avec Wladyslaw IV avait extrêmement multiplié les allées et venues de la noblesse de France en Pologne ; les menées diplomatiques de Mazarin, en connexion étroite avec ce mariage et avec les négociations en vue des traités de Westphalie ; son désir de faire nommer son frère cardinal par l'intermédiaire du roi de Pologne, ajoutent à la fréquence des départs de courriers. Enfin le vœu exprimé par Wladyslaw IV de porter la décoration du Saint-Esprit, semble l'indice des meilleures relations entre France et Pologne. Le 3 février 1646, Mazarin écrit à D'Avaux : « Le mariage de la Princesse Marie a empesché le roy de Pologne de prendre part dans la querelle du roy de Dunemark avec la Suède et luy a fait regarder avec des yeux indifférents la décadence de la maison d'Autriche (2). »

Le 11 janvier 1647, le même Mazarin est assez sûr de son roi de Pologne pour affirmer aux plénipotentiaires français en Westphalie : « Les ministres d'Espagne... sont asseurez que le roy de Danemark, celuy de Pologne et plusieurs villes impériales à qui la grandeur des Suédois a donné de l'ombrage, s'uniront contre ceux-ci avec les Hollandais et le Brandebourg... *Je ne crois pas que tout cela doive arriver* (3). »

L'activité qu'on déploya pour détacher plus sûrement la Pologne du Danemark et de l'Espagne est attestée même par les poètes.

(1) *Revue bleue*, 14 septembre 1907, p. 323-325.
(2) Documents pour servir à l'Histoire de France, *Correspondance de Mazarin*, publiée par Chéruel, t. II, p. 283-284.
(3) *Idem*, t. II, p. 350.

Voiture notamment écrivit à ce sujet ces « Vers à la mode de Neuf Germain » :

« Entre autres, un grand halbreda,
Nommé Mars, Mavors ou Mavos,
Les dents grinça, jura, gronda,
Et dit rage contre d'Avaux.
Un jour, dit-il, il débrida
Sur mon char mes quatre chevaux,
Et la Pologne accommoda
Avec Suède ceu D'Avaux. »

Le 9 mai 1647, nouvelle lettre de Mazarin, au duc de Louqueville, Wladyslaw y apparaît toujours comme un atout important dans le jeu de la diplomatie française : « Les nouvelles assistances que nous donnons à la République de Venise, y est-il dit, la promesse faite au roy de Pologne de lui fournir 200.000 richdaleurs par an au cas qu'il rompe la guerre avec les Tartares... tout cela devroit bien porter, ce semble, M. Contarini à employer toute la force de son esprit pour nous faire recevoir satisfaction dans les points qui restent à adjuster pour l'entière conclusion de la paix (1). »

Les engagements diplomatiques auxquels il est fait ici allusion supposent une correspondance active. Quant à la question de l'obtention du chapeau pour Michel Mazarin, par l'intermédiaire de Wladyslaw, on en comprendra la complexité quand nous aurons noté que, pour faciliter la « combinaison », Jean Casimir, frère du roi de Pologne et cardinal, devait abandonner la pourpre cardinalice. Les négociations à ce sujet durèrent deux ans ; on en jugera suffisamment d'après cette lettre de Mazarin à Fontenay-Mareuil, notre chargé d'affaires à Naples : « Que Sa Majesté fasse mon frère cardinal sur la nomination du roy de Pologne, et la Reyne luy en aura la mesme obligation que s'il l'avoit faict de son propre mouvement, et on fera des grâces à la signora dona Olympia, et à son neveu et enfin on ira au-devant de tout ce que Sa Sainteté pourra désirer pour Elle et pour les siens. Roncalli (envoyé du roi de Pologne) sera, je m'asseurre, arrivé maintenant à Rome avec une nouvelle lettre bien pressante que le roy, son maistre, escrit de nouveau au pape en faveur de mon frère. Le

(1) *Idem*, t. II, p. 428.

Prince Casimir, quittant le chapeau, comme il y paroist tout résolu, il ne reste plus de prétexte au pape de faire la moindre difficulté, puisqu'il ne peut plus dire d'avoir satisfait ledict roy par la promotion de son frère qui ne sera plus cardinal (1). » Que de pas, que de démarches pour une histoire de chapeau ! L'affaire de l'ordre du Saint-Esprit n'a pas moins d'importance aux yeux de Mazarin comme de Wladyslaw IV. Le cardinal écrit en effet à Monsieur le Prince le 4 octobre 1646 : « La reyne de Pologne a escrit à la reyne que le roy son mari désiroit l'ordre du Saint-Esprit et que luy mesme en écriroit icy. C'est une grande déclaration et une chose qui aura de l'esclat dans toute la chrétienté ; on attend des lettres dudict Roy pour résoudre aprez la chose dans les formes ; et si Vostre Altesse ne fait estact de revenir dans peu de jours, je la supplie de me mander là-dessus ses sentiments (2). »

Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes et les courriers succèdent aux courriers sans que malheureusement Mazarin songe à nous les nommer. Dans d'autres dépêches à d'autres ambassades, il lui arrive souvent de désigner par son nom le porteur : ici par une espèce de fatalité, il ne le fait pas une fois.

Pourtant rien d'extraordinaire à ce qu'un gentilhomme rouennais se soit dans ces circonstances rendu en Pologne. Le 27 juillet 1648, Mersenne annoncera à Hevelius qu'il lui envoie son « Liber novus » *par un marchand turc qui part pour Dantzig*. M. Mathieu nous a rapporté la chose sans s'étonner (3). La voie Paris, Dantzig, Varsovie, Constantinople, n'était cependant et n'est encore guère pratiquée par le commerce franco-turc. L'hypothétique gentilhomme rouennais se rendant à Varsovie avec ou même sans mission reçue à Paris eût fait là quelque chose de beaucoup moins étonnant, de parfaitement normal.

De temps en temps, Pascal ou ses amis paraissent oublier le gentilhomme et apportent d'autres arguments pour expliquer le plagiat de Magno : M. Havet en a conclu que Pascal « a abandonné cette théorie », qu'il a eu « des raisons définies » pour re-

(1) *Idem*, t. II, p. 477, Paris, 21 août 1647.
(2) *Idem*, t. II, p. 327, Fontainebleau, 4 octobre 1646.
(3) *Revue de Paris*, 15 avril 1906, p. 781.

dresser l'erreur relative au gentilhomme, qu'il y a renoncé à bon escient, il s'est demandé comment elle a pu « s'effacer simplement de son souvenir (1) ».

La nécessité de telles suppositions ne se fait pas sentir : quand on écrit une nouvelle brochure de polémique, c'est généralement pour produire des arguments nouveaux plutôt que, pour répéter ceux déjà exprimés, déjà connus et sur lesquels il est désormais inutile d'insister : et cela ne signifie pas toujours qu'on ait abandonné ses premiers arguments. Si Magno a appris qu'on se livrait en France à des expériences sur le vide, il est naturel que, cherchant à les reproduire, il se soit informé par plusieurs voies des auteurs de ces expériences et de leurs procédés opératoires. Quoi qu'il en soit, les courriers français étant très fréquents, Magno, qui était à la cour, devait être naturellement porté à se renseigner par leur intermédiaire sur ce qui se passait en France et il pouvait le faire en curieux sans exciter le moins du monde leur défiance.

On ne saurait à ce propos passer sous silence une concordance d'événements plus étrange assurément que l'hypothèse du gentilhomme rouennais, concordance qui du moins n'est nullement hypothétique. En même temps qu'éclate le conflit Pascal-Magno, le roi de Pologne échappe à Mazarin, se dispose à passer dans le camp ennemi de la France et le nom de « Magno » se trouve cité à ce moment précis par Mazarin écrivant à Chanut, autre personnalité à laquelle justement les travaux de Pascal et de Roberval étaient connus : « La conduite de l'électeur de Brandebourg et des ducs de Brunswick, dit le cardinal... les négociations de beaucoup de villes d'Allemagne au préjudice de la bonne cause, la froideur des protestants, les espérances que le parti impérial a de les gagner entièrement à soy et de pouvoir faire une paix interne avant que de se pacifier avec les estrangers... et les négociations qu'*on me mande de Vienne avoir été introduites par un comte Magni pour réconcilier et réunir le roy de Pologne et le prince Casimir son frère, avec la maison d'Autriche*, sont toutes choses qui nous doivent obliger plus que jamais à souhaiter la paix et à la conclure, s'il se peut, aux conditions qui nous ont esté accordées, en nous préparant néanmoins en mesme tems, avec toute l'application possible à la continuation de la guerre (2). »

(1) *Revue Bleue*, 14 sept. 1907, p. 325.
(2) *Correspondance de Mazarin*, t. II, p. 513, Fontainebleau, 25 octobre 1647.

Le 1[er] novembre, même situation ; Mazarin fait savoir à M. de la Thuillerie : « Les Espagnols font des diligences pour former une ligue avec le roi de Danemark et le Parlement d'Angleterre contre la Suède et se flattent que MM. les Estats y entreront... et peut estre le Roy de Pologne (1). »

L'empressement qui met désormais Mazarin à envoyer à Wladyslaw IV l'ordre du Saint-Esprit par le vicomte d'Arpajon (2), montre combien il redoute un revirement dans les sympathies politiques du roi de Pologne, et quel cas il fait de l'activité diplomatique du comte « Magni » coordonnée aux intrigues de cour du P. Valeriano Magno, frère aîné du comte.

Que s'est-il donc passé entre Valeriano Magno, Des Noyers et la reine, d'août à octobre, c'est-à-dire au moment où les Magni ont multiplié leurs efforts en vue de combattre l'influence politique française et où le P. Magno se hâte de prévenir à Paris par sa brochure les publications possibles et prochaines de Pascal? La coïncidence est surprenante et il faudrait être bien naïf pour la croire fortuite : les Magni sont des ennemis déclarés de la culture française parce qu'ils le sont avant tout de notre politique. C'est antérieurement aux expériences faites par le P. Magno de juin à juillet 1647 que Mazarin constate les intrigues à l'aide desquelles on essaie de circonvenir le roi de Pologne ; c'est ensuite au moment de la polémique avec Pascal que Wladyslaw IV est le plus énergiquement sollicité de rompre avec Mazarin. Les intrigues politiques de Magno ayant commencé avant qu'il fût question de la réussite de ses expériences scientifiques, ce n'est pas son dissentiment avec Roberval et Pascal qui a exaspéré son autrichianisme surchargé de gallophobie. Mais l'homme qui, depuis longtemps, faisait de son mieux pour autrichianiser la cour polonaise, pour y réduire l'influence française à son plus extrême minimum, a cru pouvoir lutter avec plus de chances de succès contre cette influence en opposant non seulement intrigue diplomatique à intrigue diplomatique, mais encore prestige scientifique à prestige scientifique. Il est hors de doute que le P. Valeriano Magno, promu au grade de continuateur de Galilée (ce défenseur du polonais Kopernik), s'il était parvenu à convaincre le public de l'antériorité de

(1) *Idem*, t. II, p. 518, Paris, 1[er] novembre 1647.
(2) *Idem*, t. II, p. 544-545, Paris, 14 décembre 1647. A. M. de Turenne.

ses « déconvertes » et à réduire les savants français à ne paraître à sa suite qu'en qualité d'imitateurs ou de plagiaires, eût admirablement servi les intérêts du parti autrichien et porté un coup droit à Des Noyers et à la reine elle-même. Le hardi capucin tenta le coup sans y réussir ni échouer pleinement.

Un peu d'espionnage diplomatique et scientifique étant de nature à faciliter la réalisation des projets de Magno, il n'y a pas de raison pour nous de rejeter l'idée du gentilhomme rouennais, qui, consciemment ou non, aurait servi ces projets. Il n'y a même nulle incompatibilité entre le propos de Dominicy et l'hypothèse exprimée par Pascal en 1651 dans sa lettre à M. de Ribeyre, hypothèse d'après laquelle Magno aurait lu une brochure le renseignant sur les expériences qui avaient eu lieu à Rouen. Pascal, commettant une erreur capitale, attribue à la lecture de ses « Expériences nouvelles touchant le Vude » (8 octobre 1647) l'idée des expériences de Magni, faites en réalité plus de trois mois auparavant (juin-juillet) et écrivant en 1651, il place en 1648 la *Démonstratio ocularis* de Magno qui parut en réalité à la fin de 1647 (1).

L'on est parti de là pour prétendre que Pascal manquait de bonne foi : il est à remarquer d'abord qu'il avait été procédé en 1648 à une réimpression de la *Demonstratio ocularis*, que Pascal a pu en 1651 avoir en mains cette réimpression de 1648 et ne pas disposer de l'édition de 1647 (2). Cette confusion entre les deux éditions s'explique d'autant plus aisément que ce n'est pas Pascal, mais Roberval qui, en 1649, a engagé le fer contre Magno et qui a présents à la mémoire les faits dans leur ordre chronologique.

En 1651, alors que Magno a cessé toute polémique et que Pascal a oublié lui-même les détails de cette histoire, Pascal, trompé par la date de 1648 trouvée sur l'opuscule de Magno (3) et cherchant quel opuscule antérieur à cette date aurait pu renseigner le Capucin, a, tout naturellement et sans plus chercher, pensé qu'il s'agissait de ses « Expériences nouvelles touchant le Vuide ». Chose cu-

(1) Brunschwicg et Boutroux, *Œuvres de Pascal*, tome II, lettre à M. de Ribeyre (12 juillet 1651), p. 490.

(2) M. Mathieu (*Revue de Paris*, 15 avril 1907, p. 370) a mis évidemment trop d'empressement à conclure contre Pascal en cette circonstance.

(3) « Demontratis ocularis, principitum Wladislas IV regi et Ludovicœ Mariœ Reginœ Poloniæ et Sueciæ Magnis ducibus Lithuaniæ et Virgini deiparæ ex voto sacra et dicata. Bononia typis haredis Victoris Benatii 1648. Superiorum permissu », 24 str. in-4°.

rieuse, Pascal semble savoir qu'il y a eu communication à Magno d'une brochure relative aux expériences de Rouen, mais il faut croire que malgré le ton tranchant qu'il a emprunté pour la circonstance à Roberval, il ne se sent pas tout à fait sûr des détails. Il se retranche, en effet, avec la dernière énergie derrière la compétence de Roberval pour conclure enfin : « Si le Père Jésuite de Montferrand cognoist Monsieur de Roberval, il n'est pas nécessaire que j'accompagne son nom des éloges qui lui sont deubs, et s'il ne le cognoist pas, il se doit abstenir de parler de ces matières, puisque c'est une preuve indubitable qu'il n'a aucune entrée aux hautes cognoissances ny de la physique, ny de la géométrie (1). »

Roberval fait donc ici figure de garant de Pascal dans l'accusation de plagiat que ce dernier a porté contre Magno. C'est là, la seule chose importante à retenir de ce passage et elle ne prouve rien contre Pascal.

L'erreur du futur auteur des *Provinciales* n'empêche d'ailleurs pas le plagiat de Magno d'avoir été possible. MM. Brunschwicg et Boutroux, dans leur si précieuse édition de Pascal, ont signalé l'importance du premier compte rendu des expériences de Pascal, fait par Jacob Pierius, médecin rouennais et professeur de philosophie, en octobre 1646, et intitulé « An detur vacuum in natura (2) ».

Ecrit en latin, publié plus de sept mois avant la réussite des expériences de Magno, il pouvait être connu de Magno. Circonstance aggravante pour ce dernier, Pierius a cru comme Mersenne, Roberval, Auzout, Petit et Pascal, que Magno était un plagiaire et il a écrit en 1648, en réponse à la *Demonstratio ocularis* de Magno, une « Jacobi Pieri, doctoris medici et philosophia professoris, Ad experientiam circa vacuum R. R. Valeriani Magni demonstrationem ocularem et mathematicorum quorumdam nova cogitata, Responsio en Peripateticæ Philosophiæ Principiis desumpta. Parisiis Seb. et Gabr Cramoisy (3) ».

C'est d'ailleurs de la part de Pierius un bon choix que celui de la maison Cramoisy pour éditer sa brochure contre Magno ; cette

(1) Brunschwicg et Boutroux, *Œuvres de Pascal*, tome II, p. 493. Lettre à M. de Ribeyre.

(2) Brunschwicg et Boutroux, *Œuvres de Pascal*, tome II, p. 5, note I, et p. 490, note 1.

(3) *Idem*, tome II, p, 5, note 1.

maison bien connue à Paris, l'était même en Pologne. Des Noyers écrit à Mersenne le 29 février 1648 : « Je n'ay eu aucune réponse touchant les livres de M. Hewelius qui escrivait à Mons. de Roberval et à vous aussi en vous envoyant son Livre. *Il en adressoit le paquet à Mons. Cramoisy* qui l'a receu. Mais on ne sait si la distribution en a esté faite (1). »

Des Noyers et Hewelius n'étaient vraisemblablement pas seuls à connaître la maison Cramoisy et ses productions (2) : quoi qu'il en soit, Magno n'a pas répondu à Pierius. Or, s'il était presque nécessaire qu'un Rouennais lui apportât la brochure « An detur vacuum in natura » pour qu'il en pût prendre connaissance, il ne put guère du moins ignorer la brochure publiée chez Cramoisy en 1648. Tout ceci est évidemment très fâcheux pour Magno.

Pour beaucoup de raisons, on peut admettre qu'on devait s'intéresser en Pologne aux travaux des savants français plus qu'on ne s'intéressait en France aux travaux des savants de Pologne. Pourtant nous voyons que Mersenne, outre Des Noyers et Hewelius, avait dans ce pays de nombreux correspondants, qui ont pu intentionnellement ou non tenir Magno au courant de ce qui se faisait en Pologne. Le 3 janvier 1647, ce dernier annonce à Constantin Huygens, le père : « Je viens de recevoir *le premier feuillet d'un* Livre qui s'imprime en Pologne et *qui doit estre achevé ce printemps*, il vous prie de l'envoyer à M. vostre fils... en attendant que je luy escrive, *il pourra le montrer à ses amis de Leyden* (3). »

Le correspondant auquel il doit cette communication n'est pas Des Noyers qui lui écrira le 24 juillet 1647, pour la première fois, semble-t-il, depuis qu'il est en Pologne. En tout cas, voilà un premier feuillet de livre qui fait de jolies promenades plusieurs mois avant de paraître : on ne ferait pas mieux de notre temps. Le 15 mai 1648 Mersenne fait part à Huygens d'une nouvelle venue de Pologne qui ne peut émaner que d'un correspondant assez familier pour entretenir Mersenne de toutes sortes de sujets : « Je

(1) Bibliothèque nationale, fonds français, nouv. acq. 6204, fol. 128-129, p. 260-263.

(2) L'*Harmonie universelle*, ouvrage dans lequel M. Mersenne expose ses premières tentatives pour déterminer la gravité de l'air, avait été publiée aussi chez Cramoisy (1636). Magno connaissait cet ouvrage.

(3) *Œuvres complètes* de Christian Huygens, publiées par la Société hollandaise des sciences. Tome I[er] ; *Correspondance* (1638-1656), La Haye, Martinus Nyhoff, 1888, VII, 622 p. in-4°, p. 48.

viens d'apprendre une nouvelle assez estrange de Pologne qui est que si un gentilhomme tue un autre gentilhomme, s'il peut s'évader pour 24 heures, on ne peut le faire mourir, et s'il satisfait à la partie intéressée, qu'il est encore sujet pour la justice à demeurer sous terre sans aucune lumière que de cinq chandelles l'espace d'un an et six semaines, en sorte que s'il se fait tirer de ce trou pour peu de temps que ce soit et qu'on le sçache, il est tenu de recommencer tout de nouveau à se rendre sous terre tout le temps de l'an et six semaines, et s'il ne veut subir cette pénitence, il est permis à tous de le tuer partout où on le trouvera. Mais si le gentilhomme tue le paysan d'un autre gentilhomme, il en est quitte pour cinquante francs qu'il met sur le corps et s'il tue son propre paysan, on ne lui en dit rien. Il y a aussi *dans la mesme ville de Lithuanie* des Chrestiens, des Turcs et des Payens qui exercent librement leur religion (1). »

Tout ceci fort curieux pour un juriste ou un historien, n'a guère qu'une valeur d'anecdote pour un Mersenne et un Huygens. Mais quelle est donc cette ville de Lithuanie ?

Minsk et Vilna avaient alors toutes deux leur quartier tartare : et ce sont évidemment les Tartares qui sont ici qualifiés de Turcs et de Payens ; il serait d'ailleurs paradoxal de supposer à Mersenne un correspondant à Minsk, ville perdue et qui ne saurait, comme centre intellectuel, supporter la comparaison avec Vilna. C'est donc de cette dernière ville qu'il s'agit, selon toute vraisemblance. Le correspondant de Mersenne, de plus, n'est pas lithuanien, ni même polonais : autrement il n'aurait pas pris la peine de conter à Mersenne une chose si banale pour lui qu'elle est presque mot pour mot tirée d'un texte de loi, de loi non pas particulière à Vilna, mais générale à toute la Pologne. Quoi qu'il faille penser de ce correspondant de Mersenne, il est curieux qu'un savant jésuite lithuanien, habitant de Vilna, Wijuk Wojciech Kojalowicz soit intervenu lui aussi dans le conflit Pascal-Magno et qu'il n'y apparaisse pas comme témoin à décharge de Magno.

Kojalowicz a écrit lui aussi, en 1648, sous le titre d'*Oculus ratione correctus*, une réponse à la *Demonstratio ocularis* de Magno ;

(1) *Œuvres complètes* de Christian HUYGENS, tome Ier, p. 93, 15 mai 1648, Mersenne à Christian Huygens.

il y a discuté très sérieusement les quatorze observations faites à Rouen et à Paris et il y a fait fort peu de cas des expériences du capucin de Varsovie (1). Ce jésuite également nous inspire des soupçons sur la moralité scientifique de Magno. A la vérité, il a plusieurs motifs de querelle avec le capucin : il est jésuite d'abord, c'est-à-dire ennemi juré de ce moine qui disait à qui voulait l'entendre, « que le but de sa vie était de faire excommunier la Société de Jésus en même temps qu'Aristote (2) ». Il est comme Magno en coquetterie avec Vienne, — c'est alors le faible de bien des Polonais. — et a publié de plus d'une façon les louanges des empereurs de la maison d'Autriche. Enfin il est, comme Magno toujours, grand polémiste, et s'est mesuré avec de nombreux hérétiques : en cette même année 1648 il publie encore une œuvre de controverse ; il y a entre eux rivalité de métier. Tout ceci permet de croire que Kojalowicz était prêt à attirer l'attention du public sur tout ce qui diminuerait Magno, cela n'implique pas pourtant qu'il ait été injuste envers le capucin. Il n'a pas l'entêtement d'un Broscius et n'eût pas été assez maladroit pour travestir les faits au point de se faire convaincre d'imposture, sinon par la postérité, du moins par Magno lui-même. Fondateur de la maison des Jésuites de Kowno, docteur ès philosophie et ès arts libéraux, professeur de poétique, de philosophie et de théologie à l'Académie de Vilna, c'est un des membres les plus éminents de la Société de Jésus en Pologne. Erudit extrêmement prudent, bibliographe qui n'ignore rien de ce qui s'écrit, Wiszniewski lui reconnaît une connaissance extraordinaire des bibliothèques et des manuscrits, Schlœtzer l'appelle « le meilleur des historiens polonais du XVIIe siècle pour la manière d'écrire l'histoire, le choix des faits et la critique historique » (3). Faudra-t-il passer condamnation sur tout ceci et préférer à Kojalowicz Magno si suspect dans sa chronologie et dans le choix qu'il opère parmi les faits ?

(1) « Oculus ratione correctus, id est demonstratio ocularis cum admirandis de vacuo, a Peripatetico Vilnensi per demonstrationem rationis rejecta. Vilnæ typis Societatis Jesu 1648, 54 p. in-8°. Le bibliographe Zebrawski (Bibliografija Pismiennictwa Polskiego z dzialu Matematyki i fizyki osarich zastosowan. Krakow, 1873, 617 p. in-8) a trouvé aussi mention d'une brochure intitulée « Oculus ratione correctus, seu refutatio demonstrationis vulgaris de vacuo » qu'il n'a pu trouver et dont il ne peut dire si c'est la même que la précédente.
(2) Cité par M. Mathieu, *Revue de Paris*, 15 avril 1907, p. 787.
(3) Zaleski, *Jezuici w Polsce*, tome II, p. 642-643, 672-673, 695.

MM. Brunschwicg et Boutroux ont mentionné une réponse de Magno à Kojalowicz ; mais ici l'érudition, habituellement si sûre, des deux savants éditeurs de Pascal semble en défaut. Il est très probable qu'il y a confusion de noms, comme s'il était dit que jusqu'à nos jours, on ne pourrait sortir du dédale d'inexactitudes au milieu desquelles Pascal et Magno se débattaient. Ce dernier a publié, fin 1647, une brochure intitulée *Admiranda de Vacuo* contenant :

1° La *Demonstratio ocularis* ;

2° La lettre latine de Roberval à Desnoyers datée, Parisiis 12 calend oct. 1647;

3° Le *De inventione artis exhibendi Vacuum Narratio Apologetica* qui constitue la réponse de Magno à cette lettre (novembre 1647) ;

4° Une *Responsio ad Peripapeticum Cracoviensem* qui n'est autre que Broscius (1).

Il y en a une réédition textuelle à Paris : Parisiis 1647, apud Petr. Petit.

MM. Brunschwicg et Boutroux parlent également d'une brochure intitulée *Admiranda de vacuo*, où ils disent avoir trouvé :

1° La *Demonstratio ocularis ;*

2° La lettre de Roberval ;

3° La *De Inventione artis exhibendi Vacuum ;*

4° Un *Traité de Atheismo Aristotelis* qui est dédié au Père Mersenne (13 kal. décembre, anno 1647) ;

5° Une courte réponse au P. *Kolekowicz de Cracovie* où le P. Valérien Magni appuie sa défense *sur l'autorité même de Roberval et de Pascal.*

Je n'ai pas pu me procurer cette brochure sur laquelle je n'ai trouvé d'indications ni dans la bibliographie de Zebrawski, ni dans celle d'Estreicher, ni dans aucune autre et dont MM. Brunschwicg et Boutroux ont oublié de nous indiquer le lieu de dépôt et la cote. Ce P. Kolekowicz est évidemment Kojalowicz déformé

(1) « Admiranda de Vacuo scilicet Valeriani Magni demonstratio ocularis de possibilitate vacui. Ejusdem altera pars demonstrationis ocularis. D. de Roberval narratio de vacuo. Valeriani responsio ad D. de Roberval. Responsio ejusdem ad Peripateticum Cracoviensem. Cum licentia Superiorum. Varsaviæ in officina Petri Elert. S. R. typographi B. (1642) W 8-o, k 2, str. 56 (Bibliothèque Jagellonienne, Cracovie).

par l'imprimeur ; mais Kojalowicz, né à Kowno, réside à Vilna ; d'autre part, s'il s'agit de quelqu'un de Cracovie, ce doit être de Broscius. Il y a erreur ou sur le lieu ou la personne. En l'absence de brochure, il nous est difficile de conclure ; mais tout porte à croire qu'ici encore il s'agit de Broscius.

L'*Oculus ratione correctus* de Kojalowicz est de 1648 ; M. Boutroux ne date pas l'*Admiranda de Vacuo*, mais note qu'une de ses parties est datée 13 Kal. decemb. anno 1647, et croit que c'est à cet *Admiranda de Vacuo* qu'il est fait allusion dans la lettre de Des Noyers à Mersenne du 29 février 1648. Cette brochure est donc antérieure de quelque temps au 29 février, il a fallu l'imprimer, l'écrire ; de plus, Vilna n'est pas très proche de Varsovie. Cela ne laisse guère la possibilité de croire que l'*Oculus ratione* (1648) ait été imprimé avant cet *Admiranda de Vacuo*. Ou cette dernière brochure contient une réponse à Broscius, mais non pas à Kojalowicz, ou ce n'est pas à elle qu'il est fait allusion dans la lettre de Des Noyers.

Impossible du reste de comprendre pourquoi Magno répondant à Kojalowicz qui met Roberval et Pascal au-dessus de Magno, aurait, comme le dit M. Boutroux, « appuyé sa défense sur l'autorité même de Roberval et de Pascal ». C'est, au contraire, un procédé de défense très naturel et très légitime, s'il vise Broscius qui oppose à un expérimentateur l'*opinion* d'Aristote.

Des Noyers enfin a écrit à Mersenne le 21 may 1648 : « Cette mort (du roi Wladyslaw IV) avait esté prédite par Broscius (c'est celuy qui a escrit contre le traité du vuide du père Magne) dès le mois de février, la lettre m'en fut envoyée pour par le moyen de la Reyne la faire voire au Roy pour l'empescher de faire le voyage de Lituanie, mais il s'en moqua ce qui fit que le mesme Broscius, voyant le Roy partir, rescrivit une seconde lettre que jamais il ne reverrait Varsovie, ce qui est arrivé (1). » Par contre, il n'est fait par Des Noyers aucune allusion à Kojalowicz lui-même ni en février ni en mai. A remarquer que Kojalowicz a publié, en cette même année 1648, deux autres ouvrages et qu'il a pu fort bien publier son *Oculus ratione* à la fin de 1648 : le fait même qu'il connaît en détail quatorze des expériences faites en France en est un indice presque sûr. Il serait étrange que Des Noyers, écrivant

(1) Bibliothèque nationale, 6204, fol. 130, p. 264-265.

diverses choses sur le différent Pascal-Magni, eût connu l'*Oculus ratione* et n'en eût pas soufflé mot dans les lettres que nous possédons : dans toute cette histoire Kojalowicz est plus intéressant que Broscius. Fort probablement donc, l'*Oculus ratione* est postérieur à la brochure *Admiranda de Vacuo* ; fort probablement aussi, il est *demeuré sans réponse de la part de Magno*. L'incident Kojalowicz ne contribue qu'à accroître notre défiance à l'endroit de Magno.

Mais que penser de l'extraordinaire empressement que met le capucin à faire connaître *urbi et orbi* les résultats de ses observations : de 1643 à novembre 1646, il y a incertitude en France sur la personne à laquelle il faut attribuer les expériences faites en Italie sur le vide ; on ne sait si Torricelli en est l'unique auteur ou seulement l'un des commentateurs. D'octobre 1646 à novembre 1647, Pascal a exécuté de nombreuses expériences, mais sans en faire l'objet d'aucune publication. Magno réussit en juin-juillet 1647 des expériences sans réelle originalité : il en fait aussitôt une relation, imprimée sans retard et si vite expédiée en France qu'elle est à Paris vers le 15 septembre. Cet envoi était si pressant à faire que Magno n'a pas attendu pour le faire que la seconde partie de cette relation fût imprimée et elle le fut le 12 septembre. Voilà évidemment ce qui s'appelle ne pas perdre de temps. Le nom de Torricelli met trois ans à venir en France associé à l'idée d'expériences sur la pesanteur de l'air, quoi qu'il y fût connu auparavant pour d'autres raisons ; mais de juillet au 15 septembre 1647, le nom de Magno a volé comme un trait de Pologne en France. Torricelli et Pascal sont moins préoccupés de faire connaître leurs noms que de poursuivre leurs expériences ; Magno est plus préoccupé de faire parler de lui que de poursuivre ses recherches. Y a-t-il donc péril en la demeure? Pourquoi cette course au clocher, si Magno se croit l'unique « inventeur » du vide? Evidemment, il sait quelque chose de ce que l'on fait ailleurs, il veut arriver en tête des coureurs, mettre en circulation à Paris même, et le premier de tous, un opuscule sur la question du vide. Il y réussit d'ailleurs : de là, la grande colère de Roberval.

Son activité littéraire de juillet 1647 à la fin de 1648 est prodigieuse : il n'a pas publié dans cette période moins de 10 brochures dont 9 traitent plus ou moins du vide. Mais le remuement d'idées que suppose ce déploiement d'activité, est plus apparent

que réel : Magno répond à quelques contradicteurs, se répète, se réédite, encadre à la fin dans un peu de philosophie ce qu'il a dit dès le début et c'est tout. On en jugera facilement.

La première brochure est la :

Demonstratio ocularis « loci sine locato corporis successive moti in vacuo luminis nulli corporis inhærentis A, Valeriano Magno Fratre Cappucino exhibita Sereniss. Principibus Vladislao IV Regi et Ludovicæ Mariæ Regniæ Poloniæ et Sueciæ, Magnis Ducibus Lithuaniæ et cæt. Virgini Deiparæ ex voto sacra et dicata. B. m...i-r » (Varsaviæ, 16 julii 1647, approb. na odw. tytulu) 23 p. in-8°. De la page 17 à la page 23, il y rapporte la « disputatio » des théologiens de Varsovie contre le vide et l'expérience faite par lui devant la reine (*spectaculo jucundissimo*). Le 12 septembre cette brochure fut rééditée sans changement de titre, mais avec adjonction de 13 pages contenant avant tout la deuxième partie de sa démonstration « altera pars demonstrationis ». Elle comprenait donc 36 pages.

C'est vers cette date qu'il dut ensuite publier « Ad A. R. P. Reginaldum Macri, ordinis eremitarum S. Augustini, sacræ theologiæ magistrum, protestantem, se non confutaturum. Demonstrationem ex vitro de possibilitate vacui nisi sibi satisfiat, editis thesibus, demonstranti quietem terræ notumque cœli. Monostycon : Tu ne cede vitro, stat terra, novetur Olympus. Cum facultate superiorum Varsovia, in officina Petri Elert. S. R. M. typographi B. » (1657) in-8°, 6 str. »

Roberval alors, ayant écrit le 20 septembre sa première *De vacuo Narratio*, la fait imprimer et expédier sans retard ; Magno y répond par une troisième *Demonstratio ocularis* en 49 pages in 8°. Ce qu'il a dit dans la seconde édition, se trouve dans celle-ci resserré en 18 pages : il a inséré à la suite :

1° La plaquette écrite par Broscius contre lui : « Peripateticus Cracoviensis a Joanne Broscio Curseloviensi productus. Cum superiorum consensu », Cracoviæ, novembre 1647 (15 pages) ;

2° Le *De Vacuo Narratio* de Roberval (8 pages) ;

Enfin sa réponse à Roberval, « De Inventione artis exhibendi Vacuum Narratio Apologetica Valeriani Magni Fratris Cappucini ad Nobilem et Clarisinum Virum A. E. P. de Roberval » (Varsoviæ, Non. Novembre 1947) et sa réponse à Broscius, « Responsio ad Peripateticum Cracoviensem ».

Après ces trois éditions de la *Demonstratio ocularis*, surviennent alors en décembre trois rééditions autrement dénommées. La première est intitulée : « Admiranda de Vacuo, scilicet Valeria ni Magni demonstratio ocularis de possibilitate vacui. Ejusdem altera para demonstrationis ocularis. D. de Roberval narratio de vacuo. Valeriani responsio ad D. de Roberval. Responsio ejusdem ad Peripateticum Cracoviensem. Cum licentia superiorum Varsoviæ in officina Petri Elert. S. R. M. Typographi. » B. r. (1647). 56 p. in-8°.

La seconde semblablement intitulée, a été publiée à la même date à Paris, « Parisiis 1647, apud Petr. Petit ». La troisième est celle que MM. Brunschwicg et Boutroux ont mentionnée dans leur édition de Pascal sous ce titre « Admiranda de vacuo et Aristotelis philosophia. Cum licentia Superiorum. Varsoviæ in officina Petri Elert. S. R. M. Typographi ». Cette édition comprend 60 pages in-12 et contient après la première *Demonstratio ocularis*, le *De Vacuo Narratis* de Roberval, la réponse qu'y fait Magno, un traité, *De Atheismo Aristotelis*, dédiéu au P. Mersenne, et « une courte réponse au P. Kolekowicz de Cracovie » ou plus probablement à Broscius. S'il s'agissait réellement de Broscius, il se pourrait d'ailleurs que ce traité contre Aristote ne contînt rien autre chose que ce que Magno a dit ailleurs contre Broscius et Aristote. La disposition du texte, le format de la brochure surtout varient. Il ne semble pas que Magno ait acquis beaucoup de notions nouvelles depuis juillet.

Le début de l'année 1648 voit enfin une dernière édition de la *Demonstratio ocularis*, intitulée comme la première, mais éditée « Bononiæ, typus hæredis Victorij Benatij 1648 Superiorum permissu », 24 p. in-4°. Le nombre des pages a diminué, le format a grandi ; mais en somme l'édition est moins complète ; elle ne contient pas trace des polémiques du capucin avec Broscius et avec Roberval. A notre avis, *c'est cette brochure qui se trouvait entre les mains de Pascal lorsqu'il écrivit la lettre à M. de Ribeyre*, en 1651, et qui l'a amené alors à affirmer que Magno connaissait ses *Expériences nouvelles touchant le Vuide*, avant d'avoir lui-même fait la moindre expérience. Pascal se rappelait qu'il y avait eu polémique, que Magno avait inséré dans sa *Demonstratio ocularis* les pièces essentielles de cette polémique. Or, ayant en mains une brochure où rien de tout cela n'apparaît, il l'a crue antérieure à

toute polémique. De là l'accusation de mauvaise foi portée contre Pascal ; de là tant d'encre dépensée.

Chose curieuse : MM. Brunschwicg et Boutroux ont une prévention contre cette dernière brochure. Des Noyers a écrit à Mersenne le 29 février 1648 : « Je vous envoye celuy (le livre) du père Valeriano Magni, il l'a prié afin d'en avoir ensuite votre advis et le libraire qui l'a aussi imprimé m'a aussy prié de savoir s'il en envoyait 30 ou 40 douzaines en France, s'il en auroit le débit. Je vous prie de le savoir de quelques libraires de vos connaissances. Je n'en envoye point à M. de Roberval, vous le luy ferez voir s'il vous plaist (1) ».

Les deux éditeurs de Pascal veulent que ce soit là une allusion à leur *Admiranda dé Vacuo et Aristotetis philosophia*, et semblent croire que l'édition de la *Demonstratio ocularis* de 1648 parut postérieurement au 29 février : or, le permis de cette brochure fut donné à Varsovie en 1647 par le prieur de Przemysl Stanislaw Stramszewicz (voir au verso de la couverture). Rien ne s'oppose donc à ce que l'impression ait eu lieu dès le début de 1648. A remarquer, de plus, qu'avec 40 douzaines d'exemplaires de cette plaquette, il y avait de quoi satisfaire tous les physiciens de France : *c'est sans aucun doute cette édition qui fut la plus répandue parmi les savants français et c'est à cela encore qu'il faut attribuer l'erreur de Pascal.* En somme, toutes ces éditions et rééditions ont été des causes d'une confusion dont Magno avant tout était appelé à pâtir.

S'en doutait-il ? c'est possible, puisque, le 14 avril, il annonce à Mersenne qu'il lui enverra par Des Noyers la liste de ses ouvrages imprimés. Le 21 mai, Des Noyers écrit à Mersenne : « Je vous envoye une feuille que le père Valerian m'a envoyée pour vous (2). »

S'agit-il de cette liste ou d'autre chose, nous ne le savons pas. Le 27 juillet, Mersenne écrit à Hewelius : « Vidimus plurimos Libellos in Polonia scriptos de Vacuo per tubum vitreum, sed nullus tot facit, ac Nos experimenta quæ de re semper nova nunc etiam multiplicamus tandemque concludimus esse rarefactum ærem, non vacuum. » Un peu plus tard, à la vérité, Hevelius, répondant à Mersenne au sujet de Magno dira : « Edititque *nuper* varios de hac re tractatus

(1) Bibliothèque nationale, manuscrit 6204, p. 260.
(2) Bibliothèque nationale ; manuscrit 6204, p. 264-265.

de quibus aliquot, qui fuere ad manus, tibi transmitto. » Est-ce là une allusion aux divers opuscules précités ?

Ne serait-ce pas plutôt une allusion à deux ouvrages publiés en cette même année 1648 par le P. Capucin et auxquels conviendrait mieux le nom de tractatus ? Le premier est intitulé : « Logica, Virgini Deiparæ dicata. Superiorum permissu. Cum gratia et privilegio. S. R. M. speciali. Varsaviæ in officina Petri Elert. S. R. M. Typographi, Anno Domini 1648, in-8°, 183 p. et 2 d'index. » Le second est composé de choses qui faisaient partie du premier et d'autres qui semblent se rapporter à la question du vide : « Philosophiæ Virgini Deiparæ dicatae Pars prima, in qua tractatus, *De peripatu, De Logica, De per se notis, De syllogismo demonstrativo*. Superiorum permissu. Cum gratia et privilegio R. R. M. speciali. Varsaviæ, in officina Petri Elert. S. R. M. typographi. Anno Domini 1648, 245 p. in-8° et 2 d'index. » Ces ouvrages se trouvaient jadis à la bibliothèque des Piari à Varsovie ; mais la dispersion des moines de cet ordre a entraîné la disparition de leur bibliothèque et personne n'a pu me donner des indications permettant de chercher ces livres.

Il semble bien d'ailleurs qu'après cette date le P. Valérien ait compris la vanité de ses prétentions à l'antériorité dans la découverte ou même à une originalité réelle. Du mois d'août 1648 au mois d'août 1650, il paraît avoir gardé le silence. Le 14 août 1650, il publie à Vienne *Vacuum pleno suppletum* : mais il se contente d'y dire dans l'avant-propos qu'il s'est livré à des expériences sur cette question, sans savoir que Torricelli et Pascal en avaient fait d'autres « inscius horum ». Dans son *Admiranda de Vacuo*, il affirmait hardiment, « me esse primum qui publicavi vacuum exhibitum in fistula vitrea ». « Inscius horum » sonne plus modestement, même quand on lit ensuite : « mes expériences ont été l'occasion d'ouvrages de polémique dont je n'ai lu que ceux publiés par Mersenne, Pascal, Roberval et par un anonyme, tous d'ailleurs renseignés sur l'expérience faite par Torricelli ». En 1652, à la demande de son libraire, il rééditera encore ses opuscules sur le vide, sans oublier la lettre de Roberval à Des Noyers sur les expériences de Pascal (*De Vacuo Narratio*). Il y mentionnera brièvement les récentes expériences faites par lui et par d'autres, « particulièrement en France » ; il y ajoutera cette question qui relève un peu plus de la théologie que de la physique : « Utrum lumen pro-

ductum in vacuo detrahat creationem Deo et miracula Sanctissimo Eucharistiae Sacramento ? » Le péripatéticien de Cracovie, l'adorateur aveugle d'Aristote, Broscius, se mourait alors ; il était bien vengé : Valeriano Magno, défenseur en 1647 de la libre raison contre la superstition aristotélicienne, laissait en 1652 la théologie « prendre le pas devant » sur la physique. Et ceci, plus tard, fera oublier bien des choses à Pascal, d'autant plus facile à apaiser du reste qu'il a eu finalement gain de cause. Pour le moment du moins, nous pouvons constater que l'agressive activité littéraire de Magno aboutit dès 1650, sinon à un aveu de plagiat, du moins à un désaveu de ses premières brochures.

Une dernière remarque à faire, c'est que Magno a bénéficié de la disparition, opportune pour lui, des deux hommes sur le témoignage desquels Roberval et Pascal devaient surtout s'appuyer pour le confondre, et qu'un troisième dont le témoignage n'eût pas été moins précieux, se trouvait dans une situation si complexe qu'il ne lui était pas possible d'affirmer hardiment ses convictions. La première réponse de Magno à Roberval est de novembre 1647 et le 25 octobre Torricelli qu'il mettait en cause, venait de mourir. Aucun démenti n'a donc pu de ce côté venir infirmer les dires du Capucin, mais ce silence n'entraîne aucune présomption en faveur de Magno. Le 1er septembre suivant, ce fut le tour de Mersenne : il est à noter du reste que sa santé fort ébranlée faisait prévoir une fin prochaine. Pendant l'hiver de 1645-1646, il avait fait un séjour dans le midi de la France ; à la fin d'août 1647, nous fait remarquer M. Mathieu, « Mersenne tombe malade et son état est aggravé par la maladresse d'un chirurgien qui, en le saignant, lui coupe une artère... il griffonne en hâte ses dernières réflexions qu'il entrecoupe de gémissements et de prières... au mois d'octobre, il fut très malade... Après le 27 juillet, Mersenne se mit au lit pour ne plus se relever ». L'attitude de Magno vis-à-vis de ce malade est d'une outrecuidance rare : Mersenne dans la première préface de ses *Reflectiones* raconte ses entrevues avec Magno à Rome ; en octobre, Roberval dans sa lettre à Des Noyers revient sur ce sujet, évidement avec l'assentiment de Mersenne qui affirme donc et fait affirmer qu'il a mis Magno au courant de la question du vide. Or, l'énergique capucin, en novembre, nie s'être entretenu de quoi que ce soit à ce sujet avec Mersenne ; mais cela ne l'empêche pas en décembre de dédier son traité *De Atheismo Aris-*

totelis au P. Mersenne. Le 29 février 1648, Des Noyers écrit à ce dernier : « Je vous envoye celuy (le livre) du P. Valeriano Magni, il m'a prié afin d'en avoir ensuite votre advis ». Le 14 avril, Magno écrit lui-même à Mersenne une lettre en latin pour lui annoncer l'envoi par Des Noyers de la liste de ses ouvrages imprimés. Le 21 mai, Des Noyers écrit encore à Mersenne : « Je vous envoye une feuille que le père Valerian m'a envoyée pour vous. » Si Mersenne a raison contre Magno, pourquoi celui-ci n'en convient-il pas ? si Mersenne a menti, pourquoi Magno professe-t-il néanmoins à son égard un respect qui l'amène à dédier une de ses œuvres à Mersenne, et à le consulter sans cesse ? L'attitude de Magno est des moins justifiables ; ses politesses à l'égard de Mersenne sont une espèce de chantage : il veut en tirer des paroles polies dans lesquelles il trouvera de quoi prouver que Mersenne lui donne raison. Il est certainement moins à son aise avec Roberval dont pourtant les démentis ne sont que de seconde main. Il lui a répondu par son *De Inventione artis exhibendi Vacuum* ; mais, ceci fait, il évite le contact direct. Il y a toujours un tiers entre lui et Roberval, quand il n'y en a pas deux, Des Noyers et Mersenne. Quand Des Noyers envoie de la part de Magno son livre à Mersenne, il ajoute : « Je n'en envoye point à Mons. de Roberval, vous le lui ferez voire, s'il vous plais. » Le 14 avril, Magno écrit directement à Mersenne pour lui annoncer qu'il lui enverra la liste de ses ouvrages : rien ici pour Roberval. Quand, le 21 mai, Des Noyers — toujours pour Magno — envoie une feuille à Mersenne, il ajoute : « Mons. de Roberval la verra entre vos mains. » C'est que Roberval est un homme insensible aux politesses, un homme dont on ne tire rien par ruse et qui sans doute ne répondrait au procédé de Magno qu'en épluchant plus sévèrement tout ce qu'il a pu dire.

Comment enfin juger les relations de Des Noyers avec Mersenne et Magno ? Le 12 juillet 1647 ont eu lieu les fameuses expériences du Capucin et le 24 juillet déjà, Desnoyers écrit à Mersenne. Ces expériences étant alors ignorées en France et l'arrivée d'un courrier demandant un mois, le temps matériel a manqué pour qu'on pût admettre que Des Noyers a été incité à écrire à Mersenne par quelqu'un qui l'aurait chargé de surveiller le capucin. Des Noyers écrit donc de sa propre initiative ou poussé par quelqu'un de la cour. Il écrit sur le ton d'un homme qui parle d'une personne supposée par lui inconnue ou mal connue de son correspondant. « Il

y a icy un Capucin nommé le Père Valerian Magni, qui fait imprimer une philosophie dans laquelle il dit que le vuide se peut trouver en la Nature et le prouve par l'expérience suivante. » L'objet de cette correspondance est une question scientifique comme il en expose et en exposera à Michel de Marolles ou à Bouilliaud ; mais c'est à Mersenne qu'il écrit ; à Mersenne qui n'est pas son correspondant habituel, auquel, — si l'on pèse bien le début de sa lettre, — il ne semble même avoir jamais écrit depuis qu'il est en Pologne et qu'il a sans doute rencontré jadis, mais dont il n'est pas l'intime ami. Pourquoi écrire à Mersenne précisément, à l'homme, qui a rapporté d'Italie en France les renseignements les plus sérieux sur l'expérience de Torricelli, qui en a parlé avec Magno à Rome, qui en a parlé ensuite avec Roberval et Pascal ? Il tient d'ailleurs à ce que Mersenne lui-même, Mersenne avant tout, sache ce qu'a fait Magno. « Si j'avois creu que le Père Niceron eust esté à Paris, je me serois donné l'honneur de lui adresser ma lettre et l'*aurois prié de vous la communiquer* ; mais je crois selon ce qu'on m'a escrit qu'il est à Nevers. » Mais alors faut-il donc croire que Des Noyers connaît les relations de Magno avec Mersenne ? Il le semble ; il faut croire surtout (il n'a pas perdu de temps ; entre le 12 et le 24, il a dû avoir autre chose à faire) que Desnoyers a eu la sensation d'un danger qui menaçait une œuvre scientifique française. Si l'affaire n'avait pas présenté un intérêt particulier et pressant, il aurait suffi d'attendre le retour du Père Nicéron (il venait de mourir, mais Des Noyers l'ignorait encore). Mais pourquoi Des Noyers s'imagine-t-il qu'il doit se hâter, ne pas perdre un moment ? Il ne se trompe pas d'ailleurs : c'était du flair... ou le fait d'un homme qui connaissait quelque chose des expériences qui avaient eu lieu en France, qui en avait parlé avec Magno en curieux plus ou moins bien informé et qui, tout d'un coup, s'était trouvé en présence d'un Magno mieux informé que lui-même et se livrant à des expériences devant le roi et la reine. Il y a bien de l'embarras dans le début si contourné de sa lettre à Mersenne, puis un besoin de se soulager au plus vite de ce qu'il a à dire. A la fin, il y a presque de l'angoisse : « Je vous supplie, sy vous approuvez cette proposition que le vuide est possible en la nature, de la confirmer par vostre approbation ; que sy vous ètes de sentiment contraire, faitte moy la faveur de m'en envoyer les raisons. » On dirait le monsieur rempli de bonnes intentions qui a commis quelque

grosse gaffe qu'il brûle de réparer, le monsieur qui voudrait se documenter pour réduire au silence celui qui a abusé de sa bonne foi, mais qui sans doute saura encore en abuser.

Mersenne étant souffrant, Roberval répond à Des Noyers par une lettre énergique et en latin, c'est-à-dire compréhensible dans sa pleine et entière teneur pour Magno, auquel réellement elle était destinée : Roberval y dénie au capucin le droit de réclamer l'antériorité dans la découverte. Or, Magno répondra en maintenant ses prétentions à l'antériorité ; il ajoutera même : « sunt apud nos plures Galli, ex quibus multi ingenio et eruditione clari qui Demonstrationem meam laudarunt præcipue a novitate ». Et ce qui est plus saisissant, en termes précis et positifs il prend à témoin de sa bonne foi Des Noyers en personne : « Dominus Des Noyers vidit allegata documenta, scilicet librum Galilei, libram Archimedis, tubos ligneos, epistolas duas : testis insuper oculatus omnium quæ hic Varsoviæ contigere in demonstratione vacui ». Et sans doute Des Noyers a vu tout cela, car il ne proteste nullement et ne rompt pas avec lui ; mais tout cela prouve peu et peut-être a-t-il pu voir que la découverte de Magno avait d'autres origines : loin d'appuyer Magno en effet, il semble s'être assigné pour tâche de le surveiller, de lui pousser de véritables « colles ». Il n'y a rien d'impossible à admettre que ce fut pour ce motif même qu'il resta en relations avec lui : « A nostre retour à Varsovie, écrit-il à Mersenne le 21 may 1648, je vous manderai ce que le Père Valerian pansera sur l'expérience de la vessie. Je m'imagine que c'est par ce moyen qu'on aura descouvert que le peu d'air qui peut s'attacher en quelque façon aux corps se raréfie sufisement pour remplir ce qu'on croyait vidde ; mais pourtant avec grand contrainte ». De quel côté penche donc Des Noyers ?

Autre bizarrerie : Desnoyers sait pourquoi il écrit à Mersenne, mais, quoique ce soit Roberval qui réponde, il s'obstine à écrire à Mersenne. Est-ce Magno, est-ce Des Noyers qui ne tient pas à correspondre avec Roberval ? Chaque fois que Des Noyers écrit à Mersenne, il mentionne Roberval, il se dit même son « très humble serviteur » ; mais il s'abstient de lui écrire ; on dirait qu'il en a un peu peur. Pourtant, il attache du prix à l'opinion de Roberval, puisqu'il écrit à Mersenne : « L'on m'escrit de Paris (qui donc ? Marolles, Bouilliaud, quelqu'un d'autre ?) que l'on descouvre qu'il n'y a plus de vuide en la Nature. J'attend d'en être assuré par

vous ou par M. de Roberval ». Etait-ce seulement le caractère entier de Roberval qui faisait peu désirer à Des Noyers un contact direct ? Roberval, régent de collège jusqu'au bout des ongles, était pédant et tranchant au point de morigéner Descartes en pleine séance d'une Académie, tout comme s'il eût été un simple écolier. Sans doute Des Noyers se refuse à jouer entre le pédantisme bourru de Roberval et la vanité encombrante de Magno le rôle de commissaire battu : c'est là une explication. Mais Des Noyers en fait moins encore vis-à-vis de Pascal auquel il s'abstient totalement d'écrire, dont il s'abstient même de prononcer le nom, quand Guiffart, Pierius, Mersenne, Roberval et bien d'autres n'hésitent pas à le faire. Pascal est pourtant le principal intéressé dans la question et, comme caractère, ce n'était pas tout à fait Roberval. Faut-il donc se défier de Des Noyers lui-même ? Je ne le pense pas. Il était évidemment *l'homme le mieux placé pour nous renseigner, pour nous aider à résoudre le problème Pascal-Magno*. Sa correspondance complète n'est ni publiée ni même entièrement connue ; elle nous révèlera peut-être un jour le secret de ses hésitations : pour le moment, ce que nous en possédons est de nature à nous décevoir grandement. Peut-être était-ce pour des raisons d'opportunisme politique qu'il s'est abstenu de prendre un parti décisif : ni la reine ni par suite son secrétaire n'avaient grand avantage à rompre alors avec le capucin dont Wladyslaw IV avait fait depuis longtemps son conseiller. Chose curieuse : un jour viendra où Des Noyers aura vis-à-vis de Magno une attitude à demi hostile, où Des Noyers un peu « infecté de jansénisme », mais fort de l'appui d'un ancien jésuite devenu roi de Pologne sous le nom de Jean Casimir, paraîtra se rappeler avec ennui son rôle d'intermédiaire entre les physiciens Pascal et Magno. Or, en ce temps, Pascal montre clairement qu'il a oublié ses griefs contre le capucin : il se souvient encore qu'il est physicien, mais il est avant tout janséniste. Tout s'efface devant son désir d'abattre les Jésuites : il est alors tout à la composition des *Provinciales*.

II

UNE REINE DE POLOGNE JANSÉNISTE ET LES « PROVINCIALES »

Vers le même temps une belle dame proposa les cinq « questions d'amour » suivantes à Quinault qui les résolut en vers aussi mignards que faire se peut.

« 1° Scavoir si la présence de ce que l'on aime cause plus de joye, que les marques de son indifférence ne donnent de peine.

2° De l'embarras où se trouve une personne quand son cœur tient un party et la raison un autre.

3° Si l'on doit haïr quelqu'un de ce qu'il nous plaist trop, quand nous ne pouvons luy plaire.

4° S'il est plus doux d'aimer une personne dont le cœur est préoccupé qu'une autre dont le cœur est insensible.

5° Si le mérite d'estre aimé doit récompenser le chagrin de ne l'estre pas. » (1)

La dame était une ambassadrice retour de Varsovie, la comtesse de Brégy, fort curieuse de tous les événements littéraires du temps. Elle avait été mêlée à la galante querelle qu'avaient fait naître les sonnets de Job et d'Uranie et elle avait alors languissamment écrit à Mme de Longueville : « J'ay pris la cause de Job plus malheureux, puisqu'il souffre de vous. » Cette pitié de précieuse pour le pauvre Job partait d'un cœur bien hôtel de Rambouillet : pourtant, Mme de Brégy avait d'autres attaches. Elle était notamment en correspondance avec Mme de Sully, carmélite qui lui envoyait « une teste de mort dans un panier de roses » (2). Esquissant d'une plume agile et sincère son propre portrait, comme l'avait

(1) Brégy (Comtesse de), *Lettres et poésies*, Leyde, A. Du Val 1666, 119 p. in-12, p. 102.

(2) *Idem*, p. 17, lettre III, p. 22, lettre VI.

fait la Grande Mademoiselle, elle y relève ces traits (1) : « Je suis constante jusques à l'opiniâtreté et secreste jusqu'à l'excès... Je ne suis point dévote, mais toute ma vie j'ay eu passion de le devenir et ne m'en pouvant donner d'avantage, j'attends le reste... » (2) Janséniste à ses heures, elle le devenait de jour en jour un peu plus, sans toutefois se résoudre à abandonner les plaisirs du monde, sans se refuser tout ce qui fait la joie de vivre, sans perdre le goût d'un badinage aimable grâce auquel elle parvenait à se garder de tout fanatisme. Se rendant à pas comptés vers Port-Royal, l'on comprend qu'elle ait pris par le salon de M[me] de Longueville, quand on lui voit écrire la lettre suivante : « A un amy, grand Janséniste », à un Arnault semble-t-il, puisque les Brégy ne seront pas sans relations avec Arnauld de Pomponne : « Si l'on peut estre authorisé à parler des choses qui regardent les personnes qu'on estime infiniment, vous ne trouverez pas estrange que je vous fasse sçavoir ce que j'appris hier touchant vos amis et les miens : je sceus que l'on prenait contre eux de fâcheuses résolutions, que je ne doute pas que la fermeté de leurs cœurs ne leur fist supporter généreusement ; *mais il me semble qu'il n'est point de la prudence de se reposer aux périls, quand il est facile et raisonnable de l'éviter*... Ce seroit donc un grand acte de vertu à ceux qui ont tant d'estudes pour soutenir leurs opinions, de *n'y point avoir d'opiniastreté pour le bien commun* et que l'on peut voir cette *humilité* en des personnes en qui tant de grandes qualitez ne pouvaient causer que le deffaut de l'orgueil. Croiez moy, Monsieur, *estre vaincu* par esprit de charité et se rendre à des raisons aussi chrestiennes, *est infiniment plus glorieux* pour ceux qui suivent Jésus-Christ que d'estre vainqueur, et que la victoire soit suivie de divisions dans l'Eglise et soit causée par ceux qui voudroient donner tout leur sang pour la deffendre et qui ne laisseroient que de luy faire innocemment plus de maux qu'elle n'en peut recevoir de tous ses ennemis déclarez et *il n'y a qu'une conduite douce qui puisse faire voir à tout le monde la vertu de nos amis égale à leurs*

(1) Le duc d'Aumale (*Histoire des Princes de Condé*, t. V, p. 29, note) la caractérise ainsi : « nièce de Saumisie, bel esprit « façonnière et vaine », enlaidie de bonne heure, mais « propre et s'habillant bien », elle avait fait, disait-on, la fortune de son mari. »

(2) Brégy (Comtesse de), *Lettres et poésies*, p. 10. Le Portrait de M[me] la Comtesse de B... fait par elle-même.

(3) *Idem*, *Lettre XXIV*, p. 48-50.

sciences et à leurs talents d'esprit ; je vous écris sur une matière dont les personnes de mon sexe ne sçauroient bien parler pertinement, aussi ne vous en diray-je pas ce *qu'un peu de bon sens* et beaucoup d'affection me fait vous escrire, dans la crainte que j'ay que nos amis communs ne souffrent de la disposition où je vois que l'on est pour eux. Je vous supplie donc d'y vouloir songer et de croire que tout cecy vous est dit d'un esprit bien affectionné à leur intérest et que si je n'ay pas assez de vertu pour suivre leurs exemples, je suis assez reconnaissante et assez touchée du mérite pour leur donner des marques en toutes occasions que je leur suis et à vous, Monsieur, Vostre, etc. »

C'est là du jansénisme très atténué : tout le monde n'était pas ainsi dans la famille de Brégy. Le comte, homme d'action, était janséniste convaincu, et sa sœur, Marie-Anne de Flécelles de Brégy, était religieuse de Port-Royal, où sous le nom de sœur de sainte Eustochie, elle devait écrire par la suite une *Relation sur la Révérende Mère Marie des Anges* (1). Est-ce hasard, est-ce cette ambiance singulière qui influa sur les idées de l'ambassadeur de France à Varsovie ? Il n'en est pas moins vrai que ce janséniste, négociant avec le roi de Pologne Wladyslaw IV un mariage français, ne trouva rien de mieux, Mazarin étant complice, que de donner pour compagne à l'héritier des Wasa une princesse janséniste, Marie-Louise de Gonzague, duchesse de Nevers, princesse de Mantoue et de Montferrat.

Le jansénisme de la princesse Marie rappelait assez bien celui dont Mme de Brégy ennoblissait sa préciosité de belle sensuelle. Elle avait eu pour précepteur Michel de Marolles, abbé de Villeloin, érudit point méprisable, poète très inférieur à Chapelain luimême et fécond comme un Scudéry, amoureux de gros bénéfices, à part cela simple et bon, pourvu de sens et de raison et sans l'ombre de goût pour le martyre. Grand amateur de théâtre, il la menait voir « le rare Mondori, qui n'a point laissé de successeur, et qu'on eust pu comparer, sans flatterie, au Roscius des Anciens », et il assistait avec elle, « au Palais Cardinal à la représentation de *Mirame* », « pièce trop chargée de machines » (2). De son côté,

(1) Brégy (Anne-Marie de Flécelles de), *Relation sur la vie de la Révérende Mère Marie des Anges.* S. l. 1737, 2 vol. in-12.

(2) Les *Mémoires de Michel de Marolles*, abbé de Villeloin, divisez en trois parties contenant ce qu'il a vu de plus remarquable en sa vie depuis l'année 1600

la princesse se livrait à des fugues politiques et galantes avec Gaston d'Orléans ou Cinq-Mars pour partenaires ; tombée avec ce dernier du faîte d'ambitions risquées, elle avait alors commencé à se recueillir, à rechercher pour Céladon quelque héros mieux équilibré, et à vêtir sa personnalité inquiète de gravité calculée. Le bon Marolles lui avait donné une éducation assez religieuse pour qu'un dépit amoureux aidant, elle pût, à la fois impulsive et réfléchie, se jeter dans le jansénisme.

Sa foi, violente à certaines heures, violente comme ses amours, la prédisposait à des accès de mysticisme. Un des critiques les plus éminents qu'elle ait comptés à notre époque, un des plus sévères aussi, le savant historien polonais Korzon, n'en a rien voulu croire, et a vu en elle une simulatrice habile : « D'une façon unanime, dit-il, et avec preuves à l'appui, tous ses panégyristes ont exalté sa piété et ses œuvres de charité. Il est invraisemblable que, d'une telle âme, la prière se soit élevée vers le ciel « comme du calice d'une fleur une odeur suave », que ce soit d'un cœur plein de sentiment qu'aient émané ses bonnes actions. En spéculatrice, elle voulait s'assurer dans l'autre monde une place correspondante à celle qu'elle occupait sur cette terre, et corrompre les ministres de Dieu comme elle avait acheté les ministres de la République polonaise. Disposait-elle donc de quelque temps pour les emportements mystiques au milieu des intrigues politiques dont elle remplissait sa journée tout entière, et qu'elle prolongeait la nuit au point d'abréger son sommeil? (1) » A cela, l'on pourrait répondre qu'il ne manque pas d'exemples d'actifs et roués politiques qui étaient en même temps des mystiques, et parmi les contemporains célèbres de Marie-Louise, il suffirait de citer Cromwell. Mais le doux Marolles nous en apprend assez dans ses *Mémoires* pour qu'il ne nous soit pas permis d'élever de doutes sur la sincérité des élans religieux de la future reine.

Un jour il fait voir à la princesse la cathédrale d'Amiens et Marie-Louise, non contente d'admirer la nef grandiose se fait montrer les reliques qu'on garde dans le trésor de l'Église : « Comme on lui montrait, dit Marolles, la teste de saint Jean-Baptiste, que le peuple

et ses entretiens avec quelques-uns des plus scavans hommes de son temps. Paris, Antoine de Sommaville, 1656, 448 p. in-folio + 8 p. de tables, p. 125, à la date de 1640.

(1) Korson, *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, t. Ier, p. 540.

y révère comme l'une des plus considérables reliques du monde, la tenant très asseurée, après l'avoir baisée, elle me dit que j'approchasse et que j'en fisse autant. » L'abbé y mit moins de ferveur : « Je considérai le Reliquaire et ce qui estoit dedans, poursuit-il : je me comportai comme tous les autres et je me contentai de dire, avec toute la douceur qui me fut possible, que c'estoit la cinq ou sixième que j'avais eu l'honneur de baiser, ce qui surprit un peu Son Altesse et mit quelque petit souris sur son visage ; mais il n'y parut pas... » Le docte abbé d'ailleurs a lu Grégoire de Naziance, qui affirme que les Donatistes de son temps avaient brûlé tous les ossements de saint Jean-Baptiste à Sébaste (1) ; et si la princesse était devenue sceptique, il y aurait eu assurément quelque part. Elle devint janséniste, un peu par la faute de Marolles, et pourtant, à ce qu'il semble, malgré lui. C'est lui toujours qui nous l'apprend : « Mme la princesse Marie ayant encore besoin d'aller aux eaux de Forges, je l'y accompagnai, dit-il, pour la seconde fois et en pris moy mesme... Pendant le séjour que nous fimes en ce lieu-là, on nous y montra quelques feuilles du livre de la fréquente communion de Mons. Arnaud, lesquelles *nous* semblèrent bien escrites. » Ce n'est pas lui pourtant qui fut le plus enthousiaste, puisqu'il ne ménage pas les restrictions : « Comme il traite amplement cette matière de sorte que cela fait un volume d'une assez juste grosseur dont le sujet n'est pas le plus agréable du monde, je croy que si ses adversaires ne s'en fussent pas émus si fort qu'ils ont fait, cet ouvrage aurait eu beaucoup moins de débit qu'il n'a eu : parce qu'outre son propre mérite, il faut avouer que la contradiction a bien aidé à le faire connoître et à le faire estimer. » M. Hilerin, curé de Saint-Merry, qui était à Forges en même temps que Marie-Louise, qui lui fit visite, et « dont elle estimoit l'esprit et la piété », était animé d'un esprit janséniste autrement « efficace » et qui ne contribua pas peu sans doute à exalter la future reine de Pologne. « Elle désirait voir M. du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui ne luy estoit connu que de réputation » et lorsque M. Hilerin vint à Paris « luy dire la nouvelle de la mort assez précipitée » de Saint-Cyran, elle « luy tesmoigna qu'elle estoit touchée d'une perte si considérable ». Le plus fort, c'est que Marolles, entraîné par l'impétueuse princesse, s'avoue finalement bon

(1) *Mémoires de Michel de Marolles*, p. 132, à la date de 1641.

janséniste : « J'avoue que la mort de M. de Hauranne me fut bien sensible, par la grande opinion que j'avais conceue de ce personnage, quoy que je n'eusse parlé à luy que cinq ou six fois : mais dès la première fois que j'eus le bonheur de son entretien, je conceus pour luy toute l'estime qui estoit due à une personne de son mérite et de sa haute érudition. Il me fit aussi un honneur qui semble peu de chose, mais que j'ay toujours fort chéri, qui fut de désirer de moy quelque tableau de dévotion pour gage d'amitié. Je le priai d'avoir agréable le portrait d'une teste de saint Jean dans un bassin que portait la fille d'Hérodias. Il en fist estat pour l'amour de cela mesme et l'a gardée jusques à sa mort, qui fut l'onzième jour d'octobre 1643. J'assistai à ses funérailles... Je fus choisi avec M. de Marcheuille, seigneur d'une vertu exemplaire pour attester de ses vies et mœurs devant M. le Nonce. »

Marie de Gonzague n'avait pas besoin d'un tel exemple pour être incitée à faire profession de foi janséniste : elle se crut dès lors tenue à plus d'austérité : « Depuis ce temps-là, dit Marolles, Mme la princesse Marie qui avoit toujours eu beaucoup d'inclination à la piété, se mit entièrement dans la dévotion et choisit pour cet effet des directeurs sévères qui luy conseillèrent la retraite du grand monde avec un retranchement de beaucoup de superfluitez qui accompagnent d'ordinaire les personnes de haute condition ; c'est pourquoy, elle vit beaucoup moins de compagnie qu'elle n'avoit accoutumé et se renfermoit souvent avec de bonnes Religieuses, pour estre moins distraite dans ses Oraisons et vaquer aux fonctions d'une solide piété » (1). Tout ceci s'accorde à merveille avec la conduite que lui imposait l'état de ses finances : elle avait lors « peu de biens », remarque Mme de Motteville. Ceci s'accorde également avec ses ambitions secrètes : elle peut alors dédaigner l'amour du marquis de Gesvres et rêver en silence au vainqueur de Rocroy. Quoi qu'il faille penser de ce qui s'ajoute de calcul à la ferveur janséniste de Marie de Gonzague, Marolles nous signale en elle cette prédisposition à chercher le miracle, et à le trouver, qui caractérise le janséniste : « Le naturel doux de cette princesse, dit-il, a toujours esté facile à croire les miracles aussi bien que Monseigneur son père qui, par un principe de piété, les admettait presque tous. Un jour, on lui rapporta qu'une enseigne du Pont

(1) *Mémoires de Michel de Marolles*, p. 145, 151-152 à la date de 1543.

Notre Dame, où il y avait une Vierge peinte, avoit versé du sang d'une blessure qu'un Impie ou un Hérétique luy avoit faite en déchargeant un pistolet : elle en étoit déjà persuadée. » Et c'est encore une fois Marolles que nous voyons intervenir pour combattre en elle ce goût du merveilleux. « Je l'asseurai, dit-il, que cela n'estoit point et qu'il ne pouvait pas estre dans les desseins de Dieu qui ne fait point de miracles que pour authoriser quelque vérité importante qui tende à sa gloire, ce qui ne se voyait point icy où le miracle ne serviroit de rien. » Le brave abbé perdait son temps : « Cela ne fut pas capable de l'empescher de croire la déposition de force gens qui luy en parlaient tous comme témoins oculaires, adjoutant que cinquante mille personnes l'avaient vu comme eux ; de sorte que *pour la contenter*, après luy avoir dit qu'il fallait tenir pour maxime, qu'*en matière de superstition*, le peuple ne voit pas mesme ce qu'il regarde, je m'en allai sur les lieux pour m'en informer plus exactement et se trouva bien qu'on avoit tiré un coup de pistolet dans l'enseigne, sans y penser ; mais tout le reste estoit fabuleux en quoy je ne fus nullement trompé. » Marolles résiste donc et sans doute il n'est pas seul à le faire ; mais le courant janséniste l'entraîne, lui et toute la maison de la princesse, vers une piété active et agissante à laquelle jusqu'alors tout ce monde semblait peu préparé : « Pour essayer de suivre l'exemple d'une vertu si consommée, toute sa maison se porte au bien et je commençai dès lors ma Version des Pseaumes et des Cantiques, avec celle des Heures de la Sainte-Vierge dont Mgr le Chancelier octroya le privilège du Roy dès le 21e jour de novembre 1643 et le livre des Pseaumes que je dédiai à la Reine, fut achevé d'imprimer le 1er jour de mars 1644 » (1).

La princesse Marie fréquente Port-Royal (2) et Sainte-Beuve ne l'a pas oubliée parmi les figures amies de cette austère maison. Puis un beau jour, en octobre 1645, elle épousa par procuration le roi de Pologne, Wladyslaw IV Wasa. Crut-elle alors que les prières des saintes femmes qui avaient obtenu la guérison de la fille de Philippe de Champaigne, lui avaient également obtenu de Dieu la réussite de cette grande affaire ? Une seule chose est sûre,

(1) *Mémoires de Michel de Marolles*, p. 152-153, à la date de 1644.

(2) Elle essaie même d'y attirer le maréchal de Grammont qui, note le duc d'Aumale, refusait plaisamment de se mettre sous la discipline de M. Singlin (tome V, p. 26, note).

c'est que le janséniste comte de Brégy ayant à offrir au roi Mlle de Longueville, Mlle de Guise et Mlle de Gonzague-Nevers, ne négligea rien de ce qui pouvait faire ressortir les mérites de la princesse de Gonzague. La diplomatie vint ici fortifier le pouvoir des prières et malgré les entraves de toutes sortes apportées à ce mariage, Marie-Louise devint reine. Quelques jours après la cérémonie, toutes ses visites faites, la nouvelle reine de Pologne, « afin de se reposer un peu de la fatigue de toutes ses grandeurs et vaquer à sa piété ordinaire, se retira au Monastère du Port-Royal, où elle acheva de faire sa maison et de donner ordre pour l'équipage de son voyage, à quoy elle avoit déjà travaillé. » (1) Quoi de plus typique que cette retraite à Port-Royal de la reine, au moment où elle entreprend le plus grand voyage qu'elle ait fait de sa vie, où elle va donner ce qui lui reste de jeunesse et d'amour à un maître inconnu et régner sur un peuple redoutable et capricieux. Le choix des personnes de sa maison dut forcément se ressentir quelque peu du lieu où il fut fait. Enfin, la reine quittant la France sous l'impression d'un ultime séjour à Port-Royal, quelle ne devait pas être la force des souvenirs qui la rattacheraient à cette sévère demeure? M. Waliszewski, biographe de Marie de la Grange d'Arquien, pupille de Marie-Louise et future femme du roi Sobieski, n'a guère cru, lui non plus, à la puissance des sentiments jansénistes chez Marie-Louise, dont, il est vrai, il n'a parlé qu'en passant : « Guère de religion, dit-il, en dépit d'une soumission tardive (1643) à la sévère direction de l'abbé de Saint-Cyran et des solitaires de Port-Royal. Ce jansénisme fraîchement acquis ne lui tiendra pas longtemps compagnie en Pologne où les Jésuites dominent » (2). Ce n'est là qu'une apparence.

M. Albert Vandal a dès longtemps (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1883, p. 679) noté l'importance de cette dernière visite de Marie de Gonzague à Port-Royal. La publication polonaise de documents, intitulée *Porto-folio de la reine Louise-Marie*, considère comme des plus vraisemblables une conversation qui aurait eu lieu entre la Mère Angélique et son neveu Le Maistre au sujet de Marie-Louise. La Mère Angélique attribue à la reine ces pa-

(1) *Mémoires de Michel de Marolles*, p. 166, à la date de 1645.
(2) Waliszewski, *Marysienka*, Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski (1641-1716). Paris, Plon, 1898, 383 p. in-8, p. 24.

roles : « Je ne veux rien amasser, car quelque peu que j'aie de bien, si je demeurois veuve, j'en aurois toujours assez pour être reçue par la Mère Angélique à Port-Royal-des-Champs (1) ». L'on serait d'autant moins fondé à s'inscrire en faux contre l'authenticité de tels propos qu'il y a dans les *Lettres de la Révérende mère Marie-Angélique Arnauld, abbesse et réformatrice de Port-Royal* (Utrecht, 1742, 3 vol. in-8°), plus de 300 réponses imprimées d'Angélique Arnauld à la reine de Pologne. L'abbé Bonaventure Racine, théologien appelant du XVIIIe siècle, dans son *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* (Cologne, 1754, p. 354 et suivantes) a affirmé même que Marie-Louise et la Mère Angélique avaient dû échanger plus de 2.000 lettres. Sans s'arrêter à ce chiffre, évidemment exagéré, on peut remarquer qu'après la mort de la mère Angélique (1661), Marie-Louise continua de correspondre avec la sœur de la Mère Angélique, la Mère Agnès, qui lui avait succédé dans la direction de Port-Royal. Quelles qu'aient été les compromissions auxquelles Marie-Louise ait pu être obligée de se livrer avec les Jésuites pour des raisons qui sont du ressort de la politique (2), mais non de la conscience, l'on ne saurait donc considérer le jansénisme de Marie-Louise comme une fantaisie éphémère de grande amoureuse dépitée, comme une sorte de fièvre quarte survenue à une belle dame entre deux premières du Palais Cardinal. En 1656, quand paraissent les *Provinciales*, non seulement donc les héros du jansénisme ne sont pas des inconnus à Varsovie, mais encore les noms de Nicolle, d'Arnauld, de la Mère Angélique sont chers au cœur de la reine de Pologne. Si les couvents, les écoles sont régis par les Jésuites, il y a à la Cour, dans le parti français, des Jansénistes avoués ou secrets et la reine est du nombre.

La correspondance de Pierre Des Noyers, secrétaire des commandements de la Reine, avec son ami l'astronome, Ismaël Bouilliaud, est une mine précieuse de renseignements sur cette question (3). Dès le 17 janvier 1656, il écrit : « Je ne sais si le

(1) « Portofolio Krolowej Maryi Ludwiki czyli zbior aktowurzedowych i innych dokumentow, siegajacych sie do pobytu tej monarchini w Polsce. Edité par Edward Raczynski. Poznan, 1844, 2 vol. in-16, tome Ier, p. 44.

(2) Le duc d'Aumale se contente de dire : « Elle eut à se défaire de son jansénisme, au moins à le dissimuler, lorsqu'elle arriva en Pologne où les Jésuites étaient fort puissants », tome V, p. 26).

(3) Lettres de Pierre Des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne Marie-

jansénisme sera abattu par la censure du livre de M. Arnault. Pour moi, je crois qu'il en sera comme de ces batailles *che guadagna l'una delle due corone*, qui n'est jamais si complète que l'autre ne s'en relève. » Des Noyers, en bon courtisan, est donc janséniste; mais comme Mme de Brégy et comme Marie-Louise, c'est un janséniste modéré, un des politiques, et non l'un des héros du parti. Son éloignement de Paris le met à même de juger froidement et sainement des coups : du reste, il a des correspondants très empressés à l'informer de tout ce qui intéresse le jansénisme, et Bouilliaud ne doit pas être le moins exact. La cinquième *Provinciale* est datée généralement du 20 mars 1656 ; or, Des Noyers écrit déjà le 18 mai : « J'ai la lettre cinquième de la morale des R. P. Jésuites et toutes les autres ; j'avoue que je n'ai pu lire cette dernière sans rire. » Le plus curieux, c'est qu'à cette date Des Noyers n'est pas même à Varsovie : il est à Glogow. La Pologne est alors aux Suédois devant lesquels fuient Marie-Louise et Jean Casimir. Tout ceci n'était pas sans retarder sérieusement les correspondances venues de France : la rapidité avec laquelle le secrétaire de la Reine reçoit les *Provinciales* n'en est que plus remarquable. Le 10 septembre, il écrit encore : « J'ai vu toutes les lettres hormis la dixième (généralement datée du 2 août) dont vous me parlez qui traite des confessions. Je voudrais bien savoir si les R R. P P. n'y ont point fait de réponse et ce qu'ils peuvent dire contre. »

Ici, se produit alors un incident qui fait de la question des *Provinciales* une simple suite à des questions exposées plus haut et relatives elles aussi à Pascal. Huit ans auparavant, les expériences de Torricelli, concernant le vide et la pression de l'air dans le tube barométrique, avaient mis aux prises Pascal et le P. Valeriano Magno, très lancé, comme nous l'avons vu dans la politique et d'ailleurs grand ennemi des Jésuites. A l'époque où les *Provinciales* paraissent en Pologne, Des Noyers reçoit d'Ismaël Bouilliaud son ami — et l'ami de Pascal — une demande de renseignements sur ce Magno ou Magni ; et il répond : « Je ne savais pas que le P. Magni, capucin, eût écrit en France où j'ai envoyé son livre dont vous me parlez, qui n'est pas grand'chose. Les R R. P P.

Louise de Gonzague, princesse de Mantoue et de Nevers, pour servir à l'histoire de la Pologne et de la Suède de 1655 à 1659. Berlin, 1859, Behr, 587 p. in-8°, p. 56, p. 165, p. 244.

Jésuites n'auront pas en lui un ennemi de la force des Jansénistes. » Nombreuses sont les plaquettes ou brochures publiées par Magno avant et après cette date contre les Jésuites et il est grandement regrettable que Des Noyers n'ait pas donné le titre ou la date de celle à laquelle il fait allusion : ce qui est certain, c'est qu'à raison de leur caractère polémique trop personnel et par le fait qu'elles sont écrites en latin, elles n'étaient pas appelées à un succès comparable à celui des *Provinciales*. Il est également hors de doute que l'opinion de Des Noyers est un peu faite des dissentiments anciens qui l'ont séparé de Magno, lors du conflit entre ce dernier et Pascal. La suite de la correspondance Des Noyers-Bouilliaud confirme pleinement cette impression. Le 14 octobre, il écrit de Wolbourg : « Nous avons vu ici la onzième lettre aux R R. P P. Jésuites, mais non pas la dixième. J'écris qu'on me l'envoie. Ces R R. ont une politique plus forte que les Jansénistes ; ainsi les choses sont partagées ; les uns raisonnent mieux pour le ciel et les autres pour le monde. » Des Noyers ne veut donc pas ignorer une seule *Provinciale* ; il juge que, religieusement parlant, les Jansénistes « raisonnent mieux », mais que les Jésuites l'emporteront : c'était voir très juste. Il va, dans une lettre du 4 novembre, jusqu'à prévoir que cette victoire probable des Jésuites n'empêche pas qu'ils aient été atteints dans leurs œuvres vives par les *Provinciales* : « Je ne crois pas que jamais les Jésuites s'accommodent avec les Jansénistes qu'ils pourront peut-être par leur puissance détruire ; mais les écrits des Jansénistes qui demeureront toujours, seront une semence qui pourra, quelque jour, faire bien du mal à la Société. » Voltaire ne dira pas mieux.

En attendant, les sympathies religieuses de Des Noyers pour les Jansénistes, sa foi dans l'accueil que fera la postérité aux *Provinciales*, devraient le rapprocher du P. Valériano Magno hostile aux Jésuites. Précisément il ressort des lettres écrites par Des Noyers, les 10 septembre, 14 et 27 octobre 1656 (1), que Bouilliaud lui demande et redemande sans cesse son avis sur le capucin de Varsovie. Il n'y avait pas d'autre façon de répondre qu'en rappelant d'abord le conflit Pascal-Magni au sujet du vide, conflit que Bouilliaud se fût vite rappelé et qui lui eût donné une juste idée du capucin. Chose curieuse, Des Noyers s'abstient de faire allusion à

(1) Lettres de Pierre Des Noyers, p. 244, 250, 259.

cet incident : « Je connais, dit-il, fort particulièrement le P. Valérien, capucin, et nous nous sommes souvent écrit : s'il entendait le français, je lui aurais envoyé ces lettres (les *Provinciales*) ; elles lui auraient assurément plu ; c'est un esprit présomptueux et tout rempli de la bonne opinion qu'il a de soi-même : si j'avais ici mes livres (d'astrologie), je vous enverrais sa nativité. » Des Noyers se moque du monde : il a joué entre Pascal et Magni le rôle de principal intermédiaire dans la question du vide ; et quand, en pareil cas, on est pressé par un Bouilliaud de dire ce que l'on sait d'un Magni, l'on ne se contente pas de phrases aussi vagues. Si quelqu'un n'entend pas le français et si l'on veut lui faire connaître des ouvrages offrant l'intérêt que présentent *Les Provinciales*, il est très facile de les lui faire traduire ou résumer par un Polonais sachant le français : à la cour comme à la ville, on n'avait en 1656 que l'embarras du choix. Des Noyers ne veut pas qu'on prenne au sérieux un personnage envahissant et louche dont on ne peut jamais savoir s'il serait un collaborateur fidèle ou un ennemi prochain : là est la clef de l'attitude du secrétaire de la reine. On demande à Des Noyers une appréciation, il offre un horoscope. Ce n'est pas de sa part un fait accidentel ; pourtant cette réponse est plus désinvolte que de coutume. Il est résolu d'ailleurs à n'en pas dire plus long, puisque sa dernière réponse à Bouilliaud sera la plus courte de toutes et une véritable fin de non recevoir : « Je vous ai dit mes sentiments sur le P. Valeriano Magno : il ne laissera jamais les bons P. P. Jésuites en repos. » Si Bouilliaud semble avoir désiré grandement des preuves circonstanciées, à l'appui de ce dire, en l'absence de preuves, l'affirmation devait du moins lui plaire.

Pourquoi, en effet, Bouilliaud s'informe-t-il près de Des Noyers de la personne du P. Magno ? Pourquoi s'en informe-t-il à l'occasion de l'apparition des *Provinciales* ? L'on est à se demander si Pascal n'est pas précisément derrière Bouilliaud, et l'on est fort tenté d'y croire, si l'on rapproche certaines dates. A une première question de Bouilliaud au sujet du Père Magno, Des Noyers répond entre le 10 et le 27 septembre 1656 ; à la dernière, il répond le 27 octobre. Or, Pascal parlera du capucin varsovien dans sa quinzième *Provinciale*, datée généralement du 25 novembre et il en parlera comme d'un homme qui livre en même temps que lui le bon combat. Il est de toute évidence cependant que Pascal n'a

pu oublier son différend avec Magno et qu'il ne peut entrer dans ses vues de glorifier un homme dont il croyait avoir eu gravement à se plaindre. Le peu de loyauté dont Magno avait fait preuve vis-à-vis de Pascal, exposait ce dernier au danger de se voir désavoué par le capucin, si sa fantaisie ou son intérêt lui en faisaient un devoir ; il fallait donc que Pascal pût, dans sa lutte contre les Jésuites, compter sur Magni comme sur un homme engagé au point de ne pouvoir reculer et de ne pouvoir chanter aucune vilaine palinodie. Pascal avait donc besoin d'être documenté sur l'homme, sur le polémiste et le théologien, le savant lui ayant jusque-là inspiré la méfiance la plus justifiée. Les renseignements fournis par Des Noyers à Bouilliaud sont plutôt maigres, mais les affirmations de Des Noyers étaient très catégoriques : Pascal avait des raisons de croire le terrain solide, il pouvait croire sincère la phobie de Magni à l'égard des Jésuites. M. Mathieu attaquant Pascal il y a quelques années, a bien vu ce côté de la physionomie de Magni disant « à qui voulait l'entendre que le but de sa vie était de faire excommunier la Société de Jésus en même temps qu'Aristote ». Pascal cite donc hardiment le P. Magni.

Il s'agit dans ce passage de l'habileté avec laquelle les Jésuites manient la calomnie. « Il n'y a sorte de calomnie que vous n'ayez mise en usage, reproche-t-il à ses adversaires. Jamais la maxime qui l'excuse ne pouvait être en meilleure main. Mais celles-là sont trop aisées à détruire et c'est pourquoi vous en avez de plus subtiles où vous ne particularisez rien, afin d'ôter toute prise et tout moyen d'y répondre, comme quand le père Brisacier dit : « Que ses ennemis commettent des crimes abominables, mais qu'il ne les veut pas rapporter. » Ne semble-t-il pas qu'on ne peut convaincre d'imposture un reproche si indéterminé ? *Un habile homme* néanmoins en a trouvé le secret et c'est encore un capucin, mes pères. Vous êtes aujourd'hui malheureux en capucins et je prévois qu'une autre fois vous le pourriez bien être en bénédictins. Ce capucin s'appelle *le père Valérien, de la maison des comtes de Magnis* ». Pascal en présentant Magni comme un habile homme ne se compromettait pas beaucoup ; sa conviction à ce sujet datait de longtemps ; mais il devait trouver mieux comme louange : « Vous apprendrez, continue-t-il, comment il répondit à vos calomnies. » Il avoit heureusement réussi à la conversion du prince Ernest, landgrave de Hesse-Rheinsfelt. Mais vos pères, comme

s'ils eussent eu quelque peine de voir convertir un prince souverain sans les y appeler, firent incontinent un livre contre lui (car vous persécutez *les gens de bien* partout), où, falsifiant l'un de ses passages, ils lui imputent une doctrine hérétique. Ils firent aussi courir une lettre contre lui, où ils disaient : « O que nous avons de choses à découvrir, *sans dire quoi*, dont vous serez bien affligé ! Car si vous n'y donnez ordre, nous serons obligés d'en avertir le pape et les cardinaux. » Cela n'est pas maladroit ; et *je ne doute point*, mes pères, *que vous ne leur parliez ainsi de moi* : mais prenez garde de quelle sorte il y répond dans son livre imprimé à Prague l'année dernière (p. 112 et suivantes) : « Que ferai-je, dit-il, contre ces injures vagues et indéterminées ? Comment convaincrai-je des reproches qu'on n'explique point ? En voici néanmoins le moyen. C'est que je déclare hautement et publiquement, à ceux qui me menacent, que ce sont des imposteurs insignes, et de très habiles et impudents menteurs, s'ils ne découvrent ces crimes à toute la terre. Paroissez donc, mes accusateurs, et publiez ces choses sur les toits, au lieu que vous les avez dites à l'oreille et que vous avez menti en assurance en les disant à l'oreille. Il y en a qui s'imaginent que ces disputes sont scandaleuses. Il est vrai que c'est exciter un scandale horrible que de m'imputer un crime tel que l'hérésie et de me rendre suspect de plusieurs autres. Mais je ne fais que remédier à ce scandale en soutenant mon innocence. »

« En vérité, mes pères, vous voilà malmenés et *jamais homme n'a été mieux justifié*. Car il a fallu que les moindres apparences de crime vous aient manqué contre lui, puisque *vous n'avez point répondu à tel défi*. Vous avez quelquefois de fâcheuses rencontres à essuyer, mais cela ne vous rend pas plus sages. Car quelque temps après, vous l'attaquâtes encore de la même sorte sur un autre sujet, et il se défendit ainsi de même (p. 151) en ces termes : « Ce genre d'hommes qui se rend insupportable à toute la chrétienté aspire, sous le prétexte des bonnes œuvres, aux grandeurs et à la domination, en détournant à leurs fins presque toutes les lois divines, humaines, positives et naturelles. Ils attirent par leur doctrine, ou par crainte ou par espérance, tous les grands de la terre, de l'autorité desquels ils abusent pour faire réussir leurs détestables intrigues. Mais leurs attentats, quoique si criminels, ne sont ni punis, ni arrêtés : ils sont récompensés au contraire et ils les com-

mettent avec la même hardiesse que s'ils rendoient un service à Dieu. Tout le monde le reconnoît, tout le monde en parle avec exécration ; mais il y en a peu qui soient capables de s'opposer à une si puissante tyrannie. C'est ce que j'ai fait néanmoins. J'ai arrêté leur imprudence et je l'arrêterai encore par le même moyen. Je déclare donc qu'ils ont menti très impudemment. Si les choses qu'ils m'ont reprochées sont véritables, qu'ils les prouvent ou qu'ils passent pour convaincus d'un mensonge plein d'imprudence. Leur procédé sur cela prouvera qui a raison. Je prie tout le monde de l'observer et de remarquer cependant que ce genre d'hommes qui ne souffrent pas la moindre des injures qu'ils peuvent repousser, font semblant de souffrir très patiemment celles dont ils ne peuvent plus se défendre et couvrent d'une fausse vertu leur véritable impuissance. C'est pourquoi j'ai voulu si vivement irriter leur pudeur afin que les plus grossiers reconnaissent que, s'ils se taisent, leur patience ne sera pas un effet de leur douceur, mais du trouble de leur conscience. » Voilà ce qu'il dit, mes pères, et il finit ainsi : « Ces gens-là dont on sait les histoires par tout le monde, sont si évidemment injustes, et si insolens dans leur impunité, qu'il faudroit que j'eusse renoncé à Jésus-Christ et à son Eglise, si je ne détestois leur conduite et même publiquement, autant pour me justifier que pour empêcher les simples d'en être séduits. » Mes révérends pères, il n'y a plus moyen de reculer. Il faut passer pour des calomniateurs convaincus et recourir à votre maxime, que cette sorte de calomnie n'est pas un crime. *Ce père a trouvé le secret de vous fermer la bouche* ; c'est ainsi qu'il faut faire toutes fois que vous accusez les gens sans preuve. On n'a qu'à répondre à chacun de vous comme le père capucin : *Mentiris impudentissime.* »

Des Noyers a envoyé en France *un livre de Magno* : il est regrettable qu'il ne se soit pas exprimé assez clairement pour que nous puissions voir si c'est celui auquel Pascal a fait ces emprunts ; il est regrettable que nous ne sachions pas avec certitude si c'est à Bouilliaud qu'il l'a envoyé. D'autre part, Magno a écrit en France pendant la publication des *Provinciales* et au sujet des Jésuites, semble-t-il : à qui a-t-il bien pu adresser ses lettres et ses brochures ? à une personne ayant habité Varsovie peut-être, à un ami des Jansénistes, de Pascal assurément ? En tout cas, Des Noyers et Bouilliaud sont deux points de repère fort intéressants pour qui

voudrait étudier la méthode de documentation de Pascal dans les *Provinciales*. L'étendue des citations faites par Pascal, le peu d'hésitation qu'il met à ranger Magni parmi « les gens de bien », le fait qu'il se croit associé plus ou moins à Magni dans les calomnies servies par les Jésuites au pape et aux cardinaux : tout ceci atteste jusqu'à quel point Pascal a dépouillé le vieil homme et combien le souvenir d'une querelle scientifique est de peu de poids, lorsqu'il s'agit pour lui de la foi et de la morale à défendre.

Chose étrange : Des Noyers qui réclamait à cor et à cri la dixième *Provinciale*, cesse à partir de novembre d'entretenir Bouilliaud des *Provinciales* : dans la dixième cependant il n'était question que d'Escobar, de Diana, Hartado, Vasquez, Sanchez, des P. P. Bauny, Annat, Pinterau, Le Moine et A. Sirmond, vagues et lointains Espagnols, Français cantonnés dans la casuistique, tous gens peu connus de Des Noyers et des Polonais. L'enthousiasme du secrétaire des commandements de la reine de Pologne pour les *Provinciales* est tombé brusquement après la lecture de la quinzième où il est parlé de Magno : il avait l'antipathie plus tenace que Pascal ; il est vrai qu'il ne se croyait pas tenu de défendre la foi et la morale outragées et de sacrifier à cette œuvre sainte ses ressentiments personnels. Impossible d'ailleurs d'admettre que les Jésuites polonais l'auraient entre octobre et novembre entraîné sur quelque chemin de Damas, d'où il serait revenu leur ami. Des Noyers continue et continuera longtemps encore à admirer l'activité des Jésuites sans estimer leurs principes. Le 1er mars 1658, il écrira : « Les P. P. J... seront cause que nous ne prendrons pas Riga : leurs procédés ou leur zèle étaient et violents et inconsidérés en ce pays-ci. » Voilà pour la politique. Le 17 mars, il observe : « Je trouve les R. R. P. P. peu prudents d'avoir donné prise à leurs adversaires par l'apologie des casuistes ; ils feront voir qu'ils ont triomphé mal à propos. » Voilà pour la morale. Le 27 septembre 1659, il pronostique : « Je vois que les RR. PP. Jésuites auront pour le moins autant d'affaires avec les curés qu'avec les Jansénistes : ils sont de l'humeur des Suédois qui ne veulent rien relâcher (1). » Voilà pour leur œuvre de pacification dans l'Eglise. Des Noyers reste donc hostile aux Jésuites. Tout ceci fait planer un certain mystère sur

(1) Lettres de Pierre Des Noyers, p. 386, 390.

son antipathie persistante à l'égard de Magno. Et ce mystère ne semble pouvoir cacher que le souvenir d'un mauvais tour de Magno auquel Des Noyers se serait inconsciemment associé en bonne dupe. Des Noyers avertissant le P. Mersenne des entreprises scientifiques de Magno et s'apercevant, à la fin du conflit Pascal-Magno, qu'il a été l'artisan involontaire de l'intrigue qui avait failli mettre Magno au premier rang des savants de l'Europe, n'a pu se pardonner sa naïveté : il pouvait encore moins la pardonner à Magno. L'amour-propre de Pascal n'avait pas subi la même humiliation, puisqu'il avait obtenu gain de cause près de l'opinion européenne ; et, depuis lors, il avait envisagé les triomphes mondains, scientifiques même avec un détachement croissant.

Une fois encore, une vision de Pologne traversera son esprit hanté par les leçons divines qui émanent des catastrophes humaines ; une phrase des *Pensées* donne à croire que les malheurs éprouvés par la reine Marie-Louise sont devenus pour lui des sujets de méditation : « Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, aurait-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asile au monde? » Par cette apostrophe, Pascal veut, comme s'y plaira plus tard Bossuet, nous faire méditer sur l'instabilité des fortunes humaines les plus solides en apparence, sur la soudaineté des coups dont Dieu frappe volontiers les têtes couronnées, sur les coïncidences surprenantes par lesquelles il nous étonne et nous confond. Ses préoccupations sont exclusivement d'ordre moral, religieux, mystique. Les exemples qu'il a choisis sont ceux qu'il a eus sous les yeux. Il ne les a pas empruntés au passé, parce qu'il veut nous faire entendre cette vérité qui échappe aux Pyrrhoniens : Dieu ne cesse de faire des miracles sous nos yeux et de nous prodiguer ses enseignements. Ce qui nous empêche d'en être éblouis, c'est notre peu de foi.

Or, le rapprochement qu'il fait entre les trois souverains précités, contient une supposition inadmissible : le concours le plus heureux de circonstances n'eût pu assurer à personne, à la fois l'amitié de ces trois personnages à l'époque où ils étaient en état d'offrir « retraite ou asile » à des politiques ou à des penseurs persécutés. Le roi d'Angleterre est évidemment Charles Ier qui, devenu roi en 1625, est livré par les Ecossais au Parlement en 1647 et exécuté en 1649. Le roi de Pologne est assurément Jean Casimir, élu en 1648 et chassé quelque temps de son royaume en

1656, après une série de combats sanglants, devant Varsovie. La reine de Suède ne peut être que Christine, montée sur le trône en 1632, et qui abdiqua en 1654. Si Charles Ier et Christine ont régné simultanément, il n'en est pas de même de Charles Ier et de Casimir. Toutefois, il y a entre ces trois noms, une association d'idées qui ne tient pas tout entière dans l'analogie des situations et des déchéances : Charles Ier est le mari d'Henriette de France et les Français trouvent à sa cour un accueil si exempt de tous ennuis, qu'Henriette, — dévote catholique — peut s'entourer de vingt prêtres français de l'Oratoire, dont le futur cardinal de Bérulle, et cela, sans que Charles s'émeuve nullement des hauts cris poussés par les puritains anglais. Jean Casimir est le second mari de Marie-Louise de Gonzague, reine entourée de religieuses et de prêtres français, protectrice de Saint-Amant, amie de Mme de Motville.

Christine est la princesse qui fait venir deux fois près d'elle Descartes et eût appelé également volontiers Gassendi : Il est à remarquer qu'il ne s'agit que de souverains chez lesquels des Français eussent été assurés de trouver « retraite et asile », et surtout, que Marie-Louise de Gonzague fut la femme de Wladyslaw IV, c'est-à-dire du frère et prédécesseur de Jean Casimir. De 1645, date de son premier mariage, à 1647, date de la chute de Charles Ier, elle a régné en même temps que ce prince et que Christine ; elle a vu les malheurs de 1656 et c'est elle qui a été l'âme de la résistance aux Suédois, elle qui a su empêcher que la perte du royaume fût définitive, elle qui, au point de vue « retraite et asile » pour les Français, fait le pont entre les règnes de Wladyslaw et de Jean Casimir. A la vérité, Pascal n'a pas dit « la reine de Pologne », mais le roi. En ce cas, il eût aussi bien pu dire « la reine d'Angleterre » et Bossuet a tiré d'assez beaux effets de la même idée en faisant l'oraison funèbre d'Henriette. D'ailleurs, la reine de Pologne, femme d'un prince élu, avait en fait un rôle constitutionnel moindre que celui de la reine d'Angleterre qui donnait du moins un roi aux Anglais. Si Pascal a dit « le roi d'Angleterre », il devait à plus forte raison dire « le roi de Pologne » : cela ne l'empêchait nullement de penser avant tout à Henriette de France et à Marie de Gonzague. Enfin Pascal savait par Descartes l'estime en laquelle Christine semblait tenir les hommes de mérite et il était entré personnellement en correspondance avec la reine. Il savait

par le chevalier de Méré qui avait voyagé en Angleterre, comment on était reçu en ce pays. Il serait étrange qu'il eût accolé le roi de Pologne aux deux autres souverains, sans avoir eu des raisons particulières de savoir comment on y était reçu, ou tout au moins défendu, quand on était Français. Son différend avec le P. Valeriano Magno n'est peut-être pas étranger à cette association de noms et d'idées : si le secrétaire des commandements de la reine avait alors pris parti pour Pascal contre Magno, ce ne pouvait être à l'insu de la reine ou contre son gré. Si Des Noyers, « homme très savant et très digne de la place qu'il occupe auprès de cette grande reine » (Pascal), a, jusqu'à la quinzième *Provinciale*, été un admirateur et un propagateur des fameuses lettres, Pascal n'a guère pu l'ignorer et n'a guère pu se dispenser d'en reporter quelque peu le mérite sur Marie-Louise elle-même. On a souvent, dans ces dernières années, élevé des doutes sur la puissance de la mémoire jusqu'alors reconnue à Pascal : il faut s'avouer du moins qu'il lui en restait encore assez en écrivant ses *Pensées* pour rendre un hommage discret à la puissante et discrète protectrice des *Provinciales* en Pologne.

par le chevalier de Méré qui avait voyagé en Angleterre, comment on était reçu en ce pays. Il serait étrange qu'il eût accolé le roi de Pologne aux deux autres souverains, sans avoir eu des raisons particulières de savoir comment on y était reçu, ou tout au moins défendu, quand on était Français. Son différend avec le P. Valeriano Magno n'est peut-être pas étranger à cette association de noms et d'idées ; et si le secrétaire des commandements de la reine avait alors pris parti pour Pascal contre Magno, ce ne pouvait être à l'insu de la reine ou contre son gré. Si Des Noyers, « homme très savant et très digne de la place qu'il occupe auprès de cette grande reine » (Pascal), a, jusqu'à la quinzième *Provinciale*, été un admirateur et un propagateur des fameuses lettres, Pascal n'a encore pu l'ignorer et n'a guère pu se dispenser d'en reporter quelque peu le mérite sur Marie-Louise elle-même. On a souvent, dans ces dernières années, élevé des doutes sur la puissance de la mémoire jusqu'alors reconnue à Pascal : il faut avouer du moins qu'il lui en restait encore assez en écrivant ses *Pensées* pour rendre un hommage discret à la puissante et discrète protectrice des *Provinciales* en Pologne.

LA FONTAINE ET SOBIESKI

« La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
Allons là »,

fait dire La Fontaine à l'Homme qui court après la Fortune. Surate est plus éloignée de Paris que Château-Thierry ne l'était du château de Vaux, et il n'existait alors aucune « Peninsular and Oriental Company » qui pût mettre ses puissants vapeurs au service des jeunes gens pressés en quête d'un Eldorado. Cependant, ce grand voyage n'est pas le seul qu'entreprenne notre aventurier peu averti :

« On lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court. »

A la vérité, il en revient vite :

« Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol avait été. »

Il n'en reste pas moins acquis qu'on voyage beaucoup en compagnie de La Fontaine, et que l'on ne s'y contente pas de l'innocent et traditionnel cabotage autour des rivages hellènes ou troyens auquel se livraient alors presque exclusivement les poètes classiques, avec la permission de Neptune ou de Calchas, dans la nef d'Ulysse ou la galère des Argonautes. Bêtes et gens, êtres inanimés et esprits follets y satisfont leurs goûts itinérants, et cela dans les pays les plus éloignés et les moins classiques du monde. Un esprit follet,

« près du Gange autrefois,
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeoïs.
. . . .
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était, on vous le fit Lapon. »

L'Hindoustan obsède La Fontaine, et s'il n'en est ni le Leconte de Lisle, ni le Rudyard Kipling, du moins le Gange, le Mogol et les Bramins ne lui semblent-ils pas plus indignes de son estime que le Tibre, Alexandre ou messire Jean Chouart. D'ailleurs, il n'est pas de ces exclusifs qui s'identifient avec un pays ou un site : c'est toujours et partout Polyphile. Lorsqu'après Icare, mais avant Blériot, Conneau ou Védrines, sa tortue fait ses expériences aéronautiques dans un aéroplane actionné par deux canards, c'est vers l'Amérique qu'elle se dirige. Lorsqu'il s'agit de chercher de « vrais amis », La Fontaine franchit l'ithsme de Suez, traverse la Mer Rouge, passe sans relâcher devant la côte des Somalis, brûle Zanzibar et ne s'arrête qu'en face de Madagascar, parmi les nègres de la côte orientale de l'Afrique au Monomotapa. Tout le monde mulsuman parade gravement dans ses fables, depuis le Grand Seigneur et ses bassas ou pachas, jusqu'à Mahomet et ses dervis. Il y grouille aussi toute une population bigarrée et un peu louche de Levantins, de Turcs, de Grecs. Nous ne parlerons pas du « paysan du Danube » ; il remonte à Marc-Aurèle, c'est trop ancien. Mais il y a « les deux chèvres » dont les caprices nous mènent avec Louis le Grand et Philippe IV « dans l'île de la Conférence », sur cette Bidassoa dont Loti devait plus tard aimer les rives. Mais il y a surtout l'Angleterre où La Fontaine, à l'âge de 66 ans, projetait d'aller retrouver la duchesse de Bouillon et Saint-Evremond, où même, semble-t-il, le manque d'argent seul l'empêcha de se rendre. Il y a l'Angleterre sur laquelle La Fontaine, entretenant M. de Barillon du « pouvoir des fables », risque un coup d'œil évocateur d'une entente cordiale, ce qui, en son temps comme au nôtre, n'était pas sans offrir quelque intérêt d'actualité.

Il y a enfin toute une pleine arche de Noé d'animaux grands et petits, farouches ou timides, odieux ou plaisants, lions, tigres, léopards ou gazelles, serpents, dromadaires, singes ou éléphants, qui tout en faisant de nous les confidents de leurs peines ou les

juges de leurs conceptions philiosophiques, ne nous permettent pas d'oublier des pays d'un lointain exotisme et font de Lafontaine autre chose qu'un Champenois très parisien qui a voyagé jusqu' « au fond de l'Auvergne », autre chose que le Français un peu trop uniquement amoureux de la France, dont Taine nous a tracé la silhouette artistement simplifiée. La Fontaine n'est pas un humoriste en voyage, comme Cyrano, dans les pays de la Lune et du Soleil ; ce n'est pas davantage un philosophe du XVIIIe siècle qui imagine des Salentes à la Rousseau chez les Abénakis ou les Topinambous. C'est le curieux de réalités, qui trouva tant de choses intéressantes autour de lui qu'il n'eut le loisir de voir ni le monde entier, ni même la France entière ; mais qui eût pris plaisir à voir défiler l'univers devant lui, comme à s'entendre conter « Peau d'âne », et qui souvent trouvait dans de joyeuses échappées vers les mondes étrangers les mêmes délicieux passetemps que lui procurait le spectacle de la société française. Encore une fois, c'est Polyphile.

Un beau jour, un roi, ou plutôt un futur roi de Pologne lui étant tombé sous la main, il n'a pas cru devoir nous laisser ignorer ce qu'il en avait fait : comme ce roi était un beau soldat, il l'a campé en bataille, face à la théorie des animaux-machines de Descartes, comme un argument suprême, l'*ultima ratio* d'un poète bien XVIIe siècle. Sobieski accourant à la rescousse, non point contre le Turc, mais contre Descartes, à l'appel non de quelque voïévode, mais de La Fontaine : c'est peut-être là un paradoxe étrange ; mais le XVIIe siècle est, plus qu'on ne croit, riche de telles surprises.

C'est dans le *Discours à Mme de la Sablière* que l'on peut lire cet appel de La Fontaine à Sobieski. Quand le poète philosophe a exposé, avec son habituelle ironie, comment un animal est en tout identique à une montre ; quand il a bien réfuté cette théorie par l'exemple du « vieux cerf et de dix cors », de la perdrix qui « voit ses petits en danger et n'ayant qu'une plume nouvelle », des castors dont nous admirons les travaux :

> « Qui des torrents grossis arrêtent le ravage »,

il abandonne tout à coup la vieille cynégétique française et l'histoire naturelle, pour passer d'un bond léger dans l'actualité politique, s'abriter derrière le royal chasseur d'hommes et de bêtes

qu'était Sobieski et lui faire porter le dernier coup à la pontifiante erreur cartésienne.

« Que les castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant.
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman ;
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc...

Ce sont là sans doute de beaux vers claironnants comme Lafontaine en savait faire à l'occasion, des vers que Boileau lui eût enviés et que sans doute le vieux Corneille n'a point méprisés, s'il les a lus. Mais qu'en faut-il penser ? Quels rapports ont pu exister entre le héros et le fabuliste ? Les éditeurs de La Fontaine n'hésitent généralement pas à affirmer dans leurs notes que Sobieski « ayant passé quelque temps à Paris, rechercha la société de Mme de la Sablière chez laquelle La Fontaine le vit souvent ». Le roi polonais aurait donc joué les ducs du Nord un siècle avant Paul Ier ou Stanislas Auguste Poniatowski, dans un salon qui fut l'ébauche sans prétention des bodinières scientifiques ou philosophiques créées par Mme Geoffrin et ses pareilles. Malheureusement, les historiens, tant français que polonais, ne mentionnent la présence de Sobieski à Paris que de 1646 à 1647 et Mme de la Sablière,

« cette savante
Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente »

ne connaissait à cette date ni Roberval, ni Sauveur, ni La Fontaine et pour cause. Entre Sobieski, qui avait dix-huit ans, et La Fontaine qui touchait à vingt-six, la future de Mme de la Sablière, qui avait au maximum seize ans, dix selon certains biographes, ne put évidemment prétendre au rôle si flatteur qui lui est attribué.

Nous contenterons-nous donc de voir dans les vers de La Fontaine sur Sobieski, quelques phrases poétiques sans portée et sans fondement réel ? Les poètes, les classiques surtout, passent volontiers pour se moquer en vers de la vérité et de leurs lecteurs : plus d'un fut coutumier du fait. Avec son « Jamais un roi ne

ment » La Fontaine a tout l'air de se gausser de nous et de traiter Sobieski en vulgaire Jupin, auquel les simples mortels attribuent la paternité de leurs propres mensonges, tout en le louant d'être un dieu de vérité. Si les rois ne mentent pas, ou si du moins Sobieski n'a pas menti, La Fontaine a pu le faire pour lui : et c'est sans importance. Les poètes, sans doute, ne disent pas de mensonges, c'est trop vilain ; mais ils admettent sans se gêner certaines fictions et les fictions ont de tout temps passé, à tort ou à raison, pour de fort jolies choses. Peut-être donc Sobieski est-il ici une fiction ? Cette solution élégante et rapide en sa simplicité peut à la rigueur séduire des lecteurs peu familiarisés avec le langage habituellement si précis de La Fontaine ; et des Polonais fort sérieux n'ont pu, en lisant les vers du fabuliste, retenir le sourire condescendant qu'ont naturellement en tous pays les esprits scientifiques au service des diseurs de périphrases et des inventeurs de fictions. La Fontaine mérite plus de confiance et au risque de procurer à ses joyeuses mânes le malin plaisir de nous avoir fait trop présumer de sa sincérité, nous oserons, en vue de le justifier, nous livrer au petit jeu des hypothèses.

En 1646, La Fontaine n'avait encore rien publié, Sobieski n'avait encore rien fait qui pût révéler en lui un héros : Sobieski n'avait donc nulle raison littéraire de chercher à connaître La Fontaine. D'autre part, en 1645, Paris avait vu et La Fontaine avait pu voir, à l'occasion du mariage de Marie-Louise de Gonzague, une députation polonaise nombreuse et offrant un coup d'œil si pittoresque, qu'après cela, les deux frères Sobieski arrivés à Paris en étudiants pouvaient parfaitement passer inaperçus. Des circonstances toutes fortuites seules eussent donc pu amener un rapprochement entre ces deux grands hommes en mal l'un d'héroïsme, l'autre de poésie.

Faudrait-il donc admettre qu'ils se sont connus plus tard, soit qu'ils aient correspondu à l'époque où ils étaient l'un et l'autre devenus célèbres, soit qu'ils aient eu quelque ami commun ? La Fontaine s'apprêtant à présenter son argument le plus topique contre Descartes écrit sans doute : « Je le tiens d'un roi plein de gloire. » Mais il ajoute : « Je vais citer un prince aimé de la Victoire. » Citer pourrait fort bien s'appliquer à un écrit ou à une lettre. Hypothèse purement gratuite ! Personne, pas même M. Korzon, l'historien-né de Sobieski, ne connaît quoi que ce soit qui puisse passer

pour un fragment de correspondance entre La Fontaine et Sobieski, l'un de ses proches ou de ses familiers. Et qu'est-ce donc qui eût valu avant 1679 (date présumée de la première publication du *Discours à Mme de la Sablière*) une telle renommée à La Fontaine hors de France, quand, à Paris même, on voyait tout au plus en ce poète un second Marot ?

Une femme, par contre, une de ces grandes amoureuses comme La Fontaine aimait à en fréquenter, la propre femme de Sobieski, Marie-Casimire d'Arquien ou plutôt Marysienka, a pu rencontrer le bonhomme une première fois en 1663, c'est-à-dire à une date antérieure à son mariage avec Sobieski, et plus tard encore, en 1668, c'est-à-dire à un moment où le poète était déjà fort connu et où Sobieski était à la fois grand maréchal du royaume et heureux époux de Marysienka. En 1668, La Fontaine, auteur de l'*Élégie aux Nymphes de Vaux*, de la *Joconde*, du *Songe de Vaux*, des *Arrêts d'Amour*, des *Amours de Mars et de Vénus*, de deux volumes de contes, est l'ami de Molière, de Chapelle, de Furetière, de Boileau et de Racine ; il est, de plus, le « gentilhomme servant » d'Anna Mancini, duchesse de Bouillon et de Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans. A la même date, Mme Sobieska venait de faire ses couches en France et Louis XIV, assisté d'Henriette de France, veuve de Charles Ier, avait, au débotté, après avoir conquis la Franche-Comté, tenu sur les fonts baptismaux Jacques Sobieski, le premier né du grand maréchal de Pologne. Les Nevers, la Palatine ont pu servir d'intermédiaire entre Mme Sobieska et le « domestique » des maisons de Bouillon et d'Orléans. Ces suppositions, encore une fois, sont d'une criante invraisemblance : la duchesse de Bouillon, quoique jeune, est une frondeuse attardée ; Marguerite de Lorraine recevra chez elle la trop belle Mlle Poussay, écartée de la cour par Mme de Montespan. Or. Mme Sobieska est avant tout à Versailles pour tirer de Louis XIV tout ce qu'elle pourra obtenir de titres honorifiques en France et de secours politiques en Pologne, et non pour nouer des relations avec les grandes dames qui boudent l'entourage du grand roi, encore moins pour s'entretenir avec le trop fidèle ami de Fouquet, avec le négligent maître des eaux et forêts que Colbert, en 1666, honorait de vertes semonces, adressées par voie administrative. De plus, en admettant qu'un hasard eût rapproché La Fontaine et Marysienka, l'on se figure difficilement cette dernière oubliant la po-

litique pour Descartes et les animaux-machines. Et si, même, cette déjà « presque reine » avait condescendu jusqu'à parler philosophie et histoire naturelle avec le poète, comment cet éternel amoureux, qui avait toujours un madrigal prêt pour une princesse, une maîtresse royale ou une chambrière, n'a-t-il pas fait, d'un mot, allusion à l'altière et capiteuse beauté qui se faisait près de lui le truchement de Sobieski ? La Fontaine, c'est l'homme pour lequel un nom de femme, en tête d'une pièce de vers ou au cours même d'une poésie, vaut le plus beau vers du monde. Non seulement Mme de la Sablière, Mme de la Mésangère ou la duchesse de Bouillon, ses ordinaires protectrices, en savent quelque chose, mais encore il en arrive tout autant à Mlle de Sévigné et à Mme de Montespan avec lesquelles il dut être assez peu familier, et à bien d'autres avec lesquelles il dut être assez peu familier, et à bien d'autres avec lesquelles il le fut un peu trop. Et il n'aurait pas eu un vers pour cette Marysienka dont l'invraisemblable fortune étonnait la France et la Pologne, et cela lorsqu'elle était devenue la reine Marie-Casimire de Pologne ! Cela ne ressemble guère à La Fontaine, il faut se l'avouer.

Quant à chercher ailleurs un ami de La Fontaine, ou un ami de ses amis qui ait été celui de Sobieski, il n'y faut pas songer. Sans doute, avec son petit air de n'y pas toucher, La Fontaine est un très répandu dans le monde et Polyphile, à force d'aimer tout le monde, avait autant d'amis que personne au xviie siècle ; mais tout ceci devient bien problématique et nous éloigne fort du : « Je tiens d'un roi ». Les comtes de Guiche et de Louvigny, fils du maréchal de Grammont, qui ont assiégé Glukowa, franchi la Desna et le Borysthène en attendant de passer le Rhin ; les ambassadeurs de France, Bonzi, évêque de Béziers, et Forbin Janson, évêque de Marseille, dont les démêlés avec M. de Grignan nous rapprochent de Mme de Sévigné, c'est-à-dire de La Fontaine ; le duc d'Enghien dont la cousine, Eugénie de Mailly-Lescaris, était la femme du chancelier de Lithuanie, Christophe Paz ; M. Germain, médecin de la reine Marie-Louise de Pologne, tels sont à peu près tous les intermédiaires possibles entre Sobieski et La Fontaine. Et vraiment il faudrait une bonne volonté quelque peu téméraire pour baser un raisonnement quelconque sur d'aussi improbables possibilités de relations ainsi entreprises.

Il ne nous reste donc qu'à revenir sur l'hypothèse d'une rencontre

entre Sobieski et La Fontaine de juin 1646 à mai 1647. A cette date, La Fontaine était déjà bien Parisien. Il avait vingt-cinq ans : après être entré à 19 ans comme novice chez les pères de l'Oratoire à Juilly, il était passé dans un autre noviciat à Paris, puis il était revenu dans cette ville comme étudiant en droit et même, semble-t-il, comme avocat au Parlement en compagnie de Maucroix, baguenaudant sans cesse et travaillant peu ou point. En 1644, à la vérité, il avait repris le chemin de Château-Thierry ; mais de 1644 à 1647, mille prétextes le ramènent fréquemment à Paris, mille prétextes dont la plupart sont des passionnettes ou des aventures. Et sans doute, à l'époque du séjour de Sobieski à Paris, il est grandement question de marier La Fontaine ; le contrat de mariage sera même signé le 10 novembre 1647 et la cérémonie dut avoir lieu auparavant. Mais il y avait loin de juin 1646 et même de 1647 à novembre de la même année. De plus, La Fontaine n'était pas homme à se préparer au mariage en chevalier qui passe sa veillée d'armes dans un jeûne religieux et continent. Peu de jours avant ses noces, si nous en croyons les papiers du bon Maucroix,

> « M. de Lafontaine,
> Caressant un soir Mimi,
> Disait : « Vos fièvres quartaines... »

Et les caresses étaient si expressives que les imprimeurs n'ont pu se résoudre à nous donner la suite de ce morceau de littérature plus qu'érotique. Encore, si la fiancée qu'on lui offrait, eût pu prétendre à quelque ascendant sur lui ! Mais M. Henri Régnier, dans sa belle édition de La Fontaine, nous a fait remarquer que Mme de La Fontaine, née le 26 avril 1633, avait moins de quinze ans le jour où elle signa son contrat de mariage, c'est-à-dire environ quatorze dans le moment qui nous occupe. Et La Fontaine, qui se mariait sans enthousiasme, multipliait les voyages à Paris.

A Château-Thierry, il fréquentait des officiers assez inflammables et parfois épris de poésie. Lorsque l'abbé d'Olivet nous conte l'anecdote du jeune officier déclamant une ode de Malherbe dans un salon de Château-Thierry devant La Fontaine, pour qui c'était une révélation, nous sommes en droit de penser que d'Olivet se trompe et qu'alors La Fontaine avait lu Malherbe depuis longtemps. Mais ce serait pas une raison pour nier l'existence de l'officier et le commun enthousiasme des deux jeunes gens. A Paris,

plus encore qu'à Château-Thierry, ce fut chose facile à La Fontaine de rencontrer de ces militaires dont le lyrisme mi-précieux, mi-bravache, fleurait le parfum des ruelles ou les relents de corps de garde. Des mousquetaires de ce temps, l'on ne saurait dire s'ils étaient plus aventureux, plus promptement amoureux ou plus lettrés : Mascarille et Aramis n'en seront pas les seuls exemples. Quant à Scudéry et à Cyrano, l'on sait qu'ils n'avaient pas attendu jusqu'en 1646 pour se distinguer dans tout les sports littéraires, guerriers et amoureux. Sobieski, mousquetaire lui-même, épris d'aventures et de belles lettres, semble avoir eu à son compte plus d'une fredaine.

Un certain Brisacier, fils d'un maître des comptes, osera plus tard se dire le fils de Sobieski : celui-ci, devenu roi, ne se rappellera plus rien, mais avouera que « comme dans le temps de ses premiers voyages en France, il avait eu commerce avec plusieurs femmes de moyenne vertu, il était possible que... ce... fût vrai (1). » Tout ceci, à vrai dire, serait fort peu de chose, et d'une identité de mœurs, l'on ne saurait conclure à une rencontre de La Fontaine avec Sobieski. Mais il se trouve que Sobieski, comme Cyrano, a fréquenté les cercles gassendistes, que La Fontaine, gassendiste par tempérament, gai compagnon lui-même, devait être naturellement porté à rechercher la société des gassendistes les moins moroses ; et, ceci rétrécissant singulièrement le cercle de nos investigations, nous amène à conclure qu'une rencontre des deux grands hommes n'offre plus rien d'invraisemblable.

Gassendi, à cette date où Descartes régnait presque en maître sur la France littéraire et philosophique, sur les esprits pondérés, amoureux d'ordre et de clarté, exerçait un puissant et involontaire attrait sur les excentriques de la littérature et de la politique, sur les épicuriens pratiquants, les frondeurs avant la lettre. Cyrano, le cardinal de Retz et la Grande Mademoiselle sont plus ou moins gassendistes. Les étrangers de marque, qui suivaient le mouvement des idées en France, étaient de même séduits par la hardiesse d'un penseur qui démolissait Aristote et combattait Descartes : deux papes s'intéresseront à Gassendi, le roi de Danemarck Frédéric et même... Christine de Suède, en feront autant. Christine,

(1) Choisy (abbé de), *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, Utrecht, 1727, 515 p. in-12, p. 414.

cartésienne par caprice, mais gassendiste par accès, restera, jusqu'après son abdication, en correspondance avec Gassendi. A la vérité, Sobieski, tombeur des Turcs, n'aura guère après son retour en Pologne l'existence d'un philosophe et il semble bien que, quoique les œuvres de Gassendi aient fait parti de sa bibliothèque de campagne, son gassendisme ait été par la suite assez atténué. C'est une raison de plus pour nous de croire que, si les animaux-machines de Descartes ont eu le don de l'amener à prendre la parole dans ce débat, ce doit être précisément à l'époque où il était en France. Il y a plus : c'est de 1642 à 1647 que la guerre entre gassendistes et cartésiens offre son maximum d'intérêt. En 1642, Gassendi a publié à Paris une « Disquisitio métaphysica adversus Cartesium » ; en 1644, il fait paraître à Amsterdam une « Disquisitio metaphysica seu dubidationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam » ; en 1645, on pense un instant à Gassendi pour faire l'éducation de Louis XIV ; en 1647, on imprime à Lyon son *De Vita et Moribus Epicuri*, libri VII. C'est évidemment alors que les mousquetaires gassendistes font le coup de feu sur le gros des troupes cartésiennes ; trop peu nombreux pour triompher, trop mal secondés par Gassendi lui-même, qui écrivait en latin et craignait de se faire trop de partisans, ils multiplient du moins les escarmouches philosophiques et les combats singuliers. Ils se réunissent et, étant peu nombreux, il ne leur est pas difficile de se connaître.

La Fontaine fut-il parmi ces militants? Il était assez libertin pour cela. Mais était-il, dans son libertinage, assez réfléchi pour aborder la solution des problèmes philosophiques du jour ? Etait-il le penseur qu'il fut depuis et qu'il fut tardivement, à ce que chacun croit ? Dans le discours à Mme de la Sablière, il appelle Descartes :

> « Ce mortel dont on eût fait un dieu
> Chez les païens. »

Est-il donc dans cette fable un cartésien repenti que l'expérience seule a convaincu du néant des théories cartésiennes relatives à l'animal ? Ni les fables, ni le genre de vie que menait La Fontaine, n'autorisent de telles suppositions. Antérieurement à la publication des six premiers livres de fables, le bon poète donne d'ailleurs plus d'une preuve de son peu de sympathie pour Descartes. M. Emile Krantz, le maître éminent de l'Université de Nancy, a, dans son

esthétique de Descartes, signalé depuis longtemps un passage d'une lettre de La Fontaine à Mme de Bouillon qui ne laisse subsister aucun doute à ce sujet :

« Votre philosophe a été bien étonné, écrit-il, quand on lui a dit que Descartes n'était pas l'inventeur de ce système que nous appelons *la machine des animaux* et qu'un Espagnol l'avait prévenu. Cependant, quand on ne lui en aurait point apporté de preuves, je ne laisserais pas de le croire et *je ne sais que les Espagnols qui puissent bâtir un château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes répandue de côté et d'autre, dans les ouvrages des anciens*, comme celle-ci, qu'il n'y a point de couleur au monde, etc. »

Il y a dans ces phrases quelque chose de la joie un tantinet féroce, qu'éprouve volontiers un gende-lettres débutant à essayer sa griffe juvénile sur une face héroïque de grand homme. La Fontaine traitant irrévérencieusement Descartes en bâtisseur de châteaux en Espagne ou en copiste des anciens — et cela quelque douze ans avant le Discours à Mme de la Sablière — atteste par là même ses affinités gassendistes.

Et si nous remontons jusqu'à l'époque où Sobieski vécut en France, nous trouvons, dans la seule œuvre de La Fontaine qui ait quelque chance de pouvoir être datée de 1647, un La Fontaine assez peu éloigné de Cyrano, de Mademoiselle, de Retz et de tous les Gassendistes d'alors. C'est à ce moment, semble-t-il, qu'a dû être écrite la fable « Le Meunier, son fils et l'âne ». Brossette le dit, Walckenaer regarde l'opinion comme probable ; l'éditeur des œuvres de Maucroix, Louis Paris, n'exprime aucun doute ; Henri Régnier a vu dans cette fable une allusion à l'entrée dans le chapitre de Reims de Maucroix, qui avait consulté son ami à ce sujet, et une autre visant le prochain mariage de La Fontaine. De plus, la personnalité de Malherbe y occupe une place telle, que l'on est en droit de croire La Fontaine peu éloigné de l'époque où le « tyran des mots et des syllabes » s'était révélé à lui sous sa forme la plus impérieuse. Or, le jeune libertin qu'est ce fabuliste en herbe, y professe un mépris nullement équivoque du qu'en dira-t-on, ce qui était pour un jeune homme la plus simple façon d'être gassendiste. Si, en effet, l'abbé Gassendi se montrait fort révérent pour le clergé, les gassendistes ne l'étaient guère et De Retz l'était moins que per-

sonne. C'est en tout cas l'être fort peu que de dire du meunier qui se rend au marché :

> « Ce nigaud, comme un évêque assis,
> Fait le veau sur son âne et pense être bien sage. »

ou de conseiller à ces gens de « faire enchâsser » leur âne. Tout ceci sent un peu le fagot. Mais ce qu'il y a de plus typique dans la fable, c'est encore l'âne : s'il n'est pas gassendiste avoué, il ne rappelle du moins que de fort loin le cartésien animal-machine. C'est un jouisseur parfaitement conscient, un souple épicurien, et on le devine plus intelligent que cet archevêque de Paris, si insolemment appelé par de Retz une « bête mitrée ». Quand on le fait « détaler » au lieu de le porter, il se « plaint en son patois », « goûtant fort l'autre façon d'aller » ; plus tard La Fontaine nous le montre « se prélassant » : et un passant résume assez bien l'opinion, que l'on peut avoir de ce trio d'acteurs, en affirmant :

« Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. » Evidemment, La Fontaine est gassendiste par goût, par instinct même et nous ne trouvons pas de solution de continuité dans ses convictions touchant l'animal.

Il ne nous reste donc plus qu'à commenter le petit cours de zoologie en dix-huit vers, que La Fontaine a rédigé d'après les souvenirs laissés dans son esprit après trente et un ans par là ou les conversations qu'il avait eues avec Sobieski. C'est un logogriphe dont la plume classique de La Fontaine n'a pu se résoudre à nous apprendre le mot, peut-être déjà sorti de sa mémoire. Voici du moins le texte :

> « Il dit donc que, sur sa frontière,
> Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
> Le sang, qui se transmet du père aux enfants,
> En renouvelle la matière.
> Ces animaux, dit-il, sont germains du renard :
> Jamais la guerre avec tant d'art
> Ne s'est faite parmi les hommes,
> Non, pas même au siècle où nous sommes,
> Corps de garde avancé, vedettes, espions,
> Embuscades, partis et mille inventions
> D'une pernicieuse et maudite science,
> Fille du Styx et mère des héros,
> Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure,
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ? »

Ce sont de bien vénérables légendes que celle du Styx et de l'Achéron ; le rival d'Epicure est sans doute une périphrase classiquement bien trouvée pour désigner Descartes ; mais le moindre grain de mil, c'est-à-dire le nom de l'animal dont parle Sobieski, ferait bien mieux notre affaire. Il ne manque pas d'animaux auxquels quelques traits de cette description pourraient convenir, blaireaux, putois, lynx, renards roux ou gris. Mais La Fontaine eût pu les nommer, et, l'ayant pu, ne s'en fût pas privé, n'étant pas de ces gens qui hésitent à appeler les choses, voire les animaux, par leur nom. D'ailleurs, aucun ne prétend à des talents aussi hors de pair, que ceux de l'animal tant vanté par le grand historiographe des bêtes.

L'un de ces animaux — bien que ne rappelant que de fort loin ledit portrait — retient généralement l'attention de tout Polonais devant lequel on s'entretient de Descartes, de Sobieski et de l'intelligence des bêtes. C'est une loutre répondant au nom de *Robak*, et dont les hauts faits nous ont été transmis par le brave seigneur polonais Pasek, ami de Sobieski. Les *Mémoires* de Pasek, dont tous les jeunes Polonais cultivés ont lu au moins des extraits (1), ont fait à cette loutre une sorte de célébrité. Ce digne gentilhomme, fier de cet animal qui était à lui et qui lui fut demandé par Sobieski, nous en conte sans fin les mérites. La loutre, reconnaissait son maître, se frottait contre lui, l'escortait à l'occasion ; elle plongeait aussitôt qu'on lui disait : « Robak, il me faut des poissons pour mes invités ; saute à l'eau », et ne mangeait que ce qu'on l'autorisait à prendre. Elle couchait dans le lit de son maître, défendait les approches du lit et de la chambre même, permettait à peine au domestique de Pasek de débotter son maître, piétinait la poitrine de Pasek endormi, quand elle croyait à un danger. Elle se jetait furieusement sur les personnes qui touchaient son heureux possesseur, les tirait par leurs habits en poussant des cris affreux, et cela sur un seul mot du gentilhomme. Elle s'accordait

(1) Et dont M. Léger entretenait récemment ses auditeurs au Collège de France.

avec un seul chien et faisait la guerre à tous les autres : elle attaqua notamment un grand lévrier appartenant à Stanislaw Ozarowski, et s'y prit avec tant d'habileté et de persévérance, que le chien dut se réfugier derrière un poêle, sauter sur une table et finalement ne trouva d'autre issue pour fuir que la fenêtre (1)... » A dire vrai, tout ceci eût heureusement complété le récit de La Fontaine, mais ne ressemble en rien à ce qu'il a écrit. La Fontaine a ignoré la *wydra* de Sobieski dont il n'est d'ailleurs fait mention dans Pasek qu'à propos des événements de l'année 1680. A cette date, le Discours de Mme de la Sablière était écrit depuis deux ans : si célèbre qu'ait été cette *wydra*, l'on n'en peut donc faire mention que pour constater l'impossibilité où nous sommes de la considérer comme l'animal dont Sobieski avait parlé à La Fontaine.

Heureusement pour nous, deux écrivains français du XVIIe siècle se sont quelque peu fait les chroniqueurs des conversations qu'aurait eues le roi de Pologne au sujet d'un animal qui paraît bien être celui de La Fontaine. Il est dit dans le *Fureteriana* :

« Un de mes amis à ouï conter plusieurs fois au roi de Pologne qu'il y a sur les confins de ses Etats, vers la Moscovie, un petit espace de terre d'environ sept lieues, où il y a des animaux, appelés *boubaks*, qui, quoique d'un même genre, sont de deux espèces, les uns de la couleur et de la grandeur des blaireaux et les autres de celle des renards. Ils ont une antipathie invincible les uns pour les autres, de sorte qu'ils se font une guerre continuelle, et à la manière même des hommes. Ils ont des sentinelles avancées, ils donnent des combats et font des prisonniers qu'ils traitent en véritables captifs. Ils les font coucher sur le dos, les pattes en haut, et en cette situation qui ressemble à une espèce de traîneau, ils les chargent de paille et d'autres provisions dont ils ont besoin. »

Il y a bien du merveilleux dans ce récit ; il y en a plus que dans celui de La Fontaine ; mais la ressemblance est frappante. Il existe précisément au sud de la Pologne, en Galicie, dans les steppes russes, en Asie, sur le versant thibétain de l'Himalaya, dans les vallées du pays cachemirien, sur le fleuve Amour et même au Kamtchatka, un petit animal appelé par les Russes *baïbak*, par les Polonais *bobak*, et qui, sans être si belliqueux que le prétend Fu-

(1) « Pamietniki Jana Chrysostoma Paska (1656-1688) ». Wydanie Turowskiego, Sanok, 1856, un vol. in-8, 462 pp. 371-379.

retière, a quelques-uns des traits qu'il attribue à son *boubak*. Circonstance qui n'est pas à négliger, Furetière a été longtemps l'ami de La Fontaine dont il ne se sépara qu'après s'être moqué de ce maître des eaux et forêts, qui ne distinguait pas le bois de grume du bois de marmenteau, et après avoir fait de cruelles allusions « aux bois » que Mme de La Fontaine aurait fait porter à son mari. Furetière a pu tenir ce récit de La Fontaine lui-même et comme tout le monde — à commencer sans doute par Sobieski, — brodait un peu, il a, au récit de son ami et longtemps après le Discours à Mme de la Sablière, ajouté quelques faits tirés de la fable « Les deux rats, le renard et l'œuf » pour être plus sûr de ne rien omettre. Les prisonniers couchés sur le dos, les pattes en haut et chargés de provisions, nous font malgré nous penser à du La Fontaine démarqué.

« L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue. »

Il est vrai que la ressemblance des termes pourrait avoir pour origine une analogie dans les faits. M. Cunisset-Carnot, dans le *Temps* du 3 mars 1908, parle d'une fouine, qui serait descendue d'un arbre, tenant « dans sa queue, roulée en rond comme le fond d'une petite casquette, trois œufs de poule. » Il cite ensuite les trois vers de Lafontaine que nous venons de rappeler et note :

« Cela paraît assez surprenant d'abord, mais à la réflexion on ne voit là rien d'impossible. Le tueur de panthères, Bombonnel, avec lequel j'ai été en très cordiales relations, et qui certes n'était pas un imaginatif, écrit dans le récit de ses chasses, qu'il a vu un soir deux chacals s'y prendre à la façon des rats du bon La Fontaine pour transporter une pastèque. »

Que Furetière d'ailleurs ait ou non paraphrasé cette partie de la fable, en lui donnant çà et là plus de précision, la chose importe peu. Le fait indéniable, c'est que Sobieski, étant en France, a parlé du *bobak* à certaines personnes, comme d'un animal dont l'intelligence l'avait vivement frappé : dès lors, il y a bien des chances pour que ce soit aussi du *bobak* qu'il ait entretenu La Fontaine. Une objection peut être faite : la « frontière » dont parle La Fontaine, les « confins » de la Pologne, vers la Moscovie dont il est

question dans Furetière, ont tout l'air de traduire en français le mot Ukraine. Or, il est fort improbable que Sobieski ait vu avant son voyage en France l'Ukraine et ses *bobaks*. Le fait est de peu d'importance : son père, Jacques Sobieski, y était allé pour lui ; de plus, son enfance avait été bercée de contes de nourrices où les *bobaks* ont pu jouer un rôle exagéré et d'autant plus frappant pour sa jeune imagination.

Les *bobaks* semblent, en effet, avoir joui, à cette époque, d'une renommée d'intelligence au moins égale à celle de la fameuse loutre de Pasek. Trente-cinq ans après la publication du discours de Mme de la Sablière, le cardinal Melchior de Polignac faisait à son tour, dans le livre VI de son *Anti-Lucrèce*, une description pompeuse des combats de deux espèces de renards, qu'en son latin il appelle *baubaces*. Envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Varsovie, en 1693, il a lui aussi connu Sobieski. Après la mort de ce prince, il demeura en Pologne, où il travailla à faire élire le prince de Conti et ne quitta ce pays qu'en 1698. Les occupations ne lui avaient pas manqué pendant ces cinq années, et les soucis non plus, puisqu'il sortit de Varsovie sans avoir atteint le but de sa mission et après avoir fait des dépenses et des pertes d'argent telles, que sa fortune était plus que compromise. Cependant, lorsqu'après son retour de Pologne et ses discussions avec Bayle en Hollande, il écrira l'*Anti-Lucrèce*, les *bobaks* lui auront laissé un souvenir assez vif pour lui inspirer quarante-huit vers latins et l'inciter à écrire à Louis Racine sur la question de l'âme des bêtes.

Ceci posé, que nous apprennent les naturalistes sur l'intelligent animal que Sobieski a signalé à la curiosité empressée de La Fontaine, de Furetière et de l'abbé de Polignac ? Ils nous disent d'abord que le *bobak* (Arctomys bobac, Mus arctomys) n'est point germain du renard, mais de la marmotte, que c'est un rongeur et qu'il n'est point belliqueux, mais souvent obligé de défendre son terrier contre une foule d'ennemis et en particulier contre un certain renard de steppe appelé *korsak* (Vulpes corsac, canis corsac), auquel sans doute nous sommes redevables de la confusion qui s'est produite dans l'esprit des trois écrivains. L'issue du terrier habité par les *bobaks* est recouverte par une sorte de taupinière géante formée des terres que ces animaux ont enlevées pour faire les galeries aboutissant à leur domicile. Ces gale-

ries, très compliquées, se divisent et se subdivisent en diverses branches, descendant à plus d'un mètre et demi au-dessous du niveau du sol et ont une longueur qui varie de 5 à 14 mètres. Les précautions prises à l'extérieur de leur terrier par les *bobaks* ne sont pas moins sérieuses ; ils ne touchent pas à l'herbe qui environne et masque l'extérieur de leur gîte, mais pratiquent à dessein des sentiers qui mènent à leurs pacages, distants de la butte de 40 à 50 mètres. Ils ne s'éloignent généralement jamais au point de ne plus pouvoir rapidement reprendre leurs sentiers. Si une nécessité quelconque les oblige d'aller plus loin, ils exécutent d'abord des travaux d'approche ou utilisent les abris temporaires qui peuvent leur servir provisoirement de refuges. Enfin, aux talents de l'ingénieur militaire, ils joignent une bonne organisation du service de renseignements. Le *bobak*, prolifique comme le sont en général les rongeurs, forme souvent des colonies assez nombreuses ; chaque colonie, quand elle est aux champs, a sa sentinelle, qui du haut d'une colline inspecte l'horizon, annonce à ses congénères, par un glapissement particulier, l'approche d'un loup, d'un chien, d'un aigle, d'un gypaète et même d'un homme, et les invite ainsi à se cacher dans leur fort. Détail curieux et qui montre combien les peuplades asiatiques ont été frappées par le caractère des *bobaks*, — les Tougouses et les Bouriates croient que ces rongeurs descendent d'hommes changés un beau jour en animaux par le mauvais esprit. « Ces hommes, disent les légendes bouriates, étaient chasseurs et tiraient avec une adresse merveilleuse. Ils en conçurent un tel orgueil, qu'ils se vantèrent de tuer du premier coup un animal quelconque, même un oiseau en plein vol. Le mauvais esprit s'en irrita : pour les punir, il ordonna au meilleur tireur de tuer une hirondelle filant devant lui à tire d'aile. Mais celui-ci réussit seulement à couper la queue de l'hirondelle par le milieu : depuis ce temps, les hirondelles ont la queue divisée en deux et les chasseurs téméraires sont devenus des *bobaks*. » Evidemment, Sobieski n'a point conté cette légende sibérienne à La Fontaine ; mais la légende elle-même prouve que Sobieski a pu donner à ce dernier une idée telle de ces innocents rongeurs, d'ailleurs longs de 37 centimètres (plus une queue de 9 centimètres), et assez fluets, comparés aux marmottes alpestres, que le bonhomme, qui n'y regardait pas de si près, en a pu faire des « germains du renard », et que Furetière les a baptisés blaireaux.

Quant au *korsak*, plus petit que le renard et plus grand (55 centimètres) que le bobak, c'est un ennemi des rongeurs en général, des lièvres et des mulots, aussi bien que des *bobaks*. Sans domicile permanent, il use volontiers dans les cas extrêmes du terrier des *bobaks*, qu'il élargit un peu pour l'approprier à son usage. « Dans les gîtes de bobaks, dit le grand naturaliste autrichien Brehm, on peut souvent trouver deux ou plusieurs *korsaks*, ce qui indique que cet animal vit plus volontiers par groupes que le renard ordinaire. Il est l'effroi des bobaks dont il envahit le logis, en leur absence, et c'est là que les chasseurs viennent le chercher. C'est là qu'il tient les bobaks prisonniers, et c'est là que, prisonnier de l'homme, il meurt de faim plutôt que de sortir, sachant qu'à l'issue du couloir par où il peut fuir, il trouvera le piège tendu par le chasseur qui veut vendre sa peau. »

Bobaks et korsaks sont donc d'industrieux et rusés adversaires : mais il en faut rabattre un peu de ce que nous ont conté La Fontaine, Furetière et l'abbé de Polignac. S'ils sont dignes d'Homère, de cet Homère qui fit l'*Iliade*, c'est uniquement parce que leur terrier est une Troie autour de laquelle ils font presque exclusivement de la guerre de siège. C'eût été de mauvaises troupes dans l'armée de Condé, de Turenne ou de Sobieski qui, toutes, faisaient de prodigieuses marches forcées loin de leurs cantonnements habituels. Par contre, Cohorn ou Vauban se fussent plu à visiter les travaux de ces prudents ingénieurs et ce n'est évidemment pas là un mince éloge. Dans ces vastes plaines qui s'étendent de l'Ukraine à l'Asie centrale, ils ont été les seuls possesseurs du sol capables de le garder. Les hommes n'ont su ni fortifier, ni défendre ces pays, qui passèrent des Russes aux Tatars Mongols, puis aux Cosaques de la *sietch*, aux Polonais, pour enfin revenir aux Moscovites. Embusqués et abrités dans leurs tanières, les bobaks pullulent en dépit de leurs nombreux ennemis, assurant ainsi l'avenir de leur race. Si je ne craignais de manquer au respect que nous professons tous pour les mânes quelque peu rogues de Mommsen et de Henri de Treitschke, je dirais des bobaks ce que ces historiens ont dit en songeant à l'Allemagne moderne : « Un peuple militaire doit être prolifique », et encore : « La vertueuse fécondité de certaines nations guerrières est l'indice sensible de leur mission dominatrice ». C'est évidemment par là surtout que les bobaks méritent d'être loués de leur esprit militaire. Si Sobieski

et La Fontaine sont restés muets sur ce point, ce n'est point sans doute qu'ils eussent été d'un autre avis ; mais on ne saurait tout dire. D'ailleurs ni Gassendi ni Descartes n'étaient là pour protester contre une légère entorse donnée à la vérité. En 1678, ils étaient morts depuis un quart de siècle et la doctrine cartésienne avait pris un tel empire sur les esprits, que le coup de pouce donné par Sobieski et La Fontaine au plateau gassendiste de la balance où dame Justice pèse les philosophes, doit être tout au plus regardé par nous comme une tentative innocente pour rétablir l'équilibre rompu en faveur de Descartes. Bossuet repoussant également la théorie de l'animal-machine et celle de l'animal presque homme, va bientôt mettre d'accord les deux philosophes rivaux, user pour peser leurs théories de la *Somme* de saint Thomas comme d'une unité de poids légale et sûre, emprunter au saint théologien son « âme sensitive de l'animal », concilier l'histoire naturelle et la foi, parler à notre raison(1). En attendant, Sobieski et La Fontaine, moins doctes mais, plus gais, ont préféré parler à nos imaginations. C'était un sûr moyen de nous gagner à leur cause : ils s'en doutaient, se savaient sûrs de nos sympathies, de notre indulgence même. Sobieski en effet est chasseur, Lafontaine aussi : en Pologne comme en France, en ce temps comme au nôtre, les ennemis de la gent à poil et à plume aiment à prouver qu'ils ne sont pas de vulgaires tireurs de casquettes et cela les autorise à quelques discrètes tartarinades.

(1) En 1699, trois ans à peine après la mort de Sobieski, quatre après celle de La Fontaine, Niemirycz publiait une traduction des œuvres choisiesde La Fontaine,« introduisant pour la première fois dans la poésie polonaise le vers libre (c'est-à-dire de diverses longueurs) et quoique, marchant dans ses lourdes bottes sarmates, il n'ait pas atteint la légèreté et la grâce aisée du français, il faut du moins lui reconnaître le mérite de s'être tourné vers des modèles nouveaux et parfaits, d'avoir fait fi de l'ascétisme qui régnait dans les livres... Du reste, le choix qu'il a fait, portait sur un nombre peu considérable de fables, il n'a pas atteint son but qui était d'enseigner le polonais au fils d'Auguste » (Brückner, *Dzieje Literatury Polskiej*, p. 316-317, tome Ier).

et La Fontaine sont restés muets sur ce point, ce n'est point sans doute qu'ils eussent été d'un autre avis ; mais on ne saurait tout dire. D'ailleurs ni Gassendi ni Descartes n'étaient là pour protester contre une légère entorse donnée à la vérité. En 1678, ils étaient morts depuis un quart de siècle et la doctrine cartésienne avait pris un tel empire sur les esprits, que le coup de pouce donné par Sobieski et La Fontaine au plateau gassendiste de la balance où dame Justice pèse les philosophes, doit être tout au plus considéré par nous comme une tentative innocente pour rétablir l'équilibre rompu en faveur de Descartes. Bossuet repoussant également la théorie de l'animal-machine et celle de l'animal presque homme, va bientôt mettre d'accord les deux philosophes rivaux, sous pour peser leurs théories de la Somme de saint Thomas comme d'une unité de poids légale et sûre, emprunter au saint théologien son « âme sensitive de l'animal », concilier l'histoire naturelle et la foi, parler à notre raison (1). En attendant, Sobieski et La Fontaine, moins doctes mais, plus gais, ont préféré parler à nos imaginations. C'était un sûr moyen de nous gagner à leur cause : ils s'en doutaient, se savaient sûrs de nos sympathies, de notre indulgence même. Sobieski en effet est chasseur, La Fontaine aussi ; en Pologne comme en France, en ce temps comme au nôtre, les chasseurs de la gent à poil et à plume aiment à prouver qu'ils ne sont pas de vulgaires tireurs de casquettes et cela les autorise à quelques discrètes tartarinades.

(1) En 1699, trois ans à peine après la mort de Sobieski, quatre après celle de La Fontaine, [illegible] publiait une traduction des œuvres choisies de La Fontaine, introduisant pour la première fois dans la poésie polonaise la [illegible] [illegible] de diverses longueurs et apologue, [illegible] dans ses [illegible] [illegible] ; il n'a pas atteint la légèreté et la grâce aisée du français, il faut [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], il n'a pas [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible], p. 316-318, [illegible]

RACINE HISTORIEN ET SOBIESKI

M. Jules Lemaître a retouché il y a trois ans le portrait de Racine : sans prétendre transfigurer le poète, sans le défigurer, il a discrètement gratté le vernis scolaire qui voilait son véritable teint, il a donné au visage noble et un peu convenu que nous connaissions, plus d'abandon et de vie, nous rappelant que Racine était un homme semblable à nous et que son œuvre contenait des solutions très modernes aux problèmes psychologiques en honneur chez les écrivains de théâtre. Ce fut l'événement littéraire d'un long hiver, même dans les cercles étrangers où l'on s'intéresse à notre littérature et où l'art de nos classiques, qualifiés de pseudo-classiques, est parfois considéré comme une transposition brillante, mais inexperte, de l'esprit antique dans le monde moderne, une erreur dont Lessing et les romantiques français devaient faire un jour bonne et sévère justice. Les conférences, puis le livre de M. Jules Lemaître n'ont donc pas été utiles au seul Racine ; ses amis en ont profité et ils n'ont pas nui à ses rivaux. Dès lors, s'il fallait encore, après si peu de temps, parler de Racine, ce ne pourrait être que pour préciser, développer, ou mieux répéter ce qu'en a dit le grand critique ; et c'est ce que nous voudrions faire en parlant de Racine historien ou plutôt de Racine historien de la Pologne.

M. Jules Lemaître parlant de Racine historien, s'est contenté de dire : « Nommé, avec Boileau, historiographe du roi, il se donne tout entier à sa tâche, suit les armées, prend des notes, interroge les Vauban et les Louvois, tous les officiers compétents. On a dit que cette histoire, détruite dans l'incendie de la maison de Valincour, eût été trop convenue, trop « officielle ». On n'en sait rien.»

Ce que dit Louis Racine des lectures faites chez le roi, en présence de Mmes de Montespan et de Maintenon, donnerait volontiers à penser que Racine fut en effet un historien officiel. Mme de Maintenon, écrit-il, « avoit, au rapport de Boileau, plus de goût pour mon père que pour lui, et Mme de Montespan avoit au contraire plus de goût pour Boileau que pour mon père ». Que la belle Mortemart, très mordante et pressentant sa chute, ait sympathisé avec Boileau plus brusquement hardi ; que la veuve Scarron, déjà maîtresse du cœur de Louis XIV et associée au gouvernement, ait penché pour Racine, il y a peut-être là un fait indiquant les tendances plus officielles de ce dernier, mais peut-être aussi n'y faut-il voir qu'une question de sympathies personnelles. Et peut-être Louis Racine est-il tout simplement dupe, une fois de plus, du désir qui l'obsède, de donner à son père une « vertueuse » protectrice. M. Paul Mesnard a montré combien Mme de Montespan avait admiré et protégé Racine. L'une de ses sœurs, Mme de Thianges, aurait même poussé les choses un peu plus loin : « Elle le prisait, prétend Primi Visconti dans ses *Mémoires*, parce qu'il avait une belle carrure et ressemblait à M. de Marsillac qu'elle avait aimé autrefois. » Et tout ceci nous éloigne quelque peu de Mme de Maintenon.

M. de Valincour, adjoint à Boileau après la mort de Racine, et « chargé seul de la continuation » de leur Histoire après la mort de Boileau, a insinué que le franc-parler des deux poètes les disposait peu à écrire une histoire officielle : à l'en croire, « après avoir longtemps essayé ce travail » ils auraient senti « qu'il était tout à fait opposé à leur génie ». Nous n'aurions donc perdu qu'un pensum à peine commencé. Mais que penser de Valincour qui, « suivant toute apparence, n'a jamais rien composé sur cette matière », qui « a su mieux qu'un autre » combien les deux amis s'étaient occupés de leur travail, qui est resté dépositaire après leur mort de ce qu'ils avaient écrit » et qui médit de Racine mort auquel il a dû, lors de la faveur de Mme de Montespan, son élévation au rang de précepteur du comte de Toulouse ? Boileau certainement se sentait peu de goût pour l'histoire : il ne se gênait pas pour confier au « sorcier » Primi Visconti « qu'il s'occupait plus d'histoire par ordre que de sa propre inspiration ». Mais il ne semble pas qu'aucun aveu de ce genre ait échappé à Racine : non seulement il a fait campagne avec le roi en 1687 et 1691, mais il

continue en 1692 et 1693, même après l'insuccès d'*Athalie*.

Quant aux plaisanteries dont Mme de Sévigné, dans ses lettres à Bussy-Rabutin, accable peu généreusement les deux historiographes du roi, il n'y a pas lieu de s'y arrêter davantage : son badinage ne peut nous en imposer puisqu'elle est l'une des plus constantes ennemies de Racine et que Bussy-Rabutin avait à se plaindre de n'avoir pas été choisi comme historiographe au lieu du poète.

La raison qui pourrait surtout nous engager à voir dans Racine un historien officiel, c'est la certitude où nous sommes que pour Bossuet et pour nombre d'autres contemporains du grand tragique, l'histoire est un chapitre de la morale, à moins que ce ne soit de l'éloquence écrite : toute œuvre historique bien conçue est alors un plaidoyer, un discours d'édification en faveur de la monarchie absolue ; il n'y a pas de morale, pas d'éloquence non officielles. Et, sans doute, il ne serait pas inadmissible que l'œuvre de Boileau et de Racine eût répondu à ces exigences du temps : il y a lieu toutefois de noter que le but qui leur était proposé, n'était pas d'enseigner à un jeune prince les éléments de la morale gouvernementale du jour. Et quelle étrange chose que, — s'il en faut croire Primi citant le maréchal d'Estrades, — les lectures de morceaux de cette histoire par leurs auteurs aient eu peu de succès à la cour, que le roi lui-même ait souvent « secoué la tête et de temps en temps dit tout bas à Mme de Montespan : Gazettes ! Gazettes ! » Quelle étrange chose surtout que Racine étant mort en 1699, Boileau en 1711, Louis XIV en 1715 et les deux poètes entrant dans la première période de gloire posthume, où tout ce qui venait d'eux devait attirer la curiosité du public, cette histoire « officielle » se soit encore trouvée dans la maison de Valincour, à Saint-Cloud, au moment de l'incendie de 1726 et n'ait pas alors été en cours de publication ! En 1726, Louis XV est marié, le régent mort, le duc de Bourbon tombé, le vieux et pieux Fleury s'apprête à jouer les Mazarin et les Fénelon : c'est, à ce qu'il semble, le règne de Louis XIV qui recommence. Pourquoi n'eut-on pas publié l'histoire de Boileau et de Racine si elle eût été aussi vraiment officielle ? Les esprits étaient hantés par le souvenir de Louis XIV, comme ils le furent vers 1830 par celui de Napoléon, et Voltaire avant 1732 (Lettre à M. de Formont) est déjà obsédé par l'idée d'écrire l'histoire du grand roi. Il serait évidemment commode de placer Racine entre la chaire sacrée et la table de jeu, où s'installaient Bos-

suet et Dangeau pour étudier l'histoire de leur temps. Le faut-il faire? « On n'en sait rien. »

Pourtant il existe des fragments historiques publiés sous le nom du poète historiographe par son fils. C'est bien peu, trop peu pour qu'on puisse apprécier les mérites de l'œuvre; c'est assez pour nous en faire entrevoir çà et là les tendances, pour nous révéler chez l'auteur des opinions aussi personnelles assurément sur la politique extérieure de Louis XIV, que peuvent l'être celles de M. Bourget ou de M. Faguet sur la société contemporaine. Ce poète qui médite le *Livre des Rois* et écrit *Esther* est fort au courant des affaires européennes : il s'intéresse grandement à celles du Saint-Siège, de la Hollande, de la Lorraine, de l'Allemagne et même de la Pologne. Nous ne retiendrons que ce qu'il dit de la Pologne, l'un des « pivots » de la politique française d'alors, pour étudier ensuite l'importance et la valeur des faits historiques qu'il a rapportés, à la lueur des données que nous ont fournies ceux des grands écrivains ses contemporains, qui étaient mieux placés pour traiter ce sujet.

Les grands politiques français du XVIIe siècle faisaient fonds sur la politique polonaise. Lorsque Colbert compose pour le roi son « Mémoire sur la nécessité de réduire les dépenses », il écrit, au n° 4, touchant les plaisirs et divertissements, cette phrase tant citée depuis : « Je déclare à V. M. qu'en mon particulier, un repas inutile de mille écus me fait une peine incroyable et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfants et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir, s'il était nécessaire. » M. Lavisse a appelé ceci les « illusions de la politique française ». Une instruction de l'année 1660 qu'il rapporte, après avoir rappelé que « la France se trouvant enclavée par la nature entre l'Allemagne et l'Espagne » et « prise entre elles », avait résisté à l'une et à l'autre « de ses seules forces et avec l'assistance de quelques amis », concluait : « A quel haut point de puissance, de crédit et d'autorité ne peuvent pas aisément parvenir cette couronne et celle de Pologne, si, par notre jonction et une union indissoluble de sang et d'intérêts, nous mettons l'Empire au même état d'être enclavé entre la France et la Pologne comme nous l'étions auparavant entre l'Empire et l'Espagne? » M. Lavisse ajoute : « Cette comparaison entre l'union projetée de la France et de la Pologne et celle que le lien

de famille avait formée entre l'Espagne et l'Autriche est singulière. On y suppose qu'un prince du sang de France eût été capable d'établir en Pologne l'hérédité et un ordre monarchique. Mais les institutions et les mœurs de ce pays auraient résisté à cette tentative, avec l'aide des Etats voisins, qui ne pouvaient souffrir une Pologne francisée. Notre diplomatie, bien que très avisée, s'attachait trop fortement à des traditions. Elle avait l'habitude de compter sur la Pologne, comme sur la Suède, comme sur la servilité des princes allemands : ce sera pour elle une occasion de mécomptes (1). » La Pologne était évidemment rebelle à cette forme de discipline nationale qui suppose, non le grand effort d'un jour, mais une patiente abnégation et l'effacement de tous les amours-propres individuels. Elle ne pouvait comprendre le profit qu'elle aurait trouvé à prendre pour éducatrice, pendant un siècle au moins, une monarchie centralisée et héréditaire. Louis XIV s'efforçait en vain de faire oublier à la Pologne ses voisins de l'est, de la jeter sur le Brandebourg et l'Autriche. La Pologne ne comprit pas à ce moment décisif que son avenir tenait tout entier dans cette étroite formule : collaboration de tous les instants des chefs de la République polonaise avec les ministres français ou isolement complet et désagrégation prochaine. Et les Polonais se dérobèrent moins par mauvaise volonté que par aveuglement. L'erreur des politiques français du XVIIe siècle n'en est que plus intéressante pour nous à l'heure présente : elle atteste l'importance qu'avait la Pologne dans leurs préoccupations.

Comment Racine regarde-t-il tout ceci ? Pour juger de ses idées, il n'est pas inutile de remarquer qu'en lui l'historien n'a pu ignorer le poète et que ce dernier a su qu'il était goûté en Pologne. Il est curieux qu'au moment où le poète allait devenir célèbre, on ait publié en Pologne une traduction de ce *Théagène et Chariclée* qui avait fait les délices de Racine à Port-Royal. Ce détail atteste combien la culture générale de l'élite des deux pays offrait d'analogies qui multipliaient les points de contact entre deux sociétés si différentes cependant. Il est important surtout que Stanislaw Morsztyn qui, le premier, traduisit l'*Andromaque* de Racine, ait été le cousin du grand trésorier de Pologne, André Morsztyn, que son trop de zèle à servir la cour de France força de passer à Paris en 1683

(1) Ernest LAVISSE, *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Hachette, 1906, t. VII, p. 202.

et d'y rester jusqu'à sa mort. Racine n'a guère pu ignorer André Morsztyn, d'ailleurs traducteur du *Cid* et poète mondain, dont le caractère n'est pas sans quelque parenté avec celui de l'auteur d'*Andromaque*. C'est chez Morsztyn le même culte raffiné de la femme que chez Racine « avec le cœur de la victime comme autel ». Pour lui, en amour, « l'esclavage est doux, la liberté amère, l'indifférence tyrannique, la jalousie heureuse. » Plus galant, moins profond, c'est un esprit surtout sensuel et badin, un Quinault si l'on veut, un Benserade parfois, c'est « Morsztynek » plutôt que Morsztyn et, par là, il s'écarte de Racine. Pourtant, puisque Quinault et Benserade ont eu, à un degré moindre, quelques-unes des qualités de Racine, Morsztynek n'a pu se contenter vis-à-vis de Racine d'une attitude indifférente. Marié à l'une des Françaises qui avaient suivi en Pologne Marie-Louise de Gonzague, mais en guerre ouverte avec la reine de Pologne, Marie Casimire d'Arquien, au frère de laquelle il avait refusé de donner sa fille, Morsztyn était, dit Brückner, « francisé bien longtemps avant qu'il eût pour toujours élu domicile en France (1). » Presque toujours exclusivement occupé de grandes affaires politiques, il vendait aux ministres de Louis XIV tous les mystères du cabinet et avait pris l'engagement d'empêcher Sobieski de secourir l'empereur Léopold contre les Turcs. Un complot même avait été ourdi, qui devait enlever la couronne à Sobieski pour la donner à un Jablonowski. Une lettre de Morsztyn accompagnée de dépêches écrites de sa main en chiffres fut saisie : Morsztyn fut jugé, grâcié à condition qu'il donnerait dans les six mois la clef de ses chiffres, et confié à la garde du grand maréchal Lubomirski qui le laissa évader. Une fois en France, il ne cessa pas de correspondre avec les amis qu'il avait gardés en Pologne et de voir les Polonais de passage à Paris. Si Racine a voulu s'informer des événements de Pologne près du propre cousin de son traducteur, rien ne lui fut plus facile que de se faire une opinion personnelle. Ceci n'est qu'un exemple, entre autres, des occasions qui lui furent offertes et qu'en homme qui a de l'entregent, il a su certainement saisir plus d'une fois et même faire naître. Du côté français les relations utiles lui manquaient moins encore : on parle volontiers de son amitié pour M. de Cavoye qui nous semble plus près d'Acaste que de M. de Turenne.

(1) Alexander Brückner, *Dzieje Literatury Polskiej w zarysie*, p. 352-354, t. Ier.

Mais on oublie trop que Racine était assez lié avec M. de Torcy et que l'un de ses fils, d'abord attaché au ministère des Affaires étrangères, fut ensuite recommandé par Torcy à M. de Bonrepeaux, ambassadeur de France en Hollande. Les sphères diplomatiques n'étaient donc pas, — tant s'en faut, — un monde fermé pour Racine et il ne lui était pas plus difficile qu'à bien des grands seigneurs, de se faire une opinion sur les questions à l'ordre du jour (1).

Les courts fragments consacrés par Racine à la Pologne, concernent les rapports de ce pays avec l'Eglise, les Turcs, les Cosaques, l'Empire, Guillaume d'Orange et la France ; la personnalité qui attire le plus l'attention, est celle de Sobieski ; l'événement central de son récit est la délivrance de Vienne par le roi de Pologne. Bien que divers faits mentionnés soient antérieurs à la levée de ce siège ou sans rapports avec elle, c'est de cet événement qu'il est nécessaire de partir pour juger plus facilement du récit de l'historien-poète.

La levée du siège de Vienne, suivie d'une campagne du roi de Pologne en Hongrie, fut un événement glorieux pour Sobieski, funeste pour la Pologne, heureux pour la maison d'Autriche, pour les Pays-Bas, l'Espagne, et, en général, pour les ennemis de la

(1) Il ne faut pas non plus oublier que Marie-Louise de Gonzague, Saint-Amant, Jean Casimir, avaient assez attiré l'attention des écrivains français de toutes sortes pour faire éclore toute une littérature dans laquelle il devait être facile à Racine de puiser. Voici quelques titres :

Sanson d'Abbeville, *Basse ou Grande Pologne* (mappe) ; *Masovie* (mappe) ; *Partie de Lithuanie* (mappe), Paris, 1669.

Anonyme, *Discours sur le Gouvernement de Pologne*, Paris, Berlin, 1670.

Pierre Orléans, *Vie du bienheureux Stanislas Kostka*, dédiée au roi Casimir, Paris, Michallet, 1672.

Albert Rochefort-Jouvin, *Le voyageur de l'Europe*, t. III (France, Italie, Pologne), Paris, Thierry, 1672.

Sanson d'Abbeville, *Estats de Pologne suivant les Palatinats* (mappe), Paris, Hub. Jaillot, 1672.

Forbin de Janson-Tassanus, *Oratio legati ad comitia electionis*, Varsovie, 1674.

Linage de Vauciennes, *L'origine du soulèvement des Cosaques contre la Pologne*, Paris, Clousier, 1674.

Linage de Vauciennes, *Mémoires de ce qui s'est passé en Suède* (avec la Pologne) tirés des dépêches de Chanut, Cologne, P. Marteau, 1677.

La Magdeleine, *Le Miroir Ottoman pendant la guerre des Turques en Pologne*, Basle, Gevath, 1677.

De la Marche, *Le Sultan Mahomet contre la Pologne en Ukraine*, 1677.

De Chassepol, *Histoire des Grands Vizirs*, Paris, Michallet et Quinet, 1679.

La Valette (Rousseau de), *Casimir, roi de Pologne*, Paris, Barbier, 1679.

monarchie française, un sujet de triomphe pour le Saint-Siège, un indice certain de la décadence prochaine de l'Empire turc, une source de difficultés de tous genres pour Louis XIV. Voltaire n'hésite pas à dire à ce propos : « L'empereur Léopold avait alors à craindre les Hongrois révoltés et surtout les Turcs qui, appelés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. *La politique de Louis protégeait sous main les révoltés de Hongrie qui pouvaient le servir. Son ambassadeur à la Porte avait pressé l'armement des Turcs avant la paix de Nimègue :* le divan, par une singularité bizarre, a presque toujours attendu que l'empereur fut en paix pour se déclarer contre lui. Il ne lui fit la guerre en Hongrie qu'en 1682 et, l'année d'après, l'armée ottomane... pénétra jusqu'aux portes de Vienne... *On touchait au moment de la plus terrible révolution. Louis XIV espéra, avec beaucoup de vraisemblance, que l'Allemagne, désolée par les Turcs et n'ayant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la France.* Il avait une armée sur les frontières de l'Empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs que ses précédentes négociations y avaient amenés. *Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'Empire et faire son fils roi des Romains...* Dès que les Turcs avaient menacé l'Autriche... il avait déclaré qu'il n'attaquerait point les Pays-Bas, et qu'il laisserait ainsi à la branche d'Autriche espagnole le pouvoir d'aider la branche allemande prête à succomber... il s'abstint de toute hostilité une année entière. *Cette générosité se démentit pendant le siège de Vienne.* Le conseil d'Espagne, au lieu de l'apaiser, l'aigrit *et Louis XIV reprit les armes dans les Pays-Bas précisément lorsque Vienne était prête de succomber* » (1). Ce fut le cinquantième jour du siège que ces hostilités s'ouvrirent (31 août 1683). Un cri d'indignation s'élevait déjà d'un bout de l'Europe à l'autre, quand l'arrivée de Sobieski sous Vienne et la retraite désastreuse des Turcs, à travers la Hongrie, vinrent porter un coup droit à Louis XIV.

« Sobieski, dit Bayle, tailla en pièces non seulement les Turcs, mais aussi les prédictions dont Paris était rempli alors sur la chute prochaine de la maison d'Autriche. Cette maison relevait sa tête humiliée. Au premier bruit de la délivrance de Vienne, le cabinet de Madrid parla d'opposer une déclaration de guerre à l'invasion

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. xiv, édition Hachette, p. 160-161.

de la Flandre, espérant entraîner les Etats-Généraux, la Suède, l'Angleterre, l'Empire ; et le marquis de Grana, gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de tenter des représailles. Les Etats-Généraux lui donnèrent des troupes, se prononcèrent enfin pour la politique belliqueuse du prince d'Orange. Léopold déclara qu'après les succès qu'il venait d'obtenir par la grâce de Dieu et la présence du roi de Pologne, contre l'ennemi des chrétiens, son premier soin serait de défendre ses alliés de tout attentat. Innocent XI soutint ce langage ; il triomphait dans sa double passion contre l'infidèle et contre Louis. Louis se sentit à la veille d'être engagé par ses agressions dans une lutte qui pouvait devenir universelle... Toutes les espérances, toutes les combinaisons de Louis XIV se trouvaient renversées. » Encore si la Pologne s'était aperçue de son erreur en voyant la joie que ressentaient de cette faute les ennemis de la France ; mais Louis XIV avait laissé voir, à plus d'une reprise, combien il prisait peu le système de gouvernement de la Pologne. Marie-Casimire et Sobieski, roi électif, en éprouvaient quelque dépit. Sobieski lui-même, après la fuite des Turcs, écrivit à sa femme, en parlant de la cour de Versailles : « Ils crèveront tous de dépit » (1). Du dépit, Louis XIV a pu personnellement en avoir ; de l'indignation, en voyant le peu de compréhension qu'avait Sobieski des véritables intérêts de la Pologne aussi bien que de la France, tout roi de France, sauf saint Louis peut-être, en eût ressenti. Toute question de courtisanerie et de servilité mise à part, les Français soucieux de l'avenir du royaume ne pouvaient pleinement se réjouir de l'intervention en Autriche de Sobieski qui, en reprenant aux infidèles sa forteresse de Kamieniec, en débarrassant son royaume des bandes turques qui en infestaient une partie, eût mieux servi sa gloire, les intérêts de la Pologne, et, par contrecoup, ceux de la France.

L'enthousiasme faisait donc plutôt défaut à Versailles, dans le monde où l'on raisonnait quelque peu sur les affaires de l'Etat. Le

(1) « Un agent de l'Empereur ayant fait saisir une lettre adressée à Tekeli par un agent français, où se trouvait cette phrase : « J'ai compris votre dernière lettre dans le paquet de Constantinople », s'en servit auprès des Polonais comme d'une preuve que le roi de France s'entendait avec le grand Seigneur. Sobieski, serviteur jusque-là de la politique française, s'affranchit. Au commencement de 1683, il proposait à la diète polonaise de conclure des alliances avec les Etats menacés par les Turcs (E. Lavisse, *Histoire de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution*, t. 7e, p. 361.

jour de Noël 1683, la cour et le roi entendirent, non sans une certaine satisfaction, ces paroles tombées du haut de la chaire : « Que César ne se vante pas que ce soit la force de son bras et la valeur de ses alliés (polonais) qui a fait lever le siège si fameux de Vienne et qui a mis en déroute le tyran de l'Asie ! C'est l'ange de Dieu qui a dissipé l'armée de Sennachérib et qui a frappé ses soldats d'une terreur panique. A la vérité Josué (Sobieski) est venu au secours et a combattu. Mais c'est Moïse (le pape) qui a vaincu Amalec ». Le *Mercure galant* démontra que Sobieski n'avait fait que ce qu'aurait pu faire Louis XIV, si Léopold n'avait refusé ses services ; que, d'ailleurs, il n'y avait pas eu de bataille livrée, et que toutes les relations en étaient mensongères. « Au moment où l'on se préparait à combattre, le bruit se répandit que le roi de Pologne estoit à la tête de l'armée chrestienne. A *ce nom*, la frayeur saisit aussitôt le cœur de tous les Turcs et le *grand vizir*, ayant pénétré au fond de leurs âmes, prit le *parti de la retraite*, s'imaginant de le voir encore vainqueur. Ainsi, *c'est sans combat* que l'armée *chrestienne* a mis l'Italie hors de crainte ; qu'elle a sauvé l'Allemagne ; qu'elle a vu avorter ses vastes entreprises malgré ses dépenses aussi grandes que ses desseins et qu'elle a profité de tout son butin. On peut dire que trois personnes y ont contribué : le comte de Stœhremberg, d'abord, par sa prudente conduite ; le secours de Vienne n'est pas moins dû aux prières du Pape et de toute l'Eglise et aux sommes que sa Sainteté a données, sans lesquelles il eût été impossible de mettre tant de troupes sur pied. Le roi de Pologne doit être nommé le troisième : on le met le dernier parce que sa réputation est si forte que les Turcs ont levé le siège *avant que d'estre attaqués, seulement parce que l'on disait qu'il devait combattre en personne.* » Un demi-siècle plus tard, Voltaire pour lequel il ne s'agit plus ni de plaire à Louis XIV ni de blesser Sobieski, écrira : « Contre toute attente, Vienne fut délivrée. La présomption du grand vizir, sa mollesse, son mépris brutal pour les chrétiens, son ignorance, sa lenteur, le perdirent : il fallait l'excès de toutes ces fautes pour que Vienne ne fut pas prise. Le roi de Pologne, Jean Sobieski, eut le temps d'arriver ; et *avec le secours du duc de Lorraine, il n'eut qu'à se présenter* devant la multitude ottomane pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans sa capitale avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorsque son libérateur sortait de l'église, où l'on avait chanté le *Te Deum* et où le prédicateur avait pris

pour son texte : « Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean ». Vous avez déjà vu que le pape Pie V avait appliqué ces paroles à Don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Vous savez que ce qui paraît neuf, n'est souvent qu'une redite (1) ». Cette appréciation du rôle de Sobieski manque bien aussi de chaleur.

Celle de Racine à laquelle il faut venir enfin, semble tout d'abord basée sur l'opinion d'un bon juge en matière militaire, sur celle du grand Condé : « J'ai ouï dire à M. le Prince, — écrit-il, aux premières nouvelles de ce siège, que si la tête n'avoit pas entièrement tourné aux Allemands, le plus grand bonheur pour l'Empereur, était que les Turcs eussent assiégé Vienne. » Elle tend donc à affirmer qu'il y a eu exagération en ce qui regarde la gravité du danger couru : évidemment, aux yeux de M. le Prince et du poète, l'armée turque éloignée de sa base d'opérations, était trop « en l'air » pour être assurée d'un succès sérieux et durable, et si Léopold eût été capable d'un de ces coups d'audace et de génie dont M. le Prince surprenait volontiers ses ennemis, Sobieski eût été moins nécessaire. Sans doute, Condé n'avait jamais combattu les Turcs et ses 63 ans donnaient à penser, à cette date, qu'il n'aurait jamais l'occasion de juger personnellement de leurs mérites militaires : pourtant, les Français qui, en 1664, avaient assuré le gain de la bataille de Saint-Gothard, ont pu lui dire la somme de science dont il était besoin pour vaincre les Turcs du XVIIe siècle. Quoique Stanislas Jablonowski ait, au moment de l'élection de Sobieski au trône de Pologne, repoussé la candidature du héros de Rocroy en disant : « Condé est vieux, son tempérament affaibli », le grand homme était encore assez valide pour remporter la victoire de Senef et rétablir la situation compromise par la mort de Turenne : son témoignage en 1683 garde donc sa valeur. Il faut noter d'ailleurs que « l'homme de Chantilly » est plutôt un indépendant que ce que l'on appelle un courtisan.

Racine, ensuite, insiste sur les ressources dont disposait l'Empereur pour combattre les infidèles : « Les cardinaux ont envoyé à l'Empereur cent mille écus, les dames romaines autant et le Pape deux fois autant. » Ceci peut s'interpréter difficilement comme un éloge de Léopold et il semble bien que le poète en mal d'ouvrage historique ait eu pour but de démontrer l'importance des troupes

(1) VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, ch. XIV, p. 161 (Edition Hachette).

auxiliaires qui contribuèrent avec les troupes polonaises à la défaite des Turcs et de mieux délimiter ainsi la part qui, dans ce succès, revient à Sobieski.

Ayant ainsi ramené le « prodige de Vienne » aux proportions d'un événement humain, Racine jette sur le papier un certain nombre de phrases dont le ton nous fait plus penser au Sobieski légendaire qu'à celui dont la silhouette rapetissée apparaît entre les lignes du *Mercure de France*. Il écrit d'abord : « Sobieski avait mandé à l'Empereur qu'il n'y avait qu'à ne point craindre les Turcs et aller à eux. » N'y a-t-il pas là quelque galéjade polonaise de ce Tartarin vraiment Quichotte, de ce Pan Zagloba des meilleurs jours qui dort dans l'âme de plus d'un Polonais — comme de plus d'un Français, d'ailleurs? Sobieski serait-il un simple « M'as-tu-vu? » Sous la plume de Racine, cette phrase a plutôt la signification d'un involontaire aveu du héros, qu'on pourrait formuler ainsi : c'est votre panique qui fait la force du Turc ; il suffit que vous cessiez de craindre pour que le danger s'évanouisse. Il y a du bon sens dans ces paroles, quelque modestie et un réel courage : en somme, l'impression est sympathique. Elle s'accentue quand on lit : « Comme le roi de Pologne fut monté à cheval pour aller secourir Vienne, la reine le regardait en pleurant et embrassant un jeune fils qu'elle avoit, le Roi lui dit : « Qu'avez-vous à pleurer, Madame? » Elle répondit : « Je pleure de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres. » Malheureusement, ce dialogue qui aurait eu lieu en Silésie, à Tarnowik, le 22 août 1683, est écrit dans le style lapidaire renouvelé du laconisme antique, tel qu'il était compris par le XVIIe siècle français. Marie Casimire est ici quelque peu déguisée en Andromaque ; du reste, Sobieski appelait la reine Mariette plutôt que Madame et si même l'on admet que le roi et la reine de Pologne aient eu cette conversation d'apparence héroïque, il est presque sûr qu'elle eut une allure moins romaine. « Au fond du cœur de Marie Casimire, dit Salvandy (1), fermentait une prédilection effrénée : Le roi avait laissé à Marie Casimire le soin de rédiger les récits officiels qui, de Varsovie, se communiquaient à toutes les cours. Dès le départ de l'armée, elle substitua toujours le nom du second de ses fils à celui de l'aîné... Et par un trait d'habileté infernale, elle inventa d'envi-

(1) Salvandy (De), *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*, Bruxelles, 1846, 2 vol. in-8, t. II, p. 133.

ronner ainsi de prestiges, de grandir longtemps à l'avance dans l'opinion du monde, celui des deux auquel son cœur partial voulait assurer l'héritage de leur père. » Mais tout ceci, peut-être, était ignoré de Racine qui s'en tenait à la forme héroïque du dialogue, parce que, s'il comprenait quelle faute politique avait commise le roi, il sympathisait néanmoins avec le héros et avec les siens. S'il n'eût pas sympathisé, il aurait mis moins de zèle à collectionner les phrases toutes romaines qu'on attribuait à Sobieski. « Le roi, écrit-il encore, s'adressant au Nonce, lui dit : « Mandez au pape que vous m'avez vu à cheval et que Vienne est secourue. » « Après la levée du siège, il écrivit au Pape : Je suis venu ; j'ai vu et Dieu a vaincu. » Ces fières paroles, authentiques ou non, insérées par Racine dans son histoire, nous éloignent fort du *Mercure de France*, et si elles sont de l'historiographe du roi de France, du moins ne sont-elles pas d'un historien asservi à la version officielle de la cour de Versailles. « Gazettes ! Gazettes ! eût pu dire Louis XIV ; mais gazettes de Hollande ! » En Racine, le penseur qui a prêté tant de phrases fortes à Agrippine ou à Joad, a été séduit par les sentiments tragiques qu'on lui révélait dans l'âme de Sobieski ; le psychologue a noté ces sentiments avec plus d'intérêt peut-être que le détail des faits d'armes qui en ont été la suite naturelle ; le pieux janséniste, le dévot élève de M. Hémon, a vu et admiré dans le roi de Pologne, le dernier champion des croisades. Et ceci est évidemment toute autre chose qu'un point de vue officiel.

Le poète, épris du sentimental Sobieski, ne tarde pas cependant à faire un retour raisonnable et bien XVIIe siècle sur les conséquences fatales d'un sentimentalisme peu clairvoyant. Le poète des aveuglements du cœur, qui, dans ses drames, conduisait les aveugles par les chemins de la passion, jusqu'au malheur, semble avoir eu, comme l'historien, l'intuition que l'héroïsme mal appliqué de Sobieski fausserait l'orientation politique de la République polonaise. Aussitôt après avoir parlé du siège de Vienne, il mentionne à la hâte un événement typique, qui, vraisemblablement, devait faire l'objet de tout un développement dans la rédaction ultérieure : « Insolence des bourgeois d'Anvers, qui, dans un feu d'artifice, représentèrent le grand Turc, un prince de l'Europe et le Diable, ligués tous trois, qu'on faisait sauter en l'air. » Ce « prince de l'Europe » étant Louis XIV, il est pénible à Racine de s'avouer que l'éclatant et pieux exploit de Sobieski a tourné à la confusion

du roi très chrétien qui canonnait alors les Barbaresques et rachetait leurs prisonniers chrétiens. Manifestations platoniques, les feux d'artifice blessent plus l'orgueil du grand roi qu'ils ne lui nuisent vraiment ; Sobieski n'en peut d'ailleurs être rendu responsable. Pourtant, déjà l'on sent, qu'entraîné par le poids de sa victoire, le « héros sarmate » roule sur la pente qui le fera sans nécessité collaborer aux intrigues des ennemis de Louis XIV : « Le roi de Pologne Sobieski, dit encore Racine, ne songeait point à reconnaître le prince d'Orange pour roi d'Angleterre, n'ayant ni besoin de lui, ni affaire à lui. Un Polonais qui avait besoin en Hollande d'une recommandation auprès du prince d'Orange, donna 300 pistoles à un religieux qui était auprès du roi de Pologne et le roi se laissa gagner par ce religieux. »

L'affaire de la reconnaissance, par Sobieski, du prince d'Orange, comme roi d'Angleterre, ne fut assurément pas aussi simple qu'elle paraît l'être, dans cette note de premier jet, écrite par Racine. Un certain nombre de faits semblent néanmoins prouver que le poète a vu juste en nous laissant entendre que Sobieski, prisonnier de sa propre gloire, n'a pu s'en abstraire pour juger des contradictions auxquelles elle le faisait aboutir. Les intérêts de la Pologne étaient fort minimes en Hollande : ils étaient surtout représentés par des *sociniens* qui, obligés de s'expatrier après le colloque de Roznow (10 mars 1660), étaient passés à Mannheim, d'où une persécution les avait fait se retirer en Hollande. Là, dit Valérian Krasinski, dans son *Histoire religieuse des peuples Slaves* (1), ils jouirent d'une entière liberté religieuse... reçurent des sommes considérables et formèrent sans doute une Eglise assez nombreuse, puisqu'ils furent à même de publier à Amsterdam, en 1680, un Nouveau Testament en polonais. Etant donné l'état d'âme de Sobieski, quel genre d'intérêt pouvait bien inspirer ces sociniens au roi de Pologne ? Quelle sympathie avoir pour un protestant comme le prince d'Orange, irréconciliable ennemi du roi très chrétien ? La Hollande travaillait au développement de son commerce en Moscovie et aspirait à en faire autant en Pologne : Sobieski escomptait le profit qu'en eût tiré son pays et en se rapprochant du prince d'Orange, il voulait surtout conclure un traité de commerce. La Pologne était déjà la proie du Juif : les

(1) Krasinski (Comte Valérien), *Histoire religieuse des peuples slaves*, Paris, Cherbuliez, 1853, XVI-314, p. in-8°, p. 212-213.

caricatures du temps représentaient le roi sous le costume d'un marchand ou d'un banquier, que des juifs aidaient à remplir ses poches. Sobieski, voyant le peu de dispositions de ses sujets pour les affaires, espérait du moins enrichir le royaume en l'ouvrant au commerce étranger ; il semble, de plus, avoir cru à la possibilité de pousser les frontières de la Pologne jusqu'au Danube et à la Mer Noire et avoir eu le dessein de relier cette mer à la Baltique, par des canaux, des routes ; il se laissa, dès lors, persuader que la Hollande était le pays le plus propre à lui fournir les hommes capables de réaliser ses projets.

Chose curieuse, en 1668, une ambassade russe ayant visité l'Espagne, la France, la Hollande, le chef de cette ambassade, Pierre Potemkine, avait eu des conférences avec les six corps des marchands de Paris en vue d'un traité de commerce : ce fut même à la suite de cette visite, que Colbert créa la Compagnie du Nord. Vers le même temps, Riquet, en construisant le canal du Midi, ou plutôt le « Canal des Deux-Mers », étonnait plus ses contemporains que Ferdinand de Lesseps ne devait étonner les siens ; il laissa des élèves qui ne lui firent pas honte. Evidemment, même après 1689, c'est-à-dire après la révocation de l'Edit de Nantes, la France était en aussi bonne posture que la Hollande, pour mettre à exécution les projets de Sobieski. Ces projets d'ailleurs étaient à si longue portée, qu'ils ressemblaient fort à des chimères et que, faute de temps et d'argent, ils ne purent pas être réalisés : il est difficile d'y voir autre chose que le trompe-l'œil dont on usa pour faire de Sobieski l'allié « sans le savoir » de la Ligue d'Augsbourg contre Louis XIV.

Quant au religieux qui, d'après Racine, aurait opéré le peu catholique miracle de rapprocher le roi de Pologne et le prince d'Orange, il a vraiment existé : « Un ministre caché et secret de la cour de Vienne, dit le prétendu chevalier de Beaujeu, était arrivé sous l'habit de jésuite et le titre spécieux de missionnaire, députe en Moscovie, par la réunion des Russiens schismatiques. C'est le fameux père Vota, Savoyard de naissance, Autrichien par inclination et de profession grand parleur, homme de cour nourri dans la fine politique, dans les intrigues du cabinet. Il avait le défaut attaché à la soutane de sa société, d'aimer surtout le commerce des grands, les honneurs, les distinctions, les civilités des têtes couronnées. Il savait que Sobieski aimait les doux amusements

d'esprit, les intrigues de la République des lettres, qu'il lui fallait un plastron de conversation, un savantas à outrance, mais un esprit souple, rampant, essuyant reproches, injures, contre-temps, travail, incommodités. Le jésuite était né dans tout cela. *Je l'ai vu coucher cent fois sur le plancher pour ne pas s'éloigner des occasions d'entretenir le roi.* Par ce moyen, il s'est rendu nécessaire ; *il est entré dans toutes les négociations délicates* ; *il s'est rendu maître du secret des affaires* ». Innocent XI se servit du jésuite pour rappeler au roi la mission qu'il avait reçue de ses pères de courir en personne sus à l'infidèle. L'Empereur fit entrevoir à Marie Casimire, pour ses fils, la possession des principautés des bords du Danube que la Porte gouvernait à l'aide de hospodars et à la souveraineté desquelles la Pologne prétendait depuis des siècles. Tout l'effort militaire de Sobieski était ainsi aiguillé contre le Turc, par la Ligue d'Augsbourg : la coalition anti-française était sauvée. Qu'on s'imagine au contraire Sobieski allié à Louis XIV, lançant toutes les forces de la Pologne sur les derrières de l'Autriche et du Brandebourg, pendant que ces puissances faisaient face à Louis XIV. Quel succès pour la Pologne ! Quelles causes d'affaiblissement pour l'Autriche et le Brandebourg, mis pour longtemps hors d'état de songer aux projets de partage qu'ils exécutèrent plus tard. C'est sur la frontière qu'elle avait du côté de la *niemczyzna*, du côté du monde allemand, que la Pologne de jadis eût toujours dû essayer ses forces et parer aux véritables dangers qui la menaçaient. Pour les mêmes raisons, c'est sur cette même frontière que la Russie d'aujourd'hui, héritière de l'ancienne Pologne, doit être surtout forte en face de l'Allemagne unifiée et surpeuplée. Il est impossible de considérer comme définitives les quelques phrases consacrées par Racine aux rapports de Sobieski avec la Hollande : mais ce qui semble définitif dans son esprit comme dans celui des historiens du XXe siècle, c'est l'observation que Sobieski s'est rapproché du prince d'Orange « n'ayant ni besoin de lui, ni affaire à lui » et la condamnation de la politique de ce roi. Racine, sur ce point, a moins été un historien officiel qu'un Français dont l'instinct, très sûr, pressentait, dans chaque faute de la Pologne, une occasion de succès futurs pour l'Autriche et le Brandebourg.

M. de Salvandy jadis, grand romantique s'il en fut, a transformé la faute de Sobieski en idée de génie ou peut s'en faut : « Il

voulait, dit-il, fonder sur la ruine des Barbares, la grandeur de sa patrie. » Et c'est là, certainement, une très belle phrase, mais qui ne veut rien dire. Si quelque idée d'ensemble peut donner à tous les fragments historiques recueillis par Louis Racine, une apparence d'unité, il faut penser au contraire que Jean Racine a voulu plaider pour son héros les circonstances atténuantes ; et il fait allusion à certains indices de sénilité qui attestent chez Sobieski une fatigue générale de l'appareil nerveux : « Le roi de Pologne, dit-il, joue tous les soirs à colin-maillard : on le fait jouer de peur qu'il ne s'endorme. » Or, le 23 août 1683, Sobieski, qui vient de quitter la reine pour courir au secours de Vienne, lui écrit déjà : « Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette ! J'ai passé une très mauvaise nuit. Un de mes bras s'est engourdi ; j'ai ressenti dans l'épine du dos une vive souffrance, il s'ensuivra une crise de rhumatisme. » Le roi est visiblement appesanti, il lui faut un aide pour monter à cheval : cet état de santé était si connu, que personne en Europe, ne croyait à cette date qu'il commanderait en personne, devant Vienne. Quand le marquis d'Arquien avait annoncé au général Caraffa que Sobieski était à la tête des troupes polonaises, le général répondit : « On le dit », attestant ainsi que le fait lui semblait assez peu sûr. Kara Mustapha lui-même, n'accueillit cette nouvelle qu'avec un sourire de scepticisme. De retour en Pologne, Sobieski fuira de plus en plus le monde et les fêtes ; il préférera le grand air, cultivant ses jardins, ses domaines. Pendant les diètes, il habitait Willanow ; mais pendant le reste du temps, dit Salvandy, d'accord ici avec Racine, il allait de château en château, ou bien il errait d'un site à un autre, plantant ses tentes partout où une belle vallée, des montagnes pittoresques, des torrents, des scènes sauvages, charmaient ses regards. Il tenait là sa cour nomade. La reine trouvait moyen d'avoir des fêtes dans ces palais mobiles, de donner des festins splendides auxquels présidait le marquis d'Arquien, d'y convier aux spectacles et aux danses, de jouer au travers de cette vie imitée des Sarmates antiques, des opéras composés la plupart du temps par l'un des abbés que le nonce apostolique avait pour secrétaires. *Jean ne prenait pas d'intérêt à ces plaisirs. Son âme était souffrante comme son corps* (1). » La vie au grand air per-

(1) De Salvandy, *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*, Bruxelles, 1846, 2 vol. in-8, t. II, p. 265.

mettait à ce corps puissant de garder une apparence de grande vigueur ; mais les grands travaux du soldat, les intrigues multiples dont avaient souffert le mari et le père, les difficultés inextricables qu'offrait le gouvernement d'un pays comme la Pologne, avaient usé cette âme héroïque et simple au point de lui dérober la saine vision des véritables intérêts de son royaume.

Ainsi, Racine ne se dissimule pas les erreurs de la politique polonaise au temps de Sobieski, il les déplore et n'est pas éloigné d'en blâmer les autres. Mais il n'essaie nullement d'amoindrir les talents militaires du roi et il expliquerait volontiers ses fautes par son état maladif. Son Sobieski n'est assurément pas celui de Louis XIV, roi d'une espèce inférieure, roi électif, marié à la fille d'un petit seigneur français ; c'est un héros digne de son théâtre, un homme avec toutes les faiblesses de l'homme, dont les triomphes sont des sources de douleurs non moins que de gloire, un prince sympathique que des passions fortes, généreuses, mais aveugles, — l'amour, le patriotisme, la haine de l'infidèle — fourvoient dans un chemin où l'on perd, selon la formule racinienne, le bonheur et la saine raison ; c'est Oreste, honnête et bon, marié à une Hermione belle et jalouse, désemparé comme l'Oreste tragique, sans gouvernail sur la mer mal connue de ses passions (1). Ces fragments historiques ne semblent donc faire partie ni d'un ouvrage de rhétorique, ni d'un livre de morale, ils ne sont pas une paraphrase officielle des opinions de Louis XIV. On dirait plutôt une ébauche de drame racinien, jetée en vulgaire prose sur le papier, selon l'habitude du poète : en Racine, l'historien se tient fort près du poète.

Les autres fragments concernant la Pologne, témoignent d'une sorte de déception, on dirait presque de découragement, chez cet historien improvisé qui ne trouve pas dans ce qu'il sait, de quoi

(1) Il existe dans la Bibliothèque Krasinska, à Varsovie, un double portrait de Sobieski et de Marie Casimire où ceci frappe extrêmement : Sobieski c'est ce gros homme aux cheveux coupés en rond à la russienne, à la moustache courte et retombante, aux yeux à fleur de tête, aux yeux concupiscents et pourtant ternes, comme décelant une volonté faible en présence de la femme. A sa gauche la tête de Marie Casimire (les portraits sont sans bustes) se penche sur un col souple dans une pose de séduction, les yeux grands, vifs, brillent sous la double arcade de sourcils qui s'allongent démesurément et qui paraissent faits, une belle chevelure noire divisée en deux sur le sommet de la tête, complète ce portrait classique. Ce pourrait être Circé ou Dalila. (*Pamiatki starej Warszawy*, n° 539, p. 94.)

justifier les illusions des politiques français à l'égard de la République polonaise.

Parle-t-il de l'Eglise, de cette Eglise catholique pour la défense et la gloire de laquelle la Pologne a faussé son histoire, ruiné son avenir politique et préparé sa propre chute, la foi de Racine — janséniste il est vrai, mais docile jusqu'à la dévotion, — ne l'empêche pas de voir que certains chefs de l'Eglise poussent l'ignorance des choses polonaises à un point qui frise l'ingratitude. « M. Pignatelli, maintenant Pape, écrit-il, au retour de sa nonciature de Pologne, n'était guère mieux instruit des affaires de ce pays-là que s'il n'eût jamais sorti de Rome. » De telles paroles surprennent, de nos jours, parce qu'elles évoquent en nous le souvenir encore récent des attaques de phobie de M. Camille Pelletan, parlant de M. Montagnini ; mais elles sont de Racine et ne supposent évidemment aucun parti-pris antireligieux. « Un jour, continue-t-il, qu'on parlait du siège de Belgrade, le pape Innocent XI, qui avait fort à cœur la guerre du Turc, dit à M. Pignatelli qu'il vînt l'après-dînée, l'entretenir sur la situation de Belgrade. » Etrange, n'est-il pas vrai, ce pape qui confond la Pologne avec les pays serbes et plus étrange encore, cet ancien nonce à Varsovie, qui sait que Belgrade n'est pas en Pologne, mais ne sait pas mieux où il faut le loger : « Le bon prélat, fort embarrassé, se confia à un capitaine suisse de la garde du Pape, qui avait servi quelques années en Hongrie. Ce capitaine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation de cette place et, lui ouvrant les deux doigts de la main, lui disait : « Eccové la Sava, ecco il Danuvio ; et dans la fourche de deux doigts : Ecco Belgrada. » Pignatelli s'en alla à l'audience, tenant ses deux doigts ouverts et répétant la leçon du suisse : mais sur le point d'entrer, il oublia lequel de ses deux doigts était le Save et le Danube et revint au Suisse lui demander la position de ces deux rivières. » Quel anecdotier, quel potinier que ce poète des Saint-Cyriennes : un vrai Tallemant des Réaux. Pourquoi ce luxe de détails vaudevillesques contre deux bons papes, dont l'un encore vivant et sur lequel il conclut en bon catholique : « Du reste, Pape de grande piété et aimant fort l'Eglise. » C'est au moins curieux !

Ce qui l'est quelque peu également, c'est qu'il m'ait été donné d'entendre répéter une anecdote de ce genre en Pologne par diverses personnes de culture différente et sans relations les unes avec

les autres, mais qui toutes remplaçaient les papes par des Français. Il est entendu à l'étranger, depuis 1870, que les Français ne savent pas la géographie : la *Débâcle*, dont l'auteur a été honoré par nous, de la suprême apothéose, a ranimé cette erreur que les travaux géographiques des coloniaux français commençaient à rendre par trop paradoxale. L'exemple le plus typique qui m'ait été fourni de notre ignorance, m'a été cité par une jeune femme polonaise, professeur et féministe qui rapportait que, lors du drame dont le *konak* fut le théâtre, un officier français avait demandé à l'un de ses amis varsoviens, si de Varsovie l'on n'entendait pas le bruit de la fusillade sous laquelle étaient tombés Alexandre de Serbie et la reine Draga. Toutes les concessions qu'elle consentit, se bornèrent à la supposition que cet officier français si faible en géographie était un officier de marine. Il est significatif au contraire que, dans le récit primitif qui a donné lieu, semble-t-il, à des versions si déformées, ce soit un Français, un écrivain classique, un poète — y a-t-il quelqu'un au monde qui soit moins géographe qu'un poète ? — qui ait relevé cette erreur chez deux bons papes italiens dont la chaire sacrée paraissait devoir être, avant tout, une chaire de géographie universelle.

Mais le meilleur moyen d'apprécier, comme il convient, les fragments historiques consacrés par Racine à Sobieski et à la Pologne, est encore de les comparer à ce que ses contemporains les plus autorisés ont écrit sur le même sujet. Saint-Simon, doublé de Dangeau, ne fournit rien qui vienne improuver l'opinion exprimée dans les passages que nous possédons de l'ouvrage commencé par Racine : et cependant ni l'un ni l'autre de ces deux Mémoiristes ne nous ont ménagé les faits et les aperçus sur la politique de leur temps. Quant à Regnard qui est allé en Pologne, il a été reçu par Sobieski ; mais il relate cet événement de sa vie avec une discrétion dont il serait bien difficile de lui faire un mérite.

Saint-Simon entreprend de faire la nécrologie de l'année 1696 et il ne tarit pas sur un certain « bonhomme du Montal » qui mourut à Dunkerque. « C'était un très galant homme » ; « le public et les troupes qui lui rendirent justice trouvèrent honteux qu'il n'eût pas été fait maréchal de France. » Il nous apprend que le marquis de Noailles « mourut de la petite vérole et ne laissa que deux filles ». Il dit gravement : « Il ne faut pas omettre la mort de deux hommes célèbres en des genres fort différents, qui arriva en ce même temps :

de Varillas si connu par les histoires qu'il a écrites ou traduites et du Plessis, écuyer de la grande écurie et le premier homme de cheval de son siècle, quoique déjà fort vieux. » Et comme post-scriptum à cette oraison funèbre d'un historien et d'un jockey, il ajoute : « Une autre mort fit plus de bruit dans le monde et y eut de grandes suites : c'est celle du fameux roi de Pologne, Jean Sobieski, qui arriva subitement. Ce grand homme est si connu que je ne m'y étendrai pas. » C'est peu prendre son rôle d'historien au sérieux que de se taire sur un grand personnage sous prétexte qu'il est « fameux » ou de n'en parler que pour l'enterrer dans une phrase banale. Plus loin, il est vrai, Saint-Simon note « le mérite d'un aussi grand homme que l'était Sobieski » et certainement il professe à l'endroit du roi polonais une sympathie faite pour une grande part de l'antipathie que lui inspire Louis XIV. Mais il ne peut aimer la noblesse polonaise, la moins hiérarchisée de toutes les noblesses : Sobieski en est l'incarnation la plus parfaite ; c'est donc un « grand homme », — compliment dont, après tout, Saint-Simon est assez avare, — pourtant ce n'est pas un grand roi. Il éprouve par la suite une espèce de remords d'avoir si cavalièrement négligé la mémoire du roi de Pologne et il en reparle au sujet de la mort du cardinal d'Arquien (1707). « Sobieski, dit-il, avait l'inclination française... il était le premier homme de la République par ses victoires et ses grandes actions qui le portèrent sur le trône de Pologne par une élection unanime le 20 mai 1674. » Et deux pages plus loin : « Le roi Jean III Sobieski, signalé par ses victoires sans nombre contre les Turcs et les Tartares avant et depuis son élection, couronna ses triomphes par le salut de l'Allemagne. Il vint en personne livrer bataille aux Turcs qui assiégeaient Vienne et qu'ils étaient sur le point de prendre. Leur défaite fut complète et Vienne sauvée avec une partie de la Hongrie dont le héros reçut peu de gré. C'était en 1683 : son énorme grosseur et la conjoncture des temps l'empêcha depuis de beaucoup faire parler de lui à la guerre (1). » Somme toute, rien de changé : Sobieski est « le premier homme de la République », un « héros », ce n'est pas un homme d'Etat, un Roi. « Personne, dit encore Saint-Simon, n'a ignoré la conduite sordide que la reine de Pologne inspira au roi son mari dans ses dernières années, qui l'empêcha d'être

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, édition Sautelet, 1829, t. V, p. 434 et 436.

regretté et qui fut un obstacle invincible à l'élection de pas un de ses enfants, nonobstant l'amour des Polonais pour le sang de leurs rois et leur coutume de leur donner leur couronne (1). » Encore une fois, c'est Oreste ou Pyrrhus ; ce n'est pour Saint-Simon, pas plus que pour Racine, ni l'empereur Auguste, ni le roi qui dit : « L'Etat, c'est moi ».

Cette impression, loin de s'atténuer, s'accentue lorsque Saint-Simon passe en revue les membres de la famille royale : « La reine de Pologne (Marie Casimire d'Arquien) ne fut pas à beaucoup près aussi française que le roi son mari. Transportée de se voir une couronne sur la tête, elle eut une passion ardente de la venir montrer en son pays, d'où elle était partie si petite particulière. La France avait eu tant de part à cette élection, que ce fut en reconnaissance de l'avoir procurée que le roi de Pologne donna sa nomination au cardinal de Janson qui y était ambassadeur de France. Il n'y avait donc nul obstacle au voyage qui fut prétexté des eaux de Bourbon. Tout annoncé, tout préparé, elle fut avertie que la reine de France ne lui donnerait point la main, chose qu'il était étrange qu'elle pût ignorer. Marie de Gonzague, mariée à Paris par procureur, en présence de toute la cour, ne l'avait ni eue, ni prétendue et plus nouvellement le roi Casimir qui a passé les dernières années de sa singulière vie en France. Les rois ne l'avaient pas anciennement chez les nôtres et les électifs n'y ont songé en aucun temps. Le dépit en fut néanmoins aussi grand que si elle eût reçu un affront. Elle rompit son voyage, se lia avec la cour de Vienne et tous les ennemis de la France, eut grande part à la ligue d'Augsbourg contre elle, et mit tout son crédit, qui était grand sur le roi son mari, à lui faire épouser depuis tous les intérêts contraires à la France. Le désir extrême qu'elle eut de faire son père duc et pair, l'en rapprocha depuis, mais les mécontentements essentiels qu'on avait reçus d'elle l'en firent constamment refuser (2). » Marie Casimire ne comprend donc le pouvoir royal que comme un moyen de bénéficier de certaines distinctions honorifiques. Sa conception de la royauté est égoïste, étroite, mesquine : seul le prestige personnel de Sobieski pouvait masquer la faiblesse de la politique féminine qu'il adopta. Le héros mort, Marie Casimire fait seulement figure d'agitée, d'hystérique sur le retour, Hermione vieillie qui

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, t. V, p. 438.
(2) *Idem*, p. 437.

détruit tout ce qu'elle touche. « Bien que les Polonais se déclarassent contre tout *piaste*, dit Saint-Simon à la date de 1696, les fils du feu roi auraient eu grande part à la succession du trône de Pologne... si l'avarice extraordinaire de la reine qui avait tout vendu, tout rançonné, et la hauteur de ses manières, n'eût rendu ses enfants odieux à cause d'elle et si elle eût été plus d'accord avec eux. Jacques l'aîné était fort mal avec elle, mais il était né avant l'élection de son père, ce qui le défavorisait fort ; il était d'ailleurs peu aimé et son mariage avec une Palatine, sœur de l'impératrice, le rendait suspect. L'empereur le portait, sa mère le traversait, elle voulait un de ses cadets ; mais ses trésors lui étaient plus chers encore. » Ces deux cadets nous apparaissent avec des figures assez falotes de courtisans du grand roi, heureux de l'octroi d'une décoration royale ou de la place que leur faisait le protocole compliqué de la cour française, plus que de l'espoir de régner en Pologne. « Pendant un temps si critique pour les candidats, les Princes Alexandre et Constantin Sobieski voyageaient et vinrent jusqu'à Paris pour y recevoir l'ordre qu'ils portaient dès avant la mort de leur père qui l'avait instamment demandé pour eux. Pour sonder les traitements qu'ils désiraient, ils demeurèrent incognito et néanmoins le roi leur donna, comme aux gens titrés, la distinction de baiser la Princesse et Madame. » Mme de Béthune, belle-sœur du défunt roi, ayant, « à l'abri de ses neveux Sobieski », osé prétendre à la même distinction, au lieu de les avoir servis, fut trouvée fort impertinente par le roi et gâta leurs affaires. Entre les intrigues de leur mère et celles de leur tante, Saint-Simon nous donne à penser que la situation des deux jeunes princes frisait légèrement le ridicule.

Tout le monde du reste ici en a sa part : « Enfin, détestée en Pologne jusque de ses créatures et de ses propres enfants, elle emporta ses trésors et se retira à Rome avec son père et ils y demeurèrent dans le même palais. Les mortifications l'y suivirent... Son père avait 82 ans, quand il avait été fait cardinal, ne prit jamais aucun ordre et n'eut jamais aucun bénéfice, en sorte qu'il ne dit jamais le bréviaire et qu'il s'en vantait. Il fut gaillard et eut des demoiselles fort au delà de cet âge, ce que la reine sa fille trouvait fort mauvais... » Quant à elle, elle prétendit être traitée à Rome comme l'avait été la reine Christine de Suède. On lui répondit, comme autrefois on l'avait fait en

France, « qu'il n'y avait point de parité entre une reine héréditaire et une reine élective, et on en usa avec elle en conformité de cette différence. Cela contraignit toute sa manière de vie et lui donna tant d'embarras et de dépit qu'elle n'attendait que la mort de son père pour sortir d'un lieu si désagréable (1) ». Saint-Simon est dur pour la « petite particulière » et pour tous les siens.

Il distribue ensuite, avec une dextérité un peu gouailleuse, quelques épithètes aux candidats non polonais au trône de Pologne : Bavière, Saxe, Lorraine et Louis de Bade qui « se mit aussi sur les rangs... peut-être plus pour l'honneur d'y prétendre que par aucune espérance d'y réussir ». On le sent pressé de quitter la Pologne pour revenir à la chronique de Versailles. C'est pour nous présenter le candidat français à la succession de Sobieski qu'il y reparaît et aussitôt le ton s'élève. Saint-Simon, Français, duc et pair, membre né de l'opposition, sent l'orgueil monter comme une sève puissante dans ses phrases : « La naissance du prince de Conti, *si supérieure à celle de ces candidats*, ses qualités aimables et militaires qui s'étaient fait connaître en Hongrie et qu'il avait si bien soutenues depuis, la qualité de neveu et d'élève de ce fameux prince de Condé et celle d'héritier, de cousin germain du comte de Saint-Paul qui était encore regretté en Pologne et dont il avait réuni tous les suffrages lorsqu'il mourut, firent tout espérer à l'abbé de Polignac », ambassadeur de France en Pologne. En face de cet Achille promis à la République polonaise, Louis XIV fait figure d'Agamemnon jaloux et gêné : « Le roi qui ne demandait pas mieux que de se défaire d'un prince de ce mérite si universellement connu et qu'il n'avait jamais pu aimer, tourna toutes ses pensées à le porter sur ce trône... Il voulut donc voir ce que le prince de Conti pourrait faire. Il l'entretint plusieurs fois en particulier, ce qui ne lui arrivait guère. Il vendit pour 600.000 livres de terres à des gens d'affaires, avec la faculté de les pouvoir reprendre dans trois ans pour le même prix ; cette somme fut envoyée en Pologne et le roi promit de la rendre, si l'élection ne réussissait pas. » En bon français, l'élection au trône de Pologne n'est plus pour Saint-Simon qu'une affaire de politique intérieure française, un incident des relations existant entre le *roi des maltôtiers* et un prince du sang.

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, t. V, p. 437-438.

Saint-Simon n'exprime ou ne suggère aucune idée générale concernant la Pologne : il n'a des événements de ce pays qu'une vision fragmentaire, superficielle et tout à fait occasionnelle. Son but, — sa cible parfois, — reste Versailles uniquement et son regard d'aigle ne s'en détourne qu'avec la crainte de le perdre trop longtemps de vue.

Dangeau, fort éloigné de l'envergure d'esprit propre à Saint-Simon, mais nourri des mêmes faits et des mêmes spectacles, n'a sur la Pologne aucune de ces grandes pages où l'on sent que l'écrivain a vécu un instant la vie de la nation dont il parle. En 1685 il fait trois allusions au faux départ des princes de Conti pour la Pologne (1) ; il en fait une autre à Sobieski, — sans le nommer, — le plaçant dans une lointaine perspective, à l'ombre de M. de Lorraine, presque dans la suite de l'Empereur, à côté des Vénitiens (dimanche 16 septembre) ; il note (dimanche 11 novembre) comme venant de l'Electeur de Bavière, que « l'armée de Pologne a battu les Turcs et qu'il y en a plus de 8.000 tués sur la place » (2) ; enfin et surtout (jeudi 18 octobre) en grand maître de Saint-Lazare et en historiographe fidèle de l'étiquette protocolaire, il nous décrit la réception d'une ambassade polonaise à la cour du grand roi : « L'ambassadeur de Pologne eut son audience du roi et de toute la maison royale ; il parla au roi en latin et à toute la maison royale en français. Il était conduit par M. de Marsan ; il sera traité ici magnifiquement par les officiers du roi durant trois jours. Le roi lui envoya faire compliment par le duc de Saint-Aignant, premier gentilhomme de la chambre en année et Mme la Dauphine, par le maréchal de Bellefont, son premier écuyer. Monseigneur n'a encore envoyé personne en pareille occasion. Le soir, il y eut appartement. J'appris que ce sont toujours les premiers écuyers et jamais les chevaliers d'honneur qui vont faire les compliments aux ambassadeurs, parce que le chevalier d'honneur demeure auprès de sa maîtresse qui est le poste honorable, comme le grand chambellan demeure auprès du roi (3). » Le sens de ce compte-rendu est fort clair : l'ambassadeur — dont il ne nous dit pas même le

(1) *Mémoires et Journal du marquis de Dangeau*, Paris, Mame, 1830, t. Ier, p. 108-109, mardi 20 mars au vendredi 23 ; p. 144-145, mercredi 23 mai p. 135, mardi 12 mai.

(2) *Idem*, t. Ier, p. 180, 199.

(3) *Idem*, t. Ier, p. 189.

nom — voit sa personnalité noyée dans ce flot de remarques protocolaires ; il n'est que le figurant nécessaire à la féerie politique du jour. Nous n'apprenons rien de sa mission, du tact avec lequel il l'a exécutée, de l'utilité qu'elle offrait pour la France ou la Pologne. M. le grand chancelier de Pologne fait pareille figure à Fontainebleau et dans le journal de Dangeau (17 novembre 1685) ; ce que nous savons de son rôle diplomatique concerne uniquement la cessation de l'espèce de quarantaine que Louis XIV avait imposée à la marquise de Béthune, belle-sœur de Sobieski, dont Saint-Simon déjà nous avait entretenus et à laquelle le roi fit la grâce de la laisser reparaître à la cour. Dix ans plus tard, nous lisons à la date du dimanche 6 février 1695 : « Le roi, après le conseil, reçut dans son cabinet la castellane de Wilna qui a voulu voir la France après avoir conduit l'Electrice de Bavière à Bruxelles. Mme de Béthune était avec la castellane ; elles allèrent ensuite chez M. le Dauphin et le soir à l'appartement. Le roi et Monseigneur lui firent l'honneur de la baiser et le roi a témoigné qu'il serait bien aise qu'on prît soin d'elle pendant qu'elle seroit dans ce pays-ci, parce qu'il est content d'elle et de sa famille. Son mari est le quatrième sénateur de la Pologne ; il n'a devant lui que le castellan de Cracovie, le palatin de Cracovie et le palatin de Wilna (1). » Toujours les cérémonies et les préséances ! Il serait difficile, d'après ces fragments de chronique, de se faire une idée de la situation respective et des relations de la France et de la Pologne. Qui dirait que Dangeau fut diplomate à ses heures, qu'il remplit plusieurs missions extraordinaires près des électeurs du Rhin, maria le duc d'York (Jacques II) avec la princesse de Modène et refusa l'ambassade de France en Suède ?

Colonel du régiment du roi, le marquis de Dangeau ne se montre pas meilleur écrivain militaire. Tout ce qu'il dit des guerres entreprises par Sobieski contre les Turcs se résume à ceci que nous trouvons à la date du mardi 17 septembre 1686 : « On a appris que les Turcs ont abandonné toutes les places qu'ils avaient en Pologne à la réserve de Kaminiec, où l'armée de Pologne a beaucoup souffert dans les déserts de Moldavie et que ses deux hospodars, au lieu de le (*sic*) venir joindre, ont été trouvé le serasquier qui a 70.000 hommes tant Turcs que Tatares ; que le

(1) *Idem*, t. Ier, p. 201-202 ; t. III, p. 321.
(2) *Idem*, t. Ier, p. 284-285.

roi de Pologne s'est emparé de Jassy, capitale de la Moldavie; qu'il y a fait faire un service solennel pour le repos de l'âme de Sobieski, son grand-père maternel, grand général et grand chancelier de Pologne qui, en 1620, fut tué, près de Jassy, dans une bataille qu'il perdit contre les Turcs. » Il s'agit ici de Zolkiewski et nullement d'un Sobieski : du reste, à défaut de connaissance approfondie des faits, Dangeau, parlant d'un grand-père maternel, aurait pu se douter de son erreur ; on ne saurait moins dissimuler son indifférence pour les choses et les personnes dont on parle. Ce n'est certainement pas ce récit qui nous donnera une idée claire de ce que fut la croisade de tous les instants que Sobieski dirigea avec tant d'obstination contre les Turcs.

Est-il du moins plus prolixe ou plus suggestif en ce qui regarde la situation intérieure de la Pologne? « On a eu, dit-il (le samedi 27 juin 1695) nouvelle de Pologne que la succession de la princesse Radziwill qui avait épousé le prince palatin Charles, avait si fort brouillé les affaires de Lituanie, que les Sapieha et les Radziwill qui sont les plus grands seigneurs de ce pays-là, se faisoient la guerre et qu'il y avoit eu même un combat où il y avoit eu plus de six cents hommes de tués. » (1) En lisant ces notes, on doit avouer que les faits rapportés sont plus nombreux, plus circonstanciés chez Dangeau que chez Racine ; mais ils nous aident beaucoup moins à trouver les points culminants, les grandes arêtes directrices de la politique polonaise, l'attitude de Sobieski en face des combinaisons diplomatiques du temps. Il n'a du reste ni le coup d'aile, ni le coup de griffe de Saint-Simon. Historien consciencieux du cérémonial en usage à la cour de France, il ne prétend à rien de plus.

Racine n'est qu'un poète ; Saint-Simon est un grand seigneur occupé de politique, mais qui n'a point les bonnes grâces du roi et dont l'idéal aristocratique fausse parfois les jugements ; Dangeau est un familier du roi et des ministres, de ceux qui savent tout ; Regnard est plus encore : il est l'homme curieux de tout qui a voulu voir la Pologne, Sobieski et qui les a vus. Il en a parlé ; mais en voyageur qui se juge le plus intéressant phénomène du pays qu'il visite, qui se raconte lui-même avec esprit et intérêt et qui garde le meilleur souvenir des personnages illustres auxquels

(1) *Idem*, t. III, p. 353.

il a « récité » sa vie. Pour un homme qui a vu deux fois l'Italie, qui fut esclave cuisinier en Alger et prisonnier à Constantinople, qui voyagea en Hollande, en Danemark, en Suède, parcourut toute la Laponie et grava des vers latins sur un rocher avoisinant l'Océan glacial, la Pologne n'était plus qu'un pays presque banal, à peine plus intéressant que la Hongrie et l'Allemagne par lesquelles il devait terminer ses aventureuses pérégrinations. C'est dans « La Provençale » qu'il nous conte ses voyages en se mettant en scène sous le nom de *Zelmis :* « Il ne demeura, nous apprend-il, que fort peu de temps à Stockholm à son retour de la Laponie ; et, cherchant ensuite *une nouvelle matière à ses travaux*, il passa toute la mer Baltique et vint débarquer à Dantzick, d'où il passa en Pologne ». Qui tient ce langage ? Un émule de Linné ou de Buffon, un explorateur qui tient le milieu entre les conquistadores espagnols et Livingstone ou de Brazza ? Nullement, mais un bel homme, fort aimable, fort gourmand, trésorier de France au bureau des finances de Paris, grand bailli de la province de Hurepoix, lieutenant des eaux et forêts et des chasses de la forêt de Dourdan, un galantin très joyeux, assez paresseux, qui aima le théâtre et la femme et chercha peu le travail. Le récit qu'il nous fait, ne tarde pas d'ailleurs à nous édifier sur les « travaux » auxquels il se livra en Pologne. Il a cherché à voir Sobieski qui fut enchanté de s'entretenir avec lui ; il a gardé de cette réception et du roi l'impression la plus flatteuse. C'est, dit-il, « un des princes du monde les plus savants et les plus curieux et qui sait si bien joindre à ces qualités une vertu héroïque ». Il a surtout, — mérite prodigieux aux yeux d'un conférencier comme Regnard, — le talent de savoir écouter : il « prit un plaisir extrême à faire réciter à Zelmis la manière dont les Lapons vivaient et ce qu'il y avoit de rare dans ce pays. Il ne se passa pas un jour pendant tout le temps qu'il demeura à Iawarow, où était alors la cour de Pologne, que le roi ne l'envoyât quérir pour apprendre de lui ce qu'il souhaitait. Il lui fit même l'honneur de le faire manger avec lui, à sa table, à côté de M. le marquis de Vitry qui était alors ambassadeur de France en cette cour. » Evidemment, ce dernier trait est digne de remarque. Louis XIV n'en eût point fait autant. Il eût reçu un explorateur, lui eût fait présent d'une tabatière ornée de son portrait, lui eût même octroyé une pension, mais n'eût point poussé le dédain des convenances et de l'étiquette jusqu'à l'asseoir à sa table en com-

pagnie d'un ambassadeur. Regnard en conçoit une juste fierté ; mais il n'en perd pas la tête comme eût pu faire tel de ses contemporains honoré d'un regard de Louis : « Tous ces honneurs ne consolaient point Zelmis et, étant toujours entraîné de son inquiétude, il passa en Turquie, en Hongrie, en Allemagne ». Ce joyeux inconsolable, dont la tête est occupée d'exploits amoureux et autres, de scènes de vaudeville à faire, n'a pas pris le temps de nous en dire plus sur la Pologne : c'était un homme pressé de vivre et qui mourut pour s'être trop hâté. Il nous est impossible de le lui reprocher : s'il avait été moins léger, il aurait été probablement moins gai et les Polonais auraient eu trop de chance, s'il les avait pris plus au sérieux. Il y aurait même quelque chose comme de l'impertinence à s'étonner de sa sobriété dans le détail, quand des mémoiristes comme Saint-Simon et Dangeau ont été si brefs.

En somme, c'est Racine, c'est l'homme en apparence le plus étranger à la politique qui nous en apprend le plus sur Sobieski, sur ses idées, sur son pays. Parlant des événements du jour, le dramaturge distance sans peine les échotiers de profession, qui, vraisemblablement, voyaient en lui un amateur peu susceptible de les concurrencer. Les fragments de l'histoire — officielle ou non — écrite par Racine en collaboration avec Boileau, contiennent ce que les classiques français du XVIIe siècle ont encore écrit de plus objectif sur la Pologne d'alors. Ils n'ont, il est vrai, que la valeur d'une ébauche ; mais leur auteur a visiblement réfléchi sur le pays et le grand homme dont il effleure en passant l'histoire. Ni Saint-Simon, ni Dangeau, ni Regnard ne se sont assez abstraits de leur propre personnalité pour mériter cet éloge.

parade d'un ambassadeur. Regnard en conçoit une juste fierté ; mais il n'en perd pas la tête comme eût pu faire tel de ses contemporains honoré d'un regard de Louis : « Tous ces honneurs ne consolaient point Zelmis et, étant toujours entraîné de son inquiétude, il passa en Turquie, en Hongrie, en Allemagne. » Ce joyeux inconsolable, dont la tête est occupée d'exploits amoureux et autres, de scènes de vaudeville à faire, n'a pas pris le temps de nous en dire plus sur la Pologne : c'était un homme pressé de vivre et qui mourut pour s'être trop hâté. Il nous est impossible de le lui reprocher : s'il avait été moins léger, il aurait été probablement moins gai et les Polonais auraient eu trop de chance, s'il les avait pris plus au sérieux. Il y aurait même quelque chose comme de l'impertinence à s'étonner de sa sobriété dans le détail, quand des mémorialistes comme Saint-Simon et Dangeau ont été si brefs.

En somme, c'est Racine, c'est l'homme en apparence le plus étranger à la politique qui nous en apprend le plus sur Sobieski, sur ses idées, sur son pays. Parlant des événements du jour, le dramaturge distance sans peine les échotiers de profession, qui, vraisemblablement, voyaient en lui un amateur peu susceptible de les concurrencer. Les fragments de l'histoire — officielle ou non — écrite par Racine en collaboration avec Boileau, contiennent ce que les classiques français du XVIIe siècle ont encore écrit de plus objectif sur la Pologne d'alors. Ils n'ont, il est vrai, que la valeur d'une ébauche ; mais leur auteur a visiblement réfléchi sur le pays et le grand homme dont il effleure en passant l'histoire. Ni Saint-Simon, ni Dangeau, ni Regnard ne se sont assez chargés de leur propre personnalité pour mériter cet éloge.

ANDRÉ MORSZTYN ET MARYSIENKA

Sur la rive d'une mer de sable où vogue avec de brusques ressacs un train digne déjà de l'intérêt des archéologues, un village polonais, assis parmi des arbres, aligne ses toits discrets le long d'une forêt profonde où tournoient en toute saison d'innombrables vols de corbeaux. Une chapelle dont le dôme ne rappelle pas celui des Invalides, émerge du village ; un palais s'y abrite aussi, gracieux hémicycle blanc de style italien, avec des bas reliefs, des bustes, un modeste jet d'eau, de hautes charmilles taillées qui font penser sinon à Versailles du moins à Schönbrunn : c'est Willanow, le Versailles polonais. Si la personnalité du Roi-Soleil emplit encore son imposante création, celle de Sobieski est toujours présente à Willanow, celle de Marysienka surtout anime ce désert et le peuple d'élégants souvenirs. Dans les salons tendus de soies que le temps a décolorées, transformés en galerie de tableaux historiques, ses portraits en costume de cour, en robe turque ou hongroise, à cheval ou reposant dans un fauteuil, disent l'esprit capricieux, amoureux de faste qu'elle fut ; et le buste puissant de Sobieski, couronné de cheveux étrangement, grossièrement coupés en rond, dit la servitude de l'Hercule polonais enchaîné à la grâce de cette Omphale et de son palais. L'un des portraits de Marie d'Arquien, copie anonyme plutôt qu'œuvre originale, relégué au haut d'un escalier, étonne à l'entrée de plusieurs salles remplies de porcelaines et d'armes de samouraï, don d'un Potocki, qui, cent ans avant nous, japonisait. Une collection d'autres portraits plus petits l'entourent, simples passe-partout, jouant au XVIIe siècle le rôle de nos photographies modernes, mais qui, sans aucun doute, appartinrent à Marie Casimire et lui rappelaient les traits de personnes évidem-

ment toutes connues d'elle. Quelque faible que soit la valeur artistique de ces copies, il est certain qu'elles eussent été plus à leur place dans le boudoir de l'ardente et belle intrigante qui trente ans agita la Pologne, caressant tour à tour et vitupérant la France, à la polonaise. Ces portraits, en effet, sont ceux de MMmes de Montmorency, de Lyonne, du Lude (1), de Lafayette, de Maintenon, de la Sablière, de Brissac. Cette auréole de figurines françaises encadrant la brune tête de Marysienka a toute la valeur d'un symbole : les horloges parisiennes, alternant avec d'autres de Venise, les gobelins, les meubles de style, les portraits de Louis XIV, de Marie Leczynska, de Louis XV, font un visage français aux souvenirs polonais qui flottent dans les poussières ténues de ce palais à l'italienne. « Quand vous retournerez en France, m'ont dit souvent les Polonais qui visitaient en même temps que moi ce Trianon avant la lettre, dites bien que nous avons aussi notre Versailles et qu'il y a de

(1) MMmes de Lafayette, de Maintenon, de La Sablière sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de réesquisser leurs traits. Quant aux autres, Saint-Simon nous en retrace des portraits bien vivants et assez peu flattés, il faut l'avouer. « Mme de Lyonne, dit-il dans ses *Mémoires*, était Payen, d'une famille de Paris, veuve de M. de Lyonne, secrétaire d'Etat, mort en 1671, le plus grand Ministre du règne de Louis XIV. C'était une femme de beaucoup d'esprit, de hauteur, de magnificence *et de dépense*, et qui se serait fait compter avec plus de mesure et d'économie ; mais elle avait tout mangé il y avait longtemps et vivait dans la dernière indigence dans sa même hauteur et l'apparent mépris de tout ; quoiqu'à la fin dans la piété depuis plusieurs années ». (Edition Sautelet, 1829, tome IV, p. 150, année 1704). Le même Saint-Simon annotant Dangeau écrit au sujet des Montmorency : « Le prince de Montmorency n'avoit point de rang. Sa femme fort joueuse, et encore plus autre chose, étoit fort de la cour de Monsieur qui, à ce que disoit le roi, lui escroqua le tabouret pour elle. C'était une effrontée qui avait de l'esprit et du manège ; méchante comme un aspic et audacieuse, en prenant son temps et ses gens. Quelquefois, elle amusoit le roi et Mme de Maintenon ne la haïssoit pas. Avec cela fort bossue et un tant soit peu tortue ; un long nez crochu ; toute peinte de blanc, de rouge jusque sur les lèvres, de noir aux sourcils et aux paupières ; des boules dans la bouche ; parée à ravir ; toujours sous les armes, toujours raccrochant et l'air gracieux. Elle est morte dans la dernière vieillesse, tout comme elle avait vécu » (*Mémoires de Dangeau*, édition Maine et Delaunay, 1830, tome IV, p. 120-121, à la date du mercredi 19 juin 1697). Pour Mme du Lude : « M. le Duc du Lude, grand maître de l'artillerie, s'était marié à une femme presque toujours dans ses terres, ne se plaisant qu'aux chevaux qu'elle piquoit mieux qu'un homme et elle étoit chasseur à outrance. Elle faisoit sa toilette dans son écurie et faisoit trembler le pays. Vertueuse pour elle, et trop pour les autres, elle fit châtrer un clerc en sa présence pour avoir abusé dans son château d'une de ses demoiselles, le fit guérir, lui donna dans une boîte ce qu'on lui avoit ôté et le renvoya » (*Mémoires de Dangeau*, tome Ier, mardi 28 août 1685, note de Saint-Simon).

belles choses en Pologne. » Un aéronaute français, tombé là par le plus grand des hasards, a écrit un jour sur le livre qu'on présente aux voyageurs sa naïve stupéfaction d'être tombé en un coin si français, après avoir essuyé des coups de feu des douaniers allemands. Ce qu'on pourrait dire aux Français, c'est de ne point s'étonner qu'il y ait de belles choses en Pologne, de ne point s'étonner surtout de trouver à Willanow tant de reliques charmantes de notre XVII[e] siècle.

La langue parlée dans cette délicieuse résidence et ailleurs était ce salmis fort agréable à mon sens dont Polonais et Russes ont, seuls entre tous les peuples, le secret et qui se compose de phrases en leurs langues mélangées dans des proportions sans cesse changeantes avec des phrases françaises : c'est aussi, parfois, souvent, le français tout simplement. Langue cultivée dès longtemps par tout ce que la Pologne comptait d'éminent, le français, « parlure » au XVI[e] siècle de l'efféminé Henri de Valois, s'offrit aux « Sarmates » de 1645 à 1697 sous les formes tangibles de deux reines de Pologne, fort belles, et d'un essaim de filles d'honneur françaises qui, parmi les pans polonais charmés, se choisirent des maris peu ordinaires. Le hasard des voyages me fit rencontrer un jour près de Vérone une jeune Corfiote, qui, accompagnée de sa sœur et de son père, se rendait de Munich, où elle fréquentait la Pinacothèque, dans l'île ionienne ensoleillée où l'attendaient dans une maison blanche sa mère et ses frères. Cette jeune fille était belle de jeunesse, de l'harmonie toute grecque entre ses traits et son teint, belle d'avoir des yeux noirs, ouverts, pensants : on la voyait éprouver sensations et sentiments, on lisait avec joie sur elle sa joie de vivre, de respirer, de sentir, de comprendre. Grecque ionienne par sa mère et son lieu de naissance, italienne par son père, allemande d'éducation et de culture, elle parlait le français avec un son de voix clair, à peine vibrant, sans difficulté ni emphase et s'en excusa sans coquetterie ni fausse pudeur. « Le français est la langue des femmes, comme l'italien celle des oiseaux, dit-elle. » Phrase banale dans la bouche d'un homme qui madrigaliserait avec une étrangère, ici aveu d'amour pour l'âme française, jeté par une inconnue devant des inconnus, aveu sincère et touchant qui obsède et qu'on ne peut oublier. Willanow, synthèse architecturale des féminilités françaises qui ont agi en Pologne, répète de lui-même : « Le français est la langue des femmes ». Polonais et

Russes le redisent avec lui : ils le disent tant et si bien qu'on se demande parfois si les femmes russes et polonaises bientôt ne se croiront pas seules tenues de savoir le français. Si ce malheur arrivait, — il a semblé, un temps, assez proche, — les Slaves ignoreraient de nous, comme parfois il leur arrive, toute notre littérature sérieuse, tous nos penseurs, ils ne liraient plus de nous que ce qui est grâce et sensibilité et nous croiraient, — ils le croient trop souvent — incapables d'autre chose. Nous y perdrions infiniment, ils n'y perdraient pas moins peut-être. Mais cette tendance se conçoit mieux en pays slave que partout ailleurs.

Le monde polonais, qu'il en ait conscience ou non, voit encore notre littérature actuelle, notre langue même, à travers ce que Marie Louise de Gonzague et Marie Casimire d'Arquien en ont appris à la Pologne. Le français est apparu alors comme la langue dans laquelle on devait parler à l'une comme à l'autre pour s'en faire agréer. Les grands seigneurs et les lettrés se sont contentés de cette apparence : c'était un peu maigre, un peu retardataire, passé 1650. De nos jours le Louvre varsovien Hersé se met sans retard appréciable au courant des modes de Paquin ou de Redfern : au xviie siècle, à la suite de Marie-Louise et surtout de Marie Casimire, on a joué les *Précieuses* longtemps après les *Précieuses ridicules*. On aurait tort cependant de sourire. Un charme séducteur émanait de cette préciosité attardée : c'était le délicat piment auquel les bouches slaves devaient revenir goûter sans cesse et qui dominait, leurs sens un peu rudes par la surprise d'une douceur inéprouvée. La préciosité n'était pas l'essence même de l'esprit français ; elle fut du moins la caresse inoubliable sous laquelle le Polonais hostile à la politique française, comme à toute politique, — rien de plus, — sentit fondre son humeur jalouse, et aima, en dépit qu'il en eut parfois, cette langue facile, spirituelle, charmeuse, vaillante, la nôtre. C'est la préciosité assez gaillarde de ces belles dames qui a assuré le succès de notre langue dans les milieux polonais.

Ce n'était pas des hommes que l'on pouvait attendre l'entregent, la souplesse que devait déployer dans cette conquête des Polonais la diplomatie féminine : Marie-Louise et Marie Casimire se feront polonaises pour mieux conquérir la Pologne « intelligente », à notre langue. Marie-Louise devenue Louise Marie pour ses sujets, écrit en polonais à Jean Sobieski et ajoute en français ce post-scriptum : « Vous devriez bien escrire en français pour me donner

la satisfaction de lire prontement vos nouvelles. » Le moyen de lui refuser ce qu'elle demande, quand elle poursuit en faisant appel aux plus nobles sentiments du soldat. « Au nom de la patrie, venez bien prontement en Prusse. A ste heure quelques commissaires Suédois y arrivent. Sachez que nos troupes qui y sont, n'osent approcher de l'ennemi qui y fait tout ce qu'il veut, pillant et ruinant. Venez au plus tôt et me mandés, quand vous pourres arriver (1). » Il est engageant pour un Sobieski de s'essayer à écrire en français quand une Marie Casimire lui écrit : « Vous escrivez fort bien en français ; fiez vous en à moy, je ne vous le dirais pas, si ça n'estait. Il n'est pas mal que vous entreteniez un petit commerce avec mon père (2). » Cet enseignement du français par suggestion patriotique ou amoureuse, se complétait à l' « aide d'accessoires qui l'emportaient de beaucoup en valeur sur les tableaux ennuyeux dont la pédagogie allemande moderne use pour l'enseignement des langues étrangères ». « Les dames de qualité, disent les *Mémoires* de M***, attribuées au comte de Bregy, s'habillent et se coiffent presque toutes à la française, principalement celles de la Cour. Quelques vieilles qu'elles soient, elles ne laissent pas de se parer et de porter des couleurs éclatantes. Dès qu'il y a une mode nouvelle en France, elles veulent la suivre et elles payent fort cher toutes les nouveautés, pourvu que ce soit à crédit. Les marchands français qui savent trouver le moyen de les faire payer, sont riches en peu de temps. Le faste est si grand en Pologne que les Dames ne sortent jamais qu'en carrosse à six chevaux, quand ce ne serait que pour traverser la rue ; elles se font éclairer la nuit par 24 flambeaux de cire blanche. Elles se font porter la queue par des Maures qui n'ont pas la taille contrefaite et qui sont nés de père et mère fort grands (3). » Le luxe français, la mode et les marchands étaient incontestablement de bons professeurs de langue : certains gentilshommes polonais devenaient fanatiques des modes françaises au point de refuser à leurs femmes (françaises) la joie enfantine de s'habiller à la mode du pays. « Je veux bien vous mander une nouvelle qui vous étonnera, écrit Marie Casimire (alors Mme Za-

(1) « Acta Joannis Sobieski, quæ ad illustrandum vitæ ejus cursum, resque usque ad electionem gestas, inserviunt ». Tomi I Pars I (1629-1671) edidit Franciscus Kluczycki w Krakowie, 1880, I-750 p. in-8, 9 août 1659, lettre 12.

(2) *Idem*, Paris, 22 juin 1662, lettre 41.

(3) *Mémoires de M. de M****, t. Ier, p. 257.

moyska) à Sobieski : j'ay obtenu de M. Zamoyski permission de ne plus me coiffer à la française avec des cheveux seulement, je porte des bonnets (1) ». Or, Zamoyski parlait français et était allé en France, où d'ailleurs il n'était pas allé chercher la meilleure société. Cette propagande française, active à faire rougir *notre Alliance française* elle-même, était devenue chez la reine Marie-Louise une habitude, un besoin. On lit encore dans les *Mémoires* attribués au comte de Brégy : « L'évêque de Vilna envoya à la Reine un enfant de huit à neuf ans qui avait été trouvé parmi les ours, près de Kowno, dans la Lithuanie. Les soldats qui avaient leur quartier de ce côté-là, ayant été sollicités par les paysans de donner la chasse à ces bêtes qui leur causaient de grands dommages l'aperçurent tout nu fuyant avec les petits d'une ourse qu'ils poursuivaient. Comme il ne sçavoit aucune langue et qu'il hurloit seulement comme ces animaux, il fut mis, par ordre de la Reine, en un lieu où on lui apprit le français (2). » Typique, cette fin de conte à la Geneviève de Brabant ! (3) Si jamais la France redevenait une monarchie et s'il y avait lieu de s'en réjouir, ce serait bien évidemment d'abord

(1) *Acta Joannis Sobieski*, année 1660, lettre 16.

(2) Brégy (comte de), *Mémoires* de M. de *** pour servir à l'histoire du XVII[e] siècle, publiés à Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1760, 2 vol. in-12, t. I[er], p. 303. Par une coïncidence assez étrange, mais qui ne peut être fortuite, le mémoiriste polonais Pasek raconte la même aventure en termes plus réalistes encore ; il la date même de 1662, et n'en omet que le mot de la fin en constatant que la reine et le roi ont échangé en français des paroles qu'il n'a pas comprises (*Pamiaki starej Warszawy*, 1856, 1 vol. in-8, p. 239-239). Pasek et M. de *** semblent avoir vu ce qu'ils racontent.

(3) Pasek dit encore : « La reine Louise voulait absolument introduire dans notre liberté le *gallicisme* en faisant parvenir au trône un petit maître (fircyk) français ; elle menait le roi par le nez... Les Français étaient fort nombreux, semaient l'argent ; ils jouissaient dans Varsovie d'une grande liberté, d'une grande autorité ; ils célébraient publiquement leurs victoires, quoique celles-ci ne fussent pas toujours réelles, mais imaginaires ; les Français pouvaient toujours entrer dans les appartements royaux et les Polonais devaient faire antichambre une demi-journée. » A ce propos il raconte qu'on donna à Varsovie une représentation fort curieuse pour célébrer une victoire remportée sur l'Empereur d'Allemagne par les Français. Pasek, était parmi les spectateurs : un Français de marque figurait l'Empereur en costume impérial mais enchaîné et portant en mains sa couronne qu'il remit dans celles du roi de France. A ce spectacle un Polonais s'écrie : « Tuez-le ; si vous le relâchez, il étendra la guerre à de nouvelles contrées, et nous n'aurons jamais de paix. Tuez-le, le roi de France sera César et, s'il plaît à Dieu, roi de Pologne. Tuez-le ou je le tue ». Il se précipite aussitôt sur le malheureux, tire dessus, le frappe, d'autres Polonais se joignent à l'agresseur ; l'acteur qui jouait le rôle de roi tombe avec majesté sur le front et s'enfuit avec les autres Français » (p. 261-262).

à raison de l'influence exercée à l'étranger par les princesses françaises qui s'y marieraient. L'Allemagne impériale qui encombre les cours européennes de ses princesses, de ses princes consorts et autres, sait le profit qu'elle en tire. Le rôle joué à notre époque dans un sens français par la princesse Waldemar en Danemark, en Portugal par la reine, est du même genre. Marie-Louise de Gonzague en est, elle aussi, un exemple frappant : entourée d'une suite légère de filles d'honneur françaises, MMlles des Essarts de Langeron, d'Aubigny, de Leuze, de Mailly Lascaris, elle en maria bon nombre dans l'aristocratie polonaise et les deux plus illustres cas de francisation du mari par la femme sont assurément ceux du grand référendaire de Pologne Morsztyn marié à Mlle de Gordon et de Sobieski marié à Marie Casimire de la Grange d'Arquien.

A l'âge de vingt-cinq ans, André Morsztyn dut à la facilité avec laquelle il parlait notre langue, d'être choisi, pour faire partie de l'ambassade qui allait à Paris chercher la reine Marie de Gonzague. L'impression produite sur lui par la société française fut profonde et, de retour en Pologne, il fut le Polonais le plus gallophile de toute la cour. Son rôle politique le voue alors à une lutte sourde contre la masse de la nation. Français par conviction, par calcul plutôt que par entraînement irréfléchi, Morsztyn comprit, semble-t-il, que la monarchie française pouvait offrir à la Pologne une alliance puissamment utile, l'exemple d'institutions centralisées, le modèle d'un gouvernement fort. Pour rendre effective cette alliance, créer ces institutions, instaurer ce gouvernement, il ne voyait pas de meilleur moyen que de favoriser de tout son pouvoir l'élection d'un prince français au trône de Pologne. Pour faire aboutir ses menées, il avait besoin de sommes que personne n'eût ni pu, ni voulu lui fournir ; le roi de France était, après la Pologne, le principal intéressé dans la question (1) : Morsztyn re-

(1) C'est une curieuse chose que de voir de quel œil les Polonais regardaient les efforts faits par la France pour s'assurer à jamais l'alliance de la Pologne. Pasek dit : « Le roi français travaillait à l'élection de Condé parce qu'il aurait été enchanté de se défaire de ce prince factieux et riche dont la popularité dans le royaume de France était presque plus grande que celle du roi lui-même, et qu'il craignait qu'un retour de fortune lui enlevât l'affection du peuple et la fît gagner à Condé. Une autre raison était, que si un Français avait régné en Pologne, le César allemand aurait pu être écrasé et on aurait pu lui enlever sa couronne impériale. C'était dans ce but que le roi français jetait tant d'argent en Pologne » (p. 269-270). Tout ceci ne sourit pas à Pasek qui, évidemment, a grand tort.

çut donc de lui à diverses reprises des sommes considérables pour s'occuper des affaires françaises (1). En 1667, il retournera en France pour demander au roi de France une armée contre les Turcs : Condé aurait conduit ces troupes, on aurait acheté les confédérés polonais et préparé l'élection de Condé au trône de Pologne. Le coup fut manqué mais Morsztyn n'en reste pas moins bien en cour près du roi de France. Il touche une pension fixe de 9 000 livres ; il est nettement à la solde de Louis XIV à l'époque où Sobieski devenu roi commence à faire le jeu des Habsbourg et il renseignera le grand roi sur tout ce que fait Sobieski contre lui. Cela durera jusqu'à la veille de la campagne pour la délivrance de Vienne : à ce moment tout le jeu de Morsztyn est dévoilé, il est regardé comme un traître à la Pologne et n'a plus d'autre ressource que de se réfugier en France. Il y achète près de Paris le village de Montrouge et en Champagne (dans la Haute-Marne actuelle, arrondissement de Chaumont) la terre de Châteauvillain, érigée en duché-pairie depuis 1650, et c'est là qu'il finira ses jours, tandis que son fils ira se faire tuer pour le roi de France devant Namur. Morsztyn, sorte de Mirabeau polonais, semble avoir défendu pour de l'argent une cause qu'il servait avec conviction. En politique, il est difficile, sinon impossible, de faire quelque chose sans argent, ce n'est assurément pas un Aristide que Morsztyn, ce serait plutôt un Thémistocle ; mais il avait un sens des réalités politiques infiniment plus développé que Sobieski et que la plupart des Polonais de son temps ; c'est ce qui a rendu si difficile et si fausse une situation dont son intérêt lui commandait de sortir.

Morsztyn, homme politique, inspire encore aux Polonais actuels des répugnances, à vrai dire excessives, après tant d'événements venus pour justifier sa conduite, je ne dis pas sa moralité politique. Ceci ne les empêche pas néanmoins de reconnaître en lui le premier poète polonais du XVII[e] siècle en même temps que le plus imprégné de culture française. Et ce n'est pas peu dire : qu'on se figure un Stanislas Lubomirski, informé de toutes ces histoires imaginaires qui s'appellent romans... Cyrus, Cromène, Stratonice, Kalvander, Dianée, Taliclée, Clélie, Cléopâtre, Faramond et autres, écrit par des nobles et des dames pour polir leur style et leur langage, qu'on se le figure écrivant lui-même des « Rozmowy

(1) Korzon, *Dola i niedola Jana Sobieskiego*, tome II, p. 366, 369, 409, etc.

Artaksesa i Ewandra » où l'on voit, tout comme dans les romans français des nobles, des sénateurs polonais, affublés de noms orientaux, discuter ou plutôt successivement monologuer dans les antichambres ou les jardins du château de Varsovie sur les sujets les plus variés et les plus inattendus. Il écrit de même des Maximes, exactement comme en ont écrit les familiers de l'Hôtel de Rambouillet d'abord, La Rochefoucault ensuite, puis La Bruyère. Le grand politique espagnol Salmeron a dit un beau jour de Victor Hugo que c'était « avant tout un poète espagnol » : à ce compte, que dire des analogies entre un Stanislas Lubomirski et un Scudéry ou un Sarrazin, et comment ne pas appeler ce Lubomirski un poète « avant tout français ». Qu'on se figure, d'autre part, un Lukasz Opalinski, assez porté à ferrailler contre les choses françaises. La sécurité dont on jouit la nuit dans les rues de Paris, la littérature des Français, leur éducation chevaleresque même font l'objet de ses critiques. Mais la vigueur des coups de fouet dont il nous flagelle, atteste mieux que tous les commentaires combien la gallophilie littéraire du temps dépasse en importance une mode passagère. Amies ou non, les Muses polonaises ont fait un tour aux sources du Lignon et dans les environs du Palais Royal.

Pour celles qui inspirent André Morsztyn c'est tout simple ; ses Muses ne sont pas polonaises, mais depuis peu descendues de l'Olympe parisien dans une terre d'élection ; ses Muses ne sont autres que Marie-Louise de Gonzague et ses filles d'honneur. Il se complaira tant à entendre leur « divin badinage » qu'il ne les quittera pas et qu'il épousera l'une d'elles, Catherine de Gordon de Hunteley, après une cour digne des illustres amours de Lucie d'Angennes et de M. de Montausier. Comme Apulée et Marini, comme Corneille, Molière et La Fontaine, il a traité le sujet de *Psyché* (1) : c'est après l'arrivée de Marie-Louise en Pologne qu'il se met à l'œuvre et il y consacrera à cette princesse des vers comme nulle reine de France au XVIIe siècle n'en a mérité. Elle est la « courageuse », celle qui « juge, conseille et commande à l'armée ».

(1) Morsztyn (J. P. Andrzej), « Psyché z Lucyana, Apuleusza, Marina ; Cid albo Roderik, Komedja Hiszpanska z francuskiego przetlumaczona ; Hippolit y Andromacha, tragedja z francuskiego przetlumaczona. W Lipsku Roku MDCCLII.

« C'est elle qui forme avec les puissances de nouvelles unions,
Elle qui fait mettre en position les canons sous Varsovie,
Elle qui reprend Thorn, la province de Prusse,
Elle qui triomphe des jalousies les plus vives,
Elle enfin qui, véritable Mère de la Patrie,
Conclut la paix éternelle d'Oliva. »

Elle a d'autres mérites. Quand Vénus cherche à travers le monde le capricieux enfant Cupidon, c'est en vain que la déesse parcourt Grèce, Turquie, Italie, Allemagne, Angleterre, France même ; mais c'est en Pologne, dans l'entourage de la reine Marie-Louise, qu'elle le trouve. Vénus, en voyant la fille des Gonzague, se demande si elle est bien sur la terre, si elle a bien une reine devant elle, ou si elle n'aurait pas repris, sans s'en douter, les chemins célestes qui mènent aux demeures des divinités et elle dit, contenant à peine sa jalousie : — serait-ce Psyché ?

« Vraiment les basileus grecs, les princesses de Mantoue,
Les Gonzagues, les Paléologues,
La maison des fameux princes Lorrains,
La sévère dynastie des glorieux rois de France,
Autant de parents pour Marie-Louise ; aussi pourrait-elle,
Sans s'attirer de reproches, prendre place parmi les dieux. »

Les vers ont pour objet une princesse française : qu'on les suppose écrits en français, ils pourraient être signés de Saint-Amant ou de Benserade.

Quant aux madrigaux et sonnets qu'il a composés pour Catherine de Gordon, ils seraient à citer tous ; en voici du moins quelques échantillons que n'eût peut-être pas désavoués Voiture et qui, pour contenir quelques formules un peu usagées de l'Hôtel de Rambouillet, n'en étaient pas moins en Pologne des choses neuves et originales. Tels sont ces vers : *A sa dame* (1).

« Tes yeux ne sont pas des yeux, mais de brillants soleils
Dont le splendide rayonnement aveugle la raison ;
Tes lèvres ne sont pas des lèvres, mais un corail vermeil
Dont l'éclat retient enchaînés tous les sens ;
Ton sein n'est pas un sein, mais une austère forme

(1) Morsztyn, *Pœsye. Poznan w Ksiegarni nowej I. Lukaszewicz*, 1844, 1 tome in-8°.

Céleste qui ramène en ses fers nos vouloirs ;
Tant les yeux, ton sein, tes lèvres par leur splendeur,
Leur éclat, leur forme, éblouissent, enchaînent,
Captivent la raison, les sens, le vouloir.

On peut trouver dans notre XVIIe siècle cent pièces de vers qui rappellent celle-ci. A la même page, on en peut trouver une autre aussi typique, dédiée à la même personne :

Blanc, poli est le marbre de Carare,
Blanc le lait,
Blanc le cygne, couvert de blanc duvet,
Blanche la perle,
Blanche la neige fraîchement tombée qu'aucun pied n'a foulée,
Blanche la fleur de lys fraîchement arrachée.
Mais ils sont plus blancs, le visage et le cou de ma belle,
Plus blanches que le marbre, le cygne, le lait, la perle, la neige et le lys sont ses épaules.

Toute cette blancheur virginale ferait volontiers penser par avance à telle pièce de Chénier, poète des vierges de l'Hellade : il s'agit d'ailleurs d'une fiancée. Le blanc était très chanté au XVIIe siècle, le rouge aussi d'ailleurs, mais lorsque les poètes voulaient être plus ou moins lascifs. Il suffira de citer Pascal attaquant dans sa onzième *Provinciale* le P. Le Moine et son livre des *Peintures morales* : « Est-ce une pièce digne d'un prêtre que cette ode du 7e livre intitulée : « Eloge de la pudeur », où il est montré que toutes les belles choses sont rouges ou sujettes à rougir, » ce qu'il fit pour consoler une dame qu'il appelle Delphine de ce qu'elle rougissait souvent. Il dit donc à chaque stance que quelques-unes des choses les plus estimées sont rouges, comme les roses, les grenades, la bouche, la langue ; et c'est parmi ces galanteries honteuses à un religieux qu'il ose mêler insolemment ces esprits bienheureux qui assistent devant Dieu et dont les chrétiens ne doivent parler qu'avec vénération.

« Les Chérubins ces glorieux
Composés de tête et de plume,
Que Dieu de son esprit allume
Et qu'il éclaire de ses yeux :
Ces illustres faces volantes
Sont toujours rouges et brûlantes,

Soit du feu de Dieu, soit du leur
Et dans leurs flammes mutuelles,
Font du mouvement de leurs ailes
Un éventail à leur chaleur.
Mais la rougeur éclate en toi
Delphine, avec plus d'avantage,
Quand l'honneur est sur ton visage
Vêtu de pourpre comme un roi. »

Le blanc sans doute est moins libertin, mais la poésie polonaise et André Morsztyn en particulier ne dédaignaient pas ces mixtures poétiques où l'encens des églises se mariait à des parfums plus profanes.

Il y a de lui un très joli sonnet, très suggestif : « A propos d'une croix qui orne la poitrine d'une belle », et dont voici le dernier tercet :

« Il n'est pas étonnant que les morts se lèvent du tombeau
Voyant, comme jadis, celui qui donne la vie
Dresser sa croix entre les deux larrons. »

Il s'agit, cette fois, il est vrai, non de l'amante pour laquelle il a soupiré jusqu'en 1759, mais d'une « Iris » quelconque. La « blanche » fiancée, en effet, n'a pas fait seule l'objet de ses chants, les « Iris » ont eu leur part, leur bonne part et la seule infériorité de ces « déesses » sur celles des poètes de France, eut été que Morsztyn leur donne volontiers des noms polonais. Cathos et Madelon déjà semblaient des noms assez laids pour déshonorer le plus beau roman du monde : je me demande avec effroi ce qu'on eût pensé dans un salon bleu ou mauve de Paris d'une poésie anacréontique de Morsztyn où se trouve le nom de Jagusia qu'à tout hasard je produis ici et qui pourtant me plaît :

« Jaga ayant surpris Cupidon dans son sommeil :
C'en est fait, je ne craindrai plus ce terrible garçon,
Dit-elle, et Jaga aussitôt de lui prendre ses fléchettes
Et lui, se réveillant, voyant qu'il a perdu ses armes,
De pleurer. Mais sa mère le serre très fort contre son sein :
Tu rentreras dans ton bien : Jagusia l'a caché ;
Mais elle ne se soucie guère de te voler tes traits,
Elle a ses armes à elle : ses yeux, son teint, ses lèvres. »

La mythologie ronsardisante, genre Amour piqué par une

abeille, apparaît ici à peine galantisée ; la poésie de Morsztyn est évidemment un compromis savant entre Jagusia, Cupidon et la « belle matineuse » ; c'est un habit Renaissance, soutaché à la polonaise, retaillé dans le goût de Rambouillet et qui, certes, fait faire belle figure à celui qui le porte. Presque toute l'œuvre de Morsztyn est dans ce goût ; les titres des pièces légères qui constituent avec *Psyché* son meilleur titre de gloire, sont à eux seuls une évocation de l'abondante floraison de madrigaux, ballades, rondeaux, sonnets dont le XVII[e] siècle a parfumé ses salons et ses bosquets. A l'amante « inhumaine » qu'il épousera un jour, il dédie « l'Absence », « Dans les fers », « Un songe », « Sur un portrait volé » ; pour d'autres, il écrit : « Sur un portrait refusé », « Jardin d'amour », « Jeux belliqueux », « A ses yeux », « A ses pieds », « Sur ses cheveux », « Le feu et l'eau », « Sur une chemise sale », « A une aiguille », « Désespoir », « Incertitude », « Autant de blessures, autant de nouveaux feux », « Pour ne pas compter les heures », « A Hélène », etc., etc.

De nos auteurs, il a connu autre chose ; il a traduit le *Cid* ou Rodrigue, comédie espagnole, et a fait représenter cette pièce au Palais-Royal de Varsovie, en 1661. Comédie héroïque, drame triomphal, le *Cid* était ce qu'il fallait pour la circonstance. La Pologne venait de reprendre un certain nombre de villes occupées par les Moscovites ainsi que la plupart des villes de Prusse revendiquées par les Suédois : les drames cornéliens seront ce que Napoléon trouvera de plus propre à surexciter des énergies d'homme cultivés avant l'effort qu'il doit leur demander, et à affirmer la noblesse du triomphe après la victoire. Le *Cid* joué à Varsovie en 1661 devait avoir du succès et il en eut, encore que le traducteur ait, de l'aveu des Polonais eux-mêmes, trahi son modèle. Accident tout à fait inattendu, le mignard Morsztyn, Morsztynek, a péché ici par « manque de délicatesse » et a risqué même des expressions d'une « rudesse grossière » qui déparent le texte. Quelle âme curieuse que celle de ce poète qui passe de la préciosité à la rudesse, sans pouvoir garder le ton de sobre grandeur qui caractérise la poésie cornélienne. Les critiques qui lui dénient tout noble sentiment, diront peut-être qu'on ne rend bien que ce qu'on éprouve. Je ne sais : plus d'un précieux français a su donner la note grotesque sans avoir pu se mettre vraiment au diapason du sublime. Peut-être Morsztyn était-il voué par son tempérament à n'être qu'un

Voiture ou un Quinault et à donner furieusement comme Mascarille dans les énigmes (j'en ai compté une trentaine). Ce qui est sûr, c'est que son élément est moins la poésie des grandes passions que la poésie érotique. « On sent dans ses vers, dit Brückner (1), une sensualité qui n'est pas celle assez rude des Potocki et des Kochowski, mais celle plus voluptueuse des Français et des Italiens que la censure ecclésiastique, — il n'y en avait pas d'autre en Pologne, — ne devait pas lui pardonner. La maîtrise de la forme, l'aisance avec laquelle il manie une langue douce, fleurie, parfumée, la richesse inépuisable de ses idées, donnent à ces joujoux d'une sensibilité passagère, une valeur qui est loin d'être banale. Le poète n'est pas, tant s'en faut, exalté par sa passion, il ne nous effraye pas, il nous étonne toujours et sur les traces de Cupidon, il s'abandonne avec un tel charme, un tel humour, une telle verve qu'il désarmerait Caton au front plissé, même quand d'une plume sacrilège, il profane les plus saintes choses. » Tout ce badinage à la française est d'autant plus sympathique qu'il est sincère, spontané, et que l'auteur a moins voulu faire œuvre d'auteur qui se fait imprimer que se livrer à une gymnastique qui l'assouplit et l'amuse. Il n'imprime rien, ne fait rien voir au public de ce qu'il compose. Il écrit : « Je m'amuse seul à la maison à des bêtises pour chasser la mauvaise humeur. » « Il ne s'intéresse pas à ses propres rimes, dit encore Brückner, d'autres se les attribuent ou se les voient attribuer. Lui est occupé presque exclusivement de grandes affaires politiques et ne publie de vers qu'à l'occasion de quelque scandale, par exemple pour critiquer Sobieski, qui appartient au même parti que lui cependant, au sujet de ses amours et de ses projets de mariage avec Marysienka... C'est après des années que, contraint par les instances de ses amis, il tire de la poussière et de la moisissure ce qu'il a écrit dans sa jeunesse et permet de publier ses poésies avec les ouvrages des autres. Si cette publication de rencontre n'avait été faite trente ans après la composition réelle de ses œuvres, nous doutons fort que *Psyché* et le *Cid* eussent été conservées jusqu'à nous. » Est-il besoin de faire remarquer que la crainte ou le dédain du titre d'auteur est, chez les grands seigneurs et les politiques français du XVIIe siècle, une maladie sou-

(1) Alexander Brückner, « Dzieje Literatury Polskiej w zarysie ». Tome Ier, Warszawa, Gebethner i Wolff, 476 p. in-8, 1903, p. 352-354.

vent affectée, parfois réelle, qui accentue encore la parenté d'esprit entre un Morsztyn et les Français de marque ses contemporains. Entre Morsztyn nourri de lettres françaises, bien pénétré de l'utilité qu'offrait pour la Pologne l'alliance française complétée par la création en Pologne d'un régime fort à la française, et Marysienka venue en Pologne toute enfant, sans culture française réelle, sans aucune idée précise sur la monarchie Louis quatorzième, il n'y a pas à hésiter, c'est Morsztyn qui, de beaucoup, est le plus français.

Marysienka ! Personne n'a mis en relief comme M. Waliszewski la troublante figure de cette aventurière de haut vol. Le père de Marie Casimire, Henri de la Grange d'Arquien, capitaine aux gardes de Monsieur, possédait dans le Nivernais le château des Bordes, appartenait ainsi en quelque sorte à Marie de Gonzague et ne faisait pas figure de grand personnage. « Les d'Arquien végétaient à Paris, fort embarrassés de leurs filles. Le couvent guettait l'aînée. En 1645, Marie de Gonzague devint reine et emmena en Pologne avec elle Marie Casimire d'Arquien, alors âgée de quatre ans, un bébé que sa mère, Françoise de la Châtre, ne semble pas, selon la mode du jour, avoir pris le temps de beaucoup aimer. En prenant avec elle la cadette, Marie de Gonzague ne fit sans doute qu'un acte de charité. Elle avait eu la mère pour gouvernante, cette gamine promettait d'être jolie, on lui trouverait avec le temps quelque Sarmate. Elle passa dans le cortège en demi-place (1) ».

Le Sarmate, ce fut Zamoyski, malade fantasque qu'elle se prit vite à mépriser du jour où elle vit Jean Sobieski. En 1660, Sobieski avait trente et un ans, la tête pleine des souvenirs que lui avait laissés son voyage en France de 1646, du spectacle des élégances que les filles d'honneur de la reine avaient fait régner dans les demeures seigneuriales polonaises, constamment maintenu dans ces dispositions par la Reine, son rêve est d'épouser une Française. L'agent français Caillet écrit à ce sujet au grand Condé, le 1er septembre : « La Reine m'a dit que M. Sobieski, grand enseigne du royaume, qui est jeune, riche et de grande maison, désirerait fort épouser quelque Française qui fût parente de V. A. Elle m'a demandé si je n'en connaissais point et m'a dit *qu'il importait peu qu'elle eût du bien et qu'elle fût belle.* Je lui ai dit que je croyais

(1) Waliszewski, *Marysienka*, p. 9.

que M. Valençay avait des filles, elle m'a dit que, si cela était, il serait nécessaire *d'en envoyer ici le portrait le plus tôt qu'il se pourrait.* » Cet excellent Sobieski était donc fort pressé. « Il restait une demoiselle de Valençay dans un couvent de Moulins, dit M. Waliszewski, on la fit peindre en toute hâte (1). » Si grande diligence qu'on ait faite, la chose n'aboutit pas : la belle, la coquette M[me] Zamoyska voulait Sobieski ; elle le détourna de toute idée de mariage. Alors commence une correspondance amoureuse qui ne changera quelque peu de caractère qu'en 1665, et où Marysienka, tout en tissant sa toile pour moucherons, y surfile mille petites choses françaises qui en décuplent l'éclat et l'attrait. « Adieu ! écrit-elle, dans une de ses premières missives compromettantes, je vous enverrai les gazettes de France demain ou après. Brûlez aussitôt ma lettre que vous l'aurez lue, sans qui que ce soit qui la voye ; point de confidence, pour cela (2). » Nous n'avons pas l'intention de refaire après M. Waliszewski l'analyse de cette correspondance suggestive, en vue de donner une idée des états d'âme de Marysienka et de Sobieski. Il nous suffira de rappeler qu'elle est un monument de cette hypocrisie jolie, mais caractérisée, que les amours illicites de tous les siècles habillent de vertu et de beauté et que les La Rochefoucauld de tous les temps critiquent avec la volupté et la précision de pécheurs à peine repentis. Mais ce qui est à souligner, c'est le caractère précieux de cette correspondance.

Marysienka joue à la bonne mère avec ce grand soldat plus âgé qu'elle de douze ans et feint de ne pas comprendre le langage de l'amour. « Mon cher enfant... Vous ayant reçu pour mon fils, j'en veux prendre le même soin, à condition pourtant que vous n'en prendrez point trop d'avantage et que je n'aurai point de déshonneur d'élever un enfant comme vous. Mais pour vous dire la vérité, je crains que vous ne soyez trop débauché et l'on me blâmera de ne vous avoir pas assez fouetté quant vous étiez petit. Enfin, si vous m'aimez, vous devez songer à me consoler dans ma vieillesse en vous mariant, mais je perds espérance et crois que vous serez toute votre vie un *nic dobrego*. J'ay esté à Sokal et j'ay prié la Vierge de vous amender, je doute que mes prières soient exau-

(1) Waliszewski, *Marysienka*, p. 105-106.
(2) *Acta Joannis Sobieski*, éditée par Kluczyski. Cracovie, 1880. Lettre N. 15, 1660.

cées (1). » C'est à ce badinage que Sobieski répondait en feignant de le prendre au mot et en se laissant envoyer le portrait de Mlle de Valençay ; il n'y avait pas mieux assurément dix ou quinze ans auparavant en France dans la littérature amoureuse. « A steure sérieusement, poursuit-elle, vous mandez à quelque personne que vous estes mélancolique pour quelque raison. Il est temps de ne se plus moquer de moy ; j'advoue que j'aie tort de l'avoir fait par le passé. Croyez-moi et ne vous désespérez pas, si c'est pour la raison que je m'imagine, pourvu que vous me vouliez promettre d'aimer cette personne que vous savez d'une pure amitié innocente, je vous jure que je luy escrirai, pour vous faire savoir de ses nouvelles et pour vous faire connoistre comme je veux prendre part à Votre contentement, je rallierai notre amitié rompue pour Vous obliger... Les confitures à steure est tout mon divertissement. J'ay temps à en faire un peu pour notre voyage ; je vous envoie à goûter de plus saines que j'ay faites à steure, sont des noix sèches ; pour ce qui est du *sok* il faut que l'on les aye regardé de mauvais œil, ils deviennent tous aigres. » Dans ce langage sybillin, il y a quelque chose de la phraséologie prudente parfois apeurée d'une Mme Bovary, il y a aussi du jargon volontairement mystérieux et alambiqué de Bélise et il est curieux qu'aussitôt après ces avis contournés l'on trouve des renseignements très précis sur les lectures dont se nourrissent les deux amants : « Je vous envoie la première partie de Cyrus. Quand vous l'aurez lue, envoyez quérir les autres. Je commence aussi à lire Cléopâtre que vous m'avez tant recommandée. »

C'est donc bien de préciosité littéraire qu'on nourrit ces amours maternelles, mais pourtant très sensuelles. Il se mêle à cette préciosité un âcre parfum de dévotion formelle à travers lequel percent des désirs charnels mal contenus. « Je vous envoie un scapulaire, écrit-elle encore, et une croix d'or où il y a de belles reliques afin que si l'on vous tue, l'on vous trouve la marque d'un chrétien. Vous ne le devez pas mépriser, non pas parce qu'il vient de moy, mais à cause de relique qui la touches, car ne croyez pas que je vous fasse quelque faveur. Je suis pourtant fort fâchée que vous me demandiez dedans vostre dernière une chose que je ne peux vous octroyer sans m'offenser et si vous le considérez vous-

(1) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 17, 1660.

même avec toute la justice nécessaire, vous avouerez vous-mesme que c'est me faire tort. Je vous conjure donc de ne me faire plus de ces demandes que je ne peux vous octroyer *et que je suis marrie de vous refuser*. Je vous traite assez comme mon enfant, vous donnant un scapulaire que j'ayme. Adieu, vivons constants dedans la vertu ! » (1) Marysienka ne fut pas pas marrie longtemps et elle eut vite fait, nous fait remarquer M. Waliszewski, « de renoncer à ses maternelles rigueurs. » Elle devint elle-même Astrée et permit à son cher fils d'être Céladon. On échangea des billets où il ne fut plus question de vertu ; on se donna des rendez-vous pour lesquels un gentilhomme complaisant, M. Korycki, servait de *postillon d'amour* et on parla irrévérencieusement de la *Flute*, cryptonyme attribué à M. Zamoyski, l'équivalent polonais (fujara), voulant aussi dire « nigaud ». On s'intéresse de plus en plus à ce qui se passe en France ; Marie Casimire écrit à son partenaire le 7 avril 1661 : « Le Cardinal (Mazarin) est mort ; la nouvelle en est venue ; il a ployé bagage le 9 de mars (2). » Elle fait en même temps grand bruit d'une correspondance qu'elle a avec M. de Lionne auquel elle rappelle l'alliance de leurs familles ; elle s'est aperçue que le climat de la Pologne la tuait. Sobieski parle en même temps de faire acquisition d'une maison à Paris. Marysienka fit le voyage de Paris ; depuis l'âge de quatre ans, depuis dix-sept années elle n'avait pas vu la France : ce fut vraiment alors son premier contact direct avec cette terre promise d'où émanait toute civilisation et toute élégance. Le séjour de Saint-Amant en Pologne en 1650, ne saurait avoir fait impression sur elle, puisque, à cette date, elle n'avait pas neuf ans ; la question Pascal-Magni dont nous parlons ailleurs, dut être plus ignorée d'elle encore (1647-48) ; quant aux *Provinciales*, ce n'était pas là de la littérature propre à l'intéresser. De la France, elle avait peut-être connu jusqu'alors le *Cid* que Morsztyn venait de traduire en polonais, qu'on allait représenter en cette langue et qui faisait quelque bruit ; elle possédait surtout à merveille les romans français dont la cour faisait ses délices. Sans doute, enfin, elle a dû subir la lecture des élucubrations en vers ou en prose dont le bon abbé de Marolles honorait périodiquement sa royale pupille, Marie de Gonzague : mais pour peu que le pensum

(1) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 16, 1660.
(2) *Idem*, Lettre 29, 1661.

se fût répété, il pouvait faire perdre à jamais à Marysienka le goût des lettres françaises.

Elle n'eut pas trop à se louer à Paris des personnages politiques qu'elle vit. M. de Lyonne refusa de se prêter à ses desseins ; la reine Marie-Thérèse se déroba à un rendez-vous savamment combiné, qui devait avoir lieu au couvent des Capucines de Saint-Germain. Elle n'obtient pas le tabouret et en conçut un mortel dépit : « Tout le monde dit que la Reyne de Pologne, ma maîtresse, devrait faire demander que j'eusse le tabouret et que la Reyne d'Angleterre le fait donner par la Reyne de France tous les jours à des Anglaises qui ne sont pas plus que moy (1). » Le roi ne lui octroya pas même un regard, aussi n'a-t-elle aucune idée de la personnalité si intelligente qu'était Louis XIV : elle le hait et c'est assez. La duchesse d'Anguien, belle-fille de Condé, n'a sans doute, elle aussi, pas fait tout ce qu'attendait d'elle Marysienka, car celle-ci l'a trouvée « glorieuse et niaise ». Marysienka semble du moins fort engagée dans le parti de Madame, sans cependant ressentir pour elle beaucoup d'affection. « Madame, écrit-elle le 20 juillet 1663, garde le lit depuis trois jours ; l'on soupçonne qu'elle soit grosse et comme elle s'est blessée plusieurs fois, Monsieur veut qu'elle passe quelque temps au lit, ce qui la chagrine fort, de l'humeur qu'elle est de voir les autres se divertir et d'estre contrainte de demeurer dans son lit ; et nous n'en sommes point fâché pourvu que ça nous donne un fils pour davantage assurer les charges des officiers de Monsieur » (2). La Palatine est seule à avoir pleinement ses bonnes grâces, étant personne accueillante à tous les excentriques en général et en particulier à quiconque venait à elle de la part de sa sœur Marie-Louise. « J'ai été, écrit Marysienka, voir Madame la princesse Palatine, qui m'a reçu avec toute la civilité possible, elle est assez malade ; je n'ai jamais rien vu de plus propre que sa maison, ni de plus beau que celle qui est à une lieue d'icy qui se nomme Asnières... (3) »

Leurs bonnes relations durèrent jusqu'à la fin du séjour de Marysienka en France et ce n'est pas là une chose trop banale. Vers la fin d'octobre la brune amante de Sobieski tomba malade ou se l'imagina. « Je suis dans une langueur tout à fait grande, écrit-elle à

(1) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 44, 1662.
(2) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 50, 1665.
(3) *Idem*, Lettre 59, 1662, 1er juin.

Sobieski le 10 novembre, avec une fièvre que j'ay eu et une chaleur si grande qui me continue et avait augmenté si fort qu'elle m'en a empêchée de dormir deux nuits entières, de sorte que je crois que vous aymez assez ma santé pour ne vouloir pas que je m'occupe à un exercice qu'absolument les médecins me défendent dans l'état où je suis à présent par la longueur de mon mal qui est contracté depuis si longtemps et a esté entretenu par les déplaisirs, que j'ay continuellement eus... La nuit passée l'on fut fort effrayé, car, au lieu d'occuper la nuit à dormir, je ne pus pas fermer l'œil, mais je sentais depuis l'estomac jusqu'à la gorge comme une flamme qui, quand on jette de l'eau, s'amortit et aussitôt se rallume plus fort, voyla l'affect que me faisait l'eau que je buvais, de manière qu'à force de sirop, j'ay craché comme de la chaire pourrie. L'on (a) cru que c'estait un absès qui s'estait crevé de lui-mesme. » La douillette belle dame, dolente jusqu'à en être geignarde, exubérante au sujet de ses bobos jusqu'à en être insupportable, a une raison spéciale d'être intarissable. Tout ceci n'est qu'une préface : elle est la femme à la tête vide qui va parler de son médecin, du médecin de la Palatine et d'autres illustres Sganarelles qui en la palpant honorent une malade et lui fournissent l'occasion de nombreux, d'abondants papotages ultérieurs sur « sa maladie ».

« L'on fit dire au médecin qui me traite qui est M. Dupuis, fort habile homme, l'état où j'estais. Quoique il ne fût point encore bien jour, il me vint voir, et comme l'on craignait que ce ne fût mon poumon qui s'en allat par morceaux, il fit mettre ça dans l'eau trempée et à dix heures du matin me fit saigner du bras gauche ; avec quantité de breuvage composé d'eau et de sirop de capillaire, d'émulsion de quatre semences froides, l'on m'a soulagée un peu du grand feu qui me dévore la poitrine, mais pas tout à fait éteint. L'on a vu donc que c'estait de la bile qui s'estant renfermée s'estait pourrie, et si l'on n'y mettait remède, pourrirait le reste des entrailles. L'on vient tout présentement de faire une consultation icy. Le premier médecin de la Reyne mère, un nommé M. Guenos (Guenaut), y estait, M. Esprit, premier médecin de Monsieur, et M. Dupuis, médecin de Mme la princesse Palatine. Tous ont conclu que tout mon mal ne venait que de mélancolie et que c'estait une peste et que tous les remèdes que l'on me ferait, ne me guériraient point, tant que je serais mélancolique. » Et voilà pourquoi votre fille est muette ! Ce qui ressort le plus clairement de cette lettre d'où

Molière eût pu tirer plus d'une phrase à l'usage de MM. Diafoirus et Purgon, c'est que les principaux personnages près desquels Marysienka a pu faire figure, s'essayer à jouer son rôle de grande petite dame, sont la Palatine malade, entourée d'un état-major de médecins armés de lancettes et approvisionnés de breuvages inoffensifs. Ce Guénault est l'homme qui « sur son cheval, en passant, éclabousse » Boileau qui s'en plaint. Marysienka est trop heureuse d'avoir été saignée avec son approbation. Marysienka ignore évidemment l'orientation Molière-Boileau qui s'accuse chaque jour davantage dans les milieux mondains et littéraires. Marysienka retarde étrangement en littérature : elle est de celles dont on commence à se moquer et que Molière va bientôt maltraiter. Elle est du reste trop peu curieuse, dans le meilleur sens de ce mot, pour pouvoir progresser et suivre, sinon le mouvement des idées, du moins les modes littéraires qui en sont les manifestations extérieures (1).

Elle en est restée à l'Hôtel de Rambouillet, à l'Astrée, aux choses dont elle gazouillait avec Marie de Gonzague d'abord, avec Jean Sobieski un peu plus tard. Parler en langage convenu, comparer ses amours avec Sobieski à celles de Céladon et d'Astrée, était tout ce qu'elle savait avant d'arriver à Paris. Installée là, elle ne change pas : « Depuis deux jours, écrit-elle, je n'ai point de confitures qui m'ennuye fort. Je vois bien qu'il faut que j'en fasse toujours la première... Lublin, je crois, aura eu beaucoup de poudre qu'il serait demeuré plus longtemps, si l'on ne craignit les reproches de la rose... Vous saurez donc que la casse vient d'arriver avec l'éponge et le crocodile, l'esperon devait partir avec les tripes, mais la casse leur a envoyé dire qu'il les attende (2). » Ce langage convenu s'explique par la nécessité de dérouter les indiscrets et surtout le mari d'Astrée : quoi qu'il en soit, il est médiocrement piquant et fort peu difficile à deviner pour des intimes qui auraient voulu s'en donner un peu la peine. « Ne vous amusez nulle part, recommande-t-elle, si vous voulez que je vous croie ponctuel à ce que je désire de vous qui n'est avec tout ça que pour jouir plustôt de la présence de Céladon, sans qui Astrée ne peut estre contente. Croyez-le et soyez plus vigilant. » Le 28 juin, parlant de son père, elle écrit : « Il dit fort souvent que Céladon est fort heureux que la rose aye de l'amitié pour luy. » De Paris, 1er août, elle écrira

(1) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 47, 1662, 10 novembre.
(2) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 34, 1662.

toujours dans le même style : « Vous m'obligerez de me faire savoir le plus souvent que vous pourrez des nouvelles de Céladon et de la fluste, si les épines piquent bien toujours la rose. Quand vous verrez Orondate, prenez bien guarde, s'il se confie toujours de ses secrets au trik-trak. La tulipe me mande que son Astrée ne luy confie rien de tous les desseins qu'elle a fait avec Sylvandre et Orondate pour le palais enchanté. » Et le 8 octobre : « Vous ne devez point douter que le vœu qu'a fait Céladon d'estre dans la solitude, ne luy fera point du tort dans l'esprit de son Astrée qui augmentera, si ça se peut encore, l'estime qu'elle a pour luy, et de luy conserver assurément des oranges aussi entières et aussi belles qu'elle puisse en l'estat où elle est, et ne sera jamais parjure, et quand l'on dit que si cela n'estait point fait, c'est-à-dire le serment, je le ferais cent fois pour une. » Et le 10 novembre encore : « Pour Vostre Astrée les choses en sont en un point qu'il n'y a rien à augmenter. Ne vous affligez de mon mal, j'espère que ce ne sera rien. Vostre Astrée va se conserver pour son Oronte. Ecrivez-moi souvent et amplement ce que vous dit la Girouette et les apparences qu'il y a que la Poudre voie bientôt le palais enchanté (1). »

Outre les romans vieillis, ce qu'elle cherche à s'assimiler, ce sont les petits talents de société qu'elle prend pour l'essentiel de la culture française; ce qui la préoccupe, c'est que sa personne produise un certain effet : « Je vous dirai que l'on ne me trouve point tant chiesne que je m'estois imaginée, je vois bien que je passerai (elle se trompe, puisqu'on n'a pas fait grande attention à elle à la cour), j'apprends à danser, à chanter, à jouer la guitare... L'on trouve ma taille icy tout à fait belle, ce que je m'imaginais qu'elle serait le plus blâmée (2). » Et le 22 juin : « J'apprends à danser, le maître qui m'apprend est *celui qui montre à la Reyne*. L'on trouve que je m'y prends d'assez bel air et mon maître dit qu'il a fort grand plaisir à me montrer et il dit que je réussis bien. » Elle fait ses achats dans les magasins à la mode. « Je suis icy fort bien, s'écrie-t-elle, on ne peut pas mieux, j'ai acheté une belle tapisserie de haute lisse, des personnages admirables pour mettre dedans ma chambre, avec un lit de damas cramoisi et la tapisserie de l'alcôve avec les plus belle crespines et je fais faire pour les grands chauds un ameu-

(1) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 34, 1662 ; lettre 41, 1662 ; lettre 45, 1662 ; lettre 46, 1662 ; lettre 47, 1662.

(2) *Acta Joannis Sobieski*, Lettre 40, 1662, 14 juin.

blement d'esté. Je vous envoye un échantillon de l'étoffe avec la tapisserie et un lit à ange et un mollet d'argent partout. Ça me reviendra à seize cents francs. Je suis fort proprement, j'ay deux pages, quatre laquais, ma livrée est admirable, mon carrosse sera fort beau, il ne me faudra qu'un lit de velours pour cet hiver, si je puis le faire, car le damas ne se met qu'au printemps et dans l'automne ». Le 1er août c'est autre chose : « L'on m'a promis hier que l'on me ferait faire une montre à la porcelaine *tout comme celle de la Reyne* par le même ouvrier qui est à présent à Tours. » Le 10 novembre, il est question d'un diamant qui est chez Pierre Henry et d'un bracelet. Elle veut faire son portrait en France, parce que, dit-elle, « je n'ay jamais vu rien de si laid et de si mal fait que mon portrait que Juste fit à Anvers. Enfin il a de mon air, mais en laid : tout le monde me dit qu'il me fait tort et qu'il me fait âgée de 45 ans. » C'est pour ce motif bien féminin et tout personnel qu'elle préfère la peinture française.

Elle rentre enfin en Pologne, car tout a une fin. Son mari la ramène en grande pompe à Zamosc. Réception solennelle à l'église, réception solennelle à l'Académie de Zamosc, compliments en prose et en vers ; l'accueil qui lui était fait à son retour avait quelque chose de royal. Elle ne tarda pas à faire scandale, remarque M. Waliszewski, (1) en inaugurant l'usage de la ruelle encore inconnue en Pologne. Et l'on répéta avec force quolibets, qu'elle recevait tout le monde dans son lit. Loin donc d'avoir laissé en France l'encombrant bagage précieux qu'elle devait à Marie-Louise de Gonzague et qui ne l'avait pas quitté un instant pendant son voyage, elle le rapportait en Pologne grossi d'un appareil suranné dont les bric-à-bracs littéraires du temps cherchaient alors à se défaire, depuis que Molière l'avait déprécié avec tant d'éclat.

Sobieski qui veut se mettre à l'unisson, panache à son tour ses missives polonaises de bouts de phrases, de mots français, de pensers languissants. Il n'ose pas fatiguer de sa présence son charmant Bouquet (slicznego Bukietu), sa délicieuse Aurore (najsliczniejszej jutrzenki), sa ravissante Astrée (najpiekniejsza Astrée), il se plaint que le Bouquet veuille lui envoyer des confitures pour la dernière fois ; il réapprend à ébaucher des phrases françaises en reprodui-

(1) Waliszewski, *Marysienka*, p. 118-119.

sant les mots ou les passages typiques des lettres de sa bien aimée. Il se défend d'être léger, inconstant, infidèle et craint d'être le plus malheureux des hommes; il est Sylvandre, Orondate, Céladon, Céladon surtout, Céladon presque toujours (le 6 octobre 1664, quatre fois dans la même lettre, le 10 décembre, le 27 février 1665, etc., etc.). Plus les mois passent, plus le mal le gagne.

Zamoyski meurt enfin : Mme Astrée Zamoyska, sans tarder, épouse Céladon Sobieski et c'est un événement qui dépasse son cadre varsovien ; c'est un événement bien parisien. La *Gazette de France* du 14 août 1665 le rapporte, tout comme le ferait de nos jours le *Figaro*. plus il est vrai à cause du nom de Sobieski que par sympathie bien marquée pour Mlle d'Arquien. Elle mentionne la présence à cette cérémonie de l'évêque de Béziers, ambassadeur extraordinaire de France. Elle n'oubliera plus le grand maréchal Sobieski ; elle insérera les chroniques relatant ses exploits à Podhaice et ailleurs. Pour lui, tout à l'ivresse de la possession, il s'enhardit de plus en plus à écrire en français et ce sont les mots d'amour qui se présentent le plus souvent en cette langue sous sa plume. Il commence ses lettres par ces formules : « Mon cœur, mon âme, mon tout » (1) ou « Unique maîtresse de mon cœur » (2). Il les termine en disant : « Adieu mon cœur, mon âme, maîtresse absolue de mon cœur et de mon repos. Aime-moi toujours comme maintenant, car il n'y a pas et il n'y a jamais eu au monde l'amant « plus passionné » que ne l'est et le sera « fidèle Céladon pour son Astrée » (3) ou encore : « Je baise et rebaise million de fois mon amour, mon âme, mon cœur et mon tout » (4). Ou même dans un français saupoudré d'italien à la Marini ou à la Mazarini : Adio cor mio, anima mia, Aimé autant mon cher cœur, ma chère âme votre fidel Sylvandre, comme il a de l'amour pour son incomparable Astrée, car autrement vous le ferez le plus malheureux de tous les hommes (5). » C'est en français qu'il balbutie ses serments : « Notre amour ne changera jamais en amitié, ni en la plus tendre qui fut

(1) « Listy Jana Sobieskiego i innych znakomytych osob » (Biblioteka Ordynacyi Myszkowskiej), Lettres de Sobieski et d'autres personnes célèbres publiées par George Samuel Bandki, Cracovie, 1860, 2 vol. in-4°, 14 juillet 1665.
(2) *Idem*, 15 sept. 1665.
(3) *Idem*, 10 août 1665.
(4) 26 octobre 1665.
(5) *Idem*, 8 juillet, 1666.

jamais (1). « Celadon » reviendra, Dieu le veuille « le plus fidel et le plus passionné de tous les hommes » et oubliera toutes les « cousines » pour lesquelles il n'avait pas même « l'amitié, civilité et quelque complaisance dans leur malheur » (2). C'est en cette langue qu'il se plaint doucement : « Celadon n'est pas encore content de bien des choses ». Et c'est encore en français qu'il fait à son Astrée ce compliment de mari raisonnable et conscient. « Vous êtes la meilleure ménagère du monde... quand vous voulez » (3). Et dans presque aucune lettre il n'omet de se dire le « bien aimé Céladon » de son « incomparable Astrée », à moins qu'il ne soit « le pauvre Céladon », à moins que languissant et près de mourir d'amour selon les formules romanesques d'alors, il ne s'écrie du camp de « Nozyczyn ce 17 juillet 1666 wieczor à onze heures · « Vous me mandez que Céladon sera bientôt veuf. Je vous en assure qu'on vous verra plustôt porter le même habit que vous portiez il y a un an (4). »

Quand on lit tout ceci, comment ne pas être pénétré de cette idée que c'est des romans précieux du début du XVII[e] siècle que s'est nourri ce bon « prince charmant » aux cheveux coupés en rond, au grand corps osseux et trop charnu et que c'est en le lisant, en les paraphrasant avec Marysienka, en les découpant sous forme de lettres pour ainsi dire qu'il a réappris à écrire en français. Ce n'est que peu à peu qu'il se risque hors du domaine de la galanterie et de l'amour. Il hasarde d'abord dans un post-scriptum : « Mandez-moi quand pourra partir votre frère pour venir ici, lequel vous embrasserez de toute l'affection de mon cœur (5). » Une autre fois, il fait allusion à la guerre : « Je attends ici avec une extrême impatience M. Miller, car j'espère que nous pourrons faire quelque chose pour finir avec quelque gloire cette campagne. » « Le bruit de quelque sédition dans notre armée est faux ». Après s'être jadis servi du français pour parler amour en catimini, il use du même moyen pour parler politique sans trop attirer l'attention. « Pour M. Piwo, dit-il, il le faut entretenir dans ses promesses, car il pourra tirer quelque chose de ces députés confédérés, à ce

(1) *Idem*, 9 juin 1665.
(2) *Idem*, 31 octobre 1665.
(3) *Idem*, 19 mai 1666.
(4) *Idem*, 17 juillet 1666.
(5) Lettre de Sobieski, 15 juillet 1665.

qu'il me mande, et il me doit envoyer bientôt une assurance qu'on lui donnera de la part de Lubomirski pour faire quelque trahison (1). » Il conte à sa femme les incidents de la vie militaire : « On a coupé la tête à ce misérable Lieutenant du Régiment du Palatin de Russie aujourd'hui, qui a tué le major Czarnecki. Ce petit Lieutenant des Usars du Roi qui est frère de ce Major mort et qui s'en est retourné à Varsovie a parlé mille insolences contre toute la Nation et pensait que la girouette (la Reine) et notre cousin se mêlaient pour délivrer ce misérable... Cet homme a blasphemé devant le général et devant tout le monde. Je ne sais pourquoi et qu'on estime tant un homme qui veut prendre la médecine, quand il faut servir son maître (2) et quand il s'est suffisamment exercé dans ce genre en correspondant avec Marysienka, il ose envoyer sa prose hésitante à Bonzy, l'évêque de Béziers, ambassadeur de France à Varsovie (3). L'effort qu'il fait par exemple le 16 novembre 1667 est intéressant, encore que parfois malheureux ; « J'en suis fort aise de ce que mon paquet est retrouvé par l'instinct de V. E. par lequel Elle peut connaître le dessein de son serviteur, qui était de vouloir faire apprendre le Roi cette agréable nouvelle par la bouche d'un de ses meilleurs et plus chers amis. A tant de louanges que V. E. me donne, je ne peux pas répondre que par mille remerciements et si je n'en ai pas eu assez de bonheur en cette occasion pour mériter plus dignement l'honneur de son estime, laquelle je préfère à ma vie, je tacherai dans les autres, à me mieux acquitter de la bonne opinion et ses favorables souhaits. Tout ce qu'il dit Chancelier n'est pas vrai et le Soucy fait fort bien de soutenir que Phenix ne aime pas le changement, comme un oiseau qui est fort rare en son espèce. Les faisans sont plus communs ; on les trouve en France, en Allemagne et en Moscovie (4). » A partir d'ici, toute la lettre,

(1) *Idem*, 19 octobre 1665.

(2) Lettres de Sobieski, 31 octobre 1665, 19 mai 1666, 22 juin 1666.

(3) Le portrait que fait Saint-Simon de ce diplomate explique que Sobieski se hasarde : « C'était un petit homme trapu... avec les plus beaux yeux noirs, les plus parlant, les plus lumineux et le regard le plus agréable, le plus noble et le plus spirituel que j'aie jamais vu à personne, beaucoup d'esprit, de politesse, de douceur, de grâces, de bonté, de magnificence, avec un air uni et des manières charmantes ; supérieur à sa dignité, toujours à ses affaires, toujours prêt à obliger, beaucoup d'adresse, de finesse, sans friponnerie, sans mensonge et sans bassesse ; beaucoup de grâce et de facilité à parler. Son commerce était délicieux, sa conversation jamais recherchée et toujours charmante » (4e vol. p. 23).

(4) Lettres de Sobieski, 16 novembre 1667.

fort longue, est en langage convenu ; ce n'est assurément pas un modèle de style épistolaire, pourtant il y a progrès.

En 1667-8, Marie Casimire entreprend un nouveau voyage à Paris : elle y va faire ses couches loin de l'invasion cosaque et turque sous laquelle la Pologne semble devoir être submergée ; elle y va plaider près de Louis XIV la cause de son mari, à un moment où l'on prévoit l'abdication de Jean Casimir et où le trône de Pologne, bientôt libre, mais si menacé, appelle à lui un militaire énergique et patriote ; elle y va aussi mêler à ses intrigues politiques les intérêts de sa famille, gâtant tout, à force de mêler ce qui devrait être séparé. Sobieski avait cru pouvoir compter sur l'appui de Louis XIV : puis, tout à coup, l'évêque de Béziers lui écrit « de ne plus songer à l'élection et que le Roi de France lui a mandé de proposer une autre affaire au roi de Pologne. » Et Sobieski d'écrire à sa femme : « A Legrol, ce 17 août : qu'il s'imagine donc, le Bouquet, si un si subit changement n'a pas bien surpris Céladon et ses amis qu'on avait déjà engagés avec tant de peine et tant de dépenses. On paye tout ça à cette heure avec des compliments, disant que tout regret est de voir son zèle et sa franchise inutiles pour témoigner la reconnaissance de tous les services et on donne des conseils de faire expédier le plutôt des provisions des charges, parce qu'il y a des gens peu affectionnés au Sylvandre et à la poudre, et on ne sait ce qui peut arriver ». Le héros n'est pas content et il a grandement raison ; mais, et c'est cela surtout qui nous intéresse, il écrit alors notre langue avec la fermeté et l'assurance d'un homme qui désormais la possède. La lettre à Bonzy qui précède et qui répond précisément à ces « compliments » dont « on paye » les démarches politiques de Sobieski, si elle est, grammaticalement parlant, moins correcte, ne contient pas un mot qui ne soit choisi avec un tact tout diplomatique.

Pendant que le héros de Podhaice triomphait des difficultés de la langue française en même temps que des Turcs, Marysienka faisait tout ce qu'il fallait pour rompre tous les liens d'amitié qui, jusqu'à la mort de Marie de Gonzague, avaient uni la maison des Condés avec le parti français de Pologne. Elle écrit de Paris à Sobieski en septembre 1667 : « Avant de finir les affaires pour le Héron, il faut que vous demandiez justice et que l'on la fasse à toute votre famille que M. le Prince a toujours voulu ruiner, en faisant en premier lieu gagner le procès à ma tante contre nous,

lequel nous a fait dépenser tout le bien le plus liquide et le comptant, qui a empêché mon père de me donner mon dot à mon premier mariage. A cette heure, après la mort de M. de Quiteaux (Guitaut : Madeleine de la Grange d'Arquien, est sa cousine germaine), le Marquisat d'Epoisses nous revenant, qui fait 40.000 livres de rente et que l'on a toujours souhaité dans leur maison, le père de M. le Prince l'ayant voulu payer au prix que mon grand oncle aurait souhaité (qui n'en voulut rien faire), s'est fait à présent faire un testament par feu ma cousine, comme elle donne à M. le Prince tout son bien (lequel montera bien à 80.000 livres de revenu, après la mort de son père et de sa mère qui ne peut revenir qu'à nous comme les plus proches parents) et fait substituer le Marquisat d'Epoisses à M. le Duc, son fils. C'est une chose qui vous regarde, depuis qu'il m'en reviendrait toujours quelque part plus grosse qu'aux autres. Mais quand il n'y aurait que l'intérêt de ma famille, je suis persuadée que, pour l'amour de votre gloire et de votre honneur et de l'amour que vous avez pour moi, vous ne vous déclarerez pour un prince qui usurpe le bien de notre famille et par conséquent le vôtre, que vous ne sachiez de moi que je suis contente. Et pour cet effet, il faut que vous écriviez à M. l'Ambassadeur la lettre que je vous envoie sur ce sujet. Je dis à M. l'Ambassadeur que vous ne serez point pour ce prince, quand on choisira un Roi après l'abdication, que vous n'ayez su de moi que l'on vous aura rendu ce qui nous appartient. » Cette lettre agressive avait moins pour but d'arracher aux Condé une terre qu'ils ne songeaient pas à accaparer, que de l'arracher au comte de Guitaut auquel les Condé avaient charge de la transmettre, un mari ne pouvant selon la coutume de Bourgogne hériter de sa femme.

Cette famille de Guitaut dont il est parlé ici, est précisément celle dont nous entretient Mme de Sévigné à diverses reprises. A noter à ce propos que dans une lettre datée du 20 février 1671 où Mme de Sévigné raconte l'incendie de la maison des Guitaut, elle écrit : « Ils ont un grand regret à des lettres, je me suis imaginé que c'étaient des lettres de M. le Prince ». Mme de Sévigné du reste s'intéressera plus d'une fois à la famille d'Arquien, à Marysienka, à Sobieski : elle représente même, entre France et Pologne, un point de contact des plus intéressants. C'est à cette date de 1667-1668, semble-t-il, qu'elle a fait la connaissance de Marysienka. Il est difficile d'admettre qu'elle ait connu la toute petite d'Arquien

partie en 1645 pour la Pologne, quand elle avait elle-même tout juste 19 ans. En 1661, Marie Casimire, mariée à Zamoyski et amante de Sobieski qui correspond alors avec tous les d'Arquien, est un personnage un peu équivoque. Or, il ne semble pas qu'il y ait place pour la moindre équivoque dans l'esprit de Mme de Sévigné, la belle épistolière semble donc n'avoir connu que la femme légitime et très aimée de Sobieski, la jeune mère triomphante, à laquelle cette fois le roi prête attention et dont il tient le fils Jacques-Louis sur les fonts baptismaux.

Marysienka rentra en Pologne. Ce séjour à Paris l'avait-il beaucoup changée? Il n'y paraît guère et vraiment elle ne pouvait changer. Toutes les vieilleries romanesques auxquelles elle se complaisait, s'accordaient trop bien avec sa conception personnelle de l'amour; elle conçoit le mariage comme un service d'adoration perpétuelle devant ses beautés. Elle se refuse, elle marchande ses faveurs à son mari comme aux plus beaux temps de leurs amours. Sobieski n'est pas sans s'ennuyer fort de toutes ces comédies. Le 1er octobre 1670, il lui écrit d'un camp où il se trouve très seul : « Vous saurez après, quel tort vous faites par cette négligence à l'odeur du Sylvandre et aux affaires du palais enchanté. » Voilà déjà commencé le sixième mois que passe à « languir le pauvre Céladon sans son Astrée ». « Il se meurt chaque nuit dans l'attente et la mélancolie... Est-ce qu'elle n'a pas envie de m'écrire et est-ce que pour montrer ensuite « sa diligence » elle écrit plusieurs lettres qu'elle met sous des dates différentes? S'il en est ainsi, combien c'est « préjudicieux à la santé de Céladon », Dieu seul le sait! » On a élu un roi qui n'est ni Condé, ni Sobieski, mais le pauvre Michel Wiesnowieski. Au milieu des préoccupations que lui donne cet événement, le grand maréchal Sobieski écrit à sa femme : « Le serment de l'armée se doit faire aujourd'hui, mais je ne sais qui songera aux affaires qui pâtiront bien, puisque Céladon ne peut plus songer à rien qu'au changement, à l'ingratitude et à peu d'amour de l'Astrée (1). » Le 6 mars 1671, il écrira de Léopol : « Vous me menacez « que vous me renoncerez »; eh! Vous me renoncez assez Madame, quand durant six années de mariage, vous en avez à peine passé deux avec moi... Vous écrivez aussi « sur les affaires passées, que vous m'avez souvent donné des bons conseils, mais je

(1) Lettres de Sobieski, 19 novembre 1670.

fis toujours le contraire »... Quant à ce que vous me dites des moines qui sont en bonne santé parce qu'ils vivent « chastement », mais je vous prie, quelle comparaison d'un moine à moi ? » Elle eût été ravie de limiter l'horizon de son mari aux bornes étroites du sien et elle écrit à Sobieski peu flatté « que Mme de Béthune (sa sœur) était heureuse parce qu'elle est si fort aimée de son mari, qu'elle en est la maîtresse à un point qu'il ne fait pas un pas qu'elle ne veuille. Il est vrai qu'elle a raison et qu'il faudra à moi un tel (1) ».

Triste exemple à donner ! Mme de Sévigné qui a bien connu Mme de Béthume voit en elle « une pauvre créature qui fut toujours livrée aux plus vives passions », dévorée par une jalousie féroce. L'abbé de Choisy va jusqu'à nous conter que, surprenant son infidèle mari en flagrant délit, elle lui jeta à la figure le contenu d'un vase de nuit. Mme de Sévigné nous apprend encore que ce mari exemplaire qui aimait tant sa femme, la trompait atrocement, dans le temps même où Marysienka le représentait comme le mieux apprivoisé des maris : « Le Maréchal d'Albret, écrit-elle le vendredi 6 février 1671, a convaincu Mme d'Heudicourt non seulement d'une bonne galanterie avec M. de Béthune dont il avait toujours voulu douter, mais d'avoir dit de lui et de Mme Scarron tous les maux qu'on peut imaginer. Il n'y a point de mauvais offices qu'elle n'ait tâché de rendre à l'un et à l'autre, et cela est tellement avéré que Mme Scarron ne la voit plus, ni tout l'Hôtel de Richelieu. Voilà une femme bien abimée, mais elle a cette consolation de n'y avoir pas peu contribué. » Et Mme de Caylus (2), nièce de Mme de Maintenon nous confirme les propos de Mme de Sévigné en les aggravant : « M. de Béthune, ambassadeur de Pologne, était, dit-elle dans ses *Souvenirs*, un homme aimable et de bonne compagnie : car quoique je ne l'ay jamais vu, je m'imagine le connaître parfaitement, à force d'en avoir entendu parler à ses amis, lesquels se sont presque tous trouvés les miens. C'était un homme d'un génie supérieur, très voluptueux et très amusant. » Ce portrait ne répond guère à la définition qu'on donne habituellement d'un mari-pantoufle (3). Voici

(1) Lettres de Sobieski, 28 septembre 1674.

(2) Les *Souvenirs de Madame de Caylus* pour servir de supplément aux *Mémoires et Lettres de Madame de Maintenon,* avec des notes de M. de Voltaire. Maestricht 1777, Edme Dufour et Philippe Roux.

(3) Saint-Simon (tome V, p. 434), par contre, nous le donne comme un franc original : « C'était, dit-il, un homme d'esprit avec beaucoup d'agréments, fait pour la société et fort capable d'affaires... Il vivait fort magnifiquement ; sa

maintenant l'histoire de Mme d'Hudicourt : « Mme d'Hudicourt, vieille fille sans bien, quoique avec une grande naissance, se trouva heureuse d'épouser le marquis d'Hudicourt et Mme de Maintenon, son amie, y contribua de tous ses soins. Amie aussi de Mme de Montespan, elle vécut avec elle à la Cour jusques à sa disgrâce dont je ne puis raconter les circonstances parce que je ne les sais que confusément, Je sais seulement qu'elle roulait sur des lettres de galanterie écrites à M. de Béthune. » Galanterie est un mot bien discret pour la chose dont il s'agit : Mme d'Hudicourt est une personne qui s'est compromise à fond pour le beau marquis, elle va jusqu'à lui dire ce que personne ne doit dire : « Sans doute qu'il y avait plus que de la galanterie dans les lettres de Mme d'Hudicourt à M. de Béthune et il n'y a pas d'apparence que le Roi et Mme de Montespan eussent été si sévères sur leur découverte d'une intrigue où il n'y aurait eu que de l'amour. Selon toutes les apparences, Mme d'Hudicourt rendait compte de ce qui se passait de plus particulier à la cour. Je sais que Mme de Maintenon dit au Roi que pour cesser de voir et abandonner son amie, il fallait qu'on lui fît voir ses torts d'une manière convaincante : on lui montra ces lettres dont je parle et elle cessa alors de la voir. Mme d'Hudicourt partit après pour s'en aller à Hudicourt où elle a demeuré plusieurs années et où le chagrin la rendit si malade qu'elle fut plusieurs fois à l'extrémité. Je ne l'ai vue qu'à son retour, si changée qu'on ne pouvait pas imaginer qu'elle eût été belle. » Tant étaient grands les ravages opérés dans les cœurs des grandes amoureuses par M. de Béthune, amant de sa seule femme au point de ne jamais risquer un seul pas qu'elle ne veuille. Evidemment, Sobieski aurait eu tous les torts du monde de s'essayer à suivre les traces d'un M. de Béthune qui n'a jamais existé que dans l'imagination de Marysienka. Et comme l'on comprend qu'il écrive de Bar (1) : « Si j'ai péché je vous en demande « pardon » ; mais vous voulez effrayer tout le monde en disant « que vous avez un cœur de lion ». Moi je cherche « la tendresse dans le cœur des belles femmes » et non la cruauté et la rudesse. »

En 1673, le roi Michel meurt et Mme de Sévigné écrit à sa fille le 22 décembre : « Il y a une nouvelle de l'Europe qui m'est entrée

manie était de se mettre entre deux draps à quelque heure qu'il voulût faire ses dépêches et ne se relevait point qu'elles ne fussent échangées ».

(1) Lettre de Sobieski, 16 novembre 1671.

dans la tête : je vais vous la mander, contre mon ordinaire. Vous savez la mort du roi de Pologne. Le Grand maréchal (Sobieski), mari de Mlle d'Arquien, est à la tête d'une armée contre les Turcs ; il a gagné une bataille si pleine et si entière qu'il est demeuré quinze mille Turcs sur la place : il a pris deux bassas ; il s'est logé dans la tente du général et cette victoire est si grande, qu'on ne doute point qu'il ne soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée et que la fortune est toujours pour les gros bataillons ; *voilà une nouvelle qui m'a plu.* » Voilà certainement une très spirituelle personne que rien n'obligeait à avoir des sympathies pour Sobieski et qui se laisse bien naturellement aller à en avouer. Le « lundi premier jour de l'an 1674 », elle prend encore le temps d'écrire à Mme de Grignan : « Le grand maréchal de Pologne a écrit au roi que si Sa Majesté voulait faire quelqu'un roi de Pologne, il le servirait de ses forces ; mais que si elle a personne en vue, il lui demande sa protection. Le roi la lui donne ; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parce qu'il est d'une religion contraire au peuple. » Il y a du regret dans l'expression de cette crainte d'ailleurs si peu fondée ; il dut en conséquence y avoir dans ses yeux « bigarrés » une petite flamme joyeuse, quand elle apprit l'élection de Sobieski. Et Marysienka ! Elle fut toute à la gloire de penser qu'elle devenait reine de Pologne Marie Casimire ; mais il ne semble pas que son amour pour Sobieski ait gagné en spontanéité ! Deux ans après, habituée à son nouveau rôle, nullement reconnaissante envers son mari du bonheur qu'elle lui doit, elle continue avec lui son éternel jeu de coquette. Elle écrit à son royal souffre-douleur en septembre 1676 « qu'il n'y a plus de retour et qu'elle est venue à bout en se détachant de lui et que son cœur est tout à fait changé pour lui » ; très spirituellement il répond (1). Mais ce qui est pour « Céladon » un très grand sujet d'étonnement, c'est que l'Astrée « ait pu écrire une telle lettre après ses dévotions ». En même temps qu'on sent croître son irritation en lisant les phrases grimacières de Marysienka, on ressent une espèce de joie à voir, par contre, l'allégresse belliqueuse du brave Sobieski, se traduire en face de troupes d'Ibrachim Pacha par ces phrases si belles d'allure et de ton : « Il n'y a rien au monde de si beau que leur camp. Un million de tentes ; et il faut avouer que c'est une très grande armée et très

(1) Lettres de Sobieski, 27 septembre 1676.

belle et très leste. Ceux qui ont dit que leur armée n'était pas grande sont dans la dernière confusion et Karwowski ne sait que dire à cette heure (1). » Un million de tentes, c'est peut-être beaucoup : le héros s'est peut-être bien trompé d'un zéro. Ce sont de ces erreurs qui étaient excusables au temps où brillaient dans les comédies les capitans espagnols, surtout lorsqu'il s'agissait de ces musulmans si prompts eux-mêmes à transformer un bouquet d'arbres en une forêt immense, ombreuse et fraîche. Une erreur de ce genre est peut-être aussi l'indice de quelque retard sur le goût du siècle : Créqui et Louvois ne contaient pas comme Cyrano, Scudéry était mort depuis dix ans et Boileau lui avait fait un de ces enterrements de première classe après lesquels il ne saurait être question de ressusciter. Mais, en somme, ce retard, si retard il y a, est peu de chose, comparé à celui dans lequel Marie Casimire, butée, s'obstinait.

L'année 1683, la campagne qui précéda et celle qui suivit la levée du siège de Vienne par les Turcs, constituent la période d'activité épistolaire de Sobieski qui offre pour nous le maximum d'intérêt. Ce sont toujours les mêmes lettres en polonais, panachées de français. Sobieski rhumatisant et hydropique y est toujours le Céladon de jadis ; mais le héros qui, politiquement parlant, est tout à son antipathie pour la France, littérairement, linguistiquement parlant, ne s'en est jamais autant rapproché. Sa prose polonaise fourmille — et ceci est très polonais — de mots français masqués, — oh ! si peu et d'une façon si libertine ! qu'ils montrent toutes les beautés qu'ils prétendent cacher. Je passe *ekzystowac*, qui orne toute les enseignes des maisons de commerce sérieuses de Varsovie, mais il y a *dyskurs et dyskurowac*, il y a *moment*, *wolonterow*, *sekurs*, *ordinans*, il y a surtout tout un essaim de mots tendres et prenants dont le loup polonais mal attaché tombe aussitôt qu'on l'effleure, *salwowac*, *kontent*, *malkontent*, *fantazyi*, *konsolacyi*, *diamenty*, *galanthomowie*, *perswadowac*, *karesowac*, *monamurka*... dont on ferait un dictionnaire charmant et suggestif. Il risque des mots, des embryons de phrase. Parlant des Turcs, il dit à sa femme : « *Pewnie*, l'onzième de ce mois, *bedziemy mieli z nieprzyjacielem rozmowe*... Une fausse alerte *mielismy juz po dwie nocy*... *Od nas tam nie pole, ale lasy jeszcze*, des précipices et une

(1) Lettres de Sobieski, 30 septembre 1676.

grandissime montagne du costé droit... *Jako daley mamy* continuer la guerre, *cale nie wiemy*. *Prawda* qu'il nous faudra encore repasser le Danube... M. le marquis d'Aly vient d'arriver *ktory chcial byc w potrzebie*, en volontaire... Ce que vous faites mon amour entre deux élevations, me fâche et me chagrine extrêmement *Woli Bozey powinnismy sie cale poddac*... M. le Castelan de Livonie *cale nie mial nic* à desmeler avec M. Zebrzydowski et il paraît être fort content... Ce que vous écrivez après des affaires du temps *cale tego zrozumiec nie moge*, qui me recherche, *i kogo potrzeba* escouter ? » Il appelle son parent l'évêque Michel Radziszewski, M. de Warmie comme on eût dit en France M. de Vence, M. de Condom ou de M. de Cambrai. Il termine ses lettres habituellement par la formule : « Mes Baisemains à M. le Marquis et à ma sœur. »

Si nous en étions réduits à ces phrases « chair et poisson », ce ne serait pas la peine de citer la prose de Sobieski comme une chose originale ; nombreux ont toujours été, nombreux sont encore les Polonais qui se livrent à ces travaux faciles de mosaïque. Mais Sobieski s'ennuie visiblement quand il n'entend pas le français : le 28 septembre, il écrit d'une île danubienne : « On ne parle pas icy ni François, ni Espagnol, ni Allemand », et il dit avoir besoin d'écrire de temps en temps « en fort méchant français » à Marysienka, à M. Du Vernay, résident français à Dantzig ou à d'autres. D'ailleurs, ce n'est pas toujours aussi mauvais qu'il le veut bien dire : « Il m'est tombé, burine-t-il d'une plume énergique, quelque chose de l'épine du dos jusqu'au croupion, probablement une attaque de rhumatisme. » C'est peut-être un peu réaliste comme expression, mais cela vaut les éternelles fadeurs de Marie Casimire, fadeurs auxquelles il revient du reste plus d'une fois afin de plaire à cette belle qui a passé la cinquantaine et badine, menace et se refuse, et, de loin, mesure, discute l'octroi de ses faveurs à venir. « L'aimable Duchesse, dit-il, aura encore un nom qui est la Magior Donna ; je parie que c'est elle qui gouverne tous les mouvements amoureux de la charmante Comtesse qui aura encore le nom de la Sultane, qui ne se fait jamais voir à personne sans masque qu'à son fidèle Orondate... Céladon baise un million de fois les deux bonnes amies la Duchesse et la Comtesse (1). »

(1) Lettres du roi Jean III, roi de Pologne, écrites à la reine Marie Casimire

Si les allusions qu'il fait à sa victoire avaient été plus fréquentes et moins brèves, on pourrait dire qu'elles témoignent d'un véritable talent littéraire en français. Après la délivrance de Vienne et la fuite des Turcs, il écrit : « Il faut avouer à la gloire du grand Vizir que c'était un galant homme et qu'il nous a donné bien des belles choses, mais tout ce qui touchait seulement son corps, c'étaient les choses les plus mignonnes et les plus délicates du monde... Pour le butin, il n'y a pas moyen d'escrire tout, mais les choses principales sont, une ceinture de Diamants, deux monstres de Diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches, cinq carquois de rubis, de saphirs et de perles fort riches, des couvertures, des tapis et mille autres bagatelles, des fourrures de martres les plus belles du monde... On dit que Mienczynski cadet a pris une fort belle parure, mais il ne veut pas la montrer, disant qu'il l'a renvoyée... L'aigrette qu'on a pris le matin du lendemain, quand nous fûmes aux tentes du Vizir, n'est pas grand chose. J'en fais donner cinquante ducats (1) ». L'on sent que pour parler de ce genre des choses dont devait souvent l'entretenir Marysienka, il trouve sans peine ses mots et ses phrases. Il faut passer, par contre, condamnation sur les petits développements dans lesquels il relate tel ou tel événement qui s'est produit à l'armée ; parfois cela ne manque pas de précision, pourtant cela ne sort jamais du banal.

Mais ce qu'il y a incontestablement de plus curieux dans ces fragments, c'est le goût de Sobieski, goût très français, très XVIIe siècle et même très seconde moitié du XVIIe siècle pour les portraits. Tous plus ou moins couverts d'un vernis polonais, plutôt plus que moins, les portraits ont cependant volontiers cette concision, ce trait sobre et bien frappé qui pourrait être d'une plume française. Voici d'abord celui de l'Electeur de Bavière « *którego iest* Portrait *taki, wzrosty* la taille de nostre M. le Comte de Maligny (frère de la reine), *wlosy nie szpetne* chatain brun, *na twarzy nie szpetny, usta i broda poszly na Austryackie, ale nie bardzo, oczy niby troche chore*, l'air *francuski* (2). » C'est ensuite celui qu'il intitule lui-même, Portrait de M. de Lorraine. *Wzrost*

en 1683, publiées par Edouard Raczynski à Varsovie, 1823, 1 vol. in-8° 234 p. Lettre 25, 19 novembre.

(1) *Idem*, Lettres II, 13, 19.

(2) Lettres du roi Jean III à la reine Marie Casimire en 1683, lettre 8, 12 septembre.

meznosc malo sie rózni od X. Radzivill, maréchal de Lithuanie... *Twarz y oczy P. Oboznego koronnego, y tego niby zda sie byc wieku. Nos* aquilain *bardzo y niby* en perroquet, *ospa dosc znaczna na twarzy*. Bien plus voûté que l'Espine. *Kon niezly siedzienie stare, uzdy na koniu to jest*, harnois, *proste, rzemienie ze y arcy stare*, avec tout ceci, ce n'est pas la mine d'un Marchand, mais d'un honneste homme et d'un homme de condition, *dyskurs bardzo dobry*, a modeste *nie wiele mówiacy, i zda sie byc wasnie poczciwz czlowiek, y woyne rozumie bardzo dobrze y do niey sie aplikuie*. Perruque blonde, *nie cnotliwa, znac ze cale o stroy nie dba... Z. X. Lotarynskiego iestem niewymównie kontent*, il en use fort bien avec moy et c'est un fort honeste homme et homme de bien et il entend le métier de la guerre plus que les autres, *sam odbiera zawsze odemnie* parole (1). » En voici un enfin très court, mais très français de langue comme de ton. « Le Portrait de M. de Saxe : Plus petit que Jarocki et bien plus gros, plus roux que chastain, les cheveux courts frizés, la barbe à la mode des vieux allemands, il ne sçait parler ni français, ni latin et parle fort peu allemand, point de harangue ni compliment, paroit étourdi, ivrogne, simple et bonhomme. » Ce n'est pas du La Bruyère assurément : mais cela pourrait faire penser à quelques caractères, c'est de toute évidence contemporain de cet ouvrage aussi bien par l'esprit que par la date. Condamné à perpétuité à roucouler la romance Céladon-Astrée, tout comme Tartarin à chanter le duo de Robert le Diable, Sobieski souffrait évidemment de ne pouvoir faire autre chose. Aussi quand l'éloignement et la victoire lui fournissaient l'occasion d'écrire le premier, si un M. de Saxe se trouvait malencontreusement sur son passage, il se rappelait un coup de pointe appris sans doute à Paris chez l'escrimeur Xaintainges, et sans pathos ni mines, lui portait un coup de plume impromptu, à la française. Seulement, il lui fallait pour cela oublier Marysienka et dame ! Marysienka lui en laissait si peu le temps !

(1) *Idem*, lettre 5, 31 août.

(2) Lettres de Jean III à la reine Marie Casimire en 1683, 6[e] lettre, 4 septembre.

BOSSUET GALLICAN ET L'IDÉE DE « RÉUNION »

La Bruyère l'appelait déjà « le dernier des Pères de l'Eglise » ; Sainte-Beuve se plaignait de son hiératisme qui l'empêchait de « sortir de sa nef » et de « sentir le besoin d'en sortir » ; M. Faguet est allé jusqu'à s'irriter contre ses fidèles, à blâmer « leur adoration jalouse, indiscrète et belliqueuse », à prétendre que s'ils l'aiment, c'est « de l'aversion qu'ils ont pour d'autres » ; M. Brunetière à le louer, à batailler pour lui contre MM. Gérin, Guerrier et autres ou contre Fénelon, avait gagné, parmi le public qui lit, une sorte d'impopularité littéraire ; et le Conseil municipal de Dijon, refusant à sa statue l'honneur de mimer, sur l'une des places de la ville, le *Sermon sur la mort*, pour l'édification des générations futures, l'a forcée de se réfugier à Saint-Bénigne. Evidemment, Bossuet a depuis longtemps cessé d'être notre homme. Quand on s'est fait en France le théoricien et le champion de l'omnipotence royale et de l'omnipotence divine ; quand on a fait de l'histoire un argument en faveur de l'existence de Dieu ; quand on croit aussi fermement que Renan a douté et qu'on méconnaît l'importance de l'art religieux qui pour Huysmans vaut la moitié du dogme ; quand on associe tranquillement la raison et la foi au lieu de les lancer grimaçantes l'une sur l'autre, on risque fort d'être démodé et même on l'est.

Pourtant, Bossuet n'a pas vécu dans un de ces intermondes où, ignorant et dédaigneux des réalités humaines, on se peut livrer à des spéculations fantaisistes sur l'absolu. M. Faguet n'hésite pas à voir en lui « un homme de gouvernement de la tête aux pieds » et qui a « tous les instincts, tous les besoins, tous les goûts et toutes les ressources » d'un homme d'Etat. Or, ce grand politique ou, tout au moins, ce « conseiller d'Etat », comme l'appelait le

comte de Rémusat, ne pouvait mériter ces flatteuses appellations qu'en vivant, en gardant sans cesse le contact avec le « monde » et il n'y a pas manqué. Son attitude à la tête du clergé gallican, en 1682, suffit à l'attester. Mais il y a plus : il y a eu véritablement une « politique extérieure » du gallicanisme ; c'est Bossuet qui l'a dirigée. A ce titre, nous devons voir en lui un prêtre si moderne de tendances que nous pourrions l'appeler le premier des « modernistes ».

Entre les grands congrès de l'Eglise chrétienne du Moyen Age, et ces conciles laïques de la Haye où les théologiens de l'humanitarisme moderne s'efforcent en vain de rapprocher les peuples, il a été l'utopiste militant qui tâte le monde réel et travaille à lui communiquer son horreur de la division, sa « passion de l'unité ». L'Europe moyenâgeuse avait conçu l'Eglise comme une monarchie unitaire et universelle, dominant un empire unique ; notre société rêve d'une Europe fédéralisée, des Etats-Unis d'Europe ; et Bossuet, il y a deux siècles et demi, semble avoir eu la notion et le désir d'un Eglise universelle fédéralisée et autonome dans ses diverses parties, quoiqu'unie par le dogme. Cette conception moderne, la seule qui puisse assurer à la papauté l'hégémonie sur les différents cultes chrétiens et la paix entre les Eglises, était à la fois plus évangélique et plus diplomatique que la conception absolutiste et intransigeante des papes du Moyen Age. Plus les peuples chrétiens se sont différenciés par leurs mœurs de la mentalité italienne et romaine, moins ils ont été disposés à abdiquer entre les mains de la papauté. Le gallicanisme, doctrine qui conciliait les droits de l'Eglise une avec ceux des peuples divers, serait plus que jamais, à l'heure actuelle, si on le généralisait, le moyen d'adapter l'organisme puissant, mais vétuste, de l'Eglise, aux milieux variés dans lesquels il doit vivre.

De 1682 à sa mort, Bossuet poursuit activement sa politique de rapprochement avec les Eglises chrétiennes non catholiques. Critiques et tentatives de conciliation se succèdent, de sa part, et ont pour lui même signification : il lui faut convaincre les protestants de la nécessité de la « réunion ». Son ouvrage capital, l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, publié en 1688, marque un pas très net dans ce sens ; la *Défense de l'Histoire des Variations* (1693) suppose la même arrière-pensée. Enfin, la correspondance qu'entretint Bossuet avec Leibniz, de 1692 à 1694, puis

de 1699 à 1701, sur les moyens de rapprocher les deux Eglises, prouve la foi qu'il avait en son idée.

Et tout ceci, sans doute, est fort connu, et sans doute la communion de Bossuet et de Leibniz dans une même idée, encore qu'originale, n'est point très surprenante, si l'on songe combien, à l'époque de Louis XIV, la France et l'Allemagne se pénétraient politiquement. Mais le gallicanisme de Bossuet et des héritiers de sa doctrine, a fait des incursions dans le monde slave, cherchant à gagner ce qui restait de protestants polonais, cherchant même à gagner les Russes orthodoxes. Et si cette pointe hardie, cette modeste croisade gallicane fut stérile en résultats, l'on peut se demander si la faute en fut à un vice essentiel du gallicanisme ou aux entraves qu'opposèrent à l'action du gallicanisme même, la papauté et ses agents.

Au XVIe siècle, dit le comte Valérien Krasinski (1) : « Les protestants de Pologne étaient de trois confessions, savoir les bohêmes ou vaudois, qui s'étaient répandus dans la Grande Pologne, les calvinistes ou réformés de la confession de Genève qui prédominaient en Lithuanie et dans la Pologne méridionale (on comptait parmi ceux-ci les principales familles du pays), puis enfin, les luthériens d'origine germanique, vivant dans les villes et qui comptaient aussi dans leurs rangs quelques grandes familles comme les Gorkas, les Zborowski. Les confessions de Genève et de Bohême ne différaient pas essentiellement entre elles ; cette dernière reconnaissait la succession apostolique de ses évêques qui lui avait été transmise par les Vaudois de l'Italie, elle prenait souvent le titre d'Eglise vaudoise. Ces deux confessions n'eurent donc aucune difficulté à se réunir à Kozminek, l'an 1555, et elles déclarèrent qu'il y avait entre elles une communion spirituelle, bien qu'elles gardassent chacune sa hiérarchie particulière. Cette alliance causa une grande joie chez les réformés d'Europe et plusieurs d'entre eux, Calvin, Pierre Martyr, etc.. adressèrent à ce sujet des lettres de félicitation aux protestants polonais.

Les Eglises unies s'efforcèrent d'étendre leur alliance jusqu'aux luthériens. Le dogme de l'Eucharistie qui distingue la confession d'Augsbourg de celle de Genève, rendait la chose difficile. En

(1) Krasinski (Comte V.), *Histoire religieuse des peuples slaves*, Paris, Cherbuliez, 1853, XVI-314 p. in-8, p. 150-151.

1557, un synode des Eglises de Bohême et de Genève présidé par Jean Laski, invita les Luthériens à entrer dans l'union, mais cet appel demeura sans effet. Les Bohêmes cependant envoyèrent deux de leurs ministres les plus savants en Allemagne et en Suisse, afin de soumettre leur confession à l'examen des princes protestants de l'Allemagne et des principaux réformateurs des deux pays. Les députés réussirent dans leur mission et rapportèrent leur confession de foi approuvée et signée du duc de Wurtemberg, du palatin du Rhin et des réformateurs les plus éminents, Calvin, Bèze, Viret, Pierre Martyr, Bullinger... Les Luthériens montrèrent moins de répugnance à entrer dans l'alliance proposée. Cette trêve fut de courte durée ; des émissaires venus d'Allemagne et des docteurs polonais luthériens troublèrent cette paix éphémère en demandant que toutes les congrégations protestantes signassent la confession d'Augsbourg. En 1568, l'église de Bohême, accusée d'hérésie, envoya une délégation à la faculté de théologie de Wurtemberg qui lui donna son entière approbation ; les luthériens dès lors se désistèrent de leurs attaques. L'un des événements les plus importants de l'histoire de Pologne signala l'année 1569 ; ce fut l'union de la Pologne et de la Lithuanie conclue par la diète de Lublin. Les nobles appartenant aux trois confessions protestantes qui se trouvaient réunies à cette diète, résolurent de travailler de toutes leurs forces pour accomplir l'union de leurs Eglises, dans le courant de l'année suivante, espérant que Sigismond Auguste, qui avait plusieurs fois exprimé le désir de voir une telle union, se déciderait enfin à embrasser le protestantisme (1).... Ce fut à Sandomir que se rassembla le synode chargé de cette mission... ; l'alliance fut conclue et signée le 14 avril 1570. »

Quiconque, après avoir lu ce rapide exposé concernant la situation du protestantisme polonais, parcourra l'*Histoire des Variations*, sera frappé de la sympathie qu'inspirèrent à Bossuet les calvinistes ou plutôt ceux qu'il appelle les « Zwingliens polonais (2) ». C'est par eux, lui semble-t-il, qu'aurait pu « s'opérer la réunion

(1) Le même comte Valérien Krasinski parlant de l'inclination du roi Sigismond Auguste pour les réformés dit : « *L'Institution* de Calvin lui était lue et commentée par Lismanini, savant italien, et il recevait avec un bienveillant accueil les lettres que Calvin lui adressait » (p. 129).

(2) A noter que Jean Laski, le grand réformateur polonais,a connu Zwingle et s'est inspiré de sa doctrine : il lui fut du reste d'autant plus facile d'avoir des relations en France qu'un de ses frères, Stanislas Laski, résida longtemps à

des confessions protestantes avec l'Eglise catholique ». La façon même dont les calvinistes polonais comprenaient le sacrement de l'Eucharistie, sans avoir sa pleine approbation, lui fait juger favorablement de l'esprit de cette Eglise, et le met d'autant plus à l'aise pour regretter les « variations » et les écarts auxquels elle se livre, exposée qu'elle est à toutes les fluctuations de la politique et des passions humaines, privée surtout de la tutelle catholique qui l'affermirait « dans la voie du bon sens ». « Parmi les Polonais séparés de la communion romaine, dit Bossuet, il y en avait quelques-uns qui... avaient souscrit, en l'an 1567, la confession de foi que les Suisses avaient dressée l'année précédente. Ils s'en contentèrent trois ans durant ; mais en l'an 1570, ils jugèrent à propos d'en dresser une autre dans un synode tenu à Czenger, qu'on trouve dans le recueil de Genève, où ils s'expliquent d'une façon fort particulière sur la Cène (1). » C'est ce synode de Czenger (2), sur lequel l'attention des historiens s'est généralement peu portée, que le théologien catholique gallican, mais unitaire, va utiliser pour démontrer la nécessité de la réunion.

L'importance considérable que prend ce synode aux yeux de Bossuet, s'explique surtout par ce fait qu'il y voit une manifestation antiluthérienne, et comme l'ébauche inconsciente d'un rapprochement des calvinistes vers le catholicisme. Théodore de Bèze, jadis, « dans la conférence de Monthéliard », avait soutenu aux luthériens que « des deux explications de la parole de Jésus-Christ — « Ceci est mon corps » — qui s'arrêtent au sens littéral, c'est-à-dire de celle des catholiques et de celle des luthériens,

la Cour de François I[er] et se trouva avec ce roi à Pavie où il partagea sa captivité (*Idem*, p. 131-132).

(1) Bossuet, *Histoire des Variations des Eglises protestantes*, liv. X, de 1558 à 1570.

(2) Si j'en juge d'après les indications qui m'ont été fournies par M. le Pasteur Loth de Varsovie et d'après celles contenues dans un autre ouvrage du Comte Valérien Krasinski, il y a de sérieuses raisons de penser que Czenger est Wengrow, petite ville de Podlachie où, dès 1558, un pasteur avait remplacé le prêtre catholique. L'église y devint arienne dès 1563, elle posséda même une imprimerie arienne, édita notamment un psautier avec mélodies pour tous les frères moraves, fut le siège d'un synode important en 1584 et redevint évangélique seulement en 1592. Elle retomba entre les mains des catholiques en 1630. (Krasinski, *Zarys dziejow powstania i upadku reformacyi w Polsce*. Ebauche historique du développement et de la décadence de la Réformation en Pologne. Traduction de l'anglais en polonais par le pasteur Jul. Bursche. Varsovie, 1904, 2 vol. in-8, tome II, p. 225, 243, 251, etc.).

c'est celle des catholiques qui s'éloigne le moins des paroles de l'institution de la Cène, si on les veut exposer mot à mot... Calvin confirme souvent la même vérité ; et, pour ne nous point arrêter aux sentiments des particuliers, ajoute Bossuet, *tout un synode de zuingliens, le synode de Czenger, ville de Pologne, l'a reconnue* (1). » Ce passage seul suffirait à justifier M. Faguet disant : « Bossuet ne compte plus et dédaigne, et raille comme un fruit monstrueux de l'orgueil les opinions particulières... ; il compte encore l'opinion même jugée fausse d'une Eglise protestante, parce qu'encore y a-t-il là pensée en commun. »

A la vérité, ce synode rejeta la transsubtantiation « papistique » et condamna « la réalité, selon la rêverie des catholiques qui disent que le pain est changé au corps » de Jésus-Christ ; mais il montra surtout, à grand renfort d'arguments, « que la consubstantiation luthérienne est insoutenable », proclama « folie » l'opinion des luthériens « qui mettent le corps du Christ avec le pain », la présence réelle ne pouvant subsister « sans un changement de substance ». « Comme la baguette de Moïse n'a pas été serpent sans transsubstantiation, et que l'eau n'a pas été sang, en Egypte, ni vin dans les noces de Cana, sans changement, ainsi le pain de la Cène ne peut être substantiellement le corps de Jésus-Christ, s'il n'est changé en sa chair, en perdant la forme et la substance de pain ». Bossuet cite, à deux reprises, cet argument essentiel des calvinistes réunis à Czenger, contre les luthériens, tant il lui semble convaincant. Et il conclut, au Livre X : « *Ainsi, les zuingliens reconnaissent clairement que la transsubstantiation est nécessaire*, même selon les principes des luthériens », qui sont ainsi convaincus d'incohérence de pensée et de déraison. Et il conclut plus nettement encore, au Livre II : « *C'est le bon sens qui a dicté cette décision*. En effet, le pain, en demeurant pain, ne peut non plus être le corps de Notre-Seigneur, que la baguette demeurant la baguette peut être un serpent, ou que l'eau demeurant eau peut être du sang en Égypte et du vin aux noces de Cana. Si donc ce qui était pain devient le corps de Notre-Seigneur, où il le devient en figure, par un changement mystique, suivant la doctrine de Zuingle, où il le devient en effet, par un changement réel, comme le disent les catholiques. »

(1) Bossuet, *Histoire des Variations*, liv. II, de 1520 à 1529.

Ainsi, c'est le bon sens qui a dicté la décision des calvinistes polonais réunis à Czenger : quel éloge sous la plume de Bossuet ! Quelle parité et presque quelle parenté de raisonnement, entre eux et lui. Vraiment, « la dispersion des forces chrétiennes ne peut être autre chose qu'un accident », et « l'assurance que la réunion se fera un jour est une certitude de la foi » pour Bossuet. Et avec quelle joie, avec quelle violence même, il souligne les termes dont usent les calvinistes, pour condamner les luthériens ! « Ils témoignent tant d'horreur pour eux qu'ils ne leur donnent point d'autre nom que celui de *mangeurs de chair humaine*, leur attribuant toujours une manière de communier *charnelle et sanglante*, comme s'ils dévoraient de la chair crue (1). » Il profite de la circonstance pour confondre dans le même geste de réprobation « d'autres errants que les zuingliens polonais appellent sacramentaires ». « Nous rejetons, disent-ils, la rêverie de ceux qui croient que la Cène est un signe vide du Seigneur absent. Par ces mots, ils en veulent aux Saxiniens (2) comme à des gens qui introduisent

(1) Bossuet, *Histoire des Variations*, liv. X.

(2) Cette appellation des Saxiniens ou sociniens est donnée à une secte qui en pays slave tout au moins ne dut pas son origine à Lelio Socin ou à Fauste. Krasinski (*Histoire religieuse des peuples slaves*, p. 121-122 et 153) explique aussi l'origine de cette secte : « Une société secrète, composée des hommes les plus instruits du temps, se réunissait fréquemment pour discuter des sujets religieux et particulièrement les publications antiromanistes qui paraissaient dans diverses parties de l'Europe et qu'elle recevait par l'entremise de Lismanini, savant moine italien et confesseur de la reine Bona Sforza, femme de Sigismond Ier, qui prenait elle-même une part active à ces conférences (1546). Les doctrines de l'Eglise romaine, quand elles n'avaient pas les Ecritures pour bases, étaient librement examinées par cette société, mais à l'une de ces réunions un prêtre nommé Pastoris, natif de Belgique, attaqua le mystère de la Trinité comme inconciliable avec l'unité de l'Etre suprême. Cette doctrine alors nouvelle en Pologne, bien qu'elle eût été déjà développée dans les ouvrages de Servet, surprit tellement les membres de l'assemblée qu'ils restèrent muets d'étonnement, entrevoyant avec effroi qu'une telle proposition conduirait au renversement de toute religion révélée. Elle fut adoptée cependant par plusieurs membres de cette société et forma bientôt en Pologne une secte qui fut connue sous le nom du socinianisme, quoique Lelio ni Fauste Socin ne puissent être regardés comme ses vrais fondateurs... Lelio Socin n'apparaît en effet en Pologne qu'en 1551 et Fauste en 1579. » L'historien russe Dmitri Tsvietaev (*Protestantstvo i protestanti v Rossii do epokhi preobrazovania*, Moskva, 1890, VIII, 782-II p. in-8, p. 604-605) transcrit la relation anonyme d'un jeune contemporain de Socin, qui ne parle pas autrement : « L'élève de Luther, Calvin, dit-il, transforma la doctrine de son maître ; les soi-disant évangéliques observent la doctrine de l'iconoclaste Calvin... Après celui-ci s'éleva un de ses amis, iconoclaste aussi, plus mauvais que son suborneur,

une Cène vide... ; ils disent, de leur côté, que la Cène n'est pas *la seule mémoire de Jésus-Christ absent*, et ils font un chapitre exprès de la présence de Jésus-Christ dans ce mystère. » Les zuingliens de Czenger sont donc de bien précieux alliés et l'on sent que, si Bossuet s'arrêta là dans le voyage théologique qu'il vient d'entreprendre à leurs côtés, ce n'est pas que l'envie lui manque de le continuer. C'est qu'à son grand regret, pour les zuingliens, la Cène n'est pas « mieux remplie, puisqu'on ne trouve partout, à l'égard du corps et du sang, que *signes, commémoration et vertu* » ; c'est que, voulant expliquer la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, « ils s'embarrassent de termes qui ne sont d'aucunes langues, et que je ne puis traduire en la nôtre, tant ils sont étranges et inouïs ». Bossuet s'effare devant ces obscurités, il sent qu'on l'abandonne et il n'est pas de ceux qui se donneraient volontiers le ridicule de croire à une identité de croyances que démentent les faits. Mais on le sent prêt à saisir la première occasion de reprendre la marche en commun.

En attendant qu'elle s'offre, il veut du moins montrer aux chrétiens sortis de la communion de l'Eglise catholique que, hors de cette Eglise, un chrétien, quel qu'il soit, même doué de bon sens, s'écartera toujours très vite de la droite voie où seule elle peut nous maintenir. Et il nous fait voir les zuingliens polonais, si riches de bon sens pourtant, défaillant aussitôt, comme frappés d'aveuglement par une main divine. Les ubiquitaires « qui attribuent à Jésus-Christ d'être partout, même selon la nature humaine », prétendaient que Jésus-Christ est « présent à la Cène comme homme par son union avec le Verbe, à cause que le Verbe est présent partout ». « Cette rêverie, dit Bossuet, n'est soutenue que parmi les luthériens. Les zuingliens et les calvinistes la rejettent aussi bien que les catholiques. Cependant les zuingliens

Michel Servet, qui avait étudié à l'école luthérienne d'un certain Faber. Il commença par prêcher une doctrine plus mauvaise que celle de l'impie Calvin, et pourtant si mauvaise qu'elle ait été, une foule de gens y ajoutaient foi. Calvin, refusant d'endosser la faute de son ancien ami, en vint si loin avec Servet qu'on brûla celui-ci à Genève. Après que Servet fut brûlé, il eut d'autres successeurs iconoclastes, Georges Blandrat, Jean-Paul Alciat, Lelius Socin, François David, quelques ministres de la terre de Semigrad, en Lithuanie, Budni ; à Lublin Tchehovitch avec son synode de Lublin rompit avec Budni et le maudit ; Budni appelle Tchehovitch le pape de Lublin et n'accepte pas ses décrets ».

polonais empruntent ce sentiment et, n'étant pas pleinement contents de la confession zuinglienne qu'ils avaient souscrite, ils y ajoutent ce nouveau dogme. » Voilà donc les zuingliens polonais en communauté d'idées avec les luthériens qu'ils anathématisaient peu de jours auparavant. Grande merveille ! contradiction bien digne de la faiblesse humaine et qui tourne à la confusion du bon sens ! Bossuet a beau jeu pour railler l'entendement humain ; d'ailleurs, les zuingliens polonais semblent comme à plaisir lui fournir des armes contre eux-mêmes, en même temps que contre toutes les Eglises protestantes. « Ils firent plus, poursuit-il, et l'année même du synode de Czenger, ils s'unirent avec les luthériens qu'ils venaient de condamner comme des hommes *grossiers et charnels*, comme des hommes qui enseignaient une communion *cruelle et sanglante*. Ils recherchèrent leur communion, et ces *mangeurs de chair humaine* devinrent leurs frères. Les Vaudois entrèrent dans leur accord : et tous ensemble s'étant asssmblés à Sandomir, ils souscrivirent ce qui avait été résolu sur l'article de la Cène, dans la Confession de foi qu'on appelait Saxonique. » Cette confession saxonique, à la vérité, n'était autre que celle rédigée en 1551 par Mélanchthon, pour être présentée au concile de Trente ; elle semblait donc résumer tout ce que les protestants pouvaient opposer de plus important à la doctrine catholique, et elle pouvait paraître convenir à tous les protestants de Pologne. En fait, il n'en fut rien, parce que le synode de Sandomir fut moins une assemblée de théologiens qu'une réunion de politiques qui voulaient reconstituer un puissant parti protestant en Pologne. Le 2 mars 1570, un colloque de luthériens et de calvinistes, réuni à Vilna, avait résolu toutes les questions qui pouvaient sembler de nature à empêcher la bonne harmonie de régner entre les deux Eglises réformées. Lorsque, le 9 avril 1570, s'ouvrit le synode de Sandomir, l'entente au sujet de la Confession saxonique était conclue, les zuingliens polonais avaient déjà fait la paix avec les « mangeurs de chair humaine » ; il ne leur restait plus qu'à compliquer tellement cette entente qu'elle fût désormais la négation de toute entente.

Un éminent historien russe, M. N. N. Lubovitch, dans un magistral ouvrage sur *Le Commencement de la réaction catholique et la décadence de la Réforme en Pologne* (1), a fait ressortir, avec

(1) N. LUBOVITCH, *Natchalo Katolitcheskoi reakcsii i upadok reformatsii v Polchié* Varchava, 1890, IV-400 — VIII p. in-8.

une parfaite lucidité, la vanité des efforts déployés en vue de rendre féconde une union vouée à une irrémédiable stérilité. Or, le livre du savant professeur, bien qu'il ne s'inspire nullement de l'*Histoire des Variations*, tend moins à donner un démenti à Bossuet qu'à confirmer les termes dont il s'est servi. Bossuet nous montre d'abord comment les zuingliens polonais vont être entraînés loin du bon sens par une secte dont l'origine et le nom même sont l'objet de constantes équivoques, la secte des Vaudois ou frères de Bohême. Dans l'acte de Sandomir, les Bohémiens se qualifient « les frères de Bohême, que les ignorants appellent Vaudois ». Ces Vaudois n'avaient donc pas à se réclamer de la doctrine des Vaudois du moyen-âge, dont il n'y avait « presque point *dans le royaume de Cracovie*, c'est-à-dire dans la Pologne, non plus que dans l'Angleterre, dans les Pays-Bas, en Danemark, en Suède, en Norvège et en Prusse » et dont le nombre au XVI[e] siècle s'était « tellement réduit à rien qu'on n'en entend plus parler en tous ces pays ». « Séparés depuis quarante à cinquante ans de l'Eglise catholique et réduits à ne trouver le christianisme que dans le coin qu'ils occupaient en Bohême, quand les frères de Bohême virent paraître les protestants, ils ne songèrent qu'à s'appuyer de leur secours. Ils surent gagner Luther par leurs soumissions. » Etant ainsi entrés dans les sentiments des luthériens, ils étaient aussi entrés « dans leurs intrigues et dans leurs guerres... » Ferdinand les trouva mêlés dans la rébellion de l'Electeur de Saxe contre Charles-Quint et les chassa de Bohême. Ils se réfugièrent en Pologne et il paraît, par une lettre de Musculus aux protestants de Pologne, de 1556, qu'il n'y avait que peu d'années qu'on avait, *dans ce royaume-là, ces réfugiés de Bohême*. Ainsi, ce sont des religionnaires qui ne sont ni Vaudois, ni luthériens, ni zuingliens, ce sont même des étrangers, des réfugiés, qui vont servir d'intermédiaires dans le grand acte qui réunira les confessions protestantes polonaises. Cependant, les zuingliens étaient avertis du peu de confiance qu'ils devaient avoir en une secte obligée, par sa faiblesse, de n'avoir que des opinions flottantes, conciliables avec celles des autres Eglises, de toutes les Eglises : Calvin déjà avait dit leur fait aux frères de Bohême. Calvin, dit Bossuet, « fut plus difficile. Nous avons vu, dans la lettre qu'il écrivit aux frères bohémiens réfugiés en Pologne, comme il y blâme l'ambiguité de leur confession de foi et déclare qu'on n'y peut souscrire sans ou-

vrir la porte à la discussion ou à l'erreur ». Mais il était dit que les zuingliens polonais se laisseraient abuser : « ils se laissaient flatter aux expressions générales des frères qui disaient, sans néanmoins le pratiquer, qu'il ne fallait rien ajouter aux termes dont Jésus-Christ s'était servi. »

Le synode de Sandomir vit alors un de ces marchandages dont les molinistes et les nouveaux thomistes maltraités par Pascal devaient donner de si illustres exemples. L'on y déclara gravement, au sujet de la Cène, que « la présence substantielle de Jésus-Christ n'est pas seulement signifiée, mais vraiment rendue présente, distribuée et donnée à ceux qui mangent le corps et le sang de Jésus-Christ, les signes n'étant pas nus, mais joints à la chose même, selon la nature des sacrements ». Si Bossuet avait été un ironiste, si l'union de Sandomir n'avait pas été un fait si reculé dans le temps, nous avions une belle *Provinciale* de plus. Du moins, Bossuet voit-il là « une manière de parler étrange » ; la « présence substantielle... mais vraiment présente » ne lui en impose pas. « Je me défie, dit-il, de ces fortes expressions de la Réforme qui, plus elle diminue la vérité du Corps et du Sang dans l'Eucharistie, plus elle est riche en paroles ; comme si, par là, elle prétendait réparer la perte qu'elle fait des choses. » Les « équivoques » et les « échappatoires » ne l'empêchent pas de voir que chaque parti veut « conserver sa propre doctrine », en même temps qu'il veut donner aux autres partis l'illusion qu'il leur fait l'abandon d'un dogme ou d'un principe. Sur ce point, les luthériens et les zuingliens rivalisent d'habileté, de subtilité, et, si nous en croyons Bossuet, d'incohérence. « Il y a des termes, dans l'accord, que les luthériens auraient peine à sauver, si on ne s'accoutumait, dans la nouvelle réforme, à tout expliquer comme on veut. Par exemple, ils semblent s'éloigner beaucoup de la croyance qu'ils ont, que le corps de Jésus-Christ est pris par la bouche... lorsqu'ils disent, dans cet accord, que les signes de la Cène donnent par la foi aux croyants ce qu'ils signifient. Mais ils peuvent dire qu'ils ont parlé de la sorte parce que la présence réelle n'est connue que par la foi. » Evidemment, c'est après avoir lu quelques phrases de ce genre que Diderot s'est pris à penser et à écrire : « La contrée dans laquelle la théologie n'est pas exposée en deux pages est menacée de grands malheurs. »

Bossuet lui-même ne parvient pas à percer ces ténèbres. Les

zuingliens, ses préférés il y a un instant, semble surtout s'être fait un malin plaisir de l'affliger : « Ce sont, dit-il, les zuingliens qui font la plus grande avance, puisqu'au lieu qu'ils disent, dans leur Confession, que le Corps de Notre-Seigneur, étant dans le ciel, *absent de nous*, nous devient présent seulement par sa vertu, les termes de l'accord portent que Jésus-Christ nous est *substantiellement présent* ; et malgré toutes les règles du langage humain, une présence en vertu devient tout à coup une présence en substance. » Assurément, la diplomatie contemporaine n'a pas surpassé les membres du synode de Sandomir dans l'art des formules conciliatrices des inconciliables. L'on s'entendit donc, l'on s'accorda sans rien concéder : « Tout fut souscrit, la Confession helvétique, la bohémique et la saxonique, la présence substantielle avec la présence par la seule vertu, c'est-à-dire les deux doctrines contraires avec les équivoques qui les flattaient toutes deux. On ajouta tout ce qu'on voulut aux paroles de Notre-Seigneur ; et, en même temps, on approuva la Confession de foi où l'on posait, comme maxime, qu'il n'y fallait rien ajouter : tout passa et, par ce moyen, on fit la paix. »

Paix trompeuse et sans lendemain. Le Polonais Jablonski, dans son *Historia Consensus Sendomiriensis*, a noté ce fait que, pendant le synode, il avait été décidé solennellement qu'on se réunirait le jour de la Pentecôte, à Varsovie, pour rédiger une confession de foi commune aux trois Eglises protestantes de Pologne et en leur nom (1). Mais ce projet ne fut pas mis à exécution, les protestants l'oublièrent complètement, ce qui fait dire à l'historien polonais Lukaszewicz : « Ce n'est pas sans raison que les catholiques se moquèrent de l'Union de Sandomir (2). »

Bossuet ne s'en moque pas, il est trop éloigné des faits et des hommes, il plane de trop haut au-dessus d'eux. Mais, de sa voix la plus grave, la plus pénétrée de la vérité catholique, il prononce : « On voit comment se séparent, et comment s'unissent toutes ces sectes séparées de l'unité catholique : en se séparant de la chaire de saint Pierre, elles se séparent entre elles et portent le juste supplice d'avoir méprisé le lien de leur unité. Lorsqu'elles se réunissent en apparence, elles n'en sont pas plus unies dans le fond et leur union, cimentée des intérêts politiques, ne sert qu'à faire

(1) Jablonski, *Historia Consensus Sendomiriensis*, p. 37 et 192.
(2) Lukaszewicz, *O Kosciolach Braci Czeskich*, p. 112.

connaître, par une nouvelle preuve, qu'elles n'ont pas seulement l'idée de l'unité chrétienne, puisqu'elles n'en viennent jamais à *s'unir dans les sentiments*, comme saint Paul l'a ordonné. »

Les historiens modernes, sans s'inspirer de ces hautes considérations théologiques, ont confirmé et même aggravé les conclusions de Bossuet. Au Livre XII de l'*Histoire des Variations*, Bossuet, en manière d'épilogue, nous montre les calvinistes polonais isolés des autres calvinistes d'Europe par le fait même de l'Union de Sandomir : « En Suisse, les zuingliens demeurèrent fermes à rejeter les équivoques. Déjà les Français commençaient à entrer dans leurs sentiments. » Et très réservé, il ajoute : « L'Union de Sandomir n'eut son effet qu'en Pologne. » Or, M. Lubovitch, historien russe et orthodoxe du protestantisme polonais, a écrit de nos jours : « Le pacte conclu par les luthériens, les calvinistes et les frères de Bohême, en vue d'une réciprocité de rapports pacifiques et de bon accord, ne put assez les lier pour les astreindre à travailler sérieusement en commun à implanter et fortifier le protestantisme en Pologne (1). » Ainsi donc, l'effet produit en Pologne même par l'Union de Sandomir fut illusoire, et Bossuet s'est exprimé en termes plutôt indulgents que sévères. En lui, l'impartialité de l'historien n'a pas souffert du désir qu'avait le théologien de montrer des hérétiques aveuglés par l'esprit de Dieu, réduits à l'impuissance par le seul fait qu'ils étaient abandonnés à leurs seules forces, non plus que de son constant désir de nous faire penser qu'un chrétien n'est capable de bon sens que lorsqu'il consent à marcher dans la voie tracée par l'Eglise catholique.

Cependant, l'idée de « *la réunion* » agitait d'autres esprits : Christophe de Royas, franciscain espagnol, puis évêque de Neustadt, en Basse-Autriche, s'était mis en relations avec les théologiens protestants de Hanovre en vue d'un rapprochement. L'empereur Léopold, le pape Innocent XI, s'intéressaient à cette difficile entreprise. Louis XIV, au milieu des préoccupations que lui donnait la guerre de la Ligue d'Augsbourg, trouvait du temps pour penser à « la réunion ». Bossuet parut bientôt la personnalité catholique la mieux qualifiée pour discuter ce grave problème, et, dès 1691, il entra en correspondance avec Leibniz, sur ce sujet.

(1) LUBOVITCH, *Natchalo Katolicheskoï reakcsii i upadok reformatsii v Polchié* p. 189.

Ces négociations interrompues en 1692, et définitivement abandonnées en 1699 n'aboutirent point : d'ailleurs elles intéressèrent surtout les protestants d'Allemagne. Pourtant, Leibniz n'a pas omis de se prévaloir d'exemples slaves, et il n'a pas négligé d'attirer l'attention de Bossuet sur le monde slave. Le 18 avril 1692, il écrit de Hanovre à Bossuet pour lui rappeler que si l'Église catholique fait des concessions graves aux protestants, son attitude n'aura rien que de naturel, les précédents ne manquant pas. « Les calixtins, dit-il, ne reconnaissant point l'autorité du concile de Constance... le pape Eugène et le concile de Bâle passèrent pardessus cette considération et n'exigèrent point d'eux de s'y soumettre... Ils mirent seulement cette condition que les calixtins réunis devaient croire à ce qu'on appelle la concomitance ou la présence de Jésus-Christ tout entier sous chacune des espèces et admettre, par conséquent, que la communion sous une espèce est entière et valide, pour parler ainsi, sans être obligé de croire qu'elle est licite. Ces concordats entre les députés du concile et ceux des Etats calixtins de la Bohême et de la Moravie, ont été ratifiés par le concile de Bâle. Le pape Eugène en fit connaître sa joie par une lettre écrite aux Bohémiens : encore Léon X, longtemps après, déclara qu'il les approuvait. » C'était là un argument sérieux aux yeux de Bossuet, si porté lui-même à des concessions, lorsqu'il parlait des zuingliens de Czenger. Leibniz en double encore la valeur en remarquant : « Cependant, ce n'était qu'une poignée de gens : un seul, Zisca, les avait rendus considérables ; un seul, Procope, les maintenait par sa valeur : pas un prince ou Etat souverain, point d'évêque ni d'archevêque n'y prenait part. Maintenant, c'est quasi tout le Nord qui s'oppose au Sud de l'Europe ; c'est la plus grande partie des peuples germaniques opposée aux Latins. » Conclusion : si Paris a bien valu une messe, la réunion des protestants à l'Eglise catholique vaut bien que cette dernière fasse, en matière de dogme, une partie des frais de cette conciliation.

Du reste, ce serait une grave erreur de la part des catholiques, de croire que les peuples germaniques ont atteint l'apogée de leur expansion. « L'Europe se peut diviser en quatre langues principales, la grecque, la latine, la germanique et la slavonne. Les Grecs, les Latins et les Germains, font trois grands partis dans l'Eglise : la slavonne est partagée entre les autres. » Les Slaves

sont donc un champ clos où la bataille peut se prolonger longtemps. Si « les Français, Italiens, Espagnols, Portugais sont latins et romains ; si les Anglais, Ecossais, Danois, Suédois sont germains et protestants... ; si les Moscovites, avec les peuples de la même langue qui ont été soumis aux Ottomans et une bonne partie de ceux qui reconnaissent la Pologne, suivent le rite grec », « les Polonais, Bohémiens et Russes ou Moscovites sont slavons » et bon nombre d'entre eux flottent entre toutes les confessions de l'Europe chrétienne. « Jugez, Monseigneur, dit Leibniz en terminant, si la plus grande partie de la langue germanique ne mérite pas, pour le moins, autant de complaisance qu'on en a eue pour les Bohémiens. Je vous supplie de bien considérer cet exemple et de me dire votre sentiment là-dessus. »

Chose curieuse, Bossuet, dans sa réponse, ne fait aucune allusion aux Slaves. Sous une forme polie, respectueuse même, la lettre de Leibniz est quelque peu agressive ; c'est une mise en demeure de céder, presque un ultimatum : dans la chaleur communicative d'une polémique ardente, il a brandi une épée au lieu de tendre à son adversaire un rameau d'olivier. Bossuet auquel on reproche habituellement son ton tranchant et qu'on rend généralement responsable de toutes les ruptures, a très certainement cette fois retardé de quelques mois sa première rupture avec Leibniz, en s'abstenant de défier ce disputeur (1) et ses coreligionnaires de reconquérir le terrain perdu par eux en Pologne. Il y avait là une belle matière à réponse hautaine : Bossuet, en ne la faisant pas, a agi en conciliateur — et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons.

Leibniz d'ailleurs avait agi fort habilement en mêlant au débat la question du rite grec. Bossuet est très sensible à ce fait que l'unité de l'Eglise a été rompue à l'époque de Charlemagne. Cette première scission évidemment constitua un exemple encourageant pour les protestants ; et les luthériens ou calvinistes d'aujourd'hui se font généralement une idée trop modeste de ce que doit le protestantisme à la confession grecque. Bossuet ne s'y trompe pas : et parfois, au moment où nous nous y attendons le moins, il nous rappelle d'un mot ce que nous oublions. C'est ainsi que parlant dans l'oraison funèbre de la Palatine des malheurs de la Pologne

(1) G. Lanson, *Bossuet*, 522 p. in-12, Paris, 1901.

sous Jean Casimir, il s'écrie : « En même temps, la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cozaque, par le Moscovite *infidèle* et plus encore par le Tartare qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. » L'épithète « infidèle » n'a rien à faire ici, mais c'est pour Bossuet une épithète de nature et qu'il emploie parce qu'elle lui tient au cœur. A l'en croire, pour refaire l'unité de l'Eglise, il faudrait remonter plus haut que Luther et Calvin, aller plus loin que Genève et Wittemberg : c'est à Moscou qu'il faudrait chercher l'unique solution et c'est là que les Gallicans, disciples de Bossuet, seront tentés d'aller la chercher.

Il est paru, il y a quelques années, un livre où l'on sent percer à chaque instant, chez l'auteur qui appartient à l'ordre des Jésuites, une sorte de reproche tacite à l'adresse de ce Bossuet conciliateur et de ses continuateurs, gens assez osés pour tenter une œuvre que les Jésuites avaient considérée comme leur. Ce livre fort remarquable, fort estimé, est le quatrième volume publié par le Père Pierling sur *la Russie et le Saint-Siège*. Il a pour objet essentiel les relations entre Pierre le Grand et la papauté ; solidement documenté comme le sont habituellement les ouvrages du P. Pierling, écrit en général d'une façon objective, comme il assied à un ouvrage de ce genre, c'est un de ces travaux d'érudition dont on ne saurait trop louer la haute probité scientifique. L'histoire des relations de la Russie et du Saint-Siège est celle d'un perpétuel malentendu dans lequel chacun des partenaires est alternativement dupe de ses propres illusions, plus encore que des machinations de l'autre. Il faut, à qui représente le parti le moins heureux, une bien ferme impartialité pour s'avouer ces choses sans en concevoir quelque humeur : or, le sang-froid historique n'a pas manqué au P. Pierling et nous croirions lui faire injure en l'en félicitant.

Toutefois, si l'attitude prêtée dans ce livre au Saint-Siège et aux tsars n'est pas telle qu'elle puisse être sérieusement contestée par les historiens, la manière dont sont présentées les tentatives faites par des membres de l'Eglise de France pour amener la Russie au catholicisme, est de celles qui, — l'auteur lui-même semble l'avoir prévu, — peuvent prêter à discussion.

Le père Pierling, revenant sur les relations de Bossuet et de Leibniz, reconnaît lui-même que Bossuet s'est montré « conciliant », qu'il s'est avancé jusqu'à promettre la communion sous les deux espèces et la langue vulgaire dans les offices divins, que le

sacerdoce aurait été conféré aux pasteurs avec permission de garder leurs femmes, pourvu que cette mesure fût déclarée transitoire, que si Leibniz a renoncé à poursuivre les négociations avec Bossuet, c'est plutôt à cause du « ton » de celui-ci, de son « allure », de son « assurance magistrale », de « défauts de forme », que du fond même de ses idées. Il renforce d'ailleurs sur ce point son opinion, en l'appuyant sur une autorité, fort considérable en la matière, celle de l'abbé Ledieu et semble admettre que Bossuet gallican a su, dans ses négociations, « maintenir intact le dogme », en cédant « sur tout ce qui est en dehors du dépôt sacré (1) ». Il reconnaît donc ainsi implicitement à des gallicans moins autoritaires dans leurs allures, le droit de reprendre l'œuvre de Bossuet. de chercher à réaliser « l'union » avec les chrétiens non catholiques. Mais lorsque les gallicans postérieurs à Bossuet tentent d'amorcer une union entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe russe, il en vient insensiblement jusqu'à leur dénier le droit de s'occuper de ces choses.

Treize ans après la mort de Bossuet, le tsar Pierre le Grand était à Paris, et le père Pierling nous dit : « Il avoue au maréchal de Tessé qu'il voudrait bien reconnaître le Pape en qualité de premier patriarche, mais non s'assujettir aux prétentions de la cour de Rome. » C'était, en d'autres termes, n'admettre que la primauté pontificale d'honneur et non celle de juridiction. Chose plus singulière. L'esprit primesautier de Pierre ne reculait pas devant le pape infaillible, pourvu qu'il fût assisté du concile. A ce propos, le maréchal de Tessé observa doctement que cette opinion était particulière à la France. Peu à peu, la rumeur pénétrait dans le grand public que la prééminence papale était l'unique obstacle à l'union des Eglises (2). » N'est-il pas clair, dès lors, que si quelqu'un était bien placé pour servir d'intermédiaire entre le Saint-Siège et le tsar, c'étaient les gallicans ? Le Saint-Siège ne pouvait évidemment accepter une conversation ainsi entamée par le tsar ; mais les gallicans auraient pu l'accepter et amener le pape et l'empereur à s'entendre (3). Il est vrai qu'il eût fallu, pour cela, que le

(1) Pierling (P.), *La Russie et le Saint-Siège*, *Etudes diplomatiques*, t. IV, Paris, Plon, 1907, 1 vol. in-8, VII-464 p., p. 230.

(2) Pierling (P.), *La Russie et le Saint-Siège*, p. 242.

(3) Cette hypothèse est d'autant moins invraisemblable, qu'il existe d'autres exemples de souverains se trouvant alors dans un état d'esprit analogue. Dans

pape reconnût d'abord les libertés de l'Eglise gallicane et la bulle *Unigenitus*, promulguée par le pape Clément XI, le 8 septembre 1713, en était la négation.

Coïncidence curieuse ! Presque à l'arrivée du tsar à Paris, la majorité des docteurs de la Sorbonne qui s'était d'abord rangée du côté des partisans de la bulle, se réunit aux quatre évêques qui avaient interjeté appel de la bulle au futur concile. Lorsque, le 14 juin 1717, Pierre le Grand visita la Sorbonne, de tous les docteurs qui se mirent en relations avec lui, un seul n'était pas « appelant ». « Plusieurs d'entre eux, dit le père Pierling, se signalèrent plus tard par l'âpreté de leur polémique contre Rome. Ils tenaient énormément à l'affaire de Russie qui devait, entre leurs mains, devenir un glaive à deux tranchants. En ramenant tout un peuple à l'unité, ils auraient bien mérité de l'Eglise universelle ; ce peuple reconquis, dûment initié aux principes gallicans, aurait

l'ouvrage capital écrit par lui sur l'Etat et les Eglises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier, mon maître, M. Georges Pariset, a relevé le fait qu'au cours des conversations fréquentes qu'avait ce prince à la fin de son règne avec le P. Dominicain Bruns, aumônier des grenadiers de Potsdam, il aurait parlé dans les termes suivants : « Je n'admets pas tout ce que les réformés croient, la prédestination par exemple ; j'admets aussi beaucoup de ce que professent les Luthériens et un peu de ce qu'affirment les Catholiques, autant que leurs croyances à tous s'appuient sur l'Ecriture Sainte et la Raison ». (*Journal du P. Bruns ap. Mœrk. Kirchenbl.*, 1862, p. 272). Il se déclarait, note M. Pariset, prêt à admettre tout dans le catholicisme, sauf la communion sous une seule espèce et la *primauté du pape*. Et comme l'aumônier objectait que l'Eglise doit avoir un chef de même que le corps une tête ! C'est vrai, répondait le Roi. Si seulement nous avions aussi une tête. Mais le Pape ne devrait s'occuper que du spirituel et non du temporel... » Il voulut supprimer les « restes du papisme » chez les Luthériens, mais il ne condamnait plus le catholicisme « en bloc » ; il l'analysait, il le discutait et le caractère contradictoire de ses déclarations est la meilleure preuve de sa liberté d'esprit. Il savait à l'occasion témoigner du respect pour le culte catholique. Dès 1714, lors de son premier voyage en Gueldre, il offrit un cierge à la chapelle de Kevelaer... En 1730, il assista pour la première fois au culte catholique et l'évêque de Roermond officia pontificalement devant lui. L'année suivante, il vit de nouveau la messe à la cathédrale de Prague et on lui montra les reliques de saint Jean Népomucène. A plusieurs reprises, il enrichit de ses dons la chapelle catholique dont il avait autorisé l'édification à Potsdam... En 1739 enfin, il entendit une fois la messe à Potsdam. « Je voudrais que nous soyons tous catholiques, comme nos ancêtres que nous ne pouvons certainement pas condamner, aurait-il déclaré un jour au P. Bruns ; et que quelques heures avant sa mort, il lui demandait de prier Dieu pour lui » (Georges Pariset, *L'Etat et les Eglises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier* (1713-1740), Paris, Colin, 1897, XX-989 p. in-8, p. 80-81 et 750-751.

été embauché dans la campagne contre les prétendues usurpations du Vatican. Cette politique à double face était familière au jansénisme qui ne voulait ni rompre ouvertement avec le Saint-Siège, ni se soumettre de bonne foi. » Voilà donc l'aveu fait : si l'union s'était réalisée grâce aux gallicans jansénistes, l'Eglise eût joui, au XVIIIe siècle, d'un prestige qui lui a bien manqué quand elle a dû lutter contre les philosophes et les politiques ; mais les jansénistes, les gallicans en auraient profité ; l'Eglise doit donc se réjouir que l'union ne se soit point faite. Raisonnement admirable ! et dont on s'étonne encore davantage, quand on voit le père Pierling « cherchant les torts des Sorbonniens », écrire ensuite : « Victimes de leurs doctrines étriquées, ils préféraient leurs intérêts de coterie à la forte et compacte unité catholique. » Sont-ce bien les Sorbonniens qu'il faut juger si sévèrement, et cette phrase ne pourrait-elle pas plutôt s'appliquer au Saint-Siège ? A la vérité, le père Pierling ajoute : « Leurs mémoires, leurs correspondances, l'ensemble de leurs démarches en fournissent la preuve irrécusable. » Il nous reste donc à regretter que l'auteur se contente de cette affirmation et nous ait souvent lui-même donné à penser le contraire.

Au milieu de la conférence qu'eut le tsar avec les Docteurs de la Sorbonne, le prince demande qu'ils lui fassent un mémoire sur la réunion, promet même de la transmettre aux évêques de ses Etats et de les forcer de répondre. Or, dans ce moment, où il faut agir avec ensemble pour frapper l'esprit de Pierre, le docteur Lemoyne, le seul qui ne fût pas appelant, dit au tsar : « La plupart des évêques sont pour la bulle et la plupart des Docteurs sont contre elle. » Par ces paroles, il faisait douter de la possibilité d'une entente, la division apparaissant comme manifestement profonde dans l'Eglise catholique. « Cet aveu, dit alors le père Pierling, n'empêcha point les Sorbonniens de réitérer leurs instances pour la réunion des Eglises. Le tsar, de son côté, renouvela sa promesse et quitta la Faculté fort satisfait, en apparence, de sa visite. Golikov, à cet endroit certainement impartial, témoigne aussi que les Docteurs parisiens surent gagner les bonnes grâces du monarque moscovite. » Et le père Pierling de trouver que la rédaction du mémoire mettait les Docteurs « dans une posture étrange. Ils essayaient de ramener des dissidents à l'unité, dont eux-mêmes se détachaient, en rejetant la bulle *Unigenitus*, en méconnaissant l'autorité du Saint-

Siège (1). » Et un peu plus loin, il répète encore : « La thèse des Docteurs est franchement formulée : un Pape à leur façon n'est ni un Grégoire VII, ni un Innocent III, mais un parfait gallican; l'étendue de ses pouvoirs doit être déterminée non par le droit divin, mais par les théories de Jansénius. Inutile d'insister sur l'incohérence du système : il admet, d'une part, que c'est au Pontife romain de maintenir l'unité de l'Eglise, et, d'autre part, il le dépouille des moyens nécessaires pour remplir sa mission. » Le plus étrange, c'est que le « non appelant » Lemoyne ne jugea pas le système incohérent et donna tort par avance au père Pierling, en signant, le 15 juin 1717, le Mémoire rédigé par 17 appelants, et qui fut adressé au tsar, après légalisation, « le 19 juin, à l'archevêché de Paris (2) », sans doute consentant, lui aussi. Evidemment, le docteur Lemoyne et l'archevêque de Paris sentaient que les gallicans étaient mieux placés que personne pour jouer le rôle de conciliateurs. Ceci ressort nettement, non pas du livre du sorbonnien Boursier (3) que le P. Pierling ne cite pas, non pas même de la brochure du professeur Tsvietaev sur *Piotr Vieliki vo Frantsii* (4), mais de l'ouvrage même du P. Pierling.

Un autre fait qui montre pourquoi les gallicans furent si éloignés d'obtenir la « réunion à laquelle ils travaillaient si activement », c'est la mission à Moscou de l'abbé Jubé de la Cour (1729). Si nous en croyons le P. Pierling : « Le zèle de cet abbé janséniste pour les catholiques étrangers, se limitait aux bornes étroites de la chapelle. Il n'avait point d'accès à la paroisse. Elle était administrée par des Capucins établis dans l'ancienne église des Jésuites et munis par la Propagande de pouvoirs réguliers. A leurs yeux Jubé, avec ses patentes d'Utrecht, ne pouvait être un intrus ». Rien de plus fraternel. « Malgré cela, des rapports, paraît-il, de bon voisinage s'établirent entre eux; mais lorsqu'il offrit aux Révérends Pères de faire des conférences dans leur église, ceux-ci trouvèrent un prétexte quelconque pour décliner la proposition. Singuliers chrétiens, disait à ce propos Jubé, non sans quelque dépit. » Et non sans quelque raison, ajouterait volontiers le P. Pierling, si

(1) Pierling (P.), *La Russie et le Saint-Siège*, p. 254-255.
(2) Pierling (P.), *La Russie et le Saint-Siège*, p. 257-259.
(3) Boursier, *Histoire et analyse du livre de l'action de Dieu*, Paris, 1753.
(4) « Po izgnanié iezuitov iz Rozii Piotr okazal pretpotchtenie gallikanskoï tserkvi za iéia znatchitelno liberalnoé otnochenié k papié », p. 628.

Jubé n'était évidemment dans son tort, étant à la fois janséniste et gallican.

Jubé distribuait des livres aux orthodoxes : « Le Mémoire des docteurs de Sorbonne présenté au tsar Pierre en 1717, tient ici le premier rang : il fut répandu à profusion. » Jubé propagea de même « le catéchisme de Fleury avec une préface de sa façon et fit imprimer... des livres de prières, des recueils de maximes, l'*Imitation de Jésus-Christ*... Avant de quitter le pays... l'abbé janséniste distribua plus de 400 volumes, et, dans sa générosité, alla jusqu'à se défaire d'un magnifique *Saint-Augustin*, d'un *Saint-Jean-Chrysostôme*, de plusieurs autres Pères tant grecs que latins, d'une collection de conciles et de quelques théologiens tels que *Jansénius* et autres. » Il eut même assez de bonheur pour faire « d'un gentilhomme d'avenir », Vechniakov, nous ne dirons pas un néophyte, puisque le P. Pierling ne croit pas qu'on lui puisse donner ce nom, nous ne dirons pas même un ami du catholicisme, puisqu'il envoyait à Jubé « l'édition anglaise des œuvres de Nectaire, patriarche de Jérusalem, ennemi juré des Latins », mais un admirateur sincère des principes gallicans, puisqu'il « traduisit en russe le catéchisme de Fleury et aborda ensuite l'exposition de la foi de Bossuet (1) ».

Il est honorable pour Jubé comme pour la Sorbonne que le nom et l'œuvre de Bossuet aient été l'objet des préoccupations d'un Russe éclairé du XVIII[e] siècle. Les tenant-lieu du Saint-Siège, en n'encourageant pas de telles tendances, en les blâmant même, ont évidemment prouvé qu'ils voulaient la « réunion » sans vouloir les moyens de la réaliser. Et la « réunion », sans doute, qu'elle concerne les protestants ou les orthodoxes, était une *simple utopie* assez semblable à celle qui inquiète actuellement les cerveaux de nos pacifistes : mais refuser l'intermédiaire des gallicans pour la tenter, était s'enlever la seule chance qu'on pût avoir d'entrer sérieusement en pourparlers. Le gallicanisme, entre l'orthodoxie catholique et le schisme, c'est l'autonomie religieuse d'un peuple devenue compatible avec la fidélité à un dogme unique ; en dehors du gallicanisme, même à notre époque, il faut s'immobiliser dans l'Eglise, à moins qu'on ne rompe avec elle en schismatique ou en philosophe, à moins qu'on ne pousse l'indifférence jusqu'à l'ignorer.

(1) PIERLING (P.), *La Russie et le Saint-Siège*, p. 334-336.

Le procès que le P. Pierling fait au gallicanisme et au jansénisme n'est pas son œuvre personnelle : presque tous les écrivains ecclésiastiques de notre temps, y sont comme lui témoins à charge, quand ils n'y sont pas accusateurs publics, et il n'en manque pas qui attribuent à ces deux doctrines la responsabilité bien lointaine des « persécutions de l'Eglise ». Nous nous permettons au contraire de penser que si, depuis Bossuet, l'Eglise de France n'avait cessé d'être en entier gallicane, elle ne se trouverait peut-être pas en face des problèmes intérieurs qu'elle doit résoudre à l'heure présente, et sans aucun doute l'affaire de la « réunion » eut gagné en ampleur.

NOTE

Le Cardinal Mathieu, répondant le 6 juin 1908 à cette étude publiée dans la *Revue franco-russe*, se demandait « dans quelle mesure on peut dire que l'autonomie religieuse est compatible avec la fidélité à un dogme unique », objection qu'on sera sans doute tenté de reproduire. Il n'y a place ici pour aucune équivoque : les deux choses sont compatibles dans la mesure où une colonie lointaine qui reçoit sans cesse de nouveaux émigrants et de nouveaux capitaux de la métropole s'administre elle-même, tout en continuant de garder le contact avec cette métropole, de s'inspirer de ses idées, de concourir à sa grandeur. Le même éminent prélat déclarait ne pas voir nettement « les services que le gallicanisme aurait rendus à l'Eglise, si le Pape l'avait accepté ». Il lui aurait rendu le service de montrer à tous ceux des non-catholiques qui se tenaient écartés de l'Eglise moins pour des raisons de dogme que par horreur pour la hiérarchie catholique (et ils étaient nombreux), que l'unité de dogme n'excluait pas l'organisation de clergés nettement nationaux et à peu près indépendants au point de vue administratif. Il lui aurait rendu le service d'être, comme cela s'était produit dans l'affaire de la Sorbonne et dans l'affaire Jubé, des intermédiaires naturels, commodes entre le catholicisme et les autres confessions chrétiennes en vue d'un retour à l'unité de dogme. Sans doute, les papes vis-à-vis des Coptes ou même des Uniates ont préféré faire des concessions en matière de dogme, pourvu que leur suprématie fût reconnue. Qu'on les suppose au contraire très fermement attachés à l'idée du dogme unique et conciliants sur le chapitre de leur suprématie et de l'organisation matérielle, purement administrative, humaine et non divine de l'Eglise, et l'on arrivera sans peine à se figurer l'utilité d'un gallicanisme que les catholiques français con-

vaincus restaureront quelque jour, sous une forme plus moderne, si du moins ils ont quelque conscience de leur situation.

En ce qui concerne les relations des Gallicans avec l'Eglise d'Orient, je ne puis m'empêcher de remarquer que dans le sermon sur *l'Unité de l'Eglise*, Bossuet cherche à montrer que dès les premier temps du christianisme l'Eglise gallicane a été un instrument de conciliation entre les divers éléments de l'Eglise universelle et qu'elle a ainsi consolidé la puissance papale, bien loin de lui nuire : « C'est de l'Orient, dit-il, que nous est venu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre Eglise de Lyon ; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siège ; Irénée, digne de son nom et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Eleuthère *de la part de l'Eglise gallicane* ; *ambassadeur de la paix*, *qui depuis, la procura aux saintes Eglises d'Asie*, d'où il nous avait été envoyé ; *qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les voulait retrancher de la communion* ; et qui, *présidant au concile des saints évêques des Gaules*, dont il était réputé le père, fit connaître à ce saint pape *qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux*. Mais comme l'Eglise est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du Saint-Siège que ceux que le Saint-Siège avait immédiatement envoyé. » C'est très net.

Un historien russe, le comte Dmitry Tolstoï, a démontré du reste combien difficile était l'œuvre de réunion tentée par les papes, comparée à celle qu'avaient conçue les Gallicans. Cet écrivain souligne le fait que Pierre le Grand, fatigué d'avoir à lutter contre les Jésuites, décrète leur expulsion de Russie le 17 avril 1719, c'est-à-dire à une date où il est devenu clair que les idées gallicanes des théologiens de la Sorbonne sont réprouvées par le pape. Il remplace ces Jésuites par des Capucins ; mais la papauté décide de les remplacer par des Franciscains qui, sans se préoccuper du gouvernement russe, s'installent à Pétersbourg, reçoivent du pape l'ordre de propager de toutes les manières le catholicisme en Russie et parviennent surtout à diviser la communauté catholique en deux classes, les catholiques proprement dits et les papistes. Résultat : le Synode russe apprenant que la guerre est déclarée en Russie à l'orthodoxie, prend des mesures contre les catholiques. Cette lutte ne prend fin que lorsque l'envoyé de France, Campredon, « qui

appartenait au parti gallican ou catholique », se décide en faveur des capucins. Et l'écrivain russe de conclure : « *Si la réunion des Eglises peut jamais être un fait accompli, ce sera, sans aucun doute, plutôt au moyen de la doctrine gallicane que de l'ultramontanisme :* car, le grand obstacle est surtout à Rome et l'Eglise de France a sur la Papauté une doctrine traditionnelle qui s'éloigne peu de la doctrine orthodoxe. Le gallicanisme convenait mieux aussi au tsar que l'ultramontanisme ; ce prince avait même des tendances protestantes. Les brochures qui se publiaient en Hollande contre le Pape trouvaient un accueil favorable à la cour de Pierre ; elles couraient dans cette cour de main en main ; on les traduisait même en russe. Dans les fêtes du palais, on tournait en ridicule le conclave et les cardinaux ; Zotoff jouait dans ces occasions le rôle du Pape (1). »

Mais le comte Tolstoï est russe et conçoit trop peut-être l'accord des deux religions catholique et orthodoxe comme un pacte dont les catholiques romains doivent faire tous les frais. Il faut donc en venir à citer l'opinion d'un éminent critique, français celui-là et qu'il serait assez difficile de récuser : « Par le Gallicanisme, dit M. Gustave Lanson, Bossuet rendait possible l'état moderne, laïque, indépendant, sans détruire l'ordre ancien de l'Eglise : il accordait les deux puissances en les séparant. *Il constituait les Eglises nationales, diverses d'apparence, selon le génie de chaque nation,* unies dans le dogme, et dans l'obéissance au successeur de Pierre ; il assurait la liberté des Eglises sans affaiblir l'unité de l'Eglise et gagnait enfin tout ce que les protestants ont gagné, sans perdre ce qu'ils ont sacrifié. Et la France, autrefois a pensé comme Bossuet : le gallicanisme l'a sauvée du schisme (2). » C'est pourquoi le gallicanisme était peut-être le seul corps de doctrine sur lequel on pût s'appuyer pour tenter cette chose impossible, mettre fin à un schisme.

(1) Tolstoï (Comte Dmitry), *Le Catholicisme romain en Russie*, Paris, Dentu 1863, p. 133-140, p. 163.

(2) G. Lanson, *Bossuet*, 5e édition, Lecène et Oudin, 1901, 522 p. in 12, p. 333.

apparaît) ne peut, gallican ou catholique, se décide en faveur du capucin. Et l'écrivain russe de conclure : « Si la réunion des Églises peut jamais être un fait accompli, ce sera, sans aucun doute, plutôt au moyen de la doctrine gallicane que de l'ultramontanisme » ; car, le grand obstacle est surtout à Rome et l'Église de France a sur la Papauté une doctrine traditionnelle qui s'éloigne peu de la doctrine orthodoxe. Le gallicanisme convenait mieux aussi au tsar que l'ultramontanisme ; on prônait même des tendances protestantes. Les brochures qui se publiaient en Hollande contre le Pape trouvaient un accueil favorable à la cour de Pierre ; elles couraient dans cette cour de main en main ; on les traduisit même en russe. Dans les fêtes du palais, on tournait en ridicule le conclave et les cardinaux ; Zotof jouait dans ces occasions le rôle du Pape (1).

Mais le comte Tolstoï est russe et conçoit trop peut-être l'accord des deux religions catholique et orthodoxe comme un pacte dont les catholiques romains doivent faire tous les frais. Il faut donc en venir à citer l'opinion d'un éminent critique, français celui-là et qu'il serait assez difficile de récuser : « Par le Gallicanisme, dit M. Gustave Lanson, Bossuet rendait possible l'État moderne, laïque, indépendant, sans détruire l'ordre ancien de l'Église ; il conciliait les deux puissances en les séparant. Il constituait les Églises nationales, diverses d'apparence, selon le génie de chaque nation, unies dans le dogme, et dans l'obéissance au successeur de Pierre ; il assurait la liberté des Églises sans affaiblir l'unité de l'Église et gagnait enfin tout ce que les protestants ont gagné, sans perdre ce qu'ils ont sacrifié. La France, autrefois, a pensé comme Bossuet : le gallicanisme l'a sauvée du schisme (2). » C'est pourquoi le gallicanisme était peut-être le seul corps de doctrine sur lequel on pût s'appuyer pour tenter cette chose impossible, empêcher un schisme.

(1) Comte Dmitri Tolstoï, *Le Catholicisme romain en Russie*, Paris, Douniol, in-8°, p. 161.

(2) G. Lanson, *Bossuet*, 3e édition, Lecène et Oudin, 1891, in-8°, p. 412.

LA RUSSIE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XVIIe SIÈCLE

La Pologne, géographiquement, politiquement, littérairement parlant, a été pendant plusieurs siècles pour l'Europe latine le mur derrière lequel il se passe quelque chose, l'écran, le paravent gêneur derrière lequel on devinait la Russie sans la voir. Si la Russie, néanmoins, est très tôt devenue, en France, un objet de curiosité littéraire, ce fut parce que les Croisés avaient ouvert à la France aventureuse un champ nouveau d'activité dans cet Orient palestinien d'où parvenaient jusqu'à un Joinville les échos à peine affaiblis du galop tatare dans les plaines du Don. C'est aussi que, pendant la Renaissance, on parlait *de omnibus rebus scibilibus et quibusdam aliis* et qu'effectivement un Rabelais, un Montaigne possédaient une science universelle qui leur permettait, toutes proportions gardées, de parler de la Moscovie avec la compétence de Renan parlant des Syriens. Mais, depuis le moment où Marie Casimire d'Arquien, veuve de Sobieski, quitta ce pays, le souvenir même fâcheux d'un roi de France, la présence à Varsovie de deux Françaises (1) qui, à elles deux, y régnèrent cinquante années et jouèrent le rôle le plus actif, ajoutèrent pour la Russie aux difficultés de l'éloignement. Au XVIIe siècle, dans le monde slave, c'est la Pologne qui intéresse avant tout et attire les grands écrivains français, et c'est elle, par suite, qui détourne leur curiosité de l'Orient slave.

Cependant, l'effort tenté par la Pologne pour canaliser et absorber toute l'atttention de nos gens de lettres, ne fut pas pleinement suivi de succès. Entre France et Moscovie, le contact s'éta-

(1) Marie-Louise de Gonzague, femme de Wladyslaw IV, puis de Jean-Casimir ; Marie Casimire de La Grange d'Arquien, femme de Sobieski.

blit, contact coupé de longs éloignements durant lesquels on s'ignorait, et soudainement repris sous une forme absolument imprévue par des gens de cape et d'épée, des excentriques de la diplomatie ou de la littérature.

Margeret, Tallemant des Réaux, Cyrano de Bergerac, Saint-Amant, Racine, Corneille, Regnard, La Neuville, Dangeau sont les écrivains chez lesquels nous pouvons suivre dans un ordre presque chronologique les traces parfois peu précises de ces rapprochements franco-moscovites.

Jacques Margeret apparaît à un des moments de notre histoire où France et Moscovie semblent plus particulièrement destinées à n'avoir jamais entre elles de relations sérieuses : « Henri IV, dit M. Léonce Pingaud (1), tout en écrivant au « très illustre et excellent prince » Féodor Ivanovitch, excluait la Russie de son fameux projet de fédération ; et Sully déduit compendieusement les cinq raisons pour lesquelles le « puissant Knès scithien », quoique compris depuis 500 ans parmi les potentats chrétiens, doit être mis en dehors de la République européenne, comme souverain de pays asiatiques, de peuples païens et sauvages (2). » Margeret dans la dédicace de son livre sur la Russie, adressée en 1607 à Henri IV, remarque l'utilité des relations de voyages semblables à la sienne et dit entre autres choses : « Cela donnerait cœur à nombre de jeunes gens oysifs et casaniers d'aller chercher et apprendre la vertu dans le pénible, mais utile et honorable exercice des voyages et des armes étrangères, et lèverait l'erreur à *plusieurs qui croyent que la Chrétienté n'a de bornes que la Hongrie* (3).

Il est à supposer donc que l'état de nos connaissances sur la Moscovie avait plutôt baissé pendant les guerres de religion.

Margeret lui-même est tout à fait le type de ces aventuriers qu'on trouve partout où il y a un coup de sabre à donner ou à recevoir et qui pullulent surtout dans les temps de guerre civile. Pendant la Ligue, il a crânement défendu Saint-Jean de Losme contre les Ligueurs et pour le compte d'Henri IV.

Quand tous les troubles ont pris fin en France, il s'ennuie et va

(1) Pingaud (Léonce), *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, Perrin, XX-482 p. in-8°, 1886.

(2) Lettre du 7 avril 1595. Lettres missives de Henri IV, p. 332, d'économie royale, ch. CX, CIX ?

(3) Margeret, *Etat de l'Empire de Russie et grand duché de Moscovie*, Paris, Potier, 1855, XXVIII-13 in-16 et 3 non numérotées, p. XXV-XXVI.

chercher fortune ailleurs : « J'allay, dit-il, servir le Prince de Transsylvanie et en Hongrie l'Empereur ; puis le Roy de Pologne en la charge d'une compagnie de gens de pied : et finalement la fortune m'ayant porté au service de Boris (Godounov), l'Empereur de Russie, il m'honora du commandement d'une compagnie de cavalerie (1). »

Ceci se passait en l'an 1600 ; cinq ans après, le pseudo Dmitri, à la tête d'une armée de Polonais, envahit la Russie pour détrôner Godounov. A Dobrinitchi, il venait d'enfoncer l'infanterie qui formait le centre de l'armée russe, quand deux enseignes de gens de pied étrangers, commandés par le Livonien Walther de Résen et le Français Margeret, arrêtèrent la charge impétueuse de Dmitri (2) et assurèrent ainsi la victoire aux Moscovites.

Pourtant, après la mort de Boris, Dmitri, devenu empereur et plein d'estime pour Margeret, lui donna le commandement de la première compagnie de ses gardes du corps, composée de 100 archers et de 200 hallebardiers, tous étrangers. Si l'on en croit Margeret, l'empereur lui parlait souvent de la France, de son roi, se comparait volontiers au Béarnais qui, comme lui, disait-il, avait reconquis son trône, et « était délibéré... de venir en France congratuler le Roi Très Chrétien et avoir correspondance avec lui duquel il m'a parlé plusieurs fois avec une grande révérence (3) ». En 1606, éclata la révolution qui donna le trône. à Chouïski : 1705 Polonais qui se trouvaient à Moscou pour assister aux fêtes du mariage de l'Empereur furent tués ou faits prisonniers ? Margeret était malade, remarque de Thou, « ainsi qu'il me l'a lui-même raconté et bien lui en prit » (4). Le 16 septembre, il put enfin s'embarquer à Arkhangel pour la France après en avoir obtenu non sans peine l'autorisation, le nouveau tzar ayant désiré l'attacher à sa personne. A peine arrivé à Paris, il se fit présenter au roi qui l'engagea à écrire la relation de son séjour en Russie et le livre parut en 1607 à Paris, chez Mathieu Guillemot, sous ce titre : « Etat de l'Empire de Russie et grand duché de Moscovie, composé par le capitaine Margeret ». Deux ans après, on retrouve le

(1) MARGERET, *Etat de l'Empire de Russie et grand duché de Moscovie*, p. XXII.
(2) MÉRIMÉE (Prosper), *Episode de l'histoire de Russie. Les faux Démétrius*, Paris, Michel Lévy, 1853, 452 p. in-12, p. 131.
(3) MARGERET, *Etat de l'Empire de Russie*, p. IX et 86.
(4) *Thuan... Histo. Liber* CXXXV.

capitaine français au service du deuxième faux de Dmitri, du « bandit de Kalouga » qu'il abandonna bientôt pour rentrer dans l'armée de Sigismond III, roi de Pologne, dont tous les efforts tendaient à faire de son fils Wladyslaw un tzar de Moscovie. Margeret alors, se distingua sous les ordres de Zolkietwski, grand-père maternel de Sobieski, à la bataille de Klouchino et à la prise de Moscou. Lorsqu'ensuite éclata en 1611 le soulèvement de Pojarski, Margeret, avec une compagnie de 100 mousquetaires, contint les Russes et empêcha l'anéantissement complet de la garnison polonaise. Bientôt rappelé à la cour de Pologne, il y reçut le titre de conseiller du roi. Mais ceci ne le satisfit pas sans doute : il se rendit bientôt en effet à Hambourg d'où il adressa aux boyards plusieurs lettres pour demander à rentrer au service du tzar moscovite. Ces demandes ont-elles été accueillies ?

En fait, on n'en sait rien, toute trace du hardi aventurier nous échappant depuis lors. Il est fort possible qu'il soit revenu en Moscovie, et qu'il s'y soit fait casser la tête dans quelque obscure escarmouche. Quoi qu'il en soit, Margeret tient le milieu entre le condottière du XVIe siècle et le chef de bandes du temps de la guerre de Trente ans : il se bat successivement pour les causes les plus contraires et sans charger nullement sa conscience de scrupules à ce sujet. Ceci suffirait à expliquer qu'il ait pu dire dans sa dédicace à Henri IV : « J'eus moyen d'apprendre *outre la langue*, une infinité de choses concernant l'Etat, les lois, mœurs et religion du Païs ». Margeret est donc vraisemblablement l'un des premiers Français, peut-être le premier qui ait su le russe : ce n'est pas un mince mérite pour l'époque (1).

Il a usé d'abord de cet avantage pour nous conter des histoires assez étranges : « Le tzar Siméon, dit-il, étant en exil, ledit empereur Boris lui envoya le jour de sa nativité... une lettre... ; et celuy qui portoit la lettre avec du vin d'Espagne qui luy estoit envoyé quant et quant par Boris, luy en fit boire à la santé de l'Empereur comme aussi à son serviteur lesquels, peu de temps après, devindrent aveugles et l'est encores ledit tzar Siméon, je luy en ay ouy faire le récit de sa propre bouche » (2). Le poison des Borgia est peu de chose sans doute auprès de ce poison qui

(1) MARGERET, *Etat de l'Empire de Russie*, p. X, XI, XII, XXVII.
(2) MARGERET, *Estat de l'Empire de Russie*, p. 58.

aveugle sans rendre malade ; mais Margeret a mieux à nous conter « Il se trouve, écrit-il, à Astrican, beaucoup de bons fruits ; et alentour se trouve la plante animale de laquelle jadis aucuns Autheurs ont écrit, à scavoir des moutons qui croissent hors de la terre, lesquels sont attachés à la racine, comme par un boyau de deux ou trois brasses au nombril. Ledit mouton mange l'herbe alentour de soy et puis meurt. Ils sont de la grosseur d'un aigneau, la laine frisée : des peaux, s'en trouve aucunes toutes blanches et d'autres un peu picotées. J'en ai veu diverses peaux » (1). Pour un conte, c'est un conte ; mais l'un des plus récents éditeurs de Margeret, Henri Chevreul, a relevé le fait que l'existence du mouton plante ou barometz est affirmée par une foule d'auteurs antérieurs à Margeret (2). Cet érudit cite de plus l'article Barometz écrit par Laurent de Jussieu dans le *Dictionnaire des sciences naturelles* où le savant naturaliste dit : « Le Barometz ou Borometz (Polypodium Baromez), espèce de polypode de Tartarie... ressemble à la toison d'un agneau de Scythie et on le trouve ainsi cité dans les contes fabuleux imaginaires sur quelques irrégularités du règne végétal (3). » Voilà de quoi justifier Margeret amplement : Tacite et Hérodote nous ont assurément servi des contes tout aussi invraisemblables.

Ce que Margeret nous dit des habitants de l'Empire moscovite, n'est que médiocrement flatteur : ils sont, dit-il (4), « fort paresseux : car ils ne s'adonnent au travail, ainsi sont tellement ad-

(1) *Idem*, p. 2.

(2) Il cite notamment : L'*Histoire des médicaments apportés de l'Amérique desquels on se sert en médecine*, traduite de Nicolas Monardés de Séville, par Anthoine Collin, Lyon, 1619, où se trouve au chapitre XXXVI. p. 248 la figure du barometz, puis une longue dissertion où sont apportées les opinions de Scaliger, Cardan. Guillaume Postel, J. B, Porta, Du Bartas, Blaise de Vigenère qui croyaient à l'existence de cette plante animale. Il cite aussi Claude Duret : « Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature et mesmes d'aucunes qui sont vrays zoophytes ou plant'animales etc., etc... Paris, 1605 (à la page 350 est un dessin du barometz accompagné d'un commentaire dans lequel l'auteur reconnaît l'existence de cet être fabuleux).

(3) *Dictionnaire des sciences naturelles*, tome IV, p. 8.

(4) Le Saxon Adam Oléarius est plus sévère encore que Margeret. Il cite volontiers Jacobus « nobilis Danus » qui dit des Moscovites : « Callidi, versuti, pertinaces, effreni, adversi, ne dicam impudentes, ad omne malum proclives, utentes violentia pro ratione, quiq ; virtutibus (crede mihi) omnibus nuncium remiserunt. » Et qui plus est, il donne force exemples corroborant les dires de ce Jacobus. Quand il parle de leur « Trunkenheit, » il trouve qu'ils la poussent plus loin « als keine Nation in der Welt. Venter mero æstuans cito despumat

donnez à l'ivrognerie que rien plus ; leur principal breuvage, quand ils se recréent, est d'eau-de-vie et de medo, lequel ils font de miel qui leur vient sans labeur et en grande abondance. Ils ont aussi de la Cervoise et d'autres breuvages de peu de valeur, tous indiféremment, tant hommes que femmes, filles ou enfants et les Eclésiastiques autant ou plus que les autres, s'addonnent à ce vice d'ivrognerie, sans mesurer leur portée, car tant que le breuvage dure, lequel il leur est permis de faire à quelque feste principale de l'an, il ne faut pas espérer qu'ils cessent de boire jour et nuit jusqu'à ce qu'ils en voyent la fin, je parle du menu peuple, car pour les gentilshommes, ils ont la liberté de faire tel breuvage que bon leur semble et boire quand ils en veulent (1) ».

Le voyageur français a été également frappé par la corpulence du Moscovite en général et l'explique ainsi : « Il faut noter que tous vont à cheval en esté et en hiver sur des trénoirs tellement qu'ils ne font aucun exercice, ce qui les rend gros et replets, mesmes tiennent en honneur ceux qui sont les plus ventrus, les appelant Dorotney Schalovec qui signifie un brave homme (2) ».

in libidinem... » Ou encore il dit : « Es ist das Laster der Trunckenheit bey diesen Völkern in allen Ständen so wol geist als Weltlichen, hohen und niedrigen Mann und Weibes, jung und alten Personen so gemein dass... » Et comme il est dur pour les femmes : « Omnem pudorem ac verecundiam enuerunt, spricht Jacobus der Danische Edelman. Wir selbst haben es unerschiedliche Mahl in Muszcow geschen... » « Elles n'oublient pas, dit-il, de se farder le visage, le col et les bras... pour mieux attirer »(Vermehrte Moscowitische und Persianische Reisebeschreibung welche zum andern mahl heraus gibt Adam Oléarius Acanius (a) der Furstlichen Regierenden Herrschafft zu Schlesswig Holstein Bibliothecarius im Hoff Mathematicus Schleswig Johan Holwein, 1656, 36 p. non numérotées, 768 p. et 36 p. de tables in-4°, p. 185, 164, etc.).

(1) Il se nomme lui-même Adam, *Olearius von Aschersleben aus Sachsen der Gesandter Rath und Secretarius*, p. 57.

(2) Margeret, *Estat de l'Empire de Russie*, p. 29. Les étrangers s'amusaient volontiers de la corpulence qui distinguait en général les boïards et l'auteur de la relation de trois ambassades de Monseigneur le Comte de Carlisle, vers Alexy Michaïlowitch Tsar et grand duc de Moscovie, Charles roi de Suède et Frédéric III roi de Danemarck et de Norvège (Amsterdam, 1668) décrit ainsi un voïévode (p. 106) : « Il était un homme fait à la mode des boyares ; grand, gros et gras comme sont d'ordinaire tous les gouverneurs de province ». Comparer ce qu'un siècle plus tard Montesquieu fait dire à Usbeck dans la *Lettre persane* datée de Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1712 : « Quand je vois le Mogol qui, toutes les années, va sottement se mettre dans une balance et se faire peser comme un bœuf ; quand je vois les peuples se réjouir de ce que le prince est devenu plus matériel, c'est à dire moins capable de les gouverner, j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine ».

Elevé en France à la fin de la Renaissance, Margeret remarque vite combien peu élevé est le niveau de la culture intellectuelle en Moscovie : « L'ignorance, note-t-il, est telle parmy le peuple, qu'il ne se trouvera pas le tiers qui scache que c'est de l'Oraison dominicale et Symbole des Apôtres. Enfin, on peut dire que l'ignorance est mère de leur dévotion (1). Ils abhorent les estudes et principalement la langue latine », chose assez naturelle chez des gens dont la langue ne devait rien au latin, et qui devaient regarder le latin comme une langue schismatique ; mais comment un Français de la Renaissance eût-il pu comprendre qu'on prétendait être instruit sans savoir le latin ? « Il n'y a, poursuit-il, aucune Escolle ny Université entre eux ; Les prestres seuls enseignent la jeunesse à lire et à escrire à quoi peu de gens s'addonnent. La plus grand'part de leurs caractères sont grecs et sont presque tous leurs livres écrits à la main, fors quelque Bible et nouveau Testament qu'ils ont de Pologne, lesquels sont imprimés. Car il n'y a que dix ou douze ans qu'ils ont appris à imprimer et sont encore pour le jourd'huy les Livres escrits plus recherchés que les imprimés. Deux fois l'an, les fleuves et eaux courantes y sont bénistes et après la dite bénédiction, l'empereur et les grands ont accoustumé de saulter dans l'eau, mesmes j'ay veu couper la glace à cet effet et l'Empereur saulter dedans » (2). Margeret semble faire ici une confusion un peu forte entre le peu de culture générale du peuple moscovite et la pratique de certains rites inusités en France : c'est évidemment là l'ordinaire erreur des voyageurs transportés dans une contrée différente de leur pays d'origine.

Par contre, notre condottière confirme l'exactitude de la phrase

(1) L'Allemand Oléarius (et Klutchevski, p. 182, souligne le propos) dit que le christianisme en Moscovie ne lui semble pas jouir auprès des païens du prestige qu'on serait en droit de lui supposer. Ayant rencontré un Tchérémisse à Kazan, Oléarius lui demande : « Qui a créé le ciel et la terre ? — Qui diable peut le savoir ? répond l'autre. » Oléarius lui fait remarquer qu'il est stupide de se prosterner devant des animaux et autres êtres et le Tchérémisse de lui répliquer : « C'est toujours mieux que de se prosterner devant des dieux de bois peint comme ceux qui pendent aux murs chez les Moscovites ». Tout ceci nous stupéfait évidemment, impressionnés que nous sommes par l'imposante splendeur des rites orthodoxes : il est vrai qu'il s'agit là d'individus dont le sens esthétique devait être plutôt oblitéré.

(2) MARGERET, *Estat de l'Empire de Russie*, p. 17.

russe tant répétée : « Notre terre est vaste et abondante en toutes choses ». Il revient sans cesse sur la vie large et facile qu'on mène en Russie. Il y a là, dit-il, « abondance de toutes sortes de grains qu'avons en France ; le seigle s'y mène au commencement ou à la my aoust, le froment et avoine en avril ou may et l'orge sur la fin de may ; il y a des fruits à savoir melons fort gros, meilleurs que j'aye mangé ailleurs, force concombres et bonnes pommes, cerises, peu de poires et prunes... Puis vous y avez de toutes sortes de venaison et animaux qui se trouvent en France, hormis des sangliers. Car des cerfs, biches et chevreux, il s'en trouve assez du costé d'Orient et du Midy, aux campagnes de Tartarie les faysans, perdrix, grives, merles, cailles et allouettes, s'y trouvent en grande quantité, outre infini autre gibier... »

« Il s'y trouve en aoust et septembre grand nombre de grues, signes, oyes et canards sauvages en hiver... En toute l'Europe, il n'y peut avoir de meilleurs ny de plus diverses sortes de poissons d'eau douce qu'ils ont en grand nombre, à scavoir l'Estourgeon, Bellouga, Cetrina, Bieley Ribe qui veut dire poisson blanc, un peu plus grand qu'un saumon, du sterlet et de toute sorte qu'avons en France, horsmis des truites et à bon marché, comme aussi de toute autre sorte de vivres, car nonobstant cette grande famine dont parlerons cy après qui dépeupla presque tout le païs de bestail, j'acheptai sur les chemins à mon départ un aigneau presque aussi grand que nos moutons en France pour 10 denins qui sont environ 13 sous 4 deniers et un poulet pour 7 deniers tournois... Quant aux bœufs et aux vaches, ils multiplient extrêmement, car il ne se mange point de veau dans toute la Russie, veu que c'est contre leur religion... ce qui rend la chair à bon marché, comme aussi les grains desquels il y a grand nombre, veu qu'ils ne sortent du pays et la terre est si grasse et si fertile d'elle-mesme, qu'elle n'est jamais fumée, si ce n'est en quelques endroits, et ainsi, avec un petit cheval, un enfant de 12 à 15 ans labourera un arpent ou deux de terre par jour (1) ».

C'est la description du pays de Cocagne ; mais elle est si riche en détails précis, et si exacte dans l'ensemble qu'on reste stupéfait des ignorances de quelques écrivains postérieurs. Et quelle invite aux Français et à leur roi d'estimer la Moscovie. « Cet Empire et

(1) MARGERET, *Etat de l'Empire russe*, p. 4-7.

ce païs là est plus grand, plus puissant, populeux et abondant que l'on ne cuide », dit-il dans son épître au roi.

L'organisation militaire des Tartares et des Russes n'excite pas moins son admiration. « L'ordre que les Tartares prennent pour déscouvrir l'ennemy dans ces grandes campagnes de Tartarie est tel.. : il y a quelques chesnes épars deçà delà aux campagnes, éloignés de huit, dix, jusqu'à 40 virsts l'un de l'autre ; sous la plupart desdits arbres, il y a certaines sentinelles à scavoir deux hommes avec chacun un cheval de relais, l'un diceux faict sentinelle au-dessous de l'arbre et l'autre fait repaistre les chevaux la selle sur le dos... ; en cas que celuy qui est au-dessus apperçoive quelques poussières s'élever en l'air, il a ordre de descendre sans rien dire qu'il ne soit monté à cheval et à bride abbatue, vient au second arbre, criant de loing et faisant signe qu'il a veu des gens : celuy qui garde les chevaux du second arbre, monte à cheval par le commandement de celuy qui est sur l'arbre, lequel le descouvre étant encore loin, et aussi tost que l'on peut entendre ou discerner de quel costé il monstre qu'il a veu ladite poussière, court avec son cheval en lesse à bride abattue jusques à l'autre arbre près d'autres hommes lesquels font tout de mesme : et ainsi de main en main jusques à la première forteresse et de là jusques à Mosco, sans autres nouvelles, sinon que l'on a veu des gens, ce qui se trouve plusieurs fois n'estre qu'un haras de chevaux sauvages... Les Tartares sont des ennemys si légers et si dextres... que leur coup sera fait avant que l'armée russe en reçoive advertissement : or ils ne se chargent d'autre butin que des prisonniers, il n'y a nul bagage entre eux, combien que chacun d'eux aye un cheval ou deux de relais... et sont si adextres qu'ils descendront d'un cheval et saulteront sur l'autre ; ils n'ont d'autres armes qu'un arc, des flèches et un cimeterre ; ils tirent beaucoup plus roide et plus seurement en fuyant qu'autrement ; la provision qu'ils portent est un peu de chair séchée au soleil, laquelle est découppée fort menue ; outre ce, ils ont force cordage attaché à l'arçon de leur selle ; enfin une centaine d'iceux mettront toujours en fuite 200 Russes, sinon que ce soit gens d'eslite. »

« L'infanterie Russe ou Arquebuziers estans sur le bord d'une rivière ou dans quelque bois les fait retirer plus vite que le pas, combien qu'à la vérité qu'ils sont plus adroits à leur faire peur qu'aucun dommage ; s'il advient qu'aucun bataillon de 15 ou

20 mil chevaux vienne à les poursuivre un peu, il ne s'en trouvera pas à la portée du canon 3 ou 4 mille ensemble, ressemblant le reste plustost des fantosmes sur des asnes que des hommes à cheval. Ainsi se retirent les Tartares, sans faire jamais grand perte, si ce n'est que l'on tienne le passage entre quelque bois ou rivière, attendant leur retour, ce qui advient souvent. »

En lisant de telles phrases datées de 1606, on ne peut assez s'étonner du profit dont elles eussent pu être aux Français de 1812. Chose extraordinaire, le livre de Margeret, réédité en 1668 chez le libraire Jacques Langlois à l'occasion de l'ambassade envoyée par le tzar Alexis à Louis XIV, le fut encore en 1821 chez Fain à un petit nombre d'exemplaires par Jules Klaproth ; mais je ne vois point qu'il l'ait été avant 1812.

Personne ne se fera au xvii[e] siècle une idée plus juste de la puissance russe : « Je puis dire avec vérité, écrit-il au roi (1), que la Russie de laquelle j'entreprends icy la description par le commandement de Votre Majesté, est l'un des meilleurs boulevards de la chrétienté et que cet Empire et ce Païs là est mieux muny et deffendu contre les Scythes et d'autres peuples mahométans que plusieurs ne jugent? La puissance absolue du Prince en son état le rend craint et redouté de ses sujets et le bon ordre et police du dedans le garantit des courses ordinaires des Barbares. » Comment ne pas admirer une sûreté de vues si pleine et entière ? Il nous faudra attendre Montesquieu et Voltaire pour voir des écrivains français tenir un tel langage ; et encore Montesquieu et Voltaire auront-ils moins de mérite à parler ainsi, puisque Pierre le Grand est venu dans l'intervalle forcer l'attention et l'admiration de l'Europe. Le rôle joué par Margeret dans les troubles de Russie, le goût qu'il avait de l'action, l'eussent sans doute quelque peu empêché d'exercer des fonctions diplomatiques permanentes en Moscovie ; mais les ambassades d'alors n'étaient le plus souvent que des missions temporaires : l'on peut donc regretter que sa passion pour les aventures, et peut-être la mort de Henri IV, ne lui aient pas permis de faire profiter le gouvernement français de la connaissance qu'il avait des hommes et des choses de Moscovie.

Margeret pousse si loin l'intérêt qu'il porte aux affaires moscovites qu'il lui arrive souvent de parler en pur Moscovite. Il se range résolument dans un parti : il est l'homme du pseudo-Démétrius,

(1) *Idem*, p. XXVI.

du premier. Il démontre à grands renforts d'arguments et de témoignages que ce n'était pas un imposteur, il écrit plus de vingt pages de considérations sur ce sujet, il doute même de la mort en 1616 de ce Démétrius : « Je toucherai, dit-il, en passant, ce qui me fut rapporté par un marchand François, nommé Bertrand de Cassan, retournant de la place où le corps dudit Demetrius estoit, lequel me dit qu'il n'eust pensé qu'iceluy Demetrius eut aucune barbe, veu qu'il ne s'en estoit apperceu durant sa vie (comme aussi n'avoit-il), mais le corps gisant sur la place, avoit eu une barbe espaisse comme on pouvait veoir, combien qu'elle estoit rasée et mesmes me disoit qu'il avoit les cheveux beaucoup plus longs qu'il ne pensoit, car il l'avoit veu le jour avant sa mort... Puis je fus adverty par un François qui estoit cuisinier du Palatin Sendomier que l'impératrice femme dudit Demetrius ayant eu advis du bruit qui courait, se persuada entièrement qu'il estoit en vie, affirmant qu'elle ne le pouvait croire autrement et dès lors se démonstrait bien plus joyeuse qu'auparavant (1). » Il termine son ouvrage sur cette phrase « : Je conclus qu'il estoit le vrai Demetrius Johannes, fils de l'Empereur Basilius, surnommé le Tyran (2). » Et dans l'épistre à Henri IV où il se qualifie de « Très obeyssant subject, très fidelle et très dédié serviteur » du roi de France, il dit de son livre : « Il s'y verra des accidens bien remarquables et dont les grands princes peuvent tirer quelque profit mesmes par l'infortune de *mon maître* Démétrius, arrivé avec grandes traverses à son Empire, eslevé et bouleversé tout en moins de deux ans et sa mort mesme suivye de ce malheur qu'aucuns le jugent avoir esté ou imposteur ou supposé (3). » Margeret est-il Français? est-il Russe? On dirait qu'il ne le sait plus bien lui-même...

C'est en 1612 que nous perdons la trace de Margeret : dès 1615, le premier des tsars Romains, Michel Féodorovitch, alors âgé de dix-sept ans, prélude aux accords, parfois dignes de l'opérette, qui vont diplomatiquement rapprocher France et Russie au XVIIe siècle, en envoyant Jean Gavrilovitch Kondirev notifier son accession au trône de Moscovie à Louis XIII auquel il demandait en même temps son alliance contre la Pologne et la Suède. La France vivait

(1) MARGERET, *Etat de l'Empire de Russie*, p. 88-89.
(2) *Idem*, p. 106.
(3) *Idem*, p. XXVII.

précisément sous un des régimes les plus stupides qu'elle ait eus : le roi mineur ne rêvait que chasse au faucon, Marie de Médicis se laissait diriger par Concini qui n'ambitionnait que dotations et titres, par Eléonora Galigaï qui devait aux astrologues les inspirations de sa politique. L'indifférence de tous ces Italiens pour tout ce qui intéressait la France était trop grande pour que Kondirev pût réussir. Il fit à travers toute la France une curieuse chevauchée à la recherche du roi qu'il ne joignit à Bordeaux que pour un instant. Louis XIII montait à cheval, il allait diriger ses premières opérations militaires ; il signa sans beaucoup s'en soucier une lettre qu'on lui faisait écrire à : « Très haut et très puissant Migala Feudorovitz, notre cher frère et bon ami, *Empereur des Russes* » Comme titre, c'était de l'aveu même d'un jurisconsulte comme M. de Martens (1), au-dessus de ce que pouvait prétendre un tsar du xviie siècle : comme résultat, ce fut nul.

En 1628, Richelieu, premier ministre et omnipotent, envoie à Moscou Des Hayes de Courmenin demander le libre passage vers la Perse que les Moscovites avaient déjà refusé aux Anglais : « Sa Majesté Tsarienne, disait le Cardinal, est à la tête des pays orientaux et de la foi orthodoxe. Louis, roi de France, est à la tête des pays méridionaux : que le tsar contracte avec le roi amitié et alliance, il affaiblira d'autant ses ennemis puisque l'Empereur ne fait qu'un avec le roi de Pologne, il faut que le tsar ne fasse qu'un avec le roi de France. Ces deux princes sont partout glorieux, ils n'ont pas leur égal en force et en puissance, leurs sujets leur obéissent aveuglément, tandis que les Anglais et les Brabançons n'en font qu'à leur tète. Ceux-ci achètent les marchandises en Espagne et les revendent aux Russes à un très haut prix ; les Français leur fourniront tout à bon marché. »

C'était donc à la fois un traité de commerce et une alliance que proposait Richelieu : donnant ; cette fois ce furent les Moscovites qui firent la sourde oreille. Des Hayes ayant même demandé une église et des prêtres catholiques pour les marchands

(1) Collection des traités et conventions conclus par la Russie avec les Etats étrangers (Sobranie traktatov i konvensii zakloutchennich s inostranymi dierjavami), tome XIII, traités avec la France de 1717 à 1807, Saint-Pétersbourg, 1902, LXXXVI-338 p., p. XII-XIII, pourtant le P. Pierling (*Papes et tzars*, 1547-1597, p. 51, note 1) a noté après Soloviov (*Histoire de Russie*, tome VI, p. 155 à 162) que Maximilien Ier avait donné le titre de Kayser à Vassili III dans un document du 4 août 1514.

français qui viendraient à Moscou, se vit sur ce point opposer encore un refus très net (1), bien qu'il affirmât qu'il y avait à Paris 12 églises grecques et que les Français habitant en France ou à l'étranger ne pouvaient passer un an sans voir quatre fois leur confesseur (2).

En un temps où les conversations entre les gouvernements français et russe se bornaient à des envois de messages qui restaient sans réponses, les aventuriers du moins se jouaient à l'aise dans la trame un peu lâche de relations si rares. M. Tsvietaïev a signalé l'existence d'un baron « Pierre de Remon », Français au service du tsar Michel Fédorovitch ; ce Français se serait marié à une Anglaise calviniste née en Russie, il serait passé à l'orthodoxie en 1628. Son mariage aurait été célébré par un pasteur, et, arguant de cela, sa femme, Anne Bernzli, semble s'être opposée au baptême orthodoxe de leurs enfants avec une énergie dont il paraît s'être fort éloigné et qui fit quelque bruit (3). Il fit lui-même, pour couper court à tout, baptiser ses enfants selon le rite orthodoxe. Mais Tallemant des Réaux a plus et mieux à nous apprendre. Le Chalonnais Jacques Roussel que nous avons déjà trouvé chez lui « portefeuille » de collégiens, bibliothécaire de M. de Bouillon, répétiteur de grec, professeur « de débauche » pour seigneurs polonais séjournant à Sedan, puis mandataire amateur de la Pologne près de Richelieu et près de M. de Mantoue, ayant échoué dans ses projets sur la Pologne et cherchant d'autres aventures, vint échouer en Russie en noble compagnie : « M. de Candale, dit Tallemant, pour se défaire de cet homme » l'avait adressé à Charles de Talleyrand, marquis d'Exideuil et frère cadet de ce grand fou de prince de Chalais que Richelieu avait fait décapiter à Nantes en 1626. Le marquis « s'était mis à voyager à cause de la mort de son frère », d'ailleurs il « avait et a encore la cervelle à l'escarpolette », remarque Tallemant. Roussel et lui étaient faits pour s'entendre : ils prirent la résolution ensemble d'aller voir Bethlem Gabor, « prince de Transylvanie », qui les reçut fort bien ; et « comme au Nord, les docteurs sont conseillers d'Etat, Roussel lui plut tellement qu'il

(1) Dimitry Tolstoy (etc.), *Le catholicisme romain en Russie*. Paris, Dentu, 1863, p. 99. Voir aussi *Adam Oléarius*, p. 320.

(2) Serge Soloviov, *Istoria Rossii*, tome IX, Moskva, p. 194-195.

(3) « Dmitry Tsvietaïev Protestantvo i Protestanti, v Rossii do epokhi preobrazovania », Moskva, 1890, 132-II, in-8°, p. 392.

résolut de l'envoyer en ambassadeur en Moscovie avec les marquis, l'un pour sa qualité, et l'autre pour son savoir.

Ils partent tous deux avec l'ambassadeur de Moscovie qui s'en retournait. Le marquis avoit un si grand train ; et lui et Roussel faisoient si bonne chère, qu'avant que d'arriver à Constantinople, ils eurent mangé une bonne partie de leur argent : ils prirent cette route parce que l'ambassadeur de Moscovie y avoit affaire. Roussel qui crut que leur nécessité venait du mauvais ménage des officiers du marquis, y voulut mettre ordre et se voulut charger de la dépense. En effet, il entreprit pour une certaine somme de les rendre tous à Moscou ; mais il avait mal pris ses mesures, car l'argent manqua à mi-chemin et le marquis fut contraint de prendre tout ce que ses gentilshommes pouvoient avoir, qui, en colère de cela, dirent quelques injures à Roussel, mêlées de quelques coups de poing ; ce qui le piqua tellement qu'il jura de s'en venger et pratiqua si bien l'ambassadeur de Moscovie qui était neveu du patriarche, que le grand duc envoya le marquis en Sibérie où il fut trois ans dans une prison si rude qu'on ne lui portoit à manger que par une lucarne... Là-dedans, il apprit par cœur les quatre premiers livres de l'Enéide. Il les pouvoit bien apprendre tous douze, ce me semble. Tous les potentats de l'Europe, à la prière du roi de France, écrivirent au grand duc pour la délivrance du marquis. Enfin, les artifices de Roussel étant connus et le patriarche mort, on le mit en liberté (1). » Voilà une aventure digne d'un Chalais-Talleyrand et d'une cervelle à l'escarpolette. Les détails en sont confirmés par le Saxon Oléarius qui voyagea en Moscovie en 1634-1636. Plusieurs historiens postérieurs ont semblé plus sceptiques ; Voltaire dans la préface de son *Histoire de l'Empire de Russie*, ne reconnaît pas à Exideuil le caractère d'ambassadeur. Le prince Labanof a, au début du XIXe siècle, tenté de démontrer qu'Oléarius avait été mal informé (2). M. de Martens

(1) TALLEMANT DES RÉAUX, *Les Historiettes*, tome III, p. 367-369.

(2) Lettre adressée au rédacteur en chef du *Globe* le 15 novembre 1827, et d'ailleurs imprimée à part à un petit nombre d'exemplaires. L'opinion du prince Lobanof sera partagée par quiconque lira attentivement Oléarius qui dit être parti de Riga le 13 février 1635 avec un « Ambassadeur » français dont le nom s'écrit : « Charles Tallerand, prince de Chales, marquis de Dissidevil, baron de Baromes de Marvil et de Beauville, Seigneur de Griquol », accompagné de Jacob *Ruschelle* et envoyé par le *roi de France* comme ambassadeur vers les *Turcs* et vers le *grand duc de Moscovie*. A part ces erreurs, c'est

enfin, qui n'a pas même fait allusion à l'ambassade d'Exideuil, semble par là avoir indiqué qu'il ne reconnaissait à son voyage aucun caractère officiel (1).

Par contre, Soloviov date de 1630 le voyage à Moscou de deux « ambassadeurs » de Bethlem Gabor, « soi-disant roi de Hongrie », ambassadeurs français d'origine et qu'il appelle, l'un Roussel, l'autre Charles de Talleyrand, « marquis Dassedevil ». Il dit seulement que c'est à Kostroma, non en Sibérie, que fut interné le frère de Chalais. Ç'aurait été à la prière non de Louis XIII, mais du « duc de Soissons également interné » à Kostroma que Charles Ier d'Angleterre et Henri de Nassau auraient écrit au sujet d'Exideuil au tsar et au patriarche en 1632. La missive de Charles Ier toutefois aurait été apportée par le Français Gaston de Charonnes ; dans sa réponse, le tsar aurait reconnu aux Français la qualité d'ambassadeurs tout en refusant à leur maître le titre de roi de Hongrie et il leur aurait reproché d'avoir voulu faire naître une querelle entre le sultan turc Mourad, son ami, et le roi d'Espagne (2). Enfin le comte Just de Noailles a retrouvé aux archives étrangères à Moscou, en 1836, l'original d'une lettre de Louis XIII au tsar Michel Féodorovitch, dans laquelle il réclame le « marquis d'Exideuilh », « arrivé à Moscou, dit-il, au mois de may 1630, de la part du défunt prince Béthlem Gabor, pour traiter quelque union avec votre magnipotence » (3 mars 1635) (3).

Ambassadeur ou non de Béthlem Gabor, l'ancêtre des Talleyrand revint en France : « au retour de Moscovie épousa Mlle de Pompadour et montra que son séjour à Kostroma n'avait point refroidi cette tête si chaude. Il était fort laid et elle fort belle, il n'y a rien pourtant de plus semblable pour l'esprit, aussi visionnaires l'un que l'autre : mais comme les fous ne s'accordent guère

tout à fait le récit de Tallemant, tout y est jusqu'aux 4 livres de l'Enéide (Oléarius, texte allemand, 2e édition, p. 53). Il en parle aussi, p. 188, l'appelant Charles Tallerando, Prince de Chales, et mentionnant les ennuis qu'il a eus à souffrir « von seinem boeshafften *Collegen* Jacob Rouchelle ».

(1) On ne trouve pas non plus Exideuil dans les listes de personnages diplomatiques russes à l'étranger et de personnages diplomatiques étrangers près de la Cour de Russie (établies par Serge Al. Bielokourov (*Spiski diplomatitcheskich lite rousskich za granitsei i inostrannich pri rousskom dvorié* ; Moskva, 1893, 95 p. in-8).

(2) Serge Soloviov, *Istoria Russii*, t. IX, p. 201-202.

(3) Publié par le prince Labanof dans sa lettre au *Globe* (15 novembre 1827) p. 17 à 23.

entre eux, il y avait toujours noise en ménage ». Tallemant n'omettant rien qui pût nous pénétrer de la véracité de ses dires, force nous est de convenir que le voyage d'Exideuilh en Moscovie fut moins une tentative d'esprit curieux qu'une extravagance entre mille, en tout digne d'un homme qui ne semblait pouvoir vivre qu'avec des extravagants (1).

Quant à Roussel, ses aventures en Moscovie ne finirent pas avec le retour en France de son partenaire : « Il entra, dit Tallemant, en crédit auprès du grand Duc et, la mort de Béthlem Gabor étant survenue, il se fait députer vers le roi de Suède, en qualité d'ambassadeur pour moyenner quelque ligue contre le roi de Pologne. En cet emploi, il fait si bien que, sans que le roi de Suède en sût rien, il fait entendre au grand duc que ce prince armera moyennant un million. Le grand duc, par avance, envoie 400.000 livres que Roussel touche. La fourbe se découvrit ; mais Roussel met mal le grand duc avec le roi de Suède qui le retient à son service et l'envoie en ambassade, premièrement en Hollande, puis à Constantinople où il est mort de la peste » (2).

Les caractères d'Exideuilh et de Roussel n'étaient pas de ceux qui pouvaient amener un Richelieu à s'intéresser aux affaires moscovites. L'échec des tentatives dirigées par les tsars contre Smolensk (1634) avait d'ailleurs ramené l'attention du ministre vers la Pologne et vers Wladislaw IV auquel on voulut alors une première fois faire épouser Marie-Louise de Gonzague. Les essais de rapprochement franco-russe ne prirent pas fin sans doute, ils allaient même se multiplier dans le monde littéraire, mais ils devaient se compliquer du fait qu'une princesse de sang français se maria en 1645 à un roi de Pologne. C'est précisément alors qu'a lieu la première allusion faite à la Russie au XVIIe siècle par un écrivain de tout premier ordre.

Cyrano de Bergerac, l'homme au nez invraisemblable, à la fine lame, à l'esprit endiablé, non pas l'homme de la légende, celui de Rostand à la fois lyrique et précieux, mais le vrai Cyrano, le poète dramatique, le savant gassendiste, a, dans son *Pédant joué*, jeté une phrase où l'on voit qu'il a pensé à Moscou et à son tsar. Le madrigal est peu cérémonieux, nullement spirituel, aucunement pré-

(1) TALLEMANT DES RÉAUX, *Les Historiettes*, t. III, p. 370.
(2) TALLEMANT DES RÉAUX, t. III, p. 369.

cieux, sans l'ombre de tendresse : et c'est sans doute grand dommage pour la légende, mais il faut oser se dire que cette phrase est bien tout ce que l'on pouvait servir au théâtre en 1645 sur un pareil sujet. Le *Pédant joué*, c'est comme chacun sait, l'ébauche très fruste, mais très poussée des futures fourberies de Scapin. Le père noble, avare et stupide, le Géronte, c'est Granger ; Scapin lui-même, c'est Corbinelli « valet du jeune Granger et fourbe », dit la liste des personnages, autant dire fourbe deux fois. Pour soutirer de l'argent au vieux pédant Granger, il lui a fait croire que les Turcs avaient fait prisonnier son fils près de la porte de Nesle, il lui a même annoncé sa mort. Pour toute oraison funèbre, le vieux Granger, un type de vieux monsieur libidineux — Chantemelle des *Fossiles* qui serait latiniste au lieu d'être duc, — entonne un duo d'amour avec la belle Génevote de la Tremblaye qui avait rêvé d'épouser Granger fils : « Vous seriez sacrilège, dit-il, si vous lamentiez la fin d'un homme qui pour une vie méchante et périssable en recouvre une dans mes cahiers, immortelle et tranquille. » Et il trouve très simple de dire à la dolente fiancée qui veut « faire dans un cloître un solennel sacrifice de soi-même » : « Ma Cythérée... vous pouvez m'épouser ». Corbinelli intervient alors comme trouble-fête dans ce tête-à-tête qui prenait une tournure un peu trop intime ; il termine son récit de la mort de Granger fils en disant : « là-dessus, je m'éveillai ». Ainsi donc, le jeune Granger n'est pas mort ; ce n'était qu'un rêve : tableau ! Granger qui contient sa colère par galanterie en présence d'une dame, ne peut cependant s'empêcher de qualifier Corbinelli de « grand menteur ». C'était la moindre des choses pour une plaisanterie aussi macabre : Corbinelli, valet et fourbe ne s'en fâche pas, il se fait même du mot un panache à la Cyrano et, relevant ses moustaches, lance cette tirade de capitan : « J'affecte, pour moi, d'être remarqué par le titre de grand, sans me soucier que ce soit celui de grand menteur, grand ivrogne, grand politique, grand Turc, grand Mufti, grand Vizir, grand Tephderhar (1), grand Czar, grand Cam, Alexandre le Grand ou grand Pompée. Il ne m'importe, pourvu que cette épithète remarquable m'empêche de passer pour médiocre (1). » C'est une étrange entrée dans le grave XVIIe siècle littéraire, que

(1) Ministre des finances en Turquie.
(1) CYRANO DE BERGERAC, *Le Pédant joué*, acte V, scène III.

cette soudaine apparition du tsar de Moscovie dans la prose de Cyrano avec une orthographe qui tient quelque peu du *hongrois ;* c'est enfin un étrange héraut d'armes que ce Corbinelli qui met sur le même pied le grand Mufti et Alexandre le Grand et place le tsar de Moscovie entre le grand Tephderhar et le grand Khan. Corbinelli-Scapin, homme du peuple, n'en sait pas assez long pour entrer dans des distinguos trop subtils. Du reste, les écrivains populaires du moyen âge qui ont affecté de voir en Hugues Capet le « fils d'un boucher », ont certainement été plus irrévérencieux et plus conscients. Ce qui eût été plus curieux, c'eût été une tirade du vieux Granger, — un véritable savant en *us*, sur le tsar de Moscovie. Nous eussions, par là, été mieux renseignés sur ce que Cyrano savait et pensait de ce lointain souverain. Mais Cyrano est un cavalier qui pousse des pointes à droite, à gauche, en avant, trop de pointes : il n'en a point poussé à fond. Il détestait paraître pédant : les orientalistes ne manquaient pas et il en connaissait. Le Parisien Cyrano (nullement Gascon en dépit de la légende) connaissait Tavernier, Parisien comme lui et alors en voyage d'exploration à travers la Turquie, la Perse et les Indes ; il avait été le condisciple, — aux cours du philosophe Gassendi, — de Bernier, autre explorateur qui, à cette date, allait partir pour l'Orient et la Perse ; il avait eu « extrêmement » à se louer de M. l'abbé de Villeloin, précepteur de la reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague, et « en avait reçu plusieurs témoignages de beaucoup de bonté ». Evidemment, pour Cyrano de Bergerac, la Moscovie est quelque chose d'aussi lointain, de plus lointain peut-être que la Perse, aux souvenirs fabuleux, la Perse du grand Cyré de Mlle de Scudéry, la Perse où vont des personnes connues de Cyrano. Ce rapprochement en apparence peu flatteur pour la Moscovie, l'est au contraire extrêmement pour ce pays : la Perse du temps de Tavernier et de Cyrano n'a pas à nos yeux beaucoup gagné depuis lors en prestige et en civilisation. Quant à la Russie, elle a eu par la suite Pierre le Grand, Catherine II, une première alliance franco-russe, la guerre et en 1812, la guerre de Crimée, une seconde alliance plus durable ; elle a construit tant et tant de chemins de fer, qu'elle a fait atteindre au rail le Pacifique, et ceci nous a tant rapprochés, qu'un vieil officier russe à demi-bouriate qui arrivait tout droit de Vladivostock à Contrexéville, en même temps que le dernier schah de Perse, ne cessait de me répéter avec un naïf orgueil, qu'il avait

accompli son voyage en moins de temps que Mouzzaffer-eddine. Cyrano ne pouvait se douter de ces révolutions : la phrase de Corbinelli est, sans le vouloir, un éloge à la cavalière des progrès gigantesques réalisés par la Moscovie de Pierre le Grand à Nicolas II. Dans sa brièveté, elle a donc son mérite : saluons-là et passons.

Cinq années après le *Pédant joué*, un autre poète non moins burlesque que Cyrano, non moins original que lui, le dépassait de beaucoup en hardiesse. En 1650, M. de Saint-Amant, académicien, auteur d'un *Moïse* en partie connu, mais encore inédit, se mettait en route pour Varsovie où il voulait saluer la reine Marie-Louise dont il était le gentilhomme ordinaire. Saint-Amant est et restera polonophile : mais il parlera des Russes, des Petits Russiens, des Cosaques si l'on veut, qui ne sont pour lui que des barbares, il en parlera à des dates différentes, avec plus ou moins de détails et tout ceci atteste une âme mobile et nuancée dont la moire chatoyante reflète de riches images dignes d'autres époques littéraires, de l'époque romantique par exemple. Son séjour à Varsovie semble avoir été une fête perpétuelle : c'était en même temps qu'un savant lettré, un fort bon officier et un buveur incomparable. Il fit du cheval, des armes, s'ensevelit dans les fourrures, il but, il mangea, il joua ; en bon poète, il n'oublia pas d'écrire des vers qui sont parmi les meilleurs qu'il ait composés. Bref, c'était le rêve : il faisait, s'il l'en faut croire,

«... sur la Vistule, des ricochets de ducats. »

Il se devait donc d'être polonophile et il l'était. Or, à ce moment toute la Pologne frémissait au seul nom de Bogdan Hmelnitski. Deux ans auparavant, Jean Casimir avait failli être cerné par ses kozaks unis aux troupes du khan de la Crimée. La paix qui avait suivi les exploits de Hmelnitski n'avait été qu'une trêve. La Petite Russie demeurait polonaise et ne voulait plus l'être. Des deux côtés, on se reprochait de manquer à la foi des traités : la guerre reprit pendant que Saint-Amant était encore à Varsovie ; il ne pouvait manquer d'y faire allusion ; il ne pouvait d'ailleurs être contre ses hôtes pour les kosaks. Il envoie donc sa malédiction de prêtre des Muses aux Petits Russiens en ébullition, et, poète qui vaticine, il prédit leur échec :

« Les hordes nombreuses qui roulent
Avec leurs foyers et leurs toits,
Trembleront à ma forte voix
Jusqu'où, du long Volga les derniers flots s'écoulent. »

La « forte voix » du « bon biberon » qu'il était, n'alla pas si loin. Pourtant, il est possible que le vieil officier, le politique plein d'expérience ait aidé le poète à jouer au prophète : les précautions des Polonais avaient été si bien prises qu'ils purent amener le Khan de Crimée à trahir une seconde fois Hmelnitski et que les Cosaques furent battus à Berestetchko. Saint-Amant dans ses prédictions ne s'était guère compromis, il avait seulement exagéré quelque peu : en ce temps-là, l'hyperbole était une figure de rhétorique bien classée, bien rentée même, ayant droit de cité au Parnasse. Saint-Amant en usait, — sans nulle acrimonie contre les Cosaques. c'est certain, — la suite de sa vie le prouve.

Quelques mois après, le bon poète passe en Suède, d'où il revient en France, et, en 1658, après les malheurs sans fin qui avaient assailli la Pologne, il reprend sa plume fantaisiste pour écrire en l'honneur de Marie-Louise de Gonzague une idylle héroïque très pittoresque, très romantique elle aussi : *La Généreuse*. Ce qu'il veut d'abord, c'est glorifier le courage viril d'une reine d'origine française et plaindre le malheureux pays où il a reçu une si large hospitalité ; il semble donc impossible que Saint-Amant puisse faire autre chose qu'accuser sa première attitude et c'est ce qu'il fait dans les vers suivants où il met en scène Jean Casimir de Pologne, Marie-Louise et un personnage bien XVII[e] siècle, la nymphe Vistule.

« Enfin sur la Vistule aymée
Ils jettent leurs nobles regards,
Ils y racontent leurs hazards,
Ils y parlent de leur armée.
La Nymphe de cette onde, écoutant leurs discours,
Tremble, gémit, suspend son cours,
S'estonne et hausse les espaules. »

A retenir le geste très peu mythologique, bien féminin et qui pourrait être gracieux. Mais pourquoi ce geste ? La Vistule a, comme il sied, une âme tendre, larmoyante même :

« Plaignant leur fortune à l'ombre de ses saules;
Elle en plaint même le secours

Dès qu'elle voit que le Borysthène (*les Cosaques du Dnièper*),
Que le farouche Tanaïs (*les Cosaques du Don*)
Marche vers ce païs,
Elle en tient la perte certaine.
Elle semble leur dire, encore que sans voix
Que ses compagnes ni ses bois
Ne peuvent souffrir le Tartare. »

Saint-Amant qui n'est pas une Nymphe, mais un homme et même un vieux soldat, a moins peur ; mais encore faut-il qu'il soit équipé. Il dit bien :

« Ny Tartare ny Cosaque
Ne me ferait pas trembler » ;

mais il ajoute :

« Quand je suis sous l'horrible casaque
Dont tu me vois meublé ».

Du moins, il est clair que pour lui le comble de la bravoure est de n'avoir pas peur des Tartares et des Cosaques ; et quand un soldat parle ainsi, l'on peut dire qu'il estime son adversaire.

Lorsqu'on parle de Saint-Amant, il est difficile de ne pas penser de temps en temps à Richepin. La sympathie que professe le poète des *Guéux* pour le Hun, le Touranien, l'homme de la guerre et de la conquête, on la sent percer à chaque instant dans Saint-Amant en ce siècle à première vue si hostiles aux primitifs, aux énergiques, aux violents. Il qualifie les Tartares de barbares ; mais, circonstance assez inattendue, c'est pour dire ou plutôt pour faire dire à la nymphe Vistule qu'ils ne sont pas plus barbares que les Suédois. Le rapprochement n'était pas sans fondement. Charles X, Gustave et Hmelnitski étaient entrés en relations, comme devaient le faire plus tard Charles XII et Mazeppa. Hmelnitski même avait plus sérieusement ébranlé la monarchie polonaise que ne l'avait fait le roi de Suède. C'était dans la faiblesse organique de la Pologne que résidait le secret de la puissance suédoise : Saint-Amant, qui avait vu les pays scandinaves, ne pouvait s'y tromper. Les formidables réserves d'hommes et d'énergies dont il sentait grossir le flot montant dans les plaines petites-russiennes, menaçaient évidemment les frontières polonaises de ras de marée bien autrement destructeurs.

La nymphe Vistule était une sage personne, et Saint-Amant un politique perspicace. L'année même où il écrivait *La Généreuse*, le chambellan Desminières, se dirigeant vers Moscou à la tête d'une brillante ambassade française, eut force histoires avec des voïévodes et un « coquin de gouverneur » de Dorpat, et échoua dans sa mission qui devait faire de Louis XIV le médiateur entre la Suède et Alexis Mikhaïlovitch. Ce qui manquait à un Desminières, le sentiment de la force russe, Saint-Amant semble l'avoir eu, mais ses rhumatismes l'attachaient à jamais aux rives de France : il était trop tard pour en faire un ambassadeur.

Du moins les rhumatismes et l'épithète de barbare lancée sans cérémonie n'empêchent pas Saint-Amant, amoureux de pittoresque et élevé à la rude école des guerres du temps de Richelieu, d'admirer dans les Cosaques les énergiques et beaux soldats, les souples félins dont il a certainement vu en Pologne des détachements plus ou moins nombreux. A le voir les dépeindre, on dirait Jornandès décrivant l'armée des Huns :

« Quelquefois dans ses vastes plaines
Ce rude habitant de Précop,
Hume après quelque long galop
Le sang qu'il tire de leurs veines.
Pour leur chair, il la cuit d'une exquise façon,
Il la tranche et met sous l'arçon
Sous soy l'estreint, galoppe encore,
Puis toute dégouttante, en hâte il la dévore
Et bave comme un limaçon. »

C'est tout à fait le réalisme farouche de Richepin.

D'autres détails, moins crus, et non pas connus par ouï-dire, mais vus, enthousiasment sa plume de bon connaisseur, de vieux cavalier. Il a sûrement assisté à des défilés de Cosaques en campagne :

« Là, les Tartares en grand nombre
Enfin venus après cent maux
Font voltiger des animaux
Qui s'effarouchent de leur ombre.
Ces animaux légers, au regard véhément,
Enharnachez bizarrement
A tout coups maîtrisent leur maistre
Qui de leur propre chair joyeux de se repaistre,
S'abreuve de lait de jument. »

Une fois lancé dans cette voie, Saint-Amant ne s'arrête plus : vraiment le Cosaque ou le Tartare — pour lui Cosaque et Tartare sont des mots parfaitement synonymes — le Cosaque est son homme :

> « Tantost pour montrer sa justesse
> A toute bride il lance un dard,
> Et se mesure avec tant d'art
> Qu'il le rattrape de vitesse.
> Tantost, ses compagnons, au plaisir attachez,
> Par jeu, s'estant escarmouchez,
> Font cent passages, vont et viennent
> Et jettent un bonnet ; en l'air ils le soutiennent
> A force de traits décochez. »

Quel admirateur il eût fait de nos fantasias algériennes et tunisiennes dont les romantiques devaient tant s'émerveiller et dont nos ministres ne sont pas encore lassés ! Vraiment Saint-Amant a compris le Cosaque, il l'a apprécié, admiré, il a senti en lui ce cavalier d'élite que nul autre poète du XVIIe siècle n'a vu et n'eût pu comprendre. Boileau et Racine se tiendront tout de travers à cheval et suivront le roi comme ils pourront sous les regards narquois de courtisans comme M. de Cavoie : ils ignoreront d'ailleurs la cavalerie cosaque. Saint-Amant au contraire était de l'arme : si ses vers n'ont pas été très remarqués des Français du XVIIe siècle, c'est que le manque de suite dans les relations entre la France et le monde cosaque, ne permettait guère d'y ajouter foi. Leur originalité n'en est que plus frappante : ce sont les vers d'un poète que tout préparait à dédaigner les Cosaques révoltés contre la Pologne et qui pourtant a trouvé dans sa bonne foi de vieux soldat des raisons toutes militaires de les admirer.

Je viens de citer le nom de Racine : c'est à lui que chronologiquement il en faut venir ensuite pour entendre parler des Moscovites. Le 11 novembre 1661, il est à Uzès chez son bon oncle le chanoine Sconin ; il porte la tonsure, subit d'interminables dissertations théologiques, remue des in-folios, espère un canonicat et n'oublie pas qu'il a 22 ans. Il écrit des vers ; n'est-il pas le jeune auteur de la *Nymphe de la Seine* et de la *Renommée aux Muses*, un poète dont la cour et la ville ont parlé ? Il regarde les belles Languedociennes et écrit à ce bon M. de La Fontaine : « Uzès est un vrai pays de Cythère... Toutes les femmes y sont éclatantes et

s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne.

Color verus, corpus solidum et succi plenum. »

Pourtant, il se contient : « ce serait profaner une maison de bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière : *Domus mea, domus orationis*... On m'a dit : Soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet. Car voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et les autres loups vos compères. Adiousias. » Il y a bien de l'amertume et bien des promesses de passion dans cet adieu languedocien : ce cœur savoureux, exilé dans l'âcre théologie, souffre le supplice de Tantale. Du reste, impossible de toucher en vers ou en prose les cœurs incandescents d'Uzès. Adiousias est le mot que Racine sait le mieux de la langue des cigales. En attendant qu'il le dise pour toujours aux yeux noirs du Midi, il écrit à son ami : « J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle me mît un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays (à Uzès). Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. »

Cette phrase bien inattendue n'est pas une injuste banalité jetée en passant par un jeune homme léger ou mal informé : il y a derrière elle au moins un fait. En 1653, Alexis Mikhailovitch avait envoyé à Louis XIV une mission à la tête de laquelle se trouvait Constantin Gherassimovitch Matchchine, assisté du traducteur Boldvinov et du secrétaire Bogdanov. La mission, partie de Russie le 6 décembre 1653, n'arriva que le 24 octobre 1654 à Paris. Si nous en croyons le savant professeur de Martens (1), ces agents donnèrent une fort piteuse idée de leur pays : aucun, pas même le traducteur, ne savait le français. A Versailles, Matchchine pro-

(1) MARTENS, *Traités avec la France*, p. XXI-XXIV.

nonça en russe un discours « qui fut traduit en flamand par un traducteur d'occasion et ensuite du flamand en français par un autre traducteur ». Racine a donc été plutôt discret en ne parlant que d'un interprète, c'est deux qu'il eût fallu dire. Ces Moscovites étaient du reste, en dehors des réceptions diplomatiques, moins embarrassés dans Paris que Racine dans Valence. Leur séjour « donna lieu à des plaintes sérieuses de la part du gouvernement et de la population à cause des désordres auxquels ils se livraient. Ils étaient toujours ivres et ne se faisaient aucun scrupule d'entraîner dans leur débauche les gardes suisses préposées à leur service ». Ils se plaisaient si bien à Paris, qu'ils ne voulaient pas quitter cette ville et qu'on s'est vu obligé de leur dire que, « comme on ne les retenait plus, ils pouvaient partir. » Le hasard m'a fait rencontrer, il y a quelques années, à Contrexéville même un Russe sourd-muet, ignorant le français, disposant de ressources médiocres et ne connaissant personne en France : il était aussi libre dans ses déplacements que le premier Français venu et se rendit finalement seul à Paris, pour y subir une opération, qui pouvait mettre sa vie en danger. Ce type de Russe débrouillard à l'étranger, fort différent du type classique brossé de main de maître par Leïkine, est plus fréquent qu'on ne croit. Matchchine en est la preuve pour le xviie siècle. L'apprenti poète auquel Port-Royal ne laissait pas ignorer les « événements curieux » de Paris en a pu être frappé et il ne l'a pas encore oublié six ans après.

Racine devenu historiographe du roi, dut être par la suite plus loquace et plus précis sur les Russes ; dans l'intervalle le grand roi avait reçu de nouvelles ambassades et si l'on n'était pas arrivé à des résultats plus concrets, du moins l'impression produite par les Moscovites allait se modifiant sans cesse à leur avantage. Pierre Ivanovitch Potemkine qui vient en France en 1668 et en 1681 est un héros ; il offre, à Louis XIV, un sabre incrusté de pierres précieuses avec lequel il a remporté bien des victoires ; ébloui par les splendeurs de Versailles, il s'écrie qu'il « n'y a jamais eu sur la terre que Salomon et le roi de France qui eussent paru avec tant de grandeur » ; en face du tableau de Le Brun représentant Louis XIV la foudre à la main, il fait courtoisement observer « qu'on ne pouvait mieux représenter le roi que sous la figure de Jupiter, puisqu'il en avait la majesté et la puissance ». Il parut donc « intelligent et bien élevé ». L'ambassade des princes Dolgo-

rouki et Myschetsky qui vint ensuite, eût fourni à un vaudevilliste quelques bonnes scènes et quelques bonnes têtes : elle montra du moins que les Russes avaient de la dignité de leur souverain un sentiment très vif, et elle inspira à Dangeau, Jourdain d'une espèce supérieure, un respect non dissimulé : « Ils ont une suite de cinquante personnes et même ils ont des gens de qualité distinguée parmi eux, remarque-t-il gravement... Ils jouent aux échecs à merveille et trouvent nos bons joueurs médiocres. »

Malheureusement, M. de Valincour ayant laissé brûler le manuscrit de Racine, il ne nous reste dans les fragments de premier jet conservés par Louis Racine qu'une phrase malheureuse sur les Cosaques ; et c'est évidemment beaucoup trop peu pour que nous puissions juger de ce qu'il a pu voir et raconter. Il s'agit de la révolte des Cosaques en 1667 : « Le Grand Seigneur, dit-il, ne songeait à rien moins qu'à la réduction des Cozaques, quand ils lui envoyèrent demander sa protection. Il était à la chasse à Larisse, vers la fin du siège de Candie. Ce fut le général Teteria, chef des Cosaques qui s'y en alla pour se venger des Polonais qui avaient pris le parti de son secrétaire révolté contre lui. Le grand seigneur leur donna un étendard pour marquer qu'il les prenait en sa protection ». Ce Grand Seigneur qui chasse à Larisse, sans songer qu'il y a quelque part des Cosaques disposés à se réclamer de sa protection, c'est bien le fougueux Mahomet IV, le fils de cet Ibrahim le Névrosé qui, en expirant, lui avait jeté cette malédiction : « Tu mèneras une vie errante comme les animaux sauvages ». C'est le chasseur désordonné qui se rue sur une province avec 30.000 rabatteurs, qui dompte par les fatigues et les privations, qui ruine, exaspère par ses chasses ses sujets de toute la Turquie d'Europe, au point de provoquer une insurrection dans laquelle il succombera. Cette Pologne que Racine nous montre, c'est aussi une Pologne malheureuse et si faible qu'elle fonde ses espérances, — bien mal assurées, — presque uniquement sur les divisions qu'elle fomente parmi les Cosaques. Mais ce court récit n'en contient pas moins une inexactitude : ce n'est pas Téteria, mais son successeur Dorochenko, qui se donna au sultan et mit sur les bras du roi de Pologne, Jean Casimir, une nouvelle guerre avec les Turcs et les Tartares. Cette erreur de nom ne nuit en rien à la vérité de l'ensemble, mais reste, — à tort peut-être, — au compte de Racine comme erreur : il eût été intéressant de savoir si elle se re-

trouvait dans le texte définitif et si elle y était accompagnée de quelques autres du même genre. L'effort fait par Racine pour être circonstancié, lui doit du moins être reconnu par nous comme un mérite avant de passer à Corneille qui, s'il n'a pas parlé des Russes, a toutefois parlé d'Attila sous qui trembla la future Petite Russie.

En 1667, Racine se révèle grand poète dans *Andromaque*, Corneille affirme sa décadence dans *Attila*. Il est coutume depuis lors d'écraser Corneille et *Attila* sous la comparaison qui s'impose avec Racine et *Andromaque*. On l'a fait si souvent, c'était si facile à faire, c'est si banal à redire qu'on éprouve un réel plaisir à pouvoir s'en dispenser. Et d'abord, s'il faut, au sujet de Corneille, répéter des choses dites, c'est avant tout que personne au XVIIe siècle n'a mis un soin pareil à piquer la curiosité de ses auditeurs et à renouveler les sujets. *Attila* est incontestablement une œuvre très faible, mais c'est des drames de La Chaussée, de Diderot, de De Belloy qu'il faut le rapprocher, non du *Cid* ou *d'Andromaque* ; c'est l'œuvre d'un dramaturge en quête de sources dramatiques nouvelles, qui en a trouvé, mais qui n'a pas su s'identifier au milieu dont il voulait tirer des effets scéniques. Diderot trouvera une idée féconde, lorsqu'il substituera le monde bourgeois aux princes et aux héros de la tragédie française, mais il sera mal préparé par la vie à se faire le peintre de la bourgeoisie moyenne et surtout du père de famille. De Belloy ne fit pas preuve de moins de bon sens en voulant utiliser au théâtre cette veine puissante qu'est le sentiment patriotique : mais le siège de Calais était chose si lointaine, on ignorait alors si franchement le moyen-âge, que De Belloy ne parvint pas à se faire une âme du XIVe siècle. Corneille et Racine ont été les premiers à savoir, hors du cycle antique dont ils avaient extrait la quintessence, trouver, sinon traiter, des sujets tragiques. On ne saurait dire que *Bajazet* soit l'œuvre la plus parfaite de Racine : les contemporains ne nous y ont presque rien laissé à critiquer, tant les défauts étaient apparents, même aux regards les plus prévenus. *Attila*, antérieur de cinq années à *Bajazet*, *Attila*, œuvre d'un vieillard et étude d'une société disparue sur laquelle on manquait de données précises, est une tentative plus douteuse encore, le choix de ce sujet exigeant une documentation et une puissance d'évocation dont Augustin Thierry et Michelet seront les premiers à offrir l'exemple. *Attila*, c'est l'entrée dans la tragédie du monde

non latin, du monde barbare dont nous sommes également issus. Le roman pastoral s'était déjà approprié ce domaine en le bouleversant, on sait comme. Scudéry de même y avait vu une matière éminemment épique ; observation judicieuse, le conflit entre la civilisation romaine et la barbarie germaine n'a pas moins de grandeur, il a plus d'ampleur que le duel gréco-asiate chanté par Homère. En 1634, il est vrai, *Alaric ou Rome vaincue*, chanté par Scudéry, ne pouvait être qu'un triple démenti infligé au bon sens, à l'histoire et à la poésie ; pourtant, il n'est pas contestable qu'il y ait des passages d'*Alaric* où le monde barbare soit esquissé en traits plus vigoureux, plus proches de la vérité que dans l'*Astrée*. En 1666, un autre poète, Normand comme Scudéry, Rouennais comme Corneille, conseiller et aumônier du roi par-dessus le marché, le sieur Jacques Carel de Sainte-Garde, écrivait dans le même goût *Childebrand ou les Sarrazins chassés de France* qui deviendra *Charles Martel* quand Boileau se sera écrié :

> « Oh ! le plaisant projet d'un poète ignorant
> Qui de tant de héros va choisir Childebrand ! »

Ce sujet, le heurt des deux races germaine et arabe, des deux religions chrétienne et musulmane, n'est pas moins épique que celui d'*Alaric*. Mais il ne contient rien de neuf : Carel de Sainte-Garde écrit plus mal que Scudéry et, ce qu'il sait le mieux, c'est l'imiter ; Childebrand, c'est Alaric au VIIIe siècle, une simple transposition.

Par contre, un an, après nous nous écartons sensiblement des sujets proprement germains et de la couleur romanesque dont se teintait jusqu'alors l'histoire des barbares. Attila, pour nous, pour Voltaire commentateur de Corneille, pour Corneille lui-même, c'est le Mongol sorti des plaines slaves, qui tombe indistinctement sur Germains et Romains. Hugo et Richepin chantant Attila, eussent, d'après Jornandès ou Frisens, évoqué devant nous Moundzouk et ses sauvages ancêtres chevauchant à travers les vallées de l'Yaxarte et de l'Oxus, puis pêchant, chassant, razziant dans les steppes qui bordent la Volga d'Astrakhan à la Kama, jusqu'au jour où, les Alains écrasés, ils ont régné par la terreur jusqu'au Don et au Dniester. Il nous auraient décrit les Arias de tous noms et de poil, presque tous Slaves, qui tremblaient au seul bruit du galop

des Huns. Ils nous auraient décrit les petits yeux bridés, les pommettes saillantes, le teint de vieil ivoire des fidèles du Fléau de Dieu, nous auraient dit leur nourriture, leurs armes, leurs ivresses, l'épée nue trouvée dans le gazon et devenue Dieu, l'immensité des ravages accomplis, les monceaux de morts qui jonchaient la terre du Tigre et de l'Euphrate aux défilés de Derbent, du Caucase aux murs de Constantinople, de Tokaï aux Champs Catalauniques. Voltaire, moins descriptif, nous rappelle seulement dans sa préface que les Huns venaient « des Palus Méotides », autrement dit, des bords de la mer d'Azof et du « Borysthène », du moderne Dniépre. Corneille, plus discret encore, n'attire à aucun moment nos pensées vers des lieux si lointains ; il se contente de nous montrer dans Attila, une âme étrangère au monde germain et latin, ennemie de l'un et de l'autre ; il nous montre ce que n'aime pas Attila, ce qu'il n'est pas : il s'abstient de nous dire ce qu'il est. Il ne nous offre qu'un négatif, quand nous attendions un portrait terminé et peut-être retouché. Si son *Attila* est mauvais, force nous est donc d'avouer qu'il l'est encore plus par les omissions qu'on y constate que par les taches qu'on y découvre.

Effroyable d'orgueil, d'énergie, de laideur morale, l'Attila cornélien laisse loin derrière lui Cléopâtre de *Rodogune* : son âme est faite au mal comme le corps de Mithridate l'était aux poisons. L'Augusta Honorie, sœur de l'empereur romain Valentinien III, a envoyé au Fléau de Dieu son anneau, en lui faisant dire qu'elle veut l'épouser ; Attila l'accueille dans son camp et rugit joyeusement :

« C'en est fait désormais de Rome...
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles
Et si j'y fais paraître Honorie et ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix.
Tout l'effroi de mon nom et la haine publique...
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur un maître des Romains. »

Honorie n'est donc, entre les mains d'Attila, qu'un instrument de domination ; au surplus, il hésite entre elle et Ildione, la blonde sœur du roi franc Mérovée. Fureur d'Honorie qui se met à aimer ailleurs ; rire féroce d'Attila qui livrera l'Augusta aux appétits de quiconque trouvera et tuera son amant :

« Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir
Et pour nouveau supplice à de si belles flammes,
Ce choix ne tombera que sur les plus infâmes. »

ricane-t-il. Le plus infâme ne tarde pas à paraître sous les traits d'un rébarbatif capitaine des gardes d'Attila qui s'est fait « une habitude aux crimes » et répond au nom aussi obscur que peu harmonieux d'Octar. Attila se jette sur Honorie en lui criant : « Choisissez dans une heure ou d'Octar ou de moi ». Honorie s'exaspère de se voir « ainsi prostituée » ; mais pour le chef des Huns elle en doit être flattée ; près d'Octar, d'un Mongol, qu'est-ce qu'une Augusta ?

« ... Qu'y trouvez-vous à dire ?
Serait-il à vos yeux indigne de l'empire ?
S'il est né sans couronne et n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un lieu plus bas.
On a vu des Césars et même des plus braves,
Qui sortaient d'artisans, de bandouliers, d'esclaves :
Le temps et leurs vertus les ont rendus fameux
Et notre cher Octar a des vertus comme eux. »

Comme mépris des Romains, c'est parfait, encore que trop littéraire ; c'est digne de l'Attila de l'histoire et la rage d'Honorie serait aussi vaine que ridicule, si un plus violent accès de colère d'Attila ne se terminait par une hémorrhagie mortelle.

Les barbares Germains sont encore plus mal traités : Alaric, roi des Gépides, Valamir, roi des Ostrogoths, sont rabroués de la belle façon. Dès la première scène, Attila bougonne à leur adresse :

« Qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre et qu'Attila s'ennuie ;
Qu'alors que je les mande, ils doivent se hâter. »

Ce que Louis XIV eût exprimé sous une forme à la fois plus concise et plus civile : « Dites-leur que j'ai failli attendre ». Attila naturellement, n'a pas le sens de ces nuances ; en attendant que les deux chefs paraissent sous sa tente, il marmotte quelques alexandrins dans lesquels il leur dénie la qualité de rois :

« Ce titre en eux me choque et je ne sais pourquoi
Un roi que je commande ose se nommer roi. »

Une dame romaine de la suite d'Honorie nous apprend du reste à quoi se réduit cette royauté...

« ... Ils sont, à vrai dire, ici comme un otage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés
Et si, de le servir, leurs troupes n'étaient prêtes,
Les rois, tous rois qu'ils sont, répondroient de leurs têtes. »

Les autres rois barbares ne sont pas en beaucoup meilleure posture : Mérovée, roi des Francs, « le plus grand des rois », ne m'a envoyé sa sœur, dit Attila, que parce qu'il « a cru par mon hymen éviter ma fureur. » Si la sœur de Valentinien III est tout au plus bonne à assouvir les passions brutales d'un bourreau mongol comme Octar, Germains, Burgondes, Francs, Wisigoths réunis ne valent pas même un Romain : la tuerie des Champs Catalauniques l'a prouvé :

« Singibar, Gondebaut, Mérovée et Thierri
Là, sans Aétius, tous quatre auraient péri. »

Qu'Honorie ne s'y trompe pas, il est glorieux pour une Augusta d'épouser le chef des Huns, mais Attila laisse échapper un rire terrible, quand il apprend qu'elle pourrait aimer le Goth Valamir :

« ...En effet, il est roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi :
Même splendeur de sang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare :
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir,
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale
Ne fait entre eux et moi que remplir l'intervalle ;
Il reçoit sous ce titre et leur porte mes lois ;
Et, s'il est roi des Goths, je suis celui des rois. »

Quand il apprend qu'Ildione et Honorie se sont avilies jusqu'à lui préférer Ardaric et Valamir, il trouve à ses embarras une solution qui ne nous rappelle guère la clémence d'Auguste. Il promet à Ardaric de lui donner Ildione s'il veut tuer Valamir, sinon il donnera Honorie à Valamir pour qu'il tue Ardaric ; le comble, c'est que, — nous l'apprenons par une indiscrétion d'Octar :

« Qui le servirait serait bientôt livré
Aux troupes de celui qu'il aurait massacré. »

C'est là un enchevêtrement d'assassinats, admissible de la part de l'homme qui avait commencé par se débarrasser de son frère Bléda. Mais c'est encore trop peu pour lui : changeant d'avis, il s'adresse insolemment aux deux fantoches pour leur annoncer, en ces termes, leur mort :

« Vous, devant Attila, vous n'êtes que deux hommes,
Et dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grâce à tous deux de n'en demander qu'une.
Faites-en décider l'épée et la fortune ;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que de la main d'un roi.
Nobles gladiateurs dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang. »

Ils se refusent à être les acteurs et les victimes de cette fête, plus que néronienne : Attila les fera donc tuer par qui voudra Ildione et Honorie. Au milieu de ces horreurs, il semble respirer avec une sorte de volupté l'atmosphère de haine qui s'épaissit autour de lui. L'on dirait, huit siècles à l'avance, Baty ou Mangou Khan savourant les impuissants pourits de vengeance des boïards russes.

Qu'Honorie lui crie :

« Tu pourrais être lâche et cruel jusque-là ? »

Je le serai, répond-il,

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours...

HONORIE

Achève et dis que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du monde et le fléau de Dieu.
Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignait ta rage.
Fais voir...

ATTILA

Que vous perdez de mots injurieux,
A me faire un reproche et doux et glorieux.
Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère ;
Mais quand, à sa fureur, il livre l'univers,
Elle a, pour chaque temps, des délégués divers.
Jadis, de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eau, il abyma le monde ;
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux,
Et mon bras dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre pour lui la terre.
. . . .
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous et sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres. »

Quoi qu'en ait dit et pensé Racine, c'est là un beau monstre. Mais il est incorporel : nous ne soupçonnons dans l'œuvre cornélienne ni la grosse tête d'Attila, ni sa petite taille, ni son costume de pâtre, ni son palais, de bois comme sa vaisselle ; il ne nous est parlé ni de ses chevaux aux harnais garnis de perles, ni de son harem plein de tapis sur lesquels ses femmes et ses fidèles, mangeant dans des vases d'or et d'argent, se livraient à l'orgie ; des Huns, nous ne connaissons qu'Octar, ignoble, servile, passif. Jornandès a manqué à Corneille, à ce même Corneille qui de l'obscur Siméon Métaphraste avait tiré *Polyeucte* trente ans auparavant. Son Attila, chargé par lui de crimes dignes de ceux plus tard perpétrés dans la Horde de Saraï, reste cependant après lui un portrait à faire : portrait fait ou à faire, ce n'est d'ailleurs pas une figure de Slave. Enfin, il faut en convenir, les autres écrivains du XVIIe siècle qui ont moins que Corneille, Racine, Saint-Amant ou Cyrano, abusé des vers, ne surchargeront pas davantage leur prose de descriptions du monde slave et de portraits de personnages russes. Regnard sera le plus expansif et il parlera des Lapons, purs Finnois, presque nets de tout alliage slave.

M. Jules Claretie commémorant, il y a quelque temps, le souvenir de Regnard dont c'était le deuxième centenaire, écrivait :

« Ce viveur a ses heures de poignante mélancolie... Je ne risque pas ici un paradoxe. Alfred de Vigny avait déjà découvert ces diables noirs dans l'existence endiablée de son cousin. Et Regnard lui-même ne livrait-il pas un peu de son secret lorsqu'il écrivait ce souvenir de la mer Baltique : « J'allais tous les jours passer quelques heures sur les rochers escarpés où la hauteur des précipices et la vue de la mer n'entretenaient pas mal mes rêveries... Ce fut dans ces conversations intérieures que je m'ouvris tout entier à moi-même et que j'allai chercher dans les replis de mon cœur les sentiments les plus cachés et les déguisements les plus secrets... » Est-ce René qui parle? Est-ce une façon de Childe Harold en pèlerinage? Les Voix intérieures, dira plus tard Victor Hugo. Regnard a déjà trouvé le mot. Regnard byronien, Regnard devançant Chateaubriand! Regnard rêvant sur un rocher! Regnard romantique! « Oui, je sais, on ferait sourire bien des gens en leur disant que ce beau, charmant, irrésistible et souriant Regnard de Largillière fut un mélancolique à ses heures et se désolait des malheurs qui affligeaient la fin du règne du Roi Soleil, Cela est pourtant » (1).

Tout arrive, parce que tout est dans tout ou plutôt qu'il y a de tout un peu dans chaque être que nous pouvons étudier : c'est même pour cela qu'on peut, avec des succès variés, mais toujours justifiables, découvrir à nouveau l'Amérique quand on est Européen, le Pôle Nord quand on est Américain et Regnard quand on est Français.

Regnard est donc un mélancolique qui a trouvé tardivement sa voie, un romantique manqué et trop bien portant. Pourquoi pas? Les esprits les plus folâtres ont de ces instants de fatigue et peut-être les romantiques n'ont-ils été — on en pourrait citer beaucoup — que des âmes très folâtres forcées d'habiter en des corps trop vite fatigués. Du reste, ne fait-on pas de l'amour avec de la haine et de la haine avec de l'amour? Pourquoi n'y aurait-il pas identité entre la mélancolie et un certain genre de gaîté impulsive et toute spontanée?

Regnard transplanté loin de Paris, de Dourdan ou d'Alger, Regnard transplanté à Tornéo au fond du golfe de Bothnie et regardé

(1) Jules Claretie, *Un viveur d'autrefois, Le Parisien de Dourdan,* « Le Temps, » 3 septembre 1909.

sans un sourire par un Moscovite bien intentionné et assez dépaysé lui-même, pouvait faire figure, non pas d'auteur gai, très gai, non pas de chevalier servant d'une Provençale insaisissable, non pas même de René gémissant sur un rocher, mais tout simplement d'homme sérieux fort curieux, amateur de chasse et d'histoire naturelle, peut-être de savant en mal d'in-folio, peut-être de représentant d'une maison de commerce française bien posée : les Français sont si rares en ces parages, même maintenant, et il y a tant de gens sérieux, quoi qu'on en dise, dans toutes les professions, qu'il est toujours difficile de connaître la réelle qualité d'un Français sérieux ; et pourtant rien n'était moins sérieux que l'homme, si ce n'est la relation qu'il a faite de son voyage.

M. Théophile Cart a jadis publié dans la *Revue des Cours et Conférences* (1900), sur le vaudevilliste voyageur, une curieuse étude qui réduit à néant la valeur du « Voyage de Laponie » tant au point de vue littéraire qu'au point de vue scientifique (1). Ce qu'il y a de plus authentique du moins, de plus sérieux en toute cette histoire, c'est le voyage d'exploration lui-même et la preuve en est qu'au cours de ses pérégrinations dans cette région déshéritée, Regnard a, en collaboration avec MM. de Corberon et de Fercourt, écrit quatre vers latins destinés à commémorer ses découvertes. Ils étaient alors près de l'église laponne de Chucasdes, à 3 milles et quart de Swapavara et à quelque (?) distance du lac de Tornotresch : c'était un lundi et ils avaient déjà mis « quatre ou cinq heures » à faire trois quart de mille pour arriver à cette église. Le quatrain fut vite fait, peut-être l'avaient-ils composé tout en marchant — j'ai connu un distingué latiniste qui prétendait que rien autant que la marche ne facilite l'éclosion des vers latins. — Voici alors ce qui se passa : « Nous fûmes occupés le reste de ce jour et toute la matinée du mardi à graver sur une pierre des monuments éternels qui devaient faire connaître à la postérité que trois Français n'avaient cessé de voyager qu'où la terre leur avait manqué et que malgré les malheurs qu'ils avaient essuyés et qui auraient rebuté beaucoup d'autres qu'eux, ils étaient venus planter leur colonne au bout du monde et que la matière avait plutôt manqué à leurs travaux que le courage à les souffrir. L'inscription était telle :

(1) Théophile Cart, *Le voyage en Laponie de Regnard*, « Revue des Cours et Conférences » (1900), p. 321-327.

« Gallia nos genuit ; vicit nos Africa ; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis. »

De Fercourt, de Corberon, Regnard.

18 augusti 1681.

Nous gravâmes ces vers sur la pierre et sur le bois et, quoique le lieu où nous étions ne fût pas le véritable endroit pour les mettre, nous y laissâmes pourtant ceux que nous avions gravés sur le bois qui furent mis dans l'église au-dessus de l'autel. Nous portâmes les autres avec nous pour les mettre au bout du lac de Tornotresch, d'où l'on voit la mer glaciale et où finit l'univers. »

Regnard, explorateur et latiniste, a commis ici deux fautes graves. La première est d'avoir gravé des vers sur du bois, matière inflammable, c'est-à-dire trop utile dans les régions glacées pour que des naturels peu lettrés ne fussent pas tentés d'en bourrer un poêle ; matière vouée à être la proie des insectes et dont on n'use pas volontiers pour la construction de « monuments éternels ». La seconde, c'est d'avoir placé les pierres portant les autres inscriptions gravées par lui « au bout du lac de Tornotresch », au lieu de les faire encastrer solidement dans quelque bâtiment respectable et bien connu comme l'église de Chucasdes, où tout le monde eut pu voir son quatrain et même l'apprendre par cœur. Des gens mal intentionnés, ne trouvant plus de traces de ces inscriptions, pourraient en nier l'existence et ce serait grand dommage qu'on ne pût avoir au moins une preuve du sérieux dont Regnard s'est montré capable une fois dans sa vie.

Il y a bien, il est vrai, la fameuse relation du voyage de Regnard, publiée vingt ans après sa mort, cinquante ans après le voyage lui-même (1731) par un éditeur qui n'a pas cru devoir se faire connaître. Cette étude, Regnard ne semblait l'avoir dérobée à l'impression que par une sorte de dédain pour les Lapons, ou peut-être par une modestie de poète comique fourvoyé dans le monde héroïque des géographes itinérants. Mais Théophile Cart est venu et, terrible, a réduit à l'état de mythe boréal le sérieux de Regnard. Il se trouve que notre poète est allé chez les Lapons sans le faire exprès, à peu près comme dans le *Légataire universel*, Géronte, fait son testament, sans en avoir la moindre envie. Peu de temps après son retour d'Alger, il avait quitté Paris pour Amsterdam : arrivé

là, il lui prit l'envie de connaître Copenhague ; la capitale danoise le fait rêver de Stockolm, il s'y rend. De là, où pouvait-on bien se diriger ? Le golfe de Bothnie est une impasse ; du moins, fallait-il en voir le fond. Charles XI lui conseilla de pousser jusque chez les Lapons, la chose lui parut originale, l'été s'annonçait chaud, le voyage dut être supportable, Regnard le fit et revint sans encombre. Le grand trésorier de Suède lui avait mis préalablement entre les mains un livre paru huit ans auparavant et qui devait être son « guide Joanne » de toutes les curiosités à voir en Laponie : il put donc faire son voyage en homme qui sait ce qu'il faut voir. Ce livre avait été écrit par un certain Jean Scheffer en un latin respectable et était intitulé « Joannis Schefferi Laponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio », Francfurt, MDCLXXIII in-4° 378 p. Regnard a lu ce livre. Entre Stockholm et Tornéo ou après son retour à Paris ? Tout est possible. Ce qui a semblé certain, plus que certain à M. Cart, c'est que Regnard l'avait relu avant de rédiger son « Voyage en Laponie ». Le délicieux bavard y parle de sa « propre expérience » au sujet de la manière extraordinaire de voyager des petits gris ou de la vitesse du renne tirant le traîneau sur la neige : or, il est à Tornotresch au mois d'août, temps où les rennes ne sont pas attelés. Il conte des détails « qu'on ne peut apprendre que des Lapons eux-mêmes » ; il cite Rheen, Tornoeus qui vivaient alors en Laponie ; il interwiewe un Allemand fixé depuis trente ans chez les Lapons, un pasteur, « qui heureusement parlait assez bien le latin », un compatriote acclimaté en ces régions perdues et auquel il enseigne à nouveau le français pour le mieux consulter, des Lapons illettrés avec lesquels il communique à l'aide d'un interprète. Et tous, dit M. Cart (1), lui récitent l'un après l'autre des chapitres entiers de Scheffer sur les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la chasse à l'ours, les travaux des femmes, les tambours magiques, les mœurs des écureuils ; ce qui est mieux, ils le font dans un ordre presque identique à celui de Scheffer en se servant presque des mêmes expressions, sans le citer qu'une seule fois et encore pour dire seulement d'un air détaché que c'est un professeur qui vit à Upsal et a « écrit des Lapons ». Le voyage de Regnard est authentique, conclut M. Cart ; ses étapes journalières sont exactement indiquées ;

(1) *Revue des Cours et Conférences* (1200), p. 322.

mais des nombreux détails qu'il donne sur la Laponie et les mœurs des habitants, deux ou trois au plus, certes pas une demi-douzaine, sont originaux. Et M. Cart fait plus que de l'affirmer, il le prouve par des rapprochements de textes, écrasants pour Regnard ou plutôt pour son « Voyage en Laponie ».

Regnard en effet est parfaitement innocent de la réputation qui fut faite à sa relation. Quand il l'eut écrite à la diable, en réveillant par quelques mots bien placés le texte des extraits qu'il fait de Scheffer, et, avant de l'avoir terminée, il s'aperçut peut-être qu'une édition de Scheffer avait été publiée en français avant son départ de Paris pour la Laponie, sous ce titre, « Histoire de la Laponie », traduction du latin de M. Scheffer, Paris, chez la veuve de Varennes, 1678. Quand, en 1731, on publia le voyage en Laponie en tête des œuvres de Regnard, il y avait longtemps qu'on avait oublié la mauvaise traduction de Scheffer et il ne put venir à l'esprit de personne de confronter les deux textes. Détail oublié par M. Cart, en 1736-1737, des académiciens français reparurent en Laponie à peu près dans les lieux que Regnard avait parcourus plus ou moins vite : ils allaient mesurer un arc de méridien terrestre. C'était là un événement philosophique et scientifique qui ne pouvait que profiter à Regnard : après avoir été en vogue en 1731, il le fut encore en 1738 ; on le réimprima, c'était un franc succès. Et comme il est parfois aussi difficile à certaines gens de passer inaperçus qu'à d'autres de réussir, Regnard, « joueur » heureux, eut longtemps la gloire d'avoir découvert la Laponie.

Tout ceci dit, il serait presque superflu de rapporter et d'apprécier ce que Regnard a dit des Russes dans son ouvrage ; mais si Scheffer souffre par delà Regnard des jugements que nous pourrons formuler, le mal ne sera pas grand ; de plus, si Regnard a pris à son compte quelques opinions de Scheffer sur la Moscovie, il leur a donné aussi la valeur, le poids d'idées courantes, d'idées reçues, admises à son époque. Et, considérées à ce point de vue, ces idées méritent examen. La Suède, la Norvège et la Russie se partageaient alors la domination sur les Lapons et voici comment Regnard dépeint la situation politique : « Il y a de ces peuples qui payent plusieurs tributs à différents États et quelquefois un Lapon sera tributaire du roi de Suède, de celui de Danemark et du grand duc de Moscovie. Ils payeront au premier parce qu'ils demeurent sur ses États, à l'autre parce qu'il leur permet de pêcher du côté

de la Norvège qui lui appartient, et au troisième, à cause qu'ils peuvent aller chasser sur ses terres ». Jusqu'alors rien qui blesse la vérité, tout ceci est très naturel, puisqu'il s'agit de nomades. Mais Regnard a écrit préalablement : « Le tribut qu'ils payent est peu de chose ; et c'est une politique du roi de Suède qui, pour tenir toujours ces peuples tributaires à sa couronne, ne les charge que d'un médiocre impôt, de peur que les Lapons qui n'ont point de demeure fixe et à qui toute l'étendue de la Laponie sert de maison, n'aillent sur les terres d'un autre pour éviter les vexations du prince et qu'ils seraient trop surchargés ». Le régime fiscal suédois aurait donc été à en croire Regnard le plus doux et le plus humain, c'est même par de tels procédés que la Suède se serait attaché les Lapons. Si nous en croyons au contraire l'historien Russe G. Forsten (1), l'histoire des rapports de la Suède avec les puissances voisines dans les régions laponnes est l'histoire d'empiètements constants et vraiment cyniques sur les territoires voisins. Pour étudier tous les conflits qui éclatent entre les trois puissances intéressées, il faut remonter jusqu'à la fin du XVIe siècle : un traité avait été conclu alors entre Suédois et Moscovites. Charles IX obtenait alors que ces derniers renoncent à leurs droits sur le *Lappmarken* dont une grande partie, à vrai dire, n'appartenait ni aux Suédois, ni aux Russes, mais à la Norvège, c'est-à-dire au roi de Danemark. Antérieurement à ce traité les Suédois n'avaient guère respecté l'ensemble des terres laponnes : désormais leur audace ne connut plus de bornes. Profitant de l'éloignement du *lensman* danois de Vardöhus qui vivait tranquillement à Trondtheim ou à Bergen, ils levèrent des prestations de toutes sortes sur les Lapons et sur toutes les populations finnoises en général, non seulement dans les environs de Tornéa, mais jusque sur le littoral de l'Océan glacial à Porsanger Fiord, à Salmen, Seien et Tromsoe, entre Esterborn et Malanger. Le roi Christian IV de Danemark ayant fait venir d'Anvers une carte de la Norvège et de la Laponie de Gondius et Ortelius, y vit à son grand étonnement que la Laponie et la Norvège septentrionales y étaient attribuées à la Suède et apprit que cette carte avait été établie sur les données d'un capitaine français au service de la Suède. Le résultat de tout ceci fut

(1) G. Forsten, *La question de la Baltique aux XVIe et XVIIe siècles*, 2 vol. in-8, Pétersbourg, 1894, t. II, p. 90-108 (en russe).

une série de mesures prises par le Danemark pour punir quiconque, sur les terres norvégiennes, paierait tribut aux Suédois et pour rentrer en possession des territoires lapons dont la Norvège avait été spoliée.

Mais déjà les Moscovites, mis en goût par les Suédois, commençaient à leur tour à prélever des impôts en nature sur les Finnois dano-norwégiens. Là où la population ne pouvait pas payer, ils prenaient les rennes et tout ce qu'ils pouvaient trouver, violentant les Finnois qu'ils attrapaient et les battant jusqu'au sang : les choses en étaient au point que les marchands de Bergen venus pour commercer dans ces régions, étaient eux aussi obligés de payer des contributions très lourdes et exposés à toutes sorte de désagréments. Vainement les ambassadeurs Danois Sen Matzen et Gren Svane demandèrent-ils une rectification de frontières et la soumission de tous les Lapons du littoral à *l'amptman* de Vardöhus, c'est-à-dire au représentant du roi du Danemark. Le tsar Boris Godounov ne les reçut pas et son chancelier qui consentit à leur parler seulement « tanquam privatus » leur affirma que « la Laponie comme la terre de Novgorod appartenait au tsar Moscovite, que Vardöhus avait été construite illégalement sur la terre du tsar, que la Laponie s'étendait jusqu'à la rivière Iffgebeck à plus de 1000 verstes, que jusqu'à Tromseu qui est à 50 verstes de l'Iffgebeck les Moscovites ont droit de lever la dîme et les prestations en nature ». Vainement les Danois démontrèrent que, depuis Ivan le Terrible, depuis 1556 notamment, les Moscovites n'avaient cessé d'étendre leur territoire lapon sans déclaration de guerre, mais en violation des anciens traités. Vainement ils s'appuyèrent pour le prouver sur les travaux historiques de Sakson ; vainement ils parurent faire des concessions en autorisant le tsar à transporter hors de la Laponie, ceux de ses sujets qui s'y étaient établis, en offrant au tsar 50.000 thalers en échange de la promesse d'éviter désormais tout conflit, en proposant un partage qui eut donné au Danemark la partie nord du littoral lapon, aux Moscovites la partie sud. Boris Godounov répondit avec beaucoup d'à propos que le papier se laisse écrire, que le témoignage d'historiens morts a moins de valeur que celui de Lapons vivants et que la Laponie faisait partie du grand duché de Moscovie qui devait y veiller à ses intérêts. Au sujet des 50.000 thalers, les conseillers du tsar répondirent avec hauteur : « Quoique le tsar ait beaucoup de terres, néanmoins il ne céderait pas son

droit de propriété sur la Laponie, quand bien même on lui offrirait cinq fois 100.000 roubles. »

En 1613, la Suède, cause première d'une situation si tendue, revint à plus de modération ; après des négociations assez rapides qui eurent lieu à Knered et à Ulfebek, elle accepta une rectification de frontières. La limite entre les territoires suédois et norvégiens suivait une ligne qui allait de Titis Fiord à Varanger et de là à la frontière moscovite.

La raison de ces concessions était uniquement le fait que Wladyslaw, fils du roi de Pologne Sigismond, devenait tsar de Russie et que, de la lutte suprême entre la Pologne et la Moscovie, la Suède sentait qu'il allait sortir ou une Pologne formidable pour les Etats scandinaves ou une Moscovie désormais pacifiée et puissante. A peine, en effet, ces concessions étaient-elles faites que la Russie avait un tsar national et populaire, Michel Romanov. A une campagne de De la Gardie dans la vieille Russie novgorodienne, répondait bientôt une irruption de Moscovites en Finlande, au nord d'Uléaborg et en Laponie, où ils prirent aux habitants les engins de pêche de toutes sortes qui les aidaient à subsister. Les Suédois attaquèrent encore une fois les Moscovites : enfin la paix de Stolbowo termina toutes ces luttes entre les trois puissances qui se disputaient la Laponie (1). La Suède devait se contenter d'une part modeste : l'Angleterre et la Hollande avaient pesé en ce sens sur les négociations et cela parce que l'une et l'autre avaient obtenu depuis longtemps de la Moscovie des privilèges toujours confirmés et accrus qui leur permettaient de monopoliser à peu près le commerce de la côte et de faire pénétrer leurs marchandises d'Arkhangel jusqu'à Moscou. Ces deux puissances avaient évidemment tout à perdre à voir régner sur la côte laponne le dur régime fiscal des Suédois.

La Suède de Gustave-Adolphe et de Charles X ne devait pas cependant se résigner en Laponie à une situation si peu en harmonie avec l'état de sa puissance sur la Baltique?

Regnard prouve lui-même dans un autre passage de son récit que les Suédois n'étaient pas toujours très pacifiques sur les frontières laponnes. Parlant des hermines il note : « On dit que ces animaux sont si belliqueux qu'ils se font quelquefois la guerre entre

(1) Forsten, *La question de la Baltique aux XVIe et XVIIe siècles* (1544-1648).

eux et que lorsque les deux armées se trouvent dans des prés qu'ils ont choisis pour champ de bataille, ils s'y battent vigoureusement. Les Lapons qui voient ces différends entre ces petites bêtes, tirent des conséquences de guerres plus sanglantes ailleurs et augurent de là que *la Suède doit bientôt porter les armes contre le Danois ou le Moscovite* qui sont ses plus grands ennemis. » Evidemment les Lapons avaient des raisons de parler ainsi : des mouvements de troupes en ces régions devaient être une cause de perturbation grave dans la vie d'animaux qui. effrayés par le bruit des armes à feu, ou même poursuivis par les soldats, devaient fuir d'autres cantons, où ils devaient être fort mal reçus par leurs congénères. Les migrations d'hermines étaient donc des présages sûrs et prochains de guerre : or, elles annonçaient généralement une offensive suédoise. Il est clair dès lors que le morceau où Regnard a parlé de l'antagonisme entre Danois, Suédois et Moscovites en Laponie et présente les Suédois sous un jour sympathique, est d'inspiration toute suédoise.

Dans deux autres passages encore, il a parlé des Moscovites, mais d'une façon si peu précise, qu'il serait puéril de rechercher la source de ses informations et de les critiquer ou d'en louer l'exactitude. Dans l'un, il s'agit des foires : « Les marchandises que les Lapons y apportent, nous dit-il, sont des rennes ou des peaux de ces animaux ; il y débitent aussi des peaux de renard noires ; rouges et blanches, de loutres gulonum, de martres, de castors, d'hermines, de loups, de petits gris et d'ours ; des habits de Lapons, des bottes, des gants et des souliers ; de toutes sortes de poissons secs et des fromages de rennes. Ils changent cela contre de l'eau-de-vie, de gros draps, de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux et des peaux de bœufs qui leur sont apportés par les Moscovites ». Quoique tout ceci fasse bien penser au manuel de Scheffer, il est d'autant plus certain que Regnard a dû voir des foires fréquentées par les Lapons, qu'il a incontestablement passé la plus grande partie de son temps à Tornéa. Or, Tornéa était alors et est encore le lieu le plus commerçant de la région. La « Nouvelle géographie de l'Empire russe » éditée à Moscou en 1814 par le professeur Zablovski (Tome III, p. 126) dit que la seule rai-

Baltiiski vopross v XVI i XVII stolietach 2 m. in-8, Pétersbourg, 1894, t. II, p. 132.

son d'être de cette ville, est le rôle qu'elle joue comme marché. En fait, si l'on songe que ce même auteur évalue le chiffre total des Lapons russes ne dépendant pas d'Arckangel et ressortissant à Tornéa, à 14.000, il est clair qu'il n'est pas besoin pour parler du commerce des Lapons du sud de se baser sur d'autres données que celles qu'on pouvait recueillir à Tornéa même. Du reste, en se reportant au numéro du *Correspondant* du 10 novembre 1876, on peut trouver une « Promenade en Laponie », signée Léon Quesnel, et dont plus d'un passage pourrait paraître à un lecteur un peu prévenu une paraphrase de Scheffer : je suis bien assuré qu'il n'en est rien. Si désireux que l'on soit de confirmer par de multiples exemples, la thèse juste d'ailleurs de M. Cart, il faut se garder de forcer la note : il est difficile de trouver de nouvelles choses à dire sur un pays dont l'état de civilisation est à peu près stationnaire. Je lis dans un livre d'ethnographie comparée du zoologue Sven Nilsson sur « les habitants primitifs de la Scandinavie (1) : « Le seul peuple connu de Tacite assez pauvre et assez peu avancé en civilisation pour n'avoir pas même le fer, était celui des *Fenni*. Or, ces *Fenni* sont évidemment les Lapons connus dans tout le nord sous le nom de Finnois à une époque peu éloignée de la nôtre et qui sont même encore qualifiés de ce nom par les Norvégiens. A défaut de fer, les Fenni armaient leur flèches d'un os pointu et les Lapons leurs descendants le faisaient encore il y a un siècle. » Si, de Tacite au XVIIIe siècle, les progrès avaient été si peu accentués et si une relation datée de 1876 peut se rapprocher d'une autre écrite en 1673, à plus forte raison doit-il y avoir de sérieuses analogies entre cette dernière, celle de Scheffer et le récit commis par Regnard en 1682.

L'autre passage de Regnard est plus insignifiant encore : « J'ai parlé, dit-il, de zibelines, il faut que je vous dise ce que j'en sais. Ce que nous appelons zibeline, on l'appelle ailleurs (2) Zabel. Cet animal est de la grosseur de la fouine et diffère de la martre en ce qu'il est beaucoup plus petit et qu'il a les poils plus longs et plus fins. Les véritables zibelines sont damassées de noir et se prennent en Moscovie et en Tartarie : il s'en trouve peu en Laponie ». Ceci

(1) Paris, Reinwald, 1868, un vol. in-8, 323 p. et 16 planches.
(2) En Suède.

vient encore plutôt de Scheffer que de la Russie où du reste la zibeline s'appelle *sobol*.

Pour terminer, une phrase qui prouve ou que Regnard ignore les langues germaniques ou qu'il n'a pas une idée bien nette du sens des mots Russie et Moscovie. Les castors l'ont intéressé et il dit : « La quantité des poissons de la Laponie fait qu'on y rencontre aussi beaucoup de castors que les Suédois appellent *baver* et qui se plaisent fort dans ces lieux où le bruit de ceux qui voyagent, ne trouble point leur repos. Mais le véritable endroit pour les trouver, c'est dans la province de Kimi et en Russelande ». Kimi, ou plutôt Kemi, est un gros village situé sur la côte ouest de la mer Blanche et plus proche d'Arckangel que de Tornéa, c'est-à-dire on ne peut plus russe, puisque trois quarts de siècle auparavant, la presqu'île et la ville de Kola appartenaient déjà aux Moscovites. Le mot *Russelande* n'est d'ailleurs qu'une déformation du mot germanique *Russland* ; *Russelande* signifie donc ici Moscovie et il faudrait dire par suite : « La province de Kimi en Moscovie ». Mais Regnard qui parle hardiment, en homme qui a parcouru toute la Laponie, n'a de Kemi qu'une idée infiniment vague : nous ne tardons pas du reste à voir quelques lignes plus loin l'origine réelle de ses histoires sur le castor. « Les rognons de castor, proclame-t-il doctement, servent contre quantité de maladies. Tout le monde assure qu'il n'y a rien de plus souverain contre la peste que d'en prendre tous les matins ; cela chasse le mauvais air et entre dans les plus souveraines compositions. *Olaüs* (1), grand-prêtre de la province de Pitha, m'en a fait présent à *Torno* de la moitié d'un et m'a assuré qu'il ne se servait point d'autre chose pour ses meilleurs remèdes. » C'est évidemment à Tornéa et rien qu'à Tornéa que Regnard a recueilli ses renseignements sur les castors qu'on trouve « dans la province de Kimi en Russelande. » Lui qui nous parle de la Mer Glaciale que l'on voit « du bord du lac de Tornotresch », n'aurait-il pu nous faire entrevoir un coin de mer Blanche dans la province Kemi ? Après tout, il ignorait peut-être que Kémi fût sur la mer Blanche ; cela ne l'a pas empêché d'ailleurs d'écrire le *Joueur* et le *Légataire universel*, et cela doit nous suffire. Les

(1) Adam Oléarius qui a pourtant parcouru toute la Moscovie, n'a pas dédaigné lui-même de citer les ouvrages d'un écrivain de ce nom dans la 2e édition de sa relation (1656). « Olaus Magnus Histor. de gentibus septentr. » 143 (p. 159 et 160) et qui me semble le même personnage.

hommes — les femmes également — l'ont d'ailleurs toujours plus intéressé que les castors. Quant aux Lapons eux-mêmes, norvégiens, suédois ou moscovites, étaient-ce bien des hommes ? Quand il nous les a bien peints : « Voilà, Monsieur, conclut-il, la description de ce petit animal qu'on appelle Lapon ; et l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche plus de l'homme ». On appelle hommes, au XVII[e] siècle, des êtres qui lisent les poètes et écoutent des pièces de théâtre, quand toutefois ils n'en font pas eux-mêmes. La Laponie était, à ce point de vue, le désert parfait, puisqu'on y était illettré. « Retournons à la ville, dit un personnage qu'il fait parler dans sa préface ; je languis dans la solitude. L'homme n'est pas né pour vivre avec les bêtes et il y a trop longtemps que je n'entends plus ce doux fracas qui se trouve dans la confusion de la ville. » Ce sont là des mots qui partent du cœur : Regnard a vu les Lapons moscovites venir à lui à Tornéa ; il ne semble pas avoir sérieusement tenté de leur rendre leur visite : il a préféré, les ayant vus, retourner parmi les hommes. On est de son siècle, ou l'on n'en est pas.

La Neuville contraste avec Regnard et fait pendant à Margeret auquel il ressemble par plus d'un trait. Ce n'est pas sur les confins les moins connus et les moins intéressants de l'empire Moscovite qu'on le trouve, mais à Moscou même où il apparaît en 1689. Ce n'est pas directement de France qu'il vient, mais de Pologne ; il se présente même à la cour en personnage accrédité par Sobieski. Il rend visite aux boïards et notamment au favori de la régente Sophie Alexeievna, Vassili Galitzyne. Les jeunes tzars Pierre et Ivan lui envoient pour lui faire honneur un repas préparé dans leurs cuisines et composé d'énormes morceaux de viande et de plusieurs pâtés mal cuits accompagnés de « trois grands brocs d'eau-de-vie, de vin d'Espagne et d'hydromel (1) ». Il s'informe de tout d'ailleurs et nous renseigne avec plus de précision que Margeret. Il nous apprend que chaque paysan rapporte à son maître environ 8 écus par an, que les petit nobles qui viennent à la cour n'ont souvent de noble que le nom et qu'en fait ils n'ont aucunes ressources en dehors de 200 livres que leur donne le tsar pour leur entretien (2).

(1) HAUMANT, *La Culture française en Russie*, Paris, Hachette, 1910, 571 p. in-8, p. 10.

(2) LA NEUVILLE, *Relation nouvelle et curieuse de la Moscovie*, La Haye, 1696, p. 8, 25. On lit de même dans Oléarius : « A la réserve des seigneurs qui sont employés dans les premières charges de l'Estat, les autres n'ont pas plus

Il constate que le fisc perçoit encore une grande partie de ses revenus en nature et que ses revenus en argent ne dépassent pas 7 à 8 millions de livres (1). Moscou, en dehors de quelques monuments connus, lui laisse une impression qu'il traduit avec bien de la sévérité : « Quoique Moscou, dit-il, ait plus d'un demi-million d'habitants, on n'y trouve pas plus de 300 voitures de maître. Chacune des maisons qu'on y trouve ne vaut pas plus qu'une étable à cochon en Allemagne ou en France (2). » Les mœurs des Moscovites ne lui semblent pas des plus nobles : « Tous les Moscovites dorment après avoir mangé, quelle que soit leur fortune... Lorsque vient le carnaval le désordre est si grand que les étrangers qui logent dans les faubourgs n'oseraient quasi sortir et venir à la ville et les Moscovites s'enyvrent et s'assomment comme des bêtes sauvages. » Ce ton pessimiste est donc ce qui distingue surtout La Neuville de Margeret, qui pourtant avait vu la Russie à une époque autrement troublée. La Neuville s'étend aussi très complaisamment sur le compte des étrangers non français qui habitent la Moscovie : Il ne nous laisse pas ignorer que les Anglais ont conservé leur prépondérance commerciale jusqu'à la mort de Charles Ier ; il nous parle des marchands flamands ou hambourgeois qui envoient annuellement 30 vaisseaux à Arckanghelsk et tirent de la Russie de la cire et du fer en abondance ; il compte dans la sloboda des étrangers à Moscou plus de 1000 marchands hollandais, hambourgeois, anglais, italiens (3). On a tout de suite l'impression que nous sommes là inexistants et que, du reste, la place étant prise, il n'y a là rien à faire pour nous. Son pessimisme mal déguisé, ici encore, lui a mal fait voir les choses : « L'Electeur de Brandebourg, dit M. Léonce Pingaud (4), après avoir recueilli un certain

de biens que nos seigneurs de 8 ou 10.000 livres de rentes », p. 26 et encore p. 221. « Les Knez qui n'ont point d'emploi à la Cour et qui n'ont point le moyen d'y faire la dépense, se retirent à la campagne où leur façon de vivre n'est pas différente de celle des paysans ».

(1) La Neuville, *Relation curieuse*, etc., p. 9, 216, 217.

(2) L'Allemand Oléarius avait dit de même : « De loin la ville de Moscou paraissait une magnifique Jérusalem, à l'intérieur, elle paraissait une pauvre Bethléem ».

(3) La Neuville, *Relation curieuse*, p. 211-213.

(4) Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, 1886, XX-482 p. in-8. Bien antérieurement à la Révocation, en 1634, Oléarius a pourtant rencontré parmi les Lettons un M. de la Barre « qui vit là en grand seigneur » (p. 113).

nombre de victimes de la Révocation de l'Edit de Nantes, imagina de diriger vers la Russie le trop plein de cette émigration et écrivit en leur faveur à son puissant voisin. Un ukase de 1688 leur ouvrit officiellement l'empire et l'armée comme à des hôtes utiles. Voltaire affirme, d'après les mémoires de Le Fort, qu'ils formaient le tiers des 12.000 soldats armés ou exercés à l'européenne par ce personnage... Quelques-uns eurent des descendants qui, à l'exemple des protestants passés au service prussien, se sont vengés encore après plus de cent ans du pays qui les avait rejetés? Le général major Poncet, originaire de la Bourgogne, est demeuré aux yeux des Russes un des héros de la journée de Craonne en 1814... D'autre réfugiés établirent quelques manufactures, Delannoy une fabrique de glaces et de cristaux, Montbrion une fabrique de bas, Loubattié une fabrique d'armes. On signale même parmi eux, « un professeur de philosophie pour enseigner la noblesse russienne » : le premier *hrantsous* fait ainsi son entrée dans le monde si recherché et si décrié des *outchitels*.

Ce que l'on peut toutefois concéder au pessimisme de La Neuville, c'est qu'une espèce de défaveur s'attachait alors en Moscovie au nom de français, parce que les Français étaient catholiques tout comme les redoutés Polonais. « Tous les écrivains étrangers, remarque Klutchevski, s'accordent à dire qu'à Moscou on n'avait pour aucune sorte d'étrangers autant d'horreur et de défiance que pour les catholiques (2). »

M. Haumant a relevé les côtés sympathiques de l'action de La Neuville : il fit goûter à Galitzine et Harthemonnerich un peu de cuisine française et « ils parurent tous deux si satisfaits qu'ils envoyèrent plusieurs plats à leurs femmes et emportèrent avec eux sans cérémonie toutes les confitures sèches, m'assurant, dit La Neuville, qu'ils n'avaient jamais fait si bonne chère ». Il amena Jacques Dolgoroukov, ancien ambassadeur en France, à témoigner qu'il avait été « charmé des manières du roi Très Chrétien et que, quoiqu'il ait été fait en France insulte à son maître, il est plus content de cette cour que de celle d'Espagne où le tsar a été mieux traité ». Il conseilla à Harthemonnerich d'apprendre le français, « l'assurant que, n'ayant pas 22 ans, il l'apprendrait aisément et pourrait

(2) Klutchevski (V.), *Skazania inostrantsev o Moskoskom gosoudarstvié*, Moskva, 1866, 264 p. in-8, p. 200.

ensuite satisfaire amplement l'inclinaison qu'il a pour la lecture, tous les auteurs anciens et modernes étant traduits en cette langue » (1). Pourtant La Neuville n'a ni l'intelligence déliée de Margeret, ni son goût pour les Moscovites ; il est à plus forte raison très éloigné de l'enthousiasme excessif que la plupart des philosophes du XVIIe siècle montreront à l'endroit de la Russie ou de ses souverains les plus marquants. La Neuville qui écrit en 1696, nous déçoit autant que Margeret nous a étonnés avec la chronique écrite par lui en 1607.

Dangeau sera le dernier en ce siècle à parler des Moscovites : il en a vu quelques-uns à Versailles et a su admirer en eux des joueurs d'échecs de première force. Il a pris du reste de leur pays une idée flatteuse en voyant la façon dont le roi les a traités. « On a fait, dit-il, de fort beaux présents aux ambassadeurs moscovites et Torf les ramène et les conduit jusqu'à Dunkerque où ils s'embarquent pour passer en Hollande (2). Mais ce qui se passe en Russie nous est rapporté par lui à des intervalles très éloignés, d'une façon plutôt vague, avec un air d'intérêt proportionné à peine à celui qu'y prend Louis XIV lui-même. Voici par exemple comment il relate les faits concernant le commencement du règne personnel de Pierre le Grand : « Le roi s'est fait lire ce matin les nouvelles de ce qui s'est passé en Moscovie. Le knez Galitzin et la princesse Sophie avaient conspiré contre les Czars ; la conspiration a été découverte, le knez Galitzine a été exilé en Sibérie où on l'a tué en chemin. La princesse Sophie a été mise en un couvent et on a fait mourir beaucoup de boyards ; il y en avait plus de 600 qui étaient de la conspiration. » Le grand maître de l'étiquette qu'est Dangeau est surtout frappé par les manquements aux usages royaux qui donnent aux voyages de Pierre une allure si pittoresque. Il s'en étonne volontiers. « A Marly, Madame a eu des nouvelles *sûres* d'Allemagne que le czar de Moscovie était arrivé à la cour de l'électeur de Brandebourg *à la suite du sieur Lefort son ambassadeur* ; il a 600 hommes qui l'accompagnent. Cette nouvelle, *quelque ridicule qu'elle paraisse, ne laisse pas d'être vraie* » (3). Pas un mot du charpentier de Saardam, mais seulement ceci : « On mande de Hollande que le czar

(1) Haumant, *La Culture française en Russie*, p. 10.
(2) Dangeau, mardi, 12 juin 1685.
(3) Dangeau, mercredi, 19 juin 1697.

de Moscovie y est arrivé, revenant d'Angleterre ; il a eu un grand démêlé sur mer avec le vice-amiral qui l'escortait et se fit ramener en Angleterre pour en faire ses plaintes ; mais ensuite, il s'est fait reporter en Hollande d'où il s'en va à Vienne à la cour de l'empereur » (1). Phénomène bien inattendu dans une chronique où il est parlé de Pierre le Grand ; mais événement bien ordinaire dans l'œuvre de M. le marquis de Dangeau, ce sont les détails protocolaires de l'entrevue du tsar et de l'empereur qui font l'objet de son principal développement sur les voyages du tsar : « On mande de Vienne que le tsar de Moscovie avait eu audience de l'empereur. Il entra par l'escalier secret et l'empereur le vint recevoir jusque dans son antichambre. D'abord, après le premiers compliments, l'empereur mit son chapeau ; le tsar ne voulut point se couvrir à cause qu'il était incognito ; l'empereur, voyant cela, se découvrit aussi. Cette audience se donna au palais de la Favorite où il n'y avait que deux des grands officiers de l'empereur et le sieur Lefort, général des troupes du tzar, qui lui servait d'interprète » (2). Dangeau est tout entier dans la mention de cet escalier secret et de l'accident du chapeau qui constituent pour lui des faits de tout premier ordre. La façon dont le tsar quitta Vienne, semble avoir été pour lui ce qu'il y avait de plus énorme et plus oriental dans tout ce voyage. Moscou avec ses révolutions soudaines et ses mœurs du terem, ne semblait-elle pas alors la ville la plus asiatique du continent, quelque chose comme une Constantinople plus colorée et plus violente : « Par les dernières lettres de Vienne, dit-il, on apprend que le tzar est retourné en diligence. Il y a une grande révolte de ses sujets qui l'a obligé de prendre ce parti-là. Il comptait de s'en aller à Venise et les Vénitiens avaient fait de grands préparatifs pour le recevoir. Avant que de partir, il a offert à l'empereur 25 000 000 et sa sœur pour le roi des Romains, disant même que si l'on n'était pas content d'elle, on pourrait la renvoyer et qu'il trouverait toujours des gens qui seraient bien aises de l'épouser » (3).

Du reste, ce que l'on sait alors de la Moscovie, ce qu'en sait le marquis de Dangeau, vient en général de Pologne, chaque fois que cela ne vient pas d'Autriche. « On mande de Pologne, dit-il un jour,

(1) Samedi, 10 mai 1698.
(2) Mercredi, 23 juillet 1698.
(3) Mercredi, 27 août 1698.

que les Moscovites, depuis avoir pris Azof, s'étaient encore rendus maîtres de quelques places (1). » Le grand marquis remarque même que Pologne et Russie ont des ennemis communs, les Tartares ; il n'a pas l'air de vouloir comprendre qu'une lutte est engagée depuis des siècles entre Russes et Polonais pour l'hégémonie du monde slave et il écrit : « Les Moscovites ont fait un traité de paix avec les Tartares et ont envoyé à Moscou les articles pour être ratifiés par le tzar. On croit que les Tartares n'ayant pas de guerres contre les Moscovites, auront toutes leurs forces contre la Pologne. Le grand seigneur les presse de rentrer en Hongrie où il leur promet de se rendre en personne » (2).

Le sultan — l'allié de Louis XIV — est donc le puissant ami qui détournera sur l'Autriche ennemie le danger tartare, toujours inquiétant pour la Moscovie, encore menaçant pour la Pologne. On retrouve là un écho des idées de Louis XIV sur la nécessité d'une alliance entre Turquie, Pologne, Suède et France, idées qui furent la partie faible de son système politique.

Pour terminer, Dangeau écrit : « On mande de Pologne que le tzar avait vu sa Majesté Polonaise, qu'ils s'étaient entrefait de grands présents et qu'ensuite, il s'en était retourné dans ses Etats » (3). C'est tout à fait idyllique. Un bien curieux chroniqueur que ce Dangeau qui enregistre sans sourciller ces échanges d'aménités, comme si c'étaient les cérémonies protocolaires les plus ordinaires du monde. Et c'est un curieux siècle qui, débutant on ne sait comment par un Margeret, par un écrivain sincèrement curieux et informé des choses moscovites aux bonnes sources, finit par un Dangeau qui passe à côté des questions les plus graves et du prince le plus original de son temps, presque sans remarquer les traits essentiels de la physionomie du héros et les causes profondes d'antagonisme qui vouent les deux peuples à une lutte sans merci.

Aussi bien, du côté moscovite, on n'est pas beaucoup plus fort sur les affaires françaises ; on ignore généralement la France et sa culture. « A Moscou, dit M. Haumant (4), c'est toujours l'allemand qui est la langue des rapports avec l'Europe ; les Anglais et

(1) Vendredi, 19 octobre 1696.
(2) Jeudi, 11 août 1689.
(3) Mardi, 16 septembre 1698.
(4) Haumant, *La Culture française en Russie*, p. 8-9.

les Hollandais sont tenus de l'apprendre ; il n'y a pas encore au Kreml, au Bureau des Ambassades de traducteurs pour le français. D'ailleurs, que traduiraient-ils ? nos livres n'ont pas encore passé la frontière. Chez Sylvestre Medviediev, sur 539 volumes, pas un n'est français ; chez le prince Vassili Galitsyne, notre littérature n'est représentée que par une traduction polonaise et la légende de la reine Maguelonne. Le *grand Boïar* Artemon Matvieiev est plus avancé : on trouve chez lui à sa mort, en 1677, trois livres français dont les titres n'ont pas été conservés, contre un livre hollandais, un italien, quatre polonais, douze allemands et 42 latins.

Cette prédominance nouvelle du latin qu'on explique par des influences polonaises, est pourtant un acheminement vers la culture française. La plupart de ces livres ont été imprimés en France ; ils portent des annotations françaises ; les souvenirs classiques dont ils sont pleins, préparent à comprendre nos œuvres. D'autre part, ils ébranlent le prestige des Allemands, de leur culture, de leur langue, si longtemps « crue la seule indispensable ». Voilà déjà qu'un des maîtres de l'Académie gréco-slavo-latine, fondée par le tsar Alexis Mikhaïlowitch, un immigré de la Russie polonaise, Siméon de Polotsk, vante la science française, presque dans les mêmes termes que jadis Maxime le grec :

« Il y avait jadis un roi de France qu'on appelait François Ier, il aimait les belles-lettres et les sciences (tandis que ses ancêtres ne les aimaient pas, et vivaient dans l'ignorance comme des barbares) ; on vit aussitôt les fils de familles illustres chercher à s'instruire pour plaire au monarque. C'est ainsi que la science s'est répandue dans ce pays. Heureux les royaumes dont le roi donne le bon exemple pour l'amendement de tous. »

« Il ne semble pas que, sous Alexis et son successeur Féodor, ces exhortations aient un grand effet. De plus, le temps de Sophie n'est pas favorable aux Français. »

Il y a là une situation dont le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'elle est anormale. Des deux côtés, une réaction devait se produire contre cette indifférence mutuelle faite d'une ignorance que rien n'excusait. « Le rêve de Pierre le Grand, dit encore M. Haumant, est d'européaniser la Russie et justement l'Europe se francise ». La langue allemande de ce temps n'était peut-être guère moins riche en termes calqués sur le français que ne l'est l'allemand de nos jours : Oléarius parlant des Russes et se faisant lire

d'eux, leur offre le spectacle d'un homme qui emprunte ses expressions les plus choisies à la langue française : *celebriren, anatomiren, sollicitiren, communiciren* (1), *respectiren, und tractiren, discrétion, respect.* Il fait un mérite à Johan Böcker de Delden, homme très polyglotte d'avoir traduit pour les Russes beaucoup de livres remarquables du latin et du français. Parmi le personnel de l'ambassade dont fait partie Oléarius, le « Kammerdiener » est un génevois qui porte le nom bien français de Mercier (2). Si les relations écrites par les voyageurs européens en Moscovie étaient envoyées par eux à quelques amis qu'ils y avaient laissés, ou rapportées de l'étranger par d'autres voyageurs ou par des Russes curieux, un phénomène ne pouvait manquer de frapper les sujets du tsar, c'est l'usage qu'on faisait en Europe de la langue française. La relation d'Oléarius écrite par lui en allemand, traduite par A. de Wicquefort sur la deuxième édition, paraît en 1679 et se répand sous cette forme plus que dans l'original. En 1669, d'ailleurs, avait paru en français à Amsterdam : « La Relation de trois ambassades de Monseigneur le comte de Carlisle, etc..., vers Alexey Michaïlowitz, czar et grand duc de Moscovie, Charles roi de Suède et Frédéric III de Danemark et de Norvège. » Fait plus paradoxal encore, un Hollandais fait paraître en français à Amsterdam, en 1681 : « Les voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, etc... » Si, comme il est probable, ces livres étaient connus en Moscovie à la fin du XVIIe siècle, quelle réclame pour la langue et la culture françaises. Le prestige de tout ce qui est français s'impose par surcroît, de lui-même, à tous les Moscovites intelligents qui voyagent en Europe. L'ambassadeur de Pierre le Grand, Kourakine, note encore M. Haumant (3), arrive à Vienne ; il y voit « César en habits français ». Il va à Berlin : « Le roi de Prusse s'y comporte en tout comme le roi de France » ; il faut, pour se présenter à la cour, que Kourakine s'équipe chez des « marchands de galanterie qui sont français ». Il se transporte à la Haye : « les *plésiry* de cette capitale sont les mêmes qu'à Versalis. » A Anvers, il loge au meilleur

(1) Oléarius, *Moscovitische und Persianische Reisebeschreibung*, p. 133, 217, 311.

(2) Oléarius, *Moscovitische und Persianische Reisebeschreibung*, p. 189, 190, (welche ihrer Herren *respect* in frembden Ländern beobachten solten) p. 195, 281, 57.

(3) Haumant, *La Culture française en Russie*, p. 12-13.

hôtel : c'est celui du Petit Paris. A Bruxelles, on lui joue, en français, l'opéra et la comédie ; il en est de même à Turin. Londres seul fait exception, dans une certaine mesure ; encore les lettres qu'il y reçoit de Bolingbroke sont-elles en français. L'explosion de gallophilie, disons même de gallomanie qui devait se produire en Russie au xviiie siècle, était dès lors un fait inévitable.

Du côté français, on peut dire que pendant un siècle la pensée française tout entière concentrée dans l'étude de l'âme, dédaigneuse des formes extérieures qui la revêtent et qui changent selon les régions et les modes, avait d'autant moins jugé digne d'elle de sortir de France pour explorer de lointains pays que les âmes exotiques ne semblaient pas devoir apporter aux psychologues de meilleurs sujets d'observations.

Un homme, au reste, attire sur lui et retient l'attention en France des écrivains qui ne vivent pas enfermés dans leur tour d'ivoire : cet homme c'est Louis XIV. Pour Descartes, Corneille, Pascal, Molière, Fénelon, La Bruyère, on peut dire qu'il n'y a ni Anglais, ni Allemands, ni Polonais, ni Russes, ni Français, il n'y a que des hommes ou des chrétiens ; pour Racine, Boileau, Mme de Sévigné et même pour La Fontaine et Saint-Simon, il n'y a qu'un roi, c'est le roi de France, « Le Roi ». Lorsqu'un écrivain s'aventure à parler de la Moscovie, c'est souvent par hasard, c'est presque toujours sans s'engager à fond.

Mais lorsque les grands psychologues du xviie siècle auront tiré du fonds commun à toutes les âmes les observations qu'on en peut tirer, lorsque seront morts le Roi Soleil, ses thuriféraires et ses envieux, l'on pourra dire que c'en est fait de tous les gauches tâtonnements des gens de lettres autour de la vraie Russie. Les pointes insuffisamment poussées, les reconnaissances terminées avant qu'un contact sérieux ait été pris, les randonnées en pure perte exécutées loin du but qu'on se proposait, tout cela, c'est le passé. L'armée tout entière des écrivains français du xviie siècle envahit le monde russe pendant les cent années qui vont précéder l'agression napoléonienne. Le xviiie siècle français sera presque aussi russe qu'anglais : tout le monde y aura quelque chose à dire sur le grand pays slave. Et ce ne sont pas seulement les Mercier de la Rivière, les Grimm, c'est-à-dire les Saint-Amant et les Regnard du temps, ce ne sont pas les comparses qui apprêtent leurs voix grêles pour le

concert d'éloges ininterrompus montant du Parnasse classique vers la Russie rajeunie ; Voltaire, Montesquieu, Diderot, d'Alembert, Rousseau, tout l'état-major intellectuel de la France au grand complet, travaille sur l'empire des tsars, et souvent pour cet empire même. En même temps, en effet, que la cause russe était gagnée près des muses françaises, des plus enjouées, comme des plus graves, la cause polonaise était perdue devant cet aréopage aux sentences parfois exclusives : après un long interrègne, c'est Catherine II qui succède à Louis XIV dans le royaume des lettres. Les amitiés françaises sur lesquelles comptent un Wielhorski ou un Stanislas-Auguste Poniatowski ne prévaudront pas contre celles qu'elle a su s'assurer. Son apologie sous la plume de Voltaire vaudra celle de l'Eglise catholique sous la plume de Bossuet ; ses ambassadeurs les plus dévoués et les plus utiles seront les philosophes français ; ses commis-voyageurs les plus actifs près de l'opinion publique européenne seront les éditeurs de *l'Encyclopédie*. Au milieu de ce glas que sonnent sur l'Etat polonais agonisant toutes les cloches littéraires, seul Rousseau, monomane déséquilibré toujours en mal de prophétie, prédit que la Pologne va « devenir formidable », que l'empire de Russie « sera subjugué », que « les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres », que « cette révolution paraît infaillible » et que « tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer ». Le rire, parfois cruel, de Voltaire, seul écho vraiment sonore qu'aient trouvé ces phrases malheureuses, atteste le prodigieux changement d'orientation littéraire dont a, parmi nous, bénéficié le monde russe au XVIIIe siècle.

CONCLUSION

Les classiques français offrent sans doute comme premier intérêt d'avoir introduit ou vulgarisé dans le monde un certain nombre d'idées ou très nobles ou très justes et dont l'humanité en général fait son profit : mais ces mêmes écrivains offrent aussi pour les divers peuples étrangers, pour les Slaves en particulier, l'intérêt très spécial que présenteraient de nos jours des paysagistes français qui peindraient les Tatras ou le Caucase, des sculpteurs qui reproduiraient en bronze ou en marbre les traits de Tolsloï ou de Sienkiewicz, de Mme Curie-Sklodowska, de Mendéléiev ou de l'Empereur Nicolas II. Or, si, évidemment, l'on ne saurait considérer les portraits de Bonnat, pour ne citer que cet exemple, comme synthétisant *tout* ce que la peinture française a produit de plus caractéristique à notre époque, ils constituent pourtant des manifestations d'art que professionnels et amateurs n'ont guère le droit d'ignorer. On peut de même remarquer, dans un autre ordre d'idées, que de nombreux professionnels enseignent notre langue et notre littérature en se préoccupant exclusivement de ce que cette dernière offre à l'esprit de plus général, et que de nombreux amateurs se plaisent et parfois se passionnent à suivre les questions d'ordre universel qu'elle suggère : et tout cela est fort bien. Mais on ne saurait non plus regarder comme inutile que professionnels et amateurs accordent aussi un peu de leur attention à ce que nos classiques ont dit de précis, de concret sur ce qui touche en particulier le monde slave.

Sans doute, la slavophilie des classiques ne les a incités qu'à des manifestations littéraires très modestes : jusqu'au début de ce XVIIIe siècle si vivant, si occupé, lorsque les écrivains français parlent des Slaves, on a la sensation presque constante que ce n'est

que pour un moment, qu'ils vont parler d'autre chose. Leur sympathie réelle pour ces peuples est amoindrie par le fait qu'elle est intermittente, coupée de longs points d'orgue, exprimée presque toujours d'une façon fragmentaire. Parmi les maîtres gendelettres, on ne connaît pas assez les Slaves pour pouvoir leur consacrer un livre entier, pas assez parfois pour leur donner une page ou même une phrase un peu longue. Il n'a pas été écrit dans cet ouvrage une seule ligne sur Molière, sur Boileau, La Bruyère ou Fénelon : on aurait pu même y passer sous silence le nom de Corneille. Voiture, Scarron l'emportent à ce point de vue sur ces grands classiques. Avec Desportes, Cyrano et La Fontaine, semble s'accentuer le triomphe des irréguliers, des romantiques du temps. Saint-Amant enfin fait figure de chef de chœur avec Regnard comme élève et continuateur. Mais Rabelais, Montaigne, Montluc, Ronsard, Mme de Motteville, Bossuet, Racine, le Racine d'après Phèdre, janséniste et historiographe, Pascal surtout écrasent de leur nombre, de leur masse, de toute la puissance de leur raisonnable génie tous ces fantaisistes. On les dirait placés là comme pour mieux faire sentir que le nom d'« écrivain classique » n'est pas synonyme d'écrivain étranger à la vie de son temps, ainsi que le voudraient croire ou faire croire les ennemis actuels de la culture classique. On les dirait placés là pour prouver que les curiosités de la raison ont, territorialement parlant, une portée plus longue et un champ plus vaste que les curiosités en apparence plus capricieuses, plus capables de lointaines envolées des imaginatifs. Contre toute attente, ce sont les embusqués, les enfants perdus de la littérature qui, à l'époque classique, ont le moins risqué leurs regards en pays slave ; ce sont les vrais classiques qui ont porté les leurs le plus loin, qui ont eu même le plus de ce qu'on pourrait appeler des relations avec les Slaves.

Du côté slave, c'est des Polonais surtout qu'il faut parler, et parmi eux deux poètes très classiques l'un et l'autre, Jean Kochanowski et André Morsztyn se trouvent à la fois être les plus imprégnés de culture française et les plus grands poètes de leur temps : les mêmes conclusions s'imposent donc ici encore dans l'appréciation qu'il faut faire des relations entre les littératures française et slave.

Il y a sans doute un rectificatif obligé à tout ceci : le mot « relations » est un peu ample pour caractériser exactement les rap-

ports que l'on a par hasard en France avec les Slaves. Ces derniers donnent des coups de sonde dans notre civilisation pour en mesurer la profondeur, s'étonnent un peu, admirent assez franchement. Nous faisons des incursions sur leurs terres, dans leur histoire, dans leurs usages et nous prenons d'eux une idée parfois superficielle, erronée même, mais dans l'ensemble estimable, et c'est à peu près tout. Les sympathies et même les curiosités des classiques français à l'endroit des Slaves sont atténuées par la nécessité qui s'impose à eux de satisfaire à d'autres préoccupations, à d'autres admirations : la Renaissance, les guerres de religion, Richelieu et l'établissement du pouvoir absolu en France, l'Hôtel de Rambouillet, la Fronde et le Jansénisme, Versailles et Louis XIV surtout retiennent ou rappellent à eux l'attention des écrivains de race. Il ne faudrait donc pas s'exagérer à plaisir le nombre des points de contact entre Français et Slaves à cette époque : il faut dire aussi que ce livre n'a pas la prétention de les avoir indiqués tous.

Quoi qu'il en soit, les xvie et xviie siècles, siècles d'hésitations et de fausses manœuvres dans l'étude que faisaient les uns des autres Slaves et Français, n'en sont pas moins très remarquables, même considérés du point de vue de cette étude : on y voit de grands écrivains juger sans prétentions ni engouement des peuples dont nulle grande guerre, nulle passion politique, nulle théorie ne nous séparait. On les voit juger assez bien ces peuples, parce qu'ils les jugent avec prudence, avec bon sens, comme des gens dignes d'être observés et qu'ils observent vraiment. On les voit se comporter vis-à-vis d'eux avec un sentiment très sûr de leur propre dignité et des convenances. Et l'on a le plaisir de les retrouver sur ce point précis déployant, dans leurs conflits avec les critiques adverses, les qualités moyennes d'ordre, de clarté, de sérieux, de santé qui leur ont valu de devenir classiques. Dans les siècles suivants, la théorie bruyante des écrivains qui invitent Slaves et Français à se rapprocher, se déroule dans un ordre plus régulier et plus beau ; mais un je ne sais quoi d'excessif et de convenu ôte à leurs gestes les plus heureux la sobriété discrète qui caractérisait les classiques.

De Pierre le Grand à la Révolution française, nous verrons plus d'admiration, plus d'engouement chez les écrivains français pour tout ce qui vient des Slaves ; nous n'en verrons pas moins chez les

Slaves pour tout ce qui est français. Mais ce que les Slaves admirent chez nous, c'est le caractère éternel d'un classicisme qui, en réalité, se meurt et d'un régime politique dont les jours sont comptés. Ce que les philosophes français, de Voltaire à Rousseau en passant par Diderot, croient devoir admirer chez les Slaves, c'est une philosophie et un esprit politique qui n'existaient parmi ces peuples que chez un petit nombre d'individus. Des deux côtés, on se trompe, non pas à demi, mais à fond, par genre, par manie de généralisation à outrance, par fatuité et souvent aussi d'une façon très consciente.

De Napoléon à la fin du XIXe siècle, nous verrons le goût des choses slaves devenir en France de plus en plus le goût des littératures slaves et surtout du coloris, du décor slave. Mme de Staël, Théophile Gautier, Prosper Mérimée seront, en Pologne ou en Russie, Mickiewicz et Tourgueniev seront en France plus coloristes, plus romantiques que jamais. Ainsi le veut l'époque. Mais les idées que se feront de la Société française les Russes et les Polonais, et celles que se feront du monde slave les Français, resteront superficielles : encore une fois, on s'en tient aux couleurs, les formes frappent moins, l'essence de la matière dont sont faits les deux blocs échappe aux regards de ces peintres et n'excite guère leur curiosité. De là les malentendus survenus entre un Alphonse Daudet et un Tourgueniev.

Il semble qu'il ait été réservé à notre temps de rendre normales des relations à peine ébauchées à l'époque classique, faussées ensuite par la philosophie du XVIIIe siècle, gâtées enfin par un certain romantisme. Les Melchior de Vogüé, les Rambaud, les Léger ont été les initiateurs en France d'un mouvement qui a donné aux écrivains contemporains le goût des choses et des livres slaves. L'attrait exercé en pays polonais ou russe par des universités françaises comme celles de Paris, Nancy, Lille, Grenoble, Dijon, ramène vers nos maîtres la jeunesse de Moscou ou de Varsovie. La création, très récente à Moscou, Pétersbourg, Kiev, Vilna, Varsovie, Lodz, de groupes de l'Alliance française, si elle n'a pas donné encore de résultats comparables à ceux que nous lui voyons obtenir en Angleterre ou en Amérique, fait du moins venir en ces villes comme conférenciers des maîtres dont les livres en seront plus lus et dont les idées sur les Slaves seront plus claires et plus justes.

Une ère nouvelle enfin s'ouvre avec la fondation de l'Institut français de Pétersbourg. Désormais, la continuité et la permanence des relations entre les intellectuels français et slaves est assurée. Ces relations si rares, si évidemment accidentelles pendant les xvie et xviie siècles, donnent cependant à cette période une note pittoresque qui ne lui est pas habituelle, que ne peuvent dès lors faire espérer, dans un avenir plus ou moins prochain, la multiplicité et la variété des contacts qui se produiront infailliblement. L'œuvre à la tête de laquelle on trouve M. Doumer, l'infatigable promoteur de tant d'œuvres d'expansion française à l'étranger, M. Lavisse, le rénovateur des études historiques en France, M. Paul Boyer, le grand Slaviste qui en a tant formé et tant aidé, l'œuvre confiée au distingué directeur de l'Institut français, M. Réau, et à la pléiade de professeurs qui l'entourent, fera certainement époque dans l'histoire des relations littéraires franco-slaves. Le temps des aventuriers et des outchitels est passé ; le temps des enthousiasmes à la Voltaire a pris fin ; notre romantisme slavophile ou slavophobe n'est plus qu'un souvenir : le temps des curiosités méthodiquement éveillées et assouvies avec mesure est venu. La dernière page de ce livre sur les classiques, mal informés encore des choses slaves doit, de toute nécessité, se terminer sur un hommage rendu aux slavisants français actuels qui vont répandant dans notre élite pensante les notions les plus précises sur les Russes et les Polonais, tout en synthétisant d'ailleurs et en concrétisant en eux-mêmes aux yeux des Slaves le meilleur de l'intelligence française.

BIBLIOGRAPHIE

AUMALE (D'). — *Histoire des princes de Condé*, Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-8°, IVe et V^e^ volumes.

BEAUREPAIRE (Ch. de). — *Blaise Pascal et sa famille à Rouen de* 1640 *à* 1647, Rouen, Cagniard, 1902, 103 p. in-8°.

BIELOKOUROV (S. A.). — *Spiski diplomatitcheskich litse rousskich za granitsei i inostrannich pri rousskom dvorié*, Moskva, 1893, 95 p. in-8°.

BOURSIER. — *Histoire et analyse du livre de l'action de Dieu*, Paris, 1753.

BOSSUET. — *Histoire de France pour servir à l'instruction du Dauphin.*

— *Histoire des Variations des Eglises protestantes.*

— *Correspondance.*

— *Sermons.*

BRANTÔME. — *Vie des grands capitaines estrangers et français.*

— *Vie des dames illustres.*

BRÉGY (comtesse de). — *Lettres et poésies*, Leyde. 1666, 119 p. in-12.

BREHM (Alfred Edmond). — *Jizn jivotnich*, édition illustrée russe (l'original est en allemand), 10 vol. in-8, Saint-Pétersbourg, 1893-1896.

BROZEK (Jan). — *Peripateticus Cracoviensis a Joanne Broscio Curzeloviensi productus. Cum Superiorum consensu*, Cracovie,. novemb. 1647, 20 p. in-8°. In officina typograph., Francisci Cæsarii.

BRUCKNER (Alexander). — *Dzieje Literatury Polskiej w zarysie*, t. Ier, Warszawa, Gebethner i Wolff, 476 p. in-8, 1903.

CARLISLE. — *La relation de trois ambassades de Monseigneur le comte de Carlisle*, etc., *vers Alexey Michailowitz, czar et grand-duc de Moscovie, Charles, roi de Suède et Frédéric III, roi de Danemark et de Norwège*, Amsterdam, 1669.

CART (Théophile). — *Le voyage en Laponie de Regnard* (*Revue des Cours et Conférences*, 1900).

CAYLUS (Mme de). — *Souvenirs pour servir de supplément aux Mémoires et lettres de Mme de Maintenon, avec des notes de M. de Voltaire*, Maestricht, 1778. Edme Dufour et Philippe Roux.

CHASSEPOL (De). — *Histoire des Grands Vizirs*, Paris, Michallet et Quinet, 1679.

CHOISY (abbé de). — *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis* XIV, par feu M. l'abbé de Choisy, de l'Académie française, Wrecht, chez Van de Vater, 1727, 515 p. in-12.

CLARETIE (Jules). — *Un viveur d'autrefois.* — *Le Parisien de Dourdan* (*Le Temps*, 3 septembre 1909).

COURTEAULT (Paul). — *Blaise de Montluc historien*, étude critique sur le texte et la valeur historique des *Commentaires*, Paris, Picard, 1908, XLVIII-685 p. in-8°.

CUNISSET-CARNOT. — *La vie à la campagne* (*Le Temps*, 3 mars 1908).

CYRANO DE BERGERAC. — *Le Pédant joué.*

— *Voyage dans la Lune.*

— *Histoire comique des Etats et Empires du Soleil.*

DANGEAU (marquis de). — *Mémoires et Journal du marquis de Dangeau*, Paris, Maine, 1830, 5 vol. in-8°.

DES NOYERS (Pierre). — *Lettres de P. D. secrétaire de la reine de Pologne Marie-Louise de Gonzague, princesse de Mantoue et de Nevers, pour servir à l'histoire de la Pologne et de la Suède de* 1655 *à* 1659, Berlin, 1859, 587 p. in-8°.

DESPORTES. — *Œuvres complètes.*

DIEHL (Ch.). — *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, Paris, Colin, 1901, 286 p. in-12.

— *Figures byzantines* (2e série), Colin, 1908, 353 p. in-12.

DUHEM. — *Le P. Marin Mersenne et la pesanteur de l'air* (*Revue générale des sciences pures et appliquées*, 15 septembre 1906, p. 769-782 ; 30 septembre 1906, p. 809-817).

DURET (Claude). — *Histoire admirable des plantes et herbes émerveillables et miraculeuses en nature et mesures d'aucunes qui sont vrays zoophytes ou plantes animales*, etc. etc., Paris, 1605.

DURAND-LAPIE. — *Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies*, Paris, Delagrave, 1898, 521 p. in-8°.

DZIEWULSKI (Stephan). — *Statistika nasélenia Lublinskoï i Siedletskoï guberni po povodou proïekta obrazovania Holmskoï gubernii. Izdano Redaktsiei « Ekonomista »* Wende, Varchava, 1909, 40 p. in-8 (en russe).

ESTREICHER. — *Bibliografia polska. Stolecie XV-XVIII w ukladzie abecadloiwym*, Krakow, 1896, XVII tomes in-8°.

FAGUET (Emile). — *XVIIe siècle.*

FILEVITCH ( ). — *Historia drevnoï Roussi*, Varchava, 1896, 382 p. in-8° (en russe).

FORBIN DE JANSON. — *Tussanus : Oratio legati ad comitia electionis*, Varsaviæ, 1674.

FORSTEN. — *Baltiiski vopross v XVI i XVII stoliétach*, Pétersbourg, 1894, 2 tomes in-8°.

FRANKE (Jan. Nep.). — *Jan Brozek* (*J. Broscius*) *Akademik Krakowski* (1585-1652), Krakow, 1884, IX + 303 in-8°

Frantsev (V. A.). — *Karty rousskaho i pravoslavnaho nacelenia holmskoï Roussi s statistitcheskimi tablitsami k nim*, Varchava, 1909, xv-48 p. in-4° et 2 cartes (en russe).

Fredro (Andreæ Maximiliani). — *Castellani Leopoliensis, gestorum Populi Poloni sub Henrico Valesio, Polonorum postea vero Galliæ rege, liber unus ab ipsomet Auctore recognitus et correctus*, Editi seconda, Dantisci Foerster, 1860, 246 p. in-16.

Gall. — *Anonymi Chronicon* (*Fontes rerum polonicarum*), édité par Finckel et Ketrzynski, Leopol, 1899, 123 p. in 8°.

Gautier (Théophile). — *Les grotesques*, Michel Lévy, 1873.

Gawarecki (Sebastyan). — *Wyiazd z Zolkwie na peregrinatia do cudzych Kraiow z Jelmiciami P.P. Sobieskimi Woïeiwodzicami Ruskimi in Anno Domini* 1646. *Dyaryusz drogi Krotko opisany (to a Joannis Sobieski quæ ad illustrandum vitæ ejus cursum, resque usque ad electionem gestas inserviunt)*, édité par François Kluczycki, Krakow, L-750 p. in-4°, 1880.

Gloger (Zygmunt). — *Geografia historyczma dawnej Polski z dodaniem Mapy Rzeczypospolitey*, J. Babireckiego, Krakow (Spolka wydawnicza Polska, 1900, 387 p. in-8°.

Gorski. — *Borys, ustep z dziejow dwunastego wieku* (*Przewodnik naukowy i literacki*), 1876 (p. 63-82, 148-164).

Gourmont (Remy de). — Editions de *Cyrano de Bergerac, de Saint-Amant*, collection du *Mercure de France*

Gouvernement de Pologne (Discours sur le), Paris, Barbin, 1670.

Haskovec (P. M.). — *Vaclav a Boleslav v powidce francuzké knihtiskarna M. Knappa v Karliné*, 1909, 9 p. in-8 (*Liberarni studie cesko-francuzské*).

Haumant. — *La culture française en Russie*, Paris, Hachette, 1910, 571 p. in-8.

Havet (Louis). — *La lettre de Blaise Pascal à Florin Périer* (*Revue bleue*, 14 septembre 1907).

Heulhard (A.). — *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*, Paris, librairie de l'Art, 1891, x + 404 p. in-4°.

Huygens. — *Œuvres complètes de Christian Huygens*, publiées par la Société hollandaise des Sciences, Tome Ier. Correspondance Martinus-Nyhoff, La Haye, 1888, vii-622 p. in-4°.

Jarzebski (Adam). — *Gosciniec abo opisanie Warszawy* 1643 (*Wydawnictwo towarzystwa opieki nad zabytkmi przeszlosci*), Warszawa, 1909, xxvii-176 p. in-8°.

Ilovaïski (D.). — *Istoria Rossii*, Moskva, 1884, t. II, 587 p.

Joinville. — *Vie de Saint Louis.*

Jouvin (Rochefort-Albert). — *Le voyageur de l'Europe* (*France, Italie, Pologne*, tome III), Paris, Thierry, 1672.

Karamzine. — *Histoire de l'empire de Russie.*

KLUCZYCKI (Franciscus). — (Cf. SOBIESKI).

KLUTCHEVSKI (V.). — *Skazania inostrantsev o Moskovskom gossoudarstvié*, Moskva, 1866, 264 p. in-8°.

KOCHANOWSKI (Jan). — *Dziela wszystkie (Wydanie pomnikowe)*, 4 tomes, Warszawa, 1884, in-4°.

KOJALOWICZ (Ksiadz Wojciech Wijuk). — *Oculus ratione correctus, id est demonstratio ocularis cum admirandis de vacuo, a peripatetico Vilnensi per demonstrationem rationis rejecta, superiorum permissu*, Vilnæ typis Societatis Jesu, 1648, 54 p. in-8°.

KORZON (Tadeusz). — *Dola i niedola Jana Sobieskiego* (1629-1674), Krakow, 1898, 3 vol. in-8.

KRANTZ (Emile). — *L'Esthétique de Descartes.*

KRASINSKI (comte Valérien). — *Histoire religieuse des peuples slaves* XVI-314 p. in-8, Paris, Cherbuliez, 1853.

KRASINSKI (Valerian). — *Zarys dziejow powstania i upadku reformacyi w Polsce. Ebauche historique du développement et de la décadence de la Réformation en Pologne.* Traduit de l'anglais en polonais par le pasteur Jul. Bursche, Varsovie, 1904, 2 vol. in-8.

Kwartalnik historiczny (1903).

LA FONTAINE. — Edition Henri Régnier.

LANSON (G.). — *Bossuet*, Paris, 1901, XII-522 p. in-12.

LAVISSE (Ernest). — *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Hachette, 1906, tome VII.

LAVOLLÉE (René). — *La poésie latine en Pologne*, Paris, Leclerc, 1873, 50 p. in-8°.

LEFRANC (Abel). — *Les navigations de Pantagruel. Etude sur la géographie rabelaisienne*, Paris, 1905.

LÉGER (Louis). — *Russes et Slaves. Etudes politiques et littéraires*, Paris, Hachette, 1890, 346 p. in-12.

LE LABOUREUR (Jean). — *Relation du voyage de la Royne de Pologne et du retour de Madame la Marséchalle de Guébriant*, Paris, 1647, 844 p. in-8°,

LEMAITRE (Jules). — *Racine.*

LVVBOVITCH (N. N.). — *Natchalo Katolitcheskoï reaktsü i upadok reformaitsü w Polchié*, Varchava, 1890, IV-400-VIII p. in-8° (en russe).

LUBOVITCH (N. N.). — *Grunvaldskaïa bitva, istoritcheskoïé znatchenie iéia* Varchava, 1911, 21 p. in-8° (en russe).

MAGDELEINE (La). — *Le miroir ottoman pendant la guerre des Turques en Pologne*, Basle, Genath, 1677.

MAGNO (Valeriano). — 1° *Sententia Patris Valeriani Capucini in causa pacificationis Disuniterum, circa controversias Ecclesiasticas Ruthenorum*, 1633 (*Archives privées des comtes de Harrach*).

2° *Judicium de Acatholicorum et catholicorum credendi regala*, Vienne, 1641, in-4°.

3º *Valeriani Magni Mediolanensis fratris Ordinis Minorum de Francisci nuncupatorum Capucinorum, De Luce mentum et ejus imagine ad Franciscum Magnum Liberum Baronem, Sacri Romani Imperii Comiteni hereditarumque Dominum in Strasnitz, Verdusium,* Anno 1643, 149 p. in-8º.

4º *Echo absurditatum Ulrici de Neufeld Blesa demonstrante Valeriano Magno Mediolanensi Capucino. Cracoviæ apud Lucam,* Kupisz, 1646, 295 p. in-12.

5º *Demonstratio ocularis loci sine locato corporis successive moti in vacuo luminis nulli corporis inhærentis, a Valeriano Magno Fratre Capucino exhibite Sereniss. Principibus Vladislao IV Regi et Ludovicæ Mariæ Reginæ Poloniæ et Sueciæ, Magnis Ducibus Lithuaniæ et cœt. Virgini Deiparæ, ex voto sacra et dicata.* B. m...i-r. (Varsoviæ, 16 julii 1647, approb. na odwr. tytula), 23 p. in-8º.

6º *Demonstratio ocularis et Altera pars demonstrationis* (Varsovie, septembre 1647), 36 p. in-8.

7º *Ad A. R. P. Reginaldum Macri, ordinis eremitarum s. Augustini, sacræ theologiæ magistrum, protestantem se non confutaturum. Demonstrationem ex vitro de possibilitate vacui nisi sibi satisfiat, editis thesibus, demonstranti quietem terræ motumque cœli. Monostycon : Tu ne cede vitro, stat terra, movetur Olympus. Cum facultate superiorum.* Varsovia in officina Petri Elerti S. R. M. typographi B. r. 1647, 6 p. in-8.

8º *Demonstratio ocularis...* 49 p. in-8º, nov. 1647.

9º *Admiranda de Vacuo, scilicet Valeriani Magni demonstratio ocularis de possibilitate vacui. Ejusdem altera pars demonstrationis ocularis. D. de Roberval narratio de vacuo. Valeriani responsio ad D. de Roberval. Responsio ejusdem ad Peripateticum Cracoviensem. Cum licentia superiorum.* Varsoviæ in officina Petri Elert. S. R. M. Typographia B. r. 1647, 56 p. in-8.

10º *Admiranda de Vacuo...* Parisiis 1657, apud Petr. Petit.

11º *Admiranda de Vacuo et Aristotelis philosophia. Cum licentia superiorum.* Varsoviæ in officina Petri Ellert S. R. W. Typographie, 1648, 60 p. in-12.

12º *Demonstratio ocularis, principibus Vladislao IV regi et Ludovicæ Mariæ Reginæ Poloniæ et Sueciæ. Magnis Ducibus Lithuaniæ et Virgini Deiparæ ex voto sacra et dicata. Bononiæ, typis hæredes. Victoris Benatij* 1648. *Superiorum permissu,* 24 p. in-4º.

13º *Logica, Virgini Deiparæ dicata. Superiorum permissu. Cum gratia et privilegio* S. R. W. *speciali.* Varsoviæ in officina Petri Elert. S. R. W. Typographi. Anno Domini 1648, 183 p. in-8º et 2 d'Index.

14º *Philosophiæ Virgini Deiparæ dicatæ Pars Prima, in qua tractatus De percipatu, De Logica, De per se nobis, De Syllogismo demonstrativo, superiorum permissu. Cum gratia et privilegio S. R. W. speciali.* Varsoviæ in officina Petri Elert. S. R. W. Typographi Anno Domini 1649, 245 p. in-8º et 2 d'Index.

Marche (De la). — *Le sultan Mahomet contre la Pologne en Ukraine* 1677

Margeret. — *Estat de l'Empire de Russie et Grand-Duché de Moscovie*, édition Henri Chevreul, Paris, Potier, 1855, 116 p. in-16.

Marolles (Michel de), abbé de Villeloin. — *Mémoires de.....* divisés en trois parties contenant ce qu'il y a de plus remarquable en sa vie depuis l'année 1600, ses entretiens avec quelques-uns des plus savants hommes de son temps, Paris, Antoine de Sommaville, 1656, 448 p. in-fol.

Martens. — *Sobranie traktatov i konventsci zaklutchennych Rossieiou s inostrannymi dierjavami* (collection des traités et conventions conclues par la Russie avec les Etats étrangers. Tome XIII. Traités avec la France de 1717 à 1807, Saint-Pétersbourg, 1902.

Mathieu. — *Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme*, (*Revue de Paris*, 1906 et 1907.)

Mazarin (cardinal). — *Correspondance* publiée par Cheruel (*Documents pour servir à l'histoire de France*), 1879, tome II.

Mérimée (Prosper). — *Les Faux Démétrius*, Paris, 1853, 452 p. in-12.

Mérimée (Prosper). — *Les Cosaques d'autrefois*, Paris, 1865, 369 p. in-12.

*Mémoires de M. de M**** (attribués à tort au comte de Brégy), *pour servir à l'histoire du XVIIe siècle*, publiés à Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1760, 2 vol. in-12.

Mersenne (le P. Marin). — 1° *Harmonie universelle contenant la théorie et la pratique de la Musique où est traité de la Nature des Sons et des Mouvements, des Consonances, des Dissonances, des genres, des modes, de la composition, de la voix, des chants et de toutes sortes d'instruments harmoniques*, par F. Marin Mersenne de l'Ordre des Minimes. A Paris, chez Sébastien Cramoisy, imprimeur ordinaire du Roy, rue Saint-Jacques-aux-Cigognes, 1636.

2° *F. Marini Mersenni Minimi Cogitata physico-mathematica in quibus tem naturæ quam artis effectus admirandi certissimis demonstrationibus explicantur*. Parisiis, sumptibus Antonii Bertier, via Jacobœa, 1644.

3° *Novarum observationum physico-mathematicorum F. Marini Mersenni Minimi tomus III ; quibus accessit Aristarchus Samius De Mundi systemate*. Parisiis, sumptibus Antonii Bertier, via Jacobœa, sub signo Fortunæ, 1647.

Bibliothèque nationale : fonds français, Nouvelles acquisitions, n° 2604 ; Lettres écrites par des Cardinaux, des Princes et des Seigneurs, des hommes doctes et autres, au V. P. Marin Mersenne, Religieux Minime, 296 feuillets, format varié (Documents manuscrits).

A noter parmi les pièces composant cette liasse :

1° *Une lettre de Galilée à Mersenne*, datée d'Arcetry le 19 juin 1638, folios 11-125, p. 242-247.

2° *Lettre de Bouilliaud à Mersenne*, de Paris, 17 février 1644 (c'est évidemment 1645), folio 100, p. 194-196.

3° *Lettre de Gabriel Thibaut à Mersenne*, de Chaumont-en-Auvergne, 1er avril 1647, folios 61-62, p. 118-121.

4° *Lettre de Desnoyers à Mersenne*, de Varsovie, 24 juillet 1647.

5° *Lettre de Desnoyers à Mersenne*, Varsovie le 29 de février 1648 folios 128-129, p. 260-263.

6° *Lettre de Desnoyers à Mersenne*, de Merecz, le 21 de mai 1648, folio 130, p. 264-265.

MIECHOVITA (Maciej). — *Tractatus de duabus Sarmatiis Asiana et Europiana et de contentis eis. Anno Christi* 17 *supra millesimum quingentisimum, in vigilia omnium sanctorum*, 34 p. in-4°, Cracoviæ.

MONARDÈS (Nicolas) de Séville. — *Histoire des médicaments apportés de l'Amérique desquels on se sert en médecine*, traduite par Antoine Collin, Lyon, 1619.

MONTAIGNE. — *Essais*. Edition Motheau et Jouaust, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1886.

MONTESQUIEU. — *Lettres Persanes*.

MONTLUC. — *Commentaires de Messire Blaise de Montluc, maréchal de France*, Paris, Bauche, 1760, 4 vol. in-16.

MONTPENSIER (Mlle de). — *Mémoires*, Londres, 1746, 7 vol. in-16.

MORSZTYN (J. P. Andrzej). — *Psyché z Lucyana, Apulesuza, Marina* ; *Cid albo Roderik Komedja Hiszpanska z francuskiego przetlumaczona* ; *Hipolit y Andromacha tragedja z francuskiego przetlumaczona*, W Lipsku Roku MDCCLII.

MORSZTYN. — *Poezye*, Poznan w ksiegarni nowej J. Lukaszewicz, 1844, in-8.

MOTTEVILLE (Mme de). — *Mémoires*.

MURATORI (Ludovico-Antonio). — *Annali d'Italia dal Principio dell'era volgare sino all'anno* 1749. *Tomo undecimo* (1601-1700). Milano, 1749, in-4°, 462 p.

NEUVILLE (La). — *Relation curieuse et nouvelle de la Moscovie*, La Haye, 1696.

NILSSON (Sven). — *Les habitants primitifs de la Scandinavie*, Paris, Reinwald, 1868, 323 p. in-8°.

NOAILLES (marquis de). — *Henri de Valois et la Pologne en* 1572, Paris, 1867, 3 vol. in-8.

OLÉARIUS (Adam). — *Vermehrte Moscowitische und Persianische Reisebeschreibung Welche zum andern mahl herausgilbt*, Schleswig, Johan Holwein, 1656, 36 p. non numérotées, 768 p. et 36 p. de tables, in-4°.

ORLÉANS (Pierre). — *Vie du bienheureux Stanislas Kostka*, dédiée au roi Cazimir, Paris, Michallet, 1672.

PAMIATKI — *Starej Warszawy zebrane na Wystaw urzadzonej staraniem T. O. N. Z. P. w maja i czerwcu* 1911 *voku* (*Wydawnictwo tow. opieki nad zabytkami przeszlosci*), Warszawa, 1911.

PARISET (Georges). — *L'Etat et les Eglises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier* (1713-1740), Paris, Colin, 1897, xx-989 p. in-8.

Pascal (Blaise). — Edition Brunschwicg et Boutroux, Hachette, 1908.

Pasek. — *Pamietniki Jana Chrzyzostoma Paska* (1656-1688), Wydanie Turowskiego. Sanok 1856, 1 vol. in-8, 462 p.

Peladan. — *La clé de Rabelais*, Paris, Sansot, 1905, 124 p. in-16.

Persan (marquis de). — *Une mission diplomatique en Pologne au* xvie *siècle. Jacques Faye d'Espeisses et Guy du Faur de Pibrac* (1574-1575) (*Revue d'histoire diplomatique*, 1904, janvier et avril.

Pierius. — *Jacobi Pieri, doctoris medici et philosophiæ professoris, Ad experientia circa vacuum R.R. Valeriani Magni demonstrationem ocularem et mathematicorum quorumdam nova cogitata, Responsio en Peripateticæ Philosophiæ Principiis desumptis*, Parisiis, Sebastien et Gabriel Cramoisy.

Pierling (le P.). — *Papes et Tsars*, Paris, Retaux-Braye, 1890, t. II et IV.

Pingaud (Léonce). — *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, Perrin, xx-482 p. in-8, 1886.

Plattard (Jean). — *L'œuvre de Rabelais*. Paris, Champion, 1910. xxxi-374, p. in-8°.

Portofolio — *Krolowej Maryi Ludwiki czyli zbior listow, aktow urzedowych i innych dokumentow, scizgajacych sie do probytu tej monarchini w Polsce*. Edité par Edward Raczynski, Poznan, 1844, 2 vol. in-16.

Przewodnik. — *Naukowi i literacki*, Lwow, 1876.

Rabelais. — *Œuvres complètes*. Edition Marty-Laveaux, Paris Lemerre, 1870.

Racine (Jean). — *Œuvres complètes*.

Racine (Louis). — *Œuvres complètes*.

Raczynski (voir Portofolio Krolowej Maryi Ludwiki).

Rambaud (Alfred). — *La Russie épique*, Paris, Maisonneuve, 1876, 504 p. in-8.

Rambaud (Alfred). — *Histoire de la Russie*, Paris, Hachette, 1900, 922 p. in-12.

Regnard. — *Œuvres complètes*.

Revue bleue, 1904, 1906, 1907, 1908, 1910.

Revue des Cours et Conférences, 1900.

Revue générale des sciences pures et appliquées, 1906.

Revue d'histoire diplomatique, 1904.

Revue des Etudes franco-russes, 1907, 1908, 1909.

Revue des Deux-Mondes, 1883.

Revue de Paris, 1906 et 1907.

Rey. — *Essays de Jean Rey, Docteur en médecine, sur la recherche de la cause pour laquelle l'Estain et le Plomb s'augmentent de poids, quand on les calcine*. A Bazas, par Guillaume Millanges, imprimeur ordinaire du Roi, 1630.

Roberval. — (Voir Edition Brunschwicg et Boutroux des *Œuvres de Pascal*).

Ronsard. — *Œuvres complètes*.

Sainéan (L.). — *Les termes nautiques chez Rabelais* (*Revue des Etudes rabelaisiennes*, 1910.

Saint-Amant. — *Œuvres complètes.*

Sainte-Beuve. — *Mme de Motteville.*

Saint-Simon. — *Mémoires.* Edition Sautelet, 1829, tomes I, IV, V.

Salvandy (De). — *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski,* Bruxelles, 1846, 2 vol. in-8.

Sanson (d'Abbeville). — *Basse ou grande Pologne* (carte) ; *Masovie ; Partie de Lithuanie,* Paris, 1669.

Sanson. — *Etats de Pologne suivant les Palatinats* (carte), Paris, Hale, juillet, 1762.

Satire Ménippée (La). — *De la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris durant la Ligue en l'an* 1593. Imprimé sur la copie de 1593, sans lieu.

Sazonovitch. — *K voprossou o zapadnom vlianii na slavianskouïou poeziou* (*Contribution à l'étude de l'influence occidentale sur la poésie slave et russe*). Varchava, 1898, xix-567 p. in-8° (en russe).

Scarron. — *Œuvres complètes.*

Scheffer. — *Joannis Schefferi Laponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio.* Francfort, 1673, in-4, 378 p., traduit en français sous le titre d'*Histoire de la Laponie,* Paris, chez la veuve de Varennes, 1678.

Sévigné (Mme de). — *Lettres.*

Sobieski (Jacques). — *Journal d'un voyage fait en Allemagne et en France au commencement du XVIIe siècle,* par J. Sobieski, père du roi Jean III Sobieski (*La Pologne historique,* par Léonard Chodzko, Paris, 1846-1847).

Sobieski (Jean). — *Acta Joannis Sobieski quæ ad illustrandum vitæ ejus cursum, resque usque ad electionem gestas inserviunt,* tome Ier, Pars I (1629-1671), edidit Franciscus Kluczycki w Krakowie, 1880, l-750 p. in-8.

Sobieski. — *Listy Jana Sobieskiégo i innych znakomitych osob, przez Jerzego Samuela Bandkiego.* Krakow, 1860, in-4° w drukarni C. K. Uniwersyteta Jagiellonskiego.

Sobieski. — *Listy Jana III krola Polskiégo pisane do krolowy Maryi Kazimiry w ciaga wyprawy pod Wieden w roku* 1683. *Wydane przez Edwarda Raczynskiego w Warszawie.* Drukiem N. Glucksberga, 1823, 234 p. in-8.

Soloviov. — *Istoria Rossii,* tome IX, Moskva, 1859.

Sortais (Gaston). — *Le Procès de Galilée,* Paris, Bloud, 61 p. in-16.

Stapfer (Paul). — *Montaigne* (collection des Grands Ecrivains), Paris, Hachette, 1895, 200 p. in-12.

Stapfer (Paul). — *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre,* 4e édition. A. Colin, 1906, xiv-507 p. in-12.

Strowski (Fortunat). — *Pascal et son temps,* Paris, Plon, 1907, 3 vol. in-12.

STRUYS (Jean). — *Les voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, etc.*, Amsterdam, 1681.

STZYJKOWSKI. — *Przeslawnego wjazdu do Krakowa opisanie* (Kraszewski : *Pomniki do hist. obyczaj*), 1576.

SZAJNOCH (Karol). — *Dwa lata dziejow naszych* (1646-1648), Warszawa, 2 vol. in-16, 1900.

TALLEMANT DES RÉAUX. — *Les Historiettes*, Paris, Levavasseur, 6 vol. in-8, 1834.

Temps (*Le*), 3 mars 1908, 3 sept. 1909.

TOLSTOÏ (comte Dmitry). — *Le catholicisme romain en Russie*, Paris, Dentu, 1863, 2 vol. in-8°.

TSVIETAEV. — *Protestantstvo i protestanti v Rossii do épokhi preobrazovania*, Moskva, 1890, VIII-782 p. in-8.

TSVIETAEV. — *Piotr Veliki vo Frantsii.*

Tygodnilk illustrowany, 1878.

VALETTE (Rousseau de La). — *Casimir, roi de Pologne*, Paris, Barbier, 1679.

VANDAL (comte Albert). — *Un mariage polonais au XVII*e *siècle* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1883).

VAUCIENNES (Linage de). — *L'origine du soulèvement des Cosaques contre la Pologne*, Paris, Clousier, 1674.

VAUCIENNES (Linage de). — *Mémoires de ce qui s'est passé en Suède (avec la Pologne), tirés des dépêches de Chanut*, Cologne, P. Marteau, 1677.

VAUX (baron Cara de). — *Galilée*, Bloud et Cie, Paris, 63 p. in-16, 1908.

VISCONTI (Primi). — *Mémoires.*

VOITURE. — *Œuvres complètes.*

VOLTAIRE. — *Le Siècle de Louis XIV.*

WALISZEWSKI. — *Marysienka, Marie de La Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski* (1641-1716), Paris, Plon, 1898, 383 p. in-8.

WEINERT. — *Odkrycie wodociagow dawnych Nowej Warszawy*, Warszawa, 1854, 15 p. in-8.

WIERCZYNSKI (Henryk). — *Mapa jezyka domowego ludnosci chrzescianskiej wschodniej zesci gub. lubelskiej iaka ma byc wydzielona do projektowanej gubernii Chelmskiej*, 1910.

WIERZBOWSKI (Teodor). — *Uchansciana czyli zbior dokumentow wyjasniajacych zycie i dzialalnosc Jakoba Uchanskiego*, tome I, Warszawa, 1884, 438 p.

WIERZBOWSKI. — *Vincent Laureo et ses dépêches inédites au cardinal de Come* (1574-1578) (le titre et la préface en français), Varsovie, 1887, VII-754 p. in-8.

WIERZBOWSKI. — *Jakob Uchanski, arcybiskup gnieznienskik* (1502-1581). Warszawa, 1895, 854 p. in-8.

WIERZBOWSKI. — *Le « Czego chcesz od nas, Panie » de Kochanowsk.* (*Pamietnik literacki*, 1904).

Wolynski (A.). — *Losunki Galileusza z Polski* (*Tygodnik ilustrowany*, 1878).

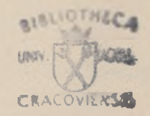
Woyciecki W.). — *Pamietniki do panowania Zygmunta III, Wladyslawa IV, i Jana Kazimierza z rekopismu wydal W. Woyciecki*, 2 tomes in-8°, Warszawa, Orgelbrand, 1846.

Zakrzewski (Wincenty). — *Po ucieczce Henryka. Dzieje Bezkrolewia* (1574-1575), Krakow, 1878, 400 p. in-8°.

Zaleski (Ksiadz Stanislas). — *Jezuici w Polsce*, 2 tom. in-8, Warszawa, 1901.

Zamyslowski (E.). — *Herbestein i iévo Istorico-geografitcheskia izviestia o Rossii*, Pétersbourg, 1884, III-563 p. in-8 et 8 cartes.

Zebrawski (Dr Téofil). — *Bibliografija Pismennictwa Polskiego z dzialu Matematyki i fizyki oraz ich zastosowan*, Krakow, w drukarni universytetu Jagiellonskiego, 617 p. in-8, 1873.



TABLE

—

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière

SAINT AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE